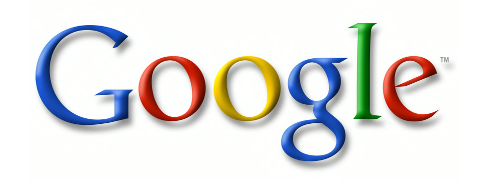
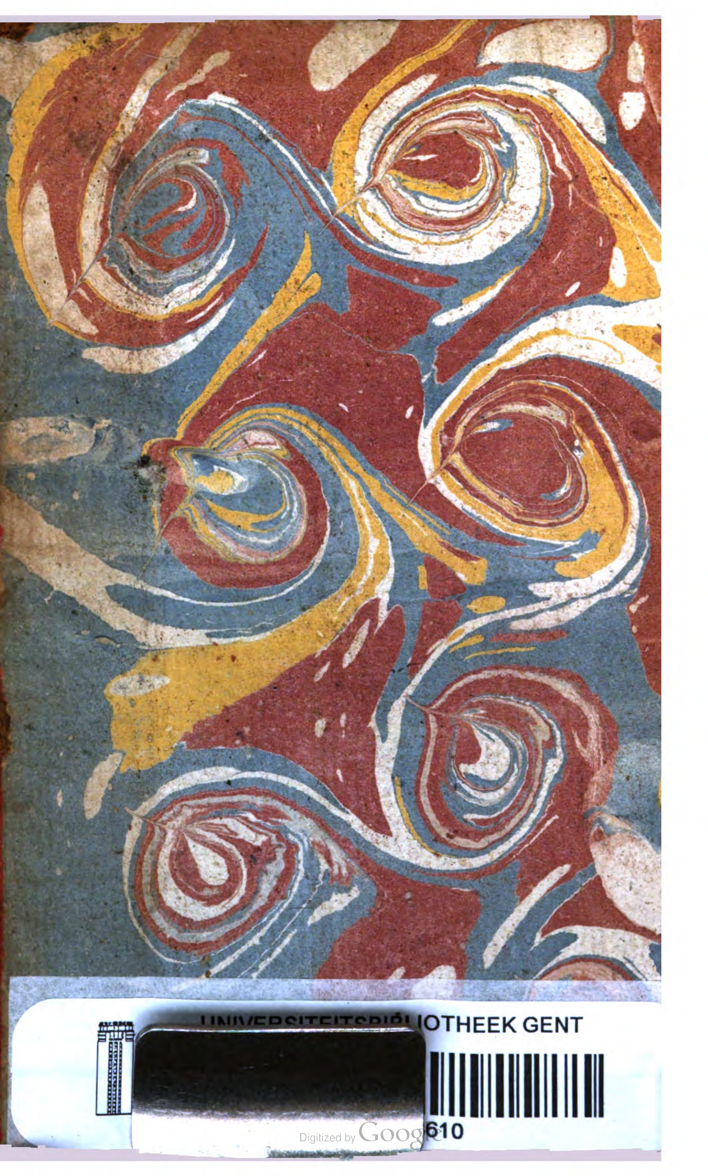






LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

NOUVELLE TRADUCTION,

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR,

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,

ET

UNE DEDICACE MASSONNIQUE:

PAR UN FRERE-MASSON,

MEMBRE DE L'ACADEMIE ROIALE DES SCIENCES ET DES BELLES-LETTRES DE BERLIN.

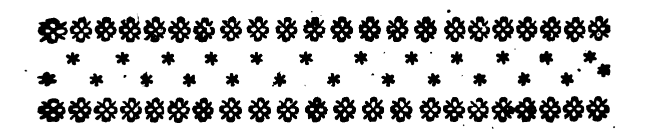
TOME I.



Chéz LE FRERE ROBLAU, SECRETAIRE DE LA LOGE AUX TROIS GLOBES.

Imprimé par CHRETIEN FREDERIC HENNING.

M. D. CC. XLIV.



AUX
TRES-ILLUSTRES,
TRES-VENERABLES
ET
TRES-CHERS FRERES,
LES
FRANCS ET LIBRES MASSONS
DISPERSÉS
SUR LA SURFACE
DE LA TERRE.

* * *

TRES-ILLUSTRES,
TRES-VENERABLES
ET
TRES-CHERS FRERES,

LA *Traduction de la* CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, *est le premier Ouvrage*

qui ait eu l'honneur de Vous être déd jusqu'à présent. Aussi n'y en eut-il j mais qui le méritât autant que celui-c qui est un des plus célèbres monumen de notre ancienne Fraternité. Il n'ap partient non plus qu'à ceux qui ont l gloire d'en être Membres, de pénétrer le grands mistères de ce Livre, avec cett vive intelligence qui n'est propre qu'au vrais MASSONS.

N'en doutons point: Nous en avons eu peu dans notre Société, depuis son établissement, qui ait été plus digne de ce nom que le sage BOECE, *qui en possedoit les Vertus dans un souverain degré.*

Ce seroit ici l'occasion de Vous tracer l'Histoire intéressante de LA MASSONNERIE, de Vous en rappeller la très-ancienne Origine, & d'en décrire les progrès incroiables; si les régles de la prudence & de la discretion MASSONNI-

QUE

QUE me le permettoient; & si Vous n'aviés Vous-mêmes, TRES-ILLUSTRES, TRES-VENERABLES ET TRES-CHERS FRERES, une parfaite connoissance de toutes ces choses admirables, qui feront à jamais l'envie & le désespoir des TAUPES nos Ennemis.

Qu'il PLEUVE pour eux dans toutes nos justes & parfaites LOGES, aussi long-tems qu'il y aura de vrais MASSONS sur la surface de la Terre! Plaise néanmoins AU GRAND ARCHITECTE de l'Univers, de leur dessiller les yeux, & de faire prospérer de plus en plus vos EDIFICES MASSONIQUES!

Ce sont les vœux que je fais du fond de mon Cœur, en Vous offrant cette

marque du Zèle inviolable, avec lequel je fais gloire d'être, par le nombre usité & avec tous les honneurs de la MASSONNERIE,

TRES-ILLUSTRES,

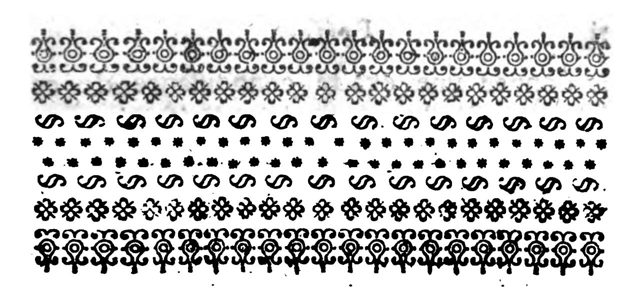
TRES-VENERABLES

ET

TRES-CHERS FRERES,

De la Loge aux trois Globes ce 4. Mars 1744.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, le Frère J. D. F. D. F.



PREFACE.

Voici une nouvelle Traduction françoise en Vers & en Prose, du Traité de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, déja si connu par tant d'Editions, de Commentaires, & de Versions qui en ont été faites en différentes Langues.

Il importe peu au Public de savoir de quelle manière je me suis trouvé engagé à publier celle-ci. C'est de quoi je n'ai pas dessein non plus de l'entretenir dans cette Préface. Mais il ne sera pas inutile d'y rassembler quelques réfléxions propres

 à don-

à donner une exacte connoissance de ce Livre. C'est pourquoi je diviserai cette Préface en cinq Sections dans lesquelles je parlerai:

I §. Des Editions latines du BOECE, & des Commentaires qui ont été faits sur cet Ouvrage.

II §. Des Traductions qui en ont été faites dans chaque Langue.

III §. De ma Traduction en particulier.

IV §. Des Remarques Historiques & Critiques que j'y ai jointes.

V §. De la Vie de BOECE qui est à la suite de cette Préface.

L'Ouvrage de BOECE étant mêlé, ainsi que ma Traduction, de vers & de prose; je vais commencer par en rapporter le commencement, afin que le Lecteur puisse juger

juger des différentes Traductions ou Imitations, que j'en rapporterai dans la suite.

Carmina qui quondam studio florente peregi,
Flebilis, heu! mœstos cogor inire modos.
Ecce, mihi laceræ dictant scribenda Camœnæ,
Et veris elegi fletibus ora rigant.
Has saltem nullus potuit pervincere terror,
Ne nostrum comites prosequerentur iter.
Gloria felicis olim viridisque juventæ
Solatur mœsti nunc mea fata senis.
Venit enim properata malis inopina senectus,
Et dolor ætatem jussit inesse suam.
Intempestivi funduntur vertice cani,
Et tremit effœto corpore laxa cutis.
Mors hominum felix, quæ se nec dulcibus annis
Inserit, & mœstis sæpè vocata venit.
Eheu! quam surda miseros avertitur aure,
Et flentes oculos claudere sæva negat!
Dum levibus malefida bonis Fortuna faveret,
Pœne caput tristis merserat hora meum.
Nunc, quia fallacem mutavit nubila vultum,
Protrahit ingratas impia vita moras.
Quid me felicem toties jactastis, amici?
Qui cecidit, stabili non erat ille gradu.

Je ne donnerai aucun échantillon de la Prose, parcequ'il est aisé de juger qu'il a été moins difficile aux Traducteurs de la rendre fidélement.

I §. Des Editions Latines de la Consolation Philosophique de Boëce, & des Commentaires qui ont été faits sur cet ouvrage.

Avant l'usage de l'Impression, on ne faisoit des anciens Auteurs, que des Editions manuscrites, dont les éxemplaires sont devenus très-rares depuis cette heureuse invention. Mais on ne peut pas douter que celles de LA CONSOLATION DE BOECE n'aient été alors extrémement multipliées, puis qu'il s'en trouve encore plusieurs éxemplaires, qui sont dispersez en différens païs. J'en vais citer les plus connus.

La

La Bibliothèque de Marpurg en a un, dans lequel, au rapport de *Barthius* (1) il y a deux vers de la première pièce, qui n'étoient connus de perſonne avant lui. Ce ſont ceux ci:

Mentula conatur Pimplæum ſcandere montem,
Muſæ furcillis præcipitem ejiciunt.

S'il eſt vrai que ces vers ſoient de BOECE, il y a apparence qu'ils ont été ſupprimez dans toutes les Editions, à cauſe de la ſignification qu'on peut donner au mot *Mentula*, qui eſt ici un diminutif de *Mens*, l'*eſprit*. Mais je croi qu'on peut fort bien douter que ces vers ſoient de notre Auteur: parcequ'ils ne me ſemblent pas être de ſon ſtyle. La manière ſur tout dont le pentametre finit, ne répond point à ſa verſification. Au ſurplus, au lieu du mot *Mentula*, on pour-

(1) Adverſ. p. 147. edit. primæ. Fabricius Tom. 3. p. 208.

pourroit lire *Mens mea*; & c'étoit peut-être ainsi que BOECE avoit écrit.

Le célébre Père *Mabillon* dit, dans la Relation de son Voiage d'Italie (2), avoir vû dans la Bibliothèque du Grand Duc à Florence, un très-ancien Manuscrit de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, à la tête du quel est un Prologue Latin, écrit en caractères Saxons, dont voici la Traduction:

„ QUINTUS FABIUS (3), *Con-*
„ *sul, a fait ce Prologue, ou*
„ BOECE *lui-même, ou un cer-*
„ *tain* SCOTTIGENA, *qui étoit*
„ *un de ses disciples.*

Au

(2) Pag. 221.

(3) Ce *Quintus Fabius* ne se trouve pas dans la Liste des Consuls de *Riccioli.*

„ Au tems du Roi *Théodoric*, fleurissoit „ BOECE, Auteur fameux, que sa vertu éleva dans Rome à l'honneur du „ Consulat. Comme le Roi *Théodoric* „ voulut y exercer la tyrannie, & faire „ mourir les plus honnêtes gens du Sénat; BOECE cherchant à éluder ses „ artifices, qui tendoient à la perte de „ tous les hommes de bien, envoia secrétement des Lettres aux Grècs, „ pour tacher, avec leur secours, de „ délivrer la Ville & le Sénat, des „ mains de ce Prince impie. Mais „ aiant été découvert, & convaincu par „ le Roi, du crime de leze-majesté, il „ fut condamné à être enfermé dans „ une prison, où il composa ces Livres, „ en forme de Satyre, à l'imitation de „ *Martianus Felix Capella* (4) qui écrivit

(4) *Martianus Mineus Felix Capella* étoit un assez mauvais Poëte. On ne sait en quel siécle il vivoit. Les Auteurs du *Moréri* disent qu'il est cité par BOECE. Il est vrai

„ vit le premier des Livres mêlez de
„ prose & de vers, aiant pris pour sujet
„ *les Nôces de la Philologie & de Mer-*
„ *cure.* Mais BOECE l'a infiniment
„ surpassé & par la noblesse de sa matiè-
„ re & par la beauté de son style; n'étant
„ inferieur, ni à *Ciceron* dans sa prose,
„ ni à *Virgile* dans ses vers. (5)

Je

---

vrai que le Traité *de Disciplinâ Scholarium* est adressé à un *Martianus*, mais on doute que cet ouvrage soit de *Boëce.* Ce dernier *Martianus* pourroit être un de ceux qui furent Consuls sous le nom de *Martianus Augustus* en 451, & sous celui de *Martianus* ou *Marcianus* en 469. & 472. mais il n'y a gueres d'apparence qu'il faille confondre ceux-ci avec *Martianus Capella,* comme les Auteurs du Moreri l'ont fait. Son ouvrage de *Nuptiis Philologiæ VII. Lib.* est imprimé.

(5) QUINTUS FABIUS *Consul fecit hunc Prologum,* vel BOETIUS *ipse,* vel *quidam* COTTIGENA, *id est Discipulus* BOETII. *Tempore Theoderici regis, insignis auctor claruit,*

Je remarquerai ici en passant, que cette pièce me paroît dénuée de toute vrai-semblance & absolument apocriphe; c'est pourquoi je n'y aurai aucun égard, en travaillant à la vie de BOECE, que l'on trouvera à la suite de cette Préface. Voici les raisons qui me la font rejetter.

1o. Quin-

uit, qui virtute sua Consul in Vrbe fuit. Cum verò Teotricus rex voluit tyrannidem exercere in Vrbe, ac bonos quosque in Senatu neci dare; BOETIUS *ejus dolos effugere gestiens, quippe qui bonis omnibus necem parabat; videlicet clam litteris ad Græcos missis, nitebatur Vrbem & Senatum ex ejus impiis manibus eruere, & eorum subdere defensioni. Sed postquam a Rege reus majestatis convictus est, jussus est retrudi in carcerem, in quo repositus hos libros per Satyram edidit, imitatus videlicet Martianum Felicem Capellam, qui primus libros de Nuptiis Philologiæ & Mercurii eadem specie poëmatis conscripserat. Sed iste longe nobiliore materia & facundia præcellit, quippe qui nec Tullio impar sit, nec Virgilio in metro inferior floruit.* Fabricius, Tom. 3. p. 208.

1°. *Quintus Fabius* Consul, & *Scottigena*, sont deux personnages chimériques, & inconnus dans l'Histoire.

2°. Ni l'un ni l'autre n'ont écrit ce Prologue dans le manuscrit: aussi l'Inscription laisse-t-elle douter s'il est plustôt d'eux que de BOECE.

3°. L'Inscription est en lettres Saxones, & par conséquent plus moderne que le Prologue: A quelles marques, celui qui l'a écrite, a-t'il donc connu l'Auteur du Prologue? mais il ne l'a certainement point connu, puis qu'il ne le désigne pas d'une maniere précise.

4°. Quand bien même *Scottigena* seroit un personnage réel; étant, comme l'Inscription le dit, un disciple de BOECE, il n'est point vrai-semblable qu'il eût dit dans ce Prologue que BOECE, son maitre, avoit effectivement écrit aux Grècs, & été convaincu par le Roi, du crime de leze-majesté, qui

sont

sont des faits, que BOECE lui-même avoue formellement dans le premier Livre DE SA CONSOLATION.

3°. Enfin BOECE se seroit encore moins avisé que tout autre de se donner dans ce Prologue un démenti sans nécessité; comme aussi de s'y attribuer la qualité d'*insignis auctor*. Ainsi je ne croi pas que cette pièce mérite la moindre considération, quelque honneur que le P. Mabillon lui ait fait, de l'insérer dans ses Recüeils. Mais celui qui l'a fabriquée, n'a rien fait de plus absurde qu'un autre Interpolateur, qui attribuant à S. Augustin le Traité de Morale *de speculo* &c. fait citer à l'Auteur des vers tirés de la IX. pièce du III. Livre de la CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE. (6)

Il

materia & facundia praecellit, quippe qui nec Tullio impar sit, nec Virgilio in metro inferior floruit. Fabricius, Tom. 3. p. 208.

(6) *Opera Augustini*, Tom. VI. p. 627. *edit. Amst.* *Fabricius*, T. 3. p. 208. S. Augustin naquit

Il y a à Paris dans la Bibliothèque du Roi, un manuscrit de cet ouvrage : je ne sais de quel Siècle il est, mais il doit être fort ancien, s'il est vrai, comme dit M. *Boivin le Cadet* (7) & comme il paroît par l'ancien Inventaire de la Bibliothèque des Rois de France, qu'il n'y avoit dans cette Bibliothèque, pour tous poëtes Latins, qu'*Ovide*, *Lucain* & BOECE.

Le Chancelier *Séguier* acquit un très-beau manuscrit du même ouvrage, qui avoit été donné au Monastère de *Ste Justine* de Padoue (8)

L'Académie d'Helmstadt possède dans sa Bibliothèque trois pareils Manuscrits très-estimez.

Si

le 13. Novembre 354. & mourut le 28. Août 430. cinquante cinq ans avant la naissance de BOECE.

(7) Journal des Savans, An. 1718. p. 143.

(8) Fabricius, T. 3. p. 209.

Si ces anciens monumens échapés à l'injure des tems, sont des preuves de l'estime qu'on a toujours faite de la CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, elle n'est point démentie par les suffrages, dont les Savans ont honoré dans chaque Siècle, & l'Auteur & son Livre; tous en aiant parlé avec éloge. & quelques uns même d'entr'eux s'étant fait gloire de commenter cet ouvrage, ou de l'imiter.

L'Evèque Modoinus se cite dans une Epitre de Consolation adressée à *Théodulphe*, Evèque d'Orléans qui mourut en 821. & qui étoit alors en prison à Angers, aiant été accusé d'avoir eu part à la conspiration de *Bernard* Roi d'Italie contre l'Empereur *Louis le Debonnaire*. Le même *Théodulphe* en parle aussi dans une des pieces de vers qui ont été inserées dans la Bibliothèque des Peres (9).

Hinç-

(9) Tom. 14. p. 48. Edit. Lugd.

Hincmar, Archevêque de Reims, dans son Traité de la Prédestination contre le Moine *Godescalque* (10) composé vers l'an 848. cite le *Livre*, c'est à dire, l'*Ouvrage de* BOECE *sur la Consolation*.

Le Moine *Asser* ou *Asserius*, qui fut Evêque de Salisburi en Angleterre, & qui vivoit dans le même Siècle, fit le premier des Commentaires sur *la Consolation de* BOECE (11).

Jean de Sarisberi, Anglois de Nation & Evêque de Chartres, dans le XII. Siècle, fait l'éloge de BOECE & de sa *Consolation*, dans le Traité si connu des vanités de la Cour, qui a pour titre : *Policraticus, sive de nugis curialium & vestigiis Philosophorum*. „ Si vous ne „ m'en

(10) Tom. 1. p. 211. Tom. 2. p. 62. *Quidam Catholicus & sapientiæ ac scientiæ multæ Philosophus, in quodam suo libro de Consolatione Philosophiæ, &c.*

(11) Lelandus de Script. Britannicis.

„ m'en croiez pas, dit-il, ouvrez le Livre „ *de la Consolation de la Philosophie* & li- „ sez-le avec attention .... L'Auteur est „ profond dans ses sentences, sans être „ obscur; brillant dans ses expressions, „ sans être foible: Orateur véhement, „ démonstrateur efficace, tantôt persua- „ dant de la manière la plus probable ce „ qui doit suivre, & tantôt contraignant „ par une certaine nécessité à le croi- „ re (12).

Eckard, son contemporain, qui fut premier Abbé du Monastère d'Urangen en Franconie, écrivit à l'imitation de BOECE, un Traité en V. Livres, intitulé: *Laterna, sive Consolatio Monachorum*; (13) c'est

(12) *Si mihi non credis, Liber de Consolatione Philosophiæ revolvatur attentius . . . sine difficultate profundus in sententiis, in verbis sine levitate conspicuus: Orator vehemens, efficax demonstrator, ad id quod sequendum est nunc probabiliter suadens, nunc quasi stimulis necessitatis impellens.* VII. 15.

(13) Trithem. Cap. 378. de S. E. & II. 107. illustr. Benedictin.

c'est à dire, *le Flambeau ou la Consolation des Moines.*

Albert le Grand, qui vivoit au commencement du XIII. Siècle, a écrit sur la Consolation de BOECE & en a parlé avec éloge. (14)

St. Thomas d'Aquin, son disciple, y a joint un Commentaire (15), que d'autres croient cependant lui avoir été faussement attribué. (16)

Dans le même Siècle, *Nicolas Trivetb* ou *Trevetb*, qui étoit, comme *S. Thomas*, de l'ordre de *S. Dominique*, fit une exposition des Livres de BOECE *sur la Consolation de la Philosophie.* Et au jugement de quelques Auteurs (17) c'étoit

(14) Petri Bertii Præfat. in Boethium.

(15) Ibidem. Fabricius, Tom. III. p. 211.

(16) Nicolaus Cresceus.

(17) St. Antonin.

c'étoit le meilleur commentaire, qui eût été fait jusqu'alors sur ces Livres : Car on lui a fait injure de lui attribuer celui qui porte le nom de *S. Thomas d'Aquin*, puisque ces deux Commentaires se trouvent dans un Manuscrit de la Bibliothèque *Séguier* (18).

Jean Charlier, plus connu sous le nom de *Gerson*, qui vivoit dans le XIV. Siècle, mais qui ne mourut que dans le suivant, prit, dans l'ouvrage de BOECE, l'idée d'un Traité plus chrétien, qu'il composa en quatre Livres sous le titre *de la Consolation de la Théologie* ; lesquels se trouvent au Tome I. de la dernière Edition de ses oeuvres publiée par M. du Pin (19).

Denys

(18) Echard. Script. Ord. FF. Præd. T. I.

(19) Page 125

Denys de Rickel ou *le Chartreux*, qui vint, après *Gerson*, dans le XV. Siècle, fit sur *la Consolation de* BOEÇE un Commentaire Litteral & Mystique, que l'on voit au Tome III de ses ouvrages (20).

Raimond Palasin, dit *Valderic*, *Robert Grosbead* ou *Capiton*, & *Nicolas Cronius*, sont aussi du nombre des Anciens Commentateurs de BOECE (21).

Vers le milieu du XV. Siècle, l'Imprimerie aiant été découverte, on vit bientot sortir de la presse, différentes Editions du Traité de la Consolation de BOECE, soit avec les anciens Commentaire, ou séparément; soit dans la langue originale ou dans des Traductions en d'autres langues.

1. La premiere Edition (avec le Commentaire attribué à *St. Thomas d'Aquin*) fut imprimée à Nuremberg en 1473. ~~chez *Ant. Coburger*, qui en fit deux au-~~ tres

(20) Edit. de Cologne 1540. fol.
(21) Fabricius, Tom. 3. p. 212. Car. de Visch. Bibl. Cisterc. p. 250.

tres Editions en 1476 & 1495. Ces Editions furent réimprimées à Cologne en 1481. à Louvain en 1484. 1487. 1495. & 1499. à Lyon, chez *Jean du Pré*, en 1487 & 1490. à Venise en 1491. & 1499. & à Bâle en 1546 & 1570. le tout *in folio*, à l'exception de celle de 1490. qui est *in 4to* (22).

2. Edition du Livre de BOECE, sans commentaire, à Pignerol en 1479. chez *Jacques de Rubeis* (23).

3. Autre Edition, avec un Commentaire, à Cologne en 1482. *in 4to* réimprimée à Louvain par *Jean de Westphalie* en 1484. *in folio* (24).

4. Autre Edition, avec un Commentaire & le Traité de *Jean Gerson* sur la *Consolation* de la Théologie, à Cologne en

---

(22) Fabricius, T. 3. p. 211.

(23) Id. p. 212.

(24) Ibidem.

en 1488. chez Jean Koelhof de Lubeck *in folio* (25).

5. Autre Edition, avec un Commentaire de *Josse Badius Ascensius*, à Paris en 1495. *in 4to* (26).

6. Autre Edition à Leipsic en 1498. *in 4to.* réimprimée en 1505 & 1513. *in folio*, chez Baccalarius Martinus Lantzbergk de Wirtzbourg. (27).

7. Autre Edition de la fin du XV. Siècle sous ce Titre: BOETIUS DE CONSOLATIONE PHILOSOPHICA *& de Disciplina Scholarium cum Commentariis ab infinitis fere erroribus emaculatis. Additum est carmen juvenile SULPITII de moribus in mensa servandis*, & *QUINTILIANI præceptum de officio Scholasticorum erga præceptores:* chez *Jean Clein*, *in 4to.* sans année. Les Commentaires sont ceux de *St. Thomas*

(25) Ibidem.

(26) Ibidem.

(27) Idem, p. 213.

Thomas d'Aquin & de *Josse Badius Ascensius* (28).

8. Autre Edition, avec les mêmes Commentaires, à Strasbourg en 1501. *in folio* (29).

9. Autre Edition, sans notes ni commentaire, à Florence en 1513. réimprimée, par les soins de *Nicolas Crescius*, chez les héritiers de *Philippe Junta* en 1521 *in 8vo*. *Sitzmannus* remarque que l'Editeur lui a volé presque toutes les bonnes

(28) On lit à la dernière page, cette Epitre: *ANTONIUS PETRUS DUVELANDUS, Studiosis salutem. Accipite BOETHIUM DE CONSOLATU PHILOSOPHICO, duplici commentario explanatum. Erratulis nostris facile parcet, spero, quicunque hunc nostrum BOETIUM, cum illis qui hactenus impressi sunt, conferet: si tamen aliqua non expiabilia invenerit in exemplari quo usi sumus, oro ascribas. Ex calcographia* Joannis Clein *Alemanni nulli impressorum Lugdunens. secundi nono Kalendas Octobris.* Ibidem.

(29) Ibidem.

bonnes Leçons qu'il avoit pris la peine de tirer des manuscrits ou de restituer de lui-même (30).

10. Autre Edition, avec le Commentaire de *St. Thomas d'Aquin* & les Notes de *Josse Badius Ascensius*, à Lyon en 1514. *in 4to.* chez *Jean du Pré* (31).

11. Autre Edition, avec les Notes de *Jean Murmel* & de *Rudolphe Agricola*, le tout revû par *Jean Cesarius* en 1535 (32).

12. Autre Edition, avec le Commentaire de *Henri Corneille Agrippa*; à Paris en 1568. *in 8vo* (33).

13. Autre Edition, revûe par *Théodore Pulmannus*, à Lyon en 1581. petit format

(30) Ibidem.

(31) Id. p. 211.

(32) Id. p. 213.

(33) Id. p. 214.

format, réimprimée à Anvers en 1590. *in 12mo* (34).

14. Autre Edition, faite sur la précédente & corrigée sur les vieux MSS par *Conrad Rittershusius* J. C. à Leide en 1601. chez *Raphelengius* en petit format (35).

15. Autre Edition, avec une Préface de *Théodore Sitzmannus*; à Hannau en 1607 (36).

16. Autre Edition revûe par *Jean Bernartius*: à Anvers en 1607 (37).

17. Autre Edition, avec une Préface de *Pierre Bertius* & la vie de BOECE par *Jul. Martianus Rota*: à Amsterdam chez *Jean & Corneille Blaeu*, en 1611 in 16 très-petit format. Réimprimée à Leyde

(34) Ibidem.

(35) Ibidem.

(36) Id. pp. 214. & 336.

(37) Id. p. 336.

Leyde chez *Jean Maire* en 1633. *in 16.* & d'un format un peu plus grand. Mais l'une & l'autre Edition sont si peu correctes que j'y ai vû des phrases entières omises. (38).

Caspar Barth ou *Barthius*, qui vivoit du tems de ces deux Editions, a mis dans ses *Adversaria*, plusieurs Corrections tirées des Manuscrits (39), & avoit aussi promis des Notes (40).

18. Autre Edition, revûe par *B. Dilherrus*: à Jena en 1639. *in 12.* (41).

19. Autre Edition, avec les Notes de *Jean Bernartius*, de *Théodore Sitzmann*, & de *René Vallin*, & la Préface de *Pierre Berthias*: à Paris en 166.. Réimprimée à Leyde en 1668 & 1671. *in 8vo* (42). Cette derniere qui est des Fréres *Hack*, est très-belle & m'a beaucoup servi. 20. Au-

(38) Fabricius ne parle point de cette double Edition.

(39) V. 16. XXVI. 13. &c. LXVII. 13.

(40) Fabricius T. 3. p. 214.

(41) Ibidem.

(42) Id. pp. 203. 214.

20. Autre Edition *cum Notis variorum* .... M. *Le Clerc* a fort bien remarqué qu'on a mal à propos omis dans cette Edition les Notes de *Sitzmannus* & de Vallin (43).

21. Autre Edition, avec des remarques, à l'usage de *M. le Dauphin*, par *P. Callyus*: à Paris chez *Roulland* en 1680. *in 4to.* (44).

22. Autre & dernière Edition, corrigée sur les meilleurs Manuscrits & promise en 1715. par *M. Mickelius* Conrecteur de l'Académie d'Arnstad. (45).

Je n'ai point compris dans le nombre de ces Editions, celles qui ont été tronqueés & dans lesquelles on ne trouve que les vers de BOECE sans la prose. Mais je vais les mettre ici par *Appendix*.

1. Mi-

(43) Id. p. 214.
(44) Ibidem.
(45) Ibidem.

1. *Michel Maittaire* qui a fait imprimer en 1713. à Londres en 2. Vol. *in folio*, les Ouvrages & les fragmens des anciens Poëtes Latins, a inseré dans le second Volume, p. 1449. les vers de la CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE (46).

2. *Polycarpe Leyser* a fait la même chose dans son Histoire des Poëtes & des Poësies du moien âge, imprimée à Halle en 1721. *in 8vo.* Celles de Boëce s'y trouvent à la page 105. sous ce Titre BOETHII *Carmina quæ leguntur in libris de* CONSOLATIONE PHILOSOPHIÆ, *integra ex III. MSS. & IV. impressis Codicibus* (47).

II § Traductions de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE.

Les Langues dans lesquelles cet Ouvrage a été traduit jusqu'à présent, sont: 1. L'He-

(46) Id. p. 287.
(47) Id. p. 330.

1. L'Hébreu.
2. Le Grèc.
3. L'Allemand.
4 Le Flamand.
5. L'Anglois.
6, L'Italien.
7. L'Espagnol.
8. Le François.

1. *Traductions en Hébreu.*

On n'en connoît qu'une ſeule, qui a été faite par le Rabin *bèn Benaſte* (48) nommé autrement *Ben bans chat* (49) ou *Ben banaſt* (50). Cette Traduction ſe trouve manuſcrite dans la Bibliothèque du Vatican (51).

2. *Tra-*

(48) Id. p. 209. Wolfii Biblioth. Hebraica T. I. p. 229. 243. 354. 369. 1092.
(49) Hottinger, Biblioth. Orient.
(50) Bartolocci.
(51) Moreri, *Boëce.*

2. *Traductions en Grèc.*

Il paroît aussi n'y en avoir qu'une seule, qui a été faite par *Maxime Planudès* (52) Moine de Constantinople, lequel fleurissoit vers l'an 1327. & fut envoié par l'Empereur *Andronic le Vieux* en Ambassade à Venise avec *Leon* (53). Possevin assure néanmoins (54) que cet auteur vivoit du tems du Concile de Bâle qui commença en 1431. mais cela n'est guères probable. Sa Traduction est en manuscrit dans la Bibliothèque Roiale de Paris, où *René Vallin* dit l'avoïr vûe & consultée, en travaillant à son Edition Latine (55).

3. *Traductions en Allemand.*

Il y a plusieurs Traductions Allemandes de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE. Les plus connues sont:

(52) Fabricius T. 3. p. 209.
(53) Moreri, *Planudés.*
(54) In appar. sacr.
(55) Fabricius T. 3. p. 209.

sont: celle de Nuremberg imprimée en 1660. *in* 12. dont on ignore l'Auteur, & celle qui fut faite ensuite par *Christian Knorr de Rosenroth* (56) Silésien de nation, attaché dès-lors au service de *Christian Auguste* Comte Palatin de Sultzbach, qui le fit son Conseiller privé en 1668. & enfin son Chancelier (57). Sa Traduction passe pour la meilleure de toutes. Il en fut fait dabord en 1667. à Sultzbach une Edition *in* 12. qui a été renouvellée à Lunebourg en 1697 (58), huit ans après la mort de l'Auteur (59).

4. *Traductions en Flamand.*

La plus ancienne version que l'on connoisse en cette Langue est anonyme. Les vers de BOECE y sont rendus en vers, & la Prose en Prose, avec un ample commentaire. L'Edition en a été faite

(56) Id. p. 210.
(57) Moreri, *Knorr.*
(58) Fabricius T. 3. p. 210.
(59) Moreri *Knorr.*

faite à Gand chez *Arend* de *Keyser* en 1485. *in folio.* A la tête de chaque Livre, il y a des figures dessinées à la plume avec assez de délicatesse. Voici de quelle manière sont traduits les quatre premiers vers du premier Livre:

Van Vreugden scref ic wilen eer
Wat ic dichte hets laes al seer,
Dus es verteert dat erste scriven,
Dat ic des moet myn oghen wriven.

Les plus nouvelles Traductions en Flamand sont: celle qui fut imprimée à Dordrech en 1654. *in* 12. & celle d'Amsterdam en 1703. *in* 8. *M. Gargonius* est auteur de cette derniere (60).

5. *Traductions en Anglois.*

Le Roi d'Angleterre *Alfred*, qui regnoit sur la fin du IX. Siècle, & qui aimoit si passionément l'étude qu'il y emploioit tous les jours huit heures, fit plusieurs Ouvrages en Anglois, ou plustôt en Anglo Saxon, entre autres, une double Traduction de LA CONSOLATION PHILOSO-

(60) Diarium Belgic. anni 1703. Boeksaal van Europe Tom. 2. p. 489. Fabricius T. 3. p. 210.

LOSOPHIQUE DE BOECE, dans l'une desquelles la Poësie est rendue en Vers, & dans l'autre en Prose. *Rawlinson* les a reunies dans l'édition qu'il en a donnée: ainsi l'on y trouve dabord les vers de BOECE tournés en Prose & immédiatement après en vers. L'Edition prosaïque a été faite sur un manuscrit de la Bibliothèque de *Bodley*, & l'autre sur un manuscrit de la Bibliothèque du Chevalier *Robert Coton* (61).

Geofroi Chaucer, sur nommé l'*Homère Anglois*, qui fleurissoit dans le XIV. Siècle, a traduit en prose Angloise la CONSOLATION DE BOECE (62). Sa Traduction se trouve parmi ses autres Ouvrages imprimés à Londres. On a aussi une autre Traduction en vers Anglois imprimée dans le Monastère de Taverstock en Denshire, en 1525. *in 4.*

6. *Traductions en Italien.*

On n'en connoît qu'une seule qui est imprimée sous ce titre: SEVERINO BOE-

THIO

(61) Moreri *Alfred.* Fabricius T. 3. p. 209.

(62) Leland. *de Script. Britannicis p.* 424.

THIO *dé conforti Philosophici*, *Tradutto per Lod. Domenichi. Fiorenza*, *Torrentino* 1550. *in 8*.

7. *Traductions en Espagnol.*

La seule Traduction qu'on connoisse en cette Langue, est d'*Augustin Lopez*, Religieux Espagnol de l'Ordre de Citeaux. Il en fut fait deux Editions à Valladolid la première en 1598. *in folio*, & l'autre aussi *in folio* en 1604. dix ans avant la mort de l'Auteur (63).

8. *Traductions en François.*

La première Traduction qui ait été faite en François, est de *Jean de Meun*, surnommé *Clopinel*, parcequ'il étoit boiteux. Il vivoit vers l'an 1300. étoit de l'Ordre de S. Dominique, & passe pour le Pere & l'Inventeur de l'Eloquence Françoise. Il dédia sa Traduction au Roi *Philippe de Bel*, & il lui dit dans son Epitre: „A Ta Roiale Majesté, très „noble Prince, par la grace de Dieu, „Roi des François, *Philippe le Quart*, „je

(63) Charl. de Visc. *Biblioth. Cist.* Nic. Antonio, *Biblioth. Script. Hisp.*

„je *Jehan de Mebung*, qui jadis au Ro-
„man de la Rose, puisque jalousie ot
„mis en prison *Beaccueil*, enseigné la
„manière du Castel prendre, & de la
„Rose cüeillir, & translaté de Latin en
„François le Livre de *Végèce* de Che-
„valerie, & le Livre des merveilles de
„Hirlande, & le Livre des Epitres de
„*Pierre Abeillard* & *Hélois* sa femme, &
„le Livre de *Ælrède* de spirituelle ami-
„tié, envoye ores BOECE DE CONSO-
„LATION, que j'ai translaté en François,
„jaçoit ce que entendes bien Latin, &c.
Il y a un exemplaire manuscrit de cette Traduction dans la Bibliothèque des Augustins de Paris. Elle fut imprimée à Lyon en l'année 1483. *in folio*, avec celle de l'Enéide de *Virgile* de *Guillaume le Roi.* En voici quelques vers qui pourront donner une idée du reste.

C'est la nature des délices
Qu'elles navrent les cœurs des vices,
Parmi une pauvre douceur,
Qui peu leur donne de saveur.
Ainsi comme l'Abeille fait
Qui prunes par le miel attrait,

Et puis y fiche sa pointure
Qui est moult angoisseuse & dure (64).

Le Frere *Regnault de Loüens*, Religieux du même Ordre, traduisit ou imita (65) cet Ouvrage en 1336. sous le titre de *Roman de Fortune & de Felicité, sur* BOECE DE CONSOLATION. Cette Traduction, dit M. Galland (66), a cela de singulier, que le Prologue & le premier Livre sont en vers de seize syllabes, dont voici un échantillon:

Au premier quand je proposai du livre rimer la matière,
En ma pensée proposois toujours garder une manière,
Car le Livre cuidai rimer tout selon la rime première,
Mais un peu trop fort la trouvai, si j'ai rimé plus en aigiere.

C'est ainsi que M. Galland a rapporté ces vers. Mais le manuscrit sur lequel il les a copiés, est-il de la main de l'Auteur? ou le Copiste n'a-t-il pas failli? ce

(64) Biblioth. de la Croix du Maine p. 247. & du Verdier. Fabricius, Tom. 3. p. 210. Sorel, Bibl. Gall. p. 195. Mich. Maittaire, Ann. Typograph. p. 171.

(65) Fabricius T. 3. p. 211.

(66) Journal des Savans du mois d'Août 1718. p. 140.

ce sont deux questions que M. Galland se devoit faire à lui-même, avant que d'exposer ces vers à l'admiration de l'Académie & du public. Or comme il n'a point été au devant de ces objections, il faut croire & démontrer que ces prétendus vers de 16. syllabes ne sont que des vers de 8. syllabes doublés dans chaque ligne. Représentons-les dans leur ordre naturel, en conservant, à cela près, toutes les autres fautes du Copiste.

Au premier quand je proposai
Du Livre rimer la matière,
En ma pensee proposois
Toujours garder une manière,
Car le Livre cuidai rimer
Tout selon la rime première,
Mais un peu trop fort la trouvai
Si j'ai rimé en plus aigière.

Il me semble que pour peu qu'on examine ces vers dans l'arrangement que je viens de leur donner, on commence à s'appercevoir qu'ils ont été corrompus par le Copiste. D'ailleurs si l'on se rap-

 pelle

pelle le langage des Poëtes de ce tems-là, on voit du premier coup d'œil, qu'ils ne s'y rapportent nullement. Pour le prouver, je citerai quelques vers du Roman de la Rose:

Maintes gens dient que en songes
Na se fables non en mensonges
Mais len puet tels songes songier
Qui ne sont mie mensongier.
Ains sont après bien apparant
Si en puis bien traire à garant
I. Auctenr qui ot nom Macrobes
Qui ne tint pas songes alobes
Ainsois escript la vision
Qu'il advint au Roi Cyprion.
Quicunques cuide ne qui die
Q'soit foleur ou musardie
De croire que songes aviegnent
Qui ce voudra que fol me tiegne
Car endroit moi ai je fiance
Q'songe soit segne fiance
Des biens aux genz ou des ennuis
Que li plusieurs songent de nuis
Maintes choses couvertement
Q' len voit puis apertement.
Le Vintesme an de mon aage

Ou

Ou point que amours prend paage
Des jones genz, couchie m'estoie
Une nuit si come soloie
Et me dormoie mout formant,
Si vi un songe en mon dormant
Qui mout fut bel &c.

Mais sans entrer dans un plus long détail, tachons de rétablir les vers en question, avec le moins de changemens qu'il sera possible.

Au premier quand je m'advisay
Du Livre rimer la matière,
En mon penser me proposay
Toujours garder mesme manière.
Car rimer le Livre cuiday
Tout selon la rime première,
Mais un peu trop fort la treuvay
Si n'ay rimé plus en ay-ière.

Si l'on eût demandé à M. Galland ce qu'il entendoit par le mot *aigière*, qui étoit le dernier de ces vers, certainement il auroit été fort embarassé de le dire. Mais celui que je substitue en ôtant une seule lettre, est très-intelligible, puis qu'il fait connoître les deux rimes

ay &

ay & *ière* par lesquelles les vers devoient alternativement finir. Or c'est justement ce qui prouve les erreurs du Copiste, tant dans l'arrangement qu'il a donné à ces vers, que dans le reste. Ainsi c'est mal à propos que M. Galland s'est laissé tromper par l'apparence de cette prétendue Singularité. Qu'on juge de là ce que deviendroient la plus part des Phénomênes Littéraires, si l'on prenoit la peine de les examiner de près, & sans prévention pour les lumières de ceux qui en ont fait les découvertes.

Vne troisième Version Françoise des Livres de BOECE SUR LA CONSOLATION est celle de *Jean de Cis* ou *de Cys* nommé par d'autres *de This*. *La Croix du Maine* dit que cet ancien Poëte François a fait la Traduction du Latin en vers François; que son ouvrage n'étoit pas encore imprimé; & qu'il l'avoit en manuscrit (67). C'est tout ce que j'en sais.

La

(67) Bibl. de *la Croix du Maine* p. 216. Fabricius T. 3. p. 210.

La quatrième Traduction est celle du Sieur *de Malassis* de Mante, qui a été imprimée à Paris chez *Jean Borel* en 1578. *Du Verdier-Vauprivas* en rapporte quelques endroits dans sa Bibliothèque Françoise (68); mais je me contenterai, de celui-ci, qui est la troisième pièce du quatrième Livre de BOECE

Les legers vaisseaux
D'Vlyssè le sage
Errans sur les eaux
Après long voyage
Par un grand orage
Ont été poussez
Le long du rivage
Rompus & froissez.

* * *

Celle qu'on disoit
Avoir pris naissance
Du Soleil, faisoit
Là sa demeurance,

Qui

(68) Page 335. & suiv.

Qui eut la ſcience
De ſi bien charmer,
Qu'elle avoit puiſſance
Les corps transformer:

* * *

Et point n'ignoroit
Des herbes l'uſage
Qu'elle preſſuroit
En certain breuvage,
Changeant le viſage
Des nouveaux venus
En forme ſauvage
Eſtans incognus.

* * *

L'un d'eux tout ſoudain
D'un bouc prend la forme
L'autre en Africain
Lyon ſe transforme:
L'autre ſe difforme
De la peau d'un loup:
L'autre tygre énorme
Devient tout à coup.

* * *

Mais

Mais l'Arcadien
Print pitié d'Vlysse
L'ostant du lien
Et venin de Circe,
Qui se coule & glisse
Dans ces gens domptez,
Par le malefice
Des jus enchantez,

* * *

En pourceaux changez
De gland se repaissent
Toujours enfangez,
Cerès mescognoissent:
Tant la forme laissent
De leurs premiers corps,
Que plus n'apparoissent
Hommes au dehors

* * *

Mais parmy le cueur
Au dedans ancrée
Est quelque vigueur
Encor reserée
Et est demeurée
Franche du poison,

L'ame

L'ame remparée
D'humaine raison.

* * *

O que tel sçavoir
A peu d'efficace
De qui le pouvoir
Les corps seuls efface:
L'esprit en sa place
Immué se plaint
Du mal que luy brasse
Le corps en ce point.

* * *

Las! les vices ont
Bien plus de puissance
Qui au corps ne font
Seulement offence:
Mais telle nuysance
Font de leur venin
Qu'ils ostent l'usance
De raison enfin.

La cinquiême Traduction est celle du P. *René de Ceriziers*, de la Compagnie de Jesus, imprimée à Paris jusqu'à six fois,

fois, depuis 1638. jusqu'en 1640. tant chez *Jean Camusat* que chez *Michel Soly.* Les premiers vers de BOECE y sont ainsi rendus.

Moy dont les premiers vers n'ont parlé que de joye
Je ne puis eviter les pleurs, où je me noye;
Je vois tous mes plaisirs changez par ma douleur,
Et si j'ecris des vers, je les dois au malheur.
Les faveurs d'Apollon ne m'offrent que des plaintes,
Dans les eaux de mes yeux, mes graces sonte teintes.
Toutefois les bienfaits de sa douce bonté
Touchez de mes ennuis, m'ont toujours assisté;
L'honneur dout autrefois il cherit mon enfance
Adoucit le chagrin, qui choque ma constance,
Quoyque tant de malheurs conduisent à grands pas
Ma languissante vie à l'heure du trespas.
L'hyver a commencé de neiger sur ma teste
Et mon corps tout panchant au sépulcre s'apreste,
Heureuse ceste mort, qui finit nos desirs
Aussitost que le sort traverse nos plaisirs,
Mais de vray celle là n'a ni grace ni charmes,
Qui ne veut pas fermer ma paupiere à mes larmes:
Elle est sans sentiment, ou bien saus amitié.
Puisque je ne suis plus qu'un objet de pitié.
O mort quand je viuois Amy de la fortune:
La rigueur de tes loix me fut presque importune:

d Main-

Maintenant que le Ciel commence à m'affliger,
En me faisant mourir, tu crains de m'obliger,
Pourquoy donc croyoit-on ma fortune prospere,
Si j'eusse été content, je serois sans misere.

Ce qui distingue cette Traduction & lui donne, malgré ses defauts, un mérite sur toutes les autres, c'est que l'Auteur y a joint une *Consolation de la Theologie* qui n'est pas, comme on le pourroit croire, une version de celle qui avoit été composée en latin par *Jean Gerson*, dans le XIV. siecle; mais plustôt une imitation de l'ouvrage de BOECE. *Ceriziers* y introduit la *Théologie* consolant le Pape *Célestin V.* qui portoit auparavant le nom de *Pierre de Mourrhon* ou *de Morron.* Ce saint Solitaire fut élu Pape le 5. Juillet 1294. ce qui le surprit si fort qu'il voulut prendre la fuite; mais à la sollicitation des Prélats & de Charles II. Roi de Sicile, il accepta la Thiare. Il vint monté sur un âne, à Aquila, où il fut consacré en présence de plus de cent mille personnes, accourues de toutes parts à ce spectacle extraordinaire. Mais comme il

il étoit peu propre pour les affaires politiques, on parla de le déposer après la mort du Cardinal *Latin* qui suppléoit à son insuffisance. *Benoit Cajetan* qui lui succéda sous le nom de *Boniface VIII.* dans la vûe d'avoir sa place, lui persuada de faire une abdication volontaire. Il la fit cinq mois après son élection; & comme il retournoit en sa solitude, *Boniface*, qui avoit deja été élû, le fit enfermer dans le château de Fumon, où il mourut treize mois après sa démission en 1296. C'est dans cette prison que *Ceriziers* amène la *Théologie* pour consoler l'humble & vertueux *Célestin*, qui débute comme BOECE dans sa CONSOLATION PHILOSOPHIQUE, mais sur un ton bien différent:

Arrière, Raison importune!
Ne parle plus à ma douleur,
Le bien de prendre mon malheur
Est ma plus aimable fortune:
Le seul objet de mes desirs
Se trouve dans les doux plaisirs

Que donne la melancolie:
Rien ne me sçauroit obliger
Que cette innocente folie
Dont elle semble m'affliger.

* * *

Tout ce qui peut flatter mes larmes
De l'espoir d'un contentement
Me prepare un cruel tourment,
Sous l'apparence de ses charmes:
Quand on appreuve le dessein
Que j'ai de nourrir dans mon sein
Le doux supplice de ma peine,
Je benis & baise la main,
Qui tasche de m'estre inhumaine,
Et qui m'est cruel m'est humain.

* * *

Les amertumes sont ma joye
Et je crains si fort d'estre heureux,
Que les maux les plus rigoureux,
Devident mes jours tous de soye:
La douleur, les gemissemens
Me sont d'agreables tourmens,
Toutes ces piteuses alarmes,
Qui nous font espancher des pleurs,

Me

Me donnent, me donnant des larmes
De riches perles & des fleurs.

* * *

La Majesté de ces murailles
Dont le faiste tousche les Cieux
Me fait un esclat odieux,
Je n'aime que les funerailles:
Mesme je haïrois la mort
Si les loix de son triste sort
Ne lui rendoient l'honneur sauvage.
Mais sçachant que la cruauté
Lui fait le teint & le visage,
Je suis ravi de sa beauté.

* * *

Le recoy d'une solitude
Charme plus mes sens mille fois
Que le Louvre des plus grands Rois:
C'est là que mon inquiétude
Parlant aux arbrisseaux discrets
Les entretient de mes secrets
C'est où dans mon humeur plus sombre
Fuyant toute autre privauté,
Je vais seul avecque mon ombre
Pour y chercher la liberté.

* * *

Par fois la triste melodie
Des cha-buans & des biboux,
Cachez de l'ombrage d'un houx
Flate ma douce maladie:
L'horreur de leurs gemissemens
Me comble des ravissemens
D'un plaisir qui m'est si sensible,
Que pour le goûter à loisir
Je consens qu'il soit impossible
De jamais changer de desir.

* * *

La Philomele languissante
Accorde sa voix aux souspirs
Des plus agreables Zéphirs:
Mais bien que sa voix soit charmante
Ses chansons ne me plairoient pas,
N'accusant point le dur trespas
Dont la rage de son beau frere
Finit ses miserables jours.
N'en pouvant estre l'adultere
Ni soüiller ses chastes amours.

* * *

A mesme temps la Tourterelle
Et les Passereaux du desert,

Donnent



Donnent leurs voix à ce concert
Et les battemens de leur aisle:
Les Phantosmes & les Lutins
Avans-coureurs de nos destins
Y promenent leurs noires ombres
Et les morts quittans les tombeaux,
Rendent ces lieux beaucoup plus sombres,
Que l'espesseur des arbrisseaux.

* * *

Auprès de ce lieu solitaire
Serpentent deux petits ruisseaux,
Qui du bruısle de leurs roseaux
Disent aux Corbeaux de se taire;
Et puis coulans dans le vaisseau
D'un marest qui reçoit leur eau,
Ils flanquent en faveur des Cygnes
Le petit fort d'une maison
Où les Glayeux plantez à lignes
Cachent la mousse & le gazon.

* * *

Je me retire à ce rivage
Pour y jouir de la fraischeur,
Qui garde aux Cygnes leur blancheur
Et les couvre contre l'orage:

Là je reçois un grand plaisir
De voir le paresseux loisir
Des Herons qui tiennent la rive
Arrestans leurs yeux ebahis
Afin que personne n'arrive,
Dont ils puissent estre trahis.

* * *

Le Cygne cherche sous sa plume
Le feu qui le brusle dans l'eau,
Mais bien qu'il soit dans un ruisseau
Le feu le brusle & le consume,
On croiroit que dans ces glaçons
Il pense desja les chansons
Dont il prend congé de sa vie
Alors que la rigueur du sort
D'une voix triste le convie
De gouter le fiel de la mort.

* * *

Pendant qu'il medite sa game,
L'air se dissipe tout en eau,
Sur ce melancolique Oyseau;
Afin de moderer sa flame,
Je voy croistre l'herbe & les fleurs
De l'humidité de ses pleurs;

L'estang

L'estang mesme bien que paisible
Crespe ses vagues doucement,
Et par un frisson insensible
Parle de son accroissement.

* * *

A peine ce petit murmure
Reud au marest son beau miroir,
Que j'y commence de revoir
Ou moy mesme ou bien ma figure:
Je suis alors tout etonné
De m'y voir si bien crayonné,
Et me prenant pour mon image
Je crains d'estre tombé sous l'eau
Et pour eviter le naufrage
Je me saisis d'un arbrisseau.

* * *

Ce marest joint un precipice,
De qui le fond semble chercher
L'endroit où le cruel rocher
Roule Sisiphe à son supplice:
Là j'entends bruire le courant
De ce fleuve dont le torrent
Ne traisne que soulfre & que flame,
Et qui noye le souvenir,

Tout aussitôt qu'une pauvre ame
Se voit contrainte d'y venir.

* * *

Cette agreable tromperie
Charme tellement mon humeur,
Qu'un jugement sage & tout meur
Ne vaudroit pas ma resverie:
Tout ce qu'on cherche du desir
Est mon extresme desplaisir.
La nuit, l'ombre, la solitude,
Les souspirs, les gemissemens
Plaisent à mon inquietude
Et sont tous mes contentemens.

* * *

Il n'y a point de Lecteur sensé qui, à la simple lecture de cette pièce, ne la regarde comme le début d'un Ecolier, amateur du galimatias & des descriptions puériles. Pour moi j'avouë que je n'entens rien aux vers de la quatrième strophe, qui regardent la mort, que *Celestin*, *hairoit*, dit-il, *si les Loix du triste sort de la mort ne rendoient* à la mort, *l'honneur sauvage.* Qui peut suppor-

ſupporter d'ailleurs tout ce detail de viſions ſur *les Cha-huans*, *les Hiboux*, *la Philomele*, *la Tourterelle*, *les Paſſereaux du deſert*, *les Phantômes*, *les Lutins*, *les Morts quittans leurs tombeaux*, *l'eſpeſſeur des arbriſſeaux*, *les deux petits ruiſſeaux ſerpentans qui font taire les corbeaux?* avec cela ces frivoles reflexions qu'il fait ſur *les Cygnes* & *les Herons;* & cette ridicule imagination de travestir le bon Pape en Narciſſe, en lui faiſant *prendre ſon image dans l'eau* pour lui même. Tout cela eſt d'autant plus mal amené, que ce pauvre Pape, comme Ceriziers le dit dans ſa Préface, étoit reſſerré dans une tour ſous la garde de trente ſix ſatellites; que ſon cachot étoit ſi étroit qu'il n'avoit d'autre lit que le marche pied de l'autel, composé de quelques planches; & qu'il y puoit ſi fort que deux Religieux qui lui tenoient compagnie, ſuccombèrent bientôt. Sur quoi donc ſont fondées toutes ces deſcriptions que Ceriziers fait faire à ce Pape? Ne pourroit-on pas lui dire comme le Cardinal d'Eſt à l'Arioſte: *Dove, diavolo, Meſſer*

Meſſer Renato, avete pigliato tante coglionerie? Meſſire René, où diable avés-vous pris tant de ſottiſes? Sa proſe ne vaut guères mieux que ſes vers. Car il eſt par tout d'un François ſi mauvais; & dans la verſion du BOECE en particulier, ſi peu fidèle, qu'il ſémble avoir affecté de s'écarter de ſon original pour n'en donner qu'une ſimple imitation, ou pour mieux dire, qu'un extrait qui ſouvent même eſt contraire au ſens de l'Auteur qu'il n'entendoit certainement pas. Auſſi ne s'eſt-il pas fait ſcrupule de ſauter tous les paſſages où il a trouvé quelque obſcurité. Sa prétendue Traduction a eu pourtant un débit prodigieux. Mais qu'en doit-on conclure, ſi non qu'on a toujours eu tant d'eſtime pour l'ouvrage de BOECE, qu'on a mieux aimé le lire dans une mauvaiſe Traduction nouvelle que de s'én paſſer?

La ſixième Traduction eſt celle de *Nicolas Regnier*, Chanoine regulier de la Congrégation de France, dite de ſainte Géneviève. Elle parut la premiere fois

fois en 1675. & a été depuis réimprimée ſouvent & en dernier lieu à Bruxelles en 1711. *in 12. Fabricius* en parle comme de la plus excellente de toutes les verſions Françoiſes de BOECE (69) ce qui n'eſt pas beaucoup avancer, puisque toutes celles qui l'avoient précedée, étoient au deſſous du médiocre. Elle n'eſt guères plus fidèle que celle de *Ceriziers:* Mais la Proſe en eſt coulante & travaillée. A l'égard des vers, je ſouhaiterois pouvoir en donner un échantillon: Mais en faiſant cette Préface il m'a été impoſſible d'en recouvrer un ſeul exemplaire, parceque celui qui m'avoit été communiqué a paſſé dans les mains d'une perſonne qui n'eſt pas actuellement à Berlin, où il ne s'en trouve plus.

III §

(69) *Inter Gallicas præſtantiſſima eſt Nicolai Regnieri &c.* Fabricius T. 3. p. 210.

III § Idée de ma Traduction.

Voilà toutes les Traductions Françoises que je ſache avoir été faites jusqu'à préſent, de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE. Je ne prétens pas dire que leur inſufiſance ait été le motif qui m'a engagé à en publier une nouvelle, parceque je n'ai pas aſſez de préſomption pour croire que la mienne ſoit abſolument parfaite. Mais ce que je puis aſſurer, c'eſt que j'ai fait tout mon poſſible, pour la rendre digne d'être lûe, en attendant qu'il en paroiſſe une meilleure que je ſerai le premier à lire & à admirer.

Vn des plus grands embaras que j'aie trouvés dans mon Auteur, conſiſtoit dans les fréquentes répétitions qui s'y trouvent, de ces façons de parler: *inquam*, *inquit*: *dis-je*, *dit-elle*, *répondis-je*, *répondit-elle*, & qui revenant à chaque page n'auroient pas manqué de rebuter le

le Lecteur. Pour éviter cet inconvénient, je me suis déterminé à réduire l'ouvrage en dialogue; ce parti m'aiant paru préférable à celui qui a été suivi par le P. *Regnier*, dans sa Traduction, où supprimant le plus souvent ces interlocutions, il n'y supplée que par une Figure de Rhétorique, que l'on appelle *Anteoccupatio* ou *Anthypophora*. au moyen de laquelle la *Philosophie* prévenant les objections de BOECE, se les fait à elle même pour les réfuter.

Je conviens cependant que le parti que j'ai pris, m'a mis quelquefois dans la nécessité d'écarter certaines réfléxions de BOECE qui interrompent le dialogue: Tel est, par exemple, cet endroit du troisième Livre où BOECE dit: „Alors „*(la Philosophie)* aiant baissé les yeux & „s'étant comme retirée en elle-même, „elle continua en ces termes, &c.„ Mais outre que ces réflexions sont au fond très peu importantes, j'ai eu grand soin dans l'occasion d'en avertir le Lecteur.

J'ai

J'ai peu de choses à dire de mes vers. S'il ne m'a pas été possible de rendre toujours littéralement ceux de mon Auteur; on ne verra pas du moins que je me sois jamais éloigné du sens. C'est, ce me semble, tout ce qu'on doit demander à un Traducteur, surtout quand il a eu attention de faire valoir autant qu'il a pû dans sa Langue, les beautés qu'il a trouvées dans celle de son original.

IV § Des Remarques que j'ai jointes à ma Traduction.

Je ne me suis pas seulement attache à traduire de mon mieux cet ouvrage: j'ai cru en même tems devoir y joindre des *Remarques historiques & critiques* pour en faciliter l'intelligence à mes Lecteurs. Et comme ç'est uniquement pour l'instruction des jeunes gens & des gens non lettrés, que j'en ai usé ainsi, j'ai regarde comme une chose inutile ou de les renvoier aux Auteurs qui

qui m'ont fourni ces éclairciſſemens, ou de citer ces mêmes Auteurs. Je ne diſſimulerai pas cependant ici que dans la pluspart des faits hiſtoriques, je me ſuis beaucoup aidé du *Dict. de Moreri*, mais avec les précautions, que demande la lecture de ce Livre, où parmi d'excellentes choſes, il y a des fautes & des contradictions ſans nombre. A l'égard de la critique qui ſe trouve répandue ſoit dans ces mêmes *Remarques*, ſoit dans les autres, je l'ai presque toujours tirée de mon fond. Enfin comme elles étoient la pluspart trop longues pour être imprimées au bas des pages, j'ai eu l'attention de mettre dans le texte, des chiffres, par le moien desquels on peut trouver à la fin de chaque Livre, les *Remarques* qui s'y rapportent.

V § De la Vie de Boëce, qui eſt à la ſuite de cette Préface.

J'avois eu occaſion dans les Remarques dont je viens de parler, de faire des

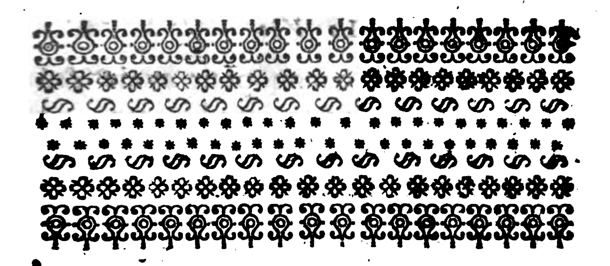
Annotations sur les principales circonstances de *la Vie de Boëce*. Par cette raison, j'aurois pû me dispenser d'en rien dire davantage. Mais comme tout cela se trouvoit dispersé dans ces mêmes Remarques, ne m'aiant pas été possible d'y suivre les faits dans l'ordre chronologique qu'exige l'Histoire; & qu'outre ces faits il m'en restoit plusieurs dont je n'avois pas eu occasion de parler, il m'a paru qu'il étoit à propos de les réunir en abregé, & d'en composer *la Vie de Boëce* qui est à la suite de cette Préface, afin que le Lecteur pût entrer plus aisément dans l'esprit de l'Ouvrage.

FIN

DE LA PREFACE.



LA



LA VIE DE BOËCE.

Les Auteurs font mention de plusieurs personnes, qui ont porté, dans l'Antiquité, le nom de BOECE, en latin, BOETHIUS où BOETIUS.

Le plus ancien, fut un méchant Poëte de Tarse, qui mit en vers la Victoire *d'Antoine* remportée aux champs Philippiques, & qui pour récompense de son poëme, dont la flaterie faisoit tout le mérite, fut créé par *Antoine*, Maitre du lieu des exercices publics à Tarse (1).

Un

(1) Strabon Liv. 14.

e 2

Un autre est connu pour avoir été Gouverneur de la province Bizacene en Afrique, païs qui est aujourd'hui la partie méridionale de Tunis (2).

Un troisieme fut *Anselme* BOECE, qui fit un Traité sur les Pierres précieuses (3).

Enfin le Quatrieme, mais plus ancien que le précédent (4), est l'Auteur de la CONSOLATION PHILOSOPHIQUE dont je publie la Traduction, & par conséquent le seul de qui j'écris ici la vie.

ANICIUS MANLIUS - TORQUATUS SEVERINUS BOETHIUS OU BOETIUS, (5) en François, BOETHE OU BOECE, vivoit dans le V. & VI. Siècle. Il nâquit à Rome l'an 455. de l'Ere Chrêtienne, 46. ans

(2) Sirmondus ad Facundum T. 2. Opp. p. 838. Moreri *Bizacene*. Fabricius T. 3. p. 203.

(3) Fabricius, *loco citato*.

(4) Ibidem.

(5) Sirmond. ad Ennodium, p. 31. Fabricius p. 202.

ans après la prise de cette Ville par Alaric I. Roi des Goths.

Les différens noms qu'il portoit, suivant la coutume des Romains, lui etoient venus: d'*Anicius Sextus Probus*, son trisaieul; de *Manlius Théodorus*, son bisaieul, issu de la famille des *Manliens* qui portoient le surnom de *Torquatus*: de *Severinus*, son aieul ou grand-père: A l'égard du nom de BOECE, c'étoit celui de son père; & voici en peu de mots de quelle manière il pouvoit avoir herité les trois autres.

Anicius Sextus Probus avoit une fille qui épousa *Manlius Theodorus* & qui laissa son nom à ses descendans. Quelques Auteurs assurent que de ce mariage il vint un fils; & d'autres disent seulement une fille. Les premiers prétendent que ce fils entra par adoption dans la famille des *Severins*; & les autres veulent que la fille ait pris un époux dans cette famille. Quoiqu'il en soit, c'est de l'un ou de l'autre que sortit *Boëce Severin*, pere

de notre Auteur, qui fut tué dans le Palais & de la propre main de l'Empereur Valentinien III. la même année que son fils vint au monde.

Le jeune BOECE, en naissant, reçut de la Nature de quoi reparer en quelque sorte une si grande perte. Aux plus parfaites qualités de l'esprit & du corps, que l'on vit bientôt se développer en lui, il joignit par la suite tous les autres avantages que l'on peut desirer dans le monde pour mener une vie honnête & heureuse: des richesses, des amis, de la santé.

Privé du secours d'un Pere, il eut la consolation d'en trouver les sentimens dans des Amis dont les conseils lui inspirèrent de bonne heure le goût des sciences & de la sagesse. Ils l'envoièrent à Athènes, où l'étude des Belles Lettres fleurissoit encore, animée par l'emulation & le concours de tout ce qu'il y avoit alors de plus excellens Esprits. Il s'y applique pendant dix-huit ans à lire

tous

tous les Philoſophes, principalement Ariſtote, Euclide & Ptolomée. Il s'étoit attaché d'abord à la Secte Eléatique (6) & enſuite à l'Académique, mais il ſe tint enfin à la Péripatéticienne.

Ce fut dans ces occupations, qu'employant utilement ſa jeuneſſe, il forma ſon eſprit, ſon jugement & ſa raiſon. De retour à Rome, il ne tarda pas à y faire connoître & la ſolidité de ſon mérite & l'intégrité de ſes mœurs. Tout le Monde le regarda comme un ſujet né pour le bonheur de la Société. Les plus diſtingués de la République ſe firent gloire de rechercher ſon amitié; & le jugeant digne de prétendre aux premières Charges, ils lui offrirent leur alliance avec empreſſement.

ELPIS, Dame d'une famille des plus conſidérables de Meſſine, fut celle ſur laquelle BOECE fixa ſon choix. Il en eut

(6) Ainſi nommée de Zenon d'Elée ſon fondateur.

eut deux Fils, PATRICE & HYPACE. Cette aimable personne réunissoit à la fois tous les talens du cœur & de l'esprit. L'Histoire nous laisse ignorer, si elle étoit grande ou petite, blonde ou brune; choses fort peu importantes à savoir. Mais nous y apprenons, qu'elle étoit aussi illustre par l'éclat de ses vertus que par la beauté de son génie qu'elle avoit pris plaisir à orner de plusieurs connoissances qui n'étoient pas indignes de son sèxe. Quelques morçeaux de Poësie de sa façon, qui ont échapé à l'injure des tems, font voir son goût pour ce genre de Littérature, & (ce qui fait encore plus d'honneur à sa mémoire) sa grande piété. On ne sait pas précisement de quelle Maison sortoit cette vertueuse personne; Mais je croi qu'elle étoit fille ou sœur de RUSTICUS ELPIDIUS, personnage issu d'une famille noble, lequel étoit attaché en qualité de Médecin, au service de Théodoric, Roi des Goths, vers l'an 520, & qui composa en vers quelques ouvrages de piété & de morale, tels qu'une Histoire *de l'Ancien & du Nouveau*

Nouveau Testament; un Traité *des Bienfaits de J. C.* & un autre *de la Consolation de la douleur*. Les deux premiers ont été publiés par *Georges Fabrice*; Mais le dernier qui avoit sans doute quelque chose de commun avec LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, n'est point venu jusqu'à nous.

Au bonheur de posséder une Femme d'un si rare mérite, BOECE joignit bientôt la satisfaction de se voir élevé aux plus grands honneurs de sa Patrie. Il fut fait Consul pour la premiere fois en l'année 487. la trente-deuxieme de son âge. Cette époque est remarquable dans l'Histoire, par la victoire qu'*Odoacre*, Roi des Hérules remporta sur *Feletbus* ou *Pbéba*, Roi des Rugiens, qui s'étoit rendu maitre du Pavesan en Italie; & qui dans cette occasion perdit la liberté avec sa femme *Gisa*. *Frideric* leur fils, prit la fuite & alla trouver dans la Mœsie, *Théodoric*, Roi des Goths, duquel il obtint des Troupes; Mais aiant été vaincu & chassé de nouveau par *Odoacre*,

 cela

cela engagea *Theodoric* à passer en Italie l'an 489. & la fortune des Armes lui aiant été favorable, il vainquit trois fois *Odoacre;* l'assiegea ensuite dans Ravenne; puis s'accommoda avec lui; & enfin le fit tuer dans un festin l'an 493. ce qui lui assûra la paisible possession de l'Empire d'Italie.

Sept années après, les deux Fils de BOECE, PATRICE & HYPACE, parvinrent à la dignité Consulaire. *Théodoric* comptoit alors la huitième année de son Regne. Ce Prince se rendit à Rome où il étoit attendu avec un extrême empressement. Il y fit de grandes Libéralitez & beaucoup de caresses au Sénat. BOECE le harangua fort éloquemment en présence des Sénateurs & de ses deux Fils qui en étoient du nombre. Le Roi y répondit en termes les plus obligeans, promettant au Sénat qu'il ne toucheroit jamais à ses privilèges. De là ce Monarque s'étant transporté au Cirque, il y fit un discours public. En cette occasion BOECE donna

des marques de sa libéralité, aussi-bien que *Théodoric* qui fit distribuer le *congiaire* (7) au Peuple; & la fête finit par un somptueux festin que le Roi donna aux Sénateurs. *St. Fulgence*, Eveque de Ruspe en Afrique, qui s'étoit retiré à Rome, pour se soustraire à la cruauté de *Thrasimond*, témoigne qu'aiant été présent à la magnificence de cette fête, il ne put s'empêcher de s'écrier, transporté d'admiration: *Si Rome terrestre est si éclatante, quelle doit être la Jérusalem céleste que Dieu promet à ses Elûs!* (8)

BOECE

(7) Le *Congiaire* étoit une certaine somme d'argent que les Empereurs originairement faisoient distribuer au Peuple. Ces Liberalités étoient differentes du *Donatif* que l'on faisoit aux Soldats, comme on le voit dans Corneille Tacite.

(8) *Quam speciosa debet esse Jerusalem illa cœlestis, si sic fulget Roma terrestris, & si hoc in sæculo datur tanti honoris dignitas diligentibus vanitatem, qualis honor & gloria tribuetur sanctis contemplantibus veritatem.*

BOECE rentra pour la seconde fois dans le Consulat à l'age de 55. ans, le 510. de l'Ère Chrétienne & le 18. du régne de *Théodoric*. Mais le soin des affaires publiques ne l'occupant pas tout entier, il écrivit cette année-là son Commentaire *sur les Prédicamens*, ou *les dix Cathégories d'Aristote*. C'est ce qu'il nous apprend lui-même à la tête du second Livre de ce Commentaire (9); aiant eu dessein, par cet Ouvrage, d'exciter la Jeunesse de Rome à la vertu, parcequ'il étoit persuadé que la connoissance de la vérité étoit le plus beau présent qu'il pût faire à l'esprit humain. Il avoit pris, dès son enfance, un singulier plaisir à l'étude de ce Philosophe. D'ailleurs il possédoit une Bibliothèque très-belle, par le grand nombre des meilleurs Livres Grècs & Latins, dont elle étoit composée.

Avec

(9) *Etsi nos curæ officii Consularis impediunt, quo minus in his studiis omne otium, plenamque operam consumimus, pertinere tamen videtur hoc ad aliquam Reipublicæ curam, elucubratæ rei doctrina cives instruere, &c.*

Avec ces ſecours, il prit même la réſolution de traduire & d'expliquer en Latin tous les Ecrits d'Ariſtote ; c'eſt à dire ſes Traités *de la Morale*, & *de l'Hiſtoire Naturelle* (10) ; & de faire outre cela une concordance de ſa Philoſophie avec celle de Platon. Mais n'aiant pas eu le tems d'exécuter ſa promeſſe, voici les ſeuls ouvrages qu'il a compoſés en latin, y compris ceux qui ſont perdus :

SUR LA LOGIQUE.

Deux Dialogues ſur *Porphyre traduit par Victorin.*

Cinq Livres de Commentaires *ſur le même Porphyre traduit par Boëce.*

Quatre Livres de Commentaires, *ſur les Cathegories d'Ariſtote.*

Les

(10) *Ego omne Ariſtotelis opus, quodcumque in manus venerit, in Romanum ſtylum vertens, eorum omnium commenta latina oratione perſcribam : ut ſi quid ex Logicæ artis ſubtilitate, vel ex Moralis gravitate peritiæ, & ex Naturalis acumine veritatis, ab Ariſtotele perſpicuum eſt. id omne ordinatum transferam, atque id quodam lumine commentariorum illuſtrem.*

Les Petits Commentaires en deux Livres *sur le Traité de l'Interprétation d'Aristote.*

Les Grands Commentaires en six Livres, *sur le même Traité.*

Deux Livres d'Explications, *sur les premiers Analytiques d'Aristote.*

Deux Livres d'Explications, *sur les derniers Analytiques d'Aristote.*

Deux Livres précedés d'une Introduction, *sur le Syllogisme Cathegorique.*

Deux Livres, *sur le Syllogisme Hypotétique.*

Un Livre *sur la Division.*

Un Livre *sur la Definition.*

L'Explication des huit Livres *des Topiques d'Aristote.*

Deux Livres *sur les Sophismes d'Aristote.*

Six Livres de commentaires *sur les Topiques de Ciceron.*

Quatre Livres *sur les differens Topiques.*

SUR LA RHETORIQUE.

Un Livre.

SUR

SUR L'ARITHMETIQUE.

Deux Livres.

Cassiodore dit que BOECE *avoit aussi traduit en Latin le Traité Grèc de Nicomachus sur l'Arithmétique: mais cet ouvrage est perdu.*

SUR LA MUSIQUE.

Cinq Livres.

Outre une Traduction du Traité Grèc de Pythagore sur la Musique, qui est perdue.

SUR LA GEOMETRIE.

Trois Livres.

Dont le dernier est perdu, aussi bien qu'une Traduction d'Euclide, & un Traité sur la Quadrature du Cercle.

SUR LA GEOGRAPHIE ET L'ASTRONOMIE.

Une Traduction de Ptolomée d'Alexandrie, qui est perdue.

SUR LA METAPHYSIQUE ET LA THEOLOGIE.

Quatre Livres, *de la Sainte Trinité,*

Dont le premier explique *la Trinité & l'Unité de Dieu:* Le second, *si le Pere, le Fils*

Fils & le S. Esprit ont substanciellement les prédicamens de la Divinité? Le Troisième: *Si tout ce qui existe, est bon?* Le Quatrième prouve *les deux Natures en la seule personne de J. C.*

Un Livre *de l'Unité & de l'Unique.*

Une Traduction *de Platon.*

Cinq Livres *de la Consolation Philosophique.*

SUR LES MECHANIQUES.

Une Traduction *d'Archimède.*

ET SUR TOUTES SORTES DE MATIERES.

Un Livre *de Lettres écrites à diverses personnes.*

On lui attribue encore un Traité *de la Discipline Scholastique*, dans la Preface duquel il se trouve un passage (11) qui

(11) *Et licet duplici genere commentorum sim impeditus, non tamen omnino diversorum, in quasdam Aristotelis, nec non aliorum* Philosophorum *editiones, proprioque attenuatus studio, & inhumani Regis Gottorum cruciatu corrosus*, Philosophico *me præveniente, consolatu, extremaque profundæ Trinitatis perspicatione permolitus.*

qui pourroit en effet convenir à BOECE, sur tout s'il étoit certain, qu'il l'eût écrit dans sa prison. Mais tous les Savans reconnoissent aujourd'hui que c'est l'ouvrage d'un Imposteur. Quelques uns même disent qu'il est de Denys le Chartreux. Cependant, s'il est vrai, comme d'autres le prétendent, que BOECE eut dans son Palais une espèce d'École ou d'Académie, dans laquelle il enseignoit lui même ou faisoit enseigner par des Maitres, à de jeunes Seigneurs Romains, les principes de la Philosophie & des Belles-Lettres: il auroit fort bien pû composer à cette occasion le Traité dont il s'agit, dans un tems où il commençoit à éprouver les persécutions de Théodoric, quoiqu'il n'eût pas encore été privé de la liberté.

La subtilité d'esprit & la profonde érudition que BOECE fit paroître dans cette infinité d'ouvrages en tous genres, lui acquirent une si grande réputation que *Gondebaud*, Roi des Bourguignons, qui avoit épousé la Fille de *Théodoric*,

 étant

étant venu visiter son Beau-père dans Ravenne, alla jusqu'à Rome, autant pour connoître personnellement notre Auteur, que pour voir les beautés de cette ville fameuse. BOECE, sensible à cet honneur, se fit un plaisir de montrer à ce Prince, divers ouvrages de Méchaniques qu'il avoit inventez. *Gondebaud* ne put se lasser d'admirer sur tout deux Horloges dont l'une marquoit le cours du Soleil sur une sphère mobile; & l'autre, les heures par le moien de l'eau. (12) Le Monarque, pourqui ces merveilles étoient nouvelles, en conserva si précieusement le souvenir, qu'aussitôt après son retour dans ses Etats, il envoia des Ambassadeurs à *Théodoric*, pour le prier de lui procurer ces deux horloges. *Théodoric* en écrivit à BOECE; & Cassiodore a con-

(12) Cette eau tombant goutte à goutte par un petit trou, d'un vase dans un autre, faisoit monter, à mesure qu'elle s'élevoit, un morceau de Liège qui marquoit les heures en diverses manières. Cette sorte d'Horloge étoit de l'invention des Grècs, qui l'appelloient *Clepsydre*.

conſervé cette Lettre, qui eſt trop honorable à notre Auteur, pour ne pas mériter de trouver place en cet endroit. En voici la Traduction: „LE ROI THEO„DORIC A L'ILLUSTRE BOECE, „PERSONNAGE PATRICIEN: SA„LUT. Les choſes que les Rois nos „voiſins nous demandent, par la haute „opinion qu'ils en ont, ſont d'autant „moins à mépriſer, que pour l'ordinaire „les plus petites procurent plus de biens „que les plus grandes. Souvent, en „effet, elles donnent d'agréables amuſe„mens, ce que toute la puiſſance des „armes ne fait point. C'eſt pourquoi „ſi nous cherchons quelquefois à nous „délaſſer de l'embarras des affaires, nous „ne le faiſons que pour le propre bien „de la République: car nous avons en„ſuite plus de diſpoſition à paſſer des „plaiſirs aux choſes ſérieuſes. Ainſi le „*Seigneur des Bourguignons* nous a de„mandé avec inſtance, qu'il nous plût de „lui envoier vos deux Horloges, avec les „perſonnes qui les ont faites, parce„qu'encore que ces curioſités ſoient

„ communes parmi-nous, elles lui ont
„ paru ſi extraordinaires, pour n'en avoir
„ jamais vû de ſemblables, qu'il déſire
„ ardemment de les avoir en ſa poſſeſ-
„ ſion. C'eſt le rapport qu'il a chargé
„ ſes Ambaſſadeurs de nous faire.

„ Nous ſavons que vous êtes telle-
„ ment verſé en tout genre d'érudition,
„ que vous avez etudié, dans les ſources
„ mêmes, les arts que les autres exercent
„ tous les jours ſans les connoître. Car
„ ſi vous avez été loin de Rome fréquen-
„ ter les Ecoles d'Athènes; ſi vous vous
„ êtes confondu parmi les Athèniens, ça
„ été dans la vûë de transporter dans la
„ ſuite à Rome toutes les ſciences de la
„ Grèce. Vous connoiſſez à fond la
„ Nature & l'Hiſtoire: Les Athéniens
„ n'ont rien fait au Monde de remarqua-
„ ble, que vous ne l'aiez tourné à l'uſage
„ des Sénateurs Romains. A la faveur de
„ vos Traductions, toute l'Italie peut lire
„ aujourd'hui *Pythagore* le Muſicien, *Pto-*
„ *lomée* l'Aſtronome, entendre l'Arith-
„ metique de *Nicomaque*, la Géometrie
d'*Eu-*

„ d'*Euclide*, la Theologie de *Platon*, la „ Logique d'*Aristote*. Vous avés rendu, par le même moien, le Méchaniste „ *Archimède*, à la Sicile sa patrie; & „ Rome a reçu de vous seul, dans vos „ mêmes Traductions Latines, toutes „ les Sciences & tous les Arts que chaque Savant avoit produits dans le sein „ fecond de la Grèce. Avec cela, vous „ avez donné à ces Auteurs tant de clarté & de pureté, que je suis persuadé „ que ceux, qui sauroient les deux langues, préféreroient vos Traductions „ aux Originaux. Les quatre parties „ des Mathematiques vous ont servi de „ portes, pour entrer dans la science des „ Méchaniques. Vous l'avez été déterrer jusques dans les entrailles de la Nature. Il n'y a rien d'impossible à cet Art. „ Il fait voir ce qu'on ne voit qu'avec étonnement, & ce qu'on ne croit pas voir „ lors même qu'on le voit: tant ses effets paroissent contraires aux causes „ naturelles! Il fait monter en l'air des „ eaux avec la même rapidité qu'elles en „ descendent. Il augmente l'activité du

 „feu

„ feu en l'appeſantiſſant. Il prête à des „ inſtrumens de muſique un ſoufle artifi-„ ciel qui leur fait former des accens „ harmonieux, tout inanimés qu'ils ſont. „ Nous voions, par ſon moien, les for-„ tifications des Villes qui tomboient, ſe „ relever tout à coup & ſi ſolidement „ qu'avec fort peu de réſiſtance, elles „ deviennent inébranlables aux efforts „ des Machines de guerre. Par ſon „ moien, des corps mouillés ſe ſechent „ dans l'eau de mer; & d'autres endur-„ cis ſe diſſolvent. Il forme avec l'ai-„ rain des bœufs qui mugiſſent, des ſer-„ pens qui ſiflent, des oiſeaux qui imi-„ tent la voix naturelle & qui chantent „ comme de véritables oiſeaux. Mais „ c'eſt peu de choſe que tout cela, quand „ on conſidère qu'il n'y a rien dans le „ Globe celeſte, que cet Art n'imite. Sur „ la ſphère d'Archimède, il a repréſenté „ le cours d'un nouveau Soleil. Il a ap-„ pris aux hommes à fabriquer un Zo-„ diaque artificiel, à faire voir les diver-„ ſes phaſes de la Lune, & les mouve-„ mens inviſibles de la Machine du Monde.

„ Car

„ Car quoique nous n'ignorions point
„ que les Planètes ont un cours reglé,
„ cependant il est insensible à nos yeux.
„ C'est pourquoi je ne puis assez admirer
„ qu'on soit venu à bout d'imiter une
„ chose si incomprehensible, & plus en-
„ core de la concevoir.

„ Vous donc qui en avez une si par-
„ faite connoissance, faites en sorte de
„ nous préparer aux frais du Public &
„ sans qu'il vous en coûte rien, deux hor-
„ loges dressées de cette maniere:

„ 1°. Qu'à l'endroit de l'une où l'ai-
„ guille a coutume de montrer les heures
„ par son ombre, faites au contraire qu'-
„ un petit raion de la clarté du So-
„ leil les montre en suivant son cours.
„ Ce sera une découverte dont je suis sûr
„ que cet Astre seroit faché, s'il s'en
„ pouvoit appercevoir, & qu'il aimeroit
„ mieux rétrograder que de vous servir
„ ainsi de jouet. Car est-ce une si grande
„ merveille d'emploier l'ombre à mar-
„ quer les heures en plein jour? Où est

„ ce mouvement continuel du Soleil, s'il
„ n'eſt produit ſur le Cadran que par
„ une aiguille immobile? O que la puiſ-
„ ſance de cet Art eſt ineſtimable, de
„ pouvoir ſe joüer ainſi des ſecrets les
„ plus cachés de la Nature!

„ 2°. Que dans l'autre, l'heure ſe
„ connoiſſe ſans le ſecours du Soleil, &
„ & diviſe les parties de la nuit, de ma-
„ niere que ſans rien devoir aux Aſtres,
„ cette horloge, ajuſte leurs mouvemens
„ celeſtes à la circulation des eaux; &
„ qu'ainſi votre Art audacieux donne aux
„ Elémens une vertu que la Nature leur
„ avoit refuſée.

„ Toutes les Sciences, tous les tra-
„ vaux des Philoſophes, tendent à con-
„ noître, autant qu'il eſt poſſible, la puiſ-
„ ſance de la Nature. Les Méchaniques
„ ſont les ſeules, au contraire, qui cher-
„ chent à l'imiter, & s'il eſt permis de
„ le dire, à vouloir la ſurpaſſer. C'eſt
„ par elles qu'on ſait que *Dedale* s'eſt
„ fait des aîles pour voler. C'eſt par leur
„ magie qu'on vit dans le Temple de
„ *Diane* un *Cupidon* de fer ſuſpendu en
„ l'air

„ l'air ſans tenir à rien. Elles ſont encore aujourd'hui chanter des corps muets, „ vivre ce qui eſt dépourvû de ſens, & „ mouvoir ce qui eſt immobile. Un Méchanicien, ſi l'on peut le dire, eſt en „ quelque façon l'aſſocié de la Nature, „ l'interprete de ſes ſecrets, un faiſeur de „ métamorphoſes & de prodiges en ſe „ joüant, enfin un ſi adroit imitateur de „ la Nature qu'il fait paſſer pour naturel „ & véritable, ce qu'on ne peut ſe perſuader être même artificiel.

„ Or comme nous ſavons que vous „ avez une grande habileté dans ces matières, nous ne doutons point que vous „ ne vous empreſſiez à nous envoier au „ plustôt les deux horloges telles que „ nous vous les demandons, afin que „ votre réputation vous faſſe connoître „ dans un païs où vous ne pouvez vous „ porter en perſonne. Apprenez aux „ Nations Etrangères que nous avons „ l'avantage d'avoir chez nous des Nobles, qui ne cedent en rien aux Auteurs „ dont on lit les ouvrages. Combien „ de fois croira-t-on n'y pas voir ce qu'on „ y verra? Combien de fois y regar-

 „dera

„ dera-t-on cette verité comme les illu-
„ ſions d'un ſonge? Et quand, après ce-
„ la, ces Peuples reviendront de leur er-
„ reur & de leur étonnement, ils n'au-
„ ront pas encore la hardieſſe de s'égaler
„ à nous, ſachant que nous avons des
„ Philoſophes capables d'imaginer &
„ d'éxécuter de pareilles choſes. ADIEU.

BOECE remplit les deſirs de *Theodoric*. Ce Prince envoiant à *Gondebaud* les deux horloges qu'il attendoit impatiemment, avec des perſonnes pour les régler, lui marquoit entre autres choſes: „Vous
„ verrez dans l'une, que l'induſtrie hu-
„ maine y a raſſemblé toutes les connois-
„ ſances qu'on peut avoir de l'immenſe
„ étendue des Cieux & de leurs mouve-
„ mens. Et dans l'autre vous connoî-
„ trez le cours du Soleil ſans avoir be-
„ ſoin de ſa clarté, les gouttes d'eau dé-
„ terminant les intervalles des heures.
„ Je ſuis charmé que vous poſſediez en-
„ fin dans votre païs, des merveilles que
„ vous n'avez pû voir qu'une ſeule fois
„ à Rome. Il eſt juſte que VOTRE GRACE
„ participe à nos biens, puiſque Nous
„avons

„ avons l'honneur de nous être alliés „ avec Elle.

Quelque tems après, *Clovis*, Roi des François, dont *Theodoric* avoit épousé la sœur *Anaflède*, ou *Audoflède*, lui aiant demandé un excellent Joüeur de Harpe, *Theodoric* écrivit encore là dessus à BOECE, par la connoissance qu'il avoit de la diversité de ses talens. „ Le Roi des „ François, lui dit-il dans sa Lettre, aiant „ entendu parler de la Musique que nous „ avons à nos repas, nous a prié instam- „ ment de lui envoier un Joueur de „ Harpe. Nous le lui avons promis, „ par la seule raison que nous connois- „ sions votre grande expérience dans la „ Musique. Car il faut que vous nous „ en choisissiez un qui soit parvenu, com- „ me vous, à la perfection de cet Art „. Telles furent les agréables occupations que notre Auteur sût allier aux études les plus abstraites de la Philosophie, & à l'administration des Affaires publiques.

Sur ces entrefaites, il perdit ELPIS, sa chère Compagne, qui avoit jusques-là partagé ses soins domestiques, ses plai-

ſirs & ſes études. Elle fut inhumée dans Rome, où ſon Epitaphe ſubſiſte encore ſous le portique de St. Pierre. (13) En voici une partie traduite en vers François:

Moi, dont le corps gît dans ce ſaint Aſyle,
J'etois *Elpis*, qui, nourrie en Sicile,
M'en exilai, dans la fleur de mes jours,
Pour un epoux, l'objet de mes amours.
Par ſa préſence, il faiſoit mes delices:
Par ſon abſence, il cauſoit mes ſuplices:
Et devòrée alors de mille ennuis,
Je paſſois ſeule & les jours & les nuits.
Dieu! Tu le ſais, Toi, qui, par cette flâme,
Dans nos deux corps ne nous formois qu'une âme,
Tu ſais, pour lui quel fut mon tendre amour,
Jusqu'au moment où je perdis le jour!
Mais quoi! que dis-je? Encor que ſous ce cuivre
Je ſois ſans vie, ai je ceſſé de vivre?
As-Tu, Grand Dieu, mis mon ame au Tombeau,
Et de ma vie eteint le vrai flambeau?
Non non, de moi la moitié la plus belle
Survit encor dans mon Epoux fidèle. . . . .

Pour ſe conſoler de la perte de cette femme,

(13) Gyraldus. Dial. 5, de Poëtis. Fabricius T. 3. p. 203.

me, (Car un homme sage se console de tout) BOECE en prit une autre, savoir RUSTICIENNE, fille de *Symmaque*, Sénateur & homme Consulaire, de laquelle il eut deux autres fils qui se montrèrent dignes de lui & de leurs Ancètres. Il leur donne, en parlant d'eux, la qualité de *Consulaires*, non pas qu'ils eussent été Consuls, ainsi que quelques uns le prétendent, mais comme étant nés d'un Pere qui l'avoit été.

BOECE le fut, pour la troisième fois, avec *Symmaque* son beau-père en 522. étant agé de 67. ans, le 30. du regne de Théodoric. Il n'entra point dans cette charge, par des vuës d'ambition ni d'interêt, mais uniquement pour s'y rendre utile & favorable aux gens de bien dont les sufrages l'y élevèrent. Ce fut son dernier Consulat, pendant lequel il eut le malheur de s'attirer la disgrace du Roi *Theodoric*. Ce Prince étoit Arien. Boëce composa en ce tems-là son Traité *sur l'Unité de la Trinité*, pour combattre les opinions des trois sectes d'*Arius*, de *Nestorius* & d'*Eutychès*.

Arius,

Arius, qui avoit vêcu dans le IV. Siècle, étoit un homme très-habile dans la Dialectique & dans les belles-Lettres, mais possedé d'une passion violente pour la Gloire. S'étant vû déchu de l'esperance & du desir qu'il avoit, de succéder à *Achillas* dans le Siège Episcopal d'Alexandrie, il publia par ressentiment: " Que le *Verbe* n'étoit pas égal à son " *Pere*, & qu'il n'avoit point été de toute " Eternité; mais qu'il avoit été créé de " rien, & qu'il étoit du nombre des Créa- " tures ". Cette Doctrine fit tant de progrès qu'au tems de BOECE, il n'y avoit de la pluspart des Souverains de l'Orient & de l'Occident, que *Clovis* qui n'en fût pas sectateur. Car, pour commencer par l'Empereur *Anastase*, il étoit non seulement Arien mais aussi persecuteur des Catholiques. *Theodoric* étoit le protecteur de cette Secte à Rome & dans l'Italie; *Alaric* dans la Gaule Narbonnoise, dans l'Aquitaine & dans l'Espagne; Les *Sueves* dans la Galice; les *Bourguignons* dans la Gaule Lionnoise, & *Trasimond*, Roi des Vandales, en Afrique.

Nesto-

Neſtorius avoit été fait Evèque de Conſtantinople en l'année 428. & trois mois après ſon ordination, haranguant dans ſon Egliſe, l'Empereur *Theodoſe le Jeune*, il lui avoit addreſſé ces paroles:
" Donnez-moi, ô Prince, la Terre pur-
" gée d'Hérétiques; & je vous donnerai
" le Ciel: prêtez moi votre ſecours;
" pour les exterminer; & je vous aide-
"rai à exterminer les Perſes ". Cependant il s'engagea enſuite dans des ſentimens qui le firent regarder lui-même comme Hérétique. Car diſant que *Marie* n'étoit point la Mere de *Dieu*, mais la Mere de *Chriſt*, il détruiſoit le Myſtère de l'Incarnation du *Fils de Dieu*, qui conſiſte dans l'union des deux natures, divine & humaine, en la perſonne du *Verbe;* d'où réſulte un *Homme-Dieu* appellé *Jeſus-Chriſt*, duquel par ce moien les actions ſont divinement humaines & humainement divines, c'eſt à dire telles qu'elles doivent être pour ſatisfaire à la Juſtice infinie de *Dieu*.

Eutychès, qui vivoit auſſi dans le V. Siècle, étoit Abbé d'un célébre monaſtère de

de Conſtantinople. Voulant réfuter les erreurs de *Neſtorius*, il devint l'Auteur d'une autre Héréſie, enſeignant: „ Que *J. C.* ne nous étoit pas conſubſtantiel ſelon la chair; qu'il avoit un „ corps céleſte, qui avoit paſſé par le „ corps de *la Vierge*, comme par un canal; & qu'il y avoit eu deux natures „ en lui, avant l'union Hypoſtatique, „ mais qu'après cette miraculeuſe union, „ il n'étoit reſté qu'une nature mêlée „ des deux „. *Eutychès* croioit: „ Que la Nature Humaine de *J. C.* avoit „ été abſorbée par la Nature Divine, comme une goutte de miel qui, tombant „ dans la mer, ne périroit pas, mais ſeroit „ engloutie „. Cette erreur renouvelloit celles de *Valentin*, de *Marcion*, d'*Apollinaire* & des *Manichéens*, qui diſoient: „ Que le corps du *Fils de Dieu* „ n'avoit pas été véritable, mais fantaſtique; qu'il avoit coulé du Ciel dans le „ ſein de *la Vierge*, comme de l'eau par „ un canal „. Mais la plus grande impiété qui s'enſuivoit de l'unité des Natures, c'étoit que, par une conſéquence néceſ-

néceſſaire, il falloit que la Divinité eût ſouffert les douleurs de la Paſſion & même de la mort.

BOECE joignant toute la ſolidité de la Théologie aux ſubtilités de la Dialectique, combattit ſi puiſſamment, dans ſon Traité, ces divers ſentimens, principalement celui des Ariens, que ſon ouvrage lui fit un grand nombre d'ennemis à la Cour du Roi *Théodoric*. Ce Prince en voulut d'autant plus de mal à l'Auteur, que cela lui donna lieu de ſoupçonner qu'il travailloit ſourdement, en haine de l'Arianiſme, au deſſein de changer l'état de la République, & de délivrer l'Italie de la domination des Goths. Pluſieurs, comme il arrive ſouvent en ces ſortes d'occaſions, ſe joignirent aux reſſentimens du Prince, & qualifiant d'attentats les actions les plus innocentes de BOECE, attaquèrent ouvertement l'autorité que lui donnoit ſa charge de Conſul. Mais lui, d'un autre côté, ne cherchant de la ſatisfaction que dans le témoignage de ſa conſcience, il continua de ſacrifier à ſon devoir toute autre conſideration; de s'oppoſer, autant par

son éloquence que par son autorité, aux entreprises de ses ennemis, de proteger ceux qu'ils opprimoient, & d'accabler enfin les scelerats qu'ils vouloient élever sur les ruines des gens de bien.

Ce fut alors que le Roi *Théodoric* commença à lever le masque. Ce Prince, quoiqu'Arien, avoit conservé long-tems des sentimens d'équité & de douceur pour les Catholiques. Mais soit que les faveurs de la Fortune eussent alteré la bonté de son naturel, soit qu'il craignît que le prétexte de la Religion, comme je l'ai dit, n'occasionnât quelque changement dans la République; il passa tout à coup à leur egard de la clemence à la Tyrannie. BOECE en fut une des premieres victimes. Le Prince l'avoit long-tems aimé & plus tendrement que personne. Cependant ni le souvenir de cette ancienne liaison, ni la certitude évidente qu'il avoit de son innocence, ne l'empêchèrent point de l'exiler à cinq cens milles de Rome & de l'envoier à Pavie, l'an 523. de l'Ere Chrétienne & le premier du Consulat de *Maxime*, sur la déposition de trois scelerats, diffamés par toutes sortes de crimes. Les

Les chefs d'accusation qu'ils intentèrent contre lui, étoient: „Qu'il avoit „voulu conserver le Sénat & son autori„té: Qu'il s'étoit opposé à un délateur, „empêchant qu'il ne produisît des preu„ves qui auroient fait voir que le Senat „étoit criminel de lèze-Majesté: Qu'il „avoit tenté de rétablir l'Empire Romain; Et pour prouver cet article, ils avoient supposé des Lettres, qu'ils disoient avoir été écrites par BOECE, quoique cela fût faux (14). Mais il restoit à ce grand homme des épreuves encore plus rudes & plus capables d'exercer sa patience & sa vertu.

Justin, Empereur Catholique, qui avoit succédé à *Anastase*, Empereur Arien, se voiant parfaitement établi sur le Trône, fit publier en l'année 524. un Edit contre les Ariens, ausquels il ôta toutes leurs Eglises. *Théodoric*, qui étoit de cette Secte & qui la favorisoit, n'en fut pas plutôt informé, que s'en trouvant extrémement offensé, il résolut de faire casser cet Edit, ou de se porter aux dernières extrémitez contre les Catholiques. Il contrai-

(14) Voy. la Préface, pag. vij. & suiv.

gnit le Pape *Jean I.* Succeſſeur d'*Hormisdas*, d'aller en Ambaſſade à Conſtantinople, menaçant d'abolir la Religion Catholique, s'il n'étoit ſatisfait ſur ſes demandes. *Jean* (accompagné de quatre des principaux du Sénat Romain, parmi lesquels étoit *Symmaque*, beau-père de BOECE) partit donc par contrainte & non par une lâche condeſcendance pour le Prince Arien, comme quelques Ecrivains l'ont oſé dire. Il fut reçu, à ſon arrivée à Conſtantinople, avec une pompe extraordinaire. Il tacha de ménager la paix entre les deux Princes; mais bien loin de porter l'Empereur à révoquer ſon Edit, il réconcilia pour les Catholiques toutes les Egliſes qui avoient appartenu aux Ariens. Quelques uns ont écrit pourtant qu'il les leur avoit fait rendre, mais cela n'eſt guères vrai-ſemblable, puiſqu'à ſon retour, *Théodoric* le fit mettre en priſon, lui, *Symmaque*, les trois Senateurs, ſes confrères, & même BOECE, quoiqu'abſolument innocent de tout ce qui s'étoit fait à Conſtantinople. Celui-ci fut empriſonné à Pavie, & les cinq autres à Ravenne.

Plongé

Plongé dans les ténébres d'un affreux cachot, privé de sa Bibliothêque, & presque accablé du poids de ses chaînes, le sage BOECE conserva toute la liberté d'esprit que donne l'étude de la Philosophie, qui seule en peut adoucir les peines, étant l'unique heritage qui puisse rester à un homme de bien dans les plus grandes infortunes. Il fit d'abord, à l'exemple de *Socrate*, un écrit pour sa défense, contre les fausses accusations de ses ennemis. Et enfin ne craignant ni n'esperant plus rien des hommes, il composa les cinq Livres de sa CONSOLATION PHILOSOPHIQUE.

Dans l'état où cet Ouvrage est parvenu jusqu'à nous, il n'est pas difficile de s'appercevoir qu'il fut interrompu par la mort de l'Auteur. Car est-il probable qu'un Catholique aussi zelé que BOECE, eut emploié cinq Livres entiers, sans dire un mot de la Religion chrétienne, si son dessein n'avoit pas été d'y ajouter un sixieme Livre, dans lequel tirant de cette Religion des motifs de consolation, plus grands & plus solides que tous ceux que la Philosophie lui avoit pû fournir, il auroit fait

voir que toutes les amertumes de la vie ſont de grands biens, quand on conſidère qu'elles nous conduiſent à une éternelle felicité que l'amour d'un Dieu nous a aquiſe par toutes ſortes d'humiliations & par la mort même.

Si l'on penſoit autrement de BOECE, on pourroit douter avec raiſon qu'il eût été éclairé des lumières de l'Evangile. Mais cette conſéquence eſt détruite par les differens Traités Théologiques dont les Savans reconnoiſſent univerſellement qu'il eſt l'auteur. D'ailleurs on voit dans celui DE LA CONSOLATION, pluſieurs paſſages qui ſemblent annoncer le deſſein qu'il avoit d'en chercher les derniers motifs ailleurs que dans la Philoſophie. Cela paroît ſur tout dans le Livre IV. où il appelle la Philoſophie, non la véritable lumière, mais celle qui marche devant, qui la précède. (15)

Tous les ouvrages qui ſont ſortis de la plume de BOECE, ſont eſtimables par la

(15) *Veri præviam luminis.*

la solidité & l'érudition qu'on y remarque. Mais il n'en est point qu'on puisse en cela comparer au Traité DE LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE, dans lequel ce grand-homme a trouvé le secret de se surpasser lui même. C'est, à proprement parler, un précieux Testament qu'il a laissé à la Postérité. En effet il faut convenir, que plus les hommes voient la mort de près, plus il se développe en eux, dans ces derniers momens, quelque chose d'extraordinaire. Ils pensent, ils parlent, ils regardent les choses tout autrement qu'ils ne l'ont fait dans le reste de leur vie: comme si la matière, que l'ame est prête à quitter, n'avoit presque plus de part à ses opérations. Quand il n'y auroit que cela pour en prouver l'immortalité, je ne laisserois pas de le regarder comme un témoignage capable de me persuader cette vérité. BOECE, dans cet instant, détournant donc son esprit de toute autre considération, pour ne penser plus qu'au veritable bonheur, écrivit cette CONSOLATION PHILOSOPHIQUE, avec tant de délicatesse & de bon goût, qu'on n'a encore rien vû de

plus parfait en ce genre. Voici le jugement qu'en a porté le célèbre *Jules César Scaliger:* „ Le génie, dit-il, l'érudi-„ tion, l'art & la ſageſſe que SEVERIN-„ BOECE y fait paroître, peuvent le faire „ entrer en lice avec tous les Auteurs Grècs „ & Latins. Il eſt vrai qu'étant né en un „ Siècle barbare, il leur eſt inferieur dans „ ſa Proſe. Mais en revanche tout ce qu'il „ a voulu tourner en Vers eſt excellent. „ Rien n'eſt écrit avec plus de politeſſe „ & de ſolidité. Vous y verrez un grand „ nombre de ſentences, mais accompa-„ gnées de toutes les graces, de toute la „ fineſſe & en même tems de tout le natu-„ rel imaginable. A mon avis, il en eſt peu „ qui lui ſoient comparables. *Valla* (16) „ eſt ſon maître, pour le Latin; mais il eſt „ le maître de *Valla*, pour le jugement & „ pour le goût „ (17). Je ne puis me di-ſpenſer

(16) *Laurent Valla,* Auteur Italien du XV. Siècle qui a contribué à rétablir la pureté de la Langue Latine.

(17) *Boethii Severini ingenium, eruditio, ars, ſapientia facile provocat omnes auctores, ſive illi Græci ſint ſive Latini. Seculi barbarie ejus oratio ſoluta*

ſpenſer de rapporter auſſi ce que M. *Bayle* en a écrit, quoique moins favorable à notre Auteur que *Scaliger*.

„J'ai connu des gens, dit-il, qui avoient „lû pluſieurs fois la CONSOLATION „DE BOECE, & qui demeuroient fort „ſurpris de la difference qu'ils avoient „toujours remarquée entre les objections „& les réponſes de cet Auteur. Boëce „étoit tout enſemble un habile Philoſo„phe, & un grand homme de bien. Acca„blé du poids énorme de ſa disgrace, & „l'ame plongée dans la triſteſſe, il ſup„poſe que la Philoſophie le vient conſo„ler. Il lui fait pluſieurs objections ſur „la Providence: la Philoſophie y répond „tout de ſon mieux: mais au lieu que les „difficultés de Boëce ſont à la portée des „eſprits les moins pénétrans, & qu'elles „percent de leur vive lumière les enten-

g 5 „de-

ſoluta deterior invenitur: at quæ libuit ludere in poeſi, divina ſane ſunt. Nihil illis cultius, nihil gravius. Neque denſitas ſententiarum venerem, neque acumen abſtulit candorem. Equidem cenſeo paucos cum illo comparari poſſe. Valla docet eum lative loqui: at Vallam Boethius bene ſapere. Lib. VI. Poetices. p. 761. Fabricius T. 3. p. 205.

„ demens les plus sombres, on n'a pas trop
„ de l'attention la plus recueillie, & de la
„ vivacité la plus promte, pour compren-
„ dre quelque chose dans les solutions. La
„ Philosophie ne peut cacher sa défiance;
„ elle demande presque toujours qu'on lui
„ permette les circuits, & de remonter plus
„ haut; & quelque solide que puisse être
„ ce qu'elle debite, le malheur de notre
„ esprit veut qu'on n'y comprenne quel-
„ quefois rien: si elle nous convainc, c'est
„ presque toujours sans nous éclairer.
„ Voilà ce que disent quelques lecteurs
„ de Boëce. Ils m'ont fait prendre garde
„ qu'un très subtil Professeur du XVII.
„ Siècle, a menagé plus adroitement que lui
„ l'honneur de la Philosophie: Car après
„ avoir introduit un Païen qui se propose
„ mille doutes sur la Providence, il ne lui
„ donne point d'autre expedient que la
„ grace du St. Esprit. (18)

Enfin

(18) *Unde Philosophus noster ethnicus tot difficultatibus oppressus, nisi afflatu divino animetur ad cognitionem Dei unius ac distincti ab universo nunquam assurget.* Claudius Berigardus, *in priores libros Phys. Aristot. circulo* 20. *in fine.* Bayle *Rufin.*

Enfin arriva le fatal moment qui devoit terminer les peines de BOECE. Le saint Pape *Jean* étoit mort dans sa prison, de faim, de soif & de toutes sortes d'incommodités, le 27. Mai 526, jour auquel l'Eglise célébre sa mémoire. *Felix IV.* lui avoit succédé dans le Siège de Rome le 24. juillet de la même année, moins par une élection libre que par l'autorité de *Théodoric*, qui l'avoit nommé; cequ'aucun Empereur (à la réserve de Constance, Arien comme lui) ne s'étoit jamais avisé de faire. Dieu néanmoins, qui tire souvent le bien du mal même, permit que ce choix tombât sur un Prêtre humble, saint & savant, qui gouverna l'Eglise avec beaucoup de zèle, de doctrine & de piété. Après cèla, *Théodoric* ne gardant plus de mesures avec personne, fit décapiter *Symmaque* & les autres Sénateurs, qui avoient eu part à l'affaire du feu Pape *Jean*. Puis il couronna toutes ces cruautés & ces injustices, par la mort de BOECE, auquel il fit trancher la tête (19) dans

(19) Vide Auctor. vitæ S. Solangiæ Tom. 2. Act. SS. Maji p. 594. Papebroch. T. 6. Maji p. 704. & sq. & Jo. Peringskiold ad vitam Theodorici p. 566.

dans sa prison de Pavie, le 23. d'Octobre de la même année 526. la 71. de son âge & la 34. du regne de *Théodoric*. On montre dans cette ville une ancienne Tour de brique, qui est celle, à ce qu'on dit, où ce Grand-Homme perdit la liberté & la vie. Son corps fut inhumé, par les habitans, dans l'Eglise de St. Pierre à l'entrée de la chapelle de St. Augustin, avec cet Epitaphe qui s'y voit encore: (20)

Mœoniæ & Latiæ Linguæ clarissimus, & qui
Consul eram, hic perii, missus in exilium.
Sed quem mors rapuit, probitas evexit ad auras.
Et nunc fama viget maxima, vivit opus.

C'est à dire en François:

Moi qui parlant la Langue & de Rome & d'Athenes,
Aquis par mon savoir un immortel éclat,
Qui remplis avec gloire un triple Consulat,
En ces lieux exilé, pour le prix de mes peines,
J'ai vû trancher mes jours par le fer Arien:
Mais si d'un sort facheux j'ai reçu ces outrages.
En dépit de la mort je vis dans mes ouvrages,
Et plus heureux au Ciel, j'y joüis du vrai bien.

Théodoric lui-même ne lui survêçut pas long-tems: Car quelques mois après, comme on lui avoit servi à table une tête de poisson dans un bassin, il s'imagina voir celle

(20) Joan. Peringskiold Notæ ad vitam Theodorici à Jo. Cochleo scriptam p. 537. Stockolm. A. 1699. in 4. Fabricius T. 3. p. 204.

celle de *Symmaque*, qui le mençaoit: Et se levant, saisi de fraieur, il se mit au lit, où sa crainte dégénérant en frénésie, il rendit l'ame, dans un trouble dont il fut impossible de le guérir.

Procope, Auteur du VI. Siècle, assure au Liv. I. de son Histoire des Goths, que ce Prince s'étoit repenti, mais trop-tard, des persécutions qu'il avoit faites à BOECE: aussi furent-elles, après sa mort, hautement désapprouvées par sa propre fille *Amalasonte*. Cette Princesse étoit d'un excellent esprit, & parfaitement instruite dans les langues Grèque & Latine, & dans celles que parloient tous les differens Barbares, qui composoient l'Empire Romain. Elle avoit épousé, du vivant de son Père, *Eutharic* petit-neveu de *Thrasimond*, & elle l'avoit perdu, après en avoir eu un fils, nommé *Athalaric*, dont elle devint Tutrice, lorsqu'il succéda à son aieul *Théodoric*. *Amalasonte* gouverna avec une sagesse & une integrité admirable, pendant les huit années que vêcut son fils, qui dans un age si tendre, fut frappé d'une Ethisie causée par d'excessives débauches qu'il avoit faites Ce fut pendant

cette Regence, qu *Amalasonte* fit connoître publiquement, combien elle étoit touchée des outrages que son Père *Théodoric* avoit fait souffrir à BOECE. Elle fit relever dans Rome toutes ses statuës, qui avoient été renversées à sa mort, & restitua même à ses héritiers tous les biens qui lui avoient appartenu. *Théodahat*, à qui cette Princesse, qui étoit sa Cousine germaine, remit la couronne, après la mort d'*Athalaric*, donna aussi des marques de sa considération à la famille de notre Auteur. Car non content d'élever aux premières charges de son Roiaume, *Anicius-Maximus*, qui étoit de cette famille, il lui fit l'honneur de lui donner en mariage une de ses proches Parentes (21). *Rusticienne*, seconde femme de BOECE, vivoit encore en ce tems-là dans Rome. Elle fut même temoin vers l'an 541. de la prise de cette ville par *Totila*, Roi des Goths. Car après le pillage qu'ils y firent, elle se vit obligée, avec beaucoup d'autres Dames de la plus haute qualité, de mandier du pain aux portes de ces Barbares.

Enfin plusieurs Siècles après, l'Empereur *Othon III.* Prince savant, & liberal jusqu'à la prodigalité, passant à Pavie en l'année 996. pour aller à Rome où il se trouva à la création du Pape *Grégoire V.* son parent, fit tirer du tombeau, les os de BOECE, pour les mettre au dessus d'un mausolée de marbre qu'il lui fit dresser. En mémoire dequoi *Silvestre II.* Successeur de Grégoire V. composa en ce temslà ces vers Latins:

Roma

(21) Cassiodor. Lib. X. Epit. XI.

Roma potens dum jura suo declarat in orbe,
Tu pater & Patriæ lumen, SEVERINE BOETHI,
Consulis officio rerum disponis habenas;
Infundis lumen studiis, & cedere nescis
Græcorum ingeniis: sed mens divina coërcet
Imperium Mundi. Gladio bacchante Gothorum
Libertas Romana perit. Tu Consul & exsul
Insignes titulos præclara morte relinquis.
Nunc decus Imperii, summas qui prægravat artes,
Tertius OTHO *sua dignum te judicat aula.*
Æternum que tui statuit monumenta laboris,
Et bene promeritum, meritis exornat honestis.

Ce qui revient pour le sens à ces vers François:

Quand Rome à l'Univers dictoit ses loix Chrétiennes,
Ton illustre Patrie obéissoit aux tiennes,
D'un triple Consulat honorant tes vertus,
Elle voioit en toi renaître les *Brutus*,
L'éloquent *Cicéron*, les *Catons*, les *Fabrices*.
Tu fus encor plus qu'eux son pere & ses délices;
Et ne cedas pas même aux plus rares esprits,
Dont la savante Grèce admira les écrits.
DIEU, qui tient en ses mains le destin des Batailles,
De Rome, aux Soldats Goths, asservit les murailles.
Tu devins leur victime, & bientôt sans soutien
L'Empire enfin trouva son tombeau dans le tien.
Mais maintenant qu'OTHON en retablit la gloire,
Protecteur de beaux Arts, il drèsse à ta mémoire,
BOECE, un monument, où ta cendre & tes os
Resteront à jamais dans un profond repos.
C'est ainsi que ce Prince, auguste & magnanime,
Eternisant ton Nom par sa Roiale estime,

Nous

Nous apprend le bonheur que ce seroit pour lui
S'il pouvoit du tombeau t'arracher aujourd'hui.

Fabrice assure (22) que l'on conserve dans la ville de Bresce en Lombardie, le *Diptyque* de BOECE, & qu'il est entre les mains de Jules-Barbison, Prêtre de la Congrégation de l' Oratoire. Ce *Diptyque* est le papier (plié en deux) sur lequel on écrivit le nom de BOECE, après sa mort, pour en être fait mémoire dans l'Eglise par le Diacre, au tems de la Liturgie (23).

Voilà en abrégé l'Histoire de cet homme illustre. Les curieux qui voudront en savoir davantage, peuvent consulter celle qui a éte imprimée à Paris en 1715. en V. Volumes *in* 12. & voir aussi les Journaux Litteraires de l'année 1716. page 330. & suivantes. Mais il est bon de les avertir qu'à la page 331. on a dit que BOECE étoit né l'an de J. C. 407. Ce qui est une erreur. (24)

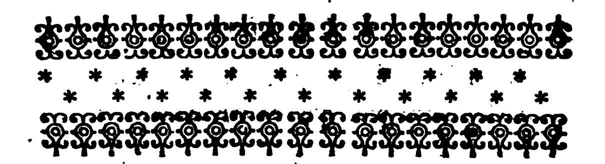
Ceux qui voudront aussi voir le Portrait de BOECE en taille douce, le trouveront à la tête de l'Edition Latine de René Vallin imprimée à Leyde en 1671. & dans le Journal Venitien, intitulé *Giornale de Letterati d'Italia*, Tome 28. page 39. & suivantes. (25)

---

(22) Tom. 3. p. 203.
(23) Moreri *Diptyques.*
(24) Fabricius T. 3. p. 203.
(25) Ibidem.

FIN
DE LA VIE DE BOECE.

LA



LA

CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

****

LIVRE PREMIER.

Dans lequel Boëce se plaint du changement de sa fortune, & compare le malheur où l'injustice l'a reduit, avec le bonheur dont il avoit autrefois joüi.

Moi qui, dans le printems de mes douces études,
Ai pris tant de plaisir à composer des vers (1):

A Desor-

Desormais accablé d'ennuis, d'inquiétudes,
Je ne formerai plus que de tristes concerts.

*
* *

Malgré moi, des neuf Sœurs la divine Energie (2)
Me pénétre, & m' excite à chanter mes malheurs.
J'apperçois la plaintive & lugubre Elègie (3)
Qui m'offre ses soupirs & son deüil & ses pleurs.

*
* *

Du moins les vois-je ici prendre part à mes peines,
Après avoir jadis partagé mes ébats:
Ni mon adversité, ni l' horreur de ces chaines
N' a pu les empêcher d' accompagner mes pas.

*
* *

Les précieuses fleurs d' une tendre jeunesse
Donnent chez les Humains des fruits en leur saison:
Dans les calamités de ma promte vieillesse,
Les Muses que j'aimois, consolent ma raison.

*
* *

Déja je suis ridé: j' ai la tête chenuë
Avant que de toucher au déclin de mes ans.
Ainsi vient à grands pas la vieillesse imprévuë,
Plûs sur l'aîle des maux que sur celle du Tems. (4)

Heu-

*

* *

Heureux l' Homme vivant dans le ſein des delices
Qui ne voit point la mort abréger ſes plaiſirs!
Plus heureux l' Affligé, qui voit, dans ſes ſuplices,
La mort, l'en délivrant, accomplir ſes deſirs!

*

* *

Hélas! qu' à mon égard elle eſt dure & cruelle!
J' ai beau dans mes chagrins l' invoquer à mon tour:
Inéxorable, ſourde à ma voix qui l' appelle,
La barbare à regret me laiſſe voir le jour.

*

* *

Tandis que du deſtin la prodigue largeſſe
Me combla d'un bonheur que j'ai cru plus conſtant,
Dans des plaiſirs trop courts ſe ſuccedant ſans ceſſe,
Mes jours précipitez paſſoient comme un inſtant.

*

* *

Aujourd'hui que ſur moi ſa rigueur eſt tournée,
Que je ſuis opprimé, pauvre, nû, priſonnier, (5)
Chaque inſtant de mes jours me paroît une année,
Et je n'en puis pas voir arriver le dernier.

*

* *

Ah! coupables Amis, n'aviés-vous pas de honte
De donner tant de prix à mon heureux état?

Quiconque avoit à craindre une chûte si promte,
N' avoit d' un faux bonheur que le frivole éclat.

*
* *

Au moment que je faisois en moi-même ces réflexions, & que je m'occupois à les écrire en pleurant; je vis devant moi une Femme dont le visage étoit tout à fait auguste & vénérable. Le feu brilloit dans ses yeux, qui avoient quelque chose de plus perçant que ceux des Femmes ordinaires. Elle joignoit à la vivacité du plus beau teint, toute la vigueur de la jeunesse; quoiqu'elle fût si âgeé qu'il étoit aisé de s'appercevoir qu'elle n'étoit pas de notre Siecle. La hauteur de sa taille seroit difficile à déterminer: car tantôt elle la réduisoit à la mesure de la nôtre; & tantôt elle paroissoit toucher le Ciel du sommet de sa tête, de telle sorte même, que l'élevant encore plus haut, elle y pénétroit si avant, qu' elle eût échapé aux regards de quiconque auroit voulu la suivre des yeux. Sa robe étoit d' un tissu très-fin & travaillée avec beaucoup d' art, mais

d'une

d'une étoffe indissoluble. C'étoit elle-même qui l'avoit faite de ses propres mains, comme elle me le fit connoître ensuite. Mais semblable à ces vieux portraits, noircis de fumée, cette étoffe étoit devenue méconnoissable, tant par son extrême ancienneté, que par le peu de soin qu'on avoit pris à la conserver. Au bas de sa robe étoit brodée cette lettre, P. (6) En haut étoit cette autre, Θ. Et pour monter à celle-ci, il y avoit entre deux une espece d'echelle.

J'ai dit que l'étoffe de ses vêtemens étoit indissoluble: cependant ils avoient été rompus en plusieurs endroits, par les mains de certains hommes violens qui en avoient emporté les lambeaux. Enfin elle portoit des écrits dans sa main droite, & tenoit un sceptre de sa gauche.

Aiant vû à côté de mon lit, les Muses poëtiques occupées à prêter des paroles à mes larmes, elle en fut émuë; & jettant sur elles un regard menaçant:

Qui á permis, dit elle, à ces Filles de Théatre de s'approcher de ce malade? Bien loin de pouvoir remedier à ses douleurs, elles ne sauroient que les nourrir par leurs douceurs empoisonnées. Ce sont véritablement elles, qui étouffent, sous les ronces infructueuses des passions, les moissons les plus fertiles de la raison. Elles entretiennent l'esprit humain dans ses maladies, & ne l'en délivrent point.

Encore, poursuivit-elle en leur adressant la parole, si vos caresses trompeuses ne nous débauchoient qu'un Profane, comme vous faites si souvent: j'y trouverois moins à redire, puis que je n'aurois aucun interêt à l'empêcher; Mais que vous vous attaquiés à un homme nourri dans les principes de la Sagesse Zenonienne (7) & Academique? (8) .... Ah! Sortés d'ici, pernicieuses Syrenes, (9) dont les chants sont mortels. C'est à moi, c'est à mes Muses de prendre le soin de sa guerison.

Cette

Cette troupe de Nimphes, touchée de ces reproches, baissa respectueusement les yeux, & rougissant de honte, s'en alla tristement. Pour moi dont la vûe étoit trop obscurcie par la grande abondance de mes larmes, pour reconnoître quelle pouvoit être cette Femme d'une autorité si absoluë, j'en fus tout interdit, & n'osant ni la regarder ni lui parler, j'attendis ce qu'elle feroit. Alors s'étant approchée, elle s'assit au pied de mon lit, & m'aiant consideré quelque tems dans le desordre où l'affliction m'avoit mis, elle m'en fit sa plainte par ces vers.

*
* *

Quelle promte metamorphose
Ne souffre pas l'esprit humain!
Helas! il faut bien peu de chose
Pour le faire changer soudain.
A la moindre douleur dont il ressent l'atteinte,
Son courage est à bas, sa lumiere est éteinte;
Il ne voit plus de tout côté
Que tenebres, qu'obscurité:
D'autant plus malheureux dans l'excés de son trouble,

... Que sans cesse en son cœur il s'accroît, il redouble,
Agité par le vent de la cupidité.

*
* *

O Mortel ! je le vois par votre experience :
Avant que vous fussiés entouré de ces fers,
Votre sublime intelligence
Pénétroit les ressorts de ce vaste Univers. (10)

*
* *

De l'Aurore au Couchant, du Midi jusqu'à l'Ourse (11)
Les espaces des Cieux vous étoient découverts :
Votre esprit mesuroit, vous suiviés dans leur course
Le Soleil & la Lune & les Astres divers. (12)

*
* *

Vous saviés des effets les causes si secrètes ;
D'où sont produits les Vents qui soulèvent les Mers ; (13)
Leurs Orages & leurs Tempêtes ;
Et la Grêle & les Eaux qui tombent sur nos têtes ; (14)
Et les Foudres & les Eclairs. (15)

* *
*

Vous admiriés la Sagesse infinie,
Qui fait marcher chaque chose en son rang ;
Qui meut ce Globe & tout ce qu'il comprend,
Sans en jamais déranger l'harmonie.

Vous

*
* *

Vous disiés comment le Soleil
Précipitant son char & ses coursiers rapides
Dans le sein des plaines humides,
En sort tous les matins avec un teint vermeil: (16)
Comment de mille fleurs le Printems se couronne
Après les froids glaçons que l'Hiver a produits;
Et pourquoi le raisin ne meurit qu'en Automne,
Quand l'Eté nous produit les plus excellens fruits.

*
* *

Tels étoient autrefois les sujets de vos veilles;
Mais aujourd'hui frapé de votre état fâcheux,
Vous n'êtes plus sensible à ces hautes merveilles
Et n'avés que des soins terrestres & honteux.

*
* *

Mais il est question de guerir le mal & non pas de s'en plaindre.

Alors me regardant fixement: Est-ce vous, me dit-elle, qui prenant autrefois de mon lait & de mes alimens, étiés devenu si fort & si courageux? Je vous avois mis entre les mains des armes capables de vous rendre invincible, si vous

ne vous en fussiés pas défait. Ne me reconnoissés vous plus? Pourquoi ne me parlés-vous pas? Est-ce de honte ou d'insensibilité? Plût à Dieu que ce fût un reste de pudeur & de retenue! Mais non: c'est une veritable stupidité.

En disant cela, comme elle vit que non seulement je continuois à garder le silence, mais même que j'avois absolument perdu l'usage de la parole; elle mit doucement la main sur mon cœur, & dit en soûriant: Le danger n'est pas grand: ce n'est qu'une léthargie d'esprit, l'effet ordinaire des illusions. Il s'est seulement un peu oublié; mais il reviendra aisément de son oubli, dès qu'il m'aura reconnue. Pour lui en donner la facilité, commençons par essuïer ses yeux qu'obscurcissent les nuages des choses du monde.

A ces mots, aiant touché mes paupieres d'un coin de sa robe, elle arrêta les larmes qui en tomboient avec abondance. Et soudain,

Passant

*
* *

Paſſant de l'ombre
D'une nuit ſombre
A la clarté,
Je vis éclore
La vive aurore
D'un jour d'Eté.

*
* *

Ainſi quand le Soleil eſt caché ſous la nuë,
De ſes brillans raions bientôt l'œil eſt frapé,
Si le vent d'Aquilon, de ſon antre échapé, (16*)
Vient à diſſiper l'ombre avant la nuit venuë.

*
* *

Me trouvant donc par là délivré de la ſombre triſteſſe qui m'avoit comme aveuglé jusqu'alors, je levai les yeux avec empreſſement, & rappellai mes eſprits pour ſavoir à qui j'avois l'obligation d'une ſi promte guériſon. Je l'eus à peine enviſagée, que reconnoiſſant LA PHILOSOPHIE, ma chere & ancienne Nourrice, chez laquelle j'avois été élevé dès ma plus tendre jeuneſſe, j'eus avec elle cet entretien.

BOECE.

BOECE.

Hé quoi! c'est vous, ô la Maitresse de toutes les Vertus! vous n'avés pas dédaigné de quitter le Ciel pour me venir visiter dans ce lieu d'exil, oû je suis abandonné de tout le monde! Toute innocente que vous êtes, seriés-vous aussi enveloppée avec moi dans les fausses accusations dont on me charge?

LA PHILOSOPHIE.

O mon cher Disciple! pourrois-je vous abandonner, & me dispenser de partager avec vous les peines que l'on vous fait souffrir en haine de mon nom? Ce seroit un crime à la Philosophie, que de refuser sa compagnie à un homme qui n'en a point commis. Pour ce qui est de me voir en bute à des accusations, dois-je le craindre comme quelque chose d'étrange? Seroit-ce la premiere fois que la Sagesse auroit été attaquée par les Méchans? Chez les Anciens, avant le Siecle de Platon, n'ai-je pas été souvent aux prises avec l'extravagan-

vagance & la temerité des Hommes? Et du tems de Platon (17) même, Socrate (17*) son maitre ne mérita-t-il pas la gloire d'avoir triomphé courageusement, d'une mort injuste par mon assistance? La foule des Epicuriens (18) & des Stoiciens (19) voulut se mettre en possession de son héritage; & parceque je m'y opposai, ils se jetterent sur moi avec tant de furie, qu'ils dechirerent cette robe que j'avois tissue de mes propres mains, & que s'en appropriant les lambeaux, ils se retirerent, persuadez qu'ils m'avoient toute entiere en leur possession. Leur temerité fut cause, que d'autres Profanes les voiant revêtus de mes dépouilles, furent assez credules, pour les regarder, à ces enseignes, comme des gens qui m'appartenoient. Si vous n'avés entendu parler ni de l'exil d'Anaxagoras (20), ni de l'empoisonnement de Socrate (21), ni du supplice de Zenon (22), parceque ces exemples vous sont étrangers: du moins avés-vous dû prendre connoissance de l'histoire des Canius (23), des Seneques (24) & des Soranus (25),

dont

dont la memoire eſt encore ſi récente & ſi célébre. La ſeule cauſe de leur malheur fut, qu'aïant pris nos mœurs, leurs inclinations parurent incompatibles avec celles des Scélérats. Ne vous étonnés donc pas ſi dans la mer orageuſe de ce monde, nous ſommes au milieu des tempêtes qui nous agitent, puisque nous n'avons d'autre but que de déplaire aux Méchans. Au reſte, quoique le nombre en ſoit grand, il eſt plus à mépriſer qu'à craindre, parceque, n'aiant point de chef pour les réunir & les gouverner, l'erreur qui leur en ſert, ne fait que les troubler & les mettre perpetuellement en désordre. Que s'ils nous attaquent quelque fois à force ouverte & avec avantage, la raiſon qui nous guide, ramaſſe alors toutes ſes troupes & les renferme dans ſes remparts. Il eſt vrai que, pendant ce tems-là, ils s'amuſeront à piller quelque bagage inutile. Mais en leur abandonnant un ſi vil butin, nous rions de leur fureur, nous voiant d'autant plus en ſûreté dans notre retranchement, qu'il eſt impénétrable aux efforts des Inſenſez.

Celui

*
* *

Celui qui, dans les maux, gardant un front ſerein,
Humilie, à ſon gré, le ſuperbe Deſtin;
Et qui de la Fortune éprouvant les caprices,
Ne les conſacre point par de vains ſacrifices,
Doit ſervir à jamais d'exemple au Genre Humain.

Il porte un courage
Exemt de terreur:
Du plus grand orage
Il craint peu l'horreur;
Il brave la rage
Des flots en fureur.
Envain ſe déchaîne
Le Veſuve ardent; (26)
Envain ſe promene
Le Foudre grondant: (27)
Sa bouche eſt ſans plainte;
Son œil eſt ſans crainte,
En les regardant.

A voir d'un vain Tyran la colere animée,
On s'allarme, on s'étonne: inſenſé que l'on eſt!
Helas! qu'en peu de tems on l'auroit déſarmée,
Si l'on ſe dépouilloit d'un frivole interêt!

Quiconque ſoupire
Du mal qu'il attend;

Qui-

Quiconque desire
Un bien plus constant:
Quelque air qu'il respire,
N'est jamais content.
Craignant la menace
Du malheur qu'il fuit;
S'il change de place
Le jour & la nuit:
Quelques pas qu'il fasse,
Partout à la trace
Sa chaine le suit.

* *
*

Concevés-vous ces choses? font-elles impression sur votre esprit? Etes-vous semblable à ce stupide Animal (28) que le son de la Lyre ne touche point? Vous êtes tout en pleurs! Quel est le sujet de vos larmes? Parlés & ne me déguisés rien. Comment voulés-vous que le Medecin vous guerisse, si vous ne lui découvrés point votre mal? mais je vois que mes paroles vous font reprendre courage.

BOECE.

BOECE.

Eſt-il beſoin que vous m'interrogiés? l'état d'infortune où vous m'appercevés, ne vous en dit-il pas aſſez? L'horreur de ces lieux ne vous frape-t-elle point? Trouvés-vous ici cette Bibliotheque (29) de ma maiſon, dans le ſein de laquelle vous aviés fixé votre ſejour? Où vous renfermant ſi ſouvent avec moi, vous m'entreteniés de la ſcience des choſes divines & humaines? Avois-je ces habits & ce viſage, quand je m'occupois ſous vos yeux à la recherche des ſecrets de la Nature? Quand vous me traciés avec une baguette le cours des Aſtres? Quand vous dresſiés mes mœurs & le plan de ma conduite ſur le modele de cet ordre qui regne aux Cieux. Eſt-ce là la récompenſe que l'on gagne à vous ſuivre? Vous avés prononcé par la bouche de Platon (29*) cette belle ſentence: *Qu'heureuſes ſeroient les Républiques, qui auroient des Philoſophes pour Chefs, ou dont les Chefs travailleroient à devenir Philoſophes.*

Vous avés fait dire auſſi à ce grand homme, qu'il étoit néceſſaire que les Sages priſſent en main la conduite des affaires publiques, de crainte que les Méchans qui en pourroient être chargez, n'emploiaſſent leur autorité à la ruine des gens de bien. Fondé ſur ce témoignage, je n'ai rien eu tant à cœur, pendant mon adminiſtration, que de mettre en pratique les inſtructions que vous m'aviés données dans le ſecret de nos amuſemens littéraires. Dieu, qui grave vos traits dans le cœur des Sages, m'eſt témoin avec vous, que je ne portai dans la Magiſtrature d'autre paſſion, qu'une forte inclination à rendre ſervice aux hommes de bien. De là vint que je fus obligé d'être ſans ceſſe aux mains avec les Méchans, & de mépriſer le reſſentiment des perſonnes les plus puiſſantes pour ſoutenir les droits de l'équité; en quoi je n'ai fait que ſuivre les libres mouvemens de ma conſcience. Combien de fois me ſuis-je oppoſé aux efforts de Conigaſte (30), lorsqu'il vouloit ravir les biens de quelques particu-

liers

liers peu accréditez? Combien de fois ai-je arrêté le cours des injustices de Triguilla (31), Intendant de la maison du Roi (32)? Combien de fois ai-je commis mon autorité aux plus grands dangers, pour proteger des malheureux, que l'avarice des Barbares (33) persécutoit impunément par des calomnies odieuses? Personne ne peut me reprocher de m'avoir jamais fait commettre la moindre injustice. Il est vrai que les Provinces eurent à souffrir & par le desordre des brigandages particuliers, & par le poids énorme des Impôts publics: mais si je ne pus pas toujours les soulager, du moins me vit-on partager leur affliction. Dans un tems de famine, on avoit ordonné de tirer de la Campagne (34) de Rome, une si excessive quantité de vivres que cette Province en auroit manqué pour elle-même, si, pour l'empêcher, je n'eusse eu un démelé très-vif avec le Préfet du Prétoire (35), & contesté même à ce sujet, en présence du Roi qui se rendit à mes raisons. Je délivrai Paulin (36), homme

Consulaire (37) d'entre les mains des Courtisans, qui, comme des dogues affamez, croioient déja dévorer ses richesses, par l'esperance & l'envie qu'ils en avoient. Je m'exposai à toute la haine du Délateur (38) Cyprien (39), pour défendre Albin (40), autre personnage Consulaire (41), qu'il auroit fait périr par le préjugé de ses accusations. Trouvés-vous que je me sois fait assez d'ennemis & de facheuses affaires? Mais, après tout, j'ai cru devoir trouver d'autant plus de sûreté auprès des autres, que l'amour de la justice qui m'en servoit, m'avoit fait garder moins de mesures avec les gens de Cour. Voions aussi quels ont été mes Délateurs: Un Basile (42), qui avoit été autrefois honteusement chassé du service du Roi, & qui ne s'est déclaré mon accusateur que parce qu'il avoit besoin du bien d'autrui pour rétablir ses affaires: Un Opilion (43) & un Gaudence (44), qui, pour leurs injustices & leurs malversations sans nombre, avoient été condamnez à la peine du bannissement par un décret Roïal,

Roïal, & qui refusant de s'y soumettre, s'étoient réfugiez (45) dans des Lieux Saints: ce que le Roi aiant appris, il ordonna que si dans un certain jour prescrit, ils n'étoient sortis de Ravenne (46), ils en fussent chassez, après avoir été marquez au front (47). Que pouvoit on ajouter à ce chatiment? Cependant ce fut ce même jour que se portant pour mes délateurs, ils eurent le credit de faire admettre leur accusation. Quoi donc! ma conduite avoit-elle mérité une telle injure? Pouvoit-il, en conscience, y avoir quelque ombre d'équité dans les témoignages de trois scelérats déja condamnez? Est-il possible que la Fortune n'ait pas eu honte de me faire un affront si sensible, si non par considération pour mon innocence, du moins par rapport à l'indignité de mes accusateurs? Mais encore, voulés-vous savoir de quel crime je suis accusé? On me reproche d'avoir cherché la conservation du Senat (48). Me demandés-vous comment? On dit que j'ai empêché un délateur de produire des preuves

 qui

qui auroient fait connoître que le Senat étoit coupable de lese-Majesté (49). Qu'en pensés-vous donc, ma chere Maîtresse? Nierai-je mon crime de peur de vous faire honte? Je confesse que je l'ai voulu commettre & que je ne cesserai jamais de le vouloir. L'avoüerai-je donc? Mais je dois embarasser mes delateurs, & je leur donnerai gain de cause. Donnerai-je le nom de crime aux vœux que j'ai faits pour le salut du Senat? Il est vrai que par les décrets qu'il a portez contre moi, il a bien fait voir que c'en étoit un (50). Mais si l'on peut, par un manque de réfléxion, s'en imposer à soi-même dans l'examen d'une chose, elle n'en perd pas pour cela son mérite. D'ailleurs je ne croi pas que Socrate (50*) m'ait autorisé ou à taire la verité ou à convenir d'un mensonge. Quoi qu'il en soit, je m'en rapporte à votre jugement & à celui de tous les Sages. Je suis en état d'apprendre à la postérité les veritables circonstances de cette affaire, les aiant conservées & dans ma mémoire & par écrit. Que vous dirai-je de ces lettres

lettres ſuppoſées, par lesquelles on prétend prouver que j'ai ſouhaité la liberté de Rome (51); & dont-il auroit été facile de découvrir la fauſſeté, s'il m'eût été permis d'emploier à ma juſtification le propre aveu de mes accuſateurs, ce qui eſt d'une ſi grande importance dans toutes les affaires? Car eſt-il quelque reſte de liberté à eſpérer? Plût à Dieu qu'il y en eût encore! J'aurois répondu, comme fit Canius (52) lors qu'il fut accuſé par C. Ceſar (53), fils de Germanicus (54), d'avoir été informé de la conjuration (55) qui avoit été tramée contre ſa perſonne. *Si j'en avois eu connoiſſance,* lui dit-il, *vous ne l'auriés jamais ſûë.* Après tout, le chagrin ne m'a point aſſez privé de l'uſage de mes ſens, pour me faire trouver étrange que des hommes ſans Religion (56) aient eu des ſentimens dépravez, & formé des deſſeins contraires à la vertu. Mais ce qui me ſurprend au dernier point, c'eſt de voir qu'ils ſoient venus à bout d'accomplir leurs deſirs. Vouloir le mal, eſt ſans doute le malheureux effet de notre cor-

ruption: mais le commettre, mais opprimer impunément l'innocence à la face d'un Dieu qui le voit, c'est une chose inconcevable. Delà vient que quelqu'un (57) de vos Disciples a dit avec raison: *S'il y a un Dieu, comment peut on faire du mal? s'il n'y en a point, comment peut-on faire du bien?* Je veux que des scelerats, alterez du sang de tous les gens de bien & du Senat entier, aient voulu me perdre, moi qu'ils avoient vû combattre pour la défense du Senat & des gens de bien. Mais méritois-je un semblable traitement de la part du Senat même, qui est le pere de la Patrie? Vous vous souvenés sans doute, vous qui m'avés toujours dirigé par votre présence, & dans mes paroles & dans mes actions: vous vous souvenés, dis-je, du péril que je bravai dans Veronne (58), pour défendre l'innocence du Senat, quand le Roi, qui ne cherchoit que les occasions de le détruire, voulut le rendre complice du crime de lese-Majesté (59) dont on accusoit Albin (60). Vous savés que ce que je dis est vrai, &

que

que je n'ai jamais eu la vanité de me loüer. Car, selon moi, toutes les fois qu'on se vante d'une bonne action, on en retire une sorte de récompense qni diminue toujours la satisfaction secrète que l'on en conserve dans le cœur. Mais vous voiés de quoi ma servi mon innocence. J'avois lieu d'espérer le prix de la vraie vertu, & je n'ai reçu que la punition d'un faux crime. Et quel fut jamais le crime, sur la confession du quel les Juges se soient montrez si unanimement séveres qu'il ny en ait pas eu un seul, qui ait pu se trouver d'un avis different, soit par l'effet d'une erreur de l'esprit humain, ou de la nature même de la Fortune qui est si inconstante pour tous les hommes? Si j'étois accusé d'avoir voulu mettre le feu aux Temples, porter un fer impie dans le sein des Prêtres, attenter à la vie de tous les gens de bien, on m'auroit permis d'assister à mon procès, & l'on m'auroit puni sur les lieux, après m'avoir fait confesser mon crime, ou m'en avoir convaincu. On m'exile, au contraire, à cinq cens

mille pas de Rome (61); & sans qu'on me permette de me défendre, je suis proscrit & condamné à la mort, pour avoir été trop attaché au Senat. O toutefois que je suis heureux, de voir que personne avec moi ne puisse être convaincu d'un tel crime! Mes accusateurs eux-mêmes en ont bien senti toute la gloire & tout le mérite, puisqu' afin de l'offusquer par des apparences criminelles, ils ont feint que j'avois soüillé ma conscience d'un sacrilege, pour briguer & obtenir le Consulat (62). Or, je vous atteste ici, vous que je portois au fond de mon cœur, ma chere Maitresse: vous savés avec combien de soin vous en écartiés tout sentiment de cupidité. Il ne m'étoit pas possible de commettre un sacrilege sous vos yeux. Vous me rappelliés tous les jours à l'oreille & à l'esprit ce beau mot de Pythagore (63): *Prens Dieu pour modele.* Il ne convenoit pas de rechercher la faveur des viles Créatures, à celui que vous éleviés à ce degré d'excellence que de vouloir le rendre semblable à Dieu. D'ailleurs,

ma

ma maiſon, qui étoit comme le ſanctuaire de l'innocence, la compagnie de mes amis, tous gens de la plus exacte probité, l'alliance de Symmaque (64) mon pieux beaupere, ſi reſpectable auſſi par le même endroit: tout cela me met à couvert des ſoupçons de ce crime. Mais, ce que je ne puis dire ſans indignation, ils ſe perſuadent qu'un ſi grand crime vient de vous; & je ne paſſe pour en être complice, qu'à cauſe qu'aïant pris vous-même le ſoin de m'inſtruire, vous avés formé mes mœurs ſur les vôtres. Ainſi ce n'eſt pas aſſez que le reſpéct qui vous eſt dû, ait été mépriſé en ma perſonne; C'eſt vous-même, pluſtôt que moi, qui avés interêt à l'offenſe qu'on m'a faite. Mais le comble de tous nos maux, eſt que la plus part des hommes regardent moins le mérite des choſes que leur évenement fortuit; & qu'ils n'attribuent qu'à la prudence humaine le ſuccès dont elles ſont ſuivies. C'eſt pourquoi la réputation eſt le premier de tous les biens que perdent les malheureux. De vous dire

dire les bruits que le peuple fait courir à l'heure qu'il est, & tout ce que chacun pense pour & contre; je le ferois à regret. Seulement je dirai que le dernier coup que reçoivent de la mauvaise fortune des misérables qu'on accuse de quelque crime, c'est de passer pour avoir mérité ce qu'ils souffrent. Pour ce qui est de moi, après avoir perdu tous mes biens, mes emplois, ma réputation, j'ai regardé le supplice comme une grace. Il me semble voir tout ce qu'il y a de scelerats sur la terre s'enyvrer de joie; de délateurs corrompus imaginer les fraudes les plus inoüies; de gens de bien trembler pour eux-mêmes, à la vuë de mon oppression. Je me représente les hommes les plus méchans, enhardis à meriter l'impunité de leurs crimes, par de nouveaux: Que dis-je? excitez à les commettre par des récompenses: tandis que d'un autre côté les Innocens ne trouvent contre eux ni asyle ni défenseur. Ainsi je puis m'écrier:

O Toi

*
* *

O Toi, qui pris plaisir à créer l'Univers!
De l'immuable Trône où Ta Grandeur habite,
Grand Dieu, Tu vois le Ciel & les Astres divers
Obéir à la Loi que Tu leur as prescrite. (65)

*
* *

C'est par là que, tantôt, la Lune, dans son plein,
Réfléchit du Soleil la clarté toute entiere;
Que, tantôt, on la voit palir, en son déclin,
Et puis, en s'accroissant, recouvrer sa lumiere (66).

*
* *

C'est par là que le Soir, au coucher du Soleil,
Se leve de la nuit l'Etoile avant-courriere
Qui marchant après lui, jusques à son réveil,
Devance le matin sa nouvelle carriere (67).

*
* *

C'est par là que l'Hiver donne des jours si courts,
Quand le froid des jardins vient chasser le Zéphyre (68):
C'est par là que l'Eté, ramenant les beaux jours,
Laisse à peine à la nuit exercer son empire.

*
* *

C'est par là que Ta Main marquant chaque saison,
L'Arbrisseau, tour à tour, quitte & reprend sa feüille;

Que

Que le Moissonneur sait, tranquille en sa maison,
Et le tems où l'on seme, & le tems où l'on cüeille.

*
* *

La Nature soumise aux respectables loix
Que lui dicta d'abord Ta suprême Puissance,
S'aquitte incessamment de ses premiers emplois
Dans un ordre aussi pur qu'au tems de sa naissance.

*
* *

L'Homme seul, l'Homme seul, oubliant son devoir,
Toujours passe, à son gré, de caprice en caprice:
Lui laissant, ô Grand Dieu, cet injuste pouvoir,
Tu n'as point voulu mettre un frein à sa malice.

*
* *

Par ce funeste don, source de tous ses maux,
De l'aveugle Fortune il devient la victime:
Par lui les Innocens dans les mains des bourreaux
Souffrent injustement le chatiment du crime.

*
* *

C'est lui qui sur le Trône éleve les Tyrans:
Par lui les plus grands Rois perdent leur diadéme;
Il fait impunément triompher les Méchans;
Et dans l'obscurité languir la Vertu même.

O Toi,

O Toi, qui mis tant d'ordre aux œuvres de Ta Main;
Qui nous formas, dit-on, pour être Tes Images:
Grand Dieu, si Tu daignas créer le Genre Humain,
Que ne ressemble-t-il à Tes autres Ouvrages?

* * *

Appaise, appaise enfin les vents tumultueux
Qui soulevent les flots de la Mer où nous sommes:
Fais que l'esprit de paix, qui gouverne les Cieux,
Descende sur la Terre, & dans le cœur des Hommes.

* * *

Hélas! ma chere Maitresse, vous ne prenés aucune part à ma douleur. Vous entendés mes plaintes, sans en témoigner la moindre émotion sur votre visage.

LA PHILOSOPHIE.

Vous voiant triste & tout en pleurs, mon pauvre Ami; j'ai connu sur le champ que vous étiés & misérable & exilé. Quant à la durée de cet exil, c'est ce que j'ignorerois encore, si vous ne me l'eussiés appris par votre discours.

Vous

Vous n'avés pas véritablement été mis hors de votre patrie; vous n'avés fait que vous y égarer: Ou, si vous aimés mieux passer pour en avoir été chassé, c'est vous-même qui vous en êtes banni. Car personne n'auroit eu jamais un tel droit sur vous. En effet, si vous vous rappellés de quelle Patrie vous tirés votre origine, elle n'est pas gouvernée par la multitude, comme Athenes (69) l'étoit autrefois. Je n'y connois qu'un seul Roi, un seul Seigneur, qui, loin d'en bannir les Citoiens, n'a pas de plus grand plaisir que d'en voir augmenter le nombre. Sa souveraine liberté consiste à n'en point avoir, & à s'assujetir aux régles de l'équité. Ignorés-vous cette ancienne Loi de Rome (70); *Que quiconque a été le maître de venir s'y établir, n'en peut pas être exilé?* Loi fondée sur ce que venant de lui-même s'enfermer dans l'enceinte d'une ville fortifiée, il n'est pas à craindre qu'il s'expose à la peine d'en être banni. De même celui qui cesse d'y vouloir habiter, cesse aussi de

de la mériter. Ainsi ce n'est point la disposition de ces lieux, c'est la vôtre qui me touche. Je suis moins en peine de l'état de votre Bibliotheque (70*) avec tout l'yvoire & toutes les glaces (71) qui en ornent les murs, que de la situation de votre ame. C'est là cette précieuse Bibliotheque dans laquelle j'ai placé, non pas des Livres, mais ce qui leur donne du prix, la substance la plus subtile de mes Ecrits. Quant au récit que vous m'avés fait de vos travaux pour le bien public, vous m'en avés dit peu de choses, en comparaison de tout ce que vous avés fait; mais vous ne m'avés rien dit que de vrai. Je savois avec tout le monde ce que vous m'avés raconté de vos accusations, dont les unes sont d'évidentes impostures, & les autres, des témoignages honorables de votre conduite. Vous avés jugé avec raison qu'il étoit à propos de passer legérement sur les méchancetez & les artifices de vos Délateurs, parceque le Public qui en connoit toute l'étendue, en dit beaucoup plus que vous n'en pourriés

dire. Vous vous êtes aussi récrié vivement sur l'injustice que le Senat vous a faite. Vous avés été touché de me voir impliquée dans votre procès, & vous avés déploré le préjudice que souffrent mes opinions par le mépris qu'on en a fait. Vos derniers mouvemens de douleur ont éclaté contre la fortune; & vous vous êtes plaint avec moi que le mérite étoit mal récompensé. Enfin dans l'excès d'emportement où étoit votre Muse, vous avés osé demander que l'esprit de paix, qui gouverne le Ciel, gouvernât la Terre. Mais parce-qu'une foule de passions différentes vous assiége à la fois; & que vous êtes partagé entre la douleur, la colere & la tristesse: dans la situation où je vois votre ame, il n'est pas encore tems de lui donner des remédes trop violens. C'est pourquoi je vais user dabord de quelques lenitifs, afin que leur douce onction aiant amolli le mal invéteré que les troubles de l'esprit y ont formé, je puisse le disposer à recevoir un médicament plus fort & plus efficace.

Quand

*
* *

Quand le Soleil d'Eté visitant le Cancer (71*)
De ses ardens rayons est prêt d'embraser l'air;
L'indigent Laboureur, dont les soins inutiles
Avoient ensemencé des sillons infertiles,
Sur la foi de Cerès, trompé, manquant de pain, (72)
Va recueillir le gland, pour assouvir sa faim (73).

*
* *

Cessés d'importuner Flore (74)
Tandis que de l'Aquilon (75)
L'impetueux tourbillon
Empêche les Fleurs d'éclore.

*
* *

Si votre vigne au Printems
Est fertile en apparence,
N'en perdés pas l'espérance,
En arrachant les sarmens.

*
* *

Il faut attendre l'Automne
Où Bacchus meurit son fruit: (76)
C'est alors qu'il en produit
Le charmant jus de la Tonne.

* * *

Tous les tems sont marquez: toute chose a le sien.
Et cet ordre premier qu'à chaque Créature
A dabord assigné l'Auteur de la Nature,
Il ne veut pas souffrir qu'on le dérange en rien.
Ainsi tout ce qui rompt ce concert admirable
Ne peut être suivi d'un succès favorable.

* * *

Premiérement voulés - vous bien me permettre de vous faire quelques petites questions sur la situation de votre esprit, afin que je sache de quelle maniere je dois travailler à votre guérison?

BOECE.

Très - volontiers: je suis prêt à vous répondre sur tout ce que vous me demanderés.

LA PHILOSOPHIE.

Dites-moi: croiés-vous que le Monde soit conduit à l'aventure par les caprices d'un hazard incertain, ou qu'il y regne en secret quelque intelligence raisonnable?

BOECE.

Je suis très-persuadé que des choses aussi bien reglées que celles que nous y voions, ne peuvent être l'effet d'un hazard aveugle & sans regle. Je sais certainement qu'il est de toute nécessité qu'un Dieu, Créateur du Monde, veille à la conservation de son ouvrage. Il n'y a pas eu de jour, dans ma vie, où j'aie douté un moment de cette grande vérité: & veüille le Ciel m'en préserver à jamais!

LA PHILOSOPHIE.

Je le pense ainsi: c'est ce que vous disiés tout à l'heure dans vos vers,

en déplorant le malheur des hommes qui sont les seuls, selon vous, de qui la Divinité ne prenne aucun soin. Car pour le reste vous conveniés assez qu'il est dirigé par un principe de raison. Ah! je suis surprise au dernier point qu'étant fortifié d'un sentiment si salutaire, vous soiés malade. Mais allons plus avant; je conjecture que ce sentiment en vous est très-imparfait. Dites-moi donc, je vous prie: Puisque vous ne doutés pas que Dieu ne gouverne le Monde, connoissés-vous quels sont les ressorts qu'il y emploie?

BOECE.

Je ne comprends pas bien ce que vous me voulés dire: ainsi il m'est impossible de vous répondre.

LA PHILOSOPHIE.

Eh bien! me suis-je trompée, en vous disant qu'il y avoit dans votre sentiment quelque imperfection? C'est par cet

cet endroit foible, comme par une brèche, que le trouble s'est glissé dans votre ame. Mais répondés-moi: vous rappellés-vous à quelle fin les choses sont créées? où tendent les vûes de la Nature?

BOECE.

Je l'avois appris; mais le chagrin m'a fait perdre l'usage de ma mémoire.

LA PHILOSOPHIE.

Toutefois, savés-vous quel est le principe de toutes les choses créées?

BOECE.

Sans doute, c'est Dieu.

LA PHILOSOPHIE.

Et comment se peut-il faire que connoissant le principe des choses, vous ignoriés quelle en est la fin? véritablement, c'est le propre & l'ordinaire des

agitations, de déplacer l'homme, mais non pas de le renverser, ni de l'arracher tout entier à lui même. Mais parlés-moi, s'il vous plaît: vous souvenés-vous que vous êtes homme?

BOËCE.

Je m'en souviens parfaitement: Pourquoi non?

LA PHILOSOPHIE.

Pouvés-vous me dire ce que c'est donc qu'être homme?

BOËCE.

Me demandés-vous si j'ignore que je suis un animal raisonnable & mortel? je le sais & je le confesse.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ne remarqués-vous pas que vous soyez autre chose?

BOËCE.

BOËCE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

Je vois maintenant la seconde cause de votre maladie, & la principale: vous ne savés plus ce que vous êtes. Ainsi j'ai découvert & la source de votre mal, & par où j'y dois apporter la guérison. Car, comme vous vous êtes oublié vous même, vous vous plaignés d'avoir été exilé & dépouillé de vos propres biens. Mais parceque vous ne savés pas quelle est la fin de toutes choses, vous vous figurés que les Mechans & les scelerats ne manquent ni de puissance ni de bonheur. Enfin, ne concevant plus par quels ressorts le Monde est gouverné, vous pensés que les vicissitudes de la fortune, sont comme des flots poussez au hazard, & que personne ne les dirige. En vérité, de pareilles imaginations sont capables non seulement de rendre malade, mais de faire mourir un homme. Rendés donc graces à l'Auteur de votre conser-

 vation,

vation, de ce que la Nature ne vous a pas encore abandonné tout à fait. Vous avés même déja la principale disposition d'où dépend le retour de votre santé: vous avés le véritable sentiment qu'il faut avoir sur le gouvernement du Monde, en l'attribuant, comme vous faites, non à l'incertitude du hazard, mais à la Sagesse de Dieu, à sa Providence. Ne craignés donc rien. Cette petite étincelle produira bientôt assez de chaleur pour vous rendre la vie. Mais comme il n'est pas encore tems de faire usage de remedes trop forts; & que l'esprit humain est fait de telle maniere, qu'il ne peut se dépouiller des saines opinions, qu'il n'en prenne aussitôt de fausses, d'où naissent les agitations dont les vapeurs l'aveuglent: je vais tâcher de dissiper les vôtres par de legères & douces fomentations, afin qu'étant délivré des illusions ténébreuses des passions, vous puissiés reconnoître l'éclat de la véritable lumiere.

*
* *

Sous le ſombre voile
D'un nuage épais,
La plus vive étoile (77)
Ne brille jamais.

*
* *

Si l'Océan gronde, (78)
Emu par le vent,
L'azur de ſon onde
Se trouble à l'inſtant.

*
* *

Lorſqu'un torrent coule,
On voit, tous les jours,
Les rochers, qu'il roule,
Arrêter ſon cours.

*
* *

Si votre Ame aſpire
A la Vérité,
Je vais l'y conduire
Sans difficulté.

*
* *

Profités ſans joie
Des biens du Deſtin:

Des maux qu'il envoie
N'aiés nul chagrin.

*
* *

D'un sort plus paisible
Chassés le desir:
Soiés insensible
A tout déplaisir.

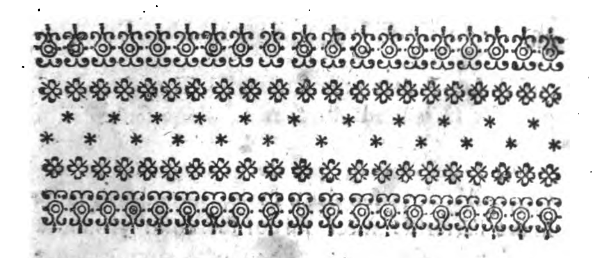
*
* *

Les esprits esclaves
De ces passions,
Sont dans les entraves
Des illusions.

FIN
DU PREMIER LIVRE.



REMAR-



REMARQUES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

LE PREMIER LIVRE.

****

(1) Nous n'avons plus aujourd'hui ces premieres Poësies dont parle ici Boëce.

(2) Les Muses étoient au nombre de neuf dont voici les noms: *Clio*, *Calliope*, *Melpomène*, *Thalie*, *Erato*, *Euterpe*, *Terpsichore*, *Polymnie*, & *Uranie*. Leur *divine Energie* dont je parle ici, est l'Enthousiasme des Poëtes.

(3) Poësie propre à chanter des aventures tristes: Elle est ici personifiée, comme Des-Preaux l'a fait dans son Art poëtique.

En longs habits de deüil la plaintive Elégie.

(4) Les

(4) Les Poëtes repréſentent le *Tems* ſous la figure d'un Vieillard aîlé & armé d'une fauls.

(5) Dans le tems que Boëce compoſoit cet ouvrage, il étoit priſonnier à Pavie, attendant à toute heure l'arrêt de mort qui lui fut enfin prononcé au bout de ſix mois de captivité. voy. ci après la Note (61)

(6) Cette lettre ſignifie *la Philoſophie* qui conduit à la connoiſſance de la Divinité repréſentée par l'autre lettre.

(7) Zénon, Philoſophe d'Elée, diſciple de Parmenide, Inventeur de la Dialectique, étoit en réputation ſous la LXIX. Olympiade vers l'an 504. avant l'Ere Chrétienne. Il enſeignoit qu'il y a pluſieurs Mondes; & qu'il n'y a point de vuide; que la nature des choſes eſt compoſée de chaud & de froid, de ſec & d'humide; & que l'ame participe de toutes ces choſes. Il ſera encore parlé plus bas de ce Philoſophe ſous la Note (22).

(8) Boëce parle ici de la Philoſophie que Platon avoit enſeignée dans l'Académie, qui étoit une Maiſon avec des Jardins dans le Céramique, un des fauxbourgs d'Athenes. On lui donna le nom *d'Académie* parceque c'étoit l'héritage d'un riche Athénien, nommé *Academus.* Platon naquit vers l'an 429. avant J. C. ſous la LXXXVII. Olympiade. Il fut diſciple de Cratyle qui ſuivoit les ſentimens d'Heraclite & d'Hermogene, Sectateur de Parmenide. Enſuite il s'attacha ſucceſſivement à Socrate, à Euclide,

clide, à Théodore & enfin à Philolaus & Eurythus, Pythagoriciens. Le sistème de sa Philosophie étoit composé de ce qu'avoient conçu de plus juste Heraclite pour la Physique & pour les choses qui tombent sous les sens: Pythagore pour la Logique & pour tout ce qui depend du seul raisonnement; & Socrate pour la Morale. Il disoit que Dieu est un Etre très-simple. Il appelloit Dieu *la Souveraine Sagesse qui connoit tout.* Il croioit que Dieu a créé le Monde; qu'il est au dessus de tout Etre & de toute Essence, aussi bien que de tous les Corps; qu'il gouverne le Monde & toutes ses parties. Il disoit encore qu'il y a des Démons ou purs Esprits; que Dieu a créé l'ame humaine; que l'ame est immortelle; que les hommes ressuscitent après leur mort, &c. Les premiers Peres de l'Eglise ont presque tous été Platoniciens, & ont fait plus d'etat de la doctrine de l'Académie que de celle de tous les autres Philosophes. S. Augustin proteste dans le VII. livre de ses Confessions, qu'il s'est servi fort heureusement de leurs Livres, pour se faciliter l'intelligence de beaucoup de vérites orthodoxes, & qu'il avoit trouvé dans quelques uns presque tout le commencement de l'Evangile de S. Jean. D'autres avoient déja dit que Platon avoit pénétré dans le mystere de la Trinité. S. Justin Martyr, Clement-Alexandrin, Eusebe, & quelques autres lui ont donné cette loüange.

(9) Les Poëtes font les Syrenes des Monstres Marins qu'ils représentent comme des filles, dont la moitié du corps est poisson. Ils disent qu'elles attirent

tirent les passans par la douceur de leur harmonie, pour les dévorer; qu'il y en a trois, filles d'Acheloüs & de la Muse Calliope: Savoir, Parthénope qui chante; Ligie qui joüe de la flûte, & Leucosie qui joüe du Luth.

(10) L'Univers ou le Monde comprend le Ciel & la Terre & toutes les choses créées. Ce que la Philosophie dit ici de Boëce a rapport à l'étude qu'il avoit faite de l'Astronomie. Il avoit traduit en Latin le Sistème du Monde de Claude Ptolomée, Mathématicien célebre, qui vivoit sous l'Empereur Antonin le Débonnaire dans le second siecle. Le Monde est divisé par ce Sistème en deux Régions: l'une *Ethérée*, l'autre *Elémentaire*: la Région Ethérée ou Celeste commence par le premier mobile, qui dans l'espace de vingt-quatre heures fait son mouvement de l'Orient à l'Occident. Ce Ciel imprime ce même mouvement aux dix Cieux inferieurs, qui sont le double Crystallin, le Firmament, & ceux des sept Planetes. Il admet les deux Crystallins entre le premier mobile & le Firmament, pour rendre raison de quelques irrégularités qu'il avoit observées dans le premier mobile. La Région Elémentaire, qui commence sous la concavité du Ciel & de la Lune, renferme les quatre Elémens qui sont le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre. Il compose le Globe Terrestre de la Terre & de l'Eau, & le place immobile au centre du Monde. L'Element de l'Air environne le Globe Terrestre, & est environné de celui du Feu. Tel est le Sistème de Ptolomée, avec lequel il est difficile d'accorder plusieurs observations qu'ont

fait

fait les Aſtronomes qui ſont venus depuis. Copernic qui eſt de ce nombre & qui vivoit dans le XV & XVI Siecle, établit le ſiſtème du Soleil immobile & du mouvement de la Terre. C'eſt ainſi qu'il a renouvellé l'ancienne opinion du Philoſophe Ariſtarque de Samos, & qu'il a ſoutenu après lui & après beaucoup d'autres Philoſophes, que la Terre étoit mobile, & que ſa ſituation n'étoit pas dans le centre de l'Univers. Il place le Soleil au centre du Monde. Mercure, qui eſt la planéte la plus proche du Soleil, fait ſon mouvement autour de cet Aſtre dans l'eſpace de trois mois. Venus ſe meut auſſi autour du Soleil dans un cercle qui enferme celui de Mercure & fait ſa révolution en ſept mois & demi. La Terre fait auſſi ſon mouvement autour du Soleil dans un cercle qui environne celui de Venus & ce mouvement s'accomplit en un an. Elle en a encore un autre qui ſe fait en vingt quatre heures autour de ſon axe ; & c'eſt par ce mouvement qu'on explique le jour & la nuit. La Lune tourne autour de la Terre en vingt ſept jours ou environ. Mars ſe meut & fait ſon circuit dans un quatrieme cercle qui embraſſe celui de la terre & a le Soleil pour centre. Sa révolution ſe fait à peu près en deux ans. Jupiter eſt ſitué au deſſus de Mars & fait ſon mouvement autour du Soleil en douze ans ou environ. Saturne eſt la plus élevée de toutes les planétes & fait auſſi ſon circuit autour du Soleil dans l'eſpace d'environ trente années. Au deſſus du cercle de Saturne, Copernic place le Ciel des Etoiles qui eſt immobile ſelon ſa penſée. Pour reprendre ce ſiſtê-

me en peu de mots, le Soleil immobile eſt placé au centre du Monde. Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter, & Saturne, font leur mouvement dans ſix cercles autour du Soleil. Mais la Terre a un autre mouvement autour de ſon axe, & la Lune fait ſon circuit autour de la Terre. Par ce ſiſtème on évite la difficulté qu'il y a d'éxpliquer le mouvement journalier du Soleil dans un eſpace immenſe & avec une rapidité inconcevable. Quoique Copernic place le Soleil immobile au centre du Monde, enſorte qu'il ne change pas de lieu pour en occuper un autre, néanmoins ſes Sectateurs lui donnent un mouvement circulaire autour de ſon axe, & diſent que cette révolution ſe fait en vingt ſept jours. Ils établiſſent ce mouvement pour expliquer les apparences des taches qu'on a découvertes ſur le corps de cet Aſtre avec des Télescopes, ou Lunettes de longue vûë, parceque ces taches changent de ſituation pendant vingt ſept jours. A l'égard de la Terre, Copernic lui donne trois mouvemens, le premier qu'elle fait en un jour, le ſecond qu'elle fait en un an, & le troiſieme qui tient toujours l'axe de la Terre dans une même poſition. Le mouvement journalier eſt la révolution que fait la Terre vers l'Orient en vingt quatre heures ſur ſon propre axe, enſorte que la partie de la Terre qui regarde le Soleil eſt éclairée & l'autre dans l'obſcurité. Le mouvement annuel eſt celui que la Terre fait ſous les ſignes du Zodiaque, lors qu'entre Venus & Mars, elle fait ſon cours autour du Soleil dans l'eſpace d'une année. Le troiſieme mouvement ſert pour

rendre

rendre raison des différentes saisons & de l'inégalité des jours dans les différens climats. Voila le sistême de Copernic que la plus part des Savans soutiennent encore par des raisons très-solides. Le Cardinal de Cusa avoit agité & défendu cette opinion quelque tems avant Copernic. Mais Copernic a eu l'honneur de l'invention de ce sisteme, parcequ'en effet il l'a rectifié & a mis ses partisans en état de rendre raison des mouvemens & des phénomenes Celestes. Ticho-Brahé qui est venu après Copernic dans le XVI. Siecle, met la Terre immobile au centre du Monde, & la considerant comme le centre du mouvement des deux luminaires, c'est à dire du Soleil & de la Lune; il suppose qu'ils font leur révolution autour du Globe Terrestre, établissant encore ce même Globe pour centre du Firmament & du premier mobile. Car en posant la Terre immobile, il lui a falu imaginer un premier mobile de même que Ptolomée. Il fait le Soleil centre du mouvement de Mercure, de Venus, de Mars, de Jupiter & de Saturne. Comme la pensée de la mobilité de la Terre choqua d'abord la plus-part des Astronomes & des Philosophes, parcequ'elle sembloit contraire à la raison, aux sens, & aux opinions des Theologiens, plusieurs rejetterent le sistéme de Copernic & s'attacherent à celui de Ticho-Brahé qui rendoit à peu près la même raison des apparences Celestes; & tous deux firent rejetter celui de Ptolomée comme ne s'accordant pas avec les nouvelles observations depuis l'usage des Lunettes de longue vûë. Enfin Des Cartes qui publia son sistè-

me dans le XVII Siecle, place le Soleil au centre du Monde & suit à peu près la disposition de Copernic; mais il ne donne point de mouvement propre à la Terre, & dit qu'elle est insensiblement emportée par le cours de son Ciel, qui fait sa révolution autour du Soleil. Quelques uns de ses Disciples disent que pour concevoir cette immobilité de la Terre, qui change de place, il faut s'imaginer un homme couché dans un bâteau, où il n'a de lui-même aucun mouvement, quoique le bâteau l'emporte d'un lieu à un autre. Voilà quelles sont les parties du Monde & l'ordre de leur disposition selon les divers sentimens des Philosophes.

(11) Les quatre points cardinaux du Monde, qui sont l'Est ou l'Orient, L'Oüest ou l'Occident, le Sud ou le Midi, le Nord ou le Septentrion.

(12) Il ne s'agit ici que des Planétes ou des Etoiles errantes qui ont leur mouvement propre d'Occident en Orient, & qui ne gardent pas entre elles la même distance que les Etoiles fixes du Firmament. Ces Planétes ont chacune leur Ciel ou leur Orbe, c'est à dire un cercle dans lequel elles font leur révolution. Elles sont au nombre de sept, savoir, Saturne, Jupiter, Mars le Soleil, Venus, Mercure, & la Lune. Les nouveaux Astronomes ont découvert neuf autres petits corps Celestes que l'on nomme *satellites*, ou gardes, parceque ce sont comme des Officiers qui les accompagnent & les suivent. Il y en a cinq

qui

qui se meuvent autour de Saturne & quatre autour de Jupiter. Le plus proche de cette derniere Planéte est d'un grand usage pour redresser les Longitudes dans la Géographie, en observant le tems où il souffre Eclipse dans l'ombre de Jupiter. On a encore reconnu que Saturne est environné d'un anneau large & plat qui ne touche point à son Globe, à peu près comme les Globes artificiels sont environnez d'un cercle que l'on nomme Horizon. Dans Jupiter on voit des bandes obscures & quelques taches qui prouvent qu'il tourne autour de son Axe environ en dix heures de tems, & l'on reconnoît de même que Mars tourne en vingt quatre heures. Parmi les sept Planétes, il n'y a que le Soleil qui soit lumineux de soi-même, les six autres empruntant leur lumiere de cet Astre. Le Soleil, selon le calcul le plus récent des Astronomes, a le diamétre environ cent fois plus grand que celui de la Terre: par consequent son corps contient la Terre un million de fois. Le même diamètre du Soleil est à celui de l'anneau de Saturne comme 37. à 11. A celui du Globe de Saturne comme 37. à 5. A celui de Jupiter comme 11. à 2. A celui de Mars comme 166. à 1. Et à celui de Venus comme 184. à 1. Le Soleil est aussi la seule des Planétes qui brille comme les Etoiles fixes. Sa couleur paroît jaune: Saturne est pâle & de couleur plombée: Jupiter tire sur l'Azur: Mars est rouge; Venus éclatante, Mercure étincelant & la Lune blanche. Quelques Modernes fondez

ſur des obſervations faites avec le Téleſcope ou la Lunette de longue vûë, ont repréſenté le Soleil avec quantité de petites montagnes qui ſemblent vomir des flammes; mais ces apparences font un effet des réfractions qui nous le font paroître ainſi lors qu'il eſt proche de l'Horizon: car étant un peu élevé & dégagé des vapeurs, il paroit rond & presque ſans aucune inegalité. Mars paroît quelque fois en Croiſſant, comme s'il imitoit les divers aſpects de la Lune, ſelon qu'il eſt differemment ſitué au reſpect du Soleil & de notre vuë. On y a auſſi obſervé deux macules ou taches. Venus à les mêmes apparences que Mars, ſelon ſes diverſes ſituations. Mercure eſt difficile à obſerver, parcequ'il eſt beaucoup plus petit que la Terre, & qu'il ne s'eloigne guères du Soleil. Cependant on a remarqué avec le Téleſcope, qu'il paroît quelque fois en figure de Croiſſant. La Lune eſt un corps ſphérique & opaque qui n'a, comme il a été dit, d'autre lumiere que celle qu'elle reçoit du Soleil. On ne ſait pas encore ſi elle tourne ſur ſon propre centre. Elle fait le tour de ſon cercle d'Occident en Orient en vingt ſept jours ſept heures quarante-une minutes. Mais comme pendant ce tems là le Soleil avance auſſi d'Occident en Orient, la nouvelle Lune ne paroît qu'au bout de vingt neuf jours douze heures quarante quatre minutes. On appelle *nouvelle Lune*, quand elle eſt conjointe avec le Soleil: *premier quartier*, lors qu'elle eſt plus occidentale que le Soleil de

quatre

quatre vingts dix degrez: *pleine Lune*, lors qu'elle en eſt à cent quatre vingts degrez: Et *dernier quartier* lors qu'elle eſt plus orientale que le Soleil de quatre vingts dix degrez. Anaxagoras dont je parlerai ſous la Note (20) enſeignoit qu'il y avoit des collines, des vallées, & des habitans dans la Lune, & que le Soleil étoit une maſſe de matiere tout à fait en feu & plus grande que le Péloponéſe. Les taches de la Lune provien- nent de l'inégalité de ſa ſurface. Elle paroit avoir une face humaine; mais ce viſage ne ſe voit point lors qu'on l'obſerve avec le Téleſcope qui re- préſente ſeulement ſon corps avec des inégalitez & des apparences de montagnes & de vallées, & même quantité de figures bizarres & irrégulieres. Les nouveaux Obſervateurs y ont découvert des concavités perpendiculaires en façon de puits. Le Soleil en éclaire toujours la moitié, ſi ce n'eſt lors qu'elle eſt éclipſée & obſcurcie par l'ombre de la Terre qui ſe trouve entre elle & le Soleil. Pluſieurs Aſtronomes diſent que le Soleil eſt éloi- gné de la Terre d'onze cens mille lieües; la Lune de trente cinq mille; Venus de ſoixante quatre mille; Mercure de cent ſoixante ſept mille; Mars de douze cens mille; Jupiter de huit millions de lieuës; Saturne de quatorze mil- lions. D'autres font un calcul different, & di- ſent que du centre de la Terre jusqu'au Ciel de la Lune, il y a quarante ſept mille deux cens quatre lieües; & de la Terre jusqu'au Soleil, un million ſix cens quatre mille ſept cens onze lieües.

 (13) Les

(13) Les Vents ſont nommez fils du Ciel & de la Terre par les Poëtes. L'Ecriture ſainte place l'origine des Vents parmi les Treſors de Dieu, c'eſt à dire parmi les choſes les plus ſecrètes & les plus cachées aux hommes. Les Philoſophes ont cru que les vapeurs de la Terre, mêlées avec quelques influences des Aſtres étoient la cauſe des Vents; C'eſt l'opinion d'Ariſtote dans ſes météores. Voilà de quelle maniere il faut entendre, ce qu'on a ſupposé que les Vents ſont fils du Ciel & de la Terre. St. Auguſtin lui même au Livre *de la quantité de l'ame* où il s'étend fort ſur cette matiere, dit que le Ciel & la Terre produiſent les Vents. Les Poëtes feignent que Jupiter leur a donné pour Roy ou Gouverneur, Eole, qui les tient enfermez dans le creux des Rochers d'où il les lâche quand il le juge à propos. Au premier Livre de l'Enéide, Neptune, Dieu de la Mer, trouve mauvais qu'ils aient excité une tempête ſans ſa permiſſion.

Eurum ad ſe Zephyrum que vocat: dehinc talia fatur:
Tanta-ne vos generis tenuit fiducia veſtri?
Jam Cœlum Terramque, meo ſine Numine, VENTI,
Miſcere; & tantas audetis tollere moles?
Quos ego... ſed motos præſtat componere fluctus,
Poſt mihi non ſimili pœna commiſſa luetis.
Maturate fugam, Regi que hæc dicite veſtro:

Non

Non illi imperium pelagi sævumque tridentem
Sed mihi sorte datum. Tenet ille immania saxa,
Vestras, Eure Domos. Illa se jactet in aula
Æolus, & clauso Ventorum carcere regnet.

Eole étoit grand Astronome & avoit une parfaite connoissance des Vents qu'il prédisoit en observant le cours des nuées & de la fumée, qui sortoit de l'Isle de Vulcain où il regnoit. Diodore de Sicile dit que ce fut un Prince pieux & juste qui faisoit bon accueil aux Etrangers, & qui inventa l'art de se servir de voiles dans la navigation. Strabon ajoute que par le flux & le reflux des Eaux il jugeoit de la nature du Vent qui devoit regner bientôt après, & qu'ainsi il prédisoit les tempêtes: ce qui fit croire au vulgaire ignorant que les Vents étoient sous sa domination. Ses avis ne furent pas inutiles à Ulisse, qui le consulta en passant, & qui apprit de lui les Vents qui devoient regner pendant son voiage. Homere a donné à cette histoire un tour fabuleux, mais fort ingenieux: car il feint que cet Eole tenoit les Vents dans des cachots, & qu'un jour il les enferma tous dans un outre, dont il fit present à Ulisse. Bochart remarque qu'*Aol* est un mot Phénicien qui signifie *Tempête* & duquel est derivé celui d'*Aella* en Grec. C'est apparemment delà qu'Homere a fait Eole Roi des Tempêtes, & comme dit Horace, *Ventorum pater.*

 On

On dit qu'au païs des Lapons, il y a des Sorciers qui vendent le Vent à ceux qui vont en mer, & qui font lever celui qui leur eſt neceſſaire, parcequ' ils connoiſſent peut être, par de certains ſignes naturels tirez des Eaux ou des Aſtres, le Vent qui ſe doit lever, & qu'ils le prédiſent aux Pilotes ignorans.

(14) L'Eau eſt le troiſieme des quatre Elemens. Celle, dont il s'agit, eſt formée des vapeurs de la Terre que le Soleil attire, condenſe & reſoud enſuite. La Gréle eſt une Eau condenſee & congelée par le froid en tombant de la moyenne région de l'air. Elle prend diverſes figures ſelon les divers degrez du froid ou de la chaleur de l'air que rencontrent les parties de la nuë qui ſe fond & ſe diſſoud. Ce ſont quelque fois de petits Globules ſphériques; quelque fois les particules, qu'on appelle Grêle, ſont aigues, ou en forme pyramidale. Quelque fois la Grêle eſt mince & platte, & taillée en forme d'Etoiles à ſix pointes égales. La Glace eſt une Eau fixee, arrêtée par le froid, & qui a perdu ſon mouvement. Les Philoſophes croient communément que ce qui fait la Glace, ce ſont certains éſprits de nitre, qui en hiver ſe mêlent parmi les parties de l'Eau, & qui étant d'eux mêmes peu propres au mouvement, à cauſe de leur figure & de leur inflexibilité, affoibliſſent & détruiſent peu à peu celui des parties auſquelles ils ſe ſont attachez. On cherche encore la raiſon pour laquelle les corps aqueux ſe dilatent par la Geléc, & pourquoi le volume de Glace eſt plus grand & occupe plus de place

que

que le volume d'Eau. La Gelée blanche est une premiere & mediocre Gelée qui fixe la Rosée dans les premieres matinées fraiches de l'Automne. C'est un amas de parcelles de Glace, qui ont des figures differentes, selon les differens états où le froid, qui est survenu, a rencontré les parties de vapeurs, dont elles sont composées. La Neige vient de ce qu'en hiver les régions de l'air sont tout à-fait froides, & que dans ce grand froid les nuées passent fort vîte, de la condensation, qui peut les reduire en pluye, à celle qui peut les reduire en glace; de sorte qu'en hiver, sitôt que les nuées commencent à se changer en de très-petites gouttes d'Eau, chacune de ces petites parties se glace & se touchant les unes les autres, elles forment des flocons de Neige, qui laissant dans eux mêmes plusieurs petits intervalles, comme autant de pores remplis d'air subtil, sont fort legers. La Neige est blanche, parceque les petites parties de Glace qui composent ses flocons étant dures, solides, transparentes & differemment arrangées, elles reflechissent la lumiere de toutes parts. La Rosée est causée par la froideur & l'humidité de la nuit qui condense les vapeurs. Je voudrois par la même occasion expliquer ici la cause de l'Arc en Ciel, mais on n'en a encore rien trouvé jusqu'à present qui puisse contenter un esprit raisonnable. On croit cependant que ce météore n'est qu'un effet de la réfraction des raions du *Soleil*, laquelle se fait au travers des gouttes spheriques d'Eau, dont l'air est rempli, & qui sont tout à fait transparentes.

(15) Les

(15) Les Eclairs qui annoncent & précédent le bruit du Tonnerre, consistent, en ce que les exhalaisons, qui se trouvent entre deux nuës, étant enflammées ou par le choc, ou par la chûte des nuës, ou par la rapidité de leur mouvement, elles poussent les petites boules du second Elément vers les objets d'alentour, d'où se réflechissant vers nos yeux, nous sommes excitez à voir ces objets, comme s'ils étoient enflammés ou éclairez du Soleil. A l'égard du Tonnerre ou de la Foudre, c'est une exhalaison grasse, nitreuse & sulphurée, qui s'enflamme par le choc des nuës, lesquelles se forment quelquefois les unes audessus des autres, & sont alternativement, composées de vapeurs, & d'éxhalaisons que la chaleur a enlevées des entrailles de la Terre. L'Air qui s'est échauffé dans le voisinage de la Terre, s'élevant vers les plus hautes nuës, s'y applique & en condense les parties; ce qui fait que cette nuë descend toute entiere avec vîtesse sur la plus basse: cela étant, l'air qui est pressé entre la nuë de dessus, & celle de dessous sort par les extrémités, & par un passage si étroit qu'il produit un grand bruit en s'échappant.

(16) Les Poëtes feignent que le Soleil va se coucher tous les soirs dans le sein de Thetis, femme de l'Ocean. Ils lui donnent un Char attelé de quatre chevaux ailez qu'ils nomment Pyroïs, Eoüs, Ethon, & Phlegon, Ovide en parle au second Livre de ses Métamorphoses en ces termes:

Interea

Interea volucres Pyroïs, Eoüs & Æthon,
Solis equi: quartus que Phlegon, hinnitibus auras
Flammiferis implent.

Ovide décrit dans le même Livre d'une maniere fort ingenieuse l'avanture de Phaëton fils du Soleil & de Climéne, lequel se laissant entraîner à son ambition osa entreprendre de conduire le Char de son Pere au moins pour un jour: mais ne sachant point la route qu'il faloit tenir, & n'ayant pas assez de force pour gouverner les chevaux, il s'approcha trop près de la Terre qui fut presque entiérement brûlée: Ce qui irrita si fort Jupiter qu'il le tua d'un coup de foudre & le précipita dans le Pô. On croit que ce qui donna lieu à cette Fable fut, que Phaëton, Prince des Liguriens & grand Astrologue, s'appliqua uniquement à étudier le cours du Soleil & négligea absolument la conduite de son Royaume. On ajoute que de son tems l'Italie se vit embrasée du côté du Pô, de chaleurs si extraordinaires que la Terre en devint seche & sterile pendant plusieurs années.

(16*) Voy. plus haut la Note (13)

(17) Voy. plus haut la Note (8)

(17*) *Socrate*, Philosophe Athénien, naquit la 4e année de la LXXVII Olympiade, l'an 469 avant J. C. Il étudia sous Anaxagoras & Archelaüs. Après avoir cultivé l'étude de la Physique, il l'abandonna

donna

donna pour s'attacher entiérement à la Morale. L'Oracle d'Apollon le déclara l'homme de toute la Gréce le plus ſage; mais quelques Auteurs croient que cet Oracle n'eſt autre choſe, que la réputation qu'il s'étoit aquiſe par ſa modération & ſes autres bonnes qualités. Il diſoit ſouvent qu'on avoit grand ſoin de faire un portrait qui reſſemblât, mais qu'on ne ſe donnoit aucune peine pour reſſembler à la Divinité dont on eſt le portrait; qu'on ſe paroit au miroir, mais qu'on ne ſe regardoit jamais dans celui de la vertu. Ses ſentimens, à l'égard de Dieu, étoient très-reſpectueux, & très-raiſonnables. Il ſe moquoit, dit on, de la pluralité des Dieux du Paganiſme; ce qui le fit accuſer d'impiété par Anytus & Melitus, & condamner à boire du jus de Ciguë. Lors qu'on lui rapporta qu'il avoit été condamné à mort par les Athéniens: *Et eux*, dit il, *par la Nature.* Mais *c'eſt injuſtement*, dit ſa femme. *Voudrois-tu que ce fût juſtement?* reprit-il. Le jour qu'il devoit boire le poiſon, un de ſes amis lui aiant envoyé une belle robe: *comment*, dit-il, *celle qui m'a ſervi pendant ma vie, ne me ſuffira pas à la mort?* Il mourut ainſi à l'age de ſoixante dix ans, la premiere année de la XCV Olympiade, l'an 400. avant J. C. Les vertus & la fin de ce ſage Philoſophe, lui ont attiré les éloges de St. Juſtin martyr & de pluſieurs Peres de l'Egliſe, qui ont été jusqu'à dire qu'ils ne déseſperoient point de ſon ſalut. Eraſme ne s'eſt point fait ſcrupule d'écrire dans un de ſes Dialogues, qu'autant de fois qu'il liſoit la belle fin de Socrate, il ne pouvoit presque pas s'empecher de s'écrier:

O Saint

O Saint Socrate priés pour nous. Vix mihi tempere, ce sont ses termes, *quin dicam: Sancte Socrates, ora pro nobis.*

(18) Epicure Philosophe, né à Gargetium près d'Athénes sous la CIX Olympiade l'an 342. avant J. C. faisoit consister le souverain bien dans la volupté, non pas, comme ses ennemis l'ont cru, dans une volupté infame, mais dans une volupté inseparable de la vertu. Quelques uns de ses Disciples, qui se plongerent dans toutes sortes de plaisirs brutaux, ont été cause que plusieurs se sont imaginez, qu'il enseignoit une doctrine peu honnête. Il est constant neanmoins que la volupté d'Epicure, étoit accompagnée de temperance. Sa morale porte que les tourmens n'empechent point la félicité du Sage, bien que la douleur lui puisse arracher quelques soupirs. Ses sentimens sur l'ame & sur la Divinité ont été très impies; car il soutenoit que les Dieux n'avoient aucun soin des choses d'ici bas, & qu'ils ne faisoient mal à personne; & à l'égard de l'ame, qu'elle étoit composée d'atomes & mortelle. Ses Sectateurs qui ont le nom d'Epicuriens, étoient de deux sortes, les rigides & les relachez. La difference qu'il y avoit entre eux étoit grande. Ces derniers expliquoient fort mal les sentimens d'Epicure, & faisoient un très mauvais usage de sa doctrine. Car sous prétexte que ce Philosophe faisoit consister le souverain bien dans la volupté; aulieu de prendre la volupté, dans le sens de leur Maitre, pour le plaisir que donne la pratique de la vertu, de la justice, & de

& de l'honnêteté, ces faux Epicuriens la prenoient, au contraire, pour les infames plaisirs de la débauche. Les véritables Epicuriens appelloient ces indignes Sectateurs, les Sophistes de leur doctrine. Parmi ces Sophistes, Catius, dont parlent Ciceron, Horace, & Quintilien, tient le premier rang. Senéque, quoique Stoicien, donne beaucoup de loüanges à Epicure Il mourut d'une retention d'urine, que lui causa la pierre, après avoir souffert des douleurs incroiables pendant quatorze jours, sans temoigner la moindre impatience. Il étoit dans la soixante douzieme année de son age, la deuxieme de la CXXVII Olympiade & la 271 avant J. C.

(19) Les Stoiciens ou Stoiques étoient une secte de Philosophes dont avoit été auteur Zenon de Citium en Cypre, different de l'autre Zenon d'Elée dont il a été parlé plus haut sous la Note (7) Ces Philosophes prirent leur nom de secte d'un Portique dit par les Grecs *Stoa* où Zenon se plaisoit à discourir dans Athénes. Le fondement de leurs opinions étoit, que tout se faisoit par une nécessité fatale, qu'ils définissoient un ordre établi & ordonné de tout tems à toutes choses enchainées les unes aux autres, sans pouvoir être changées par Dieu même: & c'est ce qu'ils appelloient *Fatum*, ou *le Destin*, qu'ils disoient lier les mains à Jupiter même. Ils faisoient aussi les vices égaux: de sorte qu'ils disoient que c'etoit un aussi grand peché de tuer un

un bœuf qu'un homme; & qu'il y avoit autant de mal de faire mourir le dernier de la populace que si c'étoit un Roi. Leurs opinions ont été combatues par les Platoniciens & les Péripatéticiens. Zenon avoit retenu beaucoup de la morale des Cyniques: C'est pour cela que Juvenal a dit que les Stoiciens & les Cyniques ne différoient entre eux que par les habits; mais que leur doctrine étoit la même. Zenon vouloit que toutes les femmes fussent communes entre les Sages, & que chacun eût commerce avec la premiere qu'il rencontreroit, sans s'attacher à aucune, disant que c'étoit le moyen d'empêcher la jalousie, & les soupçons de l'adultere; & que chacun regarderoit en particulier tous les jeunes gens comme ses propres enfans. Il faisoit consister la souveraine felicité à vivre conformément à la Nature, selon l'usage de la droite raison. Cléanthe, Chrysippe & les autres successeurs de Zenon, se sont tellement attachez à cette maxime, qu'ils ont soutenu qu'avec la vertu on pouvoit être heureux, au milieu même des tourmens & malgré les disgraces de la Fortune. Ils ont parlé de Dieu comme n'en reconnoissant qu'un: & Zenon soutenoit que les noms des autres Divinitez lui appartenoient, comme des titres dont les Grécs avoient voulu marquer tous les attributs de sa bonté & de sa puissance. Mais avec ce sentiment, ils sont tombez dans une grande erreur, en soutenant que Dieu n'étoit autre chose que l'ame du monde, qu'ils consideroient

comme ſon corps, & les deux enſemble comme un Animal parfait. Ils avoient encore des opinions erronées touchant le Sage, les Biens & les Arts Libéraux. Avec tout cela, il faut avoüer qu'il y a eu de Grands-Hommes dans cette Secte. On dit que Zenon s'étrangla de ſes propres mains, après une chûte. Ses Diſciples ſe ſont maintenus dans cette liberté de ſe faire mourir eux-mêmes. Euſebe met cette mort ſous la premiere année de la CXXIX Olympiade, la 264. avant J. C.

(20) Anaxagoras, l'un des plus illuſtres Philoſophes de l'Antiquité, étoit né à Clazoméne dans l'Ionie, vers la LXX Olympiade, 428 ans avant J. C. Il fut Diſciple d'Anaximénes. Il s'appliqua tout entier à la recherche de la Nature, & diſoit qu'il étoit né pour contempler le Soleil, la Lune, & le Ciel. Comme il s'étoit établi dans Athénes, quelqu'un lui demanda s'il ne ſe ſoucioit point de ſon païs. Sa réponſe fut admirable & digne d'un Philoſophe qui eût été Chrétien: *Oui*, dit il, en levant la main vers les Cieux, *J'ai un ſouci extrême de ma Patrie*. Anaxagoras fut un eſprit presque univerſel. Mais quelque ſage qu'il fût, il eut un procès à ſoutenir dans Athénes: on l'y mit en priſon, après l'avoir accuſé d'impiété. Les uns diſent qu'il fut condamné; Les autres, qu'il fut abſous. Ceux qui avancent que ce Philoſophe fut condamné, paroiſſent en trouver un témoignage dans ce que dit ici Boëce, & diſent que lors qu'on en apporta la nouvelle à Anaxagoras, il répondit, en parlant de ſes Juges: *Il y a*

ong

long-tems que la Nature a prononcé son arrêt autant contre eux que contre moi. Il compta pour très-peu de chose de vivre ou de mourir hors de sa Patrie; & comme on lui demanda à Lampsaque où il mourut, s'il vouloit qu'après sa mort on le transportât à Clazoméne sa Patrie; il dit à ses amis qui lui en parloient: *Que cela n'étoit pas nécessaire, le chemin des Enfers n'étant pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Il ne faut pas cependant oublier, que la force & la sublimité de son génie, son travail, son application & l'abondance de ses découvertes, ne firent que le conduire à l'incertitude; car il se plaignoit que tout est plein de tenebres. Ce fut peut-être ce qui l'obligea de dire que tout consiste dans l'opinion; & que les objets sont ce que l'on veut, c'est à dire, tels ou tels, selon qu'ils nous semblent tels & tels. Du reste quoi qu'il enseignât que l'Ame est un Etre aërien, il la croioit immortelle, & il pensa d'un autre côté que le Ciel & la Terre périroient.

(21) Voy. plus haut la Note (17*)

(22) Le Philosophe Zénon, dont il s'agit ici, n'est point le *Cittien* dont j'ai parlé sous la Note (19), mais l'Eléen déja mentionné sous la Note (7). Ce Philosophe étant entré dans une conspiration, pour rendre la liberté à sa Patrie opprimée par le Tyran Néarque; d'autres disent par Demyle; l'entreprise fut découverte. Mais Zénon eut le courage de se couper la langue

avec les dents, & de la cracher au visage du Tyran, de peur d'être forcé par la violence des tourmens, à réveler ses complices. Quelques uns ajoutent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier.

(23.) Canius fut accusé par l'Empereur Caligula, d'avoir eu connoissance d'une conspiration qui avoit été formée contre ce Prince. Voy. plus bas la Note (52). Ce Canius est différent d'un autre surnommé *Rufus*, qui vivoit sous l'Empereur Domitien, & qui étoit un Poëte Latin, natif de Cadix, dont Martial parle comme d'un Ecrivain enjoué & délicat.

(24) Lucius Annæus Sénéque, Philosophe Stoïcien né à Cordoüe, vers l'an 13. de J. C. étudia la Philosophie sous Socion-Alexandrin & Photin de la Secte des Stoïques. Sous l'Empereur Caligula, il fut relegué dans l'Isle de Corse, d'où, apres deux ans de séjour, il fut rappellé par Agrippine, qui avoit épousé l'Empereur Claude; pour donner à ce Philosophe la conduite de son fils Neron qu'elle vouloit élever à l'Empire. Ce Prince profitant des instructions de son Précepteur, passa les cinq premieres années de sa domination, d'une maniere à servir d'Exemple aux meilleurs Princes. Mais après que Poppée & Tigellin se furent rendus maitres de son esprit, il s'abandonna à ces crimes abominables, qui l'ont rendu la honte du Genre Humain. La vertu de Séneque étoit une censure continuelle

de

de ses vices. Il s'en voulut débarasser par le poison, mais la chose n'eut point d'effet. Quelque tems après, Neron sachant que son Précepteur avoit sçu la conjuration de Pison contre sa personne, profita de cette occasion pour se défaire de lui. Il lui laissa le choix du genre de mort, & Senéque se fit ouvrir les veines. Pendant ces derniers momens, il s'entretint avec ses amis qui pleuroient à l'entour de lui; & par de graves discours il tacha d'arrêter leurs larmes, se servant tantôt de la douceur & tantôt de la sévérité. Sa femme Pauline se fit ouvrir en même téms les veines, pour mourir avec lui. Sénéque ennuié des longueurs de la mort, pria Statius-Annæus, son medècin & son ancien ami, de lui donner un poison, qu'il lui gardoit depuis long tems à tout événement. Mais les veines étant deja épuisées, & les membres froids, le venin n'y pût faire aucune impression: de sorte qu'on fut obligé de l'etouffer avec la vapeur d'un bain chaud. Il mourut l'an 65. de J. C. Quelques Auteurs ont cru que Sénéque avoit été Chrétien, & avoit eu commerce de lettres avec St. Paul. Mais pour être convaincu du contraire, il ne faut que remarquer ce que Tacite en rapporte, lorsqu'il parle de sa mort: *Comme il entroit dans le bain*, dit-il, *il prit de l'eau dont il arrosa les plus proches de ses Domestiques, & dit qu'il faisoit ces éffusions à Jupiter le Liberateur.* On rapporte treize Epitres tant de Senéque à St. Paul que de St. Paul à Sénéque: mais on ne doute plus aujourdhui de leur supposition.

 (25) Je

(25) Je ne sais de qui Boëce veut ici parler, si ce n'est de Valerius Soranus, Poëte Latin qui vivoit du tems de Jules-Cesar, vers l'an 58. avant J. C. Il divulgua, à ce qu'on croit, le nom du Dieu tutelaire de Rome, & fut condamné à mort pour ce sujet. Varron rapporte ces deux vers de Soranus sur la nature de Dieu.

Jupiter omnipotens, Regum Rex ipse, Deus que,
Progenitor, Genitrix que Deûm, Deus unus, & omnis.

Termes, qui, comme l'explique St. Augustin, réduisent la Divinité à la Vertu matérielle répandue dans le Monde, ou plus-tôt qui composent la Divinité de l'assemblage de tous les Etres materiels.

(26) Le Vésuve est une Montagne d'Italie, dans la province de Labour, à huit milles de Naples, laquelle se nomme aujourdhui *Monte di Somma*, & jette des flammes qui font souvent d'étranges ravages. Dans le tems que Boëce écrivoit, il y avoit eu huit de ces débordemens de flammes: Savoir, cinq, avant l'Empire d'Auguste; Le sixieme sous l'Empire de Titus l'an 81. de J. C. dans lequel furent ruinées deux villes entiéres & une grande étendue de païs: Le septieme l'an 243. & le 8e l'an 421, 34. ans avant la naissance de Boëce. Depuis

Depuis ce tems - là, on en a vû plusieurs autres, dans les années 685. 983. 993. 1036. 1038. 1138. 1139. 1430. 1500. 1631. 1660. 1682. 1685. 1687. 1688. 1694. 1696. 1707. & même encore depuis. On dit que les cendres en ont volé quelquefois jusques dans l'Afrique, la Syrie & l'Egypte. Pline *l'Ancien* voulant considerer de trop-près cette terrible merveille fut suffoqué par les flammes, & puni de sa téméraire curiosité, l'an 76. de J. C.

(27) Voy. plus haut la Note (15)

(28) C'est de l'Ane que Boëce parle en cet endroit, citant à ce sujet le Proverbe Grec: ὄνος πρὸς λύραν.

(29) Boëce avoit une Bibliotheque remplie d'un grand nombre des meilleurs Livres Grecs & Latins. La maniere dont les anciens relioient leurs Livres faisoit, que leurs Bibliotheques n'étoient point semblables aux nôtres. Les Livres de figure quarrée n'ont presque point été en usage ni chez les Grecs, ni chez les Romains, que longtems après Catulle. A la verité Attalus Roi de Pergame voiant qu'on avoit trouvé le secret de préparer les Parchemins; de telle sorte qu'on y pouvoit écrire de chaque côté, fit donner une figure quarrée à quelques uns de ses Livres: mais l'ancienne maniere qui étoit de donner aux Livres, en les roulant, la figure d'une petite colomne, se maintint si bien, qu'au siecle de Ci-

ceron & long-tems après, toutes les Bibliotheques étoient composées de ces Rouleaux. La cherté du Parchemin, & le bon marché du Papier, dont on faisoit les Livres roulez, étoit cause qu'on n'en voioit presque point d'autres. Pour ce qui est de la Relûre, on n'y apportoit point d'autre façon que de coler en long plusieurs feuilles de Papier les unes au bout des autres, autant qu'il en falloit selon la grandeur de chaque Livre. Quand elles étoient remplies d'un coté, on les rouloit toutes ensemble, commençant par la derniere qu'on appelloit *Umbilicus*, & à laquelle on attachoit un bâton de buis, d'ebeine ou de quelqu'autre matiere, afin de tenir le Rouleau en état. On colloit à l'autre extremité un morceau de Parchemin qui couvroit tout le Volume & servoit non seulement a conserver le Papier, mais aussi à lui donner de l'ornement, parce qu'il étoit peint de couleur de pourpre ou de cramoisi. Le Titre du Livre étoit écrit en lettres d'or sur le Parchemin par dehors; mais l'Epitre dédicatoire s'écrivoit sur le coté interieur. Après que le Rouleau étoit fait, on le rognoit par les deux bouts, & l'on mettoit sur chaque tranche bien polie avec une pierre ponce, des morceaux d'or, d'argent ou d'yvoire, que l'on attachoit au bâton enchassé dans l'*Umbilicus*.

(29*) J'ai parlé de ce Philosophe & de sa doctrine sous la Note (8)

(30) On croit que Conigaſte étoit un Partiſan, Fermier ou Receveur des Impôts pour le Roi Théodoric.

(31) Cet Officier n'eſt connu dans l'Hiſtoire par aucun autre endroit.

(32) Ce Roi eſt Théodoric Roi des Oſtrogoths en Italie, ſurnommé *Amalius.* L'Empereur Zenon qui l'avoit adopté pour ſon fils, lui permit d'aller en Italie contre Odoacre. Çe dernier avoit défait Felethus ou Pheba Roi des Herules, dont le fils nommé Frederic, eut recours à Théodoric, qui battit Odoacre & l'aſſiegea dans Ravenne. Ce ſiege dura plus de deux ans; & Theodoric s'ennuiant de cette longueur, fit la paix avec ſon Ennemi l'an 493. & partagea l'Empire d'Italie avec lui; mais quelque tems après il le fit mourir ſous de faux prêtextes. Alors ſe voyant maitre de toute l'Italie, il affermit ſa nouvelle dignité par de puiſſantes alliances; car il épouſa Anaflede ou Audoflede ſœur de Clovis, Roi de France; & maria deux de ſes ſœurs; l'une à Alaric Roi des Wiſigoths, & l'autre à Sigismond fils de Gondebaud Roi des Bourguignons. Il fit la paix avec l'Empereur Anaſtaſe, & avec les Vandales d'Afrique; De ſorte que n'aiant plus d'Ennemis à craindre, il appliqua tous ſes ſoins à policer ſon Royaume, où les guerres précedentes avoient introduit beaucoup de déſordres. Pour y réuſſir, il ſe ſervit de l'eſprit & du ſavoir de Caſſiodore, qui étoit ſon Secretaire d'Etat. Quoique ce Prince fût Arien, on remarque que l'amour de ſa Secte ne lui

fit aſſez longtems exercer aucune violence contre les Catholiques. Au contraire, il les protegea & leur fit en diverſes occaſions des graces conſiderables. Il ne trouvoit pas même bon, qu'ils changeaſſent de Religion, pour lui plaire; & il fit couper la tête à un de ſes Officiers qu'il aimoit beaucoup, parcequ'il s'étoit fait Arien, lui diſant ces paroles remarquables: *Si tu n'as pas gardé la foi à Dieu, comment me la garderas-tu à moi qui ne ſuis qu'un homme?* Enfin il fut longtems regardé comme un Roi parfait: de ſorte qu'Ennodius, Diacre de l'Egliſe Romaine, prononça un Panegyrique à ſa louange, où il le compare aux plus grands Princes de l'Antiquité. Mais les dernieres années de ſa vie ternirent l'éclat des premieres; car, apres avoir été cauſe de la mort du Pape Jean (ſans parler de celle de Boëce & de Symmaque ſon beau-pere.) il fit encore couper la tête à divers autres Senateurs; enſuite de quoi il ne regna pas longtems. Un jour qu'on luy ſervoit a table une tête de poiſſon dans un baſſin, il s'imagina que c'étoit celle de Symmaque qui le menaçoit; & ſe levant ſaiſi de fraieur, il ſe mit au lit, où peu de jours après, il rendit l'ame, agité de craintes que perſonne ne put calmer. Ce fut le 30. d'aouſt de l'an 526. deux ans après qu'il eût fait mourir notre Boëce.

(33) Les Romains donnoient le nom de *Barbares* aux differens Peuples étrangers qui fonderent des Etats en Italie ſur les ruines de l'Empire Romain. Les Goths, les Huns, les Herules,

les

les Rugiens, & d'autres Barbares, furent les premiers qui, après s'être rendus Maitres de Rome, s'établirent en ce pais là, dans le cinquieme Siecle. Il eſt certain que c'étoient les ſeuls qui y fuſſent venus au tems que Boëce écrivoit. Les Goths que l'on appelloit Oſtrogoths ou Goths Orientaux, pour les diſtinguer des Wiſigoths ou Goths Occidentaux, entrerent, pour la premiere fois en Italie, l'an 402. ſous leur Roi Alaric, qui y revint & la deſola l'an 409. ſous l'Empire d'Honorius. Attila, qui ſe faiſoit appeller la Terreur de l'Univers & le Fleau de Dieu, y conduiſit les Huns l'an 452. Mais après l'avoir pillée, il s'en retourna dans la Pannonie. Les Rugiens y vinrent enſuite avec leur Roi Felethus ou Pheba qui s'empara du Paveſan. Mais Odoacre Roi des Herules aiant été appellé en Italie par les partiſans de Nepos l'an 476. ſe ſaiſit d'abord du pais des Venitiens & de la Gaule Ciſalpine, & ayant relegué Auguſtule dans un Château près de Naples, acheva de détruire l'Empire Romain en Italie. Au reſte l'Hiſtoire parle avantageuſement de ſa moderation. Il défit enſuite les Rugiens en l'année 487. & fit priſonnier leur Roi Pheba avec ſa femme Giſa. Mais enfin Frederic, leur fils, aiant pris la fuite & imploré l'aſſiſtance de Théodoric Roi des Goths, ce dernier paſſa en Italie l'an 489. gagna trois Batailles ſur Odoacre, puis après aiant fait la paix & partagé l'Empire d'Italie avec lui, il le fit tuer dans un feſtin l'an 493. & établit de cette maniere le Roiaume des Oſtrogoths qui ſubſiſta jusqu'en l'an 552. ſous Teia, Succeſſeur de Totila,

& le

& le dernier des Rois Goths. Les Goths étoient d'anciens Peuples de la Germanie qui habitoient originairement le long de la Vistule jusqu'à son embouchure dans la mer Baltique. Plusieurs Colonies d'entr'eux quitterent leur pais, & après diverses expeditions s'emparerent de la Dacie, d'où ils firent des courses dans les terres de l'Empire Romain. Les Huns nommés autrement *Avares*, habitoient l'ancienne Sarmatie, aux environs des Marais Meotides, & étant sortis de leur pais, ils s'établirent dans la Pannonie, d'où aiant été chassés par les Hongres, Peuples originaires de Scythie, ils se répandirent dans la Germanie, en Italie & ailleurs. Les Rugiens étoient des Peuples de Germanie, compris autrefois sous les Sueves Orientaux. Ils habitoient le long de la Mer Baltique dans la partie de la Pomeranie Ulterieure qui est entre les rivieres de Ruge & de Wipper. Enfin les Herules étoient les Peuples du Meklebourg.

(34) La Campagne de Rome est ce qu'on appelloit autrefois *le Latium* ou *pais des Latins*, dit aujourdhui *Campagna di Roma*. Rome en est la capitale. Les autres villes qui en font partie, sont Tivoli, Palestrine, Frescati, Aricia, Albe, Paterno, Ostie, Anatri, Anagni, Aquino, Gaeta, Fondi, Piperino, Sezze, Segni, Sora, Velletri, Monte-Circello &c. Les anciens pais des Volsques, des Herniques & des Rutules sont compris là dedans.

(35) Le

(35) Le Prétoire étoit le lieu où le Préteur rendoit la justice. Le Préteur étoit donc le Chef ou le Préfet de cette Cour de Justice. Au commencement cet Officier étoit General des Cohortes de la Garde de l'Empereur, & ne jugeoit que les differens entre les Soldats: mais depuis, les Empereurs se dechargerent sur lui de l'Administration de la Justice, de la Surintendance des Finances, & de toute autorité sur les Présidens ou Gouverneurs des Provinces. L'Empereur Constantin, sur la fin du III Siecle, ou au commencement du IV. partagea cette charge, & établit quatre Préfets du Prétoire, l'un dans l'Orient, un autre dans l'Illyrie, un autre dans l'Italie, & un autre dans les Gaules: Il leur ôta le Commandement general sur les Gens de Guerre, bornant leurs fonctions aux affaires civiles. Telle étoit cette charge au tems que Boëce écrivoit.

(36) Il y a apparence que *Paulin*, dont Boëce parle ici, n'est autre que *Decius Paulinus*, qui étoit Consul avec *Joannes Scitha*, l'an 498. de J. C.

(37) Paulin est ici qualifié du titre de *Consulaire*, parcequ' apparemment il avoit été Consul. Mais il faut remarquer, qu'on donnoit aussi cette qualité à ceux qui avoient eu seulement des Consuls dans leur famille, & même aux simples Gouverneurs des Provinces appellées Consulaires, quoiqu'ils n'eussent jamais été Consuls.

(38) Il

(38) Il y avoit à Rome des Délateurs de profession. C'étoient, ce me semble, ce que nous appellons aujourdhui des *Procureurs Generaux* ou *Fiscaux*, & leurs *Substituts*. Ces Délateurs étoient sujets à en abuser, pour déferer des personnes riches dont ils vouloient envahir les biens par haine ou par avarice. Juvenal parle d'un Délateur de ce caractere, que le P. Tarteron, dans sa traduction de ce Poëte, appelle *Regulus*; & qui après avoir ruiné son meilleur ami, étoit sur le point d'enlever à une Noblesse qu'il avoit abîmée, le peu qui lui étoit resté du naufrage. *Massa* redoutoit ce scelerat: *Carus* tachoit de le gagner à force de presens; & *Latinus* effraié & tremblant, envoioit sa femme *Thymele* le conjurer de ne le perdre pas.

. . . . magni delator amici,
Et citò rapturus de nobilitate comesa
Quod superest: quem Massa timet; quem munere palpat
Carus, & à trepido Thymele submissa Latino.
Juvenal Satyr. I.

Il ne faut pas oublier non plus cet autre Délateur Romain dont parle Tacite, & qui ne se plaisoit à déferer les personnes les plus considerables de Rome, que pour avoir la vanité de se faire plus d'illustres Ennemis: *ut magnis inimicitiis claresceret.*

(39) Ce

(39) Le Délateur *Cyprien* n'eſt connu dans l'Hiſtoire par aucun autre trait.

(40) Cet *Albin* dont parle Boëce, eſt apparemment le même qui, ſous le nom de *Decius Albinus*, fut Conſul avec *Euſebius Chronio* l'an 493. La famille *Albine*, quoique Plebeïenne, étoit conſiderable dès l'an 265. de Rome, 489. avant J. C. Mais il ne la faut pas confondre avec celle des Poſthumiens dont quelques uns porterent auſſi le ſurnom d'*Albin*.

(41) Voyez plus haut ſous la Note (37) ce qu'il faut entendre quelquefois par le terme *Conſulaire*, dans l'Hiſtoire Romaine.

(42) Ce *Baſile* n'eſt nullement connu dans l'Hiſtoire à moins que ce ne ſoit celui qui fut Conſul ſous le nom de *Baſile le jeune* en 529 & 541.

(43) Il y a eu à Rome deux Conſuls du nom d'*Opilion*; l'un qui le fut avec *Vincomalus* l'an 453. & l'autre qui fut le Collegue de l'Empereur *Juſtin* l'an 524. *L'Opilion* dont Boëce parle, peut être ce dernier qui, pour récompenſe de ſa lâcheté, aura été élevé au Conſulat par l'autorité de Theodoric, pendant que Boëce étoit en priſon.

(44) Ce Gaudence n'eſt abſolument point connu dans l'Hiſtoire.

(45) Dès le tems du Paganiſme, les Temples étoient les aziles les plus communs & les plus inviolables. On diſoit que les Dieux ſe chargeoient de punir les coupables qui imploroient leur miſericorde,

corde, & que les hommes ne devoient point être plus implacables qu'eux. Tibere voiant que les crimes demeuroient impunis, par le moien de ces aziles, en abolit l'usage. Le Pape Boniface V. voulut que les Eglises & les Autels servissent d'azile aux coupables. Mais il paroit, par ce que dit ici Boëce, que plus d'un Siecle auparavant les Eglises étoient deja en possession de ce privilege, qui leur avoit eté effectivement accordé par les Empereurs Honorius & Theodose.

(46) Ravenne étoit le sejour du Roi Theodoric, au tems que Boëce écrivoit. C'est une ville de la Romagne en Italie, d'une grande ancienneté. Quelques Auteurs prétendent qu'elle fut fondée par les Sabins, & d'autres, par les habitans de Thessalie. Elle avoit été si puissante qu'elle s'etoit opposée souvent aux Romains qui la reduisirent en province sous l'Empire d'Auguste. Sa situation pareille alors à celle de Venise, la rendoit le principal port des Romains sur le Golfe Adriatique. On voit encore à ses murs du côté qui regarde la mer, des anneaux ou s'attachoient les vaisseaux; & l'on y trouve des restes d'une espece de Phare: Ce mot vient du Grec *Pharos*, que les Latins ont rendu en leur langue par celui de *Pharus*, & les François par celui de feu, de fanal ou de Phare. On nommoit originairement *Phare* une Tour sur un Rocher dans une Isle de ce nom, bâtie par l'ordre de Ptolomée Philadelphe, où l'on allumoit des feux, afin que ceux qui navigeoient pussent eviter les écüeils dont ces côtes sont remplies.

Et

Et aujourd'hui par rapport à cet ancien *Phare*, on appelle de ce nom les Tours élevées sur la côte dont le haut porte un fanal qu'on allume la nuit pour le même usage. Mais pour revenir à celui de Ravenne, la mer s'est retirée à trois milles delà, & le terrain autrefois submergé, est devenu une des plus belles campagnes de l'Italie. Il s'y étoit tenu un Concile l'an 419. par ordre de l'Empereur Honorius.

(47) Cette marque ignominieuse s'imprimoit avec un fer chaud de la même maniere qu'elle s'applique en France, sur les épaules des malfaiteurs qui sont fustigez, puis bannis, ou envoiez aux galéres. Il n'est pas aisé de fixer le tems où cette sorte de suplice commença à être pratiquée. On n'en voit rien dans ce commandement, que les Magistrats Romains faisoient aux Licteurs, à qui il appartenoit de punir les coupables: *J' Lictor, colliga manus, expedi virgas, plecte securi.* C'est à dire, *vâ Licteur, lie les mains à ce criminel, délie ton faisceau de de verges & tranche-lui la tête.* Ces Licteurs étoient des especes de Bourreaux, mais qui ne punissoient que les coupables qui étoient surpris en flagrant délit. Or comme il est certain que les Romains avoient d'autres supplices, tels que le crucifiement, il est sûr qu'ils avoient aussi d'autres Bourreaux qui y appliquoient les coupables. Ces derniers, à la difference des Licteurs, s'appelloient *Carnifices*, & n'étoient tirez que du nombre des Esclaves, parceque leur profession étoit infame. Que si la marque dont il s'agit, étoit en

 usage

uſage à Rome, c'étoient vraiſemblablement eux qui l'appliquoient aux Criminels, mais de dire ſi elle y étoit véritablement en uſage, & pour quelles ſortes de crimes les malfaiteurs la ſouffroient; c'eſt ce qui me paroît difficile à déterminer. Peut-être auſſi ce ſupplice, qu'on voit dans le paſſage de Boëce pratiqué à Ravenne, ne fut-il introduit en Italie que par les Barbares qui y regnoient au tems de notre Auteur. Je croi cependant avoir lû quelque part, que les Romains faiſoient marquer au front les Eſclaves fugitifs, lors qu'ils étoient pris.

(48) Le nom de *Senat* a été particulierement conſacré à celui de Rome, qui avoit la principale autorité dans l'Etat pour les affaires publiques. On fait remonter ſon établiſſement à Romulus, qui le compoſa de cent Senateurs, choiſis par les Tribuns du Peuple, entre les plus ſages & les plus qualifiez, qui ſe trouvoient alors à Rome. Son autorité diminua ſous les premiers Empereurs; mais elle ſubſiſta encore long-tems, & fut peu à peu anéantie. Le Senat avoit droit de délibérer & de décider ſur les affaires publiques, à l'exception de la création des Magiſtrats & des Loix qui concernoient le Peuple; mais on ne pouvoit faire ni l'un ni l'autre, ſans le conſentement du Peuple, & ſans ſon autorité. C'étoit au Senat à juger les Criminels; & comme au tems de Théodoric il étoit encore en poſſeſſion de ce droit, il ſe vit obligé par condeſcendance pour ce Prince, de ſouſcrire à la condamnation de Boëce; comme notre Auteur le dit plus bas.

(49) Le

(49) Le titre de Majesté est fort ancien. On l'attribua d'abord à la République Romaine, d'où il passa aux Magistrats, & resta dans la suite aux Empereurs & aux Rois.

(50) Voy. plus haut la Note (48)

(50*) Voy. plus haut la Note (17*)

(51) La Ville de Rome étoit alors assujetie à Théodoric Roi des Goths. Voy. plus haut la Note (25).

(52) Boëce a deja parlé plus haut de ce *Canius* & de son supplice qu'il n'explique point. Voy. plus haut la Note (23).

(53) Boëce parle ici de *Cajus Julius Cæsar Germanicus*, surnommé *Caligula*, Empereur Romain, qui succeda à Tibère l'an 37. de J.-C. Il harangua le Senat dans cette occasion avec une modestie qui charma tous ceux qui l'entendirent; il leur promit une part entiere au Gouvernement, & de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos, comme leur Fils & leur Eleve. Il refusa enfin par une modération affectée, les titres & les charges honorables que l'on vouloit lui donner. Mais il dégenéra ensuite d'une si horrible maniere, qu'il fit regreter le Regne de son prédécesseur, quoique très-cruel. Aussi a-t'on dit de lui que la Nature l'avoit choisi, afin de montrer au Monde jusqu'où elle pouvoit étendre ses forces du côté du mal. Après avoir dissipé en peu de mois un tresor de soixante deux millions six cens soixante quinze mille écus d'or, il commit les plus

odieuſes & les plus grandes baſſeſſes pour trouver de l'argent. Sa folie alla jusqu'à ſe vouloir faire paſſer pour un Dieu. Il avoit des machines avec lesquelles il faiſoit durant les éclairs une eſpece de tonnerre, & lorsque la foudre tomboit, il lançoit une pierre contre le Ciel, en diſant ces paroles impies: *Tuë-moi oujete tuerai.* Il couronna ſes extravagances par pluſieurs actions de cruauté. La premiere fut la mort du jeune Tibère, qu'il obligea de ſe tuer lui-même, ſous prétexte qu'il n'étoit permis à perſonne de mettre la main ſur le petit-fils d'un Empereur. Il traita de même ſa grand mere Antonia & ſon beau-pere Silanus. Il fit mourir quantité de perſonnes d'une manière inhumaine dans les ſpectacles publics. Il obligea Macron, ſa Femme & ſes Enfans, à qui il étoit redevable de l'Empire & de la vie, à ſe donner la mort. Il ſe ſouilla de pluſieurs adultères: conçut les projets ridicules d'élever ſon cheval au Conſulat & de bâtir un pont ſur la mer. Les dépenſes que lui occaſionna cette folle entrepriſe, le porterent à faire mourir pluſieurs perſonnes opulentes pour s'emparer de leurs biens. Il uſa de la même cruauté à l'égard des plus riches habitans des Gaules, ſous prétexte qu'il avoit perdu ſon argent au jeu. Enfin après une vie abominable, il fut tué de trente coups d'épée le 21. Janvier de l'an 41. de J. C.

(54) Germanicus, fils de Druſus & d'Antonia niéce d'Auguſte, fut adopté par Tibère ſon oncle, paternel, par ordre d'Auguſte. Il refuſa l'Empire

que

que l'Armée lui vouloit déférer après la mort d'Auguſte. Il mourut à l'age de trente quatre ans, non ſans ſoupçon d'avoir été empoiſonné: car outre les taches noires & livides qui paroiſſoient ſur ſon corps, & l'écume qui couloit de ſa bouche, après qu'on l'eut brûlé, on trouva, dit-on, parmi ſes os ſon cœur encore tout entier. On ne douta point que Tibère n'eût été l'auteur de ſa mort, & qu'il ne ſe fut ſervi du miniſtère de Piſon, pour lors Gouverneur de Syrie. La jalouſie que l'Empereur conçut des belles qualités de Germanicus, qui faiſoit les délices du Peuple Romain, le porta à cette barbarie. Il mourut l'an 19. de J. C.

(55) Un Regne auſſi Tyrannique que celui de *Caligula*, ne put pas manquer de donner lieu à pluſieurs conjurations. L'Hiſtoire fait mention de celle qui couta la vie à *Getulicus* & à *Lepidus*, & à laquelle ſes propres ſœurs avoient eu part, en punition de quoi il les chaſſa de ſa Cour. Je ne ſai ſi ce fut cette conjuration dont parle Boëce en cet endroit.

(56) Baſile, Opilion & Gaudence, faiſoient profeſſion de l'Arianiſme: héréſie qui avoit pris naiſſance en l'année 312. & dans laquelle on enſeignoit: *que le Verbe n'étoit pas égal à ſon Pere, & qu'il n'avoit point été de toute éternité mais qu'il avoit été créé de rien, & qu'il étoit du nombre des Créatures.* On dit qu'Arius, chef de

cette ſecte, fit une terrible fin. Un Samedi au ſoir, avant le coucher du Soleil, ou le Dimanche ſuivant au matin, ſelon le Cardinal Baronius, pendant que cet héréſiarque étoit mené en pompe par les ſiens, & qu'il tenoit des diſcours vains & inſolens, en paſſant dans une place de Conſtantinople, il ſe ſentit tout à coup preſſé d'une néceſſité naturelle, & entra dans un lieu écarté pour ſe ſoulager. Là il tomba en défaillance, & y creva, comme un autre Judas, vuidant les boiaux, les inteſtins, le foye, la rate & le ſang, en l'année 336. Mais je m'étonne de deux choſes: La premiere, en ſuppoſant cette Hiſtoire véritable, qu'on ne l'ait pas attribuée à l'effet d'un poiſon préparé charitablement par quelqu'ennemi d'Arius; & la ſeconde, qu'en doutant de cette avanture, on ne l'ait pas regardé comme une de ces pieuſes fables, que les ennemis des ſectaires ſont ſoupçonnez d'inventer quelquefois pour rendre leur mémoire plus odieuſe. Que de fauſſetez, par exemple, n'a-t'on pas débitées ſur le compte de Calvin, que l'on a dit être mort comme un enragé? Accuſation dont il eſt ſuffiſamment juſtifié par M. De Thou, dans ſon Hiſtoire, ſous l'an 1564.

(57) Le Philoſophe dont parle ici Boëce, eſt vraiſemblablement un Stoicien; mais je n'en ai pu découvrir le nom.

(58) Ve-

(58) Verone, Ville d'Italie dans l'Etat de Venise, fondée ou rebâtie par les anciens Gaulois, avoit été pillée par Attila & possedée successivement par Odoacre Roi des Herules, & par Théodoric Roi des Goths, qui avoit cette Ville sous sa domination, au tems dont parle Boëce.

(59) Voy. plus haut la Note (49)

(60) Voy. plus haut la Note (40)

(61) Il est ici question de pas Géométriques dont les mille faisoient huit stades. Le mille d'Italie, est le tiers d'une lieue de France & le quart d'une lieue d'Allemagne. Le pas Géométrique est de cinq pieds de Roi, & le mille moderne d'Italie revient à un mille & un quart des milles anciens. Sur ce pied les cinq cens mille pas dont parle Boëce, n'en font que quatre cens mille modernes, ce qui fait cent trente trois lieues & demie de France, ou cent milles d'Allemagne: distance qui doit être, suivant Boëce, entre la Ville de Rome & celle de Pavie où il étoit prisonnier. On montre encore dans cette derniere Ville, une tour de brique qui est, à ce qu'on dit, celle où ce grand-homme perdit la liberté & la vie. Son corps avoit été d'abord inhumé dans l'Eglise de Saint-Pierre à l'entrée de la Chapelle de St. Augustin. Mais 470. ans après, savoir l'an 996. de J. C. l'Empereur Othon III. transféra ses cendres dans un tombeau de marbre qu'il lui fit élever.

(62) Tant que la République Romaine a ſubſiſté, chaque Conſul etoit annal. Le Peuple aſſemblé dans le Champ de Mars, en éliſoit deux nouveaux tous les ans. Cette charge fut établie après qu'on eut chaſſé Tarquin le Superbe, dernier Roi de Rome, l'an 246. de la fondation de cette Ville & 508. avant J. C D'abord l'autorite des Conſuls étoit presque ſouveraine; mais elle diminua beaucoup ſous les Empereurs, qui ne leur en laiſſerent que les marques, avec le pouvoir de convoquer le Senat, & de rendre juſtice aux particuliers. Boëce fut honoré trois fois du Conſulat: la premiere, ſous le nom de *Severinus Boëtius*, avec *Anicius Manlius* ſon collegue & ſon parent, en l'année 487. de J. C. la ſeconde, ſous le nom de *Manlius Severinus Boëtius*, avec *Eutharicus* ſon collegue, en l'année 510. & la troiſieme, ſous le nom de *Severinus Boëtius* avec *Q. Aurelius Symmachus* ſon beau-pere, en l'année 522.

(63) Pythagore, Philoſophe, & auteur de la ſecte dite *l'Italique*, né à Sidon vers la XLVII. Olympiade, environ 593. ans avant J. C. fut le premier des Philoſophes après Thalès, qui ſoutint l'immortalité des ames; mais il enſeignoit en même tems la Métempſycoſe, ou Transmigration des ames, après la mort, dans d'autres corps, & même des corps des hommes dans ceux des bêtes, & des corps des bêtes dans ceux des hommes. On croit que c'eſt la raiſon pour laquelle les Pythagoriciens s'abſtenoient de manger de la Viande, mais

mais d'autres prétendent que ce n'étoit que le prétexte. Pythagore a enseigné, comme plusieurs autres Anciens, que c'étoit la Terre, & non pas le Ciel, qui tournoit. Il est le premier, selon Platon, qui voulut que tout fut commun entre les amis. Ses Disciples, suivant cette maxime, mettoient tout ce qu'ils avoient en commun. C'est apparemment sur ce fondement, qu'un Religieux Carme (le Pere Philippe Tessier) soutint à Beziers en 1682. des Thèses dans un Chapitre Provincial, où il établissoit qu'il étoit probable, que Pythagore & ses Disciples étoient Religieux profès de l'Ordre de Montcarmel, aussi-bien que les anciens Druides Gaulois. Mais ces Thèses furent censurées à Rome. Pythagore fut tué à Metaponte dans une émotion populaire, agé de quatrevings-dix ans dans la IV. année de la LXX. Olympiade, 497. ans avant J. C. D'autres assurent que s'étant retiré dans le Temple des Muses, il s'y laissa mourir de faim. On dit que ce Philosophe étant venu en Italie, fit une fosse en terre, dans laquelle il se fit descendre; qu'il en sortit après bien du tems, comme s'il revenoit des Enfers; & qu'aiant été instruit par sa mere de ce qui s'étoit passé pendant qu'il étoit sous terre, il le rapporta aux assistans, pour leur persuader qu'il étoit descendu véritablement aux Enfers, où il avoit appris tout ce qui s'étoit passé sur la Terre. Mais cette Histoire paroît fabuleuse & indigne de la gravité d'un Philosophe tel que Pythagore.

(64) *Q. Aurelius Symmachus* étoit Préfet de Rome & Consul l'an 522. avec Boëce son Gendre, ainsi que je l'ai dit sous la Note (54). C'étoit le premier homme du Senat par sa science, sa probité, son expérience & sa sagesse. Il étoit encore en liberté, lorsque Boëce écrivoit ceci: mais Théodoric l'aiant attiré à Ravenne avec le Pape Jean I. les fit enfermer tous deux dans une prison, où le second que l'on regardoit comme criminel de leze-Majesté, mourut de faim, de soif & de toutes sortes d'incommoditez. A l'égard de Symmaque, que l'on soupçonnoit d'avoir participé à tout ce qui s'étoit fait contre les Ariens, il eut le sort de Boëce son Gendre, c'est à dire qu'il fut décapité; ce qui arriva en l'année 526.

(65) Voy. plus haut la Note (10). & la (12).

(66) Voy. plus haut la Note (12).

(67) L'Etoile dont Boëce parle ici, est cette Etoile brillante, qui précedant le lever du Soleil, est nommée *Lucifer*, & qui le suivant au soir, est appellée *Hesperus*. *Hesperus*, selon les Poëtes, fut fils de l'Aurore & de Céphale; mais suivant l'opinion la plus commune, il fut fils de Japhet & frere d'Atlas, & donna son nom à l'Italie. Etant monté sur une des plus hautes pointes de l'Atlas, pour mieux observer le cours des Astres, il n'en descendit point & disparut pour toujours; ce qui a donné lieu de feindre qu'il avoit eté changé en Etoile.

(68) Le

(68) Le *Zéphyre* étoit un Dieu du Paganisme qui favorisoit, suivant les Poëtes, la naissance des Fleurs & des Fruits de la Terre, par un soufle doux & benin, qui ranimoit la chaleur naturelle des Plantes, & donnoit la vie à toutes choses. On le représentoit sous la forme d'un jeune homme, d'un air fort-tendre, aiant sur la tête une couronne composée de toutes sortes de Fleurs. On disoit qu'il étoit fils de l'Aurore; & qu'il aimoit la Nymphe Chloris, à laquelle il avoit donné l'Empire des Fleurs. Car il est certain que celle que les Romains appelloient *Flore* étoit la même que les Grecs avoient appellée, avant eux, *Chloris.* Le *Zéphyre* est aujourdhui le nom d'un Vent qui soufle du côté d'Occident, & qui est extrémement sain & agréable; qui contribue à la naissance & à l'accroissement de tous les Fruits.

(69) Dans le tems que Boëce écrivoit, Athènes n'étoit plus, ni pour son lustre ni pour la nature de son Gouvernement, ce qu'elle avoit été autrefois. L'an 395. de J. C. Alaric, Roi des Goths, l'avoit prise, sous l'Empire d'Arcadius & d'Honorius. Et ce ne fut que dans le VI. Siecle, que l'Empereur Justin tacha de la rétablir. Athènes avoit été auparavant l'une des Villes du Monde les plus illustres & les plus florissantes. On ne laissoit pas cependant d'y cultiver encore les Sciences du tems de Boëce, puisque ce fut là qu'il s'appliqua pendant dix huit ans à la lecture de tous les Philosophes, principalement d'Aristote, d'Euclide & de Ptolomée.

A l'egard

A l'égard du Gouvernement d'Athènes dont Boëce me fournit ici l'occasion de parler: après la mort de Codrus, dernier Roi d'Athènes, arrivée l'an 1092. avant J. C. les Athéniens jugerent à propos, pour honorer sa mémoire, de ne plus souffrir de Rois, & créérent des Magistrats qu'ils appellerent *Archontes* ou *Princes*. Le premier qui fut élu, fut Medon fils de Codrus, qui, en cette qualité, gouverna la République d'Athènes pendant vingt années. Les premiers Archontes étoient perpetuels: ils furent depuis decennaires, & demeurerent enfin annuels. La Guerre du Peloponèse, que les Athéniens eurent à soutenir, pendant vingt huit ans, contre les Thebains & les Lacédemoniens jaloux de leur puissance, leur fut enfin fatale. Les Thebains demandoient qu'on ruinât Athènes; mais l'avis des Lacédémoniens aiant prévalu, on y établit trente Tyrans qui furent chassez au bout de trois ans. Pausanias y rétablit le Gouvernement Populaire. Outre cela, il y avoit à Athènes l'Aréopage, qui étoit un Senat composé d'un certain nombre de Magistrats, que les uns font monter à 31. d'autres à 51. & d'autres encore jusqu'a 500. qui étoient perpétuels & les premiers de la Ville. Ce Senat subsistoit encore du tems de St. Paul.

(70) Il ne nous reste des Loix Romaines que quelques fragmens, dans lesquels je ne trouve point celle que Boëce met ici dans la bouche de la Philosophie. Cependant plusieurs prétendent qu'il y avoit à Rome une Loi, en vertu de laquelle quicon-

conque y venoit habiter, quoique banni de sa Patrie, y étoit reçu sans passer pour exilé, parceque Rome étoit considerée comme la Patrie commune de tous les Peuples de l'Univers. Je croi que l'origine de cette Loi vient de Romulus qui, lors qu'il jetta les fondemens de la Ville de Rome, donna la liberté à tous ceux qui voudroient y venir, d'en être habitans, ce qui contribua à rendre cette Ville très-peuplée.

(70*) Voy. plus haut la Note (29*)

(71) J'ai rendu par le terme de *Glaces* celui *de Verre* que Boëce a emploïé. Je n'oserois cependant assûrer que les ouvrages de Verre, ausquels nous donnons proprement aujourdhui le nom de *Glaces de Miroir*, fussent connus du tems de notre Auteur. Mais il est vrai que l'invention nous en est venue d'Italie, les Venitiens aiant été long-tems les seuls qui en eussent la fabrique, qui subsiste encore dans un de leurs fau-bourgs nommé *Muran.* C'est delà que M. Colbert fit venir des Ouvriers, pour en former l'établissement en France pendant son Ministere; parcequ' encore que Louis XIII. eût accordé auparavant le privilege d'une pareille Manufacture à deux particuliers, nommez *de Grandmont & d' Anthonneüil*, ceux ci ne purent soutenir leur entreprise. A l'égard de la fabrique du Verre, elle est beaucoup plus ancienne. L'invention en est venue de Phénicie, suivant ces paroles de Pline le

Natu-

Naturaliste: *Sidon artifex Vitri.* On le faisoit, à ce qu'il dit, à 500. pas d'un Ruisseau nommé *Belus*, dont le sable y étoit très propre. On rapporte que cette propriété se reconnut par des Matelots qui prirent de ce sable avec du nitre, pour faire une espece de trepié à leur marmite. Ils n'eurent pas plustôt allumé le feu, qu'ils en virent couler comme du Verre fondu. Ainsi ils apprirent à faire du Verre avec ce sable & du nitre mêlez ensemble. On ramassoit ce sable sur le rivage, & on le transportoit dans tous les endroits du Monde pour en faire du Verre. Quelquefois il y a eu des vaisseaux d'Italie qui en ont été charger pour cet usage. Le Ruisseau *Belus*, qui est nommé aussi *Pagida* ou *Pacida* & Βέλεος dans les Antiquités Judaiques de Josephe, prend sa source du Lac Cendevia à 250. ou 300. pas de la Ville de Ptolémaide ou St. Jean d'Acre. Les matieres qu'on emploie aujourd'hui dans les Verreries, sont quelques especes de cailloux concassez, du sable de grais, ou même du sable commun, diverses sortes de soutes, des cendres de lessive & de fougere, avec du groisil ou Verre cassé. On sait qu'il n'y a en France que des Gentils-hommes qui puissent soufler & fabriquer le Verre: Bien loin que ce travail les fasse déroger, c'est une espece de titre de Noblesse, & l'on ne peut même y être reçu sans en faire preuve. Mais il n'y a que de pauvres Gentils-hommes qui embrassent cette profession. Le Poëte St. Amant étoit fils d'un de ces Gentils hommes Verriers; ce qui fit dire assez plaisamment à Maynard lui parlant;

Votre

Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un Prince,
Daphnis, que vous sortés:
Gentil-homme de Verre,
Si vous tombés à terre,
Adieu vos qualités.

(71*) Constellation ou Signe du Zodiaque, dans lequel le Soleil entre au mois de juin, & fait le Solstice d'Eté. Les Poëtes feignent que c'est l'Ecrevisse que Junon envoia pour mordre Hercule pendant qu'il combattoit contre l'hydre: ce Heros l'aiant tuée, Junon la mit dans le Ciel pour la récompenser. Cette Constellation est composée de neuf Etoiles, qui représentent, à ce qu'on s'est imaginé, la figure d'une Ecrevisse. Mais il est plus croiable qu'on lui en a donné le nom, parceque le Soleil y entrant, commence à revenir vers l'Equateur, & semble marcher à reculons.

(72) Cerès, étoit fille de Saturne & d'Ops, Sœur de Jupiter & de Neptune & mere de Proserpine, suivant les Poëtes. Les Anciens la reconnoissoient pour la Déesse des Grains & des Fruits, & croioient que pour apprendre aux hommes l'art de cultiver la Terre, elle voiagea long-tems avec Bacchus. Elle enseigna, dit-on, au jeune Triptolème son éléve, la maniére de labourer la Terre & d'y semer du bled, & l'aiant fait monter sur un char tiré par des Serpens ailez, elle l'envoia par tout l'Univers pour

pour enſeigner l'Agriculture à tous les hommes. Quelques Auteurs croient que Cerès fut une Reine de Sicile. D'autres prenent Cerès pour la Terre, qui eſt la mere nourrice des hommes. On l'a nommée *Thesmophore* ou *Lêgislatrice*, parcequ' avant l'uſage du Froment, les hommes vivoient dans les bois, ſans loix & ſans police. Dès que le Froment fut trouvé, il fallut partager & labourer la Terre, ce qui donna commencement à la police & aux loix, comme le dit Servius. Cerès eſt la mere de Proſerpine & néanmoins l'une & l'autre eſt la Terre. Rhea eſt la mere de Cerès, & neanmoins ni l'une ni l'autre ne ſont autre choſe que la Terre. Les verités ſont réelles & phyſiques, les Généalogies ſont Poëtiques & figurées. Voſſius croit que Rhéa eſt tout le Globe de la Terre; que Cerès n'en eſt que la ſurface, que l'on ſeme & qu'on moiſſonne; & que Proſerpine n'eſt que l'Hémisphere de nos Antipodes. Quelques Ecrivains aſſûrent cependant que Cerès étoit venue de Sicile en Grece; qu'elle demeura à Athènes la ſeizieme année du regne d'Erichtée, que les Marbres d'Arondel fixent à l'an 1409. avant J. C. qu'elle apprit aux Athéniens à ſemer du Bled; que Triptolème fils de Celeus & de Nerée en ſema dans le champ appellé *Rharius* proche d'Eleuſine, & que cet art paſſa ainſi aux autres Nations.

(73) On croit qu'avant l'uſage du Froment, les hommes vivoient de Gland dans les bois. Quelqu'un a dit à ce ſujet, que leur nourriture n'étoit

pas

pas agréable, si les Chênes d'alors ne produisoient que des Glands pareils à ceux d'aujourd'hui, dont la substance est fort amère. Mais il faut observer en premier lieu, que cette amertume n'est propre qu'au Gland de Chêne; que celui du Hêtre, que l'on nomme *Faine*, est d'un goût si doux & si agréable à manger, que de nos jours on en fait une huile fort estimée pour la friture & la salade; que non seulement il est probable que c'est de celui-ci que les premiers hommes se sont nourris, mais qu'il est aussi vraisemblable, que, sous le terme de *Gland*, ils pouvoient comprendre les Fruits comestibles de plusieurs autres Arbres, tels que le Chataignier, l'Amandier, le Noisetier, le Noier, &c. Voy. les Notes (40) du Livre second.

(74) Voy. plus haut la Note (68)

(75) Vent de *Bize*, du Nord, ou du *Septentrion*, autrement appellé *Boreas*. Ce Vent vient directement du Pole Arctique, Il est d'ordinaire froid & sec. Les Poëtes le représentent avec une queue de serpent, aiant sa barbe & ses cheveux couverts de neige & de glace.

(76) Bacchus, selon les Poëtes, étoit Fils de Jupiter & de Semelé. Il conquit les Indes, & presque toute la Terre. On le fait Dieu du Vin, & on lui donne une couronne de feuilles de vigne. On le représentoit dans un char de triomphe, traîné tantôt par des Panthères & tantôt par des Tigres, qui lui étoient particulierement consacrez, comme un emblème des effets du Vin, qui, selon les sujets où il agit, dompte quelquefois les hommes les plus farouches, & quelquefois les rend furieux: ce qu'on

appelle vulgairement, *Vin de Singe & Vin de Lion.* Il n'y eut que les Scythes seuls qui ne voulurent point reconnoître Bacchus, disant que c'étoit une chose ridicule d'adorer un Dieu qui rendoit les hommes insensez. Il y a bien de l'apparence que ce faux Dieu n'est autre que le Noë de l'Ecriture, qui cultiva le premier la vigne, & en aiant fait du Vin en ressentit les effets. On remarque que la France & l'Allemagne n'ont des vignes que depuis l'Empereur Aurelien, qui permit aux Gaulois, & aux Franconiens d'en planter, en l'année 271. de J. C. Les premiers plants furent tirez de la Dalmatie.

(77) Les Etoiles sont des corps lumineux, que l'on distingue en Etoiles fixes & en Etoiles errantes ou Planétes. Comme j'ai parlé de ces dernieres sous la Note (12), il ne sera ici question que des Etoiles fixes, ainsi nommées par ce qu'elles semblent être attachées au Firmament. Les Anciens ont cru qu'il n'y avoit dans le Ciel que mille vingt deux Etoiles apparentes & qui se pussent bien connoître; & ils comprenoient toutes les autres sous le nom d'*Etoiles nébuleuses* ou *obscures*. Mais par le moyen du Télescope ou Lunette de longue vuë, qui a été inventée dans le dernier Siecle, par Jacques Metius Hollandois, on en a découvert un bien plus grand nombre; & au lieu de quarante-huit Constellations des Anciens, les Modernes en comptent soixante quatre: Savoir, douze dans le Zodiaque, que l'on appelle les douzes Signes; vingt-trois dans la partie Septentrionale, & vingt-neuf dans la partie Méridionale: Les douze Signes sont appellez, le *Belier*, le *Taureau*, les *Gémeaux*, le *Cancer*, le *Lion*, la *Vierge*,

la

la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, le *Capricorne*, le *Verseau*, & les *Poissons*. Les vingt-trois Constellations de la partie Septentrionale, sont nommées: 1. La *Petite Ourse*. 2. Le *Dragon*. 3. L'*Ourse*. 4. *Cephée*. 5. Le *Cygne*. 6. La *Lyre*. 7. *Hercule* 8. Le *Bouvier*. 9. Le *Charetier*. 10. *Cassiopée*. 11. *Persée*. 12. *Andromède*. 13. La *Tête de Méduse*. 14. *Pégase*. 15. Le *Petit Cheval*. 16. Le *Dauphin*. 17. Le *Dard*. 18. L'*Aigle*. 19. Le *Serpentaire*. 20. La *Couronne Septentrionale*. 21. Le *Serpent*. 22. La *Chevelure de Bérénice*. 23. Le *Triangle Septentrional*. Les vingt neuf Constellations de la partie Méridionale, sont: 1. La *Baleine*. 2 Le *Petit-Chien*. 3. Le *Grand-Chien*. 4. *Orion*. 5. Le *Lievre*. 6. Le *Fleuve Eridan*. 7. Le *Poisson Austral*. 8. L'*Autel*. 9. La *Colombe*. 10. L'*Oiseau de Paradis*. 11. Le *Phénix*. 12. La *Grue*. 13. L'*Indien*. 14. Le *Paon*. 15. La *Louve*. 16. Le *Centaure*. 17. Le *Corbeau*. 18. Le *Vase*. 19. L'*Hydre*. 20. Le *Navire* ou l'*Arche de Noë*. 21. La *Couronne Méridionale*. 22. La *Mouche*. 23. La *Pie* ou *Toucan*. 24. Le *Serpent Méridional*. 25. La *Dorade*. 26. Le *Poisson volant*. 27. Le *Caméléon*. 28. Le *Triangle Austral*. 29. La *Croix Indienne*. On leur donne ces noms, non pas tant parcequ'elles en ont les figures, que pour pouvoir marquer le lieu des Etoiles, ou pour s'accorder avec les Poëtes qui ont feint des changemens de personnes, d'animaux, & d'autres choses, en plusieurs de ces Constellations. Les Astronomes distinguent six sortes d'Etoiles, selon la différence de leur grandeur apparente, à laquelle on ne peut pas dire que la véritable réponde, puisque vraisemblablement elles ne sont pas dans une même surface spherique, mais dispersées

dans l'immenſe étendue de l'Univers, les unes plus près, les autres plus loin de nous.

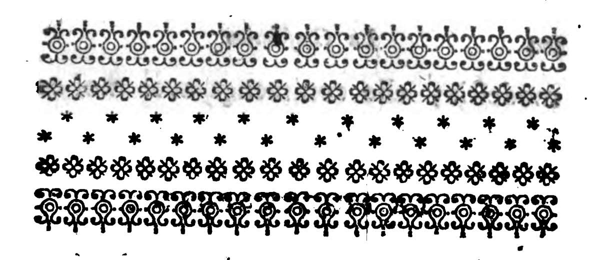
(78) Sèlon les Géographes, l'*Océan* eſt cette vaſte & large étendue de Mer qui environne toute la Terre & qui en eſt auſſi environnée. On peut aller par Mer d'un bout à l'autre du Levant au Couchant, depuis que Magellan, le Maire, & Browers, ont découvert des paſſages de la Mer du Nord dans la Mer du Sud ou Pacifique. Cet *Océan* eſt naturellement diviſé en quatre grandes parties, qu'on appelle *Océan Oriental*, *Océan Méridional*, *Océan Occidental*, & *Ocean Septentrional.* Suivant les Poëtes, l'*Océan* eſt le Dieu de la Mer, Fils du Ciel & de Veſta, mari de Thétis & pere des Fleuves & des Fontaines. Les Anciens ont appellé l'*Océan* le pere de toutes choſes, parcequ'ils ont cru qu'elles étoient engendrées de l'humidité; ce qui eſt conforme au ſentiment de Thalès, qui établit l'Eau pour premier principe.

FIN DES REMARQUES

SUR LE PREMIER LIVRE.



LA



LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

LIVRE SECOND.

Dans lequel la Philosophie applique les premiers remèdes aux maux de Boëce, & lui montre qu'il se plaint mal à propos de la Fortune.

APrès cela, la Déesse se tût un moment: & dès qu'elle eut réveillé mon attention par son silence mêlé de modes-

modestie; elle commença avec moi ce nouvel entretien.

LA PHILOSOPHIE.

Si j'ai bien connu les causes & la nature de votre maladie, mon cher Disciple: vous avés un regret de votre premiere fortune, qui vous consume & vous fait secher. C'est son changement que vous vous représentés, qui seul a bouleversé votre esprit. Je conçois toutes les diverses illusions de la Fortune; jusqu' à quel point elle flate ceux qui s'y laissent prendre; & combien aussi elle désespère ceux que ses faveurs abandonnent inopinément. Si cependant vous voulés rappeller à votre souvenir la nature, le caractere ordinaire, & le mérite de cette Idole, vous reconnoîtrés, bientôt qu'elle ne vous avoit donné, ni ne vous a fait perdre rien d'assez agréable, pour en désirer la possession, ou pour en regretter la perte. Mais je pense que je n'aurai pas beaucoup de peine à vous remettre ces choses dans

la

la mémoire. Car vous aviés coûtume de traiter rudement cette Fortune trompeuse, lors même qu'elle s'approchoit de vous pour vous carresser. Vous aviés sans cesse à la bouche quelqu'une de mes sentences pour la rebuter & l'éconduire. Mais comme les choses ne peuvent subitement changer de face, qu'elles n'excitent au dedans de nous une espece de révolution: voilà pourquoi vous avés perdu votre tranquillité naturelle. Or il est tems que je vous insinue dans le cœur quelque chose de doux & d'agréable, pour le disposer à prendre, à plus longs traits, la médecine que je vous réserve. Puisse l'éloquence de la Rhétorique (1) mettre sur mes lèvres cette persuasion victorieuse, qui n'est permise qu'autant qu'elle est jointe à mes préceptes; & que la Musique (2), cette petite esclave née dans ma maison, forme, de concert avec elle, des tons tantôt legers & tantôt graves!

Quel a donc été, mon Ami, le sujet de votre affliction? vous avés vû sans

doute quelque chose de nouveau & d'extraordinaire. Si vous pensés que la Fortune ait été changeante à votre égard, vous êtes dans l'erreur. Ce sont là ses habitudes continuelles, c'est son caractere & son naturel. Elle a conservé plustôt à votre occasion sa propre constance dans son changement même. Telle elle étoit, lorsqu'elle vous caressoit, & que les attraits d'une fausse félicité vous faisoient illusion. Vous avés vû le double visage de cette aveugle Divinité (3); & elle, qui se voile aux yeux des autres, s'est montrée toute entiere à vous. Si vous éprouvés ce qui lui est ordinaire, faites en usage & ne vous plaignés pas. Si vous avés horreur de ses perfidies, méprisés-les, mais rejettés-la aussi lorsqu'elle vous comble de ses caresses dangereuses. Car ce qui est maintenant la cause de votre chagrin, auroit dû être celle de votre tranquillité; puisque la Fortune, en vous abandonnant, vous a rendu le repos qui est incompatible avec elle. De bonne-foi, pouvés-vous regarder comme précieuse une

une félicité passagère ? Pouvés-vous chérir la présence de la Fortune, dont la compagnie est aussi peu assurée, que son départ est mortifiant ? Que s'il n'est pas en votre pouvoir de la retenir, ni de voir sa fuite sans être misérable, comment devés-vous considérer cette volage, si non comme le signe d'une prochaine misere ? Car il ne suffit pas d'envisager le présent : il est de la prudence de faire attention à la suite des choses ; & le peu de solidité qu'il y a dans l'un & dans l'autre, par rapport à la Fortune, doit autant empêcher de craindre ses menaces, que de desirer ses caresses. Enfin dès qu'une fois vous avés subi son joug (4), vous avés dû vous attendre, à souffrir patiemment tout ce qui vient droit de sa part. N'y a t'il pas de l'injustice à vous de contraindre une Maitresse à laquelle vous vous êtes soumis volontairement, à rester ou à s'en aller contre son gré ? Et n'empirerés-vous point, par votre impatience, une condition que vous ne pouvés changer ? Si vous vous mettiés sur la mer à la discretion des

 Vents,

Vents, vous iriés, non pas où votre deſir, mais où leur impulſion vous pouſſeroit. Si vous cultiviés un champ, vous compenſeriés les années de diſette par celles d'abondance. Vous vous êtes aſſujeti à la domination de la Fortune; il faut qu'en humble Sujet, vous obéiſſiés à ſes loix. Hé quoi! voulés-vous empêcher ſa roue de tourner? Ne voiés-vous pas, (homme ſimple que vous êtes!) que ſi la Fortune étoit permanente, elle ceſſeroit d'exiſter?

*

* *

Dans les dereglemens de ſes flux & reflux
Non l'Euripe inconſtant ne le fut jamais plus (5).
Elle abat à ſon gré le plus puiſſant Monarque;
Releve, rétablit le Monarque abattu;
Livre, quand il lui plait, le Vainqueur à la Parque (6)
Et transmet ſes lauriers au malheureux Vaincu.

*

* *

La cruelle en ſes jeux toujours inéxorable
Rit des maux qu'elle a faits, jamais ne s'en repent:
Son oreille eſt fermée aux cris du miſérable,
Et ſon œil inſenſible aux larmes qu'il répand.

Mais

* * *

Mais le plus grand plaisir de cette impitoiable,
Est, par un promt retour, de faire, en un instant,
D'un objet méprisable, un objet important,
D'un important, un méprisable.

* * *

Mais je suppose pour un moment, que la Fortune vous interroge par ma bouche : voiés si ce qu'elle vous demande est juste.

LA FORTUNE.

Mon Ami, pourquoi m'accusés-vous tous les jours, & vous plaignés-vous de moi ? Quel tort vous ai-je fait ? Quels biens, qui vous soient propres, vous ai-je ôtez ? Contestés avec moi, devant tel Juge qu'il vous plaira, sur la possession des richesses & des honneurs ; & si vous me montrés qu'un seul homme y ait le moindre droit de propriété, je vous accorderai volontiers, que ce que vous me redemandés, étoit à vous. Lorsque la Nature vous fit naître du sein de

votre mere, je vous reçus nû & dans l'indigence de toutes choses; je vous ai libéralement secouru de mes biens; & vous n'êtes aujourd'hui si insolent avec moi, que parceque j'en ai usé avec vous d'une maniere trop indulgente & trop favorable; vous aiant prodigué tout ce qui étoit en mon pouvoir. Il me plaît de reprendre maintenant ce que je vous avois prêté. Remerciés-moi de vous avoir fait joüir d'un bien qui n'étoit point à vous. Ainsi vous n'avés pas droit de vous plaindre de l'avoir perdu. Pourquoi donc vous en plaignés-vous? Je ne vous ai fait aucun tort. Les honneurs, les richesses, & autres choses semblables, sont de ma dépendance. Elles se trouvent par rapport à moi, ce que sont des Domestiques à l'égard d'une Maitresse. Elles viennent & s'en vont avec moi. Certainement, si ce que vous avés perdu eût été à vous, vous auriés été le maitre de ne le perdre pas. Serai-je la seule qui ne pourra user de ses droits? Il est permis au Ciel de faire succeder les nuits les plus obscures aux jours

jours les plus clairs. Il plait aux Saisons de couvrir la Terre, tantôt de fleurs & de fruits, tantôt de pluïes & de frimats. La Mer a droit d'être aujourd'hui calme & demain orageuse. Moi seule, je serai contrainte, par l'insatiable cupidité des hommes, de garder une constance opposée à mon caractère? Non non, voici mon pouvoir & mon amusement continuel. Je fais tourner ma roue avec rapidité, & je me divertis à faire monter en haut ce qui est en bas, & descendre en bas ce qui est en haut. Placés-vous y; si vous montés dabord, ne trouvés pas mauvais qu'ensuite je vous fasse descendre quand ce sera votre tour. Ne connoissiés vous pas mon naturel? Ignoriés vous que Crœsus (7), Roi de Lydie (8), après s'être rendu formidable à Cyrus (9), fut trainé misérablement au bûcher, dont les flammes l'auroient fait périr, sans une pluie que le Ciel envoia pour l'empêcher? Ne savés-vous pas que Paul (10) donna généreusement des larmes à l'infortune du Roi Persée (11) qu'il avoit fait prisonnier? Qu'y a t'il de

plus

plus commun dans les Tragédies, que d'y voir les Roïaumes les plus florissans renverſez par un coup imprévû de la Fortune? N'avés-vous pas entendu dire dans votre jeuneſſe, qu'il y avoit aux portes du Palais de Jupiter (12) deux tonneaux pleins, l'un de biens, & l'autre de maux? Que si vous y avés puiſé des biens en trop grande abondance: si je ne vous ai pas entierement abandonné: si vous trouvés enfin dans mon inconſtance un juſte ſujet d'eſpérer un meilleur ſort: Par toutes ces raiſons, ne vous conſumés pas l'eſprit d'affliction; & puisque vous êtes dans un Etat où tout le monde a ſa place, cherchés à y vivre comme vous en avés droit de vous-même.

*
* *

Quand l'Abondance inépuiſable (13)
Diſtribuëroit à pleines mains
Autant de tréſors aux Humains
Que l'Ocean roule de ſable; (14)
Quand de ſa Corne intariſſable (15)
Elle feroit pleuvoir ſur eux,

Des

Des monceaux d'or auſſi nombreux,
Qu'on voit, dans la nuit la plus claire,
Briller d'étoiles dans les Cieux:
Leur cœur contre eux toujours en guerre
Ne les rendroit pas plus heureux.
Si quelquefois promt à leurs vœux
Dieu leur diſpenſe & leur prodigue
L'or, les honneurs, tout ce que brigue
La vanité d'un Orgueilleux:
A d'autres biens leur cœur aſpire
Et plus avide il en devient,
Idolatrant ce qu'il déſire,
Le mépriſant quand il le tient.
Comment calmer l'impatience
Que l'Argent ne fait qu'irriter?
Plus on voit ſes biens augmenter
Plus on ſe croit dans l'indigence.

* * *

LA PHILOSOPHIE.

Si la Fortune vous parloit ainſi, vous n'auriés aſſurément rien à lui répondre. Mais que lui pourriés-vous répliquer, par exemple, pour votre défenſe? voions: dites: je vous laiſſerai parler.

BOECE.

BOECE.

Toutes les belles paroles que j'ai entendues, ne sont que de spécieuses allégations, que les artifices de l'Eloquence & la douceur de la Musique rendent agréables à l'oreille, mais incapables d'effacer les profondes impressions que l'adversité laisse dans le cœur. C'est pourquoi depuis que je cesse de les entendre, je sens au dedans de moi la même tristesse qu'auparavant.

LA PHILOSOPHIE.

J'en suis très-persuadeé: car je ne vous les ai pas données comme un remède à votre maladie, mais seulement comme un lenitif à la douleur opiniâtre qui empêchoit votre guérison. J'en emploierai de plus actifs, quand il sera tems. Cependant, afin que vous ne vous figuriés pas mal à propos d'être un homme infortuné; dites-moi: avés-vous oublié quel a été le genre & le degré de votre fortune? Je passe sous silence le double bonheur que vous eutes, après

après la perte de vos parens, de tomber dans les mains des grands-hommes (16) qui prirent soin de votre éducation; & de voir ensuite rechercher votre alliance par les premiers de Rome (17), de qui vous fûtes chéri (ce qui est plus précieux que tous les liens du sang) avant que vous eussiés contracté cette alliance avec eux. Qui est-ce qui ne publioit pas que vous étiés l'homme du monde le plus heureux; aiant pour beauperes des Personnages de cette qualité; pour compagne, une Femme (18) pleine de modestie & de vertu; pour enfans, des Fils (19) d'un mérite distingué? Je passe encore sous silence (car à quoi bon s'arrêter à des choses ordinaires?) je passe, dis-je, ces emplois qui avoient été refusez à des vieillards, & qui vous furent déférez dans l'âge de l'adolescence. J'en veux venir à la seule chose qui fit le comble de votre bonheur: s'il y en a quelqu'une sur la Terre qui mérite ce nom. Est-il des maux capables d'effacer de la mémoire le souvenir de ce jour, où vous vîtes vos

deux Fils, Consuls comme vous, sortir de votre maison dans un char, (20) suivi de l'auguste corps des Sénateurs (21) & d'une foule de Peuple qui en marquoit sa joie? de ce même jour, où vos Fils étant assis au Sénat dans la chaise Curule (22), vous fites le panégyrique du Roi (23), & méritâtes la gloire de passer pour homme d'esprit & Orateur éloquent? de ce même jour enfin, où, en qualité de Consulaire (24), les aiant à vos côtez dans le Cirque (25), vous fites au Peuple assemblé des Largesses Triomphales (26) qui répondirent à son attente? Je m'imagine que vous cajoliés la Fortune pendant qu'elle vous caressoit, & qu'elle faisoit ainsi de vous ses délices. Vous lui avés enlevé ce qu'elle n'avoit jamais prêté à aucun particulier. Voulés-vous donc maintenant compter avec elle? Elle vient de commencer à vous regarder d'un œil d'envie: je l'avoue: mais si vous pesés bien les agrémens & les dèsagrémens que vous en avés reçus, vous ne pouvés pas nier que vous soiés encore heureux.

Que

Que si vous ne croiés pas l'être, par la raison que les agrémens dont vous avés joüi, ont pris fin, vous n'avés pas lieu non plus de vous croire malheureux, puisque les dèsagrémens que vous souffrés, finiront aussi. Etes-vous d'aujourd'hui sur le théatre du Monde? Pensés-vous qu'il y aït de la stabilité dans la vie, celle de l'homme n'aiant souvent pas la courte durée d'une heure? Car bien qu'il y ait rarement à compter sur celle de la Fortune, toujours est-il certain que le dernier jour de la vie est le terme de la prospérité la plus durable. Qu'avés-vous donc à répliquer à cela? Ne l'abandonnés-vous pas en mourant? comme elle vous abandonne en fuiant?

* * *

Lorsque sur l'Horizon, le Dieu de la Lumière,
Dans son char rougissant, commence sa carrière (27),
A l'aspect importun de l'éclat qui le suit,
Il fait pâlir de loin les Astres de la Nuit.

* * *

Aux soupirs
Des Zéphyrs (28),

Dès que Flore (29)
Fait éclore
Les présens
Dù Printems;
Qu'un vent traître
Vienne à naître:
Leur odeur,
Leur fraicheur
Si nouvelle
Et si frêle
Se flétrit
Et périt.

* * *

Quelquefois l'Océan, plus uni qu'une glace (30),
Du calme aux Nautonniers fait goûter l'agrément.
Mais plus souvent encor le perfide Elément
Fait succéder soudain l'orage à la bonace.

* * *

Si le Monde est sujet à l'instabilité,
La faveur du Destin peut-elle être durable?
C'est un décret du Ciel de tout-tems arrêté,
Qu'il n'est rien de créé qui ne soit périssable.

* * *

BOECE.

BOECE.

Vous ne me rappellés que des choses véritables, ô la Mere de toutes les vertus! Je ne puis disconvenir que le cours de ma prospérité s'est écoulé bien vîte. Mais c'est justement ce qui me consume de chagrin, quand j'y pense. Car dans toutes les disgraces de la Fortune, c'est la plus grande que d'avoir été heureux.

LA PHILOSOPHIE.

Mais parceque vous portés la peine de la fausse opinion que vous avés euë des choses, vous ne pouvés pas légitimement l'attribuer à elles. En effet puisque vous vous en tenés au vain nom d'un bonheur fortuit, considérés avec moi combien vous êtes encore heureux. Car si je vous fais voir que ce que la Fortune vous a donné de plus précieux, vous a été inviolablement conservé, par une faveur particulière du Ciel; jouissant de si grands biens, aurés-vous sujet de dire, que vous êtes dans l'infortu-

fortune? Or il est certain que Symmaque (31) votre beaupere, cet incomparable ornement du Genre Humain, est plein de vie; & (ceque vous voudriés reconnoître aux dépens de la vôtre) cet homme si sage & si vertueux, est tellement touché de vos malheurs, qu'il est insensible aux siens. Vous avés encore au monde une Epouse. (32) aussi aimable par la douceur de son esprit que par l'innocence de ses mœurs; &, pour tout dire en un mot, semblable à son pere. Vous avés, dis-je, le bonheur qu'elle conserve, pour l'amour de vous, une vie qu'elle hait. Mais (ce qui porte atteinte à votre felicité: j'en conviens) le regret qu'elle a d'être separée de vous, lui fait verser des torrens de larmes, & la consume de douleur. Que vous dirai-je de vos Fils (33), qui ont hérité de votre Maison & de la sienne, le titre de *Consulaires* (34), & en qui, dès leur jeunesse, on voit briller déja les premières marques du mérite de leurs ancêtres? Le principal soin des hommes est de conserver leur vie: Mais si vous con-

noissiés

noiſſiés vos biens, vous verriés que vous êtes heureux, d'en poſſeder encore, qui paſſent dans l'eſprit de tout le monde pour être préférables, à l'avantage de vivre. Eſſuiés donc maintenant vos pleurs. La Fortune ne vous a pas abſolument haï; & c'eſt peu de choſe que la tempête que vous avés ſoufferte, puisque vous tenés encore à des anchres, qui vous donnent de la conſolation pour le préſent & de l'eſpérance pour l'avenir.

BOECE.

Ah! Dieu veuille que ces anchres me reſtent! Avec elles, de quelque manière que les choſes tournent, j'échaperai du naufrage. Mais vous voiés combien je ſuis déchu des honneurs où j'étois monté.

LA PHILOSOPHIE.

J'ai déja fait quelque progrès ſur vous, ſi vous n'êtes pas encore las de votre ſort. Mais je ne puis ſouffrir de vous voir dans les délices, & de vous

entendre plaindre si amèrement, parce-qu'il manque quelque chose à votre félicité. Quel est le mortel si pleinement heureux, qu'il n'ait pas lieu d'être mécontent de son état à certains égards? Les biens du monde ont cela de chagrinant, qu'ou l'on n'en a pas autant qu'on voudroit, ou la jouissance en est trop courte. L'un a des richesses en abondance, mais sa naissance lui fait honte (35). L'autre est d'une noblesse qui le fait distinguer de tout le monde, mais dans l'indigence où il se trouve, il aimeroit mieux n'être connu de personne. Celui-ci également considérable & par ses biens & par sa naissance, est contraint à regret de passer sa vie dans le célibat. Celui-là, après s'être avantageusement marié, se voit privé d'enfans à qui il puisse laisser des trésors qu'il amasse pour des héritiers éloignés. Enfin cet autre, qui s'est réjoui d'être pere de famille, a eu le chagrin ensuite de déplorer le libertinage & la conduite criminelle de son fils ou de sa fille. Delà vient qu'il est difficile qu'on soit parfaitement satis-

fait

fait de sa condition. Car il y a dans chaque état quelque dégoût qu'on ne se persuade point, quand on ne l'a pas éprouvé, mais qui est bien sensible quand on l'éprouve. Joignés à cela qu'un homme, qui est dans la prospérité, a le sentiment fort-délicat; & que par cette raison, dès que les affaires ne vont pas comme il veut, n'étant pas dans l'habitude de l'adversité, il se laisse abattre aux moindres revers. Tant il faut peu de chose pour ôter aux hommes les plus heureux, tout ce qui fait leur bonheur! Pensés-vous combien il y a d'hommes qui se croiroient de petits Dieux, s'ils avoient une seule portion des débris de votre fortune? Ce lieu même que vous appellés celui de votre éxil, est une véritable patrie pour ceux qui l'habitent. Ainsi il n'y a d'infortune que ce qu'on croit être tel: & au contraire toute condition est heureuse dans laquelle on vit avec tranquillité. Quel est l'homme fortuné qui, se laissant aller à l'impatience, ne désire de changer d'état? Que la douceur des prospé-

ritez humaines est mêlée d'amertume, si elles sont agréables à ceux qui en jouissent; & qu'ils ne puissent pas néanmoins les conserver, lors qu'ils sont sur le point de les perdre! Il est donc évident que ces prospérités ont des avantages bien misérables, puisqu'elles ne sont que passagères pour ceux qui ont de la fermeté d'ame, & que dèsagréables à ceux qui en craignent la perte. Ainsi, ô Mortels, pourquoi cherchés-vous hors de vous-mêmes un bonheur que vous possedés intérieurement? Vous êtes bien les dupes de l'erreur & de l'ignorance. Je vais vous montrer en peu de mots, en quoi consiste la souveraine félicité, Y a-t-il quelque chose pour vous de plus précieux? Rien, me dirés-vous. Si donc vous voulés prendre l'empire sur vous-même, vous aurés la possession d'une chose que vous ne voudrés jamais perdre, & que jamais la Fortune ne vous ravira. Or pour comprendre que la félicité dont je vous parle, ne réside point dans des biens passagers, faites avec moi ce raisonnement. Si la félicité est le souve-

ſouverain bien d'nn Etre raiſonnable, ce ne peut être un bien ſuprême, dès qu'il eſt d'une nature à pouvoir être enlevé. Car il y en auroit un ſupérieur, ſavoir : celui qui ne pourroit point être enlevé. Ainſi la Fortune étant la choſe du monde la plus variable, il eſt évident qu'elle ne peut pas procurer cette félicité. Avec cela, quiconque ſe flate de la trouver dans les faveurs paſſagères de la Fortune, ſait ou ne ſait pas que cette dernière félicité eſt peu ſolide. S'il l'ignore, quel bonheur peut-il y avoir dans la condition d'un homme qui eſt aveuglé par une ſi groſſière ignorance? S'il le ſait, il doit craindre néceſſairement de perdre ce qu'il eſt ſûr qu'il peut perdre; & par conſéquent cette crainte continuelle empêche encore qu'il ne ſoit heureux. Penſe-t-il, s'il perd cette félicité, qu'elle ne vaille pas la peine de s'en ſoucier? C'eſt un bien fort-médiocre, que celui dont on ſupporte la perte ſans regret. Pour vous, comme vous ètes le même que je ſais avoir été perſuadé, & convaincu de l'immortalité de l'ame, par un grand

nombre

nombre de preuves inconteſtables; & qu'il eſt certain que la félicité du corps finit à la mort: il eſt hors de doute que tout le monde en mourant, perdant cette félicité, tombe par conſéquent alors dans la misère. Que ſi nous ſavons que pluſieurs ont cherché à ſe procurer la jouiſſance de la félicité, non ſeulement par la mort, mais auſſi par les douleurs & les tourmens; comment la vie préſente peut-elle rendre les hommes heureux, puiſqu'elle ne les rend pas malheureux, lorſqu'ils ceſſent de vivre?

* * *

Pour vous faire un logis permanent & ſolide,
Où vous braviés des vents le ſoufle impétueux:
N'habités ni le ſein de l'Elément liquide,
Ni d'un Mont élevé le ſommet ſablonneux.

* * *

Là, presque à chaque inſtant, les vents rompant leur chaine (36),
Renverſent les objets qu'on leur veut oppoſer:
Là le fond incertain de la mouvante aréne
Se refuſe aux fardeaux qu'on lui veut impoſer.

Un

* * *

Un ſuperbe Palais n'offre pas à ſon hôte
Des dangers moins fréquens, parmi l'or & l'azur:
Dans un profond rocher, creuſés vous une grotte,
Vous aurés un séjour moins riant & plus sûr.

* * *

A l'abri de la chûte, à l'abri du naufrage,
Vous n'y ſentirés point la colère des Cieux:
Vous verrés approcher le terme de votre âge,
Exemt des noirs ſoucis d'un ſort capricieux.

* * *

Mais puisque l'adouciſſement qui accompagne mes raiſonnemens, commence à s'inſinuer au dedans de vous, il me paroît que vous êtes en état d'en entendre de plus forts. Hé bien! quand les préſens de la Fortune ne ſeroient pas auſſi fragiles & d'auſſi peu de durée qu'ils ſont, qu'y a-t-il en eux qui puiſſe vous les faire regarder comme votre bien, ou qui ne les rende vils à vos yeux, ſi vous les examinés de près?

Les

Les richesses sont-elles richesses en elles-mêmes, ou ne le sont-elles que par rapport à la nature de l'homme? Qui en est la plus précieuse, la qualité ou la quantité? Il est sûr qu'elles font plus d'honneur, lorsqu'on les dépense, que quand on les accumule; vû que l'avarice rend les hommes toujours odieux, & la libéralité toujours estimables. Que si une chose ne peut rester dans les mains de quelqu'un, lorsqu'elle est transférée à un autre, l'argent (37) ne devient précieux que quand, l'aiant dépensé & ainsi fait passer à d'autres, on cesse de le posseder. Mais si tout l'argent qui est au Monde, se trouve rassemblé dans les coffres d'un seul homme, il rendra tous les autres, pauvres & indigens. La voix peut bien, sans souffrir de l'altération, remplir les oreilles de plusieurs auditeurs: mais il n'en est pas de même de vos richesses, qui ne peuvent passer dans les mains de plusieurs personnes, sans que ce partage les diminue: & en ce cas elles rendent nécessairement pauvres ceux qu'elles abandonnent. O que les ri-

chesses

cheſſes ſont donc bien bornées & bien défectueuſes, que pluſieurs perſonnes à la fois ne puiſſent en poſſeder la totalité, ni elles-mêmes ſe communiquer à quelqu'un, ſans en appauvrir d'autres! L'éclat d'un diamant (38) frappe-t-il les yeux? Mais s'il y a quelque mérite dans cet éclat, il eſt propre à la pierre même & non pas aux hommes: quoique je n'approuve pas qu'ils l'admirent autant qu'ils font. En effet quel eſt l'être dépourvû de mouvement, d'ame & de raiſon, qui puiſſe avec juſtice paroître beau à des Créatures animées & raiſonnables? Ce ſont à la vérité des ouvrages du Créateur, qui, par leur diſtinction, méritent d'être mis au rang des belles choſes; mais leur beauté étant infiniment au deſſous de l'excellence de votre nature, n'étoit nullement digne de votre admiration. La beauté d'une Campagne vous réjouit-elle? Pourquoi non? Elle eſt en effet une belle partie d'un très-bel ouvrage. C'eſt ainſi qu'avec plaiſir on voit la Mer dans un tems calme. C'eſt ainſi qu'on admire le Ciel, les Etoiles,

le

le Soleil, la Lune (39). Tous ces êtres ont-ils quelque chose de commun avec vous? Auriés-vous la présomption de vous glorifier de leur éclat? Les Fleurs du Printems vous donnent-elles de la variété? Ou l'abondance des Fruits de l'Eté vous rend-t-elle plus fécond? Pourquoi donc vous laisser aller à des joies frivoles? Pourquoi vous attachés-vous à des biens étrangers, comme s'ils étoient à vous? Jamais la Fortune ne fera que des biens soient à vous, qui ne vous sont pas naturellement propres. Les Fruits de la Terre ont été créez sans doute pour servir d'alimens aux animaux. Mais si vous voulés seulement satisfaire aux besoins de la Nature, l'abondance qui vient de la Fortune, vous est inutile. Car la Nature se contente de peu: si vous l'obligés à prendre plus qu'elle ne demande, ce superflu lui deviendra ou désagréable ou nuisible.

Venons aux parures & aux ornemens du corps. Regardés-vous comme une beauté personnelle dans un homme,

me, de porter des habits magnifiques? Pour moi, si je les trouve beaux ou bienfaits, je me contenterai d'en admirer la richesse de l'étoffe ou l'habileté de l'Ouvrier.

Dirons-nous qu'il y a du bonheur à trainer après soi une longue suite de Domestiques? Si ce sont des Coquins, c'est un meuble bien dangereux dans une maison, & bien nuisible à un Maitre. S'ils sont gens de bien, au contraire, quel droit avés-vous de compter la probité d'autrui au nombre de vos richesses?

Ainsi de tous ces biens que vous regardés comme les vôtres, vous voiés manifestement qu'il n'y en a point qui soit véritablement à vous. Que s'ils n'ont en eux aucune beauté qui soit désirable, pourquoi vous affligés-vous de leur perte, ou vous réjouissés-vous de leur possession? Que s'ils ont naturellement quelque beauté, qu'est-ce que cela fait à vous? Car ils plairoient également par cette beauté, lors même qu'ils

ne feroient point partie de vos richesses. Ainsi ce n'est point parce qu'ils en sont partie, qu'ils sont précieux. C'est au contraire parcequ'ils vous ont paru précieux que vous les avés mis au rang de vos biens. Pauvres insensés! que demandés vous à la Fortune avec tant de bruit? vous cherchés, dites-vous, à chasser l'indigence par l'abondance. Mais il en arrive tout autrement. Certes quiconque veut conserver différens meubles de prix, est obligé d'avoir recours à divers moiens: Or c'est une vérité que personne n'a un plus grand nombre de besoins que ceux qui possedent le plus de biens; & qu'il n'y a pas de moins indigens que ceux qui mesurent leur abondance aux nécessitez de la Nature, & non pas à la superfluité de leurs désirs. Est-il possible que vous n'aiés au dedans de vous, aucun bien qui vous soit propre & naturel; & que vous en cherchiés dans des choses qui vous sont étrangères? D'où vient un tel renversement dans la condition des Créatures, qu'un Animal, qui par l'avantage de

sa

ſa raiſon, reſſemble à la Divinité, ne paroiſſe avoir d'autre éclat que celui qu'il doit à la poſſeſſion d'un bien inanimé? Les autres Animaux ſe ſuffiſent à eux-mêmes: vous ſeuls, que l'intelligence rend ſemblables à Dieu, vous avés recours aux choſes les plus baſſes, pour relever une Nature auſſi excellente que la vôtre: ne comprenant pas combien vous faites, par là, d'injure à Celui qui vous a créés. Il a voulu que le Genre Humain fût au deſſus de toutes les Créatures terreſtres; & vous degradés votre condition, en la réduiſant au deſſous des plus viles. Car ſi, généralement parlant, un bien a plus de prix en ſoi que quiconque le poſſede; lorſque vous faites conſiſter les vôtres dans les plus mépriſables, vous vous déclarés de vous-mêmes plus mépriſables qu'eux: ce que vous méritês bien aſſurément. Tel eſt en effet le ſort de la Nature humaine, qu'elle ne s'éleve au deſſus de toutes les choſes créées, que quand elle ſe connoît; & qu'elle s'abaiſſe au deſſous de la bête, dès le moment qu'elle perd de vûe la

connoissance d'elle même. Car il est de l'essence des Animaux d'ignorer leur être, mais il est honteux à l'Homme de ne pas connoître le sien. Voiés-vous donc combien vous êtes dans l'erreur, de croire, que des ornemens, qui sont étrangers à une chose, puissent être pour elle de véritables ornemens? Je vous le dis encore: cela ne peut être. Car si ce que je suppose, ne brille que par des dehors artificiels, on ne remarque, on ne loue que ces dehors, tandis que ce qu'ils enveloppent, reste dans sa difformité. Je nie encore qu'un bien, qui nuit à celui qui l'a, soit un bien. N'est-il pas vrai? Sans doute, me dirés-vous. Or les richesses ont nui souvent à ceux qui les possédoient, comme quand un scélérat, qui est ordinairement plus avide du bien d'autrui qu'un autre, se croit le seul digne de posséder tout l'or & toutes les pierreries du monde. Vous, donc qui craignés d'être assassiné, si vous éties entré dans le monde en pauvre passager, vous chanteriés hardiment à la vûë des voleurs. O la plaisante féli-

félicité que celle des richesses! On ne l'a pas plustôt aquise, que l'on perd sa tranquillité.

* * *

Trop heureux étoit l'Age, où nos premiers Parens (40)
N'éprouvoient pas encor ces soucis dévorans!
Contens, ils ne devoient qu'aux soins de la Nature,
Les biens qu'un petit champ leur donnoit sans culture.
La Nature elle-même avoit fait tous les frais
Des simples alimens qu'ils mangeoient sans apprêts (40*).
Le Luxe étoit banni de leurs repas champêtres.
Ils y servoient le fruit, l'unique fruit des Hêtres (41);
Et la fécondité de leur gland nourricier,
Suffisoit aux desirs d'un goût neuf & grossier.
S'ils y joignoient les dons de la rustique Abeille (42),
Ils ne les mêloient point au nectar de la Treille (43);
Ni pour teindre d'un Ver la superbe toison (44),
Ils ne savoient pas l'art d'emploier le poison (45).
Au Flambeau de la Nuit, couchez sur l'herbe tendre (46),
Un sommeil bien-faisant venoit les y surprendre.
Une source argentine, un paisible ruisseau,
Pour les désaltérer, leur prodiguoit son eau (47):

Le feuillage d'un Pin, haut, verdoiant & sombre,
Leur prêtoit en tout tems la fraicheur de son ombre.
Un bois frêle & leger ne bravoit pas les Mers,
Pour chercher des Trésors au bout de l'Univers. (48)
On ne frémissoit pas un bruit de la Tempète:
On ne s'assembloit pas au son de la Trompete (49):
Ni l'homicide Acier par la haine aiguisé (50),
Du sang d'un Ennemi n'étoit pas arrosé.
De tant de vrais plaisirs empoisonnant les charmes,
Pourquoi, l'un contre l'autre, auroient - ils pris les armes?
Qu'auroit servi de voir leurs blessures saigner?
Ils avoient tout à perdre & nul bien à gagner.

*

* *

Plût à Dieu qu'aujourd'hui l'on eût cet avantage!
Plût à Dieu qu'il revint, ce tems, cet heureux Age!
Mais, helas! c'est envain qu'on voudroit s'en flater:
Les feux du Mont Etna sont moins à redouter (51),
Et dans leurs mouvemens, n'égalent point les flammes
Que la Cupidité soufle au fond de vos âmes.
Ah! quel fut l'insensé, de qui l'esprit fatal
De l'Argent, le premier, déterra le Métal! (52)
Ce dangereux présent est la funeste Pomme (53),
Qui, du comble des biens, a précipité l'Homme.

*

* *

Que

Que dirai-je de la Puissance & des Honneurs, que vous portés jusqu'au Ciel, parceque vous ne connoissés ni les vrais Honneurs ni la véritable Puissance? Si l'un & l'autre tombent à un scélérat: quels embrasemens du Mont Etna (54), quel déluge (55) est comparable aux maux qu'il pourra faire? Vous vous souvenés, sans doute, d'avoir entendu dire, que vos Peres avoient eu dessein d'abolir l'autorité Consulaire, à cause de l'arrogance des Consuls (56); de la même maniére qu'ils avoient auparavant supprimé dans Rome le titre de la Roiauté (57), à cause de la Tyrannie des Rois (58). Mais, si quelquefois, ce qui est très-rare, les Honneurs sont déférez à des gens de bien; ces Honneurs deviennent-ils recommandables par d'autres endroits que par la probité de ceux qui en sont revêtus? Delà vient que ce ne sont pas les Vertus qui sont honorées par la Dignité, mais les Dignitez au contraire par la Vertu. Après tout, en quoi cette Puissance, que vous vantés tant, est-elle si excellente

& si désirable? Ne considerés-vous pas, ô vils animaux, quels sont ceux sur lesquels vous paroissés dominer? Si vous remarquiés une Souris (59), qui voulût s'arroger la Puissance & l'Autorité sur ses pareilles, quels éclats de rire n'en feriés-vous pas? Mais que trouverés-vous de plus foible que l'Homme, si vous jettés les yeux sur son corps? La morsûre d'un Insecte (60), les moindres Reptiles (61) qui y entrent sont capables de lui donner la mort. Et puis, comment un Homme peut-il exercer quelque droit sur un autre, à moins que ce ne soit, tout au plus, sur son corps, & sur ce qui est encore moins: je veux dire ses biens? Aurés-vous jamais de l'autorité sur un esprit libre? Pourrés-vous troubler une Ame qui voudra fermement user de sa raison? Un Tyran (62) s'étant imaginé pouvoir obliger par les tourmens, un certain homme libre (63) de déclarer les complices d'une conspiration, qui avoit été tramée contre sa personne; cet homme se coupa la langue avec les dents & la cracha

au

au visage du Tyran. Ainsi cet homme sage, trouva dans les tourmens une matière de vertu, aulieu d'y en trouver une de cruauté, suivant l'opinion du Tyran. De plus, qu'est-ce qu'un homme peut faire contre un autre, qu'il ne puisse en souffrir autant de lui? Nous savons que Busiris (64), qui avoit coûtume d'égorger ses hôtes, fut égorgé lui-même par Hercule (65) son hôte. Régulus (69) avoit mis aux fers plusieurs prisonniers de guerre qu'il avoit faits sur les Carthaginois (67). Mais il porta ensuite à son tour les chaines de ceux qu'il avoit vaincus. Faites-vous donc cas de la Puissance d'un homme, qui ne fait pas ce qu'il peut faire à autrui, de peur qu'un autre ne lui fasse la même chose? Outre cela, s'il y avoit quelque chose de bon qui fût propre & naturel à la Puissance & aux Dignitez; elles ne seroient jamais possedées par les méchans. Car il n'y a point d'union entre deux contraires: La Nature ne le souffre pas. Or comme on sait qu'il est ordinaire de voir les plus mechans

parvenir aux plus hautes Dignitez, il est évident par cette raison, que ces Dignitéz ne sont pas des biens; c'est à dire, ne sont pas bonnes en elles-mêmes, puisqu'elles se laissent unir aux méchans. Cela est si vrai, qu'à bien dire, ce sont les plus méchans qui se trouvent le mieux partagés des présens de la Fortune. Considérés aussi que l'on connoît l'homme fort à sa force, le bon coureur à son agilité: de même que la Musique (68) fait le Musicien, la Médecine (69) le Medecin, & la Rhétorique (70) le Rhéteur. Car il est de la nature de chaque chose de faire ce qui lui est propre, de ne confondre pas ses effets avec ceux de son contraire, & même de rejetter ce qui lui est opposé. Or l'on ne voit pas, ni que les Richesses satisfassent une insatiable avarice; ni que la Puissance rende maitre de lui-même, un homme que de honteuses passions arrêtent dans leurs entraves; ni qu'une Dignité conferée à des Méchans, les en fasse devenir dignes, ne servant plustôt qu'à les trahir & faire voir leur indignité.

Pour-

Pourquoi cela? c'est que vous prenés plaisir à donner aux choses de faux noms que leurs effets contredisent. C'est pourquoi vous en donnés aux Richesses, à la Puissance & à la Dignité, qui ne leur conviennent point. Enfin l'on en peut dire autant de toute la Fortune, qui n'a constamment rien ni de désirable, ni de naturellement bon; qui n'est pas inséparablement attachée aux seuls gens de bien; & qui ne rend pas gens de bien ceux ausquels elle est attachée.

* * *

Toute la Terre a sçû l'Histoire épouvantable
Des malheurs que causa ce Monstre détestable (71),
Qui, pour se retracer un spectacle odieux,
Vit agréablement brûler Rome à ses yeux: (72)
Qui fit périr Burrhus (73): qui fit périr son Frere (74);
Et qui trempa ses mains dans le sang de sa Mere (75).
Il vit son corps percé, sur le marbre étendu;
Il la vit expirante; & loin d'en être ému,
L'Ingrat! loin d'expier ce forfait par ses larmes,
Il osa dans son sein chercher ses premiers charmes.
Ce Monstre, cependant, l'horreur du Monde entier,
Voioit tout l'Univers sous son sceptre plier.

Ah!

Ah! que produisit donc cet excès de Puissance?
Changea-t-il de Néron la rigueur en clemence?
Terrible est le Méchant, qui veut tout ce qu'il peut!
Plus terrible est celui, qui peut tout ce qu'il veut!

* *
*

BOECE.

Vous n'ignorés pas, ma chère Maîtresse, que la passion des choses périssables n'a point eu d'empire sur moi: mais j'ai souhaité d'exercer, dans la conduite des affaires, la vertu dont je faisois profession; de peur que l'oisiveté ne l'affoiblît.

LA PHILOSOPHIE.

C'est à dire, que les Ames naturellement grandes, mais qui ne sont pas encore montées, par leur perfection, au dernier dégré des vertus, peuvent être sensibles aux aiguillons de la gloire, & aux désirs de rendre leurs services illustres dans leur Patrie. Mais considerés avec moi combien cette gloire que vous recherchés, est bornée, frivole & méprisable.

fable. Vous avés appris par l'Astronomie (76), que le Globe de la Terre (77) n'est qu'un point, en comparaison de l'étenduë des Cieux (78). C'est à dire, qu'au prix de la grandeur du Globe Céleste, la sienne, à proprement parler, n'est rien. De plus, vous savés, après les preuves que Ptolomée (79) en a données, qu'il n'y a environ que le quart d'une si petite partie du Monde, habité par des animaux qui nous soient connus. Que si de ce quart, vous ôtés à peu près la place qu'occupent les mers, les marais, & les vastes régions que le manque d'eau rend inhabitables; à peine restera-t-il un très-petit espace à habiter pour les Hommes. Enfermez donc & resserrez dans l'imperceptible point d'un point, vous pensés à y faire éclater votre nom & votre réputation! Mais que peut avoir de grand & de pompeux, une gloire réduite dans des bornes si étroites? Ajoutés que dans ces mêmes bornes, sont un grand nombre de Nations de langues, de mœurs & de coûtumes différentes; auxquelles, soit par la difficulté

des

des chemins, soit par la diversité du langage, soit enfin par le manque de commerce, non seulement la réputation de chaque Homme en particulier, mais même celle des villes entières, ne peut point parvenir. Marcus Tullius (80) dit en quelque endroit (88) de ses Ouvrages, que de son tems, la renommée que Rome (82) croioit s'être aquise dans tout l'Univers, ne s'étendoit pas encore au delà du mont Caucase (83). C'étoient cependant alors les plus beaux jours de la République (84), qui s'étoit rendue formidable aux Parthes (85) mêmes, & aux autres nations voisines (86). Voiés-vous donc combien est bornée la Gloire que vous vous efforcés d'étendre? Un Citoien Romain (87) fera-t-il voler sa réputation en des lieux où Rome-même n'a pu faire passer son nom? Et puis, ne voiés vous pas, que les mœurs & les coûtumes des diverses Nations, étant différentes, ce qui mérite de la louange chez les unes, est digne de chatiment chez les autres? Par cette raison, il n'est nullement avantageux à un homme

homme affamé de gloire, d'étendre sa réputation dans toutes sortes de païs. On se contentera donc de la faire éclater parmi les Siens, & parlà cette fameuse immortalité dont on flate son orgueil, se trouvera renfermée dans les limites d'une seule contrée. Mais de combien de Personnages, illustres dans leur tems, a-t-on perdu la mèmoire, par la disette ou par l'oubli des Ecrivains? D'ailleurs, de quoi servent le plus souvent ces Ecrits, qu'une trop longue & obscure ancienneté fait périr avec les noms de leurs Auteurs? Deplus, vous vous figurés vous rendre immortels, en pensant que votre réputation vivra dans l'avenir. Que si vous en comparés l'éloignement aux espaces infinis de l'Eternité, quel sujet y trouvés-vous à vous glorifier de la durée de votre nom? Car si vous mesurés le cours d'un instant à celui de dix mille années (88), quelque peu de proportion qu'il y ait entre l'un & l'autre, qui sont des espaces limitez, il s'y en trouve toujours. Mais ce même nombre d'années, à quelque

point

point qu'il soit multiplié, ne peut être mis en comparaison avec un espace aussi indéterminé qu'est l'Eternité. En effet il n'y a aucun rapport de l'infini au fini, comme il y en a toujours un plus ou moins grand, entre le fini & le fini. C'est pourquoi, lorsque vous comparerés la durée de la réputation, quelque longue qu'elle puisse être, avec celle d'une Eternité sans bornes, non seulement vous ne trouverés pas entre elles la plus petite proportion, mais vous n'y en trouverés absolument aucune. Enfin vous ne faites de bonnes actions, vous autres, qu'en vûë de faire parler de vous, & de vous attirer de vaines louanges. Ainsi méprisant les avantages de la conscience & de la vertu, vous ne faites consister votre récompense, que dans des discours frivoles que des Etrangers font de vous. Ecoutés, je vous prie, comme quelqu'un se moqua un jour de cette sotte vanité. Un certain homme (89) en injurioit un autre (90), qui avoit pris faussement la qualité de Philosophe, pour s'en faire gloire & non pas pour

pour s'attacher à la pratique de la vertu. Mais le premier voiant que l'autre ne répondoit pas à ses injures; *Je vois bien*, lui dit-il, *que je me suis trompé & que vous êtes effectivement Philosophe.* „Vous le connoissés donc enfin: lui répondit celui-ci, d'un ton railleur. *Non pas maintenant*, répliqua le premier: *J'en étois persuadé, si vous aviés continué de vous taire.*

Au reste, qu'importe aux grands Hommes (car c'est d'eux que je parle): qu'importe, dis-je, à eux, qui ne cherchent de la Gloire que dans la Vertu, qu'on parle d'eux après leur mort? Car si (ce que nos principes nous empêchent (91) de croire) les Hommes meurent tout entiers (92), la Gloire est un être imaginaire, puisque celui de qui l'on dit qu'elle est, n'existe point. Si au contraire l'ame est immortelle, cette ame juste, se trouvant dégagée de la prison du corps, & s'envolant librement au Ciel, ne méprisera-t-elle pas tout ce qui a rapport à la Terre, puisqu'elle ne

peut goûter la félicité céleste, qu'elle ne se réjouisse d'être délivrée des misères d'ici-bas?

* * *

Quiconque s'enyvrant d'une Gloire chétive,
Ose la comparer au bonheur le plus grand;
Qu'il compare des Cieux la grandeur excessive (93)
A l'espace borné du terrestre Néant! (94)

* * *

Tout resserré qu'en est le circuit habitable,
Encor ne sauroit-il le remplir de son nom!
O l'insensé qu'il est! O qu'il est méprisable,
De dégrader ainsi sa sublime Raison! (95)

* * *

Quand l'éclat de ses faits, son mérite & sa gloire
Pourroient du Monde entier parcourir tous les coins;
Sujet, par sa nature, à passer l'onde noire (96),
Périssable, en un mot, en périroit-il moins?

* * *

Helas! du froid Tombeau les jalouses ténébres
Couvrent également le Lâche & le Héros.
De Caton, de Brutus, autrefois si célébres (97),
Où gisent aujourd'hui les cendres & les os?

Je

*

* *

Je veux qu'à votre mort, on grave ſur le cuivre(98)
Le faſtueux récit de vos exploits vantez.
Nous voions, tous les jours, ces éloges ſurvivre:
Mais connoiſſons-nous ceux qui les ont méritez?

*

* *

Dans un profond oubli, que votre orgueil abhorre,
Tombent ainſi vos noms, & vos honneurs trop courts:
Ou ſi, pour quelque tems, de vous on parle encore;
Ce tems court expiré, vous mourés pour toujours.

* *

*

Mais ne croiés pas pourtant que je ſois l'implacable ennemie de la Fortune. Je conviens que cette trompeuſe rend quelquefois de bons ſervices aux Hommes: comme, par exemple, lors qu'elle s'ouvre à eux; qu'elle leur découvre ſon viſage, & leur fait voir ce qu'elle eſt. Peut-être ne m'entendés-vous pas En effet ce que je veux dire eſt quelque choſe de ſi ſurprenant, qu'à peine puis-je trouver des termes pour vous l'exprimer. Je dis que les adverſitez de la Fortune ſont plus profitables aux Hom-

mes que ses prospéritez. Car toutes les fois qu'elle se pare des faux dehors de la félicité, & qu'elle affecte de faire des caresses, elle n'est rien moins que ce qu'elle paroît. Mais elle paroît toujours ce qu'elle est, lorsqu'en changeant, elle fait voir son inconstance naturelle. Flateuse, elle trompe: Inconstante, elle instruit. En donnant de faux biens, elle asservit ceux qui en jouissent: En faisant connoître combien leurs félicitez sont fragiles, elle rend à ces Esclaves leur liberté. C'est pourquoi, sous la première face, vous la voiés enflée de vanité, outrant toutes choses, & incapable de faire le moindre retour sur elle-même: Mais sous l'autre, elle devient modérée, humble, discrète & prudente; toutes vertus que donne l'habitude des disgraces. Enfin, dans ses faveurs, elle écarte de la route du vrai bien, ceux que ses caresses en ont fait sortir: Et dans ses rigueurs, au contraire, les ramenant en cette route, elle les y tient invariablement attachez. Comptés-vous encore pour peu de chose le service

que

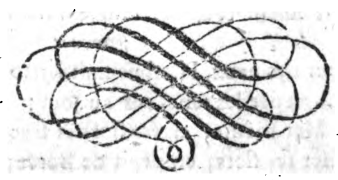
que vous a rendu cette Fortune, ſelon vous, ſi facheuſe & ſi horrible, en mettant à l'épreuve la fidélité de vos amis? Elle a ſéparé les vrais d'avec les faux, a emmené, en s'en allant, ces derniers qui étoient à elle, & vous a laiſſé les premiers qui ſont à vous. A quel prix n'auriez-vous pas acheté un pareil ſervice, lors que vous vous imaginiez être au prétendu comble de votre fortune? Ceſſez donc de regreter maintenant les biens que vous avez perdus; puiſque vous avez trouvé des richeſſes d'un genre infiniment plus précieux, en trouvant des amis.

* * *

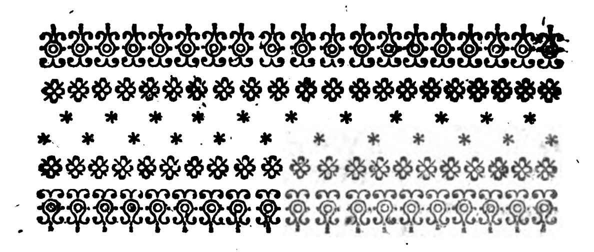
Si toujours la Nature, en ce vaſte Univers,
Produit ſi conſtamment des effets ſi divers:
Si des quatre Elémens nul ne detruit la Terre (99)
Encor qu'ils ſoient toujours l'un contre l'autre en guerre:
Si vers le ſein des eaux, Phœbus finit ſon tour (100),
Pour faire ſuccéder les ténébres au jour:
Enfin ſi la Mer même, en ſes bornes ſerrée (101),
Y vient briſer ſes flots, en dépit de Borée: (102)

Des miracles fi grands, font caufez par l'Amour (103);
Par cet Amour qui regne au Célefte Séjour:
Qui condenfa la Terre, & qui fit fluer l'onde:
Sans l'éternelle ardeur qu'il entretient au monde,
Tout ce qu'on voit d'accord par ce feu mutuel,
On le ferroit glacé d'un froid perpétuel;
Et des fiers Elémens la difcorde inteftine (104)
Bientôt de l'Univers diffoudroit la machine.
C'eft lui, qui raffemblant des Peuples fous des Rois (105),
D'une fainte union leur a prefcrit les loix;
Lui, qui d'un nœud facré, joignant l'Homme à fa Femme,
Fait qu'ils n'ont dans deux corps, qu'un feul cœur & qu'une Ame; (106)
Et qui, par des liens les plus tendres de tous,
Forme de l'Amitié le commerce fi doux. (107).
De cet Amour divin chériffes vous l'un l'autre;
O Mortels! nul bonheur n'égalera le vôtre.

FIN
DU SECOND LIVRE.



REMAR-



REMARQUES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

LE SECOND LIVRE.

****

(1) LA *Rhétorique* eſt un des Arts Libéraux que l'on définit dans les Ecoles, *L'Art de bien-dire*. On lui donne cinq parties, qui ſont: L'Invention, la Diſpoſition, l'Elocution, la Prononciation, & la Mémoire. L'*Invention* conſiſte à imaginer des ſujets propres à perſuader. La *Diſpoſition* les diſtribue, & les met en ordre. L'*Elocution* y ajoute le Style, les termes éloquens & ce qu'on appelle des *Figures de Rhétorique*. La *Mémoire* eſt néceſſaire à la déclamation, auſſi bien que la *Prononciation*, qui ne conſiſte pas ſeulement dans les diverſes infléxions de la voix, mais encore dans la manière de compoſer ſes yeux, ſes mains & tout ſon corps, ſuivant les ſujets qu'on a à traiter.

(2) L'Ecriture sainte attribuë à Jubal l'invention de la *Musique*: Les Paiens en ont donné la gloire à Apollon; Et selon Vossius, Jubal & Apollon sont le même. Les Poëtes ont cependant aussi regardé Mercure, comme auteur de cet Art. Boëce fait entendre ici que les premiers Musiciens étoient des Philosophes. Du moins est-il certain que plusieurs Philosophes ont écrit sur la *Musique*. Pythagore, dont j'ai parlé sous la Note (63) du Livre I. fut chef d'une Secte en *Musique*, qui étoit opposée à celle des Aristoxéniens, ainsi appellez, à cause du Philosophe Aristoxène, leur chef, qui vivoit dans la CXIV. Olympiade, 324 ans avant l'Ere Chrétienne, & qui étoit Disciple d'Aristote. Ces deux sectes différoient, en ce que la première, pour juger des tons, n'avoit égard qu'aux raisons des proportions, & que l'autre croioit qu'il y falloit joindre le jugement de l'oreille, à laquelle il appartient principalement de régler ce qui concerne la *Musique*. Ptolomée le Mathematicien, dont j'ai parlé sous la Note (10) du Livre I. fit un Traité *de l'Harmonie*, sur lequel Porphyre, Philosophe Platonicien, travailla aussi dans le III. Siecle de J. C. Boëce lui même traduisit du Grec en Latin, l'ouvrage que Pythagore avoit fait sur cette matière, & écrivit de plus cinq autres Livres *de la Musique*. Enfin l'on sait que les Bardes des anciens Gaulois, ainsi que les Amautas du Pérou, joignoient de même l'étude de la *Musique* à celle de la Philosophie.

(3) La *Fortune* étoit du nombre des Divinitez ausquelles les Grecs & les Romains élevèrent des Temples

Temples & des Autels. Ils la conſidéroient comme l'ame de toutes les affaires. Ils s'imaginoient qu'elle diſtribuoit, les biens & les honneurs, comme il lui plaiſoit; & c'eſt pour cela qu'ils la placèrent dans le Ciel. Ils la repréſentoient ordinairement comme une femme aveugle & chauve, qui ſe tenoit debout ſur une roue, avec deux aîles aux pieds: expreſſion aſſez naturelle de l'inconſtance & de l'aveuglement de la *Fortune*.

(4) Le *Joug*, dans le ſens propre, eſt une pièce de bois qui ſert à atteler des bœufs à la charrue. Les Romains faiſoient paſſer ſous le *joug*, les ennemis qu'ils avoient vaincus: ce qu'on regardoit comme une grande infamie, parcequ'ils paſſoient ſous une eſpèce de fourches patibulaires. C'étoit une arme, comme une pique ou une hallebarde, poſée de travers & ſoutenuë ſur deux autres poſées à plomb.

(5) L'*Euripe* eſt un canal ou bras de mer entre l'Achaie & l'Isle de Négrepont. Les Hiſtoriens, les Géographes, & les Voiageurs n'ont écrit, ſuivant le P. Babin, qu'une partie de ce qui en eſt; ſoit qu'ils ne l'aient pas vû & qu'ils en aient ſeulement parlé ſur le rapport d'autrui; ſoit qu'ils l'aient conſidéré peu attentivement, & non pas en divers tems, ſelon les divers Quartiers de Lune & les divers jours du mois. A l'endroit où eſt la Ville de Négrepont, l'*Euripe* eſt ſi ſerré, & de ſi peu de largeur, qu'à peine une Galère y peut paſſer ſous un pont-levis qui eſt entre la Citadelle & la Tour des Véni-

tiens. Cet endroit eſt principalement appellé l'*Euripe*. On donne auſſi ce nom à l'étendue d'environ douze lieuës de chaque côté, où le canal étant plus large, ſon cours inconſtant n'eſt viſible qu'au pied du Château. Dans l'eſpace de ces douze lieues de chaque côté, on trouve pluſieurs petits Golfes, où l'on peut remarquer par l'accroiſſement & le décroiſſement de l'eau, la diverſité de ce flux & reflux. Le cours de l'*Euripe* doit être conſidéré en différens tems. Dans chaque Lune, il eſt réglé pendant dix huit ou dix neuf jours, & dereglé durant onze jours. Les huit premiers jours de la Lune, le 14, 15, 16, 17, 18, 19, & 20. de la pleine Lune, & les 27, 28, & 29. qui ſont les trois du dernier Quartier, l'*Euripe* eſt reglé. Les 9, 10, 11, 12, 13, du premier Quartier, & les 21, 22, 23, 24, 25, 26, du dernier Quartier, il eſt dereglé. Ainſi dans chaque Lune, il a onze jours de dereglement, & les 18 ou 19 autres, ſon cours eſt réglé. Pendant les jours de ſon dereglement, il a dans un jour naturel, c'eſt à dire en 24 ou 25 heures, onze, douze, treize, & méme quatorze fois ſon flux, & autant de reflux. Lorsque le cours de l'*Euripe* eſt réglé, il a cela de ſemblable à la mer Océane & au Golfe de Veniſe, qu'en 24 ou 25 heures, il a ſeulement deux fois ſon reflux; & chaque jour il retarde d'une heure comme l'Océan, & dure ſix heures en ſon montant, & autant en ſon deſcendant, ſoit en Hiver, ſoit en Eté, ſoit que le vent ſoit violent, ou qu'il y ait bonace. Dans les jours du dereglement, le montant eſt d'environ une demi heure,

heure, & le defcendant de trois quarts d'heure. Toutes ces marées de l'*Euripe*, reglées ou non reglées, ont encore deux differences d'avec celles de l'Océan; La premiere eft que l'eau ne s'eleve d'ordinaire que d'un pied dans fon montant, & rarement vient jusqu'à deux: Aulieu que l'Ocean s'éleve quelquefois jusqu'à la hauteur de 80 coudées, comme dans les ports de Bretagne. La feconde difference eft, que dans l'Océan, l'eau s'abaiffe, lors qu'elle fe retire en haute mer, & qu'elle s'eleve, quand elle s'approche des côtes. Mais le montant de l'*Euripe* arrive, quand fon eau s'ecoule vers les Isles de l'Archipel où la Mer eft plus grande; & fa defcente, lorsqu'elle court vers la Theffalie, dans le Canal par où les Galères paffent pour aller à Salonichi. Entre le montant & la defcente, il y a un petit intervalle, qui fait paroître l'eau en repos: de forte que les plumes & la paille demeurent fur l'eau fans mouvement, à moins qu'il n'y ait du vent On a encore obfervé que quand la mer monte, elle ceffe quelquefois de monter un quart d'heure ou une demi-heure, quoiqu'elle coure toujours; & qu'alors elle a deux montans dans un même flux. Au refte on n'y reconnoît point de changement fous les Solftices ni fous les Equinoxes. Le P. Babin conféra de toutes ces chofes avec les Turcs & les Grècs, lesquels ont foin de deux moulins qui font fur ce détroit, & ils lui affurèrent qu'ils avoient fait les mêmes remarques fur les cours de l'*Euripe* depuis 14. ans; ce qui leur étoit aifé, parceque les roues des moulins tournent tantôt d'un coté, tantot

de

de l'autre, ſelon le flux & le reflux de l'eau. Que ſi l'on demande la raiſon pourquoi l'*Euripe* eſt reglé dans de certains jours & dereglé dans d'autres, c'eſt ce qu'il eſt bien difficile de ſavoir. On ne ſait pas non plus, pourquoi en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées ſont deux ou trois jours après la nouvelle & la pleine Lune, pourquoi elles croiſſent à la nouvelle Lune, quand cet aſtre a le moins de force, & qu'elles diminuent, lorsqu'il commence à ſe fortifier; pourquoi dans une mer des Indes, l'eau eſt quinze jours à monter & quinze jours à deſcendre; pourquoi dans les ports de Cambaye, les grandes marées ne ſont qu'à la pleine Lune, & qu'au port de Calicut, qui n'en eſt pas éloigné, elles n'arrivent qu'à la nouvelle Lune. Il nous faut avoüer avec le Prophete Roi: *Que les Elevations de la mer ſont ad-admirables & que ſes ſecrets ſont inconnus aux hommes!*

(6) Voy. la Note (114) du Livre III.

(7) *Crœſus*, cinquieme & dernier Roi de Lydie, l'an 557. avant J. C. devint un des plus puiſſans Princes du Monde, par le grand nombre de Conquêtes qu'il fit, en même tems qu'il en devint auſſi le plus magnifique & le plus liberal. Il n'y avoit point de Temple célebre dans la Grèce, où il n'envoiât des préſens dignes d'un grand Roi. Il attira les plus ſavans hommes à ſa Cour, & voulut profiter de leurs entretiens.

Sa

Sa grande puissance ne l'éblouit pas tellement, qu'il n'approuvât la liberté avec laquelle ils lui parloient. Solon lui assûra impunément qu'il faisoit peu de cas de son bonheur, & Bias ou Pittacus gagna ses bonnes graces, en lui faisant sentir par une assez vive raillerie la témérité de l'entreprise qu'il étoit prêt de former sur les Isles voisines du Continent de l'Asie. Son bonheur fut troublé d'abord par la mort du seul de ses fils, qui fût capable de regner après lui. Ce jeune Prince fut tué malheureusement à la chasse; & deux ans après ce funeste accident, Astyagès fut détroné, & l'Empire des Mèdes détruit par Cyrus. *Crœsus*, beaufrere d'Astyagès, fut moins touché de son malheur, que des progrès du nouveau Conquérant. Et le desir d'ajouter la Cappadoce à ses Etats, se joignant encore à la jalousie qu'il avoit conçue contre Cyrus, l'engagea enfin dans une guerre qui lui fut fatale. Cyrus aiant gagné sur lui une Bataille, vint mettre le siège devant la Ville de Sardes, qu'il prit en quatorze jours. *Crœsus* sur le point d'y être tué par un Soldat qui ne le connoissoit pas, fut délivré de la mort, par le seul fils qui lui restoit, & qui avoit été muet jusqu'alors. Ce jeune Prince effraié au dernier point de ce spectacle, s'écria, dit-on, par un effort merveilleux que la Nature fit en lui; *arrête, Soldat, ne porte point ta main sur le Roi mon pere. Crœsus* comptoit alors la 14. année de son regne, & c'étoit la 544. avant J. C. On le mena devant Cyrus, qui fit élever aussitôt un bucher, pour l'y

bruler

brûler avec 14. jeunes Lydiens. Mais *Crœsus*, en ce moment, reconnoissant la vérité de ce que Solon lui avoit dit, qu'on ne pouvoit assûrer de personne avant sa mort, qu'il fût heureux; il ne pût s'empêcher de s'écrier; *O Solon, Solon!* cette parole remarquée par Cyrus, lui sauva la vie: On obligea *Crœsus* de déclarer ce qui le faisoit s'écrier ainsi; & son vainqueur prenant des sentimens plus humains, ordonna qu'on éteignit le feu, ce qu'on n'auroit pû faire, si, comme dit Boëce, une pluïe abondante n'avoit favorisé l'empressement des Persans. *Crœsus*, délivré pour la seconde fois de la mort, entra bientôt dans la confidence de son nouveau Maître, par les avis qu'il lui donna, pour conserver les richesses de la ville de Sardes, & pour empêcher les Lydiens de se révolter. Il l'accompagna ensuite dans toutes ses expéditions, & en particulier dans celle que ce Conquérant entreprit contre les Massagètes: occasion où il fit paroître tant de prudence & de grandeur d'ame, que Cyrus prêt à éxposer sa vie, jugea à propos de le conserver à l'abri du danger, pour servir de conseil à Cambyses son fils. Celui-ci, après avoir traité quelque tems *Crœsus* comme il le méritoit, lui fit enfin sentir le poids de la servitude. Car s'offensant des sages conseils qu'il lui donnoit, il se saisit de son Arc pour le percer d'une flèche, & le voiant s'échaper, il ordonna qu'on le fit mourir. Hérodote ne dit plus rien de *Crœsus*, si non que ceux qui reçurent cet ordre, ne l'executèrent pas, & que Cambyses charmé de le revoir, punit néanmoins de mort ceux qui l'avoient con-

conſervé. On ne ſait pas quand il mourut, mais il y a apparence qu'il ſurvêquit peu à Cambyſes, puisqu'on ne le retrouve plus ſous le regne de Darius.

(8) La *Lydie* a été un païs conſidérable de l'Aſie mineure, qui a porté auſſi le nom de *Mœonie* & qui a préſentement celui de *Caraſie.* Le Roiaume de Lydie commença par Argon, de la branche des Héraclides, & dura jusqu'a Candaules, qui étoit le vingt-deuxieme Roi, & qui fut tué par Gygès. Celui-ci commença la branche des Mermnades, & eut pour ſucceſſeurs, Ardys, Sadyettès, Alyattès, & Crœſus, qui en fut le dernier Roi. La *Lydie* fut depuis ſujette aux Perſes, aux Grècs, & aux Romains. Préſentement elle eſt ſous la domination des Turcs.

(9) *Cyrus* nâquit de Cambyſes, Roi des Perſes, & de Mandane fille d'Aſtyagès, Roi des Mèdes, l'an 599. avant J. C. Dès l'age de ſeize ans, il eut part à la défaite d'Evilmerodach, fils de Nabuchodonoſor, Roi d'Aſſyrie, qui avoit fait des courſes dans la Médie. Peu après il fut rapellé par ſon père, qui le fit élever avec un ſoin extrême dans tous les exercices capables de former un grand Prince. En l'année 559. il prit le commandement de l'Armée des Perſes & de celle des Mèdes, pour faire la Guerre à Nerigliſſorus, Roi de Babylone, avec Cyaxarès ſon Oncle maternel. Les années ſuivantes, il défit Crœſus, & le fit enfin priſonnier. L'an 543. il ſoumit l'Ionie. Delà il tourna ſes armes contre Nabo-

Nabonidus, défit ce Prince, l'assiégea dans Babylone; & aiant pris cette Ville, il éteignit l'Empire des Babyloniens, l'an 538. Il en laissa la souveraineté à son Oncle Cyaxarès, ou Darius Mède, dont il épousa la fille unique, & regna depuis sur l'Arabie, les deux Phrygies, l'Ionie, la Lydie, la Carie, l'Eolide, la Paphlagonie, la Cilicie, & l'Isle de Chypre. Enfin aprês avoir levé une armée de six cens mille hommes d'Infanterie & de cent vingt mille hommes de Cavalerie, & deux mille chariots armés de faulx, pour réduire tous les Peuples qui s'étendoient depuis la Syrie jusqu'à la mer Rouge, il succéda à son pere Cambyses & à son beaufrere Cyaxarès, qui venoient de mourir, & réunit ainsi la Monarchie de tout l'Orient. Les Auteurs varient extrêmement sur la manière dont il mourut. Hérodote & Justin disent, qu'aiant été vaincu par Tomyris, Reine des Massagètes ou Scythes, elle lui fit couper la tête, & la plongea dans un outre rempli de sang, lui reprochant sa cruauté par ces paroles: *Satia te sanguine quem sitisti*: C'est àdire: *Saoule-toi du sang dont tu as été si alteré.* Diodore dit que l'aiant fait prisonnier, elle le fit crucifier. Ctesias rapporte que dans un combat contre les Derbices, Peuple voisin de l'Hircanie, *Cyrus* fut blessé d'un coup de trait dont il mourut trois jours aprês. D'autres disent qu'il fut tué dans un combat naval contre les Samiens. Xénophon le fait mourir dans la Perse, de mort naturelle; mais l'Histoire la plus véritable est qu'il fut tué dans la Guerre qu'il fit aux Scythes, l'an 529. avant J. C.

(10) Boèce

(10) Boëce parle ici de *Paul Emile*, surnommé le *Macédonique*, Général Romain, qui fut deux fois consul; la première avec Cn. Bebius Tamphilus l'an 572. de Rome & 182. avant J. C. Année dans laquelle il triompha des Liguriens; & la seconde fois avec C. Licinius Crassus l'an 585. Ce fut alors, qu'aiant surmonté le Roi Persée, réduit la Macédoine en Province, & démoli soixante-dix places, qui avoient favorisé les Ennemis, il mérita le surnom de *Macédonique*, & retourna comblé de gloire à Rome, où le Triomphe qu'on lui décerna, dura trois jours. Pendant la première journée de cette superbe pompe, on vit passer les chariots remplis d'une infinité de rares statues & d'éxcellens tableaux pris dans les villes conquises. Le second jour, on porta les armes les plus riches des Macédoniens; & ces dépouilles étoient suivies de trois cens hommes chargés de sept cens cinquante vases pleins d'argent monnoyé, & pesant chacun trois talens. D'autres portoient de riches coupes & des vaisseaux précieux. Le troisième jour, avant que le Soleil fut levé, les Trompètes & les autres Joüeurs d'Instrumens, commencèrent à s'avancer vers le Capitole. Derrière eux marchoient six vingts bœufs blancs, avec leurs cornes dorées, d'où pendoient des guirlandes de fleurs. Ces victimes étoient conduites par de jeunes hommes, qui avoient devant eux des tabliers faits à l'éguille, & par d'autres qui tenoient à la main des hâches d'or, pour servir aux sacrifices. Ensuite, passèrent les Officiers qui portoient l'or monnoyé dans soixante-dix-sept grands vases,

 pesant

pesant trois talens chacun ; & ceux qui soutenoient cette grande coupe d'or massif enrichie de pierres précieuses & du poids de dix talens, dont *Paul Emile* alloit faire une offrande aux Dieux. Après vinrent ceux qui portoient les vases d'or de Persée, d'Antigonus & de Seleucus, suivis du char de Persée dans lequel étoient ses armes & son Diadéme. Les enfans de ce malheureux Prince marchoient ensuite & après eux Persée, vêtu de noir, accompagné de ses amis qui pleuroient son esclavage. Devant le Triomphateur, on vit 400. Couronnes d'or, dont les villes de Grèce avoient honoré *Paul Emile* à cause de ses grandes vertus. Enfin ce vaillant Capitaine parut sur un char magnifique, couvert d'un manteau tissu d'or & de pourpre, & tenant une branche de laurier à la main droite. Il étoit suivi des Soldats, qui portoient aussi chacun une branche de laurier & chantoient des airs de réjouissance. Le Roi Persée faisoit le plus bel ornement de ce Triomphe. *Paul Emile* avoit pleuré le malheur de ce Prince, avec une générosité sans égale ; & lui-même il eut celui de perdre deux de ses fils, pendant les réjouissances de son Triomphe. Tant il est vrai qu'il n'y a point de joie qui ne soit mêlée d'amertume !

(11) *Persée*, dernier Roi de Macedoine, succéda, l'an 178. avant J. C. à son pere Philippe, qui n'étant pas satisfait de sa conduite, avoit eu dessein de le deshériter & de donner le Roiaume à Antigonus, fils du frere de son Tuteur. *Persée* fit mourir son compétiteur, & fit la Guerre aux Romains, sans aucun

aucun succès. Il fut souvent battu & entièrement défait à la bataille de Pydne par Paul Emile l'an 168. Dans la déroute générale de son armée, il prit la fuite, & s'étant retiré dans l'Isle de Samothrace, il y fut découvert par les Romains & mené en Triomphe à Rome devant le Char de Paul, son vainqueur, comme je l'ai dit dans la Note précédente. Quelques Critiques modernes prétendent, qu'il fut réduit à la dure nécessité d'exercer le métier de Serrurier, pour gagner sa vie.

(12) Passage Grec, que Boëce a conservé dans la Langue originale & qu'il a tiré du dernier Livre de l'Iliade d'Homère.

(13) Les Poëtes feignent qu'Amalthée, fille de Melisse Roi de Candie, allaita Jupiter du lait d'une chèvre qu'il laissa à sa Nourrice avec cette propriété, qu'elle lui fourniroit abondamment toutes choses. C'est pourquoi elle fut appellée *Corne d'abondance.* D'autres disent qu'Hercule aiant arraché une des cornes du fleuve Acheloüs, transformé en Taureau, les Nymphes l'emplirent de fleurs & de fruits, & la consacrèrent à la Déesse *Abondance.*

(14) Voy. la Note (78) du Livre I.

(15) Voy. plus haut la Note (13). L'Explication historique que l'on donne de la *Corne d'Abondance,* est qu'il y a un terroir en Lybie de la figure d'une corne de Bœuf, fort fertile en vins, &

en fruits exquis, qui fut donné par le Roi Ammon à sa fille Amalthée, que les Poëtes ont feint avoir été Nourrice de Jupiter.

(16) Boëce n'a pas pris la peine de nous apprendre les noms des personnes qui se chargèrent de lui faire donner de l'éducation dans sa jeunesse: mais il y a apparence que c'étoient quelques uns des *Aniciens*, des *Manliens*, ou des *Sévérins*, ses parens: Surquoi il ne sera pas inutile de rapporter ici ce qu'on sait de ces trois Familles. Celle des *Aniciens*, qui étoit plébeïenne, fut très-illustre à Rome sous les Empereurs chrétiens, & avoit même produit des Consuls avant Jules César. Le premier de cette famille que l'on trouve dans l'Histoire, est un *L. Anicius Gallus*, Préteur, l'an de Rome 585. & 169. avant J. C. Il eut cette année-là les honneurs du Triomphe, pour avoir commandé avec un très-grand succès en Illyrie & en avoir fait prisonnier le Roi nommé *Gentius*. Il est sans doute le même que *L. Anicius Gallus*, qui fut Consul en 594. & 160. ans avant J. C. quoique les Auteurs du Moreri en fassent deux personnes. On trouve après cela *Anicius Céréalis*, ainsi surnommé pour avoir pourvû à la subsistance de la ville de Rome dans un tems de disette; Il fut désigné Consul l'an 64. de l'Ere Chrétienne; & se tua l'année suivante, pour ne pas tomber dans les mains de Néron, qui le soupçonnoit d'avoir trempé dans une conjuration contre sa personne. *Anicius Maximus* fut Proconsul de Bithynie, sous l'Empereur Trajan, qui vivoit sur la fin

fin du I. Siecle & au commencement du II. *Q. Anicius Faustus* fut *Propraetor Augustorum*, c'est-à-dire Lieutenant de l'Empereur Sévére dans la Dace vers l'an 203 : *Anicius Festus* étoit Proconsul d'Asie en 217 & 218. sous l'Empire de Macrin. *Anicius Faustus* fut Consul sous Dioclétien en 298. & Préfet de Rome l'année suivante. *Anicius Julianus*, que Symmaque, a loué comme le plus noble, le plus riche, & le plus puissant personnage de son tems, se distingua encore plus par son esprit & par sa bonté, que par ses avantages extérieurs. Il fut le premier de sa famille qui embrassa la Religion Chrétienne, & l'on croit qu'il fut pere de Basiline, épouse de Jules-Constance, frere de Constantin & même de Julien l'*Apostat*. Il fut consul, sous Constantin, en 322. Gouverneur de la Tarragonoise en 326, & presque toujours continué dans la Préfecture de Rome depuis l'an 326 jusqu'en 329. *Anicius Paulinus* fut aussi Préfet de Rome, sous Constantin, en 331 & 332. Un de ses freres du même nom fut Proconsul d'Asie & de l'Hellespont, puis Consul en 334. On vante sa noblesse, son éloquence, son amour pour la justice & la gravité de ses mœurs. Outre le Consulat, il exerca encore la Préfecture de Rome une partie de cette année & la suivante. On croit qu'il fut pere d'*Anicius-Sextus-Petronius-Probus*, qui fut celui des *Aniciens* qui se distingua le plus. Il étoit le quadris-aieul de notre Auteur. Ammien-Marcellin, Ausone, Symmaque & le Code Theodosien en font une trés-honorable mention. Il vivoit dans le IV. Siecle, & avoit la réputation d'un

des plus grands & des plus celébres Magiſtrats de l'Empire. Il fut Conſul ordinaire l'an de J. C. 371. avec l'Empereur Gratien. Toutes les Provinces ſe loüèrent des bontés de ce Grand-Homme. Il quitta ſa charge de Préfet du Prétoire, comme nous l'apprend Ammien-Marcellin, & il mourut ſaintement. Sa maiſon étoit des plus belles de la Ville de Rome; & il poſſedoit de ſi grands biens, que Zoſime, qui en parle avec une maligne envie, dit qu'il ſembloit qu'il eût ramaſſé chez lui toutes les richeſſes des Romains. On lui avoit juſtement donné le ſurnom de *Probus*, qui paſſa depuis à pluſieurs de ſes deſcendans, puiſque la probité étoit le caractère de toutes ſes actions. Il eut de ſa femme *Proba-Falconia*, trois fils, *Anicius-Sextus-Olybrius*, *Anicius-Sextus-Probinus* & *Anicius-Sextus-Probus*. Les deux prémiers furent Conſuls en 395. & le troiſième en 406. Nous avons encore le Poëme que Claudien compoſa à l'occaſion de leur Conſulat. En voici quelques vers, qui ſont un bon témoignage de la grandeur de cette famille.

Quemcunque requires,
Hac de ſtirpe virum, certum eſt de Conſule naſci.
Per faſces numerantur avi, ſemperque renata
Nobilitate virent, & prolem fata ſequuntur
Continuum ſimili ſervantia lege tenorem:
Nec quiſquam procerum tentat, licet ære vetuſto
Floreat, & claro cingatur Roma Senatu,
Se jactare parem.

Olybrius

Olybrius mourut jeune & Rome pleura sa perte. Ses deux freres firent poser cette inscription au bas d'une Statue qu'ils élevèrent à la mémoire de leur pere.

Sexto. Petronio. Probo. Viro.
Clarissimo.
Proconsul. Africæ. Præfecto. Prætorio.
Quater. Italiæ. Illyrici. Africæ.
Galliarum. Consuli. Ordinario. Patri.
Consulum.
Anicius. Probinus. Vir. Clarissimus.
Consul. Ordinarius. Et. Anicius. Probus.
Vir. Clarissimus. Quæstor. Candidatus.
Filii.
Munus. Singulari. Religione. Debitum.
Dedicarunt.

On voit encore maintenant à Rome le Tombeau du même *Anicius Petronius* & de sa femme *Proba Falconia*; & il y en a peu de ces tems-là qui soient aussi magnifiques. L'inscription ou Epitaphe qu'on y lit, mérite aussi de trouver place en cet endroit:

Sublimes quisquis tumuli miraberis arcus
Dices, quantus erat, qui, Probus, hic situs est!
Consulibus proavis, soceroque Ex-Consule major.
Quod geminas Consul reddidit ipse domos.

Præfectus quarum totâ dilectus in Urbe,
Sed fama emensus quicquid in orbe hominum est.
Æternos, heu, Roma tibi qui posceret annos,
Cur non vota tui vixit adusque boni?
Nam cum sexdenos mensis suspenderet annos,
Dilecta è gremio raptus in Æthra Probæ.
Sed periisse Probum meritis pro talibus absit;
Credas, Roma, tuum: Vivit & astra tenet.
Virtutis, fidei, pietatis, honoris, amicus,
Parcus opum nulli, largus at ipse fuit.
Solamen tanti Conjunx tamen optima luctus.
Hoc, Proba, sortita est, jungat ut urna pares.
Felix, heu, nimium felix, dum vita maneret,
Digno juncta viro, digna simul tumulo.

Anicius Sextus Probus, l'un des fils de *Petronius*, fut le tris-aieul de Boëce. Son nom étoit si vénérable à tous les Peuples de l'Univers, que deux sages d'entre les Perses, qui vinrent l'an 390. à Milan pour y voir St. Ambroise, passèrent expressément à Rome pour y visiter *Anicius Probus*. Il étoit contemporain d'*Anicius Bassus*, son parent, qui fut Consul ordinaire avec Philippe en 408. & avec Flavius Antiochus en 431. *Bassus* crut avoir sujet de se plaindre du Pape Sixte III. Pour s'en vanger, il se ligua avec un Sénateur de ses amis nommé Marinien, & en 433. ils accusèrent ce Pape d'avoir corrompu une Vierge de l'Eglise. L'Empereur Valentinien, pour connoître de cette affaire, fit assembler un Concile à Rome, auquel Sixte se soumit. Mais il y fut déclare

déclaré innocent, après un examen très-rigoureux : & l'assemblée priva *Bassus* & Marinien de la Communion, qui ne devoit leur être accordée qu'à la mort. Valentinien n'étant pas satisfait de cette peine, confisqua tous les biens de *Bassus*, & les donna à l'Eglise. *Bassus* mourut trois mois après : & le Pape, qui en fut sans doute fort affligé, embauma charitablement son corps, & l'enterra dans la chapelle des Aniciens, qui étoit derrière le chœur de l'Eglise de St. Pierre. Mais les Savans ont montré que les Actes du Concile dont j'ai parlé, sont manifestement corrompus. Les autres Personnages de la Famille des *Aniciens*, que l'on connoît encore pour avoir été Consuls, sont : *Anicius Maximus* en 433. *Anicius Glabrio Faustus* en 438. *Flavius Anicius Maximus* en 443. *Anicius Olybrius* en 464. *Anicius Faustus* en 482 & 490. *Anicius Manlius* en 487. *Anicius Probinus* en 489. *Anicius Olybrius* le jeune en 491. *Anicius Probus* en 513 & 525. *Anicius Maximus* en 523. & *Anicius Olybrius* le jeune en 526. Tous ceux-ci étant contemporains de Boëce ont pu, à l'exception des derniers, être du nombre de ceux qui prirent soin de son éducation. Il y a cependant plus d'apparence que, comme ils ne lui touchoient de parenté que par sa bisaieule maternelle, fille d'*Anicius Sextus Probus*, laquelle avoit été mariée à *Manlius Theodorus* ; c'étoient plustôt quelques uns de la famille de ce dernier ou de celle des *Séverins*, comme étant parens paternels de Boëce, qui furent ses tuteurs après la mort de son pere. La famille des *Manliens*

ne fut ni moins célébre à Rome, ni moins féconde en hommes illustres que celle des *Aniciens*. On y compte jusqu'à trois Consuls, douze Tribuns avec la puissance du Consulat, & deux Dictateurs. On croit qu'ils descendoient de *Manlius* ou plustôt d'*Octavius Manilius*, chez lequel Tarquin son beau-pere se retira, après avoir été chassé de Rome, l'an 245. de cette ville & 509. avant J. C. comme nous l'apprenons de Tite-Live. *Manlius-Theodorus*, bis-aieul de Boëce, fut Consul avec l'Eunuque Eutrope l'an 399. de J. C. C'est de lui que St. Augustin fait mention, en addressant ces paroles à Monique sa mere: „Un homme s'est distingué sur tous les „autres dans ce Siecle, autant par son esprit, son „éloquence & l'éclat de sa fortune que par la so-„lidité de son jugement. C'est *Theodore* que vous „avés particuliérement connu; & il est tel que ni „maintenant ni dans les Siecles avenir, il n'y aura „pas lieu d'accuser celui-ci d'avoir été stérile en „hommes de lettres.„ Le Poëte Claudien, dont j'ai déja parlé, fit, sur le Consulat de *Manlius*, un poëme sur la fin duquel, faisant des vœux pour toute la famille *Manlienne*, il y ajoute une prédiction qui semble ne regarder que Boëce. Voici ce qu'il dit:

Consul per populos idemque gravissimus auctor
Eloquii, duplici vitta subnixus in ævum
Procedas, pariter libris fastisque legendus.
Accipiat patris exemplum, tribuat que nepoti
Filius, & cœptis ne desit fascibus hæres.
Decurrat trabeata domus, tradat que secures

Mutua

Mutua posteritas, servato que ordine fati
Manlia continuo numeretur Consule proles.

On trouve encore un autre *Manlius Theodorus* qui fut Consul l'an 505. mais comme il pouvoit être à peu près de l'âge de Boëce, on doute qu'il ait été du nombre de ses tuteurs, d'autant plus qu'on croit que notre Auteur étoit du *côté* paternel de la famille des *Severins* quoiqu'il portât avec ce nom, ceux d'*Anicius* & de *Manlius Torquatus*. Or l'on prétend, (car la chose n'est pas encore bien éclaircie) ou que *Manlius Theodorus* eut une fille qu'il maria à un *Severin* aieul de Boëce, ou qu'un fils de *Manlius* passa par adoption dans la famille des *Severins* & que de lui sortit Boëce pere de notre Auteur, lequel étant Préfet du Prétoire fut tué l'an 455. avec le Patrice Ætius dans le Palais & de la propre main de l'Empereur Valentinien III. Prince naturellement jaloux, défiant & déja prevenu contre l'un & l'autre au sujet de l'évasion des Huns: Injustice à laquelle ce Prince ne survêcut pas longtems: car *Flavius Anicius Petronius Maximus*, le même dont j'ai parlé plus haut, & duquel Valentinien avoit violé la femme, voulant s'en vanger, profita du ressentiment de quelques Officiers, fachés de la mort d'Ætius, àqui ils devoient leurs fortunes, & les porta à se défaire de l'Empereur, ce qui fut executé le 17. mars 455. l'année même dans laquelle Boëce notre Auteur étoit né. On trouve deux de ses parens l'un nommé *F. Severinus* Consul en 461. l'autre sous le sim-

ple

ple nom de *Severinus* aussi Consul en 481. & ce sont vrai-semblablement ceux ausquels il fut redevable de l'excellente éducation qu'il reçut.

(17) Boëce se maria deux fois: la première avec *Elpis*, Dame d'une famille des plus considérables de Messine. Cette aimable personne n'étoit pas moins illustre par son goût pour les belles lettres que par l'éclat de ses vertus. Elle aimoit surtout la Poësie. On ne sait pas précisément de quelle maison elle sortoit, mais il est sûr que son pere étoit élevé aux premiers honneurs de sa patrie. Elle avoit une sœur nommée *Fauste* ou *Faustine* femme de *Tertulle*, Senateur Romain, & mere de plusieurs Martyrs: Savoir de *Placide*, de *Flavie d'Eutiche* & de *Victor*. *Elpis* a laissé quelques hymnes, qui se trouvent dans le Breviaire Romain, sur le Martyre de St. Pierre & de St. Paul, comme celle qui commence par ce vers: *Aurea luce & decore roseo.* Et celle ci: *Jam bone pastor, Petre clemens, accipe.* Elle composa aussi cette autre sur St. Pierre dans les liens. *Petrus Beatus catenarum laqueos.* Les Auteurs du Moreri disent qu'*Elpis* mourut à Pavie, où elle s'étoit retirée, parceque Boëce son époux y étoit prisonnier par les ordres de Théodoric Roi des Lombards. Cela ne paroît pas exacte, parceque long-tems avant la detention de Boëce, il avoit épousé *Rusticienne* sa seconde femme. Il y a plus d'apparence que la première fut inhumée dans le vestibule de St. Pierre de Rome, où l'on lit encore son Epitaphe, qui étoit, dit-on, de la façon d'*Elpis*.

Elpis

Elpis dicta fui, Siculæ regionis alumna,
Quam procul à patria conjugis egit amor.
Quo sine mœsta dies, nox anxia, flebilis hora,
Nec solum caro, sed spiritus unus erat.
Lux mea non clausa est, tali remanente marito,
Majori que animæ parte superstes ero.
Porticibus sacris jam nunc peregrina quiesco
Judicis æterni testificata thronum.
Ne qua manus bustum violet, nisi forte jugalis
Hæc iterum cupiat jungere membra suis.
Ut thalami tumuli que comes nec morte revellar
Et socios vita nectat uterque cinis.

Le Buste d'Elpis se voit, dans la Salle de la Maison de Ville de Messine, entre les statuës d'Annibal, de Scipion l'Africain, & de Cicéron, avec une belle Inscription, qui marque que ce Monument de marbre fut placé en cet endroit-là en 1543. Le Senat le fit venir de Palerme, où il étoit entre les mains des Jesuites.

(18) L'Epouse dont parle ici Boëce, étoit sa seconde, nommée *Rusticienne*, fille de Symmaque, duquel j'ai parlé sous la Note (64) du Livre I. Cette Dame ne fut point enveloppée comme son pere & son mari dans leur disgrace; elle leur survêquit assez long-tems, puisqu'elle vivoit encore quand Totila

Totila Roi des Goths, qui avoit été mis sur le Thrône d'Italie, après la mort d'Evaric, vers l'an 541. prit Rome, & en donna le pillage à ses Soldats. Ce sac fut le spectacle du monde le plus triste, & réduisit toutes les personnes de qualité à une si grande misère, que les principales Dames, & entre autres la femme de Boëce, furent contraintes de mandier leur pain aux portes des Goths, ce qui arriva vers l'an 542. ou 543.

(19) Boëce eut, de son premier mariage, deux fils, *Patrice & Hypace.* Ils furent faits Consuls tous deux ensemble l'an 500. Voy. plus bas la Note (22). Il eut de son second mariage, deux autres fils, ausquels il donne la qualité de *Consulaire,* non pas pour avoir été Consuls, mais comme étant nés d'un père qui l'etoit. Quelques uns qui n'ont pas fait cette réflexion, ont prétendu que ces deux fils avoient été Consuls en l'année 522. sous les noms de *Boëce* & de *Symmaque.* Mais il est visible qu'ils confondent les fils avec leur père *Boëce,* qui fut en effet collégue de *Symmaque* son beaupere, dans le Consulat, en l'année 522. Voy. la Note (62) du Liv. I.

(20) Les Poëtes attribuent l'invention des *Chars* à *Erichtonius,* quatrième Roi des Athéniens, qui regnoit, dit on, l'an 2546. du Monde, 1489. avant J. C. Ils disent qu'il s'en servit, pour y cacher la moitié de son corps, à cause de la difformité de ses jambes, qui étoient tortues comme des serpens.

(21) Les

(21) Les *Sénateurs* Romains (dont j'ai deja parlé sous la Note (48) du Livre I. en parlant du Sénat) étoient des Magistrats que Romulus avoit créez pour être ses Conseillers d'Etat & pour juger les differens du Peuple. Leur nombre fut d'abord de cent. Mais après que les Sabins eurent été reçus dans la Ville de Rome, Romulus & le Roi Tatius créèrent cent nouveaux *Sénateurs* tirés, comme les premiers, des plus illustres Maisons de Rome. Tarquin l'Ancien augmenta encore ce nombre, choisissant dans les Familles Plébéiennes, ou bourgeoises, cent personnes remarquables par leur vertu. Il leur donna le titre de *Patriciens*, & les fit ensuite recevoir dans le Sénat, qui fut alors composé de de trois cens *Sénateurs*. Ceux qui avoient été ajoutés aux deux cens premiers, furent appellés *Conscripts*; & delà est venu l'usage, quand on parloit au Sénat, de donner aux *Sénateurs* le titre de *Patres Conscripti.* On comptoit plus de quatre cens *Sénateurs*, sous le consulat de Messala & de Pison. Ils étoient au nombre de six cens du tems de Gracchus. Pendant les Guerres Civiles ils furent réduits à trois cens. Jules-Cesar les augmenta jusqu'à huit ou neuf-cens; & les Triumvirs, après lui, jusqu'à mille. Mais Auguste les réduisit à six cens. Dans les premiers tems, il n'y avoit que ceux qui étoient de race Patricienne, c'est à dire, descendus des trois cens anciens *Sénateurs*, qui fussent admis dans le Sénat. Ensuite on y fit entrer les Plébéiens, quand ils avoient passé par les Magistratures. Il falloit qu'un *Sénateur* fût au moins âgé de

de vingt ans, & qu'il eût huit cens mille sesterces de biens, ce qui monte à quinze mille écus d'Allemagne, ou vingt mille de France. Après y avoir été admis, s'il lui survenoit quelque perte qui diminuât considérablement son bien, il perdoit sa charge & son rang. C'étoit aux Censeurs à choisir ceux qui devoient avoir entrée dans le Sénat, & à les en chasser, quand ils s'en rendoient indignes. Les *Sénateurs* avoient aussi le droit de choisir entre eux celui qui devoit tenir le premier rang, à qui l'on donnoit le nom de *Prince du Sénat*. Cette dignité étoit à vie, & on n'en nommoit un nouveau qu'après sa mort. L'habit des *Sénateurs* étoit une Tunique ornée de grands galons, qu'ils appelloient *Latus clavus*, ce qui les distinguoit des Chevaliers.

(22) Les Sénateurs avoient droit de s'asseoir sur la chaise appellée *Curule*. C'étoit un siège garni d'yvoire, que ces Magistrats mettoient dans leur char, lorsqu'ils se montroient en public. Mais par ce que dit Boëce, il paroît que les Sénateurs avoient de pareilles chaises dans le Senat. Les Ediles *Curules* avoient aussi droit de s'asseoir sur de semblables sièges: c'est delà qu'on les appelloit *Curules*, parceque ces sièges les distinguoient des simples Ediles.

(23) Boëce parle du Roi *Théodoric*, qui s'étant rendu à Rome, où il étoit fort souhaité, fit beaucoup de caresses au Sénat, pourvût la Ville de Bled pour une année, & assigna annuellement pendant le

cours

cours de pluſieurs autres, une groſſe ſomme d'argent pour en reparer les murailles. Boëce, à la tête des Senateurs, fit à ce Prince un diſcours public à cette occaſion. A quoi Theodoric, répondant en termes les plus obligeans, promit au Sénat qu'il ne feroit jamais rien de contraire à ſa dignité & à ſes interéts. Le Roi harangua auſſi le Peuple au milieu du Cirque, en preſence des Sénateurs, de Boëce & de ſes deux fils. Il donna des marques publiques de ſa liberalité, & la Féte finit par un grand feſtin que ce Prince donna aux Sénateurs, de la même manière qu'on en uſoit dans les jours de Triomphe. Tout cela arriva en l'année 500.

(24) Boëce ſe donne ici le titre de *Conſulaire*, parcequ'il avoit été *Conſul* treize ans auparavant en l'année 487. voy. les Notes (37) & (62) du Liv. I.

(25) Le *Cirque* étoit une place où le Peuple s'aſſembloit pour voir les ſpectacles. Sa forme, qui étoit *circulaire* ou ronde, lui avoit donné ce nom. L'origine des *Cirques* vient de la Grèce, & a commencé par les jeux olympiques. Le grand *Cirque* de Rome étoit un lieu fort ſpacieux, entre le mont Palatin & le mont Aventin, deſtiné pour les ſpectacles publics. On dit que Tarquin l'Ancien fut le premier qui le fit environner d'échafauts de bois, ſur lesquels étoient aſſis & placez les ſpectateurs, qui jusques-là s'étoient tenus debout. L'aire du *Cirque* étoit en cercle, comme le nom même le

 marque.

marque: mais d'une figure ovale, plus longue que large. Sa longueur étoit de trois stades & demie, & sa largeur de quatre arpens. Il étoit environné de fossez. Dans la suite des tems, cette place devint un des plus magnifiques édifices de la Ville de Rome. L'Amphithéatre, qui entouroit trois côtez de cette place, avoit au bas des degrez de pierre, au dessus desquels il y avoit deux étages de loges de bois & des galleries qui regnoient à l'entour, afin d'éviter la confusion. Il avoit huit stades de pourtour & cent pas de hauteur. Il pouvoit contenir 150. mille hommes. Ces trois côtez étoient couverts; le quatriéme étoit découvert. Dans ce dernier, il y avoit des loges grillées, où étoient renfermez les chevaux & les chariots, qui devoient courir, & qui partoient aussitôt que les portes grillées étoient ouvertes. Au dehors de l'amphitheatre du *Cirque*, il y avoit un grand portique où étoient les boutiques. A l'extremité de la place du *Cirque* étoit placé le But, que les Latins appellent *Meta*, dont les chariots faisoient le tour, quand ils étoient parvenus jusques-là. Les autels de Saturne, de Jupiter, & de Mars étoient de ce côté là: ceux de Venus, de Mercure, & de la Lune, du côté des loges grillées. Quelques Empereurs prirent plaisir à orner le *Cirque*. Claude fit dorer les pilliers ou Colomnes qui servoient de But, & revêtir de marbre les loges grillées, qui n'étoient auparavant que de tuf. Caligula fit sabler la place de terre rouge & de couleur d'or. Heliogabale la fit parsemer de poudre d'or & d'argent. Les bancs étoient garnis de marches

de

de roseaux, & chaque place séparée des autres par des palissades. Les Citoïens Romains y étoient placés par ordre de dignité. Savoir, les Sénateurs & les Chevaliers dans les endroits qui leur étoient destinez, & le Peuple par Decuries.

(26) Le *Triomphe* étoit une cérémonie solemnelle, qui fut instituée par Romulus, après avoir vaincu Acron Roi des Ceniniens. Quelques uns néanmoins ont écrit que ce fut Tarquin l'Ancien, qui entra le premier dans Rome, sur un char avec une pompe très magnifique, lorsqu'il triompha environ cent ans après. Quoiqu'il en soit, il est certain que, depuis ce Tarquin, il n'y eut plus de *Triomphe*, pendant le regne des Rois, & que Valerius Publicola, Consul, fut le premier qui reçut cet honneur de la République. Dans la suite des tems, on vit souvent des *Triomphes*. On ne l'accordoit qu'à un Dictateur, à un Consul, ou à un Preteur. Le Général d'Armée qui demandoit le *Triomphe*, étoit obligé de quitter le commandement de l'Armée, & de demeurer hors de la *Ville de Rome*, jusqu'à ce que cet honneur lui eût été accordé. Il écrivoit des Lettres au Sénat, qui contenoient le recit de la victoire qu'il avoit remportée; & le Sénat s'assembloit dans le Temple de Mars, où il en faisoit faire la lecture, & prenoit le serment des Centurions, qui juroient que ce recit étoit véritable, & qu'il y avoit eu 5000. hommes de tués du côté des Ennemis; car ce nombre étoit nécessaire pour obtenir le *Triomphe*. Lors que le Sénat avoit donné son decret, on

aſſembloit le Peuple, qui rendoit le Commandement au Général d'Armée, & approuvoit ſon *Triomphe*, qui ſe faiſoit ainſi. Le *Triomphateur* couronné de laurier, & tenant une branche de cet arbre à la main droite, faiſoit une harangue au Peuple & aux Soldats aſſemblés en un même lieu; puis il diſtribuoit ſes préſens avec une partie des dépouilles des Ennemis. Cependant la Pompe commençoit à paroître vers la Porte *Triomphale*. Les Trompettes marchoient à la tête, enſuite les Taureaux deſtinés pour le ſacrifice, lesquels étoient ornés de rubans & couronnés de fleurs, & avoient quelquefois les cornes dorées. Après on voioit les dépouilles des Ennemis portées par de jeunes Soldats ou dans des chariots, & les Images des Villes & des Nations ſubjuguées, qui étoient repréſentées en or ou en argent, ou faites de bois doré, d'yvoire, ou de cire, avec leurs noms & inſcriptions en groſſes lettres. On y portoit auſſi les figures des Fleuves & des Montagnes les plus remarquables, des Lieux que le *Triomphateur* avoit ſoumis à l'Empire Romain. Enſuite marchoient les Rois & les Capitaines captifs, chargés de chaines de fer, d'or, ou d'argent, & aiant la tête raſée, pour marque de leur ſervitude. Ils étoient accompagnés de Joueurs de flûtes & de guitarres, & de pluſieurs Officiers de l'Armée. Celui qui marchoit le dernier à cette pompe, étoit un Bouffon qui railloit les vaincus, & exaltoit la gloire des Romains. Quelle petiteſſe! Enfin le *Triomphant* paroiſſoit ſur un char d'yvoire, rond, en forme de tour, & enrichi d'or. Sa robe étoit de pourpre,

char-

chargée de figures & de palmes en broderie d'or. Il tenoit une branche de laurier à la main droite & un sceptre d'yvoire surmonté d'un petit-aigle d'or à la gauche. Son char étoit suivi des Sénateurs & de la Milice Romaine. Lorsqu'il étoit arrivé au Capitole, il faisoit un sacrifice à Jupiter, & un festin magnifique; puis il étoit conduit dans son palais. Tertullien remarque, que, pendant la pompe du *Triomphe*, un Officier qui étoit derrière le *Triomphant*, prononçoit à haute voix ces paroles: *Souvenés vous que vous êtes Homme.* C'est apparemment de-là, que vient la coûtume de bruler des étoupes au nés du Pape, au moment qu'on l'*adore* après son élection, & de l'avertir qu'il est mortel, par ces paroles: *Sic transit gloria Mundi.*

(27) Voy. la Note (16) du Livre I. Il y a deux sortes d'*Horizon*, l'un *rationel* ou *intelligible*, & l'autre, *sensible*: Il ne s'agit ici que du dernier, qui ne s'etend pas plus loin que notre vûe se peut étendre en pleine campagne sans aucun obstacle. Il divise la partie du Monde, que nous pouvons découvrir, d'avec celle qui est cachee à nos yeux, à cause de la rondeur de la Terre. L'*Horizon* sert à faire voir le lever & le coucher du Soleil, de la Lune & des Etoiles, combien de tems chaque Etoile demeure sur notre hémisphère, & combien dure chaque jour artificiel. Ce nom vient du Grec ὁρίζω. qui signifie *je borne*, parçeque l'*Horizon* borne notre vue & la durée du jour dont il determine la longueur.

(28) Voy. la Note (68) du Livre I.

(29) Voy. la Note (68) du Livre I.

(30) Voy. la Note (78) du Livre I.

(31) Voy. la Note (64) du Livre I.

(32) Voy. plus haut la Note (8).

(33) Voy. plus haut la Note (19)

(34) Voy plus haut la Note (19), & la (37) du Liv. I.

(35) Certainement Boëce ne fit pas sa Consolation Philosophique, dans le dessein qu'elle fût vûe du Roi Théodoric; Car il lui auroit mal fait sa cour par ce passage, n'étant pas naturel qu'il eût ignoré que ce Prince étoit Bâtard, & né d'une concubine du Roi Valamir son pére, nommée *Erlieve* ou *Eusebie*.

(36) Voy. la Note (19) du Livre I.

(37) *Sous le nom d'argent*, on comprend toutes les sortes de *monnoies*, dont on dit que le nom latin *moneta*, vient de *monere*, *avertir*, parceque leur matière & leur empreinte font connoître leur valeur & celui qui l'a fait fabriquer. La fin principale de la *Monnoie* a été l'utilité publique; le Commerce étant beaucoup plus aisé par le moien de la *monnoie*, que par l'échange des choses en espèce, en ce que les pièces d'*or*, d'*argent*, ou d'autre *métal*, ont une estimation certaine. Avant que l'on marquât la *monnoie*, on tailloit grossièrement des morceaux de métal, qui étoient donnés au poids, comme on fait encore dans

dans plusieurs païs de l'Orient. Ensuite on régla le poids des pièces; & enfin on y imprima une marque pour en faire connoître la valeur. On ne sait pas qui a été le premier inventeur de la *monnoie*. Car l'Histoire Sainte n'en parle point avant le Déluge. Josephe semble l'attribuer à Caïn, lorsqu'il dit qu'il inventa les poids & les mesures; la *monnoie*, selon lui, pouvant être comprise sous le nom de *poids*. Mais cette conséquence ne me paroît pas bonne; car si, avant l'usage de l'*argent*, on ne faisoit le Commerce que par échange, il étoit naturel que l'on eût recours d'abord aux *poids & mesures* pour faire ces marchez avec justesse, quoique l'*argent* n'y entrât pour rien. Cependant il est vraisemblable que ces *poids & mesures* donnérent lieu par la suite à l'invention de la *monnoie*. D'autres disent que ce fut Tubal-Caïn qui l'inventa, parcequ'il travailla le premier en cuivre & en fer. Quoiqu'il en soit, il n'est pas croïable que, pendant plus de 1650 ans, la *monnoie* ait été inconnue à ceux qui possedoient toutes les Sciences & tous les Arts. Après le Déluge, Noé renouvella cet usage qui s'est répandu depuis, parmi tous les Peuples civilisés, pour entretenir plus aisément la société. La Bible néanmoins ne parle de *monnoie*, que vers l'an du Monde 2180. & 483. ans après le Deluge, lorsqu'elle fait mention des mille pièces d'*argent* qu'Abimelech donna à Sara, femme d'Abraham. Elle parle ensuite des 400. Sicles d'*argent* de bonne *monnoie* qu'Abraham donna à Ephron, & des cent *Kschita* ou *Agneaux*, c'est à dire cent pieces de *monnoie*

d'*argent*, marquées d'un Agneau, que Jacob donna aux Enfans d'Hemor. D'autres ont interpreté le mot *Kſchita* d'un *Arc*, & ont cru qu'elles étoient marquées de la figure d'un Archer. Hérodote dit que les Syriens ont été les premiers qui aient fait battre de la *monnoie* d'*or*, & d'*argent*. On n'en connoissoit point l'uſage parmi les Grècs, du tems de la Guerre de Troye. Strabon, ſur le témoignage d'Ephore & d'Elien, rapporte que ce fut dans l'Isle d'Egine que l'on frappa la première *monnoie*, par l'ordre de Phædon, d'où ces pièces furent appellées *Eginettes*. Lucain attribue l'uſage de mettre l'*argent* en commerce, à Ithon Roi de Theſſalie, fils de Deucalion. D'autres veulent qu'Erichtonius fils de Vulcain, élevé par les filles de Cécrops, Roi d'Athènes, ait communiqué l'uſage de la *monnoie* aux Lyciens & aux Athéniens. Voy. plus bas la Note (48).

(38) Boëce ſe ſert du mot *Gemmæ*, qui ſignifie toute ſorte de *Pierres précieuſes*. Pline & Solin ſont les premiers, parmi les Anciens, qui ont parlé du *Diamant*. Les Phyſiciens ont découvert que les *Pierres précieuſes* ſont composées d'un éau tres-ſimple & très-épurée, coagulée par un ſel ſpécifique. Elles ſont *colorées* ou *non colorées*. C'eſt une Eau très-ſimple, coagulée par un ſel ſimple, qui forme les non *colorées*; & cela ſe prouve par la génération de la Glace, qui eſt d'autant plus claire qu'elle eſt composée d'une eau plus pure. Il y a grande apparence que toutes les *Pierreries* ſe forment de la méme

même sorte, puisqu'étant pulverisées, chaque grain de la poudre paroît comme du Cristal, quand on se sert d'un microscope pour le regarder. La fusion du verre avec les métaux, qui lui donnent diverses couleurs, est aussi une preuve que les *Pierreries colorées* tirent leur couleur du principe métallique, & l'on croit que l'eau saline, qui fait la base des *Pierreries*, venant à passer dans les lieux soûterrains où la matière première des métaux est renfermée en forme liquide, & combattant ensemble; la première absorbe & coagule avec soi des particules métalliques colorées, qui font la couleur de la *Pierre*. Le *Rubis*, l'*Escarboucle*, le *Grenat*, & autres, qui sont de *couleur de feu*, tiennent cette couleur du souffre de l'or. Le *Saphir* doit la sienne à l'argent, qui renferme en soi une *couleur celeste*. L'*Emeraude*, & les autres *Pierres vertes* tirent leur couleur du cuivre; & les *jaunes* ou *brunes*, comme la *Topase* & la *Chrysolithe*, la doivent au fer. A l'égard du tems où les *Pierres précieuses* commencèrent à être recherchées, on ne le peut déterminer par l'Histoire profane; & l'Ecriture n'en fait nulle mention avant l'édification du Tabernacle par Moyse, l'an du Monde 2510. 1489. ans avant J. C. Mais alors on voit que, non seulement on estimoit la *Sardoine* la *Topase*, l'*Emeraude*, l'*Escarboucle* (*Pierre* que les uns regardent comme imaginaire, & que les autres disent être le *Rubis* parvenu à une certaine grosseur): le *Saphir*, le *Jaspe* (que quelque Interprètes disent être en cet endroit le *Diamant*, ce qui n'est pas vrai-semblable, parcequ'il n'y est mis qu'au

second rang): le *Ligure* (*Pierre* inconnue, si ce n'est pas le *Porphyre*, ou quelqu'autre espèce de *Marbre* fin): l'*Agathe*, l'*Amethyste*, la *Chrysolithe*. l'*Onix*, & le *Beril*; mais même qu'on avoit déjà le secret d'enchasser ces *Pierres* & de les graver.

(39) Voy. la Note (12) du Livre I.

(40) Boëce parle ici, à la façon des Poëtes Grècs & Latins, qui distinguent quatre *Ages* du Monde, savoir: l'*Age d'Or*, l'*Age d'Argent*, l'*Age de Bronze* ou *d'Airain*, & l'*Age de Fer*. C'est la distinction qu'en fait Ovide, au premier Livre de ses Métamorphoses. D'autres, comme Virgile, n'en distinguent que deux; l'un avant le regne de Jupiter, dans lequel on commença à partager & à labourer la Terre, & l'autre depuis. Sénèque a suivi ce sentiment, en ne distinguant que les deux *Ages*, de l'homme juste & heureux, & de l'homme injuste & malheureux; c'est à dire l'*Age d'Or*, & l'*Age de Fer*. Juvenal fait la distinction des quatre *Ages*; mais il les réduit lui-même à deux, quand il dit que les adultères commencèrent dès l'*Age d'Argent*, sous Jupiter, qui en fut lui-même l'auteur. Hesiode avoit precédé de plusieurs Siècles tous ces Poëtes Latins, & il avoit distingué avant eux cette diversité d'*Ages*; & représenté les trois premiers d'une manière, qui approche fort de celle d'Ovide. Il les nomme aussi *Siècles d'Or*, *d'Argent* & *d'Acier*. A l'egard du quatrième, il en fait un Siècle de justice & de valeur. Mais cette fiction des Poëtes est contraire tant à l'Hi-

l'Histoire profane qu'à l'Ecriture sainte. La première nous dépeint les Hommes dans leur origine, comme des Barbares, sans foi, sans loi, sans demeure assurée, toujours prêts à attaquer & faire mourir impitoiablement leurs voisins, s'entretuant les uns les autres, n'aiant ni mariages réglés & legitimes, ni police, ni Magistrats; enfin vivant comme des Bêtes féroces: en sorte que ce que les Poëtes nous ont dit de l'ordre des differens *Ages*, doit etre renversé; & qu'il faut convenir que le premier *Age* est un *Age* de barbarie & de violence que l'on peut plustôt appeller l'*Age de Fer* que l'*Age d'Or*: Que dans la suite les hommes commençant à se défaire de la barbarie, établirent des Villes, des Etats, des Républiques; & que c'est alors que le *Siecle d'Argent* commença: Qu'enfin les hommes étant instruits par les Sciences & les Arts, & conduits par les Loix, ils parvinrent à un dégré de perfection dans la conduite de la vie, dans la justice, dans l'honnêtete des mœurs & dans les vertus morales; ce que l'on peut appeller l'*Age d'Or*. Tout cela est confirmé par l'Histoire sainte, où l'on voit qu'aussitôt que le premier homme eut péché par sa désobeïssance envers Dieu, il fut condamné au travail & à la peine; & qu'enfin des deux premiers fils qu'il eut, l'un trempa ses mains dans le sang de l'autre. Ainsi je ne vois pas en quel tems on pourroit placer ce que les Poëtes appellent l'*Age d'Or*, si ce n'est pendant le sejour qu'Adam & Eve firent dans le jardin d'Eden, depuis le moment de leur creation jusqu'à celui de leur péché. Mais alors le Genre humain ne consistoit

ſtoit encore qu'en ces deux perſonnes ; qui loin d'être reduites à ſe nourrir de gland, comme les Poëtes le ſuppoſent, avoient au contraire la liberté de manger de tous les fruits qui étoient dans ce lieu de delices.

(40*) Cela doit être entendu hiſtoriquement dans le ſens de l'Ecriture, de la nourriture qu'Adam & Eve prenoient dans le Paradis Terreſtre. Car ſi, ſuivant la Genèſe, Abel, ſecond fils d'Adam, offrit à Dieu les premiers nés de ſon troupeau, en même tems que Caïn ſon frère offroit des fruits de la Terre; & ſi ceux qui interprètent ainſi ce paſſage, conviennent qu'on ne devoit offrir à Dieu que ce qui étoit en uſage parmi les hommes; il s'enſuit que dès ce tems là, on mangeoit de la chair des animaux; & qu'ainſi c'eſt ſans fondement que quelques Auteurs ont avancé que l'on n'en avoit pas mangé avant le Deluge. Le ſavant M. Huet eſt du ſentiment que je défens, dans ſon Traité *du Commerce des Anciens.*

(41) Voy. la Note (73) du Livre I. & la (40) cy-deſſus.

(42) Il eſt ſûr que l'uſage du *Miel* eſt fort ancien, comme le dit ici Boëce. Les Auteurs, ſur tout les Poëtes, ont fort celébré dans leurs Ouvrages, le *Miel* du Mont-Hymette & celui du Mont-Hybla, par rapport au grand nombre d'Abeilles qu'il y avoit ſur ces deux Montagnes, dont la première eſt

ſi-

ſituée dans l'Attique, contrée de la Grèce, où regna Cécrops, & l'autre en Sicile. Pluſieurs Auteurs, & entre autres Virgile, ont auſſi pris plaiſir à faire de ces inſectes d'agréables Deſcriptions; mais ce qu'ils diſent de leur production artificielle, auſſi bien que de leur Roi & du Gouvernement de leur République, eſt en partie fabuleux.

(43) Les Poëtes attribuent l'invention du *Vin* à Bacchus. Voy. la Note (76) du Liv. I. L'Ecriture en donne la gloire à Noé, & dit que l'Uſage n'en etoit pas connu avant le Deluge: ce qui pourroit donner lieu à un de nos Anacréons modernes, de dire:

Dieu voulant dans les Eaux ſubmerger la Nature,
Pour les péchez du Genre humain;
A Noé, de la Vigne il n'apprit la culture
Qu'après cette triſte avanture.
Suivons, mes chers Amis, cet éxemple divin:
Et ſi quelqu'un, dans ce Feſtin,
Ne peut ſe paſſer d'Eau, qu'il boive de l'Eau pure,
Plustôt que d'y noier le Vin.

(44) Le *Ver* dont Boëce parle ici, eſt le *Ver à Soïe*, petit inſecte, moins merveilleux encore par cette précieuſe matière qu'il fournit pour diverſes Etoffes, que par les differentes formes qu'il prend, ſoit avant, ſoit aprés s'être enveloppé dans la coque qu'il ſe file lui-même. Voici ſes differentes métamorphoſes: De Graine ou Semence qu'il eſt d'a-

bord

bord, il devient un *Ver* assez gros, d'un blanc tirant sur le jaune. Devénu Ver il s'enferme dans sa coque, où il prend la forme d'une espèce de fève grisâtre, à qui il semble ne rester ni mouvement ni vie. Il ressuscite ensuite pour dévenir *Papillon*, après s'être fait une ouverture pour sortir de son tombeau de *Soie*. Et enfin mourant véritablement il se prépare, par la Graine ou Semence qu'il jette, une nouvelle vie, que le beau tems & la chaleur de l'Eté, lui aident à reprendre. C'est de cette coqué, qu'on nomme *cocon* ou *coucon*, où le *Ver* s'étoit enferme, qu'on tire les différentes qualités des *Soies*, qui servent également au luxe & à la magnificence, des Riches, & à la subsistance des Pauvres, qui s'occupent à les filer, à les dévider & à les mettre en œuvre. La *Soie* a pris son nom du Latin *Serica*, qui tiroit le sien des *Sères*; Peuples qui habitoient entre le mont Imaüs & la Chine, ce qui est aujourd'hui à l'extrémité de la Grande Tartarie, où sont les Roiaumes de Tongut & de Niuche. Les anciens *Séres*, aussi bien que ceux qui occupent présentement leur païs, ont toujours eté célébres pour les manufactures & ouvrages de *Soie*. Mais comme ils fuioient la fréquentation des Etrangers, ce ne fut qu'assez tard qu'ils leur en communiquèrent l'usage. Cependant cette *Soie* qu'il travailloient, n'étoit pas celle que l'on voit & que l'on prépare communément en Europe aujourd'hui, puisqu'ils la tiroient des feüilles des arbres, au rapport de Davity, qui ajoute que les habits, qu'ils en faisoient, étoient de grand prix. Et vraisemblablement cette Soie n'étoit

autre

autre que celle qui s'appelle *Soie d'Orient*, laquelle vient d'une plante qui la produit dans une gousse à peu près semblable à celle des cotoniers. La matière que cette gousse contient, est extrémement blanche, déliée & assez lustrée. Elle se file aisément; & l'on en fait une espèce de *Soie* qui entre dans la fabrique des Etoffes des Indes & de la Chine. Ce qui rend cette conjecture plus probable, c'est que le même Daviti dit que la *Soie* des *Sères* étoit une espèce de coton, qu'ils trempoient dans l'eau, pour la filer ensuite, & en faire de la Toile. Quoi qu'il en soit, on prétend que la *Soie* passa premièrement de ces Peuples aux Perses, cette Nation si molle & si somptueuse. Aussi ne vit-on en Europe la première Etoffe de *Soie* qu'après la Conquête de la Perse par Aléxandre. C'étoit encore de ce païs-là que les Romains tiroient la *Soie*, quand leur Empire fut devenu florissant: Mais elle fut long tems d'une cherté prodigieuse en Europe. On l'achetoit au poids de l'or, ce qu'il faut prendre à la lettre. Car les Perses eurent grand soin de ne pas laisser passer aux païs étrangers, le secret d'une manufacture, qu'ils trouvoient tant de profit à debiter. Ils réüssirent pendant long-tems à empêcher qu'on ne transportât hors de chez eux des *Vers à Soie*; ou qu'il ne sortit du païs quelqu'un qui sût la manière de les élever. Quelques Auteurs disent que c'est par cette raison qu'on savoit si peu comment se faisoit la *Soie*, que l'on croioit communément que c'étoit un arbre qui la produisoit. Mais ces Auteurs ignoroient apparemment ce que j'ai dit plus haut de la *Soie* d'O-

d'Orient. Au reste les Romains la méprisoient tellement, qu'il n'y avoit que les femmes qui portassent des Etoffes de *Soie*, & qu'un homme qui en auroit porté, auroit passé pour un efféminé. C'est pourquoi, vers le commencement du Regne de Tibère, au rapport de Tacite, on fit une Loi, qui defendoit aux hommes de se dèshonorer, en portant un habit de *Soie* : *Ne vestis serica viros fœdaret.* Quand, dans la suite, les hommes commencerent à en porter, ce n'etoient d'abord que des Etoffes de *Soie* mêlées de *laine* ou de *lin* ; celles de *pure Soie* demeurant affectées aux femmes. Aussi l'Histoire remarque-t-elle comme une chose infame dans Heliogabale, qu'il ait ete le premier homme qui eût porté une Etoffe toute de *Soie*. Les choses étoient encore sur ce pied du tems de Boëce, ce qu'il est bon de remarquer : Mais depuis lui, l'Empereur Justinien, qui mourut l'an 565. trouvant qu'il étoit bien rude d'acheter si chèr des Perses, cette marchandise, envoia deux Moines aux Indes, pour y apprendre comment se faisoient ces Etoffes, & pour lui apporter des *Vers*, afin d'y faire travailler dans ses Etats. D'autres disent que ces Moines se présentèrent d'eux-mêmes à l'Empereur, qui les renvoia à *Serinde* où ils avoient demeuré. Les Moines, à leur retour, lui dirent qu'on ne pouvoit pas transporter les *Vers* si loin. Il les renvoia une seconde fois, pour lui apporter seulement des *œufs*, ce qu'ils firent. On reussit à les faire éclore à Constantinople ; & c'est de ces *œufs* que sont provenus tous les *Vers à Soie*, qui sont aujourd'hui en

Eu-

Europe. Car un Roger de Sicile, environ l'an 1130. fit venir dans cette Isle & dans la Calabre des Ouvriers en *Soie*, qui furent une partie du butin que ce Prince rapporta d'Athènes, de Corinthe & de Thèbes, dont il fit là conquête, dans son expédition de la Terre Sainte. Peu après, le reste de l'Italie & l'Espagne, & ensuite les François apprirent des Siciliens & des Calabrois à nourrir les *Vers à Soie*, à filer leur production, & à la mettre en œuvre.

(45) Les Latins donnoient le nom de *Poisons*, comme fait ici Boëce, aux Drogues dont les Anciens tiroient leurs Teintures: Temoin ce vers du second Liv. des Georgiques de Virgile: *Alba nec Assyrio fucatur Lana Veneno?* Ces passages de Pline: savoir, au IX. Livre de son Histoire Naturelle: *Queis virus grave in fuco?* Au XXI. Livre: *Hoc est venenum quod innocentissimi auctores simpliciter dorycinion appellavere, ab eo quod cuspides in præliis tingerentur.* Au XXVII. Livre: *Limeum herba appellatur à Gallis qua sagittas in venatu tingunt medicamento quod venenum cervarium vocant.* Temoins aussi ces vers de Lucain:

Strata jacent: Tyrio quorum pars maxima succo
Cocta diu, virus non uno duxit aheno.

Et encore ceux-ci d'Avienus, dans les Phenomènes d'Aratus:

. . . . Agenoreo color hinc mentirier ostro
Incipit, Assyriumque bibunt nova vellera succum,
Ebria ut extremo splendescat lana veneno.

Je pourrois donner ici une ample Differtation fur l'Art de la *Teinture* des Anciens, dont j'ai fait la lecture dans notre Académie Roiale des Sciences & des Belles-Lettres de Berlin. Mais comme je me fuis proposé de la faire imprimer inceffamment, avec l'Hiftoire de la *Teinture* des Modernes à la tête de mes Mémoires *des Arts*, j'ai cru qu'il ne convenoit pas de l'insérer ici.

(46) Il eft vrai-femblable que les Hommes n'eurent befoin de *Lumiere* pour s'éclairer la nuit, que quand ils commençèrent à donner à la cupidité un tems jusque-là deftiné à leur repos. Occupés d'abord du foin de leurs troupeaux ou de l'agriculture, ils fe contentoient d'y vâquer le jour. Leurs travaux innocens commençoient avec l'Aurore & finiffoient au coucher du Soleil. La *Lumière Artificielle* à laquelle ils eurent recours par la fuite, fut fans doute le *Feu*. Un fimple *Bois allumé* fervoit alors à les éclairer. Virgile nous marque cet ancien ufage, en difant au VII. Liv. de fon Eneide, que Circé brûloit du *Cedre*, pour s'éclairer la nuit: *Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.* On voit encore de nos jours, dans les villages d'Allemagne, les femmes & les filles filer & coudre à la clarté de quelques coupeaux de *fapin réfineux*, qui brûlent dans un foier plus élevé que celui des cheminées de France. Dans les lieux où le *bois gras* étoit moins commun, on apprit par cette raifon à enduire d'autre Bois, de quelque matière onctueufe & inflammable. Cela fit connoître la propriété des

huiles

huiles & la commodité des *Lampes*, dont on a continué de se servir dans tous les Siècles & dans presque tous les païs du Monde. Enfin l'on découvrit, mais fort long-tems après, la manière d'emploier le *suif* & la *cire*, c'est à dire de faire la *Chandelle* & la *Bougie*. Solin, qui vivoit, à ce qu'on croit, dans les premiers Siècles de l'Ere chrétienne, dit qu'on trouva dans un sépulchre une *Chandelle* qui brûloit depuis plus de quinze cens ans, & qui tomba en poussière entre les mains de ceux qui la prirent. On trouva de même en Italie, dans le seizième Siècle, une *Lampe* sépulchrale, qui étoit enfermée depuis quinze cens cinquante ans dans l'Urne du tombeau de Tullia, fille de Ciceron. Trithème assûre qu'une *huile* faite de *Fleur de soulphre*, de *Borax* & d'*Esprit de Vin*, brûle plusieurs années sans se consumer. On croit que la mêche de ces anciennes *Lampes* étoit faite avec de l'*Amiante*, qui est un espèce d'*Alun* incombustible, ou avec de l'*Or préparé* & rendu spongieux par une opération de chymie. Malgré cela, toutes les Histoires qu'on rapporte des anciennes *Lampes* sont fort suspectes. Les Voiageurs parlent d'une *Bougie de canelle*, qui se fait dans l'Isle de Ceylan, d'où la *canelle* nous est apportée. Cette épicerie est l'écorce d'un arbre, qui porte un fruit semblable au Gland, lequel étant bouilli dans l'eau, jette une *huile* qui surnage & qui devient, quand elle est congelée, aussi dure & aussi blanche que le *suif* & d'un odeur très-agréable. La *Bougie* qu'on en fait, est réservée, pour le service du Roi de Ceylan.

 (47) C'est

(47) C'eſt une queſtion de ſavoir ſi, avant l'invention du *Vin*, les Hommes n'uſoient pas de quelqu'autre *liqueur*. On n'en voit rien dans l'Ecriture: cependant il ne s'enſuit pas pour cela que les hommes n'en faiſoient pas uſage. Car comme il eſt probable qu'ils bûvoient du lait & qu'ils mangeoient de la viande, parcequ'ils avoient des Beſtiaux, il eſt vrai ſemblable auſſi qu'aiant des *fruits* en abondance, ils apprirent bientôt à en exprimer le *jus*, pour en faire une *boiſſon*. Par cette raiſon, je regarde le *Cidre* comme la première, dont l'uſage s'établit dans le Monde. Je n'oſerois en dire autant de la *Bière*, qui étant une *boiſſon* plus compoſée, doit être d'une invention plus récente. On l'attribue communément aux habitans de Péluſe, ville d'Egypte, fort ancienne & près des ruines de laquelle fut bâtie celle de Damière. C'eſt de la *Bière* de cette ville que parle Columelle dans ce vers: *Ut Peluſiaci proritet pocula Zythi.* Les Latins donnent auſſi à cette Boiſſon les noms de *Cerviſia* ou *Cereviſia*, terme formé de celui de *Cerès*, la Déeſſe des Bleds & de l'Agriculture, d'où les François avoient fait le nom de *Cervoiſe*, qu'ils donnoient anciennement à la *Bière*. Mais il faut remarquer que dans pluſieurs occaſions, telles, par exemple, que dans ce paſſage du chapitre X. du Lévitique, qui regarde Moyſe: *Vous ne boirez point de Vin ni de Cervoiſe, toi ni tes fils avec toi*: c'eſt mal à propos que les Traducteurs s'y ſervent du mot de *Cervoiſe*, puisque le mot Hébreu ſignifie *toute boiſſon dont on peut s'enyvrer*, ce qui ne peut pas plus s'appliquer à la *Bière*

qu'au

qu'au *Cidre:* joint à ce que dans la version Latine, ce mot est rendu par celui de *Sicera*, qui a beaucoup plus de rapport au *Cidre* qu'à la *Bière*.

(48) C'est du *Commerce* & de la *Navigation* que Boëce parle ici. On ne peut douter, que le *Commerce* ne soit presqu'aussi ancien que le Monde même: la nécessité le fit naître; le désir de la commodité l'augmenta, & lui donna des forces; Enfin, la vanité, le luxe, l'avarice, l'ont poussé jusqu'à sa perfection, peut-être même beaucoup au delà des justes bornes qu'il devroit avoir. Il ne se fit d'abord que par l'*échange* des choses les plus nécessaires à la vie. Le Laboureur donnoit ses grains & ses légumes au Pasteur de Brebis; & il en recevoit du lait, des peaux & des laines. Celui qui avoit ramassé dans les bois, du miel ou de la cire, l'*échangeoit* contre diverses sortes de fruits que son voisin avoit cüeillis à la campagne ou dans les vergers qu'il cultivoit. L'usage du *Commerce par échange* subsiste encore en bien des endroits. Il y a quelques lieux de l'Europe, du coté du Nord, d'où il n'est pas tout à fait banni, comme dans la Sibérie, & dans la Laponie, Danoise & Moscovite. On a vû même qu'à Archangel, les *Commerçans* François, Anglois, & Hollandois, n'ont long-tems porté que des marchandises contre lesquelles les Russes *troquoient* celles du crû de leur vaste Empire. Plusieurs Nations des Cotes d'Afrique, presque toutes celles de l'Amérique, & quelques unes de l'Asie, ont conservé cette manière de donner ce qu'on a

de trop, pour recevoir ce qu'on n'a point, ou ce qu'on n'a pas en aſſez grande abondance. On ne ſait pas préciſément, quand a commencé le *Commerce* qui ſe fait par l'*achat* & par la *vente*, ni quand on s'eſt ſervi des *monnoies* & *eſpèces d'or*, *d'argent*, & *de cuivre*. Dans les premiers tems, elles n'étoient que de *bois*, de *cuir* & de *fer*. Aujourd'hui même encóre en quelques lieux des deux Indes, l'uſage eſt de donner une certaine valeur aux divers *Coquillages* & aux *Amandes de Cacao*, pour les *échanger* contre les *marchandiſes*, les *drogues*, & les *denrées* dont on a beſoin. Les plus anciens éxemples, qui ſe trouvent de ce *Commerce*, dans les Livres ſacrés, ſont du tems du Patriarche Abraham. Voy. plus haut la Note (37). A l'égard des Auteurs profanes, ils en mettent l'époque ſous les Regnes de Saturne & de Janus en Italie. Les anciens Gaulois, comme le rapporte Jules Ceſar dans ſes Commentaires, en attribuoient l'invention au Dieu Mercure. Les Egyptiens, les Phéniciens, & les Carthaginois, qui étoient une Colonie Tyrienne, ſont citez comme les premiers, les plus habiles & les plus hardis *Négocians* de l'Antiquité: du moins paroît-il certain qu'ils ont été les premiers à hazarder des voiages de long cours, & à embraſſer le *Commerce* qui ſe fait par mer ſur des côtes éloignées. Voy. l'Hiſtoire *du Commerce des Anciens par M. Huet.*

(49) Si l'on conſidère le nom que les Latins donnent à la *Trompète*, *Tuba*, il eſt difficile de n'en pas rapporter l'invention à Tubal-Caïn, qui fut, ſuivant l'Ecriture, le premier Forgeron,

ron, travaillant en toutes sortes d'ouvrages d'*airain* & de *fer*. Tubal-Caïn est le Vulcain des Paiens, qui lui attribuent la même profession, comme le dit Diodore de Sicile: *A Vulcano fabricationem æris, auri, ferri, argenti & cæterorum omnium quæ ignis operationem rejiciunt inventam.* Cependant on rapporte l'invention de la *Trompète* aux anciens Tyrrheniens, qui sont aujourd'hui les Toscans. Ces peuples étoient en même tems de célébres Navigateurs.

(50) Le Poëte Lucrèce dit que les *Mains*, les *Ongles*, les *Dents*, les *Pierres* & les *Bâtons*, furent les premieres *Armes*, dont les Hommes se servirent.

Arma antiqua, manus, ungues, dentes que fuere
Et lapides, & item sylvarum fragmina rami.

On n'emploia d'abord celles de *Bois* que contre les Bêtes. Nemrod, le premier Tyran du monde, s'en servit contre les hommes; & son fils *Bélus* fut le premier, qui fit la *Guerre*; d'où, selon quelques uns, elle a été appellée *Bellum* par les Latins. Diodore croit que *Bélus* est le même que *Mars*, qui, le premier, dressa des *Soldats*. L'invention des *Armes d'airain* est plus ancienne que celle des *Armes de fer*, suivant ces deux autres vers de Lucrèce.

Posterius ferri vis est, æris que reperta:
Sed prior æris erat, quam ferri cognitus usus.

Josephe dit que Moyse fut le premier qui *arma* les Troupes avec du *fer*. Plutarque rapporte, dans la

vie de Thésée, que Cimon fils de Miltiade, voulant porter les os de ce Héros, de l'Isle de Scyros à Athènes, trouva la pointe d'une *Lance d'airain*, avec une *Epée* de même matière. Mais il est certain que les *Armes de fer & d'acier* ont été en usage chez les Grèces & chez les Romains.

(51) L'*Etna* est une Montagne en Sicile, appellée le *Mont-Gibel*, au pied de laquelle il y a plusieurs bois, vig s & fontaines; mais le haut fait souvent paroître des flammes, & jette quelquefois en l'air du feu, des cailloux calcinez & des cendres brûlantes, par une ouverture que Bembe dit être de vingt-quatre stades, c'est à dire de 3000. pas. Son sommet est pourtant couvert de neige. Les Poëtes ont feint que Jupiter foudroia les Géans sous cette montagne, & que Vulcain y tient ses forges, avec les Cyclopes. Strabon prétend que toute l'Isle est creuse, & que ses entrailles sont entièrement enflammées.

(52) Voy. plus haut la Note (37)

(53) L'Ecriture dit qu'Eve aiant été tentée par le Serpent, engagea Adam à manger de l'*arbre de la science*, que Dieu leur avoit interdit: en punition dequoi ils furent chassez du Paradis Terrestre & sujets à la mort. Ainsi les *Métaux*, dont Dieu avoit, ce semble, défendu l'usage aux Hommes, en les cachant dans les entrailles de la Terre, ont introduit dans le Monde presque tous les Vices. C'est une pensée qui n'est pas de notre Auteur, mais que j'ai cru devoir lui prêter.

(54) Voy.

(54) Voy. plus haut la Note (51)

(55) La Terre fut fubmergée par le *Déluge*, qui arriva l'an du Monde 1656. & avant J. C. 2379. & tous les hommes périrent, fuivant l'Ecriture, à l'exception de Noë, de fa femme, de fes trois fils, & de leurs femmes, Voffius n'a pas laiffé de foutenir que le *Déluge* ne fut point univerfel, & que les Eaux ne couvrirent que les plus hautes montagnes de la Judée; de forte que les animaux pûrent fe fauver fur les autres montagnes. En effet les Chinois tiennent que le *Déluge* n'a pas inondé leur païs & qu'il n'a pas été jusqu'aux Indes. C'eft ce que l'on voit dans le récit de deux Arabes Mahométans qui voiagèrent dans ce païs-là au IX. Siecle. Mais les Arabes en croient conftamment l'univerfalité. La Fable & l'Hiftoire profane font mention de deux *Déluges* célébres: celui d'*Ogygès*, qui inonda l'Attique, dont ce Prince étoit Roi, l'an du Monde 2283. & 1748. avant J. C.; l'autre qui eft celui de *Deucalion*, lequel fubmergea la Theffalie, où ce Prince régnoit, l'an du Monde 2535. & 1500. avant J. C.

(56) Je ne fais en quel tems les Romains eurent deffein d'abolir le *Confulat* dans leur République: mais je croi que ce fut en l'an 390. de Rome & 364. avant J. C. Le Peuple alors mécontent des *Confuls*, qui l'opprimoient, parceque ces Magiftrats, qui étoient de Familles nobles ou Patriciennes, méprifoient la Populace, excita une fédition dans la Ville, & s'étant retiré au Mont-Aventin, il refufa

de poser les armes & de se soumettre à l'autorité des *Consuls*, à moins qu'on ne leur permît d'en nommer un de race Plebéienne. L'accommodement se fit à cette condition ; ainsi le Peuple créa *Consul*, *L. Genutius Aventinensis*, avec *Q. Servilius Abala* son collegue.

(57) Rome fut gouvernée par sept *Rois*, en moins de trois Siècles. Le premier fut *Romulus*, qui eut pour successeurs, *Numa-Pompilius*, *Tullus-Hostilius*, *Ancus-Martius*, *Tarquin-l'Ancien*, *Servius-Tullius*, & *Tarquin le superbe*. La cruauté, l'avarice, & l'insolence de ce dernier, portèrent les Romains à secoüer le joug de la *Roiauté*. La violence que son fils *Sextus* fit à Lucrèce, en fut un prétexte plausible. Ils exécutèrent ce dessein, l'an 246. de Rome & 508. avant J. C. dans le tems que *Tarquin* étoit occupé au siege d'Ardée. Ce *Roi* s'efforça de remonter sur le Trône, avec le secours des armes de Porsenna & de ses autres voisins : mais ce fut inutilement. Ainsi finit en lui la succession des *Rois* de Rome, qui fut ensuite gouvernée par des *Consuls*, dont les deux premiers furent, *Lucius Junius Brutus* & *L. Tarquinius Collatinus*.

(58) Ce que Boëce dit de la *Tyrannie* des *Rois* de Rome, semble regarder non seulement *Tarquin le superbe*, dont j'ai parlé dans la note précédente, mais encore plusieurs de ses prédécesseurs, ce qui me donne l'occasion de représenter ici le caractère de ces différens Princes. L'Histoire ne nous rapporte de

de *Romulus* aucune action, qui ait pû le rendre odieux aux Romains. Au contraire il fit des Loix, & choisit cent personnes, sous le titre de *Peres* ou de *Sénateurs*, pour rendre la justice & avoir part au Gouvernement. Cependant on croit que ces mêmes *Sénateurs*, qui commençoient à redouter sa puissance, le mirent en pièces; quoique la commune opinion veüille qu'il ait été tué par le tonnerre; & qu'il ait été mis après sa mort au nombre des Dieux, sous le nom de *Quirinus*. La grande probité de *Numa Pompilius* engagea les Romains à l'aller chercher dans la Ville de Cures pour en faire leur second Roi. Il établit plusieurs cérémonies sacrées, dans la vûe d'adoucir, par la Religion, le naturel farouche de ce Peuple non moins ignorant que barbare. Car il leur faisoit accroire, dans tout ce qu'il leur ordonnoit, qu'il n'entreprenoit rien que par l'avis de la Nymphe *Egérie*. *Tullus-Hostilius* son gendre fit marcher, le premier, devant lui, des Gardes qui portoient des Faisceaux de verges, afin d'imprimer, dans l'esprit des Romains, le respect & la crainte de la *Majesté Roiale*. *Ancus-Martius*, son successeur, n'épargna rien pour faire fleurir son régne pacifique. Il agrandit la Ville de Rome & l'environna de murailles. Il fit aussi faire un Pont de bois sur le Tibre pour faciliter le Commerce de cette nouvelle partie avec l'ancienne. Il fit faire un Port à Ostie pour rendre la navigation plus sûre & plus facile aux Romains. Mais on lui reproche d'avoir imposé plusieurs taxes, & fait bâtir une Prison dans le milieu de la Place publique, pour faire respecter d'avan-

d'avantage son autorité, ce peuple étant fort séditieux de son tems. *Tarquin l'Ancien*, fils d'un homme de Corinthe qui s'étoit établi dans la Toscane, pour fuir la domination de Cypsèle, usurpateur de l'autorité dans cette Ville, vint à Rome après la mort de son père; & par son adresse, il se fit declarer *Roi*, au préjudice des deux fils de son prédeceisseur, qui s'en vangèrent en l'assassinant. C'est de lui & non point de *Tullus*, qu'est venue, suivant quelques uns, l'origine des Faisceaux de verges, qu'on lioit à l'entour des Hâches des Magistrats. *Servius Tullius* son Gendre aiant été élu Roi après lui, gouverna assez paisiblement les Romains; mais on ne sait si on doit le loüer d'avoir institué le dénombrement du Peuple & établi la distinction des rangs & des centuries entre les Citoiens. Quoiqu'il en soit, *Tarquin le superbe*, qui avoit épousé sa fille *Tullia*, & qui devoit lui succéder, aima mieux lui ravir sa couronne par un parricide que de l'attendre paisiblement. Il le fit assassiner, & se mit sur le Trone, de quoi *Tullia* témoigna une joie si aveugle & si barbare, qu'elle fit passer son char sur le corps de son père, sanglant & étendu au milieu de la rue. Outre cela on accuse encore le même *Tarquin* d'avoir introduit le premier dans Rome l'usâge de l'exil & des supplices. Ce Prince cruel traitoit ses sujets avec une sévérité extraordinaire, & n'épargnoit pas même les Nobles & les Sénateurs. Voilà la véritable raison qui porta les Romains à se soustraire de la domination des *Rois*. Car les débauches de ses enfans n'en furent que le prétexte.

(59) Boëce

(59) Boëce paroît ici faire allusion au poëme d'Homère intitulé *Batrachomiomachie*, dans lequel ce Poëte décrit un combat entre les *Grenoüilles* & les *Souris*, & leur donne un *Roi* nommé *Troxartes*. On doute cependant que ce petit poëme soit véritablement d'Homère.

(60) Il semble que Boëce veüille ici parler de la *Turentule*, espèce d'araignée, ainsi appellée, parce-qu'elle naît dans le territoire de *Tarente* en Italie. Le venin que cet animal communique par sa morsûre, a cela de singulier que la musique en est l'unique & souverain remède; Car le malade dansant avec violence, au son d'un instrument, & même avec justesse, quoiqu'il n'ait jamais appris à danser, en fait sortir la malignité avec la sueur. Que s'il reste quelque petite partie du venin, c'est un levain qui cause périodiquement des incommodités qui durent des quarante & cinquante années.

(61) Ce que dit ici Boëce d'un *reptile* introduit dans le corps humain, me rappelle une histoire extraordinaire qu'on lit dans un des volumes du Mercure de France. Une femme s'étant endormie dans un grenier rempli de foin, une Couleuvre entra par sa bouche dans son estomac, & non seulement elle y vécut, sans que la femme en mourut; mais même elle y mit bas des petits. On lui donna, dit-on, des remèdes qui lui firent rendre par la bouche à plusieurs fois une quantité de ces animaux brisés par morceaux.

(62) Le

(62) Le Tyran, dont parle ici Boëce, eſt, ſelon quelques uns, Nicocréon, natif de l'isle de Cypre, qui s'empara de la ſouveraineté de cette isle, où il exerça une longue Tyrannie, vers la CII. Olympiade, 372. ans avant J. C. Mais il eſt plus probable qu'il s'agit du Tyran Néarque ou Démyle. Voy. la Note ſuivante.

(63) Anaxarque Philoſophe de la Ville d'Abdère eſt l'*homme libre* dont quelques uns prétendent que Boëce parle ici, ſans le nommer. Ce Philoſophe qui vivoit ſous la CX. Olympiade, 340. ans avant J. C. étoit extrémement conſidéré d'Aléxandre le Grand. Un jour qu'il étoit à la table de ce Prince, qui lui demandoit ce qu'il diſoit du repas, il lui répondit qu'il n'y auroit eu rien à ſouhaiter, ſi l'on y avoit ſervi la tête d'un certain grand Seigneur: ce qu'il dit en regardant Nicocréon ſon ennemi, dont j'ai parlé dans la note précédente. Celui ci fut ſi piqué de cette parole, qu'après la mort d'Aléxandre, aiant fait prendre *Anaxarque*, il le fit mettre dans un mortier, & le fit briſer avec des pilons de fer. Ce Philoſophe ſupporta ce ſupplice avec tant de courage, que ſa violence ne l'empêcha jamais de braver le Tyran & de lui dire pluſieurs fois, d'écraſer tant qu'il voudroit le vaſe, c'eſt à dire le corps où *Anaxarque* étoit renfermé, parcequ' *Anaxarque* lui même ne ſentoit rien de ces tourmens; & comme Nicocréon le menaçoit de lui faire couper la langue. *je t'empecherai bien, efféminé jeune homme*, lui dit le Philoſophe, *de pouvoir diſpoſer de cette*

partie

partie de mon corps. En effet l'aiant coupée avec les dents, & tournée durant quelque tems dans sa bouche, il la jetta contre le visage du Tyran qui en écuma de colère. Ce Philosophe étoit un de ceux qui doutoient de tout; & il disoit souvent qu'il ne savoit pas même s'il savoit quelque chose. Il y a cependant plus d'apparence que *Boëce* a voulu parler du Philosophe *Zenon d'Elée*, dont j'ai parlé sous les Notes (7) & (22) du Livre I. parcequ'il s'agit ici d'une conjuration qui ne fut point le crime d'*Anaxarque*, mais dont le Tyran Néarque ou Démyle accusa *Zenon* d'avoir eu connoissance.

(64) La Fable fait *Busiris*, fils de Neptune & de Lybie, & raconte qu'il fut immolé par Hercule, parcequ'il immoloit lui-même à Jupiter tous les Etrangers qui abordoient dans son Royaume. Ces fictions tirent leur origine, ou de l'inhospitalité de ses sujets, ou de la coûtume qu'ils avoient de sacrifier un homme roux aux mânes de leur Dieu Osiris, qui avoit été tué par le Geant Typhon, auquel on donnoit des cheveux roux. Le sort tomboit rarement sur les Egyptiens, sujets de *Busiris* qui avoient presque tous le poil noir. Ainsi cette cruelle coûtume ne s'entretenoit qu'aux dépens des Etrangers. Mais Strabon nie qu'il y ait eu des Roys en Egypte du nom de *Busiris*. En effet on n'en trouve point dans les dynasties des Egyptiens & Diodore, de Sicile avoue que *Busiris* n'est pas le nom d'un Roi, mais le nom du Tombeau d'Osiris.

(65) *Her-*

(65) *Hercule* eſt le nom de pluſieurs Héros de l'antiquité, célèbres par leur valeur. Mais celui dont parle Boëce, eſt *Hercule le Thebain* ou de Grèce, fils d'Amphytrion & d'Alcmène, lequel nâquit à Tyrinthe dans la Béotie vers l'an 1280. avant J. Ç. On croit cependant que les Grècs, ſuivant leur coûtume, lui ont attribué toutes les grandes actions qui ont été faites par les autres *Hercules*. Voici à peu près celles qu'ils mettent ſur ſon compte au nombre de trente ſix. Etant encore au berceau il étrangla deux Serpens que Junon avoit envoyés contre lui. Il tua dans la forêt de Lerne une Hydre épouvantable, à laquelle il croiſſoit deux têtes, lorsqu'on lui en coupoit une. Il prit à la courſe & tua ſur le mont Menale une Biche très vîte, qui avoit des cornes d'or. Il étrangla dans le bois de Nemée, un Lion d'extraordinaire grandeur, & depuis en porta toûjours ſur ſoi la dépoüille. Il vainquit Diomède Roi de Thrace, qui nourriſſoit ſes chevaux de la chair & du ſang de ſes hôtes, & le donna lui même à manger à ſes propres chevaux. Il prit, ſur la montagne d'Erimante en Arcadie, un Sanglier qui faiſoit des dégats horribles aux environs, & le mena vif à Euriſthée. Il tua à coups de flèches les affreux oiſeaux du Lac de Stymphale; ou, ſelon d'autres, il les chaſſa par le ſon d'un vaiſſeau d'airain. Il domta un Taureau furieux qui deſoloit toute l'isle de Crète. Il ſurmonta le fleuve Achéloüs. Il fit mourir Buſiris Roy de Egypte & ceux qui ſe retiroient chez lui. Il étouffa à la lutte le Geant Anthée. Il ſépara les montagnes de Calpé & d'A-

& d'Abila qui étoient auparavant jointes. Il enleva les pommes du jardin des Hespérides, après avoir tué le Dragon qui les gardoit. Pour soulager Atlas il soûtint le Ciel sur ses épaules. Il vainquit Géryon qui avoit trois corps, & emmena ses troupeaux. Il tua le Brigand Cacus fils de Vulcain, qui n'étoit qu'à moitié homme & qui vomissoit des flammes. Il fit mourir Lacinus autre Brigand qui désoloit l'extrémité de l'Italie, & y bâtit un Temple en l'honneur de Junon *Lacinienne*. Il vainquit Albion & Bergion qui s'opposoient à son passage proche des embouchûres du Rhône; occasion dans laquelle Jupiter le secourut par une grêle de pierres. Il surmonta Thyrrhène Roi d'Eubée, qui faisoit la guerre aux Béotiens, & le fit tirer à quatre chevaux. Il domta les Centaures qui étoient des monstres moitié hommes & moitié chevaux. Il nettoia l'étable d'Augias. Il tua un Monstre marin auquel étoit exposée Hésionne fille de Laomédon, qui lui refusa les chevaux promis pour la délivrance de sa fille. Mais en punition de son ingratitude, *Hercule* ruina la Ville de Troye, & donna Hésionne à Télamon qui avoit monté le premier à l'assaut. Il pilla l'Isle de Co, & fit mourir le Roi Euripide avec sa femme & ses enfans. Il surmonta les Amazones & prit leur Reine Hippolyte qu'il donna à Thésée & à laquelle il ôta une ceinture qu'il remit entre les mains d'Euristhée. Il descendit aux Enfers & en tira le chien Cerbère après l'avoir lié de trois chaînes. Il retira des Enfers Alceste femme d'Admète Roi des Molosses. Etant de retour des Enfers,

il tua Lycus Roi de Thèbes, parcequ'il avoit voulu forcer Mégare femme d'Hercule. Il tua à coups de flêches l'Aigle qui mangeoit le foie de Promethée lié à un rocher sur le mont Caucase. Il vainquit dans un combat à cheval Cygnus fils de Mars. Il tua Théodomus qui lui avoit refusé des vivres, & emmena avec lui son fils Hylas. Il vainquit les Cercopes, lorsqu'il servoit Omphale Reine de Lydie. Il pilla la ville de Pise, & fit mourir le Roi Nélée avec toute sa famille, & même il blessa Junon d'un dard à trois pointes, lorsqu'elle voulut secourir Nélée. Il tua dans l'isle de Tine près de Delos, Calaïs & Zethès, enfans de Borée qui avoient des aîles, & fit dresser deux colomnes sur leur tombeau. Il passa sans danger les déserts de Libye sous la Zone Torride. Il fit dresser des Colomnes qui portoient son nom, sur le détroit nommé à present Gibraltar. Il tua Euryte Roi d'Oechalie, & prenant de force sa fille Iole qu'on lui refusoit, après la lui avoir promise en mariage, il l'emmena dans l'isle d'Eubée, ce que sa femme Déjanire aiant sçu, elle lui envoia une chemise teinte du sang du Centaure Nessus, croiant ainsi rallumer pour elle l'amour de son mari. Mais dès qu'il l'eut vêtue, il entra dans une telle rage qu'il se brûla lui-même sur un bûcher. Il est à croire que l'on a attribué à une seule personne, les actions de plusieurs Héros de la Grèce; & que l'on a décrit leurs exploits d'une manière fabuleuse. On verra une partie de ces faits d'*Hercule* traduits en vers d'après notre Auteur à la fin du quatrième Livre de cet Ouvrage.

(66) *At-*

(66) *Attilius Régulus* étant Conful pour la feconde fois, l'an de Rome 498 & 256. avant J. C. défit avec L. Manlius Vulfo fon collègue les Carthaginois dans un combat naval, leur coula à fond trente deux navires, en prit foixante quatre, & chaffa le refte jusques fur les côtes d'Afrique, où il mit pied à terre, & où après avoir rafraichi fes troupes, il radouba fes vaiffeaux aux dépens de fes ennemis. Enfuite Manlius retourna à Rome & *Attilius* demeura en Afrique où il prit Afpis, qu'il fortifia pour lui fervir de retraite. Il n'avoit que quinze mille hommes de pied & cinq cens chevaux. Les Carthaginois levèrent une armée à la hâte commandée par Amilcar & par Asdrubal. *Régulus* les défit, & prit enfuite Adis, Clupea & quelques autres villes presque aux portes de Carthage. L'Afrique n'aiant plus d'hommes à lui oppofer, lui préfenta un horrible Serpent qu'on tua fur le fleuve Bagrada & qu'il fallut attaquer avec des Machines de guerre, l'effort des Dards & des Javelots ne pouvant percer fes écailles. On porta à Rome la peau de cet animal monftrueux qui étoit long de fix vingts pieds. L'année 499. ne fut pas moins favorable à *Régulus*, Valere Maxime afsûre que ce grand homme écrivit au Sénat, pour fupplier le Peuple Romain de lui envoier un Succeffeur. Il donnoit pour raifon, qu'un petit domaine, qu'il avoit pour tout bien à la Campagne de Rome, & qui ne contenoit que fept arpens de Terre, étoit en friche. On en eut foin, & il défit trois Generaux ennemis, leur tua dix huit mille hommes, & fit cinq mille prifonniers. Il prit

huit Elephans; & aiant mis dans son parti soixante treize villes d'Afrique, il réduisit les Carthaginois à lui demander la paix. *Régulus* n'en rejetta pas la proposition: mais il l'offrit à des conditions si rudes, qu'ils ne la voulurent point accepter. Ils armèrent de nouveau, & aiant amassé quelques Troupes sous la conduite de Zantippe; ce nouveau Général défit trénte mille Romains, & en fit quinze mille prisonniers, entre lesquels étoit *Régulus*. En 503. de Rome & 251. ans avant J. C. les Carthaginois firent demander la paix aux Romains, & voulurent que leur prisonnier *Attilius Régulus* accompagnât leurs Ambassadeurs, espérant que le désir de se voir libre, l'engageroit à solliciter cette paix Mais ils se trompèrent: Cet homme genereux étant entré dans le Sénat, s'opposa fortement au dessein qu'on en avoit & même au rachât des prisonniers. Les Ambassadeurs furent renvoiés; & *Régulus* retourna en Afrique, où les Carthaginois, outres de ce refus, le firent mourir de la manière du monde la plus cruelle, car ils le mirent dans un tonneau garni de pointes de fer, & le roulèrent jusqu'à ce que ce Grand homme eut perdu la vie, par mille blessûres dont aucune n'étoit mortelle; mais qui toutes ensemble le firent mourir dans des douleurs extrêmes.

(67) Les *Carthaginois*, Peuples fameux dans l'Antiquité, tiroient leur origine de la ville de Tyr. Elise ou Didon, Veuve de Sichée, se voiant maltraitée du Roi Pygmalion son frère, sortit de son pais avec une troupe de mécontens, & passa en Afrique où elle bâtit *Carthage*. D'autres soutiennent que cette

cette Ville avoit été commencée long-tems auparavant par Zorus & Carchedon. D'autres enfin croient qu'elle fut fondée par les Phéniciens, que Joſué fils de Neun avoit chaſſés. Les *Carthaginois* ſe rendirent très-conſidérables par les armes. Ils inventèrent le Bélier, pour ébranler & renverſer les murailles, & furent les premiers qui armèrent les Galères à quatre rangs de rameurs. Ils ſoûmirent la Libye, portèrent leurs armes en Sicile & en Sardaigne, & pouſsèrent leurs conquêtes jusques dans l'Eſpagne, mais les Guerres qu'ils ont ſoutenues contre les Romains, ſont celles qui ont rendu leur nom plus célèbre. La première dura 24. ans, depuis l'an 489. de Rome & 265. avant J. C. jusqu'à l'an de Rome 512. & avant J. C. 242. & commença au ſujet des Mamertins ſeigneurs de la Ville de Meſſine, lesquels étant attaqués par le Roi Hiéron & les *Carthaginois*, demandèrent du ſecours aux Romains. La ſeconde Guerre Punique commença l'an 536. de Rome & avant J. C. 218. après qu'Annibal eut pris la Ville de Sagunte, fidelle alliée des Romains. Elle dura 17. ans, jusqu'en l'an de Rome 553. & 201. avant J. C. & fut fatale à Rome par les pertes que lui cauſa Annibal en Italie; mais glorieuſe tout à la fois par les avantages que Scipion remporta en Afrique. Dans cette ſeconde Guerre qui ſe fit ſous la conduite d'Annibal, l'Empire Romain chancela & ſe vit à deux doigts de ſa ruine. Mais enfin Annibal, ce redoutable Capitaine, que toutes les fatigues d'une longue & cruelle Guerre n'avoient pû domter, fut vaincu par les délices de Capouë, &

 donna

donna le tems aux Romains de se remettre des pertes qu'ils avoient souffertes. La Troisième Guerre Punique ne dura que trois ans, depuis l'an 605. de Rome, 149. avant J. C. jusqu'en 608. de Rome & avant J. C. 146. que Scipion le jeune prit & ruina cette belle ville. Au commencement de cette derniere Guerre Punique, le Consul Marcius leur aiant commandé de lui apporter leurs armes, on lui en mit entre les mains deux cens mille paires à l'usage de ce tems-là & deux mille machines à jetter des dards & des pierres, avec un nombre infini de piques, de flèches & de javelots. Marcius alors les croiant hors d'état de se défendre, leur déclara qu'il avoit ordre de détruire leur ville, & tacha de leur insinuer que ce leur feroit un grand avantage, parceque le Peuple Romain leur permettoit de rebâtir une nouvelle *Carthage* en terre ferme, éloignée de 80 stades de la mer. Cette cruelle harangue affligea sensiblement les *Carthaginois*. Ils se voioient investis par mer & par terre, & n'aiant plus leurs armes pour se défendre, ils ne pouvoient pas même se flater de l'espérance de mourir en combattant pour la défense de leurs maisons, de leurs Temples, de leurs femmes, de leurs enfans & de leur liberté. Le désespoir les fit pourtant résoudre à la guerre. Ils fabriquèrent d'autres armes; ils rebâtirent de nouveaux vaisseaux; & les femmes & les filles donnèrent leurs cheveux pour faire des cordages. Enfin ils résistèrent encore trois ans, au bout desquels *Carthage* aiant été détruite, il n'en sortit que cinq mille personnes, qui furent les seuls & déplorables

restes

restes de cette superbe Ville, qui avoit le plus vigoureusement disputé à Rome l'Empire du Monde. Elle n'a subsisté que 660. ans ou sept cens ans. Elle fut depuis rebâtie par les mêmes Romains, sous C. Gracchus Tribun du Peuple, en 631. de Rome & 123. avant J. C. & sous l'Empire d'Auguste qui y envoia une Colonie de trois mille hommes. Genséric, Roi des Vandales, la prit le 19. Octobre l'an 439. de l'Ere chrétienne. Elle revint ensuite aux Romains en l'année 534. que Bélisaire la reprit; & enfin étant devenue vers l'an 685. le partage des successeurs de Mahomet, elle fut entièrement ruinée par les Arabes. La Ville de *Carthage* étoit située dans une langue de terre, qui faisoit une presque Isle, jointe à l'Afrique par un Isthme de 25. stades, entre Utique & Tunis. Toute la presque Isle avoit 360. stades de tour. La Ville étoit grande & extrémement peuplée, & tous ses habitans étoient belliqueux, mais simples dans leurs habits; car ils ne se servoient que d'une tunique. Ils s'abstenoient de vin pendant le tems de leur magistrature & l'interdisoient à leurs Soldats.

(68) Voy. plus haut la Note (2)

(69) Ceux qui savent l'Histoire, n'ignorent pas qu'anciennement, sous le nom de *Médecine*, on comprenoit la *Pharmaceutique* & la *Chirurgie*. On peut juger de l'estime que l'on faisoit autrefois de la *Médecine*, puis qu'on lit que les Princes eux mêmes s'y sont appliqués. Il est à croire que la *Mé-*

decine naturelle est aussi ancienne que les hommes, parcequ'ils ont aimé de tout tems la conservation de leur vie, & cherché des remèdes à leurs maux. On en attribue ordinairement l'invention à Esculape fils d'Apollon, que l'on croit avoir guéri Hippolyte déchiré & fracassé par la chûte de son char. Esculape eut deux fils, Macaon & Podalyre, qui firent aussi profession de la *Medecine*. Ce dernier guérit la fille du Roi Damatus, qui étoit tombée du haut d'une maison, en la saignant des deux bras: Exemple le plus ancien que l'on ait de la saignée. Hérodote assûre que de son tems les Babyloniens faisoient porter les Malades dans les places publiques, afin que les passans pûssent leur donner conseil & leur indiquer ce qui les avoit soulagés ou guéris en pareil cas. Parmi ces Peuples, Zoroastre passe pour avoir eu une grande connoissance de la *Médecine*. Melampe, un des plus anciens Poëtes Grècs l'éxerçoit. Il purgea les filles de Prætus Roi d'Athènes, avec de l'Ellébore, ou avec du lait de chèvres, qui avoient mangé de cette herbe. Il fit aussi boire à Iphitus, l'un des Argonautes, de la roüille d'un coûteau pour le fortifier. La *Médecine* passa des Grècs aux Romains; & l'on voit dans l'Histoire, que dès les premiers tems de leur République, il y avoit quantité de Médecins à Rome. Mais on prétend qu'ils en furent chassés du tems de Caton le Censeur. Il n'y a pas de païs au monde où il y ait plus de Médecins qu'en Perse. On y dit communément que les Astrologues & les Médecins dévorent le païs. Ils y sont en même tems Droguistes &

Apoti-

Apoticaires. Ils traitent le Roi quand il est malade ; mais s'il arrive qu'ils ne puissent pas le guérir on les envoie en exil. Si cette coutume étoit établie en Europe, il n'y auroit guères de Médecins. Ainsi quand Boëce dit que la *Médecine* fait un Médecin, il auroit dû ajouter qu'elle fait plus communément un assassin.

(70) Voy. plus haut la Note (1)

(71) Le Monstre dont Boëce parle, est *Domitius*, *Néron* fils de Caius-Domitius-Ænobarbus & d'Agrippine fille de Germanicus. Cette Princesse aiant épousé l'Empereur Claude son oncle, fit si bien que ce Prince adopta *Néron* dans sa famille : ce qui lui ouvrit le chemin à la Souveraineté, au préjudice de Britannicus fils de Claude. Elle fit même empoisonner l'Empereur, pour prévenir les retours de tendresse qu'il sentoit pour Britannicus, & la résolution où il étoit de lui rendre justice en le nommant son successeur. *Néron* prit les rênes de l'Empire à 18. ans, le 13. Octobre de l'an 54. de l'Ere chrétienne, sous l'autorité d'Agrippine, & déféra quelque tems aux sages conseils de Burrhus & de Sénèque, dont l'un avoit été son Gouverneur, & l'autre son Précepteur. Au commencement de son régne, il protesta qu'il vouloit imiter Auguste, & ne laissa passer aucune occasion de témoigner sa libéralité & sa clemence. Il soulagea le Peuple par la suppression ou par la diminution des Impôts, & fit de grandes largesses. Un jour qu'on lui présenta à signer la Sentence d'un homme condamné à mort : *je voudrois*, dit-il, *ne savoir pas écrire* : Le Sénat lui rendant graces de sa juste administration,

il répondit avec une grande modestie: *Il en sera tems, lorsque je l'aurai merité*. Enfin pendant les cinq premières années de son Empire, il gouverna en très-bon Prince. Mais depuis il se livra à des dèsordres honteux & à des crimes horribles. Il montoit sur le Théatre, avec les Comédiens, ou pour chanter ou pour réciter des vers, & quelquefois en habit de fille. Il se faisoit porter au milieu d'une troupe de jeunes débauchés dont il épousoit celui qu'il jugeoit le plus digne de ses abominables faveurs, comme ce Sporus qu'il tint en sa maison en qualité de femme, sur quoi quelqu'un dit assez plaisamment: *Que le monde eut été bien-heureux si son père Domitius eut eu une telle femme*. Pour comble d'impudicité, il inventa même une sorte de volupté tout à fait monstrueuse; car s'etant couvert de la peau d'une Bête, il sortoit de sa cage & se jettoit sur des hommes & des femmes qu'il faisoit attacher tout-nuds à un poteau, puis aiant assouvi sa brutalité abominable, il se prostituoit à Doryphore son affranchi. Sa cruauté n'étoit pas moins grande que ses infamies étoient détestables. Voy. la Note (24) du Livre I & les cinq qui sont ci dessous après celle ci. *Neron* souhaitoit brutalement que le genre humain n'eût qu'une tête pour avoir le plaisir de la couper d'un seul coup. Il eut dessein de faire deux voyages à Aléxandrie & en Achaïe; mais il ne fit que le dernier en l'année 66. & ce fut alors qu'il entreprit de percer le détroit entre les deux Mers, ou l'Isthme de Corinthe l'an 67. Ses dépenses n'étoient pas mieux réglées que sa vie: il joüoit ordinaire-

nairement dix mille écus en un coup de dez. Il péchoit avec un filet doré, dont les cordes etoient teintes en écarlate, & croioit que le plaisir des richesses consistoit dans la profusion. Le monde entier détestoit ce Monstre aussi exécrable par ses abominations que par ses cruautes. Dans les Gaules, l'armée Romaine quitta son service; & en Espagne Galba se révolta contre lui. Ces dernières nouvelles le mirent au dèsespoir. Il voulut s'empoisonner, puis aller trouver Galba, ensuite demander pardon au Peuple, ou prendre la fuite. Mais il ne trouva en cette occasion, comme il l'avoua lui même, ni ami ni ennemi; car tout le monde l'abandonna. de sorte qu'il fut obligé de se déguiser, & de prendre la fuite, lui cinquième, pendant qu'on le poursuivoit de tous côtés pour le sacrifier à la vengeance publique, & lorsqu'il se vit sur le point d'être pris, il se donna la mort, ne pouvant sans doute avoir de plus infame bourreau que lui-même; Il étoit alors en la 30. année de son âge, & avoit gouverné l'Empire 13. ans 7 mois & 18. jours depuis le 13. Octobre de l'an 54. jusqu'au 10. de Juin 68. Les inclinations de *Neron* étoient naturellement peintes sur son visage, car il avoit les yeux petits & couverts de graisse, le gosier & le menton joints ensemble, le coû gras, le ventre gros, les jambes minces. Il tenoit du porc qu'il imitoit par ses infames plaisirs, & avoit le menton un peu relevé, ce qui est, dit-on, un indice de la cruauté. Ses cheveux blonds, ses jambes menuës, & son visage plustôt beau que majestueux le faisoient reconnoître pour un efféminé.

Sénè-

Sénèque dans sa Satyre contre Claudius, introduit Apollon qui parle de *Néron*, comme de son égal en beauté, mais c'est un trait de flaterie indigne de ce Philosophe.

(72) L'Empereur *Néron* voulant avoir la gloire de rebâtir Rome & de lui imposer son nom, y fit mettre le feu en l'année 64. de l'Ere chrétienne; & comme s'il eut pris plaisir d'ajouter l'insulte à une si épouvantable action, étant monté sur une tour pendant l'incendie, revêtu d'un habit de Comédien, il chanta des vers qu'il avoit composés sur ce sujet. L'embrasement dura six jours entiers; & de quatorze quartiers de la Ville, quatre seulement demeurèrent entiers. Ensuite, pour se décharger de la haine que lui attiroit cette barbare extravagance, il rejetta l'incendie sur les Chrétiens, & commença la première persécution contre eux. Il ne se contenta pas de les poursuivre dans Rome: il fit publier dans les Provinces des Edits rigoureux à leur occasion: de sorte que par tout ils se virent exposés au danger de perdre la liberté, les biens, & la vie.

(73) *Afranius Burrhus*, Commandant des Gardes Prétoriennes, sous les Empereurs Claude & Néron, fut fait Gouverneur de ce dernier par l'Impératrice Agrippine sa Mère, dont il étoit créature. Il se signala dans les armées, & ses mœurs tenoient de la sévérité des anciens Romains. Mais Néron après s'être défait d'Agrippine, attaqua *Burrhus* à son tour, & le fit empoisonner, à ce qu'on croit, l'an

l'an de J. C. 62. par des gens qui feignirent de vouloir remèdier à un mal de gorge qu'il avoit.

(74) Boëce donne le nom de *frère* de Neron à *Britannicus* quoiqu'il n'y eut entre eux aucune consanguinité. Le premier étoit fils de Domitien & d'Agrippine, comme je l'ai dit sous la Note (71); & l'autre étoit né de l'Empereur Claude & de Messaline. Il fut eloigné de l'Empire, dont il étoit héritier présomptif, après que son Père eut épousé en secondes noces Agrippine. Cette Princesse aiant mis sur le Trône Néron son fils, celui ci fit empoisonner *Britannicus*, pendant la fête des Saturnales, l'an 55. de l'Ere chrétienne. Ce jeune Prince n'étoit alors âgé que d'environ 15 ou 16. ans.

(75) *Agrippine*, fille de Germanicus & d'une autre Agrippine qui étoit fille de M. Vipsanius Agrippa, fut mariée trois fois: la première avec Domitius Ænobarbus dont elle eut Néron; la seconde avec Crispus Passienus Orateur, qui avoit été deux fois Consul; & enfin avec l'Empereur Claude. Il étoit son oncle, frère de son Père. Elle alloit souvent le voir; elle étoit belle: leurs visites se passoient sans temoins; & elle n'epargnoit point ses caresses pour s'attirer l'affection de ce Prince qui l'épousa. Elle ne fut pas plustôt sur le Trône, qu'elle se fit des créatures pour mieux venir à bout du dessein qu'elle avoit d'y placer son fils Néron & de régner par son moien. Ce fut alors qu'elle se défit de Lollia Paulina sa rivale, de Julius Silanus, Proconsul d'Asie; & de

& de Narcisse, affranchi de Claude. Elle emploioit un autre affranchi nommé Pallas, qu'elle avoit mis dans ses interêts par des faveurs criminelles. On l'assûra que son fils Néron, pour lequel elle commettoit tant de crimes, la feroit mourir un jour. *N'importe*, répondit *Agrippine*, *qu'il me tuë, pourvû qu'il regne. Occidat modo imperet.* Après avoir persuadé à Claude d'adopter Néron, elle se defit bientôt de ce malheureux Empereur, qu'elle empoisonna avec des champignons. Elle avoit fait instruire Néron avec beaucoup de soin, & elle avoit fait rappeller de son éxil le célèbre Sénèque qu'elle chargea du soin de son éducation. Elle gouverna d'abord avec une entière autorité. Elle répondoit aux Ambassadeurs des Princes Etrangers, & envoioit les ordres dans les Provinces de l'Empire. Mais, dans la suite, Neron lui ôta la connoissance des affaires. Ce changement la mit au dèsespoir; & l'ambition se renouvellant dans son ésprit, il n'y eut rien qu'elle n'entreprît, pour se maintenir dans son Gouvernement. On dit même qu'elle voulut donner de l'amour à son fils, & que par une conduite abominable elle servit à ses débauches. Quelques Auteurs ont soutenu que Néron répondit à ses avances. Depuis il ne chercha qu'à s'en défaire, & aiant manqué de la faire noier par l'artifice d'un vaisseau qui se démontoit, & qui avoit été inventé par Anicet, affranchi de Neron; il la fit poignarder dans sa chambre le 10. Juin de l'an 59. de J. C. Ce fut alors qu'elle connut le Monstre qu'elle avoit produit. Car comme un Centurion la poursuivoit l'épée

l'épée à la main, elle cria, montrant son ventre: *C'est ceci qu'il faut frapper.* Aiant été ainsi mise à mort, Néron lui fit ouvrir le sein pour avoir le barbare plaisir de contempler l'endroit où il avoit été conçu. *Agrippine* étoit née dans une ville qu'elle avoit fait nommer sa Colonie & que l'on appelle aujourd'hui *Cologne.* Cette Princesse avoit l'esprit solide & délicat: elle composa même des mémoires très-curieux, où elle décrivoit ses propres avantures. Tacite avoue qu'il avoit tiré de ces mémoires des choses très-particulières pour son Ouvrage.

(76) L'*Astronomie* est une science qui traite de la nature du Ciel & des Astres, mais principalement de leur mouvement. Les impressions que les Astres font sur les hommes, & l'admiration que causent leurs mouvemens, ont porté naturellement les humains à les remarquer & à en chercher les causes. Ces observations qu'ils ont faites, se sont perfectionnées peu à peu. Les plus anciens Philosophes ont cultivé cette science, & les derniers l'ont beaucoup enrichie par leurs découvertes & leurs sistèmes: mais quelques uns l'ont gâtée en attribuant aux Astres des effets qu'ils n'ont point, & se faisant une science chimérique, pour deviner par les Astres la fortune & les inclinations des hommes, ce que l'on appelle *Astrologie judiciaire*, dont on dit que les Chaldéens furent les premiers auteurs. Voy. les Notes (10) & (12) du Livre I.

(77) La

(77) La *Terre*, ou le *Globe Terreſtre*, comprend non ſeulement la choſe à laquelle on donne ce nom, mais encore l'Eau dont la *Terre* eſt environnée. Ariſtote a cru qu'il y avoit dix fois plus de Mer que de *Terre*, mais on n'avoit pas encore découvert l'Amérique & ce grand nombre d'Isles & de Côtes, qui nous ſont preſentement connues & qui nous donnent maintenant ſujet de croire que l'étendue de la *Terre* égale celle de la Mer. Les Géomètres & les Géographes donnent neuf mille lieuës de Circuit au *Globe Terreſtre*. Ils comptent deux mille huit cens & trois lieuës pour ſon Diamètre, c'eſt à dire, pour la diſtance & ligne droite depuis nous jusqu'à nos Antipodes; Et quatorze cens trente une lieues & demie, depuis la ſuperficie de la *Terre* jusqu'au centre. Suivant ce calcul, ils trouvent que le *Globe Terreſtre* a vingt cinq millions ſept cens ſoixante & treize mille lieuës quarrées, pour toute la ſuperficie. L'Hiſtoire des Juifs nous apprend que le premier partage de la *Terre* ſe fit entre les trois enfans de Noë. Sem eut presque toute cette partie qui a été depuis nommée Aſie. Cham, l'Afrique, & cette partie que nous appellons aujourd'hui Syrie & Arabie. Japhet, l'Europe & ce que les Géographes appellent Aſie mineure ou Natolie. Ceux qui ſont venus enſuite ont diviſé la *Terre* en deux grandes parties dans un ſeul hémisphère ſéparé par l'Océan: l'un des Continens renfermant l'Aſie, l'Europe & une partie de l'Afrique, & l'autre Continent la *Terre* des Antichtones vers le midi. A preſent on diviſe le *Globe Terreſtre* en deux

deux hémisphères : Le premier hémisphère renferme l'Asie, l'Europe & l'Afrique, & l'autre hemisphère contient l'Amérique. A l'égard de la figure de la *Terre*, quelques uns des Anciens ont cru que la *Terre* unie avec l'Eau, faisoit un corps plat comme une table, & d'autres lui ont donné la forme d'un tambour. Mais Thalès & les Stoiciens ont soutenu qu'elle étoit de figure ronde; & c'est le sentiment de tous les Savans, lequel est fondé sur plusieurs expériences, qui montrent que la *Terre* doit être ronde : les principales raisons sont, que dans les Eclipses de Lune, l'ombre de la *Terre* paroît circulaire; & que si la *Terre* étoit plate, on pourroit voir en même tems de dessus les hautes montagnes, toute la superficie de la *Terre* : ce qui est contraire à l'expérience. On ajoute qu'en voyageant du Midi au Septentrion, on remarque visiblement que le Pole Arctique s'élève à mesure que l'on va vers le Nord; ce qui n'arriveroit pas si la *Terre* n'étoit ronde.

(78) Voy. les Notes (10) & (12) du Livre I.

(79) Voy. la Note (10) du Livre I.

(80) *Marcus Tullius* dont parle Boëce est plus connu sous le surnom de *Cicéron*, qui lui fut donné à cause d'un signe appellé en latin *Cicer* qu'il avoit au nez. *Tullius* étoit son nom de famille, qu'il tiroit, selon quelques Auteurs, de l'ancienne race de *Tullia* descendue des Rois Volsques, comme il est marqué dans la chronologie d'Eusèbe. Plutarque le fait

aussi venir d'Attius l'un de ces Rois. Mais l'on croit communément que son extraction n'étoit pas fort illustre, & qu'il s'est beaucoup plus distingué par son éloquence que par sa noblesse. Il étoit né à Arpi, Bourgade de Toscane, le 3. Janvier de l'an 648. de Rome, 116. ans avant J. C. Etant venu fort jeune à Rome, il y donna ses premières années aux Lettres Grècques, comme il nous l'apprend lui même dans sa lettre a Titinius. A son avénement dans le Barreau, il plaida avec tant de liberté contre les amis de Sylla que pour éviter le ressentiment d'un homme qui n'épargnoit personne, il fut obligé de faire un voyage en Grèce. Il étudia à Athènes sous Antiochus d'Ascalon, Philosophe Académicien, & de là, cherchant à se perfectionner dans l'éloquence, il passa en Asie, fut disciple de Xenocles, de Denys, de Menippe, & à Rhodes d'Apollonius Molon, l'homme le plus éloquent de son tems. Ce dernier aiant assisté à une harangue de *Cicéron*, ne put s'empêcher de s'écrier, qu'il déploroit le malheur de la Grèce, de ce qu'aiant été vaincue par les armes des Romains, elle alloit encore perdre, par l'éloquence de son Disciple, le seul avantage qui lui restoit sur ses ennemis victorieux. De là *Cicéron* vint à Rome où il épousa *Terentia*, & l'aiant répudié dans la suite, quoiqu'il en eût des enfans; savoir, un fils nommé *Tullius*, & une fille, *Tullia* ou *Tulliola*; il epousa *Popilia* qui étoit fort jeune, fort riche & fort belle; *Terentia* disoit qu'il l'avoit épousee pour sa beauté; mais Tiron, affranchi de Ciceron, assûre que ce fut pour ses grands biens, dont il acquitta ses dettes.

Voici

Voici en quel ordre il exerça les charges publiques. Il obtint la Sicile avec la dignité de Questeur l'an 676. de Rome & 75. avant J. C. A son retour il fut fait Edile & fit condamner Verrès à réparer les concussions qu'il avoit faites dans cette Province. Peu après il fut premier Préteur l'an 691 de Rome & 63. avant J. C. Il fut Consul avec C. Antonius, & pendant son Consulat il découvrit la conjuration de Catilina, dont il fit punir les complices, ce qui lui aquit le nom de *Père de la Patrie.* Depuis en 696. & avant J. C. 58. il fut banni par la brigue de Claudius & de quelques autres; mais tout le Peuple prit tant de part à cette infortune que l'année suivante il fut rappellé de son bannissement, à la sollicitation même de Pompée, qui l'avoit laissé chasser. Il fut reçu Augure en la place de Crassus, en l'année 701. de Rome. Milon aiant tué Clodius l'année suivante; *Cicéron* entreprit de défendre sa cause. Ensuite il fut envoié Proconsul en Cilicie; il suivit le parti de Pompée durant la Guerre Civile & après sa mort en 707. il se raccommoda avec César, qu'il reconcilia avec Ligarius par son éloquence. Il n'eut point de part à la mort du même César, parcequ'on ne lui en découvrit point le secret: car d'ailleurs il étoit grand Zélateur de la liberté Publique & intime ami de Brutus. Après ce coup, il favorisa Auguste qu'on appelloit alors Octavius César. Ce dernier voulut être Consul avec lui: mais ses interêts lui aiant fait prendre d'autres mesures, il se lia avec Antoine & Lepidus, & tous les trois furent déclarés Triumvirs. Antoine haïssant extrêmement *Cicéron*

qui avoit écrit contre lui les Oraisons ou Harangues que nous nommons *Philippiques*, le mit dans la liste des proscrits, & lui fit couper la tête, lorsqu'il prenoit la fuite. Il fut assassiné par un certain Popilius Lénas à qui il avoit sauvé la vie quelque tems auparavant contre ceux qui l'accusoient d'avoir tué son pére. Cet homme lui coupa la tête & la main droite, comme il fuioit dans sa litière vers la mer de Cajète. Sa tête & sa main furent apportées à Rome & mises par Antoine sur la Tribune aux Harangues, d'où *Cicéron* avoit si souvent parlé au Peuple & prononcé des discours si éloquens, pour la defense de la liberté publique. Fulvia femme d'Antoine aiant vomi mille injures contre ces tristes reliques, lui tira la langue de la bouche, & la piqua par plusieurs fois de son aiguille de tête. Il fut tué à l'âge de 63. ans, onze mois & 5. jours, aux Ides de Décembre, l'an de la fondation de Rome 711 & 43. ans avant l'Ere chrétienne. Il étoit très-habile Orateur & très-bon Philosophe. Son style est coulant & diffus. Il avoit le génie aggréable, enclin à la raillerie. Il aimoit sa patrie, mais il faisoit sonner trop haut ses services: timide au reste dans l'adversité jusqu'à la foiblesse, & plein d'un amour propre, qui paroît dans tous ses Ouvrages.

(81) Le passage que Boëce cite de *Cicéron*, est tiré du songe de Scipion l'Africain, qui dit à son neveu: *Ex his ipsis cultis notisque terris, num aut tuum aut cujusquam nostrum nomen vel Caucasum hunc, quam cernis, transcendere potuit, vel illum Gangem transnatare?*

(82) Il

(82) Il semble qu'il y ait de l'éxagération dans ce que les Auteurs nous disent du pouvoir, de la magnificence, & des richesses des Romains. Leur domination avoit pour bornes au Levant, l'Euphrate, le Mont Taurus & l'Arménie; au Midi, l'Ethiopie, au Septentrion le Danube; & au Couchant, l'Océan. Leur armée ordinaire, du tems des Empereurs, selon Appien & Plutarque, étoit de deux cens mille hommes de pied, de quarante mille chevaux, de trois cens Eléphans & de deux mille chariots. Leurs forces maritimes étoient de deux mille vaisseaux & de 1500. galères dont deux cens à cinq rames. Ils avoient 150. greniers, un grand Arsénal & deux Trésors publics. On ne peut mieux juger de leur puissance qu'en faisant réfléxion sur ce que disent les Auteurs de celle des particuliers: savoir, que leurs richesses étoient si immenses qu'il y avoit plus de vingt mille Romains dont les revenus suffisoient pour nourrir une année entière toute l'armée de la République. Lucullus étoit de ce nombre. Les Romains, dès le tems des Consuls, avoient de revenu soixante & quinze mille Talens d'Egypte. Or chacun de ces Talens répondoit à huit mille écus d'àprésent de sorte que 75. mille Talens, selon notre supputation, vaudroient six cens millions d'Ecus de France.

(83) Le *Caucase* est une montagne qui sépare les Indes de la Scythie, aujourd'hui Mingrelie ou Colchide. Cette montagne, qui commence vers l'embouchûre du Phase, est fort élevée, toûjours

couverte de neige, & pleine de rochers & de précipices affreux. Son nom *Caucase* vient, comme dit Pline, de ce qu'il est tout blanc de neige.

(84) Après l'expulsion de Tarquin, Rome se gouverna en République & en porta le titre jusqu'au tems des Empereurs.

(85) Les Parthes étoient des Peuples de l'Asie majeure, voisins des Mèdes, des Hyrcaniens, des Ariens & des Provinces de Carmanie & de Pharsie. Leur pais étoit désert & stérile au point que, suivant Strabon, les Macédoniens le méprisoient, & ne s'y arrêtoient jamais, parcequ'ils n'y trouvoient pas de quoi faire subsister leur armée. Cependant les Parthes se rendirent si puissans qu'ils disputèrent l'Empire d'Orient aux Romains. Arsaces fut le fondateur de leur Monarchie, l'an 3785. du Monde 250. ans avant J. C. Ses Successeurs furent appellés Arsacides. Phraatès III. qui fut tué par ses fils, regnoit l'an du monde 3969 & 66. ans avant J. C. Alarmé des victoires de Pompée contre Mithridate Roi de Pont & Tigrane Roi d'Arménie, tenta vainement de traiter avec les Romains. Etant entré dans les Etats de Tigrane, pour lors leur allié, il eut d'abord du dèsavantage. Mais le sort des armes lui fut si favorable dans la suite, que Pompée même craignit d'en venir à une guerre ouverte contre lui. Orodes son fils, qui lui succeda, défit l'an 53. avant J. C. M. Crassus; & son fils Publius, prit les enseignes Romaines & fit un très-grand nombre de pri-

prisonniers. On dit qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de Crassus le père, pour lui reprocher son avarice insatiable qui lui avoit fait commettre tant d'injustices & de cruautés. Mais en l'an 39. avant J. C. son armée, commandée par Pacorus son fils, fut défaite après deux victoires précédentes par Ventidius Bassus Général des Romains. Pacorus y périt avec vingt mille Parthes. Phraates IV. fils d'Orodes, après avoir soutenu la guerre avec avantage contre Marc Antoine, fut tour à tour chassé du Trône, par Thiridate & rétabli avec le secours des Scythes l'an du monde 4012 & 23. ans avant J. C. Il rendit à Auguste les Drapeaux & les Soldats que les Romains avoient perdus dans la défaite de Crassus, & vecut en paix avec eux. Vonones, un de ses fils, qui leur avoit été donné en ôtage, fut redemandé pour être Roi après son père. Mais les Parthes le méprisant comme un vil ésclave des Romains, Artaban Roi des Mèdes le dépoüilla de son Roiaume vers l'an 16. de l'Ere chrétienne. Celui ci méprisant la vieillesse de Tibére s'empara ensuite de l'Armenie, & en fit Roi un de ses fils nommé Arsaces. Tibère craignant qu'il n'entreprît sur les Conquêtes du Peuple Romain, manda à Vitellius qui commandoit en Orient, de traiter avec Artaban: mais Vitellius, au contraire, suscita contre lui les Alains, lesquels étant passés en Armenie, la ravagèrent, pénétrèrent jusques dans les terres des Parthes, tuèrent la plus grande partie de la noblesse & le fils d'Artaban même, & enfin obligèrent ce Prince à s'enfuir chez ses voisins. Il assembla une grande

Armée de Daniens & de Saffiens avec laquelle aiant recommencé la guerre, il recouvra son Roiaume & établit Orodes, un autre de ses fils, sur l'Armenie. Depuis cette conquête, Tibère rechercha l'alliance d'Artaban, qui y donna les mains, & conclut un traité avec Vitellius: ensuite duquel ce Roi envoia son fils Darius à Rome, porter de très magnifiques présens à Tibère. Cependant ce dernier déclara Thiridate Roi des Parthes l'an 35. de J. C. pour l'opposer à Artaban. Mais Thiridate aiant été bientôt trahi & abandonné par les siens, fut obligé de laisser le Roiaume à son compétiteur. Meherdate, qui avoit été donné en ôtage aux Romains, fut renvoié avec le titre de Roi par l'Empereur Claude l'an 49. de J. C. Mais Gotarses fils & meurtrier d'Artaban, qu'il vouloit chasser du Trône, l'aiant fait prisonnier, lui fit couper les oreilles. Ainsi Gotarses s'étant maintenu, eut pour successeur Vonones son fils l'année suivante. Mais dans la même année Vologèse lui succéda. Il étoit frère de Thiridate, que les Romains avoient chassé de l'Arménie, pour y établir Tigrane. Il avoit dessein de venger cet affront & de maintenir la gloire des Arsacides; mais il fut long-tems retenu par le respect de la grandeur Romaine & d'une longue alliance; outre qu'il se trouva engagé dans de grandes guerres par la révolte de l'Hyrcanie. Dans cette incertitude, il apprit que Tigrane, non content de faire des courses sur la frontière, avoit mis tout le païs des Adiabéniens à feu & à sang. Cet afront acheva d'irriter son ressentiment, qu'excitoit encore le murmure de la

Noblesse,

Noblesse, & de Thiridate. Ainsi il entreprit cette guerre sous l'Empire de Néron. Artaban III. fils du précédent, assista un certain imposteur qui se disoit Néron, & voulut même l'amener à Rome pour l'opposer à Vespasien vers l'an 80. C'est tout ce qu'on sait de ce Prince, que plusieurs ne mettent pas même au nombre des Rois des Parthes, à cause du peu de tems qu'il regna. Pacorus, qui fut après lui Roi des Parthes, fut d'intelligence avec Décébale, Roi des Daces, dans la guerre que ce dernier fit aux Romains sous l'Empire de Domitien. Il régnoit encore vers l'an 101. & laissa la Couronne à Chosroës son fils, suivant quelques uns, & fils d'Artaban III. selon d'autres. Chosroës vivoit au tems de Trajan, qui lui declara la guerre, parceque ce Prince avoit fait son frère Parthamasire Roi d'Armenie, & lui avoit donné le Diadème. Chosroës, dépoüillé de ses Etats, eut recours à la clémence de Trajan, qui en lui pardonnant, lui défendit de porter le scèptre & de s'asseoir sur un Trône. Il ne put jamais rentrer dans ses premiers Droits, & Antonin le Débonnaire ne voulut pas même les rendre à Vologèse II. son fils. Cependant Artaban IV. qui étoit frère de ce dernier, passe pour lui avoir succédé dans le Roiaume des Parthes. Il soutint plusieurs guerres contre les Romains, & principalement contre Antonin Caracalla, lequel feignant de vouloir épouser sa fille, cherchoit à l'avoir entre les mains, pour le faire mourir. Mais l'an 227. Artaxerxe qui, de simple Soldat Persan, s'étoit élevé à la dignité de Roi de Perse, défit & tua Artaban & éteignit

P 5 par

par là la Race des Arſacides & le Roiaume des Parthes. Voila un abrégé de l'Hiſtoire des principales affaires que ces Peuples eurent avec les Romains. Ils étoient extrémement cruels, adonnés aux femmes & au vin. Mais du reſte gens de guerre & infatigables au travail.

(86) J'ai nommé dans la Note précédente les nations qui étoient voiſines des Parthes.

(87) La qualité de *Citoien Romain* étoit en grande réputation & avoit des privilèges conſidérables. Elle fut d'abord propre & particulière aux habitans de Rome: mais par la ſuite elle fut communiquée aux Latins & à quelques autres Peuples d'Italie; & enfin à tous les Peuples qui etoient ſoumis à la domination des Romains. Un *Citoien Romain* étoit libre ou mis en liberté par ordre de la République. A l'égard de ſes privilèges, on voit dans ce paſſage de l'Oraiſon de Cicéron contre Verrès, combien celui-ci en avoit abusé en faiſant foüetter un homme de cette qualité. „Verrès, dit-il, va droit au Palais, „les yeux étincellans de colère, la cruauté peinte „ſur le viſage. D'abord en préſence de la nombreuſe Aſſemblée, qui attendoit l'iſſuë de cette „affaire, il envoie chercher l'Accusé; il ordonne „qu'on le dépoüille au milieu du Palais, & qu'on „prépare des verges... Ainſi donc une grêle de coups „tomboit ſur un *Citoien Romain*; & pour tout gémiſſement, les ſeules paroles qu'il mêloit au bruit „de ces horribles coups, & dont il faiſoit retentir le „Palais de Meſſine, ſont celles-ci: *Je ſuis Citoien* „*Romain.*„ *Ipſe inflammatus ſcelere & furore, in forum*

forum venit. Ardebant oculi, toto ex ore crudelitas eminebat. Expectabant omnes, quo tandem processurus aut quidnam esset acturus, cum repente hominem proripi, atque in foro medio nudari ac deligari & virgas expediri jubet . . . Cædebatur virgis in medio foro Messanæ Civis Romanus, cum interea nullus gemitus, nulla vox alia istius miseri, inter dolores, crepitumque plagarum audiebatur nisi hæc, Civis Romanus sum. Lorsqu'on eut lié de longes de cuir, Saul ou St. Paul dans Jérusalem pour le fouetter, il dit au Centenier qui étoit proche de lui: *Vous est-il permis de faire foüetter un Citoien Romain, sans qu'on lui ait même fait son procès?* le Centenier aiant oüi ces paroles, alla trouver le Tribun, & lui en donna avis, en disant; *Qu'allez vous faire? cet homme est Citoien Romain?* Alors le Tribun vint à Saul & lui demanda: *Est il vrai que vous soiez Citoien Romain? Oui*, dit-il, *il est vrai que je le suis.* Le Tribun répondit: *Il m'a coûté beaucoup d'argent pour avoir cette qualité.* Mais Paul lui dit: *Et moi je l'ai par ma naissance.* Auffitôt donc ceux qui devoient lui donner la question, le laissèrent. Le Tribun même, depuis qu'il sçut qu'il étoit *Citoien Romain*, eut peur de l'avoir fait lier.

(88) Jusqu'au tems de Jules-César, l'*Année* Romaine n'étoit que de 355. jours: Savoir, de douze mois lunaires qui font 354. jours, & d'un jour que Numa Pompilius ajouta, par un respect superstitieux qu'il avoit pour le nombre impair. Jules-César étant Consul pour la troisième fois avec Marcus

Emi-

Emilius l'an 708. de la fondation de Rome, ordonna par le conseil de Sosigènes, célèbre Mathématicien de la ville d'Aléxandrie en Egypte, & de plusieurs savans Astronomes, qu'elle seroit à l'avenir de 365. jours & six heures, & que l'on distribueroit les dix jours d'augmentation en certains mois de l'*Année.* Il donna donc deux jours de plus à Janvier, Aoust & Décembre; & un jour à Avril, Juin, Septembre & Novembre. A l'égard des six heures, il régla que de quatre en quatre ans on intercaleroit un jour, composé de quatre fois six heures; & ce jour fut appellé *Bissextile*, parcequ'on l'insera entre le 23. & le 24. de Fevrier; & que le 24. de Fevrier étant le *Sexto Kalendas Martias* des Romains, pour marquer le jour intercalaire, on disoit *Bissexto Kalendas*: Ainsi le jour surnuméraire faisoit le 24. de Fevrier & le véritable 24. devenoit le 25. La première *Année Julienne* ne fut que la 709. de Rome & la 45. de l'Ere chrétienne. Quant à la précédente, pour remèdier aux dèsordres que les Pontifes avoient introduits, Jules-César la composa de 445. jours ajoutant à l'*Année Lunaire*, 355. jours, selon le calcul de Numa; le mois Merkedonius de 23. jours; & deux autres mois contenant 67. jours: Ainsi cette année eut quinze mois; & on l'appella l'*Année de la confusion*, quoïqu'on dût plustôt l'appeller la *dernière année* de la confusion qui se voioit depuis si long-tems dans le Calendrier Romain. L'*Annee Julienne* étoit donc celle qui avoit lieu au tems que Boëce écrivoit, mais comme cette *année* contenoit en effet onze minutes plus que l'*Année solaire*, ce qui fait

fait un jour entier dans le cours de 131. ans, on s'apperçut depuis en 1582. que pour n'y avoir pas eu égard, l'Equinoxe du printems qui tomboit sur le 21. de Mars en l'année 325. avoit rétrogradé de dix jours dans cet espace de 1257. ans & qu'il arrivoit alors le 11. de ce même mois. Cela donna lieu à l'établissement du Calendrier Grégorien ainsi nommé du Pape Gregoire XIII. qui ordonna que l'on retrancheroit dix jours du mois d'Octobre de l'Année 1582. ce qui fit que l'Equinoxe du printems suivant se trouva le 21 de Mars. Et pour empêcher le même désordre à l'avenir, il régla que l'on ne suivroit plus le Calendrier Julien; que chaque centième Année ne seroit plus Bissextile; mais qu'il n'y auroit que la quatrième centaine: ôtant ainsi trois Bissextes dans l'espace de 400. ans, parceque dans cet intervale les onze minutes font trois jours. Il y a cependant en Europe plusieurs Etats Protestans, où l'ancien Calendrier Julien a continué d'avoir lieu.

(89) Je ne connois ni le faux Philosophe dont parle Boëce, ni celui qui le confondit par cette réponse que notre Auteur rapporte. Mais on voit dans plusieurs autres de l'antiquité, l'estime que les Philosophes ont fait du silence. *Celui qui est retenu dans ses discours,* dit Salomon, *est un homme savant & prudent. Le fou même, quand il se taît, est réputé sage.* Diogène discourant avec un certain Philosophe qui contestoit avec trop d'opiniatreté, lui dit: *Miserable, vous detruisez par vos paroles, ce qu'il y a de*

meilleur

meilleur & d'essentiel dans la vie Philosophique. Thalès disoit souvent: *Le grand flux de bouche n'est pas la marque d'un homme prudent.* Suivant Sénèque, *il faut accorder la parole avec le silence: quiconque ne sait pas se taire, ne sait point parler.* Ajoutons ce que dit Macrobe: *Si l'on ne connoit l'Orateur qu'à la parole, on doit connoître le Philosophe autant lorsqu'il se taît à propos que quand il parle.* Valere Maxime rapporte aussi ce beau mot de Xénocrate, qui se trouvant dans une compagnie où l'on médisoit beaucoup, répondit à une persoune qui lui demandoit pourquoi lui seul il ne disoit rien: *Je me suis repenti quelquefois d'avoir parlé, mais non jamais de m'être tû.*

(90) Voy. la Note précédente.

(91) Plusieurs Philosophes Païens ont cru l'immortalité de l'Ame. De ce nombre sont *Thalès* de Milet, chef de la Secte Ionique, *Anaxagoras* son sectateur, dont j'ai parlé sous la Note (20) du Livre I. *Pythagoras* chef de la Secte Italique, duquel j'ai aussi parlé sous la Note (63) du même Livre; *Socrate*, de la même Secte, duquel j'ai aussi parlé sous la Note (17*) du même Livre: *Platon*, son disciple, chef de l'ancienne Académie, duquel j'ai aussi parlé sous la Note (8) du même Livre; Et quelques autres de leur sectateurs. *Thalès* le premier des sept Sages de la Grèce, nâquit sous la XXXVI. Olympiade, vers l'an 635. avant J. C. & mourut dans la LVIII. en l'année 545. Il avoit coûtume de remercier les Dieux de trois choses, d'être né raison-

nable

nable plustôt que Bête, Homme plustôt que Femme; Grèc plustôt que Barbare. C'est le premier des Grècs qui ait enseigné que les Ames étoient immortelles. Quelqu'un lui demandoit un jour, si les hommes pouvoient cacher leurs actions aux Dieux. *Nos pensées même les plus secrètes*, répondit-il, *ne sauroient leur être inconnuës*. Suivant *Anaxagoras*, l'Ame est un être Aërien, & cependant immortel. *Pythagore* étoit du même sentiment: car il croioit l'Ame immortelle, quoiqu'il soutînt qu'elle n'étoit qu'une vapeur chaude, invisible, & impalpable comme l'air. Il s'imaginoit de plus que l'air étoit rempli d'Ames, ausquelles il attribuoit la cause des songes & plusieurs autres effets: mais dans l'incertitude où il étoit de ce que l'Ame devenoit, après qu'elle étoit séparée du corps, il imagina la Metempsycôse, c'est à dire que l'Ame, après la mort, passoit d'un corps dans un autre; & en conséquence de cette opinion, il défendoit de tuer des animaux pour les manger ou pour en faire des sacrifices aux Dieux. *Socrate* fut accusé d'avoir des sentimens impies de la Divinité; parcequ'il enseignoit qu'il n'y avoit proprement qu'un Dieu qu'il appelloit l'*Etre supreme.* Aiant été pour ce sujet condamné à la mort, il but, avec une constance admirable, la ciguë qu'on lui présenta, parlant jusqu'à son dernier moment de l'immortalité de l'Ame & du bonheur dont il espéroit de joüir après cette vie. *J'ai fait*, dit il un moment avant que d'expirer, *j'ai fait pendant le cours de ma vie le mieux que j'ai pû & que j'ai sû; Pour cela je ne suis pas certain d'être agréable aux Dieux;*

Mais

Mais si pour suivre ce qu'on juge meilleur, on plait à la Divinité, j'espère de ne lui être pas désagréable. Le sentiment de *Platon* est que l'Ame humaine n'est autre chose qu'un raion de la Divinité. Il croioit que cette particule unie à son principe, connoissoit toutes choses: sur quoi paroît fondé le dogme des Catholiques au sujet de la communication qu'ils disent y avoir entre les Saints & les hommes: mais il ajoutoit à cela que l'ame s'unissant au corps, elle contractoit, par cette union, l'ignorance & l'impureté. Sur ce principe, il disoit que les sens étoient les premiers à discerner le vrai d'avec le faux, & soutenoit en même tems que c'étoit à l'ame d'en juger, & à son jugement qu'il falloit s'en rapporter; parce que sans s'arrêter à la superficie des choses, elle en pénétre le fond qui est de soi même éternel & immuable. Il croioit, comme Pythagore, que tout l'Univers étoit semé d'ames, & particulièrement les Etoiles. Il avoit encore un autre dogme, qui a fait beaucoup de bruit parmi les Chrétiens: Il pensoit que les ames préexistoient dans des lieux qui sont au dessus de la Lune; & qu'y aiant commis de certaines fautes, elles avoient été bannies de ce séjour bien-heureux, pour venir habiter dans des corps différemment disposés, selon la grandeur de leurs fautes; mais qu'après la mort, elles retournoient dans les lieux d'où elles étoient venues. C'est ce que Origène soutient à peu près de la même manière dans ses ecrits; & c'est en consequence de ce sentiment que ce Père a cru que les Damnés & les Demons ne seroient pas eternellement malheureux;

mais

mais qu'après quelque tems de souffrance, ils se réconcilieroient avec Dieu. Enfin Platon fait espérer au Sage un bonheur parfait après la mort, en posant l'immortalité de l'Ame: Car il croit que Dieu le souverain Juge, comme il parle lui même dans son Dialogue du *Gorgias*, dispensera des peines ou des recompenses après cette vie à chacun selon son mérite. Au surplus tous ceux d'entre les Paiens qui ont cru les Champs Elysiens & les Enfers, ont supposé l'immortalité de l'Ame.

(92) Mais si les Philosophes dont j'ai parlé dans la Note précédente, ont cru l'immortalité des Ames, il y en a eu, d'un autre coté, beaucoup plus qui n'ont point fait difficulté de croire & d'enseigner qu'elles étoient mortelles. *Anaximandre*, qu'ont suivi *Hyppon*, *Anaximène*, *Diogène* & plusieurs autres de la Secte Ionique, avoient pour principe que tout se faisoit par le concours fortuit, operé par les formes & les qualités: principes desquels il s'ensuivoit qu'il n'y avoit pas de Dieu ni par consequent d'immatérialité dans les Ames. On peut tirer la même conséquence de l'opinion de *Zénon*, chef de la Secte Eléatique, qui étoit une branche de l'Ionique: car ce Philosophe, dont j'ai parlé sous la Note (7) du Livre I. enseignoit que l'Ame participe du chaud, du froid, du sec, & de l'humide. *Héraclite* croioit que tout se fait par hazard, ce qui détruit toute Providence, toute vie à venir & par conséquent

l'immortalité des Ames. *Diagoras* fut chassé d'Athènes, parcequ'il avoit osé nier formellement qu'il y eut des Dieux. Il tomba, dit-on, dans l'Athéisme, parcequ'aiant intenté accusation contre celui qui lui avoit dérobé un ouvrage de sa composition, le Voleur jura qu'il ne l'avoit point pris, & cependant le fit ensuite publier sous son nom: d'où Diagoras crut pouvoir conclure, qu'il n'y avoit pas de Providence. Mais le Scholiaste d'Aristophane assûre que ce Philosophe ne se jetta dans l'impiété, que pour avoir perdu un dépôt d'effets ou d'argent par la fraude du dépositaire. *Leucipe* fut le premier qui admit les Atomes pour principe de toutes choses; mais il rejettoit, avec les formes & les qualités, tout Etre spirituel & immatériel, en attribuant la production de l'Univers au concours fortuit de ces Atomes. Il est vrai que lui & ses sectateurs parloient quelque fois des Dieux; mais ce n'étoit que par pure politique pour éviter la haine du peuple; car enfin leurs principes n'admettoient aucun Etre immatériel; & le Monde entier, selon eux, s'étoit fait & se gouvernoit sans aucun Dieu. *Aristote* fut le premier des Philosophes, qui chercha à fond les causes générales de tous les Etres. Cependant il regardoit l'Ame comme un simple acte du Corps, c'est à dire, qu'il la croioit tirée de la matiere; ajoutant qu'elle mouroit avec le corps; & que la résurrection des hommes après leur mort étoit impossible: *A privatione ad habitum non fit regressus.* Les Péripatéticiens, dont il fut chef, pensoient de même: aussi dit-on qu'un Prêtre de Cérès

Cérès, nommé Eurymedon, accusa d'impiété *Aristote*, lequel se justifia pourtant de ce crime, par une apologie fort ample qu'il écrivit aux Magistrats. Mais comme il connoissoit la délicatesse du peuple d'Athènes sur sa Religion, le souvenir du traitement que Socrate en avoit reçu dans une occasion de cette nature, l'épouvanta tellement qu'il se retira à Chalcis, Ville d'Eubée. On croit même qu'il aima mieux s'empoisonner que de se livrer à ses ennemis. *Théodore*, disciple *d'Anniceris*, de *Denys* le Logicien & *d'Aristippe* de Cyrène, avoit si peu d'idée de l'immortalité de l'Ame & de l'existence de la Divinité, qu'il approuvoit tous les crimes, soutenant qu'ils n'étoient pas honteux de leur nature, mais par la seule opinion du peuple. Aussi le surnomma-t'on l'*Athée*. *Democrite* & *Protagoras* que l'on met du nombre des sectateurs de *Leucipe*, en suivirent les dogmes. L'un & l'autre soutenoient que l'Ame n'étoit pas différente des sens, & que tout ce que représentoient les sens étoit véritable. *Protagoras* avoit commencé un de ses ouvrages par ces termes: *je ne puis dire s'il y a des Dieux, ou s'il n'y en a point: plusieurs choses m'empêchent de le savoir, comme l'incertitude de la chose en elle même, & la brièveté de la vie des hommes.* Les Atheniens ne s'accommodant point de cette doctrine trop hardie, éxilèrent ce Philosophe, & firent brûler son Livre publiquement. *Epicure*, dont j'ai parlé sous la Note (18) du Livre I. vouloit qu'on passât avec tranquillité cette

vie mortelle, ſans ſe fatiguer du ſoin de ce qui la doit ſuivre; & qu'on regardât la mort comme une choſe indifférente qui n'eſt rien à notre egard. La mort, qui paroît le plus redoutable de tous les maux, n'eſt, ſelon lui, qu'une chimère. *Car*, dit-il, *elle n'eſt rien tant que la vie ſubſiſte, & lors qu'elle arrive, la vie n'eſt plus. Elle n'a point d'empire ni ſur les vivans ni ſur les morts: les uns ne ſentent pas encore ſa fureur; & les autres, qui n'exiſtent plus, ſont à l'abri de ſes atteintes. La préſence de la mort étant donc incapable d'exciter aucun trouble en nous, il eſt ridicule de s'affliger par la ſeule penſée de ſon approche:* Raiſonnement qui, comme on voit, n'eſt fondé que ſur l'opinion qu'*Epicure* avoit, que l'Ame étoit mortelle. De plus, comme il étoit ſectateur de Démocrite ſur la doctrine des Atomes, il ne croioit pas non plus que Dieu eut concouru en aucune maniere à la formation de l'Univers. En effet, ſi l'on éxamine de près ce qu'il dit des Dieux, on voit ſans peine, qu'il les regardoit comme des Etres chimériques, imaginés par l'ignorance & la ſuperſtition; & qu'il n'en parloit que par politique. Il attribue aux Dieux une forme ſemblable à celle des Hommes, qui pourroit être détruite par la diſſolution des Atomes qui la compoſent. Il ſoutient que ces Diéux n'ont aucune part à la conduite du Monde; qu'ils ne s'occupent pas du ſoin de récompenſer les bons & de punir les mechans; mais qu'ils ſont dans une parfaite oiſiveté, jouiſſant entièrement de leur propre bonheur. Ainſi il eſt aiſé de voir qu'*Epicure* ne donne

ne des Dieux une idée si bizarre, que pour les détruire, en faisant semblant de prouver qu'il y en a. *Pyrrhon*, auteur de la secte des Sceptiques, prétendoit que la nature des choses venoit du prejugé des loix & de la coûtume; & qu'il n'y avoit rien d'honnête ou de mal-honnête, d'injuste ou d'équitable, de bon ou de mauvais en soi. Et comme ces Philosophes doutoient de tout, même de leur propre existence; à plus forte raison doutoient-ils de l'immortalité des Ames. Les Stoiciens, autre secte qui eut pour chef *Zenon le Citien*, dont j'ai parlé sous la Note (19) du Livre I. attribuoient à la matière une vertu élastique par laquelle elle fait ses opérations selon de certaines régles, sans être douée de sensation, ni de raison, & sans avoir besoin du concours d'un Etre supérieur. Ils supposoient une vie commune à toute la matière, mais ils rejettoient de leur sistème tout hazard; de sorte qu'ils regardoient l'Univers comme un grand Animal, ou plustôt comme une grande Plante, dans laquelle toutes les opérations se font nécessairement par un Ame végétative. *Straton de Lampsaque*, qui après avoir été d'abord Péripatéticien & disciple de Théophraste, devint ensuite l'auteur d'une secte appellée de son nom *Stratonicienne* ou des *Hylozoïstes*, avoit des principes directement opposés à la Philosophie des Atômes. Il enseignoit que la matière & ses moindres particules étoient animées; que ces petites particules vivantes, quoique destituées de sensation & de raison, savoient s'arranger d'une certaine manière; & que par leurs différens arrangemens

elles parvenoient continuellement à un plus haut point de perfection, jusqu'à ce qu'enfin elles eussent atteint la sensation & la raison. Ainsi *Straton* attribuant une vie particuliere à chaque Atôme de l'Univers, n'avoit besoin dans son sistème ni d'Ame ni de Divinité. *Arcésilaus*, fondateur de la moienne Académie, ne fut pas plus favorable à ce dogme, puisque son sistème consistoit à dire que toute chose étoit si incertaine qu'on ne pouvoit distinguer le faux du vrai. C'est pourquoi attaquant tout ce que les autres affirmoient, il faisoit gloire de douter de tout, de discourir du pour & du contre, & de suspendre son jugement sur toutes choses. *Lacidès*, disciple d'Arcesilaus, fit voir encore plus manifestement le peu d'idée qu'il avoit de la Divinité, aussi bien que de l'immatérialité des Ames, puis qu'aiant perdu par la mort une Oye qui le suivoit par tout, il lui fit des funérailles aussi magnifiques que si elle eut été son fils ou son frere: Etrange petitesse pour un philosophe! Tels sont ceux qui ont détruit, par leurs opinions & par leurs écrits, le sentiment de l'immortalité des Ames. J'ai cru pouvoir les joindre à ceux qui ont osé nier aussi l'existence de la Divinité. Car s'il n'y a point de Dieu, il ne peut y avoir d'Ame immortelle. Autre chose pourroit être d'avouer l'éxistence d'un Dieu & de nier en même tems l'immortalité des Ames. Le nombre de ceux qui pensent ainsi, n'est malheureusement que trop grand aujourd'hui. Mais qu'il me suffise de détester ces Monstres, sans que je m'amuse à les refuter ici!

(93) Voy.

(93) Voy. la Note (10) & la (12) du Livre I.

(94) Voy. plus haut la Note (77).

(95) Les hommes ne peuvent faire un plus mauvais usage de la *Raison* que de préférer une vie terrestre & passagère à l'heureuse immortalité qui est dans les Cieux la récompense de la Vertu.

(96) Les Poëtes feignent que les Enfers, c'est à dire les lieux où les ames vont après la mort, sont dans les entrailles les plus profondes de la Terre: Qu'ils sont environnés de plusieurs fleuves, du Styx, du Cocyte, du Phlégéton &c. dont les eaux sont noires & bourbeuses: Que Charon reçoit dans sa barque les ames pour traverser ces fleuves, comme le dit Virgile dans le sixieme Livre de son Enéide.

Portitor has horrendus aquas & flumina servat
Terribili squallore Charon, qui plurima mento
Canities inculta jacet; stant lumina flamma
Sordidus ex humeris nodo dependet amictus.
Ipse ratem conto subigit, velisque ministrat,
Et ferruginea subvectat corpora cymba.

L'origine de cette fable vient, suivant Diodore de Sicile, de ce qu'Orphée voiageant en Egypte, & aiant observé que les habitans d'une certaine ville enterroient les morts dans des Tombeaux qu'ils avoient au delà d'un lac, fit accroire aux Grècs que Charon passoit les ames des morts aux Enfers, parcequ'en langage Egyptien, les Bateliers étoient nommés

charons. Les Poëtes ajoutent que les ames de ceux à qui l'on n'avoit point donné la sépulture, devoient errer cent ans le long du Styx, avant que de le traverser, comme le dit encore Virgile au même Livre.

Nec ripas datur horrendas, nec rauca fluenta
Transportare prius, quam sedibus ossa quierunt
Centum errant annos, volitantque hæc littora circum.

(97) Boëce nomme en cet endroit le *fidele Fabricius*, *Brutus*, & *le sévère Caton.* Mais je n'ai pû faire entrer dans mes vers que les deux derniers. *C Fabricius* surnommé *Luscinus*, Capitaine Romain, fut Consul pour la première fois l'an 472. de Rome, 282. avant J. C. & remporta sur les Samnites, les Brutiens & les Lucaniens, des victoires qui lui aquirent les honneurs du Triomphe. Il en avoit remporté un si grand butin, qu'après avoir amplement récompensé les Soldats & restitué à tous les Bourgeois de Rome l'argent qu'ils avoient contribué pour la guerre, il lui resta pour sa part 400. Talens qu'il fit porter au Fisc le jour de son Triomphe, étant le seul qui ne retint rien de toutes ces riches dépoüilles. Deux ans après, il fut deputé vers le Roi Pirrhus, qui étoit passé en Italie & il se montra incorruptible par le refus des présens que lui offrit ce puissant ennemi des Romains. Il fut encore Consul l'an 476. & fit la guerre au même Pirrhus auquel il renvoia son propre Médecin, qui s'étoit offert d'empoisonner ce Prince, moiennant une certaine récompense. *Fabricius* fut Censeur en 479. & eut

eut pour collegue Emilius Papus. Ils cassèrent un Senateur nommé Cornelius Rufinus qui avoit été Dictateur & deux fois Consul, parcequ'on avoit trouvé chez lui le poids de dix livres en vaisselle d'or. Enfin l'on dit que *Fabricius* aiant vêcu dans un généreux mépris des richesses, mourut si pauvre que le Sénat fut obligé de marier sa fille aux frais du Public.

Je ne sai de quel *Brutus* Boëce a voulu parler. Il y a eu trois Romains de ce nom. L'un, dit *L. Junius Brutus*; le second, *M. Junius Brutus* père du troisième qui portoit aussi le même nom: Le premier étoit fils d'une sœur de Tarquin, dernier Roi de Rome, ce qui ne l'empêcha pas, après l'outrage que le fils de Tarquin fit à Lucrèce, de persuader aux Romains de prendre les armes & de chasser les Rois de Rome. Il fut bien aise de profiter de cette occasion pour venger la mort de son père & de son frère. Il avoit jusqu'alors contrefait adroitement l'insensé. Quelques uns disent même qu'il étoit naturellement d'un esprit lourd & pesant, ce qui lui avoit fait donner le nom de *Brutus*: mais qu'à la mort de Lucrèce, il fit son oraison funèbre avec tant de bon sens & d'éloquence, que le Peuple prit cela pour un prodige & un miracle des Dieux. Le peuple aiant crié *liberté* à la fin de sa harangue, le fit Consul, lui donnant une souveraine autorité, avec L. Tarquinius Collatinus en l'année 245. de Rome. Il s'aquitta de cette charge avec tant de soin pour le bien de la nouvelle République, qu'aiant vû la conspiration que ses deux fils avoient faite avec

d'autres jeunes gens, pour rétablir les Tarquins, il les fit conduire dans la place publique, les fit foüetter & leur fit couper la tête. Depuis dans un combat, il s'attacha avec tant d'ardeur à un des fils de Tarquin, qu'ils se tuèrent l'un l'autre. Les Dames Romaines portèrent le deüil de sa mort, pendant un an entier, le reconnoissant pour le vengeur de la pudicité de leur sexe, violée dans la personne de Lucrèce. *M. Junius Brutus*, le père, n'est illustre que par la victoire que Pompée remporta sur lui. Son fils, l'un des plus célèbres Romains de l'Antiquité, étoit neveu de Caton. Il faisoit un grand mépris des richesses, comme il le fit voir en refusant dans les Gaules la charge de Questeur, laquelle enrichissoit tous ceux qui l'exerçoient. Jules-César le combla de bienfaits. Quelques uns disent même qu'il en étoit fils, étant né dans le fort de la passion de cet Empereur pour Servilie mère de *Brutus*. Quoiqu'il en soit, l'amour qu'il avoit pour la liberté de sa patrie, le rendit ingrat envers son bienfaiteur: Car assisté d'un grand nombre de Conjurés, il l'assassina en plein Sénat, le 15. Mars de l'an 710. de Rome & 44. ans avant J. C. César le remarquant parmi les Conjurés, lui dit tendrement ces paroles si connues: *Tu quoque mi Brute*: voulant peut-être lui faire entendre par là qu'il étoit son père. Deux ans après *Brutus* aiant été vaincu par Auguste & Antoine dans les champs Philippiques, & craignant de tomber dans les mains de ses ennemis, il se donna la mort, ou pria son ami Straton de la lui donner.

Il y

Il y a eu aussi chez les Romains plusieurs *Catons*, entre lesquels on en trouve deux, qui se sont fort distingués. L'un est *M. Portius Caton*, surnommé *le Censeur*, & l'autre *Caton le Préteur*, dit d'*Utique*, qui étoit arrière-petit-fils du premier. *Caton le Censeur* demeura d'abord dans le païs des Sabins, où il cultivoit lui même les terres qu'il possédoit. Etant venu à Rome, il fut élû Tribun militaire & ensuite Questeur en Afrique, puis Préteur. Il fit paroître dans toutes ces charges, une grande éxactitude, une sévère équité, & une moderation admirable. Etant Consul l'an 559. de Rome, il fit tous ses efforts pour maintenir la Loi *Oppia*, qui réprimoit le luxe des Dames Romaines dans leurs ajustemens. Etant Censeur, il s'aquitta de cette charge avec une intégrité qu'on n'avoit point encore vûe dans aucun de ses prédecesseurs. Il accusa les méchans, s'opposa au luxe, fit condamner les criminels, sans que ses ennemis, au nombre de 400. à ce qu'on dit, qui l'avoient déferé plusieurs fois en justice, eussent jamais pû noircir son innocence par leurs calomnies. Le Peuple Romain fut si content de la manière dont il s'étoit conduit dans la Magistrature, qu'il lui fit élever une statuë. Ciceron lui donne les titres d'excellent Orateur, de bon Senateur, & de grand General d'Armée. Il fit résoudre la troisième Guerre Punique, & fut un des plus ardens à poursuivre la destruction de Carthage. Enfin il se sacrifia dans toutes les occasions pour le bien de la République. *Caton d'Utique* eut aussi, dès l'age le plus tendre, tant d'amour pour sa patrie,

que

que n'aiant pas plus de quatorze ans, il demanda une épée pour tuer Sylla qui tyrannisoit la République. Il avoit puisé chez les Stoiciens, cette grandeur d'Ame dont il donna des preuves dans plusieurs occasions. Après avoir porté les armes pendant quelques années, il fut élevé à la dignité de Questeur, qu'il exerça avec grand soin, réformant les Officiers, & faisant taxer & punir les assassins gagés aux dépens du public du tems de Sylla. Il demanda le Tribunat pour empêcher un mechant homme de l'avoir; & lorsque la conjuration de Catilina fut découverte l'an 691. de Rome, il se joignit à Ciceron dans le dessein de faire punir les complices, & s'opposa à César dans le Sénat. Aiant été fait Questeur pour la seconde fois sept ans après, ses ennemis qui ne vouloient pas l'avoir auprès d'eux, le firent éloigner sous un prétexte honorable. On lui donna ordre d'aller en Chypre pour se saisir de cette Isle que l'on avoit confisquée sur Ptolomée son Roi. Cette affaire étoit très-délicate: cependant il la conduisit avec tant de prudence, qu'on n'eut rien à lui reprocher; & ses amis furent les seuls à se plaindre de la sévérité dont il usa à leur égard, en leur refusant des richesses qu'il ne conserva que pour le Trésor public. Au reste il n'oublia rien, pour s'opposer aux brigues de César & de Pompée, pendant leur union, & pour les accorder durant les Guerres Civiles. Mais enfin il suivit le parti de Pompée, qu'il considéroit comme le défenseur de la République. Après la bataille de Pharsale & la mort de Pompée en 706. de Rome, il passa en Afrique, se joignit

joignit à Juba & à Scipion, & laiſſa la conduite de l'Armée au dernier. Il ſe retira dans Utique; & aiant vû que Céſar le pourſuivoit, il conſeilla à ſes amis de prendre la fuite, & à ſon fils d'éprouver la clémence du vainqueur. Pour lui, il ſe mit au lit, ſe fit apporter le Livre de l'immortalité de l'Ame de Platon, qu'il lût deux fois, & puis ſe donna un coup de poignard. Ce coup n'étant pas mortel, on lui mit un appareil qu'il défit lui-même, & mourut ainſi dans la 48. année de ſon âge, la 708. de Rome & la 45. avant J. C.

(98) Il n'eſt pas aiſé de dire en quel tems les hommes ont commencé à élever des Tombeaux magnifiques en l'honneur des Morts & à graver leurs éloges ſur le cuivre & ſur la pierre. On ſe contentoit d'abord de les exprimer en vers que l'on chantoit à leurs obsèques, & que l'on répétoit tous les ans à pareil jour. Le Tombeau qu'Artemiſe, Reine de Carie, fit dreſſer au Roi Mauſole, ſon mari, eſt célèbre dans l'Hiſtoire. Il paſſoit pour une des merveilles du Monde, ce qui n'empêcha pas le Philoſophe Anaxagoras de dire froidement, quand il le vit: *Voila bien de l'argent changé en pierres.* Mais l'Hiſtoire ne dit pas s'il y avoit quelque Epitaphe ſur ce tombeau, joint aux ouvrages de ſculpture dont il étoit enrichi. Les Grècs mettoient ſimplement ſur le Tombeau le nom du mort, avec ces mots: *Bon homme,* ou *bonne femme, bon jour.* Ils y ajoutoient auſſi l'epi-

thète

thète. HPOZ, *Hérôs*, quoique le mort ne le fût pas: Enquoi les François semblent les avoir imités dans leurs Epitaphes, en y donnant le titre de *Noble Homme* à des Marchands, &c.

(99) *Si des quatre Elémens nul ne détruit la Terre*] Les quatre *Elemens* sont l'*Air*, le *Feu*, la *Terre* & l'*Eau*: ce sont les principes ou les substances qui entrent dans la composition de tous les corps. Il semble qu'on y pourroit même ajouter le *Sel*, puisqu'ils en fournissent tous, lorsqu'ils sont décomposés par les opérations de la chymie. C'est ce que j'explique plus amplement dans un Traité Historique & Physique du *Sel*, que je suis sur le point de donner au Public.

(100) *Si vers le sein des Eaux Phébus finit son tour.*] Phébus est le nom que les Poëtes donnent au Soleil. Voy. ce qui en a été dit sous la Note (16) du Liv. I.

(101) *Enfin si la Mer même, en ses bornes serrée.*] Dieu en créant le Monde, a fait de la Mer un reservoir pour abreuver les Rivières & les Fontaines, par le moien des communications qu'elle a sous la Terre avec elles. Il est vrai-semblable que la quantité d'Eau qu'elle contient, n'est pas plus grande qu'elle fut dabord, sans quoi la Mer, s'élevant bientôt au dessus de ses bornes, inonderoit toute la Terre. Et de même s'il y en avoit moins, l'inconvénient qui occasionneroit cette diminution, feroit tarir

tarir un jour toutes les sources. Il faut donc supposer qu'il se forme continuellement par les pluies, par la neige, par la rosee & par les brouillards, autant de nouvelles Eaux qu'il s'en dissipe, soit par l'évaporation de l'air, soit par la consomption qu'en font tous les corps animés & végétatifs, à la subsistance desquels cet Element est nécessaire. Au reste, quand on dit que la Mer est resserrée dans ses bornes, cela n'est pas exactement vrai; car on la voit en plusieurs endroits manger ses bords, s'étendre dans des plages où elle n'avoit jamais été, & en quitter d'autres qu'elle habitoit d'abord. On la restraint encore moins dans des bornes que la Nature ne lui a point prescrites. Aussi n'ignore-t-on point quels désordres elle cause dans les pais, où pour s'en défendre, on est obligé de lui opposer des digues.

(102) *En dépit de Borée.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (75) du Liv. I.

(103) *Des miracles si grands sont causés par l'Amour.*] Boëce avoit dans l'esprit les vers d'Empedocle qui sont dans le commentaire de Simplicius (1 *Physiq.*) & dans lesquels ce Poëte dit que toutes les choses du Ciel & de la Terre sont gouvernées par un heureux mélange d'Amour & de contrarieté. *Cet Amour*, ajoute-t-il, *est si puissant qu'il lie les Dieux même.* Il ne faut donc pas être surpris, si les Anciens ont fait une Divinité de l'Amour, qu'ils nous représentent si di-

ſi diverſement, ſoit dans ſa naiſſance ſoit dans ſes effets. Socrate le fait fils de l'Abondance & de la Pauvreté. Il dit qu'à la naiſſance de Venus, les Dieux célébrèrent une fête où ſe trouva, avec les autres, le Dieu de l'Abondance, nomme Porrhus, fils de Méthiſte Déeſſe de la bonne conduite. Comme ils furent hors de table, la Pauvreté qui crut ſa fortune faite, ſi elle pouvoit avoir un enfant de lui, alla adroitement ſe coucher à ſes côtés; & quelque tems après elle mit l'*Amour* au Monde: delà vient qu'il tient de ſon père, c'eſt à dire de l'Abondance & de la Pauvreté ſa Mère. Héſiode le fait fils du Chaos & de la Terre; Sapho, du Ciel & de la Terre; Simonides, de Mars & de Venus; Acuſilaus, de l'Air & de la Nuit; Alcmène, de Flore & du Zephyre. D'autres enfin, comme Platon, diſtinguent deux ſortes d'*Amour*: le premier, fils de Venus-Uranie, c'eſt à dire, *Celeſte*; & le ſecond, fils de Venus-Marine ou *Terreſtre*. Le premier n'a rien que de ſpirituel, d'épuré & de divin. Auſſi Platon, le conſidérant ſous cette idée, dit-il que c'eſt ce Dieu puiſſant qui porte au bien & à l'honnêteté, qui met en paix les hommes; qui change la ruſticité en politeſſe, qui appaiſe les diſcordes, qui unit les cœurs, qui incline à la douceur, qui adoucit la cruauté, qui conſole les affligés, qui redonne la force aux ames laſſées, & qui rend enfin la vie parfaitement heureuſe. Zenon l'appelle un Dieu d'amitié & de liberté, de paix & de concorde, de bonheur & de conſolation, de ſcience & de vertu. C'eſt pour cela que les Athéniens avoient élevé dans l'Academie ſa ſtatue

ſtatue dédiée à Pallas, comme s'ils euſſent voulu dire qu'il étoit un Dieu ſavant & inventeur des beaux Arts. Les Samiens lui conſacrèrent une fête qu'ils appelloient *la Fête de la Liberté*, quoiqu'on le regarde ordinairement comme la ſource de la ſervitude. Athenée conclud que ce Dieu a toutes les perfections ſans avoir aucun défaut. Quant à l'autre *Amour* fils de Venus-*Terreſtre*, c'eſt lui, ſelon les Anciens, qui corrompt & ruine la Societé, qui fait mépriſer ce qu'il y a de plus louable au monde. Tantôt on l'a repréſenté comme fils de la Nuit ou de la Pauvreté, tantôt comme ſorti des diſſentions & des procès, & toujours ſuivi de la douleur, des inimitiés & de la fièvre, pour marquer qu'il eſt la ſource des dèsordres qui s'entretiennent dans les tenèbres & dans l'erreur; & qu'il n'eſt pas une ſimple maladie, mais un compoſé de tous les maux. Il étoit nû, parceque ceux qui aiment, ſacrifient tout à l'objet aimé, & deviennent les véritables fils de l'indigence. Il étoit enfant, à cauſe qu'ils manquent de raiſon & de jugement. On le peignoit aveugle, afin d'exprimer leur prevention & leur ignorance ſur les defauts de la perſonne qu'ils idolatrent. Ses aîles marquoient l'inconſtance & la legereté des amans. Enfin ſon flambeau & ſes flèches exprimoient les tourmens. les inquietudes, la jalouſiè, & le dèſeſpoir, dont ils ont le cœur agité.

(104) *Et des fiers Elémens la discorde inteſtine.*] Voy. ci deſſus la Note (99).

(105) *C'est lui qui rassemblant des Peuples sous des Rois*]. I. *Nemrod* fils de Chus & petit-fils de Cham, usurpa le premier la puissance Souveraine sur les autres hommes, suivant l'Ecriture. Il fonda le Roiaume de *Babylone* 146. ans après le deluge l'an 1802. du monde, 2233. avant J. C. II. *Mesraim*, l'an 1847. du M. 2188. avant J. C. fonda celui d'*Egypte*, qui subsista 1663. ans III. *Egialée*, l'an 1871. du M. 2164. avant J. C. fonda celui de *Sicyone* qui dura 959. ans. IV. *Inachus*, l'an 3177. 1858. avant J. C. fonda celui d'*Argos* dont la premiere Dynastie fut de 382. ans & la seconde de 163. après quoi ce Roiaume fut partagé entre plusieurs petits Rois dont le plus puissant étoit celui de *Mycène*. V. *Cecrops*, l'an 2477. 1558. avant J. C. fonda celui d'*Athènes*, qui dura 487. ans. VI. *Dardanus*, l'an 2555. 1480. avant J. C. fonda celui de *Troye* qui subsista 296. ans. VII. *Persée*, l'an 2722. 1313. avant J. C. fonda celui de *Mycènes*, qui fut détruit au bout de 186. ans. VIII. *Agenor*, l'an 2580. 1455. avant J. C. fonda celui de *Tyr* qui subsista 607. ans. IX. *Picus* l'an 2705. 1330. avant J. C. fonda celui des *Latins* en Italie. X. *Semiramis*, l'an 2806. 1229. avant J. C. fonda celui d'*Assyrie*, qui subsista 603. ans. XI. *Argon* ou *Agron*, l'an 2814. 1221. avant J. C. fonda celui de *Lydie*, qui finit au bout de 677. ans. XII. *Aletès*, l'an 2895. 1130. avant J. C. fonda celui de *Corinthe*, qui dura 323. ans. XIII. *Aristodème* fonda en même tems qu'Aletès le Roiaume de *Lacedemone* ou de *Sparte*, qui subsista 917. ans. XIV. *Saül*, l'an 2940. 1095. avant J. C. fonda

fonda celui des *Hebreux* ou des *Juifs*, qui fut ensuite divisé en Roiaume de *Juda*, éteint l'an 3447. 588. avant J. C. & en Roiaume d'*Israel* détruit l'an 3314. 721. avant J. C. XV. *Rasin* ou *Reson* l'an 2891 & 1044. avant J. C. fonda celui de *Damas* qui subsista 404. ans. XVI. *Caranus*, l'an 3221. 814. avant J. C. fonda celui de *Macédoine*, qui dura 794. ans. XVII. *Romulus*, l'an 3282. 753. avant J. C. fonda celui de *Rome* qui fut aboli au bout de 245 ans. XVIII. *Nabonassar* l'an 3288. 747. avant J. C. fonda le nouveau Roiaume de *Babylone* qui ne dura que 67. ans. XIX. *Dejocès*, l'an 3326. 729. avant J. C fonda celui des *Mèdes*, qui fut détruit 150. ans après. XX. *Achemènes*, l'an 3391. 644. avant J. C. fonda celui des *Perses*, qui dura 314. ans. XXI. *Nabopolassar* ou *Nabucbodonosor*, l'an 3410. 625. ans avant J. C. fonda celui des *Chaldéens*, qui ne subsista que 87. ans. XXII. *Ptolomée*, l'an 3712. 323. avant J. C. fonda celui d'*Egypte*, qui fut détruit au bout de 293. ans. XXIII. *Seleucus Nicator* l'an 3723 312. avant J. C. fonda celui de *Syrie* qui fut éteint 247. ans après. XXIV. *Phyletère*, l'an 3752. 283. avant J. C. fonda celui de *Pergame*, qui subsista 150. ans. XXV. *Jules-Cesar*, l'an 3986. 49. avant J. C. fonda l'*Empire Romain* qui fut detruit 525. ans après. *Voila les principales Monarchies qui ont été établies jusqu'à l'époque de l'Ere chrétienne.* Je n'y ai point compris le Roiaume de la *Chine* qu'on dit avoir été fondé 2952. ans avant J. C. parceque ce calcul souffre de grandes difficultes; ni ceux du *Bosphore*, du *Pont* en Asie, de *Cappadoce*, de *Bithynie*, d'*Arménie*, des

des *Bactriens*, des *Indiens*, des *Scythes* ou *Massagètes*, & autres semblables, parcequ'on ne sait point le tems de leur établissement. *Voici presentement les principaux Etats souverains qui ont été fondés depuis J. C.* I. Le *Roiaume* de *Perse* rétabli par *Artaxerces* l'an 227. & détruit par les Sarasins en 632. II. L'Etat Ecclesiastique donné par Constantin le Grand au Pape *Sylvestre* dans le IV. Siècle, & depuis augmenté par Pepin & Charlemagne Rois de France. III. L'*Empire Grèc*, de *Constantinople*, ou d'*Orient* distingué en 395. de celui de Rome ou d'Occident, sous l'Empire d'*Arcadius*, & détruit par les Turcs en 1453. IV. Le *Roiaume* de *Galice* établi par les *Suèves* en 409. V. Le *Roiaume* d'*Ecosse* rétabli ou fondé par *Fergus* en 411. VI. Le *Roiaume* de *France* établi par *Clodion* vers l'an 414. VII. Le *Roiaume* des *Goths* en *Espagne* établi par *Athaulphe* vers l'an 414. VIII. La *République* de *Venise* fondée l'an 421. IX. Les VII. *Roiaumes* d'*Angleterre* établis par les *Saxons* vers l'an 428. X. Le *Roiaume* des *Hérules* en *Italie*, fondé par *Odoacre* en 476. ensuite occupé par les *Goths* en 493. puis par les *Lombards* en 565. par *Charlemagne* en 774. & par ses enfans. XI La *Principauté* de *Pologne* fondée par *Lescus* en 550. abolie après sa mort, puis rétablie en faveur de *Cracus* en 700. & enfin érigée en *Roiaume* pour *Boleslas* dit *Choribus* l'an 999. XII. Le *Duché* de *Boheme* fondée par *Primislas* ou *Przemysck* l'an 632. & érigé en *Roiaume* l'an 1061. en faveur d'*Uratislas* ou *Ladislas I.* XIII. Les *Roiaumes* de *Valence*, de *Murcie*, de *Grenade*, & d'*Andalousie*, établis en Espagne par

par les Maures dans le VII. Siècle. XIV. L'*Empire* des *Califes* établi en *Syrie* l'an 632. & détruit en 949. XV. Le *Roiaume* de Leon & d'*Oviedo* établi en Espagne par *Pelage* l'an 717. XVI. L'*Empire* d'*Occident* rétabli par *Charlemagne* l'an 800. XVII. Le *Roiaume* de *Suède* dont le premier Roi Chretien fut Biorn ou Bern qui vivoit en 800. *On fait remonter l'établissement de ce Roiaume à l'an 2045. du Monde 389. après le deluge: mais cette origine tient de la Fable.* XVIII. Le *Roiaume* de *Navarre* dont le premier Roi fut *Eneco Arista* vers l'an 824. XIX. L'*Empire* imaginaire d'*Italie* fondé par *Gui de Spolète*, lorsqu'Arnoul parvint à l'Empire d'Occident en 888. & qui continua jusqu'en 966. XX L'*Empire* d'*Allemagne* fondé par *Conrad I.* Duc de Franconie l'an 912. XXI. Le *Roiaume* de *Danemarc* dont on ne connoit les Rois que depuis *Harold* vers l'an 930. XXII. Le *Duché* de *Moscovie* dont on ne connoit les Princes que depuis *Wolodomire* en 988. XXIII. Le *Roiaume* de *Norwege* commencé par *Suenon* l'an 998. XXIV. Le *Roiaume* de *Hongrie* fondé par *Etienne* dit *le Saint* l'an 1000. XXV. Le *Comté* de *Savoie* fondé par *Berold* l'an 1000. puis érigé en Duché l'an 1391. en faveur d'Amedée VIII. qui fut ensuite Pape. XXVI. Le *Roiaume* de *Castille* fondé par Sanche III. Roi de Navarre l'an 1029. XXVII. Le *Roiaume* d'*Aragon* fondé par *Ramir I.* l'an 1035. & auquel tous les autres Roiaumes d'Espagne ont été unis par la suite. XXVIII. Le *Duché* de *Lorraine* Héreditaire depuis *Gerard d'Alsace* en 1048. jusqu'au Duc *François* II. XXIX. Le *Roiaume* de *Sicile*

érigé l'an 1085. en faveur de *Roger*. XXX. Le *Roiaume* de *Jérusalem* rétabli par *Godefroi de Bouillon* l'an 1099. & détruit en 1187. XXXI. Le *Roiaume* du *Pérou* fondé par *Yuca Manco-capac* vers l'an 1125. & aboli par les Espagnols dans le XVI. Siècle. XXXII. Le *Roiaume* de *Portugal* fondé par *Alfonse I.* l'an 1139. XXXIII. Le *Roiaume* de *Chypre* possédé par *Gui de Lusignan* & ses successeurs depuis l'an 1191. XXXIV. L'*Empire* des *Soudans* d'*Egypte* fondé par les *Mammelus* vers l'an 1250. & detruit par les Turcs en 1516. XXXV. L'*Empire* des *Turc* commencé par *Othman* vers l'an 1300. & fort augmenté depuis. XXXVI. Le *Mantoüan* possédé par la Maison de Gonzague vers l'an 1327. à titre de *Vicariat* de l'Empire, puis de *Capitainerie*, ensuite de *Marquisat* de *Mantoue* en 1433. & enfin de *Duché* depuis 1530. XXXVII. Le *Duché* de *Milan* érigé l'an 1395. en faveur de *Jean Galeas Visconti*. XXXVIII. Le *Duché* de *Modene* érigé l'an 1452. en faveur de *Borso d'Est*. XXXIX. Le *Roiaume* de *Perse* possede par les *Sophis* de la race d'*Ali* depuis *Ismael I.* en 1514. XL. La *Prusse* érigée en *Duché* en 1525. & devenue *Roiaume* depuis 1701. XLI. La *Republique* de *Génes* fondée depuis l'an 1527. XLII. La Souveraineté de Malte établie dans l'Isle de ce nom depuis 1530. XLIII. Le *Grand Duché* de *Toscane* érigé par le Pape Pie V. l'an 1569. en faveur de *Côme I. de Medicis*. XLIV. La *Republique* de *Hollande* établie en 1579. XLV. La *Sardaigne* cedée l'an 1718. à la Maison de *Savoie*, à titre de *Roiaume*.

Fed ra

Fœdera mortales ne sævo rumpite ferro
Sed Regi *servate fidem.*

*
* *

Gardez-vous, ô Mortels, d'armer contre vos Maîtres
Un bras que tout Sujet doit n'armer que pour eux :
Si vous n'avez horreur d'un sacrilege affreux,
Craignez du moins la fin des Traîtres.

(105) *Lui qui, d'un nœud sacré, joignant l'homme à la femme, fait qu'ils n'ont, dans deux corps, qu'un seul cœur & qu'une Ame.*] L'Histoire rapporte plusieurs grands éxemples de cet *amour conjugal.* Le premier est presque aussi ancien que Rome même. Les Romains enlevèrent les filles des Sabins qu'ils avoient invitées à des jeux publics. Les Sabins prirent les armes pour se venger : Mais leurs filles, dans la chaleur du combat, vinrent se jetter toutes échevelées entre les deux armées & firent tant par leurs cris, qu'elles engagèrent ces Nations à se reconcilier, sous la condition qu'elles resteroient avec leurs maris. Cœcinna Pœtus, homme Consulaire, aiant suivi le parti de Scribonien qui fit soulever l'Illyrie contre l'Empereur Claude, fut pris & mené à Rome par mer. Arrie, sa femme, conjura les Soldats de l'escorte, de la recevoir dans leur bord : *vous ne pouvez,* leur disoit-elle, *refuser à un homme Consulaire, quelques esclaves qui lui servent à manger, qui l'habillent, qui le*

 chaus-

chauffent: Seule je lui rendrai tous ces services. Mais voiant les Soldats inéxorables, elle loüa une barque de pêchéurs; & dans un si petit batiment, elle eut la hardiesse de se mettre à la suite d'un gros vaisseau. Arrivée à Rome, elle rencontra la veuve de Scribonien qui voulut lui parler. *Peux tu esperer*, lui-dit elle, *que je t'écoute, toi qui as eu la lacheté de survivre à ton mari?* Thraséas son gendre, la voiant dans la résolution de ne pas imiter cette femme, lui dit: *Si l'on me force à quitter la vie, vous voulez donc que votre fille la quitte avec moi?* Elle lui répondit avec vivacité: *Oüi je le veux, si elle a vêcu avec vous dans une aussi parfaite union que j'ai vêcu avec Pœtus.* Enfin cette femme courageuse voiant son mari sur le point d'être condamné à la mort, s'enfonça un poignard dans le sein d'où le retirant tout sanglant, elle le présenta de la même main à Pœtus, & lui dit: *Tien, mon cher Pœtus, cela ne fait point de mal*; & autres paroles qu'elle ajouta pour l'encourager à l'imiter, ce qui détermina enfin à Pœtus prévenir la mort qu'on lui préparoit. La femme de Thraseas voulut suivre l'éxemple de sa mère, mais pourtant elle se laissa persuader de vivre. Plutarque en parlant du fleuve Eurotas, dit que le mont Taygète produisoit une herbe que les femmes de Sparte ou de Lacedémone attachoient au coû pendant le printems, parcequ'elle avoit la proprieté de redoubler l'affection conjugale. Aristote avoit écrit avant lui la même chose. Cette herbe s'appelloit *charision*. Mais ses vertus, aussi bien que celles de l'*Eau de Jouvence* & de l'*Agnus-Castus* dont les Dames d'Athènes usoient pour conserver

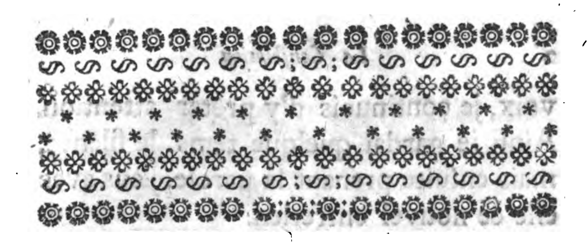
ferver leur chasteté, sont malheureusement du nombre de ces beaux secrets de l'Antiquité que nous avons perdus. On ajoute que les Spartiates ne se servoient de cette herbe que pour inspirer de l'amour à leurs maris, qu'elles aimoient avec tant de passion que l'adultère étoit, dit-on, parmi elles un crime inoüi. Pour le prouver, on rapporte la réponse d'un Lacedemonien nommé *Geredas* à qui un Etranger avoit demandé comment on punissoit à Sparte les gens surpris en commerce de galanterie avec une femme mariée. *Il ne s'en est jamais trouvé*, répondit Gérédas. *Mais supposons qu'il s'y en trouvât*, répliqua l'Etranger. *En ce cas*, dit le Spartiate, *il faudroit que le coupable paiât un taureau d'une grandeur si enorme, qu'il pût boire de la pointe du mont Taygete, dans la riviere d'Eurotas.* Surquoi l'Etranger lui répartit: *Mais vous ne songez pas qu'il est impossible de trouver un si grand taureau.* Alors le Spartiate lui ajouta: *Mais vous ne songez donc pas vous-même, qu'il est impossible d'entretenir le commerce dont vous me parlez avec une femme de Lacedemone.* Cependant lorsqu'un mari se croioit stérile, il appelloit souvent dans son lit nuptial un homme de bonne mine & sans doute du goût de sa femme, pour en avoir des enfans bien faits. Mais on ne regardoit point cela comme un adultère; parcequ'on étoit persuadé que le consentement, ou la répugnance d'un mari, fait ou détruit le crime; & comme on n'y sentoit point d'offense, on n'y trouvoit point de honte.

(107) *Forme de l'Amitié le commerce si doux.* L'*Amitié* est cet amour de bienveillance mutuelle, fondé

fondé sur des rapports d'estime & de sympathie, que Jesus, fils de Sirac, appelle dans l'Ecclesiastique *un remede de vie & d'immortalité*, parcequ'il fait presque dans la vie civile, ce que l'arbre de vie du Paradis Terrestre promettoit pour la vie naturelle. En effet, outre que l'*Amitié* répand une infinité de douceurs sur le peu d'années que nous passons dans le Monde, elle nous donne encore l'immortalité après la mort, & nous fait vivre dans le souvenir des *Amis* que nous laissons après nous. L'Antiquité donne pour des Modèles d'*Amitié*, celle de *Jonathas* & de *David*, de *Pylade* & d'*Oreste*, de *Castor* & de *Pollux*, *&c.* Elle relève aussi beaucoup l'aventure d'un certain Philosophe, nomme *Abaucas*, qui dans un incendie, aima mieux sauver son ami des flammes, que sa propre femme & ses deux enfans, dont l'un étoit encore à la mammelle, & l'autre agé seulement de sept ans. Le dernier echappa avec sa mère, & l'autre fut étouffé par la vapeur du feu. L'Ami qu'*Abaucas* avoit chargé sur ses epaules, avoit été blessé à la cuisse le soir precedent par des voleurs. Quelqu'un reprochant à ce Philosophe, qu'il avoit abandonné ses enfans pour sauver un etranger : *J'en pouvois*, dit il, *avoir d'autres, aulieu que je n'aurois jamais recouvré un semblable Ami.* Mais cette pensée est outrée, fausse & monstrueuse : car est-il probable qu'un homme capable d'être touché d'un sentiment aussi doux qu'est celui d'une tendre *Amitié*, soit en même tems insensible aux pieux sentimens de la Nature que tous les animaux ont dans le cœur? Tout ce qu'une telle pensée doit nous faire juger d'*Abaucas*, c'est qu'il n'avoit pas l'avantage d'etre éclairé des lumières de la MASSONNERIE.

FIN

DU PREMIER VOLUME.



LA

CONSOLATION

PHILOSOPHIQUE

DE

BOËCE.

****

LIVRE TROISIEME.

Dans lequel la Philosophie commence à emploier des remedes plus puissans, pour délivrer Boëce de ses afflictions, & rejettant les apparences de la fausse felicité, elle lui montre en quoi consiste le veritable bonheur.

LA PHILOSOPHIE avoit déja cessé de chanter ces vers, quand m'imaginant encore entendre la douceur de sa

 voix,

voix, je continuois d'y prêter attention. Ainsi je gardai quelque tems le silence, mais ensuite prenant la parole, j'eus avec elle ce nouvel entretien.

BOËCE.

O souveraine Consolatrice de mes adversités, que vous m'avez inspiré de vigueur & par la moralité de vos sentimens, & par les charmes de votre mélodie! Oui, je me croi maintenant assez de courage, pour faire tête à la Fortune, quelsque coups qu'elle me porte C'est pourquoi non seulement je n'ai plus d'aversion pour ces remèdes violens dont vous me parliez tantôt, mais même je vous les demande avec empressement.

LA PHILOSOPHIE.

Quand je vous ai vû m'écouter avec tant d'application, je me suis apperçue de ce qui se passoit au dedans de vous, & je m'attendois bien à l'aveu que vous venez de m'en faire: ou pour parler plus juste, c'est-moi-même qui vous ai contraint à me faire cet aveu. Ce qui me reste

reſte à vous dire, révoltera un peu votre oreille; mais il en ſera de cela comme de ces remèdes qui ſont amèrs à la bouche & doux au cœur. Vous êtes empreſſé de l'entendre! Que ſeroit-ce ſi vous ſaviez où j'ai deſſein de vous conduire?

BOËCE.

Et où donc avez-vous envie de me mener?

LA PHILOSOPHIE.

A la véritable félicité, que votre eſprit ſe figure en ſonge, & que vous ne pouvez enviſager, parceque vos yeux s'amuſent à conſiderer des objets qui n'en ſont que les images.

BOËCE.

Ah! de grace, montrez-moi quel peut être ce veritable bonheur; & ne me laiſſez pas languir plus long-tems dans cette attente.

LA PHILOSOPHIE.

Je le ferai volontiers pour l'amour de vous. Mais je vous parlerai dabord du

faux bonheur, qui vous est beaucoup plus connu, afin qu'après l'avoir examiné avec moi, venant ensuite à considerer son contraire, vous puissiez y reconnoître la vraie felicité.

* * *

La féconde Cerès couronne les travaux (1)
De qui prêt à semer un inculte héritage,
Commence par couper d'abord avec la faulx
La stérile Fougère & le Chardon sauvage (2).

* * *

Le Miel paroît plus doux, après l'Absynthe amer; (3)
Après le mauvais tems un plus beau tems arrive; (4)
Et la naissante Aurore, au sortir de la Mer, (5)
Fait succéder le jour à la nuit fugitive.

* * *

Ainsi vous qu'ont séduit des biens pernicieux;
Vous qui suivez encor leurs attraits méprisables,
Si vous vous dérobez à ce joug odieux,
Vous connoîtrez bientôt les seuls biens véritables.

* * *

(6) Tous les soins, tous les désirs des hommes ont pour unique but la félicité, quoiqu'ils y tendent par des voies différentes. Mais la vraie félicité est un bien, après la possession duquel, on ne peut

rien

rien désirer de plus : C'est le plus grand de tous les biens, un bien qui réunit en soi tous les autres, & qui les réunit si essentiellement, que si cela n'étoit pas, il ne pourroit être le souverain bien, puisqu'il y auroit hors de lui quelque chose de désirable. Il est donc évident que la félicité est un état composé de l'assemblage de tous les biens. C'est à ce but, comme je viens de vous le dire, que tous les hommes, quoique par des routes différentes, s'efforcent tous de parvenir. Car ils ont au fond de leur cœur, un désir naturel qui les porte au vrai bien : Mais l'erreur les égare & les conduit aux faux. Les uns s'imaginant que le souverain bien consiste à se mettre à l'abri de l'indigence, emploient toute leur industrie à se procurer d'abondantes richesses. D'autres, faisant consister ce bien dans ce qui peut attirer de la vénération, s'empressent à acquérir des emplois honorables, pour se faire respecter de leurs concitoiens. Il y en a qui attachent l'idée du même bien à dominer sur les autres ; & par cette

cette raison, ou ils veulent regner eux-mêmes, ou ils s'intriguent pour faire leur cour à ceux qui regnent. Les mortels qui regardent la gloire comme le plus excellent des biens, cherchent à se rendre illustres, soit dans le métier de la Guerre, sont dans l'exercice de la Paix. Ceux qui n'estiment la mesure de ce bien qu'à proportion de la joie qu'on peut avoir, pensent qu'il n'est point d'état plus heureux que de nager au milieu des plaisirs. Il y en a aussi qui désirant quelque chose, ne la desirent pas pour elle-même, mais dans une autre vûe: comme sont, par exemple, ceux qui désirent des richesses pour se procurer de la puissance & des plaisirs, ou qui désirent de la puissance, soit pour amasser des richesses, soit pour rendre leur nom plus illustre. Dans ces cas & dans les autres de cette nature, tout ce que font les hommes, tout ce qu'ils souhaitent, a un but. Ainsi l'on recherche la Noblesse (7) & la faveur du peuple (8), parceque ces choses paroissent attirer à celui qui les a, une certaine considération.

On

On souhaîte de même d'avoir une femme & des enfans (9), parcequ'on s'en promet du plaisir & de la satisfaction. Pour ce qui est des amis (10), c'est un présent du Ciel & une espèce de bien sacré, qui n'est pas au rang de ceux de la Fortune (11), mais de la Vertu (12). Dans tout le reste, on n'a d'autre vûe que de se procurer ou de la puissance ou de l'agrément. Mais si l'on regarde les avantages du corps, on trouvera qu'ils produisent ces mêmes biens. La force (13) & la grandeur (14) d'un homme lui donnent de la puissance & de la supériorité sur un autre. Une belle personne (15), un bon Danseur (16), un Coureur infatigable (17), illustrent leur nom uniquement par ces endroits. La santé (18) donne aussi de l'agrément, de la satisfaction, du plaisir. Or, dans tout cela, il est certain que l'on ne recherche autre chose que la félicité: car ceque l'on souhaite par préférence à tout, on le regarde comme le souverain bien que nous avons dit être la même chose que la felicité. Delà vient que l'on

estime heureux, l'état qu'on désire préférablement à tout autre. Ainsi voilà à peu près tout ce qui forme la félicité des mortels: les richesses, les honneurs, la puissance, la gloire, le plaisir. Aussi ne savez-vous pas qu'Epicure (19) s'en tenant là, établissoit le souverain bien dans la Volupté, parcequ'il trouvoit du plaisir en toute chose?

Mais je reviens aux inclinations des hommes, qui, bien qu'oubliant en quoi consiste le souverain bien, ne laissent pas d'en conserver le désir au fond du cœur: Semblables à ceux qui dans l'yvresse veulent regagner leur maison sans en pouvoir trouver la route. Peut-on dire en effet que ceux là ne cherchent pas le souverain bien, qui tachent de se mettre à l'abri de l'indigence? Certainement il n'y a rien de plus propre à rendre un homme heureux, qu'un état où l'on abonde en tous biens, où l'on n'a besoin de personne, où l'on peut se suffire à soi-même. Ces autres pensent-ils aussi se tromper dans leur opinion, qui croient qu'il n'y a pas de plus grand bien

bien que de s'attirer le respect de tout le monde? Non, sans doute: car ce ne peut être une chose ni vile ni meprisable que le souverain bien, à la possession duquel tous les hommes aspirent. La puissance n'est-elle pas encore du nombre des biens? Quoi donc! un bien peut-il être foible & impuissant, qu'on sait être au dessus de tous les autres? L'éclat que quelques uns ambitionnent, n'est-il pas aussi une chose estimable? Assurément, il est naturel que le plus excellent des biens, soit un bien éclatant & renommé. Dirai-je enfin que ceux-là sont blamables, qui ne souhaitent, dans les choses même les plus legères, que ce qui peut leur donner de la joie, du plaisir & de la satisfaction? Personne n'ignore que la suprême félicité n'est susceptible ni de tristesse, ni de desagrement, ni d'inquietude. Or voila ce que tous les hommes cherchent à se procurer, en desirant les richesses, les honneurs, l'autorité, la gloire & les plaisirs, par ce qu'ils sont persuadés que par là ils ont dequoi se suffire à eux mêmes,

mes, sont respectés & puissans, se font une grande réputation, en un mot se voient au comble de la joie. C'est donc toujours le Bien que ce qu'ils desirent, malgré la diversité de leurs inclinations: En quoi l'on voit manifestement combien grande est la force de la Nature (20), qui fait qu'encore que les hommes jugent si differemment des choses, cependant ils s'accordent tous à choisir le Bien pour la fin de leurs actions & de leurs désirs.

• • •

De son agréable murmure
Mon Luth mélodieux accompagnant ma voix;
Je vais chanter de la Nature
La force, la puissance, & l'empire & les loix.

• • •

Un Lionceau nourri dans les Libyques plaines (21),
Du Maure audacieux porte souvent les chaînes,
Il flate, il sent son Maitre, il en craint le courroux,
Il reconnoît sa voix, & tremble sous ses coups.
Dans ses repas reglés, l'on voit sa faim gloutonne
Respecter, caresser, la main qui les lui donne.
Mais qu'on fasse à ses yeux couler des flots de sang
Il reprend aussitot son regard menaçant:

La

Le feu sort à travers sa prunelle infléxible;
Il s'excite au carnage, il ouvre un musle horrible:
De ses rugissemens retentissent les airs:
Il s'élance, il secouë, il rompt enfin ses fers;
Et le premier sujet qu'il immole à sa rage,
Est le Maure insensé qui dompta son courage.

* * *

L'Oiseau, qui chante au bois son amoureuse ardeur,
Devient le prisonnier d'un avide Oiseleur.
Il est exemt du soin de chercher sa pâture,
Des mêts les plus exquis il fait sa nourriture:
Il vit dans l'abondance, & son maitre, à plaisir,
Etudiant son goût en prévient le désir.
Si pourtant par hazard il revoit de sa cage
Le verd tapis des prés, ou l'ombre d'un bocage,
Bientôt dans ses accens il pousse des regrèts,
Il appelle à grands cris, les champs & les forêts,
Après la liberté soupirant d'un ton triste,
Il mange avec dedain le biscuit & l'alpiste, (22)
Et s'il peut parvenir à franchir sa prison,
Il regagne soudain sa premiere maison.

* * * *

Un fléxible Arbrisseau sous la main qui le presse
Avec facilité vers la terre est panché;
Mais plus facilement, s'il en est dégagé,
Vers le Ciel à l'instant de lui-même il se dresse.

* * *

L'Astre

L'Astre du jour qui s'est couché, (23)
En se précipitant de l'Horizon dans l'onde, (24)
Revient tous les matins par un chemin caché
Apporter la lumiere au Monde.

* * *

Chaque Etre a son circuit exact & limité;
Sitôt qu'il l'a décrit, il retourne à sa source;
Et cet enchaînement, qui regle ainsi sa course,
De l'Univers entier fait la stabilité.

* * *

Vous mêmes, ô terrestres Animaux, quoiqu'en songe & en perspective, vous voiez cependant aussi votre principe, & vous avez une idée, toute obscure, toute imparfaite qu'elle est, de votre véritable fin, qui est la Félicité. C'est par cette raison qu'un instinct naturel vous porte au vrai Bien, en même tems qu'une foule d'erreurs vous en détourne. En effet considerez avec moi, s'il est possible aux hommes de parvenir à ce but par les moiens qu'ils croient propres à les rendre heureux. Car si les richesses, les honneurs & les autres biens de cette nature, comblent de félicité celui qui les possede

possede en abondance, il est indubitable que quelques uns deviennent heureux en les aquérant. Que s'ils sont, au contraire, dans l'impuissance de procurer la félicité qu'ils promettent, & que ce soient des biens imparfaits, n'est-il pas manifeste qu'il n'y a en eux qu'une fausse apparence de félicité ? Or je vous le demande à vous, qui aviez ci-devant des richesses en abondance : au milieu de votre excessive opulence, n'avés-vous jamais été affligé de quelque injure qu'on vous ait faite ?

BOËCE.

Certainement je ne puis me flater, autant qu'il m'en souvient, d'avoir eu toujours l'esprit content & exemt de chagrin.

LA PHILOSOPHIE.

Ce chagrin ne venoit-il point, ou d'avoir ce que vous ne vouliez pas, ou de n'avoir pas ce que vous vouliez ?

BOËCE.

Il est-vrai.

LA

LA PHILOSOPHIE.

Vous désiriez donc la privation d'une chose ou la possession d'une autre?

BOËCE.

Je l'avouë.

LA PHILOSOPHIE.

Mais un homme a besoin d'une chose dès qu'il la désire.

BOËCE.

Je n'en disconviens pas.

LA PHILOSOPHIE.

Mais quiconque a besoin de quelque chose, peut-il véritablement se suffire en tout à lui-même?

BOËCE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

Hé-bien! Vous étiez donc dans cet état d'insuffisance avec toutes vos richesses.

BOËCE.

Pourquoi non?

LA PHILOSOPHIE.

Ainſi les richeſſes ne peuvent faire un riche, qui n'ait beſoin de rien, & qui ſe ſuffiſe à lui-même. C'étoit-là cependant ce qu'elles promettoient en apparence. Mais je croi qu'on peut dire encore qu'elles n'ont naturellement rien qui empêche de les enlever à ceux qui les poſſedent, quels qu'efforts qu'ils faſſent pour les conſerver.

BOËCE.

J'en ſuis très-perſuadé.

LA PHILOSOPHIE.

Comment ne le ſeriez-vous pas, puiſque vous voiez tous les jours le plus fort les ravir au plus foible malgré lui? D'où viennent en effet la plus-part des procès qu'on porte au Barreau, ſi ce n'eſt de ce que les uns réclament des biens dont ils ont été dépouillés, malgré eux, par la violence ou par la fraude des autres?

BOËCE.

Rien n'eſt plus vrai.

LA

LA PHILOSOPHIE.

Il n'y a donc personne qui n'ait besoin du secours d'autrui, pour s'assûrer la conservation de ses richesses.

BOËCE.

Qui peut le nier ?

LA PHILOSOPHIE.

Mais on n'auroit pas besoin de ce secours, si l'on ne possédoit pas des richesses que l'on peut perdre.

BOËCE.

Cela est sûr.

LA PHILOSOPHIE

Voilà donc tout le contraire de ce qu'elles promettent, puisque loin de faire qu'un homme, qui les posséde, se suffise à lui-même, elles font qu'il a besoin du secours d'autrui pour se les conserver. Et puis, comment les besoins seroient-ils incompatibles avec elles ? Est-ce que les Riches ne sont pas sujets à la faim & à la soif ? Est-ce que leurs membres en hiver sont insensibles au froid ?

froid? Vous me direz qu'ils ont abondamment de quoi pourvoir aux néceſſités de la vie: Mais je vous répondrai que d'y pourvoir, c'eſt les ſoulager & non pas s'en affranchir tout à fait. Car ſi ces beſoins, qui demandent toujours, ſont de nature à être aſſouvis par les Richeſſes, il faut que pour pouvoir l'être, ils ne le ſoient jamais. Après tout, peu de choſe ſuffit à la Nature; mais l'Avarice ne dit jamais: *c'eſt aſſez.* Si donc les Richeſſes, loin d'affranchir de tous les beſoins, en font naître de nouveaux, comment pouvez-vous croire qu'elles donnent aux Riches les moiens de ſe ſuffire à eux-mêmes?

* * *

Des plus brillans Métaux, une abondante pluie (25)
A beau, d'un riche Avare, enfler le coffre-fort:
Des ſoucis, qu'il déteſte, accompagnent ſa vie,
Et l'Argent, qu'il chérit, l'abandonne à ſa mort.

* * *

Mais paſſe pour les Richeſſes, me direz-vous: il n'en eſt pas de même des Dignités publiques, qui attirent de l'hon-

neur & du respect à celui qui en est revêtu. Quoi donc! ont-elles cette propriété d'écarter de son cœur les vices, & de le rendre vertueux? Certainement il leur est plus ordinaire de faire éclater la corruption de ses mœurs, que de les corriger. De là vient, que c'est toujours avec indignation, que nous voions déférer ces Dignités à des scélérats. C'est pourquoi Catulle (26) parlant de Nonius (27), quoiqu'aiant droit de s'asseoir dans la chaise Curule (28), l'appelle injurieusement *Struma (29)*. Voiez-vous par-là combien les Dignités servent à dèshonorer les Méchans? Assurément leur indignité éclateroit moins, s'ils n'étoient pas élevés à des charges éminentes. Vous-même avez-vous pû vous résoudre à en accepter une, où l'on vouloit vous donner pour collegue, un infame Bouffon & calomniateur, tel que Décoratus (30)? En effet peut-on se persuader que les Honneurs rendent dignes de respect, ceux que l'on fait être indignes de ces mêmes Honneurs? Mais

Mais si vous trouviez quelqu'un véritablement sage, pourriez-vous ne le croire pas digne ou de vénération, ou de la sagesse qui est en lui? Non certes. Car il y a une dignité propre à la Vertu, qu'elle communique sur le champ à ceux ausquels elle se joint. Ce que les Honneurs publics ne faisant pas; il en résulte qu'ils n'ont en aucune maniere cette dignité naturelle. C'est ce qui est de plus remarquable: car si quelqu'un est d'autant plus méprisable qu'il est plus universellement méprisé, les Honneurs publics ne rendant point respectables ceux qu'ils font paroitre universellement méprisables, ils en font plustôt des hommes méchans. Mais qu'en arrive-t il? Ces Méchans rendent la pareille aux Honneurs publics, en les soüillant par leur communication contagieuse. Pour vous convaincre vous-même que ces Dignités peu réelles, ne sont point essentiellement accompagnées d'une vénération naturelle, faites avec moi ce raisonnement. Qu'un homme, honoré plusieurs fois

du Confulat (31), aille par hazard chez des Peuples Barbares; ce titre le rendra t-il plus refpectable à leurs yeux? Ce qui feroit afsûrément, fi le refpect étoit l'attribut des Dignités, comme la chaleur eft celui du feu, qui eft généralement chaud dans tous les païs du monde. Ainfi parceque le refpect n'eft point une vertu naturelle aux Dignités, mais qu'il leur eft fimplement attribué par la fauffe opinion des hommes; elles paroiffent vaines & frivoles devant ceux qui ne les eftiment pas être des Dignités.

BOËCE.

Cela peut arriver chez des Peuples confinés aux extrémités de la Terre.

LA PHILOSOPHIE.

Mais dans les païs-mêmes où ces Dignités ont pris naiffance, fubfiftent-elles perpétuellement? La charge de Préteur (32), dont l'autorité étoit autrefois fi grande, n'eft plus maintenant qu'un vain titre, onéreux-même aux Sénateurs (33). Celui qui avoit an-

cien-

ciennement la Préfecture des Vivres (34) passoit pour un grand Personnage (35). Mais présentement qu'y a-t-il de plus avili que cette charge (36)? Et pourquoi cela? c'est, comme je vous le disois tout à l'heure, qu'une chose qui n'a en soi rien d'éclatant, reçoit ou perd l'éclat qu'on lui donne, suivant l'opinion de ceux qui en font usage. Si donc les Dignités ne peuvent point rendre respectables ceux qui en sont revêtus: Si elles se soüillent aisément par la contagion des Méchans: Si elles perdent leur éclat par le changement des tems: Si enfin elles s'avilissent devant les Peuples qui les mès-estiment: quelle beauté désirable, quelle splendeur y a-t-il en elles, bien loin qu'elles puissent en communiquer à d'autres?

* * *

Le malheureux Néron, sur ses pompeux habits (37),
Faisoit en vain briller la pourpre (38) & les rubis (39):
Il n'en étoit pas moins un Tyran sanguinaire,
Un cruel, un barbare, un monstre sur la Terre.

Cent fois, on vit, pourtant, ce fou, ce scélerat,
Disposer à son gré des Honneurs du Sénat (40).
Après un tel exemple, est-il rien d'estimable
Dans tous les vains Honneurs que donne un misè-
rable?

* * *

Est-ce la Roiauté & la familiarité des Rois, qui rendent un homme puissant?

BOËCE.

Pourquoi non, si leur prospérité est durable?

LA PHILOSOPHIE.

Mais les Siècles passés & le présent ne donnent que trop d'exemples des calamités ausquelles les Têtes Couronnées sont sujettes (41). O la plaisante Puissance, qui ne suffit seulement pas à sa propre conservation! Que si cette Puissance Roiale est la mesure de la félicité; à l'endroit où elle finit, cette félicité finissant de même, n'est-elle pas remplacée par la misère? Or de quelque étendue que soient les Roiaumes de la Terre, il y a nécéssairement un grand nom-

nombre de Nations, fur lesquelles chaque Souverain ne régne point. A ces bornes finit leur Puiſſance qui les rendoit heureux, & commence leur Impuiſſance qui les rend miſérables: ainſi il faut que les Rois ajent plus de miſère que de bonheur. Un Tyran, qui connoiſſoit tous les dangers attachés à ſa condition (42), repréſenta les alarmes de la Roiauté, par les craintes que donnoit une épée nue qu'il avoit fait ſuspendre en l'air, ne tenant qu'à un fil. Quelle eſt donc cette Puiſſance qui ne peut être à couvert des atteintes de la fraieur, ni à l'abri des inquiétudes? Les Rois voudroient vivre en repos; mais ils n'en ont pas le pouvoir. Belle marque de leur puiſſance dont ils tirent tant de vanité! Croiez-vous qu'un homme ſoit puiſſant, à qui vous voiez vouloir ce qu'il eſt dans l'impuiſſance d'éxécuter? Regardez-vous comme puiſſant, un homme qui n'oſe marcher qu'entre des Gardes armés, prêts à ſuppléer à ſa foibleſſe? Un homme qui craint encore plus qu'il n'eſt craint (42*)

de ceux-mêmes qu'il fait trembler? Un homme enfin dont la Puissance dépend uniquement de ceux qui le servent?

Après vous avoir fait voir combien il y a de foiblesse dans la Puissance des Rois, que vous dirai-je de celle de leurs Favoris (43), dont la fortune est si sujette à être renversée, soit dans la prospérité d'un Maitre inconstant, soit dans l'adversité commune qu'ils partagent avec lui? Toute la grace que Neron (44) fit à Senèque (45) son ami & son précepteur, fut de le contraindre à faire choix d'un genre de mort qu'il subit. Antonin (46) fit mourir par le fer de ses Soldats, Papinien (47) qui eut longtems un si grand crédit à la Cour. Il est à remarquer que l'un & l'autre avoient voulu la quitter avant leur disgrace, Senèque offrit même à Néron de le mettre en possession de tous ses biens (48) en lui demandant la permission de se retirer, pour prendre du repos. Mais le malheur qui entrainoit ces deux Favoris au précipice, ne leur permit pas

pas d'obtenir ce qu'ils souhaitoient. Quel cas donc doit-on faire de cette Puissance, qu'on apprehende quand on la posséde; & qu'on ne peut ni conserver en sureté, ni quitter à son choix? En cet état, de quel secours vous sont des Amis, que vous ne tenez point de la Vertu, mais de la Fortune (49)? Comptez à coups sûr que si la prospérité vous a fait un Ami, l'adversité vous en fera un ennemi (50). Et quelle peste plus mortelle pour vous, qu'un ennemi dans le sein duquel vous avez déposé toute votre confiance?

* * *

Celui qui d'un pouvoir suprême
Désire la possession,
Qu'exemt de toute passion,
Il sache se domter lui-même!

* * *

Je veux que votre autorité
De l'Aurore au Couchant s'étende; (51)
Je veux que de l'Inde (52) à l'Islande (53)
Vous soiez craint & respecté.

* * *

Mais dans cette grandeur immense,
Si vous n'en ressentez pas moins
Et les soucis & les besoins,
Votre pouvoir n'est qu'impuissance

* * *

Pour ce qui est de la Gloire, qu'elle est souvent trompeuse! qu'il est honteux d'en acquérir! D'où vient qu'un Poëte Tragique (54) a eu raison de s'écrier:

O vaine Opinion! combien de vils humains
Au comble de l'Orgüeil ont monté par tes mains!

Il en est beaucoup en effet, qui ne sont souvent redevables d'une grande réputation qu'aux faux préjugés du vulgaire: Et se peut-il rien imaginer de plus honteux? Car des loüanges qui portent à faux, doivent faire nécessairement rougir de honte ceux ausquels elles s'adressent. Si ces mêmes loüanges sont justes & légitimes, qu'ajoutent-elles à la satisfaction d'un homme sage, qui fait consister son bien dans le sincère témoignage que sa conscience lui rend, & non pas dans un bruit frivole que la popula-

ce

ce fait-courir à son sujet? D'un autre côté, s'il est glorieux d'avoir divulgué sa réputation; par une conséquence inévitable, ce doit être un dèshonneur de ne l'avoir pas étendue loin. Mais puisqu'il est de toute nécessité, comme je vous l'ai dit, qu'il y ait une infinité de Nations différentes, ausquelles la réputation d'un seul homme ne puisse parvenir; il arrive de là que cet homme que vous croiez être monté au point le plus éminent de la Gloire, n'en a point acquis dans la plus grande partie de l'Univers. Au reste, je regarde comme une chose fort peu recommandable, la faveur publique, qui n'est ni judicieuse pour l'ordinaire, ni jamais permanente.

Qui ne voit pas combien est frivole aussi, ce qu'on appelle communément Noblesse (55)? L'éclat que vous lui attribuez, lui est étranger. Car cette Noblesse apparemment n'est autre chose qu'une certaine louange qui vous vient du mérite de vos Ancêtres. Or si la louange qu'on donne à quelqu'un, lui pro-

procure de l'éclat, il faut absolument que cet éclat ne soit attribué qu'à lui même. Ainsi vous voiez bien que c'est mal à propos que vous tirez vanité d'un tel éclat, qui vous est étranger. S'il y quelque chose de bon dans cette chimère, à mon avis, c'est l'obligation qu'elle impose à tous les Nobles, de ne point dégénérer du mérite de leurs Aieuls.

* * *

Qu'on naisse sous le chaume, ou sous le diadéme,
Dans l'Univers entier,
Le fils du Potentat naît constamment de même,
Que le fils du Potier.

* * *

Aussi n'est-il qu'un Dieu, que l'Univers connoisse
Et pour Pere & pour Roi,
Qui, par sa Providence, y fait régner sans cesse
Son immuable loi.

* * *

Il alluma les feux, qu'étale, après l'Aurore,
L'Astre qui fait les jours:
De la Lune inégale, il régle seul encore
Le cours & le décours.

* * *

Il crée

Il créa ces Flambeaux qu'on voit briller dans l'ombre
Sous la voûte des cieux.
Il créa les Humains qu'on voit en ſi grand nombre
Habiter ces bas lieux.

* * *

Lorsqu'il forma leur corps d'une argile épurée
Qu'il paitrit de ſa main,
Il l'anima d'un ſoufle, immortel, ètherée,
Qu'il tira de ſon ſein.

* * *

Si, par cette origine, illuſtre ſur toute autre,
Il sût vous anoblir;
Des faits de vos Aieux quelle erreur eſt la vôtre
De vous enorgueillir!

* * *

D'un Pére vertueux, un Enfant dégénère
Qui ne l'imite point.
He bien! imitez Dieu, que vous avez pour Père
Voila votre grand point.

* * *

Du Ciel, où vous avez un droit ſi légitime,
Montrez-vous deſcendus,
En ſuivant, d'un pas sûr, loin des ſentiers du crime,
Le chemin des Vertus.

* * *

Que

Que vous dirai-je, après cela, des Voluptés du corps, dont le désir est accompagné d'inquiétude & la jouissance de repentir? Combien de maladies, que de douleurs insupportables, qui sont les fruits ordinaires de la débauche, ne causent elles pas à ceux qui s'y abandonnent? Et quant à ce qui fait le sujet de ces Voluptés, je ne vois pas même quel agrément il peut avoir. Quiconque voudra penser à ses plaisirs passés, sentira toutes les amertumes dont ils ont été suivis. Je suppose que ces plaisirs puissent rendre heureux: en ce cas rien n'empechera de dire que les animaux le sont aussi, puisqu'ils n'ont d'autre soin que d'assouvir leur brutale sensualité. On goûteroit une satisfaction très-raisonnable dans le mariage; mais on a malheureusement vû dans la Nature qu'un certain homme (56) trouva ses bourreaux dans ses propres Enfans: facheuse condition pour un Pere; qu'à la vérité vous n'avez jamais éprouvée, & que par cette raison je ne m'arrêterai pas à vous décrire. Je me contenterai seulement d'appuier ce que je viens de

de vous avancer, par une penſée d'Euripide (57), qui dit qu'un homme, qui n'a point d'enfans, eſt heureux par l'endroit même qui fait ſon malheur.

* * *

Les pleurs dans les plaiſirs prennent leur origine,
Comme on voit les plaiſirs naitre du ſein des pleurs:
Tel qui choiſit la Roſe, entre les autres fleurs,
S'expoſe, en la cueillant, à trouver une épine.

* * *

L'Abeille (58) qui de Flore (59) avec le Papillon (60)
Partage la douce ambroſie, (61)
Laiſſe, en fuiant, ſon aiguillon (62)
Sur l'indiſcrète main qui croit l'avoir ſaiſie.

* * *

Ainſi les Voluptés, les Plaiſirs, les Amours,
Séduiſant les Mortels au printems de leurs jours,
N'offrent qu'un objet propre à flater leur envie.
Mais enfin d'un poiſon adouci par le miel,
La Faim raſſaſiée eſt du dégoût ſuivie,
Et l'on en ſent alors l'amertume & le fiel.

* * *

Il eſt

Il est donc indubitable, que tout ce que je vous ai décrit jusqu'à présent, ne doit être considéré que comme de fausses routes pour aller à la Félicité; n'étant pas possible qu'elles fassent arriver les hommes au but où elles promettent de les conduire. Mais sans entrer dans un grand détail, je vais vous expliquer tous les maux qui en sont inséparables. Car enfin, travaillerez-vous à amasser beaucoup d'Argent? Vous ne le ferez qu'aux dépens de ceux qui en auront. Chercherez-vous à briller par les Dignités? Vous serez obligé, pour les obtenir, de vous humilier devant ceux qui en disposeront; & ainsi au lieu de vous mettre au dessus des autres & de vous en faire respecter, vous vous avilirez au contraire en prenant la posture d'un supliant. Ambitionnerez-vous la Puissance? En bute aux pièges de vos inférieurs, vous serez environné des plus grands dangers. Courrez-vous après la Gloire? Vous rencontrerez en votre chemin mille choses disgracieuses, mille obstacles contraires à votre tranquillité. Menez enfin une vie débauchée.

Quel

Quel mépris n'a-t-on pas pour un homme qui se rend esclave d'une chose aussi vile & aussi foible qu'est le corps? Et ceux même qui ont reçu de la Nature les plus grands avantages à cet égard & qui en font vanité, qu'ils se glorifient mal à propos d'un bien si fragile & si facile à perdre! En effet, pourrez-vous surpasser les Eléphans en grosseur, (63) & les Taureaux en force (64)? Devancerez-vous les Tigres à la course (65)? Considerez l'immense étendue des Cieux (66), leur solidité inébranlable, la rapidité de leurs mouvemens: & cessez après cela de donner votre admiration à des choses qui en sont si peu dignes. C'est cependant beaucoup moins par ces endroits que le spectacle des Cieux est merveilleux que par la raison qui les gouverne. A l'égard de la beauté du corps, plus passagère encore que les plus tendres fleurs du printems, qu'elle est frivole, qu'elle est de peu de durée! Si les hommes, comme dit Aristote (67), avoient des yeux de Lynx (68), pour pouvoir pénétrer le fond des objets,

dont ils n'apperçoivent que la superficie; en voiant l'interieur d'un corps, aussi charmant en apparence que celui d'Alcibiade (69), ne le trouveroient-ils pas fort laid? Ce n'est donc pas à la Nature que vous êtes redevable de votre beauté, ce n'est qu'à la courte vûe de ceux qui l'admirent. Mais mettez à si haut prix qu'il vous plaira, tous les avantages du corps, vous ne disconviendrez pas que ce que vous admirez tant, ne vous puisse être enlevé par l'ardeur d'une fièvre de trois jours. Ainsi concluons de tout cela que des choses, qui ne donnent pas les biens qu'elles promettent, & qui ne sont pas composées d'un parfait assemblage de tous les biens, ne sont ni des moiens pour aller à la Félicité, ni des biens capables de la procurer par eux-mêmes.

* * *

Miserables Mortels! dans votre aveuglement,
Hélas! que vous suivez une route incertaine!
Vous ne cherchez pas l'Or sous l'écorce du chêne,
Ni vous ne cueillez point les Perles au sarment (70).

* * *

Loin

Loin des eaux, dans les bois, ſur le haut des montagnes,
Vous ne tendez jamais des filets aux Poiſſons;
Ni jamais vous n'allez, pour chaſſer aux Taiſſons, (71)
Courir de l'Océan les liquides campagnes. (72)

* * *

O qu'ils ſont pénétrans! ils connoiſſent les mèrs,
Leurs abymes profonds & leurs lointains rivages;
Ils ont sû découvrir, dans leurs diverſes plages,
Et la Perle (73) & la Pourpre (74) & les Poiſſons divers. (75)

* * *

Mais leur esprit ſe borne à des biens ſi frivoles,
Quoiqu'il cherche à tâtons le véritable Bien.
Il le croit ſur la Terre & ne l'y trouve en rien,
Ignorant qu'il réſide au deſſus des deux Poles (76).

* * *

Grand Dieu! pour les punir de leur ſtupidité,
Rend-les des biens du Monde inceſſamment eſclaves:
Et ſans les affranchir du poids de leurs entraves,
Fai-leur ſentir le prix de la félicité.

* * *

Jusqu'à preſent, je me ſuis contentée de vous tracer une image du faux bon-

heur: si vous l'avez considéré attentivement, il n'est plus question que de vous en montrer le véritable.

BOËCE.

Oui, je vois bien qu'il n'y a rien de suffisant dans les Richesses, ni de puissant dans la Roiauté, ni de respectable dans les Dignités, ni d'éclatant dans la Gloire, ni d'agréable dans les Voluptés.

LA PHILOSOPHIE

Mais en avez-vous compris la raison?

BOËCE.

Je croi l'entrevoir, comme par une espèce de petite fente, si je puis m'exprimer ainsi. Mais j'aime mieux l'apprendre plus nettement de vous-même.

LA PHILOSOPHIE.

La cause en est sensible: c'est que ce qui est simple & indivisible de sa nature, est divisé par l'ignorance des hommes, qui donnent en même tems le caractère

de

de la fausseté & de l'imperfection à cette même chose, au lieu de celui de la perfection & de la vérité qu'elle a réellement. Je vais vous prouver tout cela. Répondez-moi: croiez-vous que dans un état où l'on n'auroit besoin de rien, on manquât de puissance?

BOËCE.

Je ne le croi pas.

LA PHILOSOPHIE.

Vous avez raison: car une chose qui manqueroit de puissance, auroit besoin d'un soutien étranger.

BOËCE.

Cela est vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Donc, se suffire à soi-même & être puissant, c'est naturellement la même chose.

BOËCE.

C'est ce qui me paroît.

LA PHILOSOPHIE.

Mais pensez-vous qu'un tel état où l'on seroit puissant, parcequ'on se suffiroit à soi même, fût méprisable? Ne jugez-vous pas au contraire qu'il seroit digne de la vénération de tout le monde?

BOËCE.

C'est assurément une chose indubitable.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi ajoutons, à ce que nous avons dit, le respect, & regardons-le, avec les deux autres, comme une seule & même chose.

BOËCE.

J'y consens, puisque c'est une verité dont je ne puis disconvenir.

LA PHILOSOPHIE.

Cela étant: je veux dire, si un état est respectable & puissant, dès qu'on se suffit à soi même; croiez-vous qu'avec un tel état on languiroit dans la bassèsse

&

& dans l'obſcurité, ou pluſtôt qu'on n'y joüiroit pas de la réputation la plus éclatante? Voiez, encore une fois, ſi cet état que vous m'avez accordé être puiſſant & digne de vénération, n'auroit beſoin de rien, s'il étoit privé d'une réputation éclatante, qu'il ne pourroit avoir de lui-même. Prenez garde ſi cette privation ne le rendroit pas mépriſable par quelque endroit.

BOËCE.

Je ne puis lui refuſer cette diſtinction qu'il auroit inconteſtablement.

LA PHILOSOPHIE.

Par conſéquent il faut convenir que cette dernière choſe ne diffère abſolument en rien des trois autres.

BOËCE.

Cette conſéquence eſt naturelle.

LA PHILOSOPHIE.

Hé-bien! en ſuppoſant, comme vous avez fait, un état où l'on n'auroit beſoin de perſonne, où l'on pourroit tout

par soi même, où l'on seroit respectable, où l'on auroit une réputation éclatante: n'est-il pas constant que ce même état seroit très-agréable?

BOËCE.

Je ne puis m'imaginer comment il seroit possible qu'il fût susceptible du moindre dèsagrément.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi, par une suite de tout ce que nous avons dit, il faut ajouter qu'on n'y désireroit aucun agrément. Enfin de tout cela il résulte, que ce qui est suffisant, ne diffère de ce qui est puissant, respectable, éclatant & agréable, que par les termes; mais que la substance de ces différens mots, est unique, simple & indivisible.

BOËCE.

C'est une conséquence nécessaire.

LA PHILOSOPHIE.

Tout cela donc étant unique, simple & indivisible de sa nature, les hommes

mes cependant le divisent par un effet de leur corruption. Mais comme ils ne s'efforcent d'acquérir qu'une partie d'une chose qui n'en a point, ils n'acquièrent ni cette partie qui n'éxiste point, ni la chose même qu'ils ne recherchent pas directement.

BOËCE.

De quelle manière cela arrive-t-il?

LA PHILOSOPHIE.

Celui qui désire les Richesses pour se mettre à l'abri de l'indigence, ne se met pas en peine de la Puissance. Il lui préfère la basseſſe & l'obscurité; & se prive même des Plaisirs les plus naturels, pour ne pas perdre l'argent qu'il a amassé. Mais il en faut convenir, un homme ne doit pas être dans un état de suffisance, s'il ne peut rien; si les Plaisirs lui sont interdits; s'il est rongé de chagrin; s'il est vil & caché dans l'obscurité de sa fortune.

. . . .

Celui qui ambitionne uniquement la Puissance, sacrifie à ce dessein toutes

ſes Richeſſes, mépriſe les Plaiſirs, & ne compte pour rien la Gloire, ni l'Honneur, s'il n'eſt accompagné de la Puiſſance. Mais vous voiez auſſi combien d'avantages manquent à celui-là. Cela fait qu'il ſe trouve ſouvent avoir beſoin des choſes les plus néceſſaires; & qu'il eſt tourmenté d'inquiétudes. Or dès qu'il lui eſt impoſſible de ſe garantir de ces inconvéniens, il ceſſe en même tems d'avoir de la Puiſſance, ce qu'il déſiroit le plus.

Il en faut dire autant de ceux qui recherchent ſéparément les Dignités, la Gloire ou les Plaiſirs. Car toutes ces choſes étant naturellement les mêmes, quiconque en déſire une ſans les autres, ne ſe procure pas même réellement la ſeule qu'il déſire.

BOËCE.

Mais quoi! ſi quelqu'un les déſiroit toutes à la fois . . . .

LA PHILOSOPHIE.

Il désireroit alors véritablement une Félicité parfaite. Mais la trouvera-t-on jamais dans des choses, qui, comme je vous l'ai dit, ne procurent point ce qu'elles promettent?

BOËCE.

Non, sans doute.

LA PHILOSOPHIE.

Il ne faut donc pas croire que la Félicité reside dans ces mêmes choses, qui promettent de procurer tout ce qu'il y a de plus désirable.

BOËCE.

Je l'avoue; & l'on ne peut rien dire de plus vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi voilà le portrait de la fausse Félicité, & les raisons qui la rendent telle. Prenez maintenant le contre-pied de tout cela, & vous verrez sur le champ le véritable bonheur que je vous ai fait espérer.

BOËCE.

BOËCE.

Il n'eſt point d'aveugle qui ne le diſtingue parfaitement. Vous me l'avez rendu très-ſenſible en me dévelopant tout à l'heure les cauſes de l'autre. Car, ſi je ne me trompe, la parfaite & véritable Félicité eſt celle dans laquelle un homme trouve un parfait état de ſuffiſance, de puiſſance & d'honneur, avec tout l'éclat & tous les agrémens imaginables. Et afin de vous faire voir que vous m'avez intérieurement corrigé, je vous proteſte que je ſuis convaincu que la Felicité parfaite eſt celle qui peut donner véritablement un des biens qui tous enſemble reviennent au même.

LA PHILOSOPHIE.

O mon cher Diſciple, qu'avec un tel ſentiment, vous êtes heureux! Mais ajoutez-y une reſtriction.

BOËCE.

Et quelle donc?

LA PHILOSOPHIE.

Etes-vous perſuadé que les biens périſſables

riſſables de la Terre, aient de quoi procurer cet état de Felicité ?

BOËCE.

Je ne le penſe nullement: vous m'avez prouvé ſi clairement le contraire qu'il ne me reſte rien à déſirer ſur cela.

LA PHILOSOPHIE.

Ces biens ne donnent donc aux hommes que l'ombre & l'apparence du vrai bien, ou du moins que certains biens qui ſont abſolument imparfaits: mais pour le parfait & véritable bien, c'eſt ce qu'il leur eſt impoſſible de donner.

BOËCE.

Je ſuis de votre avis.

LA PHILOSOPHIE.

Puis donc que vous avez découvert quelle eſt la vraie Felicité, & que vous ſavez la diſtinguer d'avec la fauſſe, il ne reſte préſentement qu'à vous apprendre où vous devez chercher la veritable.

BOËCE.

C'est ce que je souhaite depuis long-tems, avec une extrême impatience.

LA PHILOSOPHIE.

Mais, s'il faut, comme dit Platon (77) dans son Timée (78), implorer l'assistance Divine, même dans les moindres entreprises; que pensez-vous que nous aions à faire, pour nous rendre dignes d'une découverte aussi importante qu'est celle du souverain Bien?

BOËCE.

Invoquons le Pére de la Nature, sans le secours duquel nul projet ne peut être conduit à sa fin.

LA PHILOSOPHIE.

Vous avez raison: joignez donc votre intention aux paroles de ce Cantique (79).

* * *

O Toi dont la raison constante, inaltérable,
Gouverne assidûment & la Terre & les Cieux;
SEIGNEUR, de Ton Trône adorable,
Daigne sur nous jetter les yeux.

* * *

Le

Le Tems, d'un pas égal, par Tes Ordres s'écoule,
Depuis le premier jour que le Monde a compté:
Devant Toi, tout se meut, tout roule,
Sans troubler Ta Stabilité.

* * *

Ce fut, DIEU TOUT-PUISSANT, par Ta Bonté suprême,
Que sortit l'Univers du ténébreux Néant:
Rien ne T'y porta que Toi-même;
Tu fus le Maitre en le créant.

* * *

Ainsi que de contrainte, exemt de jalousie,
Tu tiras d'après Toi ce dessein sans égal:
C'est donc la parfaite copie
Du plus parfait Original.

* * *

Entre les Elémens Tu fais regner sans cesse
Le merveilleux concert qui retient leurs efforts:
Sans Ton éternelle Sagesse,
Qui leur eût prescrit ces accords?

* * *

Sans les secours qu'au sec vient prêter le liquide,
Sans ceux qu'aux jours trop chauds prêtent des jours plus froids,

La

La Terre en feu seroit aride,
Ou se dissoudroit par son poids.

* * *

Quand l'Univers nâquit à Ta Voix immortelle,
Tu voulus que son Corps, pour ses divers emplois,
Prît une Ame intellectuelle
Et sensible & mixte à la fois.

* * *

Divisée, elle emplit ces globes innombrables (80)
Où, tournant sur soi-même, elle fait, sans repos,
Donner aux Cieux, toujours semblables,
Des spéctacles toujours nouveaux.

* * *

C'est par la même vûe & la même puissance,
Qu'elle anime nos Corps, en venant s'y loger:
Le Corps fragile, à sa naissance
Devient pour elle un char leger.

* * *

De ce soufle divin chaque Etre participe;
Mais selon le degré qu'il en contient en soi,
Chacun retourne à son principe,
Le Corps au Néant, l'Ame à Toi.

* * *

Fais-

Fais-nous monter, SEIGNEUR, à ce Trône, où le Juste
Prosterné devant Toi, d'un œil respectueux,
Contemple de Ton Front auguste
L'éclat toujours majestueux.

* * *

Dégage nos esprits du poids de la matière;
A la source du Bien conduis nos foibles pas;
Permets qu'en voiant Ta Lumière,
Nos yeux ne s'en détournent pas.

* * *

Tu fais gouter aux Saints le repos & la joie,
Le Mortel, Te voiant, trouve en Toi son Salut,
Son Chef, son Principe, sa Voie,
Et son Conducteur & son But.

* * *

Puis donc que vous avez vû l'image du Bien imparfait, & celle de son contraire, je veux dire du Bien parfait, je croi qu'il ne s'agit plus à présent que de vous expliquer en quoi consiste la perfection de cette dernière Félicité. Pour cela j'estime, qu'il faut premièrement éxaminer, s'il peut éxister dans la Nature quelque Bien de cette espèce, tel que vous l'avez

tantôt défini; afin que notre imagination ne nous trompe pas, en prenant une vaine chimère pour une chose réelle & véritable. Mais il est impossible de nier son existence & de n'accorder pas qu'il soit la source & le centre de tous les Biens. En effet tout ce qu'on dit être imparfait, n'est donné pour tel, que parcequ'il est moins parfait qu'un autre qui l'est pleinement. C'est pourquoi, si, en quelque genre que ce soit, une chose paroît être imparfaite; nécessairement il y en doit avoir quelqu'autre parfaite dans le même genre. Car ne supposant point cette perfection, il est impossible de concevoir d'où ce qui est donné pour imparfait, pourroit tirer son éxistence. Aussi la Nature ne commence-t elle point ses productions par des ouvrages médiocres & grossiers; elle forme dabord les meilleurs, les plus purs & les plus accomplis; après quoi, se trouvant épuisée, elle en crée de moindres en dernier lieu (81). Vous aiant donc fait voir, qu'il y a, dans les Biens passagers du monde, quelque Félicité impar-

imparfaite, j'en conclus qu'indubitablement il y en a quelqu'autre solide & parfaite.

BOËCE.

Cette conclusion ne souffre aucune difficulté.

LA PHILOSOPHIE.

Hé-bien! jugez, parceque je vais vous dire, où peut résider cette dernière Félicité. Tout esprit doué de sens commun, trouve en lui la preuve que Dieu, étant l'Auteur de toutes choses, ne doit être autre chose qu'un Bien. Car puisqu'on ne peut rien concevoir de meilleur que Dieu; est-il à douter, que ce qui n'a point d'égal en Bonté, ne soit un Bien? Or la raison démontre tellement que Dieu est un Bien, qu'elle prouve évidemment qu'il y a en lui un Bien parfait. Si cela n'étoit pas, il seroit impossible que Dieu fût, comme il est, l'Auteur de toutes choses; car il y auroit quelqu'autre chose plus excellente, laquelle possèderoit un Bien parfait, qui auroit été probablement antérieur à Dieu; vû que toutes les choses

parfaites, ont précédé visiblement les moins accomplies. Ainsi, pour ne pas conduire ce raisonnement à l'infini, il faut accorder que Dieu, qui est la suprème Divinité, contient en Lui la plénitude d'un Bien suprême & parfait. Mais nous avons établi que le Bien parfait est la véritable Félicité. Nécessairement donc la vraie Félicité réside dans la Divinité suprème.

BOËCE.

J'admets ce principe: on n'y peut rien opposer.

LA PHILOSOPHIE.

Mais voions, je vous prie, de quelles preuves vous vous serviriez, pour appuier solidement ce que j'ai avancé: savoir, que la suprème Divinité, qui est Dieu, possède la plénitude d'un Bien suprème.

BOËCE.

Comment le prouverois-je?

LA PHILOSOPHIE.

N'allez pas croire, que celui qui est l'Auteur & le Père de toutes choses, possédant,

dant, comme nous l'avons dit, la plénitude du ſouverain Bien, l'ait reçu de dehors, ou l'ait naturellement de telle ſorte, que vous puiſſiez vous imaginer, que la ſubſtance de la Félicité qui eſt en Dieu, ſoit autre que celle de Dieu même, qui la poſsède. Car ſi vous vous figurez qu'il ait reçu ce Bien de dehors, vous devez penſer auſſi, que ce qui donne une choſe, eſt plus excellent que ce qui la reçoit. Mais nous confeſſons, comme nous le devons, qu'il n'y a rien de plus excellent que Dieu. Si ce Bien eſt naturellement en Dieu, mais d'une autre ſubſtance; il eſt inconcevable, reconnoiſſant Dieu pour l'Auteur de toutes choſes, qu'un autre ait uni ces deux ſubſtances, qui auroient été différentes. De plus une choſe qui différe d'une autre, n'eſt pas celle dont on conçoit qu'elle diffère. Par conſéquent, ce qui diffère du ſouverain Bien, dans ſon eſſence, n'eſt point le ſouverain Bien: ce qu'on ne ſauroit penſer de Dieu ſans blaſphème; puiſqu'il eſt conſtant qu'il n'y a rien de plus excellent que lui. Effectivement, il n'exiſte abſolument rien

dont la nature soit meilleure que son principe. C'est pourquoi, dèsque je saurai qu'une chose est le principe de toutes les autres, j'en conclûrai toujours, sans me tromper, qu'elle est substanciellement le souverain Bien.

BOËCE.

Cela est très-juste.

LA PHILOSOPHIE.

Mais vous m'avez accordé, que le souverain Bien étoit la vraie Félicité.

BOËCE.

Je l'avoue.

LA PHILOSOPHIE.

Il faut donc convenir aussi que Dieu est cette même Félicité.

BOËCE.

Je ne conteste, ni vos principes, ni cette conséquence que vous en tirez.

LA PHILOSOPHIE.

Voions si l'on ne pourroit pas prouver mieux la même chose, en faisant voir

voir que deux ſouverains Biens, qui ſeroient differens l'un de l'autre, ne ſauroient éxiſter. Il eſt certain que de plusieurs Biens qui diffèrent entr'eux, l'un n'eſt pas ce qu'eſt l'autre. Donc aucun d'eux ne peut être parfait, ſi l'un manque à l'autre. Mais ſi ni l'un ni l'autre ne ſont parfaits, il eſt évident qu'ils ne ſont point le ſouverain Bien. Par conſéquent des Biens qui ſont tels ne diffèrent nullement entr'eux. Mais nous avons fait voir que Dieu & la Félicité étoient le ſouverain Bien. Donc il s'enſuit que la ſouveraine Félicité n'eſt autre que la Divinité ſuprême.

BOËCE.

Rien n'eſt plus conforme à la verité, à la raiſon, & à la Grandeur même de Dieu, que cette conſéquence.

LA PHILOSOPHIE.

Je veux préſentement imiter à votre égard les Géomètres, qui ajoutent ordinairement à leurs démonſtrations, ce qu'ils appellent des *Corollaires* (82).

Je dirai donc que, puisque les hommes deviennent heureux par la jouissance de la Félicité, & que la Félicité n'est autre que la Divinité même, il est manifeste qu'ils deviennent heureux par la jouissance de la Divinité. Mais comme ils deviennent justes ou sages, par la participation de la sagesse ou de la justice; ainsi, en participant à la Divinité, il faut necessairement & par la même raison, qu'ils deviennent des Dieux. Par conséquent tout homme heureux est un Dieu: car bien qu'il n'y en ait qu'un par essence; rien n'empêche qu'il n'y en ait plusieurs par communication.

BOECE.

Quelque soit ce que vous venez de me dire, *Corollaire* ou autre chose (83): je le trouve admirable & d'un prix infini.

LA PHILOSOPHIE.

Ce que j'ai dessein d'y joindre, est encore plus digne de votre admiration.

BOECE.



BOËCE.

De quoi donc voulez-vous parler?

LA PHILOSOPHIE.

La Félicité paroiſſant être un aſſemblage de pluſieurs choſes; ces choſes ſont elles des membres dont la réunion donne, pour ainſi dire, par la varieté de leurs parties, la forme d'une eſpèce de corps à la Félicité; ou bien y en a-t-il quelqu'une qui en compoſe l'eſſence, & à laquelle toutes les autres ſe rapportent?

BOËCE.

Je ſouhaiterois que vous vouluſſiez m'expliquer cela par des éxemples.

LA PHILOSOPHIE.

Ne croions-nous pas que la Félicité eſt un Bien?

BOËCE.

Oui certes, & le ſouverain Bien.

LA PHILOSOPHIE.

Vous pouvez dire la même choſe de tous les autres: car on regarde, comme

me une souveraine Félicité, une parfaite Suffisance, une Puissance suprême, un état Respectable, une grande Réputation, une vie Voluptueuse.

BOËCE.

Qu'en voulez-vous conclure?

LA PHILOSOPHIE.

Toutes ces choses; le Bien, la Suffisance, la Puissance & le reste: toutes ces choses sont-elles, pour ainsi dire, des membres de la Felicité; ou se rapportent-elles toutes au Bien, comme à la partie qui en est la capitale?

BOËCE.

Je comprends où vous avez dessein d'en venir: mais je suis curieux d'entendre comment vous y viendrez.

LA PHILOSOPHIE.

Je vais vous l'apprendre: Ecoutez-moi: Si toutes ces choses étoient des membres de la Félicité, il y auroit des différences entre elles: car ce n'est que par la diversité des membres que se forme

me un corps composé naturellement de plusieurs parties. Or je vous ai fait voir que ces choses ne différoient point entre elles. Ce ne sont donc point des membres, sans quoi ces membres n'en feroient qu'un, dont la Félicité seroit composée, ce qui est impossible.

BOËCE.

Cela est indubitable : cependant voions la suite de ce raisonnement.

LA PHILOSOPHIE.

Mais on sait que toutes ces autres choses dont nous avons parlé, se rapportent au Bien. Car si l'on souhaite avec passion d'avoir de quoi se suffire, c'est qu'on regarde cet état comme un Bien. Si l'on désire de la Puissance, c'est parcèqu'on y attache aussi la même idée. Il en faut dire autant de la Vénération, de la Gloire, de la Volupté. Ainsi le motif & la fin de tous les désirs, c'est le Bien. Quelle vrai-semblance y a-t-il en effet, que l'on souhaite ce qui n'a ni l'apparence ni la réalité d'un

d'un Bien? Au contraire il y a des choses qui ne sont point des Biens, mais que l'on désire, croiant qu'ils sont veritablement tels, parcequ'ils le paroissent. C'est ce qui fait que le bien, qu'on se propose dans tous ses désirs, en est le motif, le fondement & la fin; & c'est aussi ce qui rend ces mêmes désirs si violens. Par éxemple, si quelqu'un monte à cheval pour sa santé (83), ce n'est pas tant cette action qu'il recherche, que l'effet salutaire qui en doit résulter. Comme donc toutes choses sont desirées dans la vûe du Bien, c'est beaucoup plus ce Bien, qui est desiré de tout le monde, que les choses-mêmes. Mais parceque ces dernières sont la matière des désirs, nous les avons regardées comme la Félicité. Ainsi c'est la seule Félicité qu'on recherche: d'où il s'ensuit que le Bien & cette Felicité n'ont qu'une seule & même substance.

BOËCE.

Je ne vois pas le moindre lieu de contredire cette verité.

LA PHILOSOPHIE.

Mais je vous ai fait voir, que Dieu & la vraie Félicité ſont une ſeule & même choſe.

BOËCE.

Je le ſais.

LA PHILOSOPHIE.

On peut donc en conclure sûrement, que la ſubſtance de Dieu eſt auſſi la même que celle du ſouverain Bien.

* * *

Venez ici, vous tous, qui des frivoles Biens,
Trainez, en gemiſſant, les funeſtes liens:
Dieu vous tend de ſon Trône une main ſecourable.
Lui ſeul eſt des vrais Biens la ſource inépuiſable:
Il vous conſolera dans les plus grands malheurs,
Il ſaura tempérer l'excès de vos douleurs:
Et tandis qu'en ſon ſein vous aurez un azile,
Vous y conſerverez la paix la plus tranquille.

* * *

Ces Tréſors paſſagers des perfides Métaux, (84)
Que le Tage (85) & l'Hermus (86) roulent avec leurs eaux;
Tous ces vains Minéraux (87) de l'Inde Orientale, (88)
Le Rubis, le Saphir, l'Emeraude & l'Opale, (89)

Que

Que la rareté seule a rendu précieux
N'éblouissent pas moins vos esprits que vos yeux,
Ainsi les excremens d'un limon méprisable
De vos vœux insensés sont l'objet adorable!

* * *

Un éclat plus réel, des Biens plus relevés,
Provoquent les désirs de vos cœurs dépravés:
Pour gagner à jamais le Celeste Domaine
Il ne vous coûteroit ni disgrace ni peine:
Et quel Domaine? ô Dieu! c'est Ton heureux séjour,
Où quiconque auroit vû Ta splendeur & Ta Cour,
Contemplant du Soleil la clarté vive & pure,
La trouveroit alors bien-sombre & bien-obscure.

* * *

BOECE.

Je suis de votre avis. Car tout cela a été prouvé par des raisons très-solides.

LA PHILOSOPHIE.

Si vous connoissiez donc ce que c'est que ce Bien, quel cas en feriez-vous?

BOECE.

Cette connoissance me seroit d'un prix infini, puisque j'aurois en même tems celle de Dieu, qui est ce Bien.

LA

LA PHILOSOPHIE.

Je vais vous la procurer par un raiſonnement inconteſtable, en nous tenant toujours aux principes que nous avons poſés.

BOËCE.

J'y conſens volontiers.

LA PHILOSOPHIE.

Ne vous ai-je pas fait voir clairement, que les choſes pour lesquelles la pluspart des hommes ont tant de paſſion, ne ſont pas des Biens véritables & parfaits, dèsqu'il y a des différences entre elles; & que l'une manquant à l'autre, elles ne peuvent donner un Bien complet & abſolu? Nous avons dit auſſi que le vrai Bien eſt celui qui eſt formé de l'aſſemblage de tous les Biens: de ſorte, par éxemple, que ſi ce Bien eſt pleinement ſuffiſant, il faut en même tems qu'il ſoit doué de Puiſſance. reſpectable, glorieux & rempli d'agrément. Sans la réunion de toutes ces choſes, y a-t-il rien en elles qui mérite de les faire déſirer?

BOECE.

BOËCE.

Vous m'avez déja si bien expliqué cela, qu'il ne m'est plus possible d'en douter.

LA PHILOSOPHIE.

Les choses donc entre lesquelles il y a de la diversité, ne sont pas des Biens, & ne le deviennent que quand elles ont commencé à n'en faire plus qu'une. Dites-le-moi vous même: ne pensez-vous pas que pour être des Biens, il faut qu'ils participent de l'Unité?

BOËCE.

Cela me paroît vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Mais pensez-vous aussi, que ce qui est un Bien, soit tel par la participation d'un autre Bien? Trouvez-vous en cela quelque difficulté?

BOËCE.

Aucune.

LA PHILOSOPHIE.

Il faut donc que, par cette raison, vous m'accordiez, que l'Unité & le Bien

Bien sont le même. Car les choses qui ne diffèrent pas naturellement dans leurs effets, ont nécessairement la même substance.

BOËCE.

Je ne le puis nier.

LA PHILOSOPHIE.

Savez-vous donc que tout ce qui éxiste, est permanent aussi long-tems qu'il conserve son Unité, mais qu' à l'instant qu'il la perd, il se dissoud & s'anéantït?

BOËCE.

Et de quelle maniere?

LA PHILOSOPHIE.

Vous le voiez dans les Animaux: Lorsque l'ame & le corps restent étroitement joints en eux, & ne font qu'un; cela s'appelle *un Animal.* Mais dès que cette Unité vient à se détruire, par la séparation de l'un & de l'autre; c'est une chose certaine que l'Animal périt & qu'il n'éxiste plus. Vous en avez un éxemple aussi sensible dans le corps Humain: tant que l'Unité de sa forme subsiste, par

E l'union

l'union des membres; on voit en lui sa figure Humaine. Mais sitôt que les parties qui composent cette Unité, la divisent en se séparant; ce corps cesse d'être ce qu'il avoit été. Quiconque prendra la peine d'éxaminer de même toutes les choses du monde, trouvera que chacune subsiste, aussi long-tems que subsiste son Unité; mais que celle-ci n'a pas plustôt cessé d'éxister, que la chose n'éxiste plus aussi.

BOËCE.

En effet, je m'en rappelle actuellement plusieurs autres, qui me paroissent être dans ce cas.

LA PHILOSOPHIE.

Y a-t-il donc aucun corps, en tant qu'il agisse naturellement, qui se refusant au désir de subsister, souhaite sa ruine & sa destruction?

BOËCE.

Si je considère les Animaux, qui ont en quelque sorte la faculté naturelle de vouloir & de ne vouloir pas, je n'en trouve aucun qui, de lui-même & sans con-

contrainte, renonce au penchant qu'il a pour sa conservation, & qui coure volontairement à sa perte. Car tous les Animaux cherchant à se conserver, évitent la mort & généralement tout ce qui leur est nuisible (90). Mais à l'égard des Plantes, des Arbres, en un mot, de toutes les choses absolument inanimées; je doute fort qu'on en puisse dire autant.

LA PHILOSOPHIE.

Il est pourtant vrai que vous n'avez point lieu d'en douter; puisque vous voiez les Plantes, de même que les Arbres, naître dans les lieux qui leur conviennent (91) & où, autant que leur nature le comporte, les unes & les autres meurent & se fanent le moins. Car une partie naît dans les plaines, une autre sur les montagnes, une autre dans les marais. On en trouve qui sont attachées aux rochers, ou qui croissent dans des sables arides, d'où les transplantant ailleurs, on les y verroit sécher. La Nature leur y donne à chacune ce qui leur est propre, & empêche qu'elles ne périssent, pendant tout le tems qu'elles

doivent subsister. Dirai-je que toutes ces Plantes tirent leur nourriture par leurs racines, qui sont comme autant de bouches cachées sous la Terre, d'où cette nourriture montant par le cœur & par l'écorce, communique & répand dans toutes leurs branches la vigueur nécessaire? N'est-ce pas encore une chose admirable, que la partie la plus délicate des Plantes, comme est la moëlle, soit renfermée au milieu de la tige, & entourée d'un bois, ou d'une matière ligneuse, dure & solide, qui est elle même couverte d'une dernière écorce, propre à souffrir toutes les intempéries des saisons & à l'en défendre? Quel soin, d'ailleurs, la Nature ne prend-t-elle pas, pour multiplier ces mêmes Plantes, en multipliant leurs semences? Qui ne sait que ce sont des espèces de machines, qui ne subsistent pas seulement pour un tems, mais qui, pour ainsi dire, s'immortalisent par une génération successive & continuelle? Les choses que l'on regarde comme inanimées, ne desirent-elles pas aussi, par la même raison, ce qui leur est convenable?

Car

Car enfin qu'est-ce qui fait que la Flâme tend toujours en haut par sa legereté; & que la Terre entrainée par sa pesanteur gravite en bas? si ce n'est à cause que ces situations & ces mouvemens leur conviennent à chacune. Mais tout ce qui est convenable à une chose la conserve, comme ce qui lui est contraire, la détruit. De même aussi les corps condensés tels que les Pierres, ont leurs parties fortement attachées les unes aux autres, & parlà ils résistent à leur dissolution. A l'égard des Liquides, comme l'Air & l'Eau, ils se laissent à la vérité diviser sans résistance; mais ils se réunissent sans difficulté. Et pour ce qui est du Feu, la rapidité avec laquelle il s'étend, fait voir qu'il ne craind rien tant que d'être coupé. Je ne parle point ici des mouvemens volontaires d'une Ame raisonnable, mais seulement des opérations nécessaires de la Nature: comme sont par exemple, la digestion que nous faisons de nos alimens sans y penser, & la respiration que nous avons en dormant, sans le savoir. Car le désir de subsister ne vient pas aux Ani-

maux d'une volonté intellectuelle, mais ſeulement des principes naturels qui ſont en eux. C'eſt pourquoi l'on voit ſouvent que la volonté accepte la mort, pour certaines raiſons, quoique la Nature l'apprehende; & au contraire la même volonté modère quelquefois ces plaiſirs que la Nature ſouhaite toujours comme le ſeul moien de perpétuer le monde. Ainſi cet amour de ſoi-même n'eſt pas l'effet d'un mouvement de l'Ame, mais pluſtôt d'une impreſſion de la Nature. Car la Providence a donné à toutes les choſes qu'elle a créées, cet inſtinct, & très-grand inſtinct pour leur conſervation, afin qu'elles déſirent naturellement de ſubſiſter, autant qu'il eſt en elles. Vous ne devez donc nullement douter que toutes les choſes qui exiſtent, ne déſirent naturellement de ſubſiſter, & d'éviter leur ruine.

BOÈCE.

Je vous avoue que je ſuis revenu de l'incertitude où j'étois dabord ſur tout cela.

LA

LA PHILOSOPHIE.

De plus, ce qui désire de subsister & de se conserver, souhaite de conserver son Unité: car l'Unité cessant, rien ne peut continuer d'exister.

BOECE.

Cela est vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Donc toutes choses désirent l'Unité.

BOECE.

J'en suis tombé d'accord avec vous.

LA PHILOSOPHIE.

Mais je vous ai prouvé que l'Unité étoit la même chose que le Bien.

BOECE.

J'en suis convaincu.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi toutes choses désirent le Bien, d'où vous pouvez aussi conclure que le même Bien est ce que toutes les créatures désirent.

BOËCE.

Il est impossible de penser plus vrai : Car ou toutes choses se rapportent à rien ; & se trouvant privées de l'Unité qui est pour ainsi dire leur tête, elles se conduiront à l'aventure, sans que rien les dirige ; ou, si ce qu'elles desirent est quelque chose, ce sera le souverain Bien & le comble de tous les Biens.

LA PHILOSOPHIE.

Ah ! mon cher Disciple, que j'ai de plaisir de voir que votre esprit ait touché le but de la vérité que je lui ai exposée ! Mais vous avez vû évidemment en cela ce que vous disiez tantôt que vous ne saviez pas.

BOËCE.

Et quoi ?

LA PHILOSOPHIE.

La dernière fin de toutes choses. Car c'est là veritablement ce que toutes choses désirent : & parceque nous avons montré que c'étoit le Bien ; il faut tenir pour

pour conſtant que le Bien eſt la fin de toutes choſes.

* * *

Quiconque a pris pour but la Vérité ſuprême,
Et qui d'un faux ſentier veut écarter ſes pas,
S'il peut faire, en ſecret, un retour ſur lui-même,
Il verra, dans ſon cœur, ce qu'il croit n'avoir pas.

* * *

De quelque voile épais que l'erreur l'environne,
Quelque ſoit le dégré de ſon aveuglement,
Le clair flambeau du Vrai, qui dans ſon ſein raionne,
Y ſurpaſſe en éclat les feux du Firmament.

* * *

Si ſur la Vérité j'interroge un Impie,
Son cœur déſavoûra ſon eſprit & ſa voix:
Et pourquoi? direz-vous: c'eſt qu'alors qu'il l'oublie
Il conſerve toujours ce qu'il ſût une fois.

* * *

De là vient que Platon, diſoit, s'il faut l'en croire (92)
Que l'Homme tous les jours reconnoît malgré lui,
Qu'il ſe rappelle en la mémoire
Ce qu'il s'imaginoit avoir mis en oubli.

* * *

BOËCE.

Je ſuis fort de l'avis de Platon ; auſſi ne faites-vous que me renouveller pour la ſeconde fois, un ſouvenir qui m'eſt échapé : premièrement par la maladie contagieuſe que le corps communique à l'ame, & enſuite par le poids de mes chagrins.

LA PHILOSOPHIE.

Si vous faites attention aux propoſitions que vous venez de m'accorder, vous allez bientôt vous reſſouvenir d'une choſe que vous ne ſavez pas, ſuivant l'aveu que vous m'en avez fait.

BOËCE.

De quoi donc ?

LA PHILOSOPHIE.

Des reſſorts par leſquels le monde eſt gouverné.

BOËCE.

Je me ſouviens de vous avoir là-deſſus avoué mon ignorance : mais quoique j'aie préſentement quelque idée de

de ce que vous m'allez dire, je souhaite cependant d'en être pleinement instruit par vous-même.

LA PHILOSOPHIE

Vous trouviez tout à l'heure qu'il n'y avoit pas le moindre lieu de douter que le monde ne fut dirigé par la sagesse de Dieu.

BOËCE.

Je le pense aussi & je n'en douterai jamais. Si même vous voulez me le permettre, je vais vous exposer en peu de mots les raisons qui me portent à le croire. Non seulement je suis persuadé qu'un monde comme celui-ci, n'auroit pû prendre une telle forme, si quelqu'un n'eut pris soin de lier tant de parties différentes & contraires dont ce monde est formé; mais même je croi que leur diversité se contrariant à l'envi, romproit bientôt cette liaison, si celui qui l'a faite, ne la maintenoit. Assurément l'ordre qui régne dans la Nature ne seroit pas si certain; elle n'auroit pas des

des mouvemens si réguliers par rapport aux lieux, aux tems, à la production de ses effets, à leur durée & à leurs qualités, s'il n'y avoit quelqu'un qui determinât ces vicissitudes, sans y être sujet lui-même. Quelque soit ce quelqu'un par qui toutes choses créées se meuvent & subsistent, je dis qu'il est DIEU (93), pour me servir du nom que toutes les Nations lui donnent.

LA PHILOSOPHIE.

Puisque vous êtes dans un tel sentiment, je croi qu'il me reste peu d'ouvrage à faire, pour voûs donner lieu de goûter la Felicité, & de retourner sain & sauf en votre Patrie. Mais éxaminons un moment la matière que j'ai touchée. N'avons-nous pas mis la Suffisance au rang de la Félicité? Ne sommes-nous pas aussi convenus que la Felicité n'étoit autre que Dieu même?

BOËCE.

Cela est vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Et Dieu a-t-il besoin de chercher hors de lui-même des secours pour gouverner le monde? Non, sans doute, puisque, dans ce cas, il ne se suffiroit pas pleinement.

BOËCE.

Il n'en a pas besoin non plus.

LA PHILOSOPHIE.

Il dirige donc toutes choses par lui seul.

BOËCE.

On n'en peut pas disconvenir.

LA PHILOSOPHIE.

Mais je vous ai fait voir que Dieu n'est autre que le Bien suprême.

BOËCE.

Je m'en souviens parfaitement.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi Dieu dirige toutes choses par le Bien, puisqu'il les gouverne par lui-même.

même, que nous avons dit être le Bien. Voila le timon ou le gouvernail par lequel la machine du Monde subsiste invariablement & sans altération.

BOECE.

Je n'en doute nullement; & j'avois même quelque soupçon, mais fort leger, que vous en viendriez-là.

LA PHILOSOPHIE.

Je le croi: car, à ce qu'il me paroît, vous avez déja plus de disposition à distinguer la Vérité. Mais ce que je vais vous dire ne contribuera pas moins à vous la faire découvrir entièrement.

BOECE.

De quoi voulez-vous parler?

LA PHILOSOPHIE.

Puisqu'on pense avec raison que Dieu se sert de sa Bonté comme d'un gouvernail pour conduire toutes choses, & que celles-ci, comme je vous l'ai enseigné, tendent naturellement au Bien; peut-on douter qu'elles ne se laissent gouver-

gouverner volontairement ; & qu'une libre obéïſſance ne les ſoumette à la volonté de celui qui les gouverne ?

BOECE.

Cela eſt néceſſaire ; car autrement ce ſeroit pluſtôt un état de contrariété & de confuſion, que de conſervation & de bonne intelligence.

LA PHILOSOPHIE.

Il n'y a donc rien de tout ce qui tend à la conſervation de la Nature, qui aille contre les deſſeins de Dieu ?

BOECE.

Abſolument rien.

LA PHILOSOPHIE.

S'il y avoit quelque choſe qui fût dans ce cas, que pourroit-elle contre celui que nous avons dit être ſouverainement Heureux, & avoir, par conſequent, une ſouveraine Puiſſance ?

BOECE.

Véritablement elle ne pourroit rien.

LA PHILOSOPHIE.

Il n'y en a donc aucune, qui veüille ou qui puisse faire obstacle à ce souverain Bien?

BOECE.

Je le pense de même.

LA PHILOSOPHIE.

C'est donc le souverain Bien qui gouverne & dirige toutes choses, avec autant de Puissance que de Bonté.

BOËCE.

La solidité de vos raisons, & plus encore la manière dont vous les exprimez, est si agréable, que j'ai honte d'avoir été assez insensé pour les contredire.

LA PHILOSOPHIE.

Vous avez lû dans la Fable la guerre que les Géans (94) firent aux Dieux (95); mais en même tems vous y avez vû qu'ils furent punis, comme ils le méritoient. Voulez-vous à présent que nous battions les mêmes raisons les unes par les autres? peut être tirerons-nous de leur

oppo-

opposition quelque étincelle de vérité.

BOËCE.

Faites ce qui vous plaira.

LA PHILOSOPHIE.

Personne ne doute de la Puissance de Dieu sur toutes choses.

BOËCE.

Il n'y a qu'un homme dépourvû de sens commun, qui en puisse douter.

LA PHILOSOPHIE.

Or il n'y a chose que ne puisse celui dont la Puissance s'étend sur toutes.

BOËCE.

Nulle chose au monde.

LA PHILOSOPHIE.

Dieu donc peut-il faire le mal?

BOËCE.

Cela est impossible.

LA PHILOSOPHIE.

Donc le mal n'est rien (96), puis-

que celui qui peut tout, ne le peut point faire.

BOECE.

Vous jouëz-vous de moi, en me jettant dans un Labyrinthe (97) si embarassant, & prenant plaisir, comme vous faites, tantôt à y entrer par l'endroit que vous en sortez, & tantôt à en sortir par où vous y entrez? Quelle idée me donnez-vous de la Félicité Divine lorsque la tournant ainsi, vous m'en faites une espèce de cercle incompréhensible? En effet, commençant dabord par cette Félicité, vous disiez qu'elle étoit le souverain Bien; & qu'elle résidoit dans un Dieu suprême, lequel étoit lui même le souverain Bien & la Felicité parfaite; d'où vous infériez que personne n'étoit heureux qu'il ne devînt pareillement un Dieu. Vous avez ajouté à cela que le Bien étoit composé de la propre substance & de Dieu & de la Félicité; & que cette Unité étoit le même Bien, qui faisoit l'objet des désirs de toute la Nature. Vous avez dit encore

re que Dieu gouvernoit l'Univers par le ministère de sa Bonté ; que toutes choses lui obéissoient volontairement, & que le mal n'étoit naturellement rien. Enfin pour appuier ces vérités, vous n'en avez pas pris les preuves hors de leur propre essence, & vous les avez établies les unes par les autres.

LA PHILOSOPHIE.

Non, mon intention n'a pas été de vous faire illusion. Nous avons, par la grace de Dieu, éxécuté l'important dessein que nous nous étions proposé, en invoquant son secours. Au reste, c'est le propre de la substance Divine de ne sortir pas hors d'elle-même, & de n'y admettre rien d'extérieur, mais comme dit Parmenides (98)

Semblable au juste point central
D'un globe en sa surface égal,

Elle donne le branle à la circonférence de l'Univers, pendant qu'elle reste elle même immobile. Si j'ai mieux aimé aussi tirer mes raisons du sujet que j'ai

 traité,

traité, que de les emprunter d'ailleurs; ne vous en étonnez pas, puisque vous avez appris de Platon (99), qu'il doit y avoir de la liaison, &, pour me servir de ses termes, une espèce de parenté entre les paroles & les choses qu'elles expriment.

* * *

Heureux, qui du terrestre abyme
A sû se dégager, en rompant ses liens!
Heureux, qui d'un essor sublime
A pû, volant aux Cieux, voir la source des Biens!

* * *

Du Chantre de la Thrace on raconte une Histoire, (100)
Fabuleuse, il est vrai, mais digne de mémoire.
Sa fidelle Eurydice aiant perdu le jour, (101)
Cet époux désolé brûloit d'un fol amour,
Jour & nuit, en tous lieux, s'occupant à redire
Et le nom d'Eurydice & son cruel martire.
Au son de ses sanglots, aux charmes de sa voix,
Il trainoit, après lui, les Rochers & les Bois,
Et ces Monts, que la Thrace à nos Alpes compare, (102)
Le Rhodope infertile & le fécond Ismare. (103)
De l'Hèbre impétueux il suspendoit le cours, (104)
Il enchainoit le Tigre (105), il apprivoisoit l'Ours (106),

Il fai-

Il faisoit aux Oiseaux oublier leur ramage;
Attirant, rassemblant, sous un même feüillage,
La Biche, le Lion (107), Le cerf, le Loup-cervier (108),
Et le Perdreau timide, & l'avide Epervier (109.
Tandis qu'à ses concerts la Nature est sensible,
Le Ciel, qu'il veut toucher, reste seul inflexible.
Mais plein d'espoir encore, il quitte les deserts,
Et d'un pas intrépide, il descend aux Enfers (110).
Là, joignant à sa voix la douceur de sa Lyre (111),
Tout ce qu'à son esprit le dèsespoir inspire,
Tout ce qu'au dèsespoir inspire un tendre amour,
Il le dit aux Echos du ténébreux séjour, (112)
Cerbère en sent dabord le charme inévitable; (113)
Interdit qu'il en est, sa voix épouvantable
Expire, malgré lui, dans son triple gosier;
Il entend, il regarde, & n'oseroit crier.
Le trouble qui saisit les Parques inhumaines, (114)
Fait tomber les fuseaux de leurs mains incertaines.
L'implacable Mégère & ses horribles Sœurs, (115)
De leurs yeux égarés laissent couler des pleurs;
Pour entendre, à l'envi, leur oreille s'empresse;
De leurs affreux Serpens le long sifflement cesse. (116)
Sur sa fatale rouë Ixion étendu, (117)
Ne sent point que le branle en est interrompu.
L'impatient Tantale, en cet instant, oublie (118)
Et sa soif éternelle & les eaux qu'il envie.
Le Fils même d'Elare, amant infortuné, (119)
Du carnacier Vautour se trouve abandonné.
Enfin, jusqu'au Tyran de ce barbare Empire, (120)
Rien n'y peut resister; tout gémit, tout soupire:

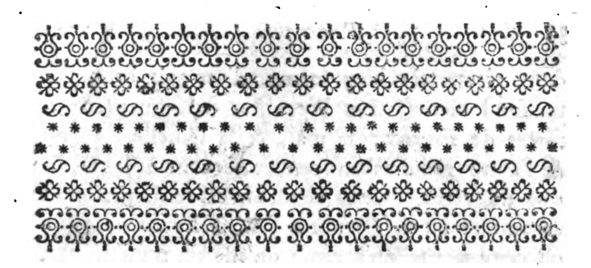
Qui que tu sois, Mortel, s'écria le Dieu noir,
Ta tendresse éloquente a vaincu mon pouvoir.
Qu'Eurydice te suive ; & que son heureuse Ombre (121)
Repasse sur tes pas les bords du Fleuve sombre! (122)
Je le veux, je la rends à tes divins concerts :
Mais avant qu'arrivés aux portes des Enfers, (123)
Vous aiez vû tous deux la lumière céleste,
Ne va pas indiscret, par un regard funeste,
T'imaginant deux fois braver ma volonté,
Perdre le juste prix de ta témérité.
Mais est-il pour un cœur, quelque loi, quand il aime?
Non, l'Amour ne connoît d'autre loi que lui même (124).
Cet Epoux trop long-tems d'Eurydice privé
Aux rives d'Achéron n'étoit point arrivé (125),
Que désobéissant à l'ordre irrévocable
Qu'avoit déterminé le Monarque implacable,
Il porta sur sa femme un regard curieux,
Et la vit pour jamais disparoitre à ses yeux.

* * *

O vous, qui désirant la clarté la plus pure,
Savez qu'elle est au sein de la Divinité,
De l'exemple d'Orphée & de son aventure,
Tirez une leçon pleine de vérité.
Mortels, de cette Fable apprenez à conclûre,
Qu'à l'unique flambeau des Cieux
Si vous devez n'ouvrir vos yeux,
Venant à les ouvrir dans cette Terre obscure,
Vous perdez tout à coup votre objet precieux.

FIN
DU TROISIEME LIVRE.

REMAR-



REMARQUES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
LE TROISIEME LIVRE.

(1) *LA féconde Cerès couronne les travaux.*] Voiez ce qui a été dit de *Cérès* sous la Note (72) du Liv. I.

(2) *La stérile Fougère & le Chardon sauvage.*] L'épithète de *stérile* que je donne ici à la *Fougère*, doit être prise dans le même sens que Virgile l'a emploiée en parlant de l'Avoine.

Infelix lolium & steriles nascuntur avenæ.
Eclog. V. vers 37.

La *Fougère* est une plante qui croît dans les bois, & dont la racine a cela de singulier, qu'étant coupée un peu de biais, elle représente un aigle à

 deux

deux têtes, très-bien formé, d'un gris brun sur un fond blanc. Les Botanistes distinguent deux sortes de *Fougère*; la mâle & la femelle. L'une & l'autre reduites en cendre servent à la fabrique du verre. Cette cendre n'est nulle part aussi commune qu'en Lorraine. Mais Boëce ne parle de cette herbe qu'à cause qu'elle est nuisible aux grains: Ce qui a rapport à ce vers d'Horace:

Neglectis urenda filix innascitur agris.

Boëce a joint à la Fougère les *Ronces*, ausquelles j'ai substitué le *Chardon* qui revient au même pour le sens. On donne le nom de *Chardon* à diverses plantes, dont les fleurs sont composées de plusieurs petites feuilles longuettes & étroites, en forme de tuiaux, ramassées & pressées ensemble en manière de tête, & dont les feuilles sont très epineuses.

(3) *Le Miel paroît plus doux après l'absynthe amer.]* Boëce ne parle pas formellement d'*absynthe*, s'étant servi du mot *malus sapor*, qui signifie *toutes choses desagréables au goût.* Mais la pluspart des Commentateurs l'ont expliqué par celui d'*amaritudo*, amertume, ce qui revient assez à l'*absynthe* qui est une herbe très amère, & très commune, suivant les Anciens, dans le Pont-Euxin. A l'égard du *Miel* Voy. la Note (42) du Liv. II. La pensée de Boëce me rappelle cette devise qu'avoit dans sa boutique un certain Apothicaire de Paris: *Dulcia non meruit qui non gustavit amara.*

(4) *Après le mauvais tems un plus beau tems arrive.]* Claudien dit à peu près la même chose dans ce vers:

Commen-

Commendat placidam maris inclementia portum.

(5) *Et la naissante Aurore, au sortir de la mer.*] Suivant la Fable, l'*Aurore* étoit fille d'Hyperion & de Thia, ou de Titan & de la Terre, ou encore du Géant Pallas & d'Æthra. On feint qu'elle épousa Tithon, fils de Laomédon & qu'elle fut mère de Memnon. Les Poëtes disent qu'elle ouvre les portes du Ciel, & qu'après avoir mis les chevaux au char du Soleil, elle le précède, étant aussi trainée dans un chariot. Si l'on en croit les Poëtes, qui sans doute ont voulu peindre par leurs expressions les couleurs dont le Ciel brille au lever du Soleil, tout étoit vermeil chez cette Déesse: son teint, sa bouche, ses doigts, ses habits, & son char même. Ils ont supposé que la rosée se formoit des larmes de l'*Aurore*; & dans leurs fictions, ils se sont fort étendus sur ses amours, & sur les enlevemens qu'elle fit, de plusieurs jeunes hommes qu'elle aima. Mais il faut observer que les Anciens, pour marquer la mort prématurée d'un jeune homme, supposoient qu'il avoit été enlevé par cette Déesse. Delà s'étoit établie la coutume d'enterrer, avant le lever du Soleil, ceux qui mouroient à la fleur de leur âge.

(6) Pour me renfermer dans le style du Dialogue, j'ai été obligé d'écarter en cet endroit une phrase du Texte, conçûe en ces termes: *Tum defixo paululum visu, & velut in angustam suæ mentis sedem recepta, sic cœpit.* C'est à dire; *Alors la Philosophie aiant fixé sa vûe, & s'étant comme retirée au dedans d'elle-même, prit la parole & me dit.* Il m'étoit im-

 possible

possible de faire entrer dans le Dialogue cette réflexion peu importante de Boëce: il me suffira de l'avoir insérée ici.

Tous les soins, tous les desirs des hommes ont pour unique but la Felicité, quoiqu'ils y tendent par des voies différentes.] Murmel a pris la peine d'exprimer en vers latins les principaux endroits de cette Prose de Boëce. Je rapporterai ici ses vers pour la satisfaction des Curieux.

Cernis ut ad finem cuncti contendimus unum
Quam variis vitæ consiliique viis.
Hic inhiat gazis, congesto pauper in auro,
Divitiisque putat pulchrius esse nihil.
Ille sibi magnos petit ambitiosus honores,
A venerabundis gaudet ubique coli.
Sunt quibus esse bonum præclara potentia visa est,
Quos juvat innumeris imperitare viris.
Hi se vel reges optant, vel regibus addi,
Omnibus & votis plurima posse petunt.
Sunt quos dilatæ delectat gloria famæ,
Hi clarant nomen qualibet arte suum.
Implicat illecebris fallax plerosque voluptas,
Qui nimio studio deliciosa petunt.
Pars hominum florent, quibus est sapientia cordi,
Et qui se rerum cognitione beant.
Nonnulli tanquam finem sectantur honestum,
Pro virtute quibus vix datur umbra boni.

Nam

Nam dum prudentes per se justique videri
Conantur, pereunt, praeque tumore crepant.
Hic certe nemo dicetur jure beatus,
In cœli summum permanet arce bonum.
Illud in æternâ pax est (ut sentio) vitâ,
Ipse vel exundans fons bonitate Deus.
Illuc justitiæ gradibus nitamur, amice,
Qui fruitur tali, nil cupit ille, bono.

(7) *Ainsi l'on recherche la Noblesse].* Chez les Romains on regardoit comme *Nobles* ceux dont les ancêtres avoient éxercé les charges publiques, de quelque naissance qu'ils fussent. Les premiers de chaque famille qui entroient dans les charges, étoient appellés Hommes nouveaux, *novi Homines.* On conservoit leurs portraits ou leurs bustes dans les familles; & celles où l'on en voioit un grand nombre, étoient réputées *Nobles:* d'où vient que pour marquer qu'un Homme étoit d'une famille illustre, on disoit qu'il étoit Homme de plusieurs portraits, *vir multarum imaginum.* Il paroît par un passage de la VII. Satire de Juvenal, que les Romains d'une naissance distinguée portoient un croissant sur des souliers noirs.

. . . . *Et nobilis & generosus*
Appositam nigræ lunam subtexit alutæ.

Sa VIII. Satire est toute entiere contre les défauts des *Nobles.* Voy. la Note (55) de ce III. Livre.

(8) *Et*

(8) *Et la faveur du Peuple].* Elle procuroit chez les Romains les charges de la République. Mais il n'étoit pas permis de briguer cette *faveur*, par des moiens trop empressés, comme par des largesses extraordinaires, par des menaces ou à force ouverte. Ces brigues étoient défendues par plusieurs Loix, dont la plus considérable fut celle qui se fit sous le Consulat de Cicéron, & que l'on appella de son nom *Lex Tullia.* Cette loi défendoit de donner au Peuple des combats de Gladiateurs, deux années avant que de prétendre à quelque charge; de faire aucun festin public, ni de se faire suivre par une troupe de Cliens. On punissoit un Senateur qui avoit brigué, par un exil de dix ans: on imposoit aux autres des amendes; & ils étoient incapables de jamais parvenir aux dignités. On peut voir sur cela les harangues de Cicéron contre Vatinius & Sextius. Malgré cela le désordre en ce genre alla si loin, qu'on avertissoit publiquement les Tribus des sommes d'argent qu'on leur promettoit pour avoir leurs sufrages; & cela, dit Cicéron, s'appelloit *pronunciare in Tribus.* Ils se servoient pour ce sujet de trois sortes de personnes, qu'ils appelloient: *Interpretes*, des Entremetteurs, qui aidoient à faire le marché, *per quos pactio inducebatur*, dit Asconius Pedianus; *Sequestres*, les Dépositaires entre les mains desquels on consignoit l'argent dont on étoit convenu; & enfin les Distributeurs, *Divisores*, qui avoient le soin de partager l'argent à chaque particulier de la Tribu.

(9) On

(9) *On souhaite d'avoir une Femme & des Enfans.*] Voy. la Note (106) du II. Livre.

(10) *Pour ce qui est des Amis.*] J'ai parlé de l'*Amitié* sous la Note (107) du Livre II.

(11) *De la Fortune.*] Voy. ce que j'en ai dit sous la Note (3) du Livre II.

(12) *Mais de la Vertu.*] La *Vertu* étoit répréſentée dans le Paganiſme, ſous la forme d'une Femme triſte, affligée, mal-vêtue & fort mal-traitée de la Fortune. Les Romains lui avoient élevé un Temple, qui étoit joint à celui de l'honneur, de ſorte qu'on ne pouvoit entrer dans ce dernier que par le premier, pour montrer qu'il falloit poſſeder la *Vertu*, ſi l'on vouloit acquerir de l'honneur.

(13) *La Force.*] Celles d'Hercule, de Samſon & de Milon le Crotoniate, ont immortaliſé leurs noms, ſoit dans la Fable, ſoit dans l'Hiſtoire. Samſon, quoique ſans armes, prit un lionceau par la gueule & le déchira en pièces. Il tua trente hommes en une fois & mille en une autre, avec une ſimple machoire d'âne. Il arracha les portes de la ville de Gaza, avec les ſerrures & les poteaux, & les porta ſur ſes épaules jusqu'au ſommet d'une montagne voiſine. Enfin il ébranla deux colonnes, de telle ſorte qu'il les fit tomber avec la voûte qu'elles ſoutenoient, & fut accablé ſous les ruines, avec plus de Philiſtins qu'il n'en avoit tué pendant ſa vie. Milon tua un Taureau d'un coup de poing dans les Jeux Olympiques, & après l'avoir porté

porté sur ses épaules l'espace d'une Stade, il le mangea tout entier le même jour. Peu après étant dans un Bois, il voulut séparer en deux avec les mains un gros chêne, qu'on avoit déja fendu avec des coins de fer: mais ces coins étant tombés par l'effort qu'il fit, le chêne se referma, & lui serra tellement les mains, que ne les pouvant retirer, il fut retenu dans ce lieu désert & dévoré par les bêtes sauvages. A l'egard d'Hercule, voy. ce qui en a été dit sous la Note (65) du Liv. II.

(14) *La Grandeur d'un homme.*] On a vû dans tous les Siècles des hommes d'une *grandeur* extraordinaire. L'Histoire sainte parle de plusieurs Géans. S. Augustin assure avoir vû dans le port d'Utique la dent d'un Géant qui égaloit cent de nos plus grosses dents. Tomiel dit qu'il y a dans l'Eglise des Barnabites à Verceil, une dent qui est à peu près de la grosseur de celles dont parle S. Augustin. Sous l'Empereur Claude, on vit à Rome un nommé Gabbare, qui avoit 9 pieds 9 pouces de hauteur. Aventin, dans le IV. Liv. de ses Annales de Bavière, parle d'un certain Géant nommé Ænothère, qui etoit né dans un village de Suabe & qui servit dans les troupes de Charlemagne en qualité de Cavalier. Ce géant passoit les rivières à pied, conduisant son cheval par la bride. Il moissonnoit, comme du foin, les Vénèdes & les Avarois ses ennemis; & après les avoir tués, il les enfiloit à sa lance, comme des alouettes, & les portoit ainsi sur son dos. Delrio assure qu'en 1572. il vint à Rome un Piémontois haut

de

de plus de 9 pieds. Plutarque raconte que l'on trouva le corps du Géant Antée dans la ville de Tingis en Mauritanie, & que Sertorius aiant vû son cadavre, qui étoit de la longueur de 60 coudées, lui fit offrir des sacrifices, & le fit couvrir de terre. En 1041. ou 1054. on découvrit le corps de Pallas fils d'Evandre, lequel étoit si haut qu'il surpassoit les plus hautes murailles de la Ville de Rome. On assure que dans le XVII. Siècle, on trouva dans une prairie en Dauphiné, des dents d'homme qui pesoient chacune dix livres; & qu il y en avoit une avec une partie de la machoire inférieure, à laquelle elle étoit encore attachée, qui pesoit tout ensemble dix sept livres. On trouva dans la même prairie, des ossemens, la pluspart pourris & en pièces, mais un, assez entier, qui avoit 7 pieds 3 pouces de long & deux pieds de circonférence. Je me souviens d'avoir vû dans ma jeunesse à l'entrée du cloître des Dominicains de la ville d'Amiens en Picardie, une côte de cinq à six pieds de long suspendue à une chaîne de fer, & que l'on dit être celle d'un ancien Géant. Mais je croi que c'est plustôt une côte de Baleine, étant certain que ce poisson vient quelquefois échouer sur les Côtes maritimes de Picardie. Boëce dit qu'il y a du mérite à être grand, & l'on n'en peut pas douter après les sommes immenses qu'ont dépensé quelques Monarques de nos jours, pour attirer à leur service ce qu'il y avoit de plus hauts hommes en Europe.

(15) *Une belle personne.*] La seule *Beauté* a rendu illustres, comme dit ici Boëce, plusieurs personnes de l'Antiquité. La réputation de Laïs, fameuse courtisane de Corinthe, qui enchantoit tous ceux qui la voioient, engagea Demosthènes à partir exprès d'Athènes pour l'aller voir. Mais comme elle lui eût demandé dix mille drachmes pour une seule nuit, il lui répondit qu'il n'achetoit pas si cher un repentir. Il y eut à Athènes une jeune personne nommée Agariste, laquelle avoit une si rare beauté que les jeunes gens de la Grèce les mieux faits, qui en étoient épris, célébroient à l'envi des jeux publics pour mériter sa tendresse.

(16) *Un bon Danseur.*] Il en est de la *Danse*, comme de la Beauté, de la Grandeur & de la Force, dont j'ai parlé dans les Notes précedentes. La *Danse* se trouve en usage chez tous les Peuples tant civilisés que barbares. Elle a pourtant été estimée chez quelques uns & méprisée par les autres. Socrate apprit à *danser* d'Aspasie. Ceux de Sparte & de Crète alloient à l'assaut en *dansant*. Au contraire Cicéron fait reproche à Gabinius, homme Consulaire, d'avoir *dansé*. Tibère chassa de Rome les *Danseurs*. Domitien bannit du Sénat quelques Sénateurs pour avoir *dansé*. On regarde plus favorablement aujourd'hui la *Danse* & les *Danseurs*. Les François passent pour exceller en cet Art. Les noms de la Camargo, de la Salé, de Lani, & de quelques autres vivront aussi long-tems que les personnes raisonnables aimeront cet éxercice innocent.

(17) *Un*

(17) *Un Coureur infatigable.*] Alexandre le Grand avoit un *Coureur* Lacédémonien, nommé Aniſtius, qui fit à pied en un jour, à ce que dit Solin, le chemin de Sicyon à Elide, qui étoit de douze cens ſtades, c'eſt à dire de cent cinquante milles. Martial parle d'un autre *Coureur*, nommé Athas, dans ce vers: *ſive levem curſu vincere quæris Atham.* Ce *Coureur* étoit un jeune garçon d'une legereté & d'une vîteſſe merveilleuſe à la courſe, lequel ſous le Conſulat de Vipſanius, fit depuis midi juſqu'au ſoir, une courſe de ſoixante quinze mille pas, ſans en être incommodé, au grand étonnement de tout le monde. La legèreté de ces deux *Coureurs* étoit pourtant peu de choſe au prix de celle de la célébre Amazone Camille, dont Virgile parle au VII. Liv. de l'Enéide, mais plus en Poëte, qu'en Hiſtorien. Voici ce qu'il en dit:

Hos ſuper advenit Volſca de gente Camilla,
Agmen agens equitum & florentes ære catervas,
Bellatrix: non illa colo calathisve Minervæ
Fœmineas aſſueta manus: ſed prælia virgo
Dura pati, curſuque pedum prævertere ventos.
Illa vel intactæ ſegetis per ſumma volaret
Gramina, nec teneras curſu læſiſſet ariſtas:
Vel mare per medium fluctu ſuſpenſa tumenti
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

(18) *La Santé.*] C'eſt ſans doute un des plus grands biens que l'homme puiſſe avoir en cette vie. Elle eſt ordinairement le fruit de la vertu, puiſqu'il

n'y a rien qui lui soit plus nuisible que la débauche & la mauvaise conduite. Cependant on a vû des gens d'un tempérament si fort que malgré leur incontinence, ils n'ont pas laissé de vivre long tems. Thomas Park qui nâquit en 1483. & mourut en 1635. agé de 152. ans, fut appellé en justice à l'age de cent ans & convaincu d'avoir fait un enfant à une jeune fille; pour réparation de quoi il fut condamné à faire amende honorable devant l'Eglise de St. Paul.

(19) *Epicure.]* Voy. ce qui en a été dit sous la Note (18) du Liv. I.

(20) *Combien grande est la force de la Nature.]* Horace l'à fort bien exprimé dans ce vers si connu de ses Epitres:

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Ce que quelqu'un a rendu en François par ces deux autres:

Quand la fourche à la main Nature on chasseroit
Nature cependant toujours retourneroit.

(21) *Un Lionceau nourri dans les Libyques plaines.]* L'Afrique & en partie la *Libye* produit des *Lions* d'une grandeur & d'une férocité terrible. Les Maures ne laissent pas d'en prendre & de réussir même à les apprivoiser, quand ils sont jeunes. On dit que le premier qui s'avisa d'en mener un de ville en ville, ainsi apprivoisé, fut un Dace de nation, nommé Androdus ou Androclus, lequel étant esclave d'un Romain en Afrique, avoit pris la fuite, pour éviter

éviter la colère de son maitre, & s'étoit retiré dans une caverne. Cette caverne étoit celle d'un Lion, qui s'abaissant à ses pieds lui présenta la patte, d'où Androdus lui arracha une épine. Quelque tems après cet homme fut arrêté, & condamné à être exposé aux bêtes dans l'Amphithéatre. Le Lion qu'il avoit soulagé, avoit été pris, & fut par hazard celui auquel on l'exposa: mais au lieu de le dévorer, l'aiant reconnu il lui fit mille caresses. Cette aventure surprenante valut la liberté à Androdus, qu'on delivra, & à qui l'on donna le Lion dont il se faisoit suivre par tout. J'en ai vû plusieurs, qui passoient pour être apprivoisés: mais leurs Maitres ne s'y fioient que de bonne sorte. En effet un d'eux qui, pour divertir les spectateurs, avoit coûtume de mettre sa tête dans la gueule de son Lion, l'aiant fait un jour que l'animal se trouvoit de mauvaise humeur, en fut malheureusement égorgé. Un autre qui avoit choisi pour son théatre la place d'un jeu de paûme, emmenant son Lion pour le faire rentrer dans sa cage, qui étoit à la porte de la rue, sentit à sa chaine que l'animal, qui le suivoit d'assez loin, faisoit résistance & n'avançoit point: il retourna sur ses pas & trouva dans le milieu de l'allée du jeu de paume, le Lion déchirant, au pied d'un escalier, une servante qui s'y étoit imprudemment arrêtée pour le voir passer. Et le maitre eut toutes les peines du monde à se garantir de sa fureur.

(22) *Il mange avec dedain le Biscuit & l'Alpiste.*] Le Biscuit est une patisserie fort connue. Pour l'*Alpiste*, c'est une graine qui sert de nourriture aux

oiseaux, sur tout dans le tems de leur ponte, quand on veut les échauffer. Cette graine est ovale, d'un jaune pâle, tirant sur isabelle, brillante & comme lustrée, C'est ce qu'on nomme vulgairement *graine de Canarie.*

(23) Voy. ce qui a été dit du lever & du coucher du *Soleil*, sous la Note (16) du Liv. I.

(24) Voy. ce qui a été dit de l'*Horizon*, sous la Note (27) du Liv. II.

(25) *Des plus brillans Métaux une abondante pluie.]* J'ai réduit en quatre vers François la pensée que Boëce avoit étendue en six vers Latins sur l'Avare; & je n'ai point traduit ces deux ci qui n'ajoutent rien au premier.

Oneret que baccis colla rubri littoris
Ruraque centeno scindat opima bove.

(26) *C'est pourquoi Catule.]* *Caius* ou *Quintus Valerius Catule*, Poëte Latin, nâquit à Veronne sous le septième Consulat de Caius Marius & sous le second de Lucius Cornelius Cinna, 86. ans avant la naissance de J. C. & 668. de la fondation de Rome. On dit qu'il vint la première fois à Rome, à la suite de Manlius. Il y fut ami de Cicéron, de Plancus, de Cinna, & des plus grands hommes de son tems. Jules César le considéra aussi, quoique ce Poëte l'eût traité peu favorablement dans ses écrits; & l'on dit même qu'aiant vû des vers qu'il avoit faits contre lui,

lui, il se contenta d'une legère satisfaction, & le pria le même jour à souper. Nous avons encore de lui 117. Epigrammes, ou autres petites pièces de poësie; les autres etant perdues. Son style est du bon Siècle; mais il y a beaucoup d'obscénités dans ses vers.

(27) *Catule parlant de Nonius.]* C'est dans la IV. Epigramme que Catule s'apostrophant lui-même parle de *Nonius* & de Vatinius en ces termes:

Quid est, Catulle, quid moraris emori?
Sellâ in curuli Struma Nonius sedet:
Per consulatum pejerat Vatinius.
Quid est, Catulle, quid moraris emori?

Ce que j'interprète ainsi:

Que tardes-tu, pauvre Catule,
A descendre au rivage noir?
Tu vois dans la chaise curule
Nonius aujourd'hui s'asseoir.
Vatinius, son digne émule,
Bien que Consul, ne fait pas voir
Dans ce rang moins de ridicule,
Ni de vices dans son pouvoir.
Que tardes-tu, pauvre Catule,
A descendre au rivage noir?

J'ai exprès supprimé de cette Epigramme le mot *Struma*, pour faire voir que ce n'est pas sur ce mot que roule la pensée & ce qu'on appelle la pointe de

 l'Epi-

l'Epigramme. Boëce dit que Catule appelle Nonius, *Struma*, ce qui est vrai ; mais il ne paroît pas que Catule ait emploié ce terme autrement que comme un surnom de Nonius, auquel on l'avoit donné sans doute, à cause qu'il avoit une des incommodités que les Latins appelloient *Struma*. Ces sortes de surnoms ou de sobriquets tirés d'une marque ou d'un défaut personnel, étoient ordinaires chez les Romains & ne déshonoroient point ceux qui les avoient. Temoins les sobriquets de *Cicéron*, de *Lentulus*, de *Coclès*, de *Luscus*, de *Cesar*, de *Fronton*, de *Brutus*, de *Rufus*, d'*Agrippa*, de *Crassus*, d'*Axilla*, de *Barbatus*, de *Calvus*, de *Scævola*, de *Balbus* & de tant d'autres, que la mémoire ne me fournit pas en ce moment. D'ailleurs Catule auroit-il eu bonne grace de plaisanter un homme sur un défaut naturel dont nous ne sommes point les maitres de nous corriger? Que dire donc de Boëce qui a emploié cette plaisanterie, en l'attribuant faussement à Catule, qui n'avoit eu apparemment dessein dans son Epigramme que de reprocher à Nonius son luxe extravagant? Nonius étoit un Senateur Romain, qui fut proscrit par Antoine à cause d'une pierre précieuse (Pline dit que c'étoit une Opale) qu'Antoine vouloit avoir, & que Nonius ne vouloit ni lui vendre ni lui donner. Il abandonna sa charge & ses biens, & s'enfuit avec cette bague que l'on estimoit 20. mille sesterces.

(28) *Dans la chaise curule.]* Voy. la Note 22. du Liv. II.

(29) *L'appelle* STRUMA.] Le mot *Strima*, dans le sens propre signifie *Loupe*, *Bosse* ou *Ecrouelles*, & dans le figuré, *perte*, *honte* ou *opprobre*. Cicéron s'en est servi dans ce dernier sens.

(30) *Tel que Decoratus.*] On trouve dans Cassiodore une Lettre écrite par le Roi Théodoric à un personnage de ce nom, auquel ce Prince donne la qualité de *Vir Devotus*, qui étoit propre aux Assistans, c'est à dire, aux Magistrats qui assistoient aux jugemens que rendoit le Maitre des Offices, pour en dresser les Actes & les écrire. Ce qu'il étoit nécessaire de remarquer, afin de faire voir que cette qualité honoraire n'étoit donnée qu'à l'Officier, & nullement à son mérite personnel, puisque *Decoratus* à qui Théodoric la donnoit, est traité par Boëce de Calomniateur & d'infame Bouffon. On croit que ce *Decoratus* étoit fils d'un Questeur de même nom, frère ainé d'Honoratus qui lui succeda dans sa charge, comme le dit Cassiodore.

(31) *Du Consulat.*] Voy. ce qui a été dit de cette charge sous la Note (62) du Liv. I.

(32) *La Charge de Preteur.*] On lit dans plusieurs Exemplaires *Præfectura*, c'est à dire, *la charge de Préfet de Rome*. Cette Préfecture fut établie par Auguste. Messala Corvinus y fut le premier nommé, & se démit six jours après de cette Magistrature, disant qu'elle étoit *incivilis*, c'est à dire que son autorité étoit trop grande & odieuse aux Citoiens Romains. Tacite dit que ce fut Auguste

 qui

qui déposa Messala, comme n'étant pas capable d'exercer cette charge. Quoiqu'il en soit, depuis il y eut toujours des Préfets de la Ville de Rome, dont la jurisdiction s'étendoit à cent milles à la ronde. Leur pouvoir étoit si grand sous les Césars, qu'ils connoissoient dans Rôme des crimes de tous les Citoiens, & qu'en l'absence de l'Empereur ils en tenoient la place. Mais au tems de Boëce, le Roi Théodoric possedant l'Italie, le Préfet avoit si peu d'autorité que sa charge ne lui donnant pas dequoi la soutenir, les Sénateurs étoient obligés d'y contribuer de leurs deniers. C'est pourquoi Boëce dit que cette charge leur étoit onéreuse. C'est le sentiment de Murmel. Cependant j'ai cru, devoir suivre, avec les meilleurs Interprètes, les exemplaires où l'on lit *Préture* au lieu de *Préfecture*. La Préture étoit la seconde dignité de Rome. Ceux qui en étoient revêtus avoient toute l'autorité dans la ville en l'absence du Consul, dont ils étoient comme les collègues. Ils avoient comme eux la robe *prétexte*, la chaire *curule*, marchoient avec six Licteurs, & n'étoient qu'un an en charge, comme les Consuls. Leurs fonctions étoient de rendre la justice aux Citoiens & aux étrangers, de présider aux jeux publics, d'avoir soin des sacrifices, de convoquer des assemblées du Peuple, d'indiquer des fêtes publiques, & d'en ordonner. Spurius Furius Camillus fut le premier qui exerça cette charge l'an 398. de la fondation de Rome. Or comme dans le tems de Boëce, les Sénateurs qui en étoient revê-

tus,

eux, étoient obligés de donner des jeux publics à leurs dépens; Voilà pourquoi il dit qu'elle leur étoit onéreuse.

(33) *Aux Sénateurs.]* Voy. ce qui en a été dit sous la Note (21) du Liv. II.

(34) *La Préfecture des Vivres.]* Ce qui prouve que cette charge avoit été autrefois très-honorable, c'est qu'Auguste la reçut du Peuple Romain & la conserva tant qu'il vécut, ou du moins ne s'en démit que peu de tems avant sa mort en faveur de C. Turranius. Quelques-uns disent que cette charge fut établie la 15. année après l'expulsion des Rois de Rome sous le Consulat de M. Claudius Sabinus & de P. Servilius Priscus l'an 260. de cette ville, 494. avant J. C. Mais il est plus certain qu'il n'en fut question que trois ans après sous le Consulat de T. Geganius Macerinus & de P. Minucius Augurinus, auquel tems il y eut à Rome une grande chéreté de vivres; & l'on envoia en Sicile P. Valerius & L. Geganius pour en faire venir du bled. D'autres cependant veulent que L. Minutius ait été le premier Préfet des Vivres. Du moins est-il sûr que cette charge ne fut créée qu'à l'occasion d'une disette de grains. Voy. les deux Notes suivantes.

(35) *Passoit pour un grand Personnage.]* Boëce semble faire ici allusion au surnom de *Grand* que le Peuple Romain donna à Pompée, en reconnoissance des provisions de bled qu'il avoit fait entrer dans Rome

Rome en un tems de famine, comme le disent Dion, Plutarque & Cassiodore.

(36) *Qu'y a-t-il de plus avili que cette charge?*] Ce qui avilissoit la Préfecture des vivres au tems de Boëce, c'est que les fonctions de cette charge étoient unies à celles de Préfet du Pretoire, de telle sorte que le Préfet des vivres n'avoit plus de jurisdiction, à ce qu'il paroît par Cassiodore, que sur les Boulangers & les Marchands de cochons.

(37) *Le malheureux Néron*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (71) du Liv. II.

(38) *La Pourpre.*] Boëce parle de la *Pourpre Tyrienne* qui étoit reservée aux Rois & aux Sénateurs Romains. C'étoit une étoffe teinte de la couleur d'une rose parfaitement rouge. Je renvoie le Lecteur à ma Dissertation sur la Teinture des Anciens que je publierai incessamment à la tête de mes Mémoires des Arts.

(39) *Et les Rubis.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (38) du Liv. II.

(40) *Du Sénat.*] Voy. la Note (48) du Liv. I.

(41) *Les Siècles passés & le présent ne donnent que trop d'exemples des calamités ausquelles les Têtes Couronnées sont sujettes.*] Pour servir d'éclaircissement & de preuve à ce passage, je me suis proposé de donner à la fin de cet ouvrage une *Histoire abrégée des Princes*

Princes malheureux dans toutes les Monarchies du Monde: Cette pièce étant trop longue pour trouver place dans ces Remarques.

(42) *Un Tyran qui connoissoit tous les dangers attachés à sa condition]* Boëce parle de *Denys I.* Tyran de Syracuse, devant lequel un certain Flateur nommé *Damoclès*, vantoit un jour le bonheur de la Roiauté. *Denys* voulant lui faire connoître combien cet état étoit miserable par les alarmes & les périls qui en étoient inséparables, le convia à un festin & le fit asseoir sur un lit magnifique, au dessus duquel il avoit fait suspendre par un fil une épée nuë, prête à tomber à tout moment sur la tête de *Damoclès*. Ce que celui-ci aiant remarqué, il en eut une telle fraieur, qu'il pria le Tyran de lui faire quitter une place si honorable mais si dangereuse. Surquoi Denys lui dit alors: *Hé bien! voila l'image de mon bonheur qui vous paroissoit si digne d'envie. C'est ainsi que j'ai toujours la mort devant les yeux, me voiant environné d'ennemis qui ne cherchent qu'à se défaire de moi. Croiez que le vrai bonheur consiste à n'avoir rien à craindre.* Ce Tyran étoit fils d'un simple Citoien nommé Hermocrate, & fut dabord Capitaine général des Syracusains contre les Carthaginois. En la 4. année de la XCIII. Olympiade, 405. ans avant J. C. il se rendit maitre absolu de l'Etat, s'étant défait des autres Generaux ses Collègues qu'il avoit accusés de trahison. Pour établir sa Tyrannie, il augmenta la solde des Soldats, rappella les bannis, & se fit donner des gardes par le Peuple.

Peuple. Depuis il ſoutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois; & après divers ſuccès il les chaſſa de Sicile. La ville de Reggio ſentit les effets de ſa cruauté, l'aiant priſe à diſcrètion l'an 387. après un Siège d'onze mois. Les Siciliens voulurent ſe délivrer de ſa domination; mais leur deſſein n'aiant pas réuſſi, ils augmentèrent le poids de leurs chaines, bien loin de les briſer. *Denys* avoit une paſſion extrême de paſſer pour bel eſprit, & ſur tout pour Poëte; mais ce fut inutilement. De grands hommes qu'il avoit auprès de lui, ſe moquèrent de ſes vers; & les Grècs en firent de même dans une aſſemblée célèbre. Ce qui le mit ſi fort en colère, que ne pouvant ſe venger de ces railleurs, il en devint plus cruel envers ſes ſujets. Son peu de reſpect pour les choſes ſacrées, eſt une marque de ſon naturel tyrannique. Il pilla grand nombre de Temples; & l'on remarque ſur tout qu'aiant ôté un manteau d'or à la ſtatue de Jupiter, il dit en ſe moquant, que ce manteau étoit trop froid en Hyver, & trop peſant en Eté; & que ce bon fils de Saturne devoit ſe contenter d'un manteau de laine qu'il lui donna. Une autrefois il arracha une barbe d'or à une figure d'Eſculape, ajoutant que c'étoit mal à propos qu'il en portoit une, puisque ſon père Apollon n'en avoit point. Il mourut après un regne de 38. ans, âgé de 63. la I. année de la CIII. Olympiade, 386. ans avant J. C. Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur le genre de ſa mort, bien que tous conviennent qu'elle fut violente. Pluſieurs ont cru qu'il mourut d'un excès de

de bouche, qu'il fit en réjouissance de ce qu'il avoit été proclamé victorieux à Athènes aux jeux qu'on nommoit *Lénéens*, en l'honneur du Dieu Bacchus & des vendanges. Voy. la Note suivante. Horace fait mention de l'aventure de *Damoclès* dans ces vers du second Livre:

Districtus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent.

(42*) *Un homme qui craind encore plus qu'il n'est craint.*] Le même *Denys* dont j'ai parlé dans la Note précédente étoit si craintif & si défiant, qu'on prétend qu'il avoit fait bâtir un palais souterrain où il s'enfermoit. Nul n'y pouvoit entrer habillé, pas même sa femme ni son fils, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées sous leurs habits. On ajoute qu'il n'osoit se fier à un Barbier pour se faire raser, & qu'il se brûloit la barbe. On raconte la même chose de *Commode*, Empereur Romain, qui vivoit sur la fin du second Siècle de J. C. On dit aussi qu'*Aléxandre*, Tyran de Phérès dans la Thessalie, n'alloit jamais dans l'appartement de Thébé sa femme quoi qu'il l'aimât passionnement, qu'à la suite d'un Barbare Thrace qui marchoit devant lui l'epée nue au poing; & qu'il envoioit toujours auparavant quelques uns de ses Gardes qui fouilloient dans la garderobe de la Reine, pour voir s'il n'y avoit point d'armes

d'armes cachées. Etoit-il possible qu'il doutât plus de la fidélité de son épouse que de celle d'un Barbare ? En effet malgré toutes ces précautions, elle ne laissa pas de trouver le moien de l'assassiner avec l'aide de Tisiphonus, de Licophron & de Pitholaus frère de ce Tyran.

(43) *Que vous dirai-je de leurs Favoris?*] Solon a comparé les Favoris d'un Prince à des Jettons ou à des chiffres qu'un Banquier fait valoir ce qu'il veut, selon la place qu'il leur donne en calculant. Un autre a dit que des Favoris sont semblables à des grains de sable que le Prince ramasse à ses pieds, qu'il élève autant qu'il lui plait, & quelquefois même au dessus de sa tête, mais qu'il fait retomber à terre aussitôt qu'il ouvre la main. J'ai promis dans la Note (41) de donner à la fin de cet Ouvrage, une *Histoire abregée des Princes malheureux dans toutes les Monarchies du Monde.* J'ai dessein d'y joindre aussi celle *des Favoris disgraciés,* & même *de tous les Grands hommes infortunés en toutes sortes d'états,* si l'étendue de ce Volume me le permet.

(44) *Néron.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (71) du Liv. II.

(45) *Fit à Sénèque.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (24) du Liv. I.

(46) *Antonin.*] Boëce parle de *Bassien Antonin,* surnommé *Caracalla* à cause d'un certaine casaque à la Gauloise dont il voulut introduire l'usage à Rome.

à Rome. Ce Prince devint Empereur après la mort de son père Septimius Sévère l'an 211. de l'Ere Chrétienne. Il étoit né à Lion dans le Palais de l'Antiquaille le 4. Avril 188. lorsque son père gouvernoit cette Province, & il y fut proclamé Empereur près de Vimi. Il avoit succé dans son enfance le lait du Christianisme, aiant eu pour un de ses Gouverneurs, Evodus de qui la femme & le fils étoient imbus de la Religion Chrétienne: ensorte qu'il donnoit des signes d'un fort beau naturel, ce qui le faisoit aimer de tout le monde. Mais son père lui aiant ôté ceux qui lui inspiroient des sentimens de piété, il étouffa ces semences de vertu, & en fit un monstre, pensant en faire un grand Prince. Ce fils impie & dénaturé voulut usurper l'Empire par un parricide; car aiant tiré son épée pour tuer son père qu'il suivoit un jour, il eut consommé ce crime, si ceux qui étoient à l'entour, faisant un grand cri, n'eussent fait tourner la tête à Sévère, à qui l'horreur d'une action si noire causa tant de chagrin, qu'il en mourut environ un an après. *Caracalla* venant alors à Rome pour prendre la Pourpre, fit mettre à mort les Médecins de son père pour n'avoir pas abregé sa vie. Ensuite il poignarda son frère Géta, entre les bras de sa Mère, ne voulant pas avoir de Compagnon sur le Trône; & fit aussi périr tous les Serviteurs de ce malheureux Prince, de même que ceux de son père: de sorte que les Historiens de ce tems-la comptent jusqu'à 20. mille personnes qu'il fit

massa-

massacrer. Quelques uns ajoutent qu'il épousa Julie, Veuve de son père, mais cela n'est confirmé, ni par Dion Cassius, Auteur contemporain, ni par Hérodien. *Caracalla* étant passé en Orient, remplit la ville d'Aléxandrie du sang de ses habitans, parcequ'on lui avoit rapporté qu'ils avoient laissé échaper quelques paroles contre sa personne. Abgare, Roi d'Edesse, l'étant venu voir à titre d'allié de l'Empire, *Caracalla* s'assûra de sa personne & se rendit maître de ses Etats. Il en usa de même à l'égard du Roi d'Arménie & de ses enfans, & envers Artaban Roi des Parthes, qu'il traita d'une manière si indigne, après les avoir trompés lâchement par une longue suite de fourberies & d'artifices. Tant de cruautés avancèrent sa mort: quelques Officiers conspirèrent contre lui; & comme il alloit d'Edesse à Carrhes, ville de Mésopotamie, un de ses Centurions, nommé Martial, l'assassina, par ordre de Macrin, Préfet du Prétoire, qui lui succeda: il fit le coup dans le tems que *Caracalla* étoit descendu de cheval, pour aller à quelque nécessité naturelle, & qu'il étoit éloigné de ses Gardes. Ce fut une juste punition de ses crimes; car il étoit devenu l'objet de la haine de tout l'Empire & des Princes étrangers. Son règne fut de six ans deux mois & quatre jours depuis le 4. fevrier 211. jusqu'au 8 Avril 217. Il s'étoit fait donner le surnom de *Germanique*, après avoir vaincu certains Peuples d'Allemagne qui s'étoient revoltés, & voulut qu'on y ajoutât celui de *Parthique* & d'*Arabique*: ce qui fit dire à Helvius Pertinax, fils de l'Empereur de cé nom, qu'il y falloit

encore

encore ajouter celui de *Gétique*. C'étoit une équivoque dans laquelle Pertinax faisoit malignement allusion à la mort de Gèta, quoiqu'elle pût avoir rapport aux Goths qui étoient aussi nommés Gètes: cette raillerie lui coûta la vie. On a des médailles de ce Prince, qui nous le représentent aiant l'entre deux des sourcils froncé, les yeux enfoncés & la narine un peu retirée en haut, ce qui marque, dit-on, un homme pensif, dissimulé & méchant: aussi fut-il un des plus cruels Princes du Monde. Avec cela, il étoit adonné au vin & aux femmes, fier, insolent, fourbe, haï de la Milice & de ses Domestiques même. Il étoit de fort petite taille, presque chauve, bûvoit & mangeoit beaucoup: Son tempérammment mal sain lui causoit de grandes incommodités qu'il prenoit soin de cacher. Ce qui est surprenant, c'est qu'un si méchant homme ait été mis au nombre des Dieux. Peut-être que Macrin, qui étoit l'auteur de sa mort, voulut, en lui succédant, se justifier de ce meurtre par cet honneur qu'il lui fit rendre. Peut-être aussi que c'étoit l'esprit de ce Siècle d'esclavage, de donner aux plus mauvais Princes les plus basses flateries. Le Poëte Ausone a fait l'histoire de *Caracalla* en quatre vers qui méritent de trouver place ici.

Dissimilis virtute patri, & multo magis illi
Cujus adoptivo nomine te perhibes:
Fratris morte nocens, punitus sine cruento.
In risu populi tu Caracalla magis.

H Ce

Ce qui revient à ceux-ci:

> En courage, en vertu, dissemblable à ton Père
> Et plus digne que lui du surnom de *Sévère*,
> D'un fratricide afreux tu profanas tes mains,
> Comme un autre en ton sang déshonora la sienne:
> Mais ton Frère à sa mort fit pleurer les Romains
> Et toi, *Caracalla*, tu fis rire à la tienne.

(47) *Papinien.]* C'étoit un célèbre & très-intègre Jurisconsulte, que Spartien appelle *l'Honneur de la Jurisprudence & le Trésor des Loix.* Il vivoit dans le III. Siècle, & fut Avocat du Fisc, puis Préfet du Prétoire sous l'Empereur Sévère. Il eut beaucoup de part aux bonnes graces de ce Prince, qui lui fit l'honneur de lui recommander, en mourant, ses deux fils, Antonin Caracalla & Septimius Géta, & de les mettre sous sa Tutelle. Tous deux aiant appris la mort de leur Père, dans la Grande Bretagne où ils étoient, revinrent ensemble à Rome, pour prendre possession du Trône qu'ils devoient occuper, suivant les dernières volontés de Sévère. L'Animosité qui les divisoit, les tenoit réciproquement sur la défiance. Géta étoit fort aimé du Peuple, à cause de ses manières douces & honnêtes. Caracalla au contraire en étoit haï à cause de sa brutalité. Ce dernier aiant dressé à son Frère plusieurs embûches, que la prudence de *Papinien* rendit inutiles, prit enfin le parti de s'en défaire à force ouverte, & lui passa son épée au travers du

corps,

corps, entre les bras même de Julie leur mère commune, ſelon quelques Auteurs, ou mère de Gèta ſeulement, ſuivant les autres. Ce Prince n'avoit que 23. ans, lorſqu'il périt ſi indignement en l'année 212. Caracalla aiant commis ce crime, eut recours, dit-on, à *Papinien*, le priant de l'en juſtifier dans le Sénat & en public: Mais *Papinien* lui répondit, *qu'il étoit moins aiſé de pallier un parricide que de le commettre.* On ajoute qu'il refuſa de dicter un diſcours dans lequel Caracalla vouloit que pour rendre ſa cauſe meilleure, on outrageât la mémoire de ſon Frere; & que *Papinien* lui dit: *Accuſer un Frère innocent qu'on a tué, c'eſt un ſecond parricide.* Une ſi grande fermeté ne trouva point d'excuſe auprès d'un Prince dans l'ame duquel le crime avoit pris la place de la vertu. Il regarda cet homme incorruptible comme un ſecret complice de Gêta, & ſous ce prétexte il le fit mourir. On rapporte qu'étant entre les mains des Soldats, qui le traînoient au Palais pour le tuer, il dit, *que celui qui lui ſuccederoit dans la Préfecture, ſeroit le plus inſenſé des hommes, s'il ne vengeoit cette dignité que l'on attaquoit ſi cruellement.* Ces paroles furent une eſpèce de prédiction qui ne tarda pas à s'accomplir. Car Macrin, qui fut après lui Préfet du Prétoire, fit aſſaſſiner Caracalla & devint ſon ſucceſſeur à l'Empire, moins cependant par l'affection de l'Armée que par la néceſſité des affaires. *Papinien*, frappé d'un coup de hâche, tomba mort aux pieds de Caracalla, qui dit au Soldat par qui le coup avoit été porté: *C'étoit avec l'épée & non pas avec la hâche, que tu devois faire*

cette éxécution que je t'avois commandée. Car il y avoit plus d'ignominie à périr par la hâche que par l'épée.

(48) *Sénèque offrit même à Neron de le mettre en possession de ses biens.]* Boëce parle d'un discours de *Sénèque* à Néron, qu'on lit au Livre XIV. des Annales de Tacite. Ce discours mérite de trouver place ici pour l' instruction des jeunes gens. „Voici, CESAR, la quatorzième année que j'ai „l'honneur d'être auprès de vous, & la huitième de „votre Empire. Depuis ce tems-là, vous m'avez „comblé de tant de biens & de richesses, qu'il ne „manque rien à ma félicité, que de la réduire dans „les bornes de la modération. Pour obtenir de „vous cette grace, je vous rapporterai de grands „exemples, que je ne prendrai point dans ma condi„tion, mais dans la vôtre. AUGUSTE votre qua„dris-aieul, accorda à M. AGRIPPA son gendre, la „permission de se retirer à Mitylène, & à C. MECE„NAS celle de prendre dans Rome même le répos „qu'il auroit pû trouver au dehors. Le premier „avoit acquis autant de gloire dans les Armes, que „l'autre dans les Affaires; & tous deux avoient reçu „de leur Maitre, d'amples mais de justes récompen„ses de leurs grands services. Moi, par quel en„droit ai-je pû m'attirer vos libéralités? Si ce n'est, „par des études acquises dans l'obscurité de mon „cabinet; mais devenues glorieuses à la vérité par „l'honneur qu'elles ont eu d'être emploiées à l in„struction de votre jeunesse. En voila tout le

„mérite

„mérite & le prix. Cependant vous avez eu tant de
„bontés pour moi, & vous m'avez si prodigieusement
„enrichi, que je ne puis m'empêcher de dire souvent
„en moi-même: *Est-ce que de simple Chevalier sorti*
„*du fond de la Province, je suis devenu un Grand-*
„*Seigneur? Ma nouvelle Noblesse va-t-elle de pair avec*
„*les plus anciennes? Où est en moi cet esprit content de*
„*la médiocrité? Je ne pense qu'à orner tant de jardins,*
„*à les rendre si magnifiques, à m'égarer dans mes maisons*
„*de plaisance, & je regorge des biens que me produit*
„*le revenu de tant de terres.* Ce qui me justifie ce-
„pendant, c'est qu'il n'étoit pas de mon devoir de
„refuser vos présens. Mais nous avons tous deux
„mis le comble à la mesure, vous, en donnant com-
„me Prince, tout ce que vous pouviez donner à un
„ami, & moi, en recevant comme ami, tout ce que je
„pouvois recevoir d'un Prince. Cependant cela
„même excite la jalousie qui est véritablement au
„dessous de votre grandeur, comme toutes les cho-
„ses mortelles, mais parcequ'elle me touche per-
„sonnellement, c'est à moi d'y remédier. Si j'avois
„blanchi sous les armes, ou que j'eusse fait de longs
„voiages, je demanderois à me reposer. Ainsi me
„trouvant au bout de la carriere de ma vie, incapa-
„ble de supporter les moindres chagrins, & dans l'im-
„puissance de soutenir le poids de mes richesses:
„je serois bien aise qu'un autre en prît le fardeau
„sur lui. Ordonnez à vos Intendans de vous en
„mettre en possession & de les administrer à votre
„profit. Je n'en serai pas plus pauvre. Au con-
„traire j'y gagnerai le tems que je perds à embellir

„ces jardins & ces maisons de campagne. Après „tout il sera glorieux pour vous d'avoir donné beau-„coup à ceux qui savoient se contenter de peu.

(49) *La Fortune]* Voy. ce qui en a été dit sous la Note (3) du Liv. II.

(50) *Si la prospérité vous a fait un ami, l'adversité vous en fera un ennemi.]* Ces amis sont les images du Vertumne & du Protée de la Fable. Pétrone leur addresse fort à propos ces vers:

Cum Fortuna manet, vultum servatis amici:
Cum cecidit, turpi vertitis ora fuga.

On peut y joindre ces deux autres si connus d'Ovide:

Donec eris felix, multos numerabis amicos:
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Tout cela revient à cette parodie de la Strophe de l'Ode de Rousseau sur la Fortune.

Montrez-nous, Amis peu solides,
Votre fausse sincerité:
Voions comment vos cœurs perfides
Soutiendront notre adversité.
Tandis que du Destin propice
Nous vivons sous l'heureux auspice,
Notre *bonheur vous éblouit.*
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et l'Amitié *s'évanouit.*

(50) *De*

(51) *De l'Aurore au Couchant s'étendè]* Voy. la Note (11) du Liv. I.

(52) *Je veux que de l'Inde.]* Il est ici question des *Indes* Orientales: car pour l'Amérique, que les François & les Espagnols nomment *Indes* occidentales, quoiqu'improprement, elle n'étoit pas encore découverte au tems de Boëce. Les *Indes* orientales ont pris leur nom du fleuve *Indus* qui leur sert de bornes au couchant. Les naturels du païs & sur tout ceux de deça le Gange, l'appellent *Indostan*. C'est une des grandes régions de l'Asie, qui s'étend depuis le 106. degré jusqu'au 150. de longitude & du 7. au 41. de latitude Septentrionale. Ce païs est séparé de la Perse à l'occident, par une longue chaîne de montagnes; au Levant il est borné par le Gange, & par les monts Damasiens & le Méandre qui le séparent de la Chine; au Midi par le Golfe de Bengale & la mer des Indes, en descendant jusques à Calecut; & au Septentrion par le mont Imaüs. Le fleuve Indus sort du mont Paropamise, qui fait partie du Caucase & reçoit dans son lit dix-neuf autres fleuves, dont l'Hydaspe & l'Hypasis sont les plus renommés.

(53) *A l'Islande.]* J'ai rendu par ce terme, celui de *Thule*, dont Boëce s'est servi, & que l'on trouve aussi dans ces vers du I. Liv. des Georgiques de Virgile:

> . . . *ac tua Nautæ*
> *Numina sola canant, tibi serviat ultima Thule.*

Aussi bien que dans ceux-ci de la Medée de Sénèque :

Venient annis
Secula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, & ingens
Pateat tellus, Tiphysque novos,
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.

Et encore dans ce passage de Solin, chap. 25. *Multæ & aliæ circum Britanniam insulæ, è quibus Thule ultima, in qua æstivo solstitio sole de Cancri sydere, faciente transitum, nox pæne nulla.* C'est à dire : „Il y a plusieurs autres Isles aux environs „de la Bretagne (Les Anciens appelloient ainsi l'Angleterre) dont la dernière est *Thulé*, dans laquelle „il n'y a presque pas de nuit dans le solstice d'Eté, „lorsque le Soleil passe au signe de l'Ecrevisse. Il paroît par là que la *Thulé* des Anciens étoit la plus septentrionale de Isles Orcades à l'extremité de l'Ecosse. En effet il n'est guères vraisemblable que les Romains aient eu connoissance des Isles qui pouvoient être plus loin, puisqu'ils n'étendirent point leurs navigations de ce côté-là. Cependant il a plû aux Auteurs modernes d'appliquer à l'*Islande* ce que les Anciens ont dit de la *Thulé*, quoique la découverte de l'*Islande* soit plus récente; & à leur éxemple, j'ai cru pouvoir en user de même. Cette Isle dont la longueur est de deux cens lieuës françoises, & sa largeur d'environ cent lieuës, fut reconnue par un Capitaine appellé

appellé Nadeçus, qui la nomma *Sneland*, c'est à dire, *païs de neiges*. En 872. un Suédois nommé Gardanus ou Gardarus, la reconnut plus éxactement, & l'appella de son nom *Gardas-holm*, c'est à dire, *Isle de Gardarus*. Ensuite un Pirate de Norwege, appellé Flocco, lui donna le nom d'*Island*, qui lui est demeuré, & qui signifie, *païs de glaces*. Dans le tems de sa découverte, elle étoit déserte, mais les Norwegiens l'ont peuplée. Son plus long jour d'Eté, lorsque le Soleil entre au premier degré de l'Ecrevisse, est de 24. heures, & la nuit n'est que d'un instant: comme au contraire en Hiver, lorsque le Soleil entre au Capricorne, il n'y a qu'un moment de jour, & la nuit est de 24. heures. Ce récit, qui est tiré du Moreri & de la Martinière, revient en partie à ce que Solin dit de sa *Thulé*. Mais il n'est pas tout à fait contraire à l'idée que César & Pline avoient d'*Albion*, c'est à dire de l'Angleterre jointe à l'Ecosse. „Dans un Isle de ce pais-là, dit „le premier, quelques uns prétendent qu'il y a trente jours de nuit en hiver, ce qui n'est pas certain: „on remarque seulement, par des horloges d'eau, „que les nuits sont plus courtes en ces quartiers-là „qu'en Gaule. Il appelle cette Isle *Mouë*, & ajoute „qu'elle est entre la terre d'*Albion* & l'Hibernie. „On a connu de notre tems, dit l'autre Historien, „que cette terre d'*Albion* étoit une Isle, après en „avoir fait le tour du côté du Septentrion, où l'on a „découvert encore d'autres Isles plus éloignées, „qu'on appelle *Orcades*, & l'Hibernie même qu'un

„éternel hiver déroboit à notre vûe. Il parle ensuite de l'Ecosse, & ajoute: „Les jours y sont plus „longs que parmi nous, & la nuit fort claire, principalement vers le bout de l'Isle, où il y a peu de „distance entre la fin du jour & le commencement d'un autre. On dit même qu'en un tems „clair & serein, on ne perd pas tout à fait la „lumière, & qu'on la voit tourner sur l'Horizon; de „sorte qu'à le bien dire, on n'y voit jamais lever ni „coucher le Soleil.„ Tacite dit que cette Isle est bornée au Septentrion, par une vaste mer qui est sans bornes & sans limites; d'où l'on peut, ce semble, inférer que l'*Islande* n'étoit point encore découverte; que par conséquent elle n'est point la *Thulé* que l'on connoissoit dès-lors; & que cette dernière étoit les *Orcades*, comme je l'ai dit ci-dessus, ou peut-être les Isles de *Schetland*, qui sont à 80. milles au Nord-Est des *Orcades*, du côté de la Norwege au 61 & 62 degré de latitude.

(54) *D'où vient qu'un Poëte Tragique*] Ce Poëte est *Euripide*, qui nâquit dans l'Isle de Salamine, la première année de la LXXV. Olympiade, 480. ans avant J. C. Le passage que Boëce en rapporte, est tiré de sa Tragédie grèque d'Andromaque. Le voici en entier, tel que George Rataller l'a traduit en Latin:

Opinio, ô opinio; quam multa tu
Milia hominum nihili, loci que nullius,
Inflas tumente spiritu! Sed gloriam,
Quæ fonte vero profluit, egregiam puto:
Quæ falsa origine nascitur, flocci æstimo.
Fortunæ enim acceptum hoc referre convenit.

Mais

Mais ce passage prouve bien qu'on peut être persuadé d'une chose que l'on ne pratique point. Car *Euripide* étoit le plus vain de tous les hommes. Un jour le peuple d'Athènes souhaitant qu'il retranchât un certain endroit d'une de ses Tragédies; il se présenta sur la Scène, & dit tout haut: *je ne compose point mes ouvrages, pour prendre des leçons de vous, mais pour vous en donner.* Une autre fois se plaignant au Poëte Alceste, que depuis trois jours il n'avoit pû faire que trois vers, quoiqu'il eût travaillé sans relâche: l'autre lui répondit qu'il en avoit fait une centaine fort aisément. *Mais*, reprit Euripide, *il y a cette différence entre les miens & les vôtres, que les miens perceront toute l'étendue des Siècles, & que les vôtres ne dureront que trois jours.* A l'entendre pourtant, il trouvoit mauvais que l'*Opinion*, enflât d'orgüeil des hommes de néant (*nihili, locique nullius*, dit-il ci dessus). Mais qu'étoit-il autre chose? Sa Mere vendoit des herbes à Salamine. Il fut élevé, comme on élevoit chez les Grècs ceux dont on vouloit faire des Athlètes. Ses pièces remportèrent rarement le prix aux jeux Olympiques. Aristophane le traita même si ignominieusement dans ses Comédies, qu'il le contraignit à quitter le Théatre. Je conviens qu'il n'a pas tenu à Solin d'en faire un Personnage de conséquence, jusqu'à dire que ce Poëte s'étant retiré à la Cour du Roi Archélaüs, il y fut élevé au rang de Ministre d'Etat. Mais, outre que Solin n'étoit point son contemporain, & qu'il pourroit avoir été mal informé de ce fait, il est peu vrai-semblable qu'un homme qui avoit

avoit passé sa vie à composer des Tragedies, arrivant dans une Cour étrangère, en ait assez connu les intérêts, je ne dis pas, pour y accepter cette place (car il avoit assez de présomption pour croire qu'il la méritoit) mais je dis, pour persuader à cette Cour, qu'il en étoit véritablement digne. Personne ne doute, par exemple, du mérite de M. de Voltaire, qui est plus grand à tous égards que celui du Poëte Grèc. Cependant seroit-il croiable que cet homme d'esprit venant à une Cour telle que celle de Berlin, qui est sans contredit celle où l'on rend le plus de justice à ses talens, on lui confiât, en arrivant, l'administration des affaires de l'État.

(55) *Ce qu'on appelle communément Noblesse.*] J'en ai déja parlé sous la Note (7) de ce Livre. Mais il ne sera pas inutile d'y joindre ici quelques autres remarques. „La Noblesse, dit Aristote, a passé presque universellement pour une „chose honorable. Tous les hommes en ont fait „cas, parcequ'il est vraisemblable que des hom„mes meilleurs que les autres doivent produire „des Enfans qui leur ressemblent: car être Noble „n'est autre chose, que d'hériter avec le sang, le „mérite & la vertu de ceux dont on est sorti. C'est dans cette persuasion que les Romains avoient coutume de préférer les Nobles & fils de Nobles, hommes de bien, pour les élever aux charges; n'imitant point en cela les Athéniens, qui tiroient leurs Magistrats indifféremment de tous les ordres de leur

leur République. „Nous autres, dit Cicéron, nous „favorisons toujours ceux qui joignent l'avantage „d'une naissance distinguée à leur probité person„nelle, tant parcequ' il est utile à la République „que les Nobles soient dans une condition digne de „leurs ancêtres, qu'à cause que nous chérissons la mé„moire de ceux qui ont bien mérité de la Patrie, „tout morts qu'ils sont. „ Dans les derniers tems de la République, le titre de *Noblesse* devint si considérable, que les fils des Empereurs, qui étoient nommés Césars, joignoient à cette qualité celle de *Nobilissime*, qui fut même donnée séparément aux enfans de Constantin, aussi bien qu'aux femmes de Crispus & de Jules Constance, & encore depuis aux enfans de Charlemagne. Au reste, pour appliquer ici ce que Despréaux a dit dans sa Satyre contre les *Nobles*, imitée de la VIII. de Juvenal:

> Si *la Noblesse* enfin *n'est pas une chimère,*
> *Quand sous l'etroite loi d'une vertu sévère,*
> *Un homme issu d'un sang fécond en demi-Dieux,*
> *Suit* constamment *la trace où marchoient ses Aieux*:

Il faut convenir cependant qu'il y a bien des *Nobles* à qui l'on pourroit reprocher, ce que ces Deux Poëtes ont reproché aux Nobles de leur tems. „De „quel mérite sont pour vous, leur diroit-on, les „armoiries dont vous chargez vos écussons? A quoi „bon faire parade d'une ancienne origine, & ex„poser dans un vestibule une longue suite des por„traits de vos ancêtres à demi effacés, ou de leurs

statues

„ ſtatues mutilées & méconnoiſſables? Quoi! l'avan-
„ tage que vous avez d'être de la race des Corvins,
„ ſe terminera-t-il à montrer avec une longue ba-
„ guette, que celui ci étoit votre tris-aieul, qui a
„ fait tels ou tels exploits, ſi vous déshonorez ſes
„ grandes actions, par une vie infame & ſcandaleu-
„ ſe; ſi vous paſſez les nuits au jeu ou ailleurs; ſi
„ vous ne commencez à dormir qu'à l'Aurore naiſ-
„ ſante, au moment que vos Ancêtres, ces braves
„ Capitaines, mettoient en marche leur armée?
„ Vous êtes du ſang de ce Fabius qui défit les Allo-
„ broges. Hercule, à qui l'on a érigé des autels, eſt
„ un de vos aieuls: j'en conviens: mais pourquoi
„ vour en glorifier, ſi vous êtes un lâche, un traître,
„ un fourbe, un esclave des plus brutales paſſions?
„ Quoi, votre buſte eſt placé parmi ceux de tous ces
„ illuſtres Perſonnages! Qu'on l'abatte, qu'on le
„ briſe; il les avilit & les dégrade. Vous avez beau
„ vous y faire repreſenter en Héros: cela ne m'é-
„ blouit point. *La vertu ſeule eſt la vraie Nobleſſe.*
„ Soiez un Druſus, un Coſſus, un Paul Emile; mais
„ ſoiez-le par l'intégrité de vos mœurs. Si vous êtes
„ Conſul, que vos vertus marchent devant vos faisce-
„ aux. *Le premier de tous les biens, c'eſt d'avoir les belles*
„ *qualités de l'ame.* Vos actions, vos diſcours, vous
„ ont-ils acquis la reputation d'un homme plein de
„ candeur, de droiture & de probité? En ce cas, je
„ vous reconnois pour Noble; je trouve en vous ce
„ que j'y cherche; vous êtes un Coſſus, un Silanus,
„ tout ce qu'il vous plaira; choiſiſſez. J'applaudis
„ à votre Patrie, de ce que le Ciel lui a fait préſent
d'un

„d'un citoien si rare & si accompli. Hé! pour quoi „ne m'écrierois-je pas alors? *Le voila cet homme in-* „*comparable!* Les Egyptiens font bien la même ex- „clamation, quand ils ont trouvé leur bœuf Apis. „En effet un homme indigne de sa naissance, & qui „ne m'offre qu'un vain nom, doit-il passer pour „Noble? Quand nous voulons rire & nous diver- „tir; nous disons du Nain d'un de nos grands „Seigneurs, que c'est un Géant, un Atlas; que son „Nègre est blanc comme un Cygne; que sa fille, „quelque petite & contrefaite qu'elle soit, est une „autre Europe. A-t-il de vilains chiens, galeux, pe- „lés? ce sont des animaux tout charmans. A ce „compte, vous, Monseigneur, qui vous piquez d'être „d'une illustre naissance, si vous n'y prenez garde, „vous serez sur ce ton-là le premier homme du mon- „de. C'est à vous, Rubellius, oui c'est à vous-même „que je parle. Vous descendez de la famille des „Drusus en droite ligne: vous en êtes tout fier; „comme si, par vos actions, vous vous étiez rendu „digne de cette haute Noblesse. Méritez-vous d'a- „voir pour mère une petit fille d'Iulus, plus-tot que „quelque femme du commun? *Allez, Canaille,* di- „tes vous, *misérables que vous êtes, pouvez-vous seule-* „*ment dire de quel païs étoient vos grand peres? Mais* „*moi! je suis un descendant de Cécrops!* Grand bien „vous fasse, digne fils de Cécrops! Je vous félicite „d'une si illustre extraction. Puissiéz-vous en joüir „long-tems & avec joie! Cependant ces citoiens „que vous méprisez, parcequ'ils ne sont pas de „qualité, plaident ordinairement pour les gens de

votre

„votre rang, fort ignorans pour la plus-part. Car „n'est-ce pas de la lie du Peuple que nous voions „sortir tous les jours d'excellens Advocats, d' habi„les Jurisconsultes? Mille jeunes gens, tout rotu„riers qu'ils sont, ne laissent pas d'avoir du cœur: „ils prenent le parti des armes, vont combattre les „ennemis sur les frontières de l'Empire, & tenir les „Bataves dans l'obéissance & le respect. Mais vous! „vous êtes fils de Cécrops & puis c'est tout: vous „ressemblez à une statue de pierre, on ne peut „mieux. Votre tête n'en est pas à la vérité, car „elle remue d'une manière même assez ridicule: à „cela près, c'est la même chose. Dites moi un peu, „illustre descendant de Cecrops, qui sont ceux „d'entre les animaux qu'on estime le plus?

On fait cas d'un Coursier, qui fièr & plein de cœur,
Fait paroître, en courant, sa bouillante vigueur:
Qui s'est cent fois *couvert d'une noble poussière*
Et volant le premier au bout de *la carrière,*
A laissé loin de lui les autres en chemin:
Mais la postérité de Corythe ou d'Hirpin,
Sans respect pour le sang *dont elle est descendue,*
Quand ce n'est qu'une rosse, au hazard est vendue.

„On n'a égard ni à la noblesse ni aux victoires de „ses aieuls: On la donne à vil prix: On lui fait ti„rer la charrue, ou bien on la conduit au mou„lin pour y tourner la meule. Afin donc qu'on „admire dans vous votre propre mérite, & non „pas un mérite étranger; faites de belles actions, „qui

„qui nous donnent sujet d'ajouter de nouveaux ti-
„tres à ceux dont on a honoré vos ancêtres, à qui
„vous devez tout. Rubellius, on dit que vous êtes
„superbe, bouffi de gloire & tout fier d'avoir droit
„de dire: *L'Empereur mon Cousin.* O qu'il est rare
„dans cette élevation, d'avoir un peu de sens com-
„mun! Vous comptez si fort sur la gloire de vos
„parens, que vous ne vous mettez nullement en
„peine d'en acquérir. Mais *c'est un grand malheur,*
„*de n'être appuié que sur le mérite d'autrui. Ces bâti-*
„*mens soutenus de colonnes, tombent dès qu'on les a re-*
„*tirées. La vigne rampante a recours aux échalas pour*
„*s'élever.* Ce que je viens de vous dire, ne sont pas
„des sentences vaines, & seulement de belles maxi-
„mes: Ces choses ne sont pas moins vraies que les
„Oracles de la Sybille. Si vous êtes homme d'hon-
„neur, fidèle ami; alors soiez issu, si vous voulez, de
„Picus, des Titans, de Promethée même: feuille-
„tez les Histoires: voiez de quels Héros, de
„quels Monarques il vous plaît de descendre:
„je vous le permets. Mais si l'amour & toutes
„les autres passions vous possédent: si vous
„passez le jour dans votre lit & la nuit entre les bras
„d'une courtisane; si vous n'avez pas honte de re-
„noncer pour elle à la Société de vos meilleurs amis
„& des plus honnêtes gens; si enfin vous vous ren-
„dez méprisable aux yeux de vos propres Domesti-
„ques: tous vos aieux déposent alors contre vous:
„leur mérite éclatant est une espèce de flambeau à
„la faveur duquel on découvre votre ignominie.
„*Plus un homme a de naissance, plus il est élevé en di-*
„*gnité, & plus le crime qu'il commet, paroît énorme.*

„Finiſſons. Que Therſite, le lâche, le miſérable „Therſite, ſoit votre père; qu'importe? Si vous êtes „un autre Achille en courage & en valeur: cela vous „eſt plus glorieux que ſi vous étiez fils d'Achille & „que vous ne fuſſiez qu'un Therſite. Et cepen„dant, quelle folie! pour reprendre de bien-haut „l'origine de votre race, vous allez remonter à quel„que infâme ſcelerat. Allez, le premier de votre „famille étoit peut-être un Vacher, ou. . . . . Le „dirai-je? Non. Taiſons-nous.

(56) *Un certain homme trouva ſes bourreaux dans ſes propres enfans.]* C'eſt le triſte, mais le trop ordinaire fruit d'une mauvaiſe éducation; car nous naiſſons malheureuſement vicieux; & il n'y a que l'éducation, aidée d'un naturel facile à dompter, qui puiſſe corriger en nous notre penchant au mal. De là vient qu'un certain homme, comme le raconte Ariſtote, aiant été accuſé d'avoir battu ſon père s'en excuſa, *par la raiſon,* diſoit-il, *que mon père battoit le ſien dans ſon tems; & que celui-ci,* en montrant ſon jeune Enfant, *me battra auſſi quand il ſera grand. Car cela eſt naturel à notre famille.* Le P. Baptiſte Mantoüan, Poëte Latin du XV. Siècle, a peint dans ſes vers le malheur d'un Pere, tel que celui dont parle Boëce. Voici ce qu'il en dit:

Sæpius in natis ſævum pater educat hoſtem,
Cum que ſuo ignorans interfectore jocatur.
Sæpe ſibi lachrymas, ſperant dum gaudia matres,
Atque ſuæ paſcunt ventura opprobria genti.

C'eſt

C'est à dire:

Souvent dans un enfant qu'il eleve en son sein,
Un pere infortuné nourrit son assassin.
O Prodige d'horreur! il baise le perfide,
Qui dans son cœur cruel médite un parricide:
Tels sont les fruits amèrs d'un agréable éspoir
Qu'une mère crédule osoit en concevoir,
Lorsque, pour le malheur de sa triste patrie,
Elle même allaita son enfance chérie.

Les Romains n'avoit point fait de Loix contre les Parricides, parcequ'ils ne croioient pas qu'il y eût un homme assez méchant pour tuer son père ou sa mère. *L. Ostius* fut le premier qui tua son père 500. ans après la mort de Numa; & alors la Loi *Pompeia* fut faite, qui ordonnoit que celui qui seroit convaincu de ce crime, après avoir été fouetté jusqu'à l'effussion du sang, seroit enfermé dans un sac de cuir, avec un chien, un singe, un coq & une vipère, & jetté ainsi dans la mer ou dans le plus prochain fleuve.

(57) *Une pensée d'Euripide.]* Voy. plus haut sous la Note (54) ce qui a été dit en général de ce Poëte. La pensée que Boëce en cite ici, est de sa Tragédie d'Andromaque dans laquelle Ménélaüs dit, suivant l'interpretation de Ratallerus:

Mortalibus sunt omnibus
Jucundiores liberi vita, ipsa sunt

Illi anima. Qui dictum hoc inexpertus negans
Suggillat, ille & angitur animo minus,
Eaque in ipsâ adversitate beatus est.

C'est à dire:

Les dignes fils d'un Père à qui l'on porte envie
Font ses plaisirs, sa joie & l'ame de sa vie.
Quiconque a le malheur d'ignorer cet état
Pour avoir constamment gardé le célibat,
A l'ésprit moins troublé d'une peine importune,
Et devient même heureux par sa propre infortune.

On raconte à ce sujet une histoire de Solon qui peut trouver place ici. Thalès de Milet s'entretenant un jour avec lui, le discours tomba sur le mariage, & sur les enfans qui en sont les suites. Solon qui, quoique Philosophe, étoit marié, éxageroit les avantages de cet état, & paroissoit surpris de ce que Thalès avoit toujours eu de l'éloignement pour le mariage. Celui-ci voulant avoir sa revanche, gagna un homme pour l'engager à dire qu'il avoit fait depuis peu un voiage d'Athènes à Milet; où il n'y avoit rien de nouveau, sinon qu'il y étoit mort le fils unique d'un homme distingué, qui n'étoit pas citoien de Milet; que toute la ville étoit affligée de cette perte; que le nom du père lui étoit échapé; mais que s'il l'entendoit prononcer, il pourroit s'en ressou-

ressouvenir. Le lendemain cet homme, comme il en étoit convenu avec Thalès, vint l'aborder dans la place publique, où il se promenoit avec Solon, suivant leur coutume. Dès qu'il eut fait mention du jeune homme mort, Solon attentif à ce recit, lui demanda tout troublé: Si le père ne s'appelloit pas *Solon?* & l'autre lui aiant dit *oui*; il se laissa aller à un si grand désespoir, qu'oubliant & son caractère & le lieu public où il étoit, il se roula par terre, s'arracha les cheveux & la barbe, & attira toute la populace au bruit de ses gemissemens. Thalès, temoin de cette Scène dont il avoit été l'auteur à dessein, s'approchant alors de Solon & lui prenant la main: *Rassurez-vous*, lui dit-il, *Solon; votre fils n'est pas mort. Mais j'ai voulu vous faire éprouver à quel point d'extravagance l'amour paternel porte les hommes, & combien est sage celui qui peut avec bienséance fuir cette gêne d'esprit.*

(58) *L'Abeille.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (42) du Liv. II. On dit que les *Abeilles* laissent leur aiguillon dans la piqueure qu'elles font, & meurent aussitôt aprés. Mais c'est un conte. On dit aussi que leur Roi ou leur Reine n'a point d'aiguillon. C'est pourquoi, quand le Pape Urbain VIII. qui portoit pour armes trois *Abeilles*, monta sur le St. Siège, on fit à sa louange cette Epigramme en forme de Dialogue entre un François, un Espagnol & un Italien:

Le François.

Gallis mella dabunt, Hispanis spicula figent.

L'Espagnol.

Spicula si figent, emorientur Apes.

L'Italien.

Cunctis mella dabunt, nulli sua spicula figent,
Spicula nam Princeps figere nescit Apum.

(59) *De Flore.]* Voy. ce qui en a été dit sous la Note (68) du Liv. I.

(60) *Avec le Papillon]* Ce n'est pas sans raison que je joinds ici cet insecte à l'Abeille. Le Papillon est le symbole de l'inconstance, qui est aussi le caractère des Plaisirs, des Amours & de la Volupté.

(61) *Partage la douce Ambrosie.]* Je parle du suc des Fleurs, dont l'Abeille compose son miel. Les Poëtes ont feint que les Dieux se nourrissoient d'*Ambrosie*, qui étoit ainsi nommée, parceque ceux qui en mangeoient, devenoient immortels.

(62) *Laisse en fuiant son aiguillon.]* Voy. ci dessus la Note (58).

(63) *Les Elephans en grosseur.]* L'*Eléphant* est non seulement le plus gros, mais encore le plus spirituel de tous les animaux terrestres à quatre pieds, s'il en faut croire les merveilles que les Anciens & les Modernes en racontent à l'envi. Il a un poil ras semblable à celui des Buffles. Son cuir est noir, épais & dur à percer, quoiqu'on le sente doux au toucher. Il a la tête grosse, mais peu proportionnée à la

à la grosseur énorme de son corps. Ses yeux sont très petits; son coû fort court; & ses oreilles larges de deux palmes, pendantes, & faites à peu près comme les áiles des Chauves-souris. Son nez, qu'on appelle sa Trompe, est long & creux comme une grosse Trompette, & il lui sert de main pour prendre avec adresse tout ce qu'il veut, ou pour puiser de l'eau, qu'il boit ou qu'il rejette en se jouant. C'est pourquoi Ciceron l'appelle *Manus.* Il èst fait d'un gros cartilage qui lui pend entre les dents. Ses dents sont recourbées: on les nomme *Morfil*, quand elles sont entières, & *Yvoire* quand elles ont été sciées & mises en œuvre par les Tabletiers: elles sont au nombre de deux qui sortent de chaque côté de la machoire. Les dents des Elephants des Indes n'ont guères que trois ou quatre pieds de long; mais celles des Eléphans d'Afrique, sur tout de Bombain & de Mozambique, n'ont pas moins de dix pieds; & deux hommes auroient assez de peine à en soulever une seule. Ses jambes sont rondes & d'égale grosseur par tout, avec des jointures propres à les plier, & dont effectivement il se sert à se mettre à genoux & à se coucher, malgré l'ancienne & fabuleuse opinion qui lui refusoit cette commodité. Il a le pied rond, large de deux ou trois palmes, tout couvert de durillons, & a 25. ongles semblables aux coquilles de S. Michel. Son pied est si sûr qu'il ne fait jamais un faux pas, en quoi il est bon à passer les montagnes. De son simple pas il atteint le hommes à la course, & il fait 3000. pas par heure. Enfin sa queue est faite

comme celle du Bufle des Indes & a trois palmes de long. Il nage mieux qu'aucun autre animal que ce soit. Il s'en trouve en Afrique une si grande quantité qu'on les y voit errer par troupes, comme on voit ailleurs les troupeaux de taureaux & de vaches les plus nombreux. On les prend en les faisant tomber dans des fosses couvertes de branches d'arbre & de terre.

(64) *Les Taureaux en force.*] Il est vrai que les *Taureaux* sont très forts. Oppien en a écrit beaucoup de choses dans le Liv. 2. de son Poëme de la Chasse, depuis le vers 43. jusqu'au 175. Avant lui, Virgile en avoit parlé dans le Liv. 3. de ses Georgiques, & tous deux ont pris plaisir à décrire les combats furieux que ces Animaux se livrent entre eux. Les Poëtes comptent entre les grands travaux d'Hercule, la défaite d'un *Taureau* qui désoloit l'Isle de Crète. Les Relations de l'Amérique disent que ceux qui y vont à la chasse du *Taureau* sauvage, se couvrent, à l'approche de l'animal, de quelque gros arbre, pour se mettre à couvert de sa fureur, s'il n'a pas été tué du premier coup, n'y aiant rien de si terrible que ces animaux lorsqu'ils sont blessés. Leur principale force est dans la tête & dans les cornes, avec lesquelles ils font de larges & de profondes blessures. C'est ce qui a fait dire à Virgile dans la description de leurs combats.

Illi alternantes multa vi prælia miscent
Vulneribus crebris: lavit ater corpora sanguis,

Versa

Versaque in obnixos urgentum cornua postes
Cum gemitu.

(65) *Les Tigres à la course.*] Le *Tigre* doit son nom à sa vîtesse: car le mot *Tigre* dans la langue des Mèdes, signifie une *Flèche*; & c'est aussi ce qui a fait donner ce nom à un Fleuve d'Asie, qui est extrémement rapide. Le *Tigre* est un animal féroce & cruel, qui a les yeux brillans, le coû fort court, les dents, ainsi que les ongles, très-aigues, & la peau tachetée. Le Malabar est le païs où l'on trouve le plus de *Tigres*. Il y en a de trois sortes, qui se distinguent par la grandeur. Le plus petit est comme un gros chat d'Espagne, aiant un cri effraiant & semblable au mugissement du bœuf. Le *Tigre* de la seconde espèce est gros comme un mouton ou un petit veau: c'est le plus commun, & il est très-cruel; mais il ne l'est pas tant que celui de la troisième espèce. Ce dernier s'appelle *Tigre Roial*; & il n'est guères moins grand qu'un cheval. Pline vante la vîtesse extrême des *Tigres* d'Hircanie & des Indes. Oviede & Pierre Martyr les comparent pour la grandeur au Lion. J'en ai vû deux en 1720. dans la Ménagerie de Chantilli qui étoient de cette taille. Ils n'étoient rien moins qu'apprivoisés. Cependant il y avoit depuis long-tems dans leur Loge, un jeune Loup qui y avoit été jetté pour leur servir de pâture, & auquel ils s'étoient contentés de manger une oreille. Le Concierge voulut nous persuader, que les Tigres avoient été touchés des cris pitoiables que ce pauvre animal avoit faits,

lorsqu'ils s'étoient jettés sur lui pour le dévorer, & que c'étoit la raison pour laquelle ils ne lui avoient pas fait plus de mal. Ce que je trouvai de plus admirable & qui arrivoit tous les jours, c'est que le Concierge leur apportant à manger dans une Loge communiquant à celle qu'ils habitoient, les deux Tigres sautoient à bas de leur lit pour aller prendre leur repas; & alors on voioit le Loup tapi dans un coin, frissonnant & tremblant de tous ses membres, jusqu'à ce que les Tigres étant revenus & remis en leur place, il alloit à son tour manger la portion qu'ils avoient l'attention de lui laisser; après quoi il revenoit dans la première Loge comme il en étoit sorti, c'est à dire, côtoiant les murs avec toute la circonspection d'un inférieur pour ses supérieurs. Je proteste que je n'écris rien en cela que ce que j'ai vû de mes propres yeux. Le Concierge nous assura qu'un des deux Tigres s'étoit échapé de sa Loge un jour qu'il y avoit beaucoup de Peuple de Paris qui se promenoit dans les jardins de Chantilli, à l'occasion de quelque fête que feu M. le Duc y donnoit. Le Tigre prit sa route de ce coté là, & aiant franchi d'un saut le canal des Castors quoique fort large, il arriva dans le jardin, où tout le monde, à son approche, courut se jetter dans les bassins, n'ayant point d'autre ressource pour l'éviter. Un homme, sa femme & un jeune enfant qu'ils promenoient par la main, n'eurent pas le tems de recourir à cette précaution. Le Tigre arracha l'enfant de leurs bras; & le tenant avec les dents, mais heureusement par sa robe, il l'emportoit, lorsque le Concierge qui venoit

venoit d'apprendre ſa fuite, accourut à ſa rencontre. Il s'etoit muni d'un foüet, & d'une arme à feu pour s'en ſervir au beſoin. Mais au premier coup de foüet, l'animal quitta priſe & ſe laiſſa enchainer & ramener fort tranquillement. L'enfant ne laiſſa pas d'en mourir, par les violentes ſecouſſes que l'animal lui avoit données en courant.

(66) *L'immenſe étendue des Cieux.]* Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (10) du Liv. I.

(67) *Comme dit Ariſtote.]* J'ignore avec tous ceux qui ont travaillé jusqu'à préſent ſur Boëce, de quel endroit d'Ariſtote il a tiré le paſſage qu'il rapporte. Il paroît, par ce paſſage, qu'Ariſtote étoit perſuadé du peu de cas qu'il falloit faire de la beauté la plus parfaite du corps humain. Mais comment ce Philoſophe accordoit-il ce ſentiment avec les extravagances qu'on lui vit faire pour ſa femme Pythias, à laquelle on aſſûre qu'il offrit des ſacrifices? Il faut avoüer que l'on nous a inſpiré pour le mérite de ces prétendus Sages de l'Antiquité, un reſpect ſouvent bien mal fondé. Auſſi étoit-ce avec grande connoiſſance de cauſe, qu'une certaine Courtiſane d'Athènes, dont le nom m'eſt échapé, diſoit: *Je ne ſais en quoi vous faites conſiſter la ſageſſe de vos Philoſophes, car il me ſemble qu'ils viennent fraper à ma porte auſſi ſouvent que les autres.*

(68) *Des yeux de Linx.]* Le *Lynx* eſt un animal dont les Anciens ont beaucoup parlé, mais que nous ne

ne connoiſſons plus aujourd'hui, du moins ſous ce nom. On le prend communément pour le *Loup Cervier*, qui ſe trouve egalement dans le Nord & au Levant: Au moien dequoi, l'on pourroit concilier Pline avec lui-même, quand il dit que les *Lynx* ſe trouvent en Ethiopie & les *Loups Cerviers* dans les contrées Septentrionales. Le Loup Cervier eſt une animal ſauvage très-farouche, un peu plus grand que le renard, aiant les yeux étincelans, la vûe perçante, l'air gai, les oreilles courtes, garnies en haut d'un toupet de poil fort noir, la barbe comme celle du chat, avec lequel il a beaucoup de rapport, les pieds fort velus & diviſés comme ceux du Lion ou du Tigre, le dos roux marqué de taches noires, le ventre & le dedans des jambes d'un gris-cendré, marqueté des mêmes taches, mais plus grandes & plus rares. Chaque poil dans ſa longueur eſt de trois couleurs, aiant la racine d'un gris-brun, ſa partie du milieu tirant ſur le roux, & ſon extrémité blanche. Mais ces animaux diffèrent en eſpece & en couleur, ſuivant les païs où ils naiſſent. Ils habitent pour l'ordinaire les montagnes couvertes de bois, où ils ne ſe repaiſſent que de bêtes ſauvages qu'ils y ſurprenent; ſe perchant quelquefois ſur des arbres, d'où ils s'élancent à corps perdu ſur les animaux à quatre pieds, particulierement ſur le Cerf, d'où il y a apparence qu'ils ont pris leur nom de Loups Cerviers. Ce qui fait qu'on les confond avec le Lynx des Anciens, c'eſt que celui-ci avoit auſſi la peau tavelée & la vûe très-fine: non qu'il faille croire cependant tout ce que ces Auteurs, pro-

digues

digues en exagérations, ont pris plaisir à raconter & de cet Animal & des hommes ausquels ils en ont attribué la sagacité : car, comme si ce n'étoit pas assez que Plutarque, dans son Traité contre les Stoiciens, eût écrit que la vûe d'un certain Lyncée perçoit les corps des rochers & des arbres ; Apollonius de Rhodes, enchérissant encore là dessus dans son Poëme des Argonautes, ne s'est point fait scrupule d'ajouter qu'elle découvroit au travers de la Terre tout ce qui se faisoit dans les Enfers. Ce Lyncée, l'un des Argonautes, étoit différent d'un autre de même nom, qui étant Roi de Scythie, fut changé en Loup-Cervier suivant la Fable, pour avoir voulu tuer Triptolème. Et voila peut-être sur quel fondement on a donné le nom de *Lynx* au Loup-Cervier.

(69) *Un corps aussi beau que celui d'Alcibiade.*] *Alcibiade* étoit un homme des mieux faits d'Athènes. Sa noblesse lui donnoit autant d'avantages sur ses Concitoiens, que leur ville en avoit sur toutes les autres de la Grèce. Il etoit fils de Clinias, Capitaine Athènien, & fut disciple de Socrate. Etant jeune, il refusa d'apprendre à joüer de la flûte, disant qu'il étoit né pour recevoir du plaisir, plustôt que pour en donner. Il étoit bien reçu dans les meilleures Compagnies, & préféroit souvent les appas de la volupté aux charmes de la Philosophie. Depuis aiant commencé de porter les armes, il se signala dans toutes les occasions. Il passa au service des Lacédémoniens, puis à celui des Perses, & rentra triomphant dans sa patrie, qu'il avoit abandonnée par mé-

con-

contentement. Il la servit ensuite fort-utilement sur mer & sur terre. Cependant la perte qu'il fit d'une bataille aiant donné à ses ennemis une nouvelle occasion de le faire proscrire, il fut encore obligé de s'expatrier. Mais ses sentimens genereux ne lui permettant pas de voir que sa République, toute ingrate qu'elle étoit, gemît sous l'esclavage des Spartiates, il se donna de grands mouvemens pour l'en délivrer. Enfin des traîtres gagnés par les Lacedemoniens pour le tuer, le surprirent la nuit dans une cabane à laquelle ils mirent le feu. Il s'éveilla & voulant se sauver des flammes, il sortit de la maison & fut tué à coups de flèches, la première année de la XCIV. Olympiade, l'an 404. avant J. C.

(70) *Ni vous ne cueillez point les Perles au Sarmens.]* Les *Perles* se trouvent dans une espèce d'huitre qu'on pêche dans les mers de l'une & l'autre Inde & en quelques endroits de l'Europe. Les plus estimées sont celles qui naissent aux environs de l'Arabie dans la mer rouge du côté de la Perse. Les *Perles* sont molles, tant qu'elles restent dans la mer, & s'endurcissent dès qu'on les en a tirées. La pêche s'en fait par des Plongeurs que l'on descend au fond de la mer, & qui vont arracher aux rochers les huitres où elles se forment. Tavernier dit que le Prince qui regnoit dans la Perse en 1633. avoit la plus grosse *Perle* du Monde. Il l'avoit achetée d'un Arabe 32. mille tomans, qui faisoient 3. cens 68. mille 2. cens ecus d'Allemagne sur le pied de 6. ecus 4. gros 6. fenins que valoit alors le marc d'ar-

d'argent, c'est à dire, argent de france, 14. cens 72. mille 8. cens livres sur le pied de 27. Liv. le marc.

(71) *Pour chasser aux Taissons.*] Le *Taisson* est la même chose que le *Blaireau*, animal sauvage à quatre pieds, un peu plus grand que le Renard, auquel il a quelque rapport, quoiqu'il tienne aussi du porc & du chien. Il habite dans des terriers, & se nourrit de vermine, de charogne & de fruit. Il sent mauvais & s'engraisse en dormant comme le Loir. Au reste, j'ai substitué le *Taisson* au *Chevreuil*, la contrainte du vers m'y aiant forcé, & la chose m'aiant paru très indifférente.

(72) *Courir de l'Océan les liquides campagnes.*] Voy. la Note (78) du Liv. I.

(73) *Et la Perle.*] Voy. ci-dessus la Note (70).

(74) *Et la Pourpre.*] Espece d'Huitre ou de Poisson testacé, dans lequel est une liqueur rouge dont les Anciens, sur tout les Tyriens, se servoient pour teindre leurs étoffes. Cassiodore dit que cette Teinture fut découverte fortuitement par un chien, qui aiant trouvé de ces coquillages sur le rivage de Tyr, teignit les poils de son museau en les dévorant. Voy. plus haut la Note (38).

(75) *Et les Poissons divers.*] Pour rendre littéralement les termes de Boëce, il auroit fallu traduire *le Poisson délicat & les Herissons de mer armés d'aiguillons.*

lons. Mais l'expréſſion générique dont je me ſuis ſervi, m'a paru préférable.

(76) *Au deſſus des deux Poles*] Ces deux *Poles* ſont l'*Arctique* au Nord, & l'*Antarctique* au Midi, ſur leſquels on feint que les Cieux tournent.

(77) *Comme dit Platon.*] Voy. ce qui a été dit de ce Philoſophe ſous la Note (8) du Liv. I.

(78) *Dans ſon Timée.*] Timée étoit un Philoſophe Pythagoricien plus ancien que Platon, & Auteur d'un petit Traité ſur la nature & l'ame du Monde, qui s'eſt conſervé jusqu'à ces derniers tems. Platon a compoſé un dialogue intitulé du nom de ce Philoſophe qu'il y introduit s'entretenant avec Socrate qui lui addreſſe ces paroles: *Il eſt donc de votre interêt, ô Timée, de commencer cet entretien, après avoir invoqué la Divinité ſuivant la regle ordinaire.* Timée lui répond: *Socrate, vous me donnez un bon conſeil. Car puisque tous ceux qui ont le moindre raiſon du ſens commun, ont toujours coûtume d'invoquer Dieu, lorsqu'ils entreprenent quelque choſe d'important ou non; à plus forte raiſon le devons-nous faire, nous autres, qui nous propoſons de diſputer ſur la Nature Univerſelle, ſoit créée, ſoit incréée.* Platon avoit tiré cette pieuſe maxime du Traité même de Timée, qui l'avoit trouvée dans ces vers de Pythagore ſon maître;

Ἀλλ' ἔρχου ἐπ' ἔργον
Θεοῖσιν ἐπευξάμενος τελέσαι

C'eſt

C'est à dire: *Commencez par demander à la Divinité le succès de l'ouvrage que vous entreprenez;* Pensée que Pibrac a ainsi paraphrasée dans ses Quatrains si connus par la naïveté du style:

Avec le jour commence ta journée,
De l'Eternel le saint Nom benissant:
Le soir aussi ton labeur finissant,
Beni-le encore, & passe ainsi l'année.

* * *

Adore assis, comme le Grèc ordonne,
Dieu en courant ne veut être honoré.
D'un ferme cœur il veut être adoré,
Mais ce cœur-là il faut qu'il nous le donne.

* * *

Ne va disant ma main a fait cet œuvre,
Ou ma vertu ce bel œuvre a parfait;
Mais dy ainsi, Dieu par moi l'œuvre a fait,
Dieu est l'Auteur du peu de bien que j'œuvre.

* * *

(79) *Aux paroles de ce Cantique.]* Cette pièce de Poesie, telle que Boëce l'a faite en latin, est de l'aveu de tous ses Interprètes, l'endroit le plus sublime & en même tems le plus difficile à traduire. Pour en faire juge le Lecteur, je vais l'insérer ici tout au long.

O qui perpetua Mundum ratione gubernas,
Terrarum, Cæli que Sator, qui tempus ab ævo
Ire jubes, stabilisque manens das cuncta moveri,
Quem non externæ pepulerunt fingere causæ
Materiæ fluitantis opus, verum insita summi
Forma boni, livore carens: Tu cuncta superno
Ducis ab exemplo, pulchrum pulcherrimus ipse
Mundum mente gerens, similique in imagine formans
Perfectas que jubens perfectum absolvere partes.
Tu numeris elementa ligas, ut frigora flammis,
Arida conveniant liquidis; ne purior ignis
Evolet, aut mersas deducant pondera terras,
Tu triplicis mediam naturæ cuncta moventem
Connectens animam, per consona membra resolvis.
Quæ cum secta duos motum glomeravit in orbes,
In semet reditura meat, mentemque profundam
Circuit & simili connectit imagine Cælum.
Tu causis animas paribus, vitasque minores.
Provehis, & levibus sublimes curribus aptans
In Cælum, Terramque seris; quas lege benigna
Ad te conversas reduci facis igne reverti.
Da, Pater, augustam menti conscendere sedem,
Da fontem lustrare boni, da luce reperta
In te conspicuos animi defigere visus.
Disjice terrenæ nebulas & pondera molis.
Atque tuo splendore mica; Tu namque serenum,
Tu requies tranquilla piis; Te cernere finis,
Principium, vector, dux, semita, terminus idem.

Boëce

Boëce a puisé dans le Timée de Platon la plus grande partie de cette pièce, sur laquelle St. Thomas d'Aquin a fait un commentaire.

(80) *Ces Globles innombrables.*] Boëce dit simplement *deux Globes*, parcequ'il entend par le premier, celui du Firmament & par l'autre tous ceux des Planètes, y comprenant la Terre; ce qui ne fait à la vérité que huit Globes; mais qui sait si les Etoiles ne sont pas aussi de ce nombre; & si elles ne nous paroissent pas fixes à cause de leur trop grand éloignement, qui nous empêche de voir leur circulation, & qui peut-être en dérobe à nos yeux, un plus grand nombre que nous n'en voions?

(81) *Aussi la Nature ne commence-t-elle point ses productions par des ouvrages médiocres & grossiers: elle forme dabord les meilleurs, les plus purs & les plus accomplis; après quoi se trouvant epuisée, elle en crée de moindres en dernier lieu.*] Il ne faut point prendre ceci de la *Nature incréée* qui est Dieu même, car s'il étoit susceptible d'épuisément, il s'en suivroit de là que non seulement il ne seroit pas Dieu, mais encore que les hommes étant le dernier ouvrage de la Création, seroient inférieurs à toutes ses autres productions antérieures, & par conséquent aux plus vils animaux. Il faut donc n'appliquer le passage de Boëce qu'à la Nature créée, telle que sont la Terre, les hommes, les animaux, &c.

(82) *Des Corollaires.*] Un *Corollaire*, est une conséquence qui résulte nécessairement de ce qui a

été avancé; ou une propoſition qui emporte une conſéquence néceſſaire par ce qui a été démontré auparavant.

(83) *Corollaire ou autre choſe.*] Boëce dit dans le texte, *ſoit que vous l'appelliez Poreſme ou Corollaire*, mais j'ai cru devoir écarter le premier de ces deux mots comme étant purement Grèc & inuſité dans notre Langue.

(84) *Des perfides Métaux.*] L'or & l'argent. voy. ce qui en a été dit ſous la Note (37) du Liv. II.

(85) *Que le Tage.*] Le *Tage* que les Eſpagnols nomment aujourd'hui *Tajo* & les Portugais *Tejo*, eſt la plus conſidérable rivière d'Eſpagne, qui prend ſa ſource dans la Caſtille Nouvelle qu'il traverſe, d'où paſſant à Tolède & en quelques autres endroits, il entre dans le Portugal & va deux lieues au deſſous de Liſbonne ſe décharger dans l'Océan, après avoir fait un cours d'environ 410. milles. On diſoit autrefois, comme fait ici Boëce, que ce fleuve rouloit de l'or avec ſon ſable. C'étoient apparemment des paillettes d'or, qu'on n'y trouve plus préſentement: Mais on ne doit pas s'en étonner puiſqu'il eſt défendu d'y en chercher.

(86) *Et l'Hermus.*] Cette autre rivière, qu'on appelle à préſent *Sarabat*, a ſa ſource dans la petite Aſie près de Doryles ville de Phrygie, & après avoir reçu le Pactole, elle va arroſer le terroir de Smyrne, où elle ſe jette dans la mer Egée. Boëce, comme

comme tous les Anciens, croioit que ce fleuve rouloit de l'or avec son sable, de même que le Pactole. *Auro turbidus Hermus*, dit Virgile au Liv. II. des Georgiques.

(87) *Tous ces vains Minéraux.*] Sous le genre des *Minéraux*, on comprend les pierres, tous les sels fossiles, les Mineraux inflammables, les vrais Métaux, en un mot tous les corps fossiles qui se tirent du sein de la Terre.

(88) *De l'Inde Orientale.*] Boëce dit que l'*Indus* (fleuve qui a donné son nom aux Indes) roule dans son lit des Diamans & des Emeraudes: ce qui doit être entendu des *Indes* même où il se trouve des mines de Diamans. Il y en a trois actuellement très riches, une à Raolconde, qui est à cinq journées de Golconde, une à Gani, qui en est à sept journées, & l'autre à Soumel, dans le Roiaume de Bengale. Voy. plus haut la Note (52).

(89) *Le Rubis, le Saphir, l'Emeraude & l'Opale.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (38) du Liv. II.

(90) *Les Animaux cherchent à se conserver, évitent la mort & généralement tout ce qui leur est nuisible.*] Ovide avoit exprimé la même pensée dans ces vers:

Accepit Mundus legem, dedit arma per omnes,
Admonuit que sui: vitulus sic namque minaci

Qui nondum gerit in tenerâ jam cornua fronte,
Sic damæ fugiunt, pugnant virtute leones,
Et morsu canis, & caudæ sic scorpius ictu:
Concussisque levis pennis sic evolat ales:
Omnibus ignota mortis timor, omnibus hostem
Præsidium que datum sentire & noscere teli
Vimque minasque sui.

Ce qu'on peut rendre en François par ceux-ci:

Tous les Etres sortis des mains de la Nature
Sont instruits par sa voix à rechercher leur bien:
En naissant, quels qu'ils soient, ils ont une arme sure
Pour leur propre défense & leur commun soutien.
D'un Taureau jeune encor déja le front essaïe
Contre un jeune Taureau sa naissante fierté:
Le timide Chevreüil que le Chasseur effraie
En trompe les desirs par son agilité.
Ce qu'est le bois au Cerf, au Lion le courage,
La queue au Scorpion, & la langue au Serpent:
Ce qu'est la patte à l'Ours, aux Oiseaux le plumage
A l'Abeille est son dard, au Chien même est sa dent.
Sous quelque forme enfin que Dieu les ait fait naître,
Contre qui les attaque ils ont un promt secours;
Ils craignent tous la mort, sans pourtant la connoître,
Et savent les moiens d'en garantir leurs jours.

91) Vous

(91) *Vous voiez les Plantes & les Arbres naître dans les lieux qui leur conviennent.*] C'est ce qu'avoit dit Virgile dans le second Liv. des Georgiques.

Nec vero terræ ferre omnes omnia possunt.
Fluminibus salices, crassis que paludibus alni
Nascuntur: steriles saxosis montibus orni.
Littora myrtetis lætissima: denique apertos
Bacchus amat colles, aquilonem & frigora taxi.

Et Ovide dans le premier Liv. de l'Art d'aimer:

Nec tellus eadem parit omnia, vitibus illa
Convenit, hæc oleis, hic bene farra virent.

(92) *De là vient que Platon disoit.*] Deux vers de Boëce m'ont fourni cette Strophe: les voici:

Quod si Platonis Musa personat verum,
Quod quisque discit, immemor recordatur.

Ce que j'avois dabord rendu de cette manière:

Ainsi c'est à bon droit que Platon votre Maitre
Dans ses doctes écrits autrefois publioit,
Que ce qu'en apprenant, l'homme avoit sçu connoître,
Il s'en ressouvenoit alors qu'il l'oublioit.

Faisant ensuite réfléxion que Boëce citoit Platon, je fus curieux de voir de quelle manière ce dernier s'étoit exprimé. Je trouvai que dans son Phédon, il

il fait souvent dire à Socrate: Ὅτι ἡμῖν ἡ μαθησις ουκ ἄλλό τι ἤ ἀνάμνησις τυγχάνει ȣσα: c'est à dire, *apprendre*, *pour nous autres*, *ce n'est autre chose que nous ressouvenir.* Dans le Menon du même Auteur, Socrate interroge un enfant sur la dimension d'un quarré geometrique. L'enfant lui répond fort juste, *parcequ'il a*, dit-il, *déja ces notions dans lui.* Arnobe l'*Ancien*, dans le second Livre de son Traité contre les Gentils, a attaqué ce dernier passage. *Quid in Menone*, dit-il, *ô Plato, quædam rationibus numeri admota ex puerculo sciscitaris? & in ejus niteris responsionibus comprobare, quæ discamus non discere, sed in eorum memoriam quæ antiquitus noveramus redire.* D'où il conclud que ce passage de Platon est absurde. Mais comme Arnobe étoit un Régent de Rhétorique qui ne s'étoit proposé dans son ouvrage, que de temoigner son Zèle pour la Religion chrétienne qu'il avoit tout nouvellement embrassée, il ne faut pas être surpris s'il traite ici Platon comme un petit Ecolier. Il n'entendoit pas son passage qui signifie que l'ame étant une portion de la Divinité avoit naturellement les plus sublimes connoissances qui étoient cependant offusquées par la corruption du corps humain où elle venoit s'enfermer. Suivant cette idée, je supprimai les quatre vers que j'ai rapportés ci-dessus & je leur substituai ceux-ci:

De là vient, que Platon disoit, s'il faut l'en croire,
Que l'homme en apprenant ne fait à son insçu

Que

Que rappeller en sa mémoire
Ce qu'autrefois il a connu.

Mais en relisant après cela les vers de la strophe précédente, je n'y trouvai aucune liaison avec celle-là. Ainsi je pris le parti de m'écarter de la pensée de Platon, pour me rapprocher de celle de Boëce, & je refis la strophe comme elle est dans l'ouvrage.

(93) *Je dis qu'il est* DIEU, *pour me servir du nom que toutes les Nations lui donnent.*] C'est le nom de l'Etre suprême, éternel, infini, incompréhensible, qui a créé le Monde par sa puissance, qui le gouverne par sa sagesse, & qui le conserve par sa bonté. Ce saint Nom est en quatre lettres dans les principales Langues du Monde. Le nom Hebreu est יהוה; le Grèc Θεὸς; le Latin *Deus*; l'Arabe *Alla*; le Persan *Syre*; l'Egyptien *Teut*; dans la Langue des Mages *Orsi*; & dans l'Allemande Gott. Les Philosophes apportent quantité de démonstrations de l'existence de cet Etre souverain. Je m'en tiendrai uniquement à celle de Des-cartes: „Aiant „en moi, dit-il, l'idée d'un Etre infiniment parfait, „laquelle ne peut point avoir été formée par moi „qui suis borné & fini, il faut nécessairement que „cet Etre infiniment parfait existe, de qui je reçois „l'idée d'une infinité de perfections, puisqu'il faut „qu'il y ait autant de réalité dans la cause que dans „l'effet. Et comme par cet Etre infiniment parfait, „j'entens *Dieu* même; de ce que j'ai en moi l'idée „de l'infini, je dois conclurre que *Dieu* existe. „D'ailleurs, supposé que l'Etre infiniment parfait

„n'éxiſte point, comment pourrois-je éxiſter, moi „qui ai l'idée de cet Etre infiniment parfait? Serois-„je l'auteur de mon éxiſtence, ou bien quelque „autre moins parfait que *Dieu*? Mais ſi j'éxiſtois „par moi-même, je ne douterois point, je ne m'épui-„ſerois point en déſirs, je poſſéderois toutes les „perfections dont j'ai quelque idée: car m'étant „donné l'éxiſtence, rien n'eût empêché que je ne „me fuſſe orné de toutes ces perfections, & ainſi je „ſerois cet Être infiniment parfait que nous cher-„chons. Je ne tire point auſſi mon éxiſtence d'un „autre qui ſoit moins parfait que *Dieu*; car ou cet „autre éxiſte par lui même, ou par un autre; s'il „éxiſte par lui-même, c'eſt *Dieu* lui-même, „comme nous venons de le prouver; & s'il éxiſte „par un autre, il faudra demander ſi cet autre éxiſte „encore par lui même ou par un autre, jusqu'à ce „qu'on vienne à un premier Auteur, qui exiſtant „par lui-même, poſsède toutes les perfections que „ceux là n'ont pas, & par conſéquent il faut avouër „que *Dieu* éxiſte.„ Les premiers hommes ont connu & adoré ce vrai *Dieu*; mais depuis aiant laiſſé corrompre leur jugement, ils ont rendu un culte aux Aſtres, & enſuite ont admis cette multitude de Divinités dont ils ont fait des Idoles, devant lesquelles ils ſe ſont proſternés. La connoisſance & l'adoration du vrai *Dieu*, qui avoit presque été abolie ſur la Terre, fut renouvellée par Abraham, & conſervée par ſes deſcendans dans la nation Juive, c'eſt à dire dans un petit canton de la Terre, pendant que tout le reſte du Monde étoit plongé dans l'Idolatrie.

(94) La

(94) *La guerre que les Géans.]* Ces *Geans* étoient, suivant la Fable, fils de la Terre & de Saturne ou de Titan. Les Poëtes ont feint qu'ils firent la guerre aux Dieux, & qu'ils furent écrasés sous les monts qu'ils avoient entassés pour escalader les Cieux. Les principaux de ces *Géans* étoient *Briarée* ou *Egeon*, *Encelade*, *Ephialte*, *Othus*, *Typhon*, &c. On dit qu'ils habitoient dans les champs Phlégréens. On regarde cette Fable comme une copie défigurée de l'édification de la Tour de Babel, Nemrod un des petits fils de Cham, qui étoit un des trois enfans de Noé, forma, dit-on, le dessein d'élever cette Tour jusqu'au Ciel, non seulement pour immortaliser sa mémoire, mais aussi pour en faire un asyle en cas qu'il arrivât un nouveau déluge. Il choisit pour cette entreprise une vaste campagne dans la terre de Sennaar, qui a été depuis connue sous le nom de *Chaldée*. C'étoit 146. ans après le déluge. Le corps de l'ouvrage fut fait de briques, liées avec du bitume qui est fort commun en ce païs-là. Lorsque cette Tour fut élevée à une certaine hauteur, le travail en fut interrompu, comme il arrive dans toutes les entreprises qui sont au dessus des forces humaines. Ainsi les Poëtes Grècs & Latins qui sont venus plusieurs Siécles après, aiant oui parler confusément de cette histoire, l'ont embellie à leur manière, & ont feint que les *Géans* voulant monter jusqu'au Ciel pour en chasser les Dieux, entassèrent plusieurs montagnes les unes sur les autres; mais que Jupiter, aidé des autres Dieux, accabla ces Téméraires sous

sous les ruines de ces mêmes montagnes. C'est à dire que Nemrod qui étoit d'une taille gigantesque aussi bien que ses sujets, est réprésenté avec eux par les *Géans* des Poëtes. La Tour, qui devoit être d'une largeur & d'une hauteur prodigieuse est ce que les Poëtes ont nommé les monts Pelion, Ossa, &c. élevés les uns sur les autres. Mais c'est sans fondement qu'on attribue l'entreprise de la Tour de Babel à Nemrod, & qu'on suppose qu'il avoit eu le dessein de se mettre, par cet édifice, à couvert d'un nouveau déluge, puisque Moïse ne dit rien de tout cela.

(95) *La Guerre que les Géans firent aux Dieux.]* De la manière que les Poëtes racontent cette *Guerre*, les *Dieux* eurent une chaude alarme. *Briarée* ou *Egéon*, qui étoit à la tête de ces *Géans*, avoit cinquante têtes & cent bras avec lesquels il poussoit lui seul à la fois cent rochers contre le Ciel. *Encelade* avoit cent pieds avec autant de jambes. *Ephialte* & *Otbus*, qui étoient frères gemeaux, croissoient tous les ans d'une coudée en grosseur & d'une aune en hauteur: de sorte que dès l'age de neuf ans ils étoient déja d'une grandeur prodigieuse. Ce fut à peu près alors qu'ils entreprirent de déraciner le mont Ossa & de le mettre sur l'Olympe, & celui de Pelion par dessus, afin de s'en servir comme d'échelle pour monter aux Cieux. Après ce coup d'essai, ils se joignirent aux autres *Géans*, & déclarèrent la *Guerre* à *Jupiter*. Ils mirent le *Dieu Mars* dans les fers, & le renfermèrent dans une prison

pendant

pendant treize mois, d'où il ne sortit que par l'adresse de *Mercure*. *Ephialte* prétendoit avoir *Junon* pour femme, & *Othus*, *Diane* pour la sienne. Mais par l'adresse de *Diane* il se tuèrent l'un l'autre. *Typhon* avoit une taille prodigieuse; car d'une main il touchoit l'Orient & de l'autre l'Occident. Sa tête s'élevoit jusqu'aux Etoiles: ses yeux etoient tout de feu: il vomissoit des flammes par la bouche & par les narines: son corps étoit couvert de plumes entortillées de serpens: ses cuisses & ses jambes avoient la figure de deux gros Dragons. Ce monstre se présenta avec les autres *Géans* pour combattre & détroner les *Dieux*, ausquels il fit une si grande peur, qu'ils furent contraints de s'enfuir en *Egypte*, où ils se transformèrent en differens Animaux. Enfin Apollon le tua à coups de flèches, ou, selon d'autres, Jupiter le foudroia & l'ensevelit sous le mont Gibel. Celui des *Dieux* à qui il avoit fait le plus de peur, étoit *Pan*. Pour s'en garantir, il prit la forme d'un Bouc qui avoit une queuë de poisson, & qui fut ensuite placé au Ciel sous le nom de *Capricorne* par Jupiter qui avoit admiré cette subtilité d'esprit. C'est ainsi que les Poëtes Grècs & Latins se sont joués de leurs *Dieux*.

(96) *Donc le mal n'est rien.]* C'est dans ce sens que St. Augustin a dit dans son Traité de la Cité de Dieu: *Mali enim nulla natura est, sed amissio boni, mali nomen accepit.* Mais pour faire une application de ce passage à celui de Boëce: si le mal n'est point une chose réelle, Dieu ne le pouvant faire; le

le nom de mal que l'on donne à la perte d'un bien n'est pas plus réel, puisque Dieu n'est point susceptible non plus d'une telle perte.

(97) *En me jettant dans un Labyrinthe si embarassant.]* Boëce emploie ici figurément le terme de *Labyrinthe*, qui est aussi reçu au même sens dans la Langue Françoise. Dans le sens propre, un *Labyrinthe* étoit chez les Anciens, certain lieu rempli de tours, de détours & de différentes routes, qui communiquoient les unes aux autres: de sorte qu'il étoit très difficile à ceux qui s'y engageoient de s'en pouvoir retirer. Il y en a eu quatre fameux, suivant Pline; celui de l'isle de *Crète*, bâti par *Dédale*, où fut enfermé le Minotaure; celui d'*Egypte*, bâti dans l'isle de *Mœris*, ouvrage admirable & que Pline, qui l'appelle *portentissimum humani ingenii opus*, attribue à *Petesucus* autrement *Petesuphis* ou à *Tithoës*. Pomponius Mela dit que c'étoit un vaste enclos de marbre qui enfermoit 3000 édifices, entre lesquels il y avoit douze maisons roiales, & que quand on croioit être sorti d'un lieu, on y revenoit insensiblement sans y prendre garde. Le troisième *Labyrinthe* étoit celui de *Lemnos*, estimé par la magnificence de ses colomnes; & le quatrième celui d'*Italie*, que *Porsenna* Roi d'Etrurie destina pour sa sépulture, & pour celle de ses successeurs.

(98) *Comme dit Parménides.]* *Parménides* étoit un Philosophe d'Elée, disciple de Xenophanes, ou selon d'autres d'Anaximandre. Il vivoit sous la

LXXVI.

LXXVI. Olympiade vers l'an 436. avant J. C. Il croioit que la Terre etoit ronde, placée au milieu du monde, & admettoit deux Elémens, le Feu & la Terre. Il ajoutoit que la première génération des hommes est venue du Soleil; que cet astre est froid & chaud, qui sont les deux principes de toutes choses; & qu'il y a deux sortes de Philosophie, dont l'une est fondée sur la vérité, & l'autre consiste dans l'opinion. Il avoit mis sa Philosophie en vers. Platon a écrit un dialogue intitulé *Parménides* ou *des Idées.* Nous avons quelques fragmens de ses vers que Henri Etienne a recueillis & publiés sous le titre *de Poesi Philosophicâ.* C'est dans ces fragmens que l'on trouve le passage que Boëce cite en partie, & qui est tel dans toute son étendue, tant en Grèc qu'en Latin:

Πάντοθεν ουκύκλȣ σφαίρας ἐναλίγκιον ὄγκω
Μεασόθεν ἰσοφαλὲς πάντη τὸ γαρ ȣ̓́τε τι μεῖζον
Οὔτε βεβαιότερον πέλη.

Persimile æqualis nam sphera est undique moli
Undique de medio spatia æque distat ad ima:
Illo nil majus, nihil est & firmius illo.

(99) *Vous avez apris de Platon.]* Voy. ce qui a été dit de ce Philosophe sous la Note (8) du Liv. I. Le passage qu'en cite Boëce est du *Timée.*

(100) *Du*

(100) *Du chantre de la Thrace.]* Boëce désigne ici *Orphée* Liberien, de *Thrace*, fils d'Oenagre, disciple de Linus & maitre de Musée. C'étoit, s'il a jamais existé, un ancien Poëte Grèc, qui fleurissoit avant Homère, & même avant le siège de Troye, & qui avoit fait, dit-on, trente neuf poëmes qui sont perdus. Car on doute que les *Argonautes*, les *Hymnes* & les autres poësies qui portent aujourd'hui son nom, soient de lui: Strobée & Strabon prétendent au contraire qu'elles sont d'Onomacrite; & d'autres les attribuent à Pythagore ou à un Philosophe de sa Secte. Les Fables qu'on a débitées au sujet d'Orphée, ont sans doute été cause qu'Aristote & quelques autres, ont cru qu'il n'y avoit jamais eu personne de ce nom. Vossius a suivi cette opinion, & dit que le mot *Orphée* est Phénicien, qui signifie un *savant homme*. D'autres conjecturent qu'il vient de l'Hebreu *rapha*, *guérir*, ce qui est d'autant plus probable, qu'on dit qu'*Orphée* avoit une grande connoissance de la Médecine & peut-être de la Nécromancie, car quelques Anciens l'ont cru un Egyptien savant dans la Magie. Quoi qu'il en soit, la Fable a feint qu'il étoit fils d'Apollon; que les rivières s'arrêtoient, les arbres & les rochers marchoient, & les bêtes même les plus farouches s'adoucissoient au son de sa voix. Elle l'a aussi fait descendre dans les Enfers, pour en retirer son épouse Eurydice. Il y fléchit par la douceur de son harmonie, les cœurs impitoiables de Pluton & de Proserpine; & il obtint le retour de son épouse à la vie, à condition de ne la point re-

garder,

garder, qu'elle ne fût hors de l'enceinte des Enfers; mais l'impatience amoureuse d'*Orphée* lui aiant fait transgresser cette loi, sa chère Eurydice lui fut arrachée pour jamais. Depuis il eut une si grande indifference pour le Sèxe, que les femmes de *Thrace* irritées de ce mépris, le tuèrent. Mais les Muses eurent soin de son corps, & sa Lyre fut placée dans le Ciel. La *Thrace*, sa patrie, est une grande Province de l'Europe, qu'on appelle présentement *Romanie.* Elle est située entre le mont Hœmus, qui la sépare de la Mœsie ou Bulgarie, le Pont Euxin, la Propontide, la mer Egée & le fleuve Strymon. Elle appartient aujourd'hui aux Turcs. Au reste la pièce de vers de Boëce sur *Orphée*, est tirée de celle que Virgile en avoit faite au IV. Livre des Georgiques, & de laquelle je donnerai un extrait dans la Note suivante.

(101) *Sa fidèle Eurydice aiant perdu le jour.]* *Eurydice*, femme d'Orphée, fut piquée d'un serpent & en mourut le jour même de ses nôces. Aristée qui en étoit amoureux, la poursuivit; & ce fut en le fuiant que son accident lui arriva. Les Nymphes, pour se venger d'Aristée, firent mourir ses abeilles; mais moiennant un sacrifice de quelques taureaux, il recouvra ce qu'il avoit perdu. Virgile raconte tout cela dans le IV. Liv. des Georgiques, en mettant ces vers dans la bouche de Protée qu'Aristée alloit consulter sur la cause de la mort de ses abeilles:

Non te nullius exercent numinis iræ.
Magna lues commissa: tibi has miserabilis Orpheus
Haud quaquam ob meritum pœnas, ni fata resistant,
Suscitat; & rapta graviter pro conjuge sævit.
Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,
Immanem ante pedes hydrum moritura puella
Servantem ripas alta non vidit in herba.
At chorus æqualis Dryadum clamare supremos
Implerunt montes: flerunt Rhodopeiæ arces,
Altaque Pangæa, & Rhesi Mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, & Actias Orithyia.
Ipse cava solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te solo in litore secum,
Te veniente die, te descedente canebat,
Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,
Et caligantem nigra formidine lucum
Ingressus Manesque adiit, regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.
At cantu commotæ Erebi de sedibus imis
Umbræ ibant tenues, simulacraque luce carentum:
Quam multa in foliis avium se millia condunt,
Vesper ubi aut hibernus agit de montibus imber:
Matres, atque viri dejunctaque corpora vita
Magnanimûm heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum,
Quos circum limus niger, & deformis arundo
Cocyti, tardaque palus inamabilis unda
Alligat, & novies Stix interfusa coercet.

Quin

Quin ipsæ stupuere domus, atque intima Lethi
Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues
Eumenides, tenuitque inhians tria Cerberus ora,
Atque Ixionii vento rota constitit orbis.
Jamque pedem referens casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
Pone sequens; namque hanc dederat Proserpina legem:
Cum subita incautum dementia cepit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes.
Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsâ
Immemor, heu, victusque animi respexit ibi omnis.
Effusus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera, terque fragor stagnis auditus Avernis.
Illa: Quis & me, inquit, miseram, & te perdidit Orpheu?
Quis tantus furor? en iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale: feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu non tua, palmas.

Pour dédommager ceux qui n'entendent pas le Latin, de cette longue tirade de vers, je vais leur donner une petite pièce en François de ma façon sur la mort d'*Eurydice.*

Eurydice, en amour neuve autant que craintive,
Cherchoit dans les forêts, quelque sombre détour,
Qui pût la dérober à la flamme trop vive
D'un amant effronté comme un homme de Cour.

Mais

Mais un serpent pique l'aimable fugitive,
(Le serpent est funeste au conjugal amour)
Elle en mourut : l'Epoux, bravant le noir sejour,
Osa l'aller chercher sur l'infernale rive.
Qu'en eut-il après tout? la curiosité
Lui fit perdre le prix de sa témérité:
Sur le pauvre benêt on referma la porte.
Pour moi, loin d'admirer ce voiage nouveau,
J'en conclus qu'un mari, lorsque sa femme est morte,
Doit, sous cent cadenas, la garder au tombeau.

(102) *Et ces Monts que la Thrace à nos Alpes compare.*] J'ai expliqué sous la Note (100) la situation de la *Thrace*; & j'expliquerai dans la suivante quels sont ces *Monts* dont je veux parler. Il ne reste donc plus dans celle-ci qu'à dire un mot des *Alpes* dont Boëce ne dit rien, mais que j'ai nommées dans cette Traduction pour faire connoître qu'elle a été composée en Allemagne. Les *Alpes* separent ce païs de l'Italie & l'Italie de la France, s'étendant depuis la mer Ligustique ou de Genes, jusques à la mer Adriatique ou Golfe de Venise dans le Frioul. Ces Montagnes sont très hautes & en plusieurs endroits chargées de vignes qui produisent d'excellent vin.

(103) *Le Rhodope infertile & le fécond Ismare.*] Le *Rhodope* & l'*Ismare* sont deux montagnes de Thrace. La première est nommée par les Italiens *Monte Argentaro*, & par les Grecs *Basilissa*, comme qui

qui diroit *Reine des Montagnes*, parceque la Tradition veut qu'il y ait eu autrefois des Mines d'argent qu'on n'y découvre plus. Au reste je lui donne l'épithète d'*infertile*, à cause qu'elle est toute couverte de neige. Elle est d'une excessive hauteur. L'*Ismare* qui est aussi fort élevé, étoit, au contraire, très *fertile* en vignobles, & en oliviers. On dit qu'elle étoit habitée par Orphée. C'est pourquoi j'ai cru pouvoir en faire mention dans mes vers, quoique Boece n'en ait point parlé dans les siens.

(104) *De l'Hèbre impétueux il suspendoit le cours.]* L'*Hèbre*, aujourd'hui *la Mariza*, est un fleuve de Thrace célèbre dans les écrits des anciens Poetes. Il a sa source dans le mont Hœmus, maintenant Balkan, sur les frontières de la Macédoine. On dit que ce fleuve roule des sables d'or. Les Bacchantes y jettèrent la tête d'Orphée.

(105) *Il enchaînoit le Tigre.]* Voy. ce qui en a été dit sous la Note (65).

(106) *Il apprivoisoit l'Ours.]* L'*Ours* est un animal féroce, qui se retire ordinairement dans les Montagnes. Il n'est pas si gros en naissant que le petit d'une chienne, à ce que dit Aristote; & alors ce n'est qu'une masse de chair dans laquelle on ne distingue ni les yeux ni les membres. Mais d'autres croient avec beaucoup d'apparence, que cela vient de ce qu'il est enveloppé de la secondine, qui est la membrane dont les animaux, comme les en-

 fans,

fans, sont couverts dans le sein de leur mère. L'*Ourse* en débarasse ses petits à force de les lêcher; & c'est ainsi qu'il faut entendre ce que l'on dit d'elle: savoir, qu'elle forme les membres à ses petits en les lêchant. *Ursaque lambendo catulos ceu format inertes.* Dans la ménagerie de Chantilli dont j'ai parlé sous la Note (65), je vis en 1720. un *Ourson* vivant qui n'avoit point de pattes & qui ne laissoit pas de se rouler avec beaucoup d'adresse. On m'assûra que sa mere les lui avoit mangées en le lêchant.

(107) *La Biche, le* Lion.] La *Biche* est la femelle du Cerf, dont elle diffère en ce qu'elle n'a point de bois sur la tête, & que sa taille est plus petite. A l'égard du *Lion*, voy. la Note (21).

(108) *Le Cerf, le* Loup-*cervier.]* Le *cerf* est un animal sauvage, fort leger à la course, & qui porte sur sa tête un grand bois branchu. Le *Loup-cervier* est son ennemi. Voy. la Note (68).

(109) *Et le Perdreau timide & l'avide Epervier.]* C'est à dire, tous les oiseaux de proie qui font la guerre aux autres oiseaux.

(110) *Il descend aux Enfers.]* Les Poetes disent que les Enfers sont au plus profond de la Terre. Les Anciens les plaçoient dans l'Epire, parceque les premiers habitans de ce païs là, travaillant aux mines qui y étoient, faisoient périr quantité d'esclaves. C'est pour cela qu'on avoit donné à quelques fleuves

& à

& à quelques étangs de ce païs-là des noms qui signifioient, que ceux qui les traversoient pour y aller, les passoient pour la dernière fois. Voy. plus bas la Note (122).

(111) *La douceur de sa Lyre.]* La *Lyre* est un ancien instrument de Musique de figure presque circulaire, avec un petit nombre de cordes qu'on pince avec les doigts. Quelques uns en attribuent l'invention à Orphée: Du moins jouoit-il en perfection de cet instrument qu'il avoit reçu d'Apollon, à qui Mercure en avoit fait présent. Après la mort d'Orphée, sa *Lyre* fut mise par les Muses au rang des Astres. C'est, suivant l'Astronomie fabuleuse, le signe céleste qui en porte le nom, mais qui ne le doit qu'à la situation de dix étoiles, qui se lèvent en même tems que le signe de la Balance.

(112) *Il le dit aux Echos.]* L'*Echo* n'est autre chose qu'une répétition de la voix, qui se fait par la réfléxion de l'air reçu dans des cavités, & renvoié avec les mêmes modulations. Mais, suivant les Poëtes, c'est une Nymphe, morte de douleur par l'insensibilité de Narcisse, & qui aiant été métamorphosée en pierre, n'a retenu que l'usage de la voix & la faculté de répéter le dernier mot des interrogations qu'on lui fait. Il y a même des *Echos* qui répètent jusqu'à six & sept fois. Ovide dans le troisième Liv. de ses Métamorphoses, rapporte une conversation d'*Echo* avec Narcisse. On ne sera pas faché de la trouver ici: *Echo* n'y répète qu'une fois:

Dixerat: Ecquis adest? *&* adest, *responderat Echo*:
Voce, veni, *magnâ clamat*: *vocat illa vocantem.*
Respicit, *&* *rursus nullo veniente*; Quid, *inquit*,
Me fugis? *&* *totidem*, *quot dixit*, *verba recepit.*
Perstat, *&* *alternæ deceptus imagine vocis*,
Huc coëamus, *ait*: *nullique libentius unquam*
Responsura sono, coëamus, *retulit Echo.*

Voici une imitation de ces vers où je fais répéter l'*Echo* deux fois:

Sur le bord d'un ruisseau, Narcisse à son image,
Dans le cristal de l'onde. adressant son hommage,
Echo de cet ingrat répétoit l'entretien.
Le fol Amant dit en lui même,
C'est elle assûrement, c'est la Beauté que j'aime.
Vien! lui dit-il tout haut. L'Echo répond:
vien, *vien*!
Il se tourne aussitôt du côté qu'on l'appelle:
Mais Echo se taisant au moment qu'il se tait,
Il la cherchoit envain d'un regard inquiet;
Il dit en soupirant: *Tu me fuis, ô Cruelle?*
Elle? Elle? repéta-t-elle.
A ce mot il se trouble, abusé par la voix,
Qu'il croit sortir de l'onde où sa Nymphe réside;
Et soudain se jettant dans le miroir liquide;
Reçoi les doux baisers d'un Amant aux abois!
Dit-il à l'image perfide.

Echo

Echo lui répondit pour la dernière fois,

Bois! Bois!

(113) *Cerbere en sent dabord le charme inévitable.*] Les Poëtes feignent que la porte des Enfers est gardée par *Cerbere*, qui est un chien à trois têtes & à trois gueules, avec des serpens au lieu de poil. Ils le disent né du Géant Typhon & d'Echidna. Il caresse les ames malheureuses qui vont aux Enfers, & dévore celles qui en voudroient sortir, ou les hommes vivans qui y voudroient entrer. On croit que le mot *Cerbere* vient du Grec κρεοβόρον c'est à dire *devorant la chair*, en latin *carnivorum*; & que ce prétendu chien n'est autre chose que la Terre, dont le propre est de consumer les corps morts. D'autres disent qu'il est la figure du Tems qui devore toutes choses, *Tempus edax rerum*; & que ses trois têtes désignent le passé, le présent & l'avenir.

(114) *Le trouble qui saisit les Parques inhumaines.*] Les Poetes disent que ce sont trois sœurs, qu'ils nomment *Clotho*, *Lachesis* & *Atropos*. Ils les font arbitres de la vie des hommes, depuis la naissance jusqu'à la mort. Ils supposent qu'elles la filent; que *Clotho* tient la quenouille & tire le fil; que *Lachesis* tourne le fuseau, & qu'*Atropos* coupe le fil.

(115) L'*implacable Mégère & ses horribles sœurs.*] Ce sont les *Furies* ou les *Eumenides*, & proprement les *Remords*, Déesses de l'Enfer, que les Poëtes disent être les vengeresses des crimes. Il y en a trois qui sont *Mégère*, *Tisiphone* & *Alecton*, noms qui signifient la *Vindicative* l'*Inquiète* & l'*Odieuse*.

L 5 Quel-

Quelques uns en ajoutent une quatrième, qu'ils nomment *Lyssa*, c'est à dire la *Rage*. On les fait filles de l'Achéron & de la Nuit; & on les peint avec des serpens au lieu de cheveux, & avec des torches & des fouets à la main. Voy. la Note suivante.

(116) *De leurs affreux serpens le long sifflement cesse.]* C'est le Poëte Eschyle qui a le premier donné des *serpens* aux Furies; enquoi Virgile, Claudien & quelques autres encore plus modernes, l'ont imité.

(117) *Sur sa fatale roue Ixion étendu.]* Suivant les Poëtes, *Ixion* étoit fils d'Ætion Roi des Lapithes, ou de Phlégias, ou même de Jupiter qui l'admit un jour à la table des Dieux, ce qui lui donna la hardiesse d'en conter à Junon qui en avertit Jupiter. Ce Dieu voulant éprouver *Ixion*, forma une nuée qui ressembloit parfaitement à *Junon*, & la fit paroître devant lui dans un lieu secret. L'amoureux *Ixion* l'embrassa pour Junon. Delà vinrent les Centaures. Mais Jupiter, voiant que ce Téméraire se vantoit d'avoir joui de Junon, le précipita d'un coup de foudre dans les Enfers, où il est attaché avec des serpens sur une *roue* qui tourne sans cesse.

(118) L'*impatient Tantale en cet instant oublie.]* *Tantale*, fils de Jupiter & de la Nymphe Ploté, étoit Roi de Phrygie & de Paphlagonie. Un jour aiant reçu chez lui Jupiter & les autres Dieux, & voulant

éprou-

éprouver leur Divinité, il leur fit servir parmi d'autres viandes, son fils Pelops coupé en morceaux & apprêté en forme de mèts. Les Dieux s'apperçurent de la supposition, & n'y voulurent point toucher, à l'exception de Cerès, qui songeant à sa fille Proserpine, mangea, sans y penser, l'épaule gauche de Pelops. Jupiter en rassembla tous les autres membres, & y ajoutant une épaule d'yvoire, il en forma un corps qu'il ressuscita. A l'égard de *Tantale*, il fut précipité dans les Enfers, où il est tourmenté d'une faim & d'une soif perpétuelle, étant jusqu'au menton au milieu d'un lac dont l'eau s'enfuit quand il veut boire, & aiant devant sa bouche une branche d'arbre chargée de fruits, qui se retire quand il y veut mordre. Hygin & Lucrèce disent aussi qu'il y a au dessus de sa tête une grosse pierre suspendue en l'air & toujours prête à l'écraser.

(119) *Le Fils même d'*Elare, *amant infortuné.]* C'est le Géant *Tityus*, fils de Jupiter & de la Nymphe E*lare* fille d'Orchomène. Il fut tué par Apollon, ou, selon d'autres, foudroié pour avoir voulu attenter à l'honneur de Latone mère d'Apollon. Les Poëtes feignent que dans les Enfers où il est, un Vautour lui ronge le cœur, sans le faire mourir; & que son corps y occupe neuf arpens de terre.

(120) E*nfin jusqu'au Tyran de ce barbare* E*mpire.]* Ce *Tyran* est Pluton fils de Saturne & d'Ops, & frère de Jupiter & de Neptune. Les Poëtes le font Roi des Enfers, & l'Epoux de Proserpine, fille de Cerès. Ils le représentent sur un chariot tiré par quatre chevaux noirs,

noirs, & tenant des clefs à la main. On croit que cette Fable vient de ce que dans le partage des Etats de Saturne, *Pluton* eut les païs voisins de la Mer de Toscane, qu'on appelle en Latin *Mare Inferum*; & qu'il institua le premier les honneurs funèbres que l'on rend aux Morts.

(121) *Et que son heureuse Ombre.]* Les Poëtes, à l'imitation des Paiens, représentent les Ames séparées des corps, comme des substances legères à la manière des *Ombres*, & néanmoins visibles, aiant les mêmes organes, faisant les mêmes fonctions qu'elles font dans les corps; voiant, parlant, entendant, & faisant de semblables actions; de sorte que, suivant cette imagination, ce ne sont que des corps plus subtils & tenant de la qualité de l'air. Cette idée fut même adoptée par quelques uns des premiers Chrétiens; jusque là qu'il y en eut qui donnèrent à Dieu un corps fait à peu près de cette façon: c'est pourquoi on les appella *Antropomorphites*, parceque'ils croioient que Dieu avoit la forme d'un homme.

(122) *Repasse sur tes pas les bords du fleuve sombre.]* Les Poëtes feignent qu'il y a six *fleuves* dans les Enfers: l'*Achéron*, le *Phlégéton*, le *Cocyte*, l'*Erébe*, le *Styx*, l'*Averne* & le *Lethé*. L'*Achéron*, suivant la Fable, étoit un fils de Cerès, qu'elle mit au Monde dans une caverne de Crète; & n'osant le faire paroître, parcequ'elle craignoit la haine des Titans qui vouloient abolir sa famille, elle le conduisit dans les Enfers où il fut changé en *fleuve*. D'autres le font fils du Soleil & de la Terre, & disent qu'il fut précipité dans les Enfers par Jupiter, pour avoir fourni de son eau aux Titans altérés

tés lorsqu'ils faisoient la guerre à ce Dieu; & que ce fut par cette raison qu'il devint depuis très amer. Le *Phlégéton* est un *fleuve* dont les eaux sont, dit-on, tout en feu, ce qu'exprime son nom. Le *Cocyte* qui dans le sien signifie *plainte*, marque les douleurs de ceux qui sont dans les tourmens des Enfers. C'est ce *fleuve* qui donna le nom aux fêtes *Cocytiennes*, qu'on célèbre, dit-on, dans les Enfers à l'honneur de Proserpine. L'*Erèbe* est un *fleuve* né du Chaos & des Ténèbres. Le *Styx* est une fontaine d'Arcadie dont les eaux sont extrémement froides & venimeuses. Suivant la Fable, il est en si grande vénération parmi les Dieux, que quand quelqu'un d'eux a juré par le *Styx*, s'il viole son serment, il est privé pendant cent ans de la Divinité, du nectar & de l'ambrosie. L'*Averne* est un Lac d'Italie d'une excessive profondeur & dont les eaux sentent le souphre. Les Poëtes l'ont pris non seulement pour un Lac infernal, mais aussi pour l'Enfer même. Enfin le *Lethé* est un *fleuve* dont les eaux ont la propriété de faire oublier le passé. C'est pourquoi l'on en fait boire à ceux qui le passent. Voy. la Note (96) du Liv. II.

(123) *Mais avant qu'arrivés aux portes des Enfers.*] Les Poetes disent que le *Ténare*, l'*Averne*, dont j'ai parlé dans la Note précédente, & l'*Amsaint*, sont les *Portes* de l'*Enfer*. Le *Ténare* est un cap de Laconie proche duquel on voit une caverne qui a donné lieu d'en faire un des *soupiraux* du Roiaume de Pluton. L'*Amsaint* est un lieu dans la Toscane, rempli de marais dont les eaux sont souphrees & contagieuses, ce qui l'a fait regarder comme une des *portes* de l'*Enfer*.

(124) Non

(124) *Non l'Amour ne connoît d'autre loi que lui-même.*] C'est ainsi que j'ai rendu ce vers de Boëce: *Major lex amor est sibi.* Cette pensée a été imitée en Italien dans la belle scène de Mirtil du *Pastor fido* de Guarini, & ainsi rendue en François dans la Traduction de cette scène que l'on attribue à Madame la Comtesse de la Suze:

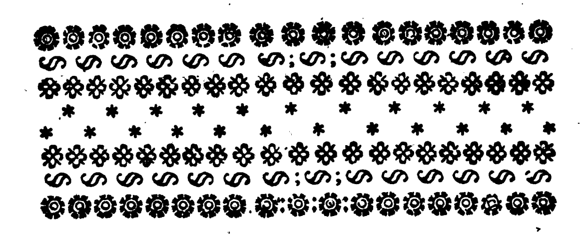
Que votre bonheur est extrème
Cruels Lions, *sauvages Ours*,
Vous qui n'avez dans vos amours
D'autre règle que l'amour même.

Sans doute ou la Nature est imparfaite en soi,
Qui nous donne un penchant que condamne la Loi,
Ou la Loi *doit passer pour une* Loi *trop dure,*
Qui condamne un penchant que donne la Nature.

(125) *Aux rives d'Acheron n'étoit point arrivé.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (122).

FIN DES REMARQUES SUR LE TROISIEME LIVRE.

LA



LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

LIVRE QUATRIEME.

Dans lequel il est prouvé que Dieu gouvernant le Monde, tous les Méchans sont malheureux & impuissans; & qu'il en est tout au contraire des Gens de bien qui ont toujours autant de bonheur que de puissance. Il y est parlé en même tems de la Providence & du Destin; & l'on y montre aussi qu'il n'y a point de mauvaise Fortune.

LA

LA PHILOSOPHIE aiant achevé de chanter ces vers, avec autant de grace que de majesté; je prévins l'intention qu'elle avoit de continuer son discours, pour l'engager à me délivrer d'un reste de tristesse que je sentois encore au dedans de moi. Je lui adressai donc la parole en ces termes.

BOËCE.

O vous, qni voulez bien me guider à la véritable lumière, & m'y conduire comme par la main! Tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent, me paroît incontestable, soit en le considérant dans l'excellence du sujet, soit en pesant les raisons que vous y avez jointes. Cependant je vous avouerai que cela n'étoit pas tout à fait nouveau pour moi Vous n'avez fait que m'en rappeller le souvenir, qui m'étoit échapé dans le ressentiment de mes malheurs. Mais voulez-vous que je vous dise la principale cause de mon chagrin? C'est de voir que DIEU, qui est la Bonté-même, gouvernant le Monde, permette, ou que sa Bonté

Bonté y souffre des maux, ou que sa Justice les y laisse impunis. Jugez, vous-même, combien cela est étonnant. Mais ce qui l'est encore davantage; c'est que, où la méchanceté fleurit & donne la loi, il ne suffit pas que la Vertu soit privée des récompenses qu'elle mérite; les scélérats la foulent aux pieds & lui font subir les supplices qui ne sont dus qu'au crime. Vous conviendrez avec moi que ces choses arrivant dans les Etats d'un Divin Maitre qui sait tout, qui peut tout, & qui ne doit vouloir que ce qui est bon, c'est de quoi personne ne sauroit ni assez s'étonner, ni assez se plaindre.

LA PHILOSOPHIE.

Sans doute, il y auroit lieu d'être dans le dernier étonnement, & ce seroit la chose du Monde la plus monstrueuse en effet, si, comme vous le pensez, les vases méprisables étoient précieux, & les précieux méprisés dans une maison aussi bien reglée qu'est celle du plus excellent Père de famille. Mais cela n'est

Car si les conséquences que nous avons tirées de nos propositions demeurent pour constantes, vous reconnoîtrez que sous le gouvernement de Dieu, dont nous parlons, les Bons sont toujours puissans, & les Méchans au contraire toujours foibles & méprisables; qu'il n'y a point de Vice sans chatiment, ni de Vertu sans récompense; que la prospérité est inséparable des Bons, & l'adversité des Méchans; & plusieurs autres vérités convaincantes qui, en faisant cesser vos plaintes, vous fortifieront contre elles. Ainsi, comme vous avez déja vû & l'image de la Felicité & l'endroit où elle réside, par les connoissances que je vous en ai données; parcourant de suite tout ce qui peut avoir quelque rapport à mon dessein; je vous tracerai la route qui vous conduira en votre maison. Je donnerai des aîles à votre ame pour lui faire prendre l'essor; & par ce moien délivré de trouble, sous ma conduite, sur mes pas & avec mon secours, vous retournerez sain & sauf en votre Patrie.

* * *

Apprenez

Apprenez que j'ai la vertu
De vous porter aux Cieux, à l'aide de mes aîles: (1)
Tout esprit pénétrant, qui s'en est revêtu,
Voit la Terre à regrèt, dès qu'il vole avec elles.

* * *

Dans son essor illimité,
Des airs, en un clin d'œuil, il traverse le Globe: (2)
Des Nuages qu'il fend, l'amas précipité
Loin de lui, sous ses pas, s'abaisse & se dérobe.

* * *

De là courant comme un éclair,
Il passe, sans effroi la Region torride, (3)
Dont la chaleur extrême est un effet de l'air,
Qu'agite un tourbillon plus vif & plus rapide.

* * *

Compagnon des Astres errans, (4)
Il a déja sous lui la Planète nocturne,
Puis Mercure, & bientôt, dans des Cieux différens,
Venus, le Soleil, Mars, Jupiter & Saturne.

* * *

De ces spectacles réjoüi,
Jusqu'au premier Mobile, il s'élève, il le quite; (5)
Puis il se trouve enfin, moins surpris qu'ébloüi,
Dans ces champs lumineux où l'Eternel habite (6)

* * *

Là règne le Maitre des Rois:
Son Sceptre est la Bonté, l'Univers est son Trone,
D'où faisant mouvoir tout, par d'immuables loix,
Lui seul il est exemt du mouvement qu'il donne.

* * *

O si je vous y remenois!
Vous doutez aujourd'hui que ce Lieu soit le vôtre:
Mais vous diriez alors: oui, je le reconnois;
C'est ici mon logis; je n'en aurai point d'autre.

* * *

Quittez ce terrestre sejour:
Vous serez convaincu, que le plus puissant Prince (7)
N'est qu'un homme en exil au milieu d'une Cour,
Tout craint, tout redouté qu'il est dans sa Province.

* * *

BOËCE.

Ha, que vos promesses sont magnifiques! je ne doute point que vous ne puissiez les effectuer. Ne differez donc

pas

pas à satisfaire le désir que vous m'en donnez.

LA PHILOSOPHIE.

Il faut premièrement vous convaincre que la Puissance est inséparable des Bons, & l'impuissance des Méchans. En vous démontrant l'un, je vous prouverai conséquemment l'autre. Car puisque le Bien & le Mal sont deux choses contraires, s'il est prouvé que le premier ait de la Puissance, il sera évident que l'autre n'en a point; & de même s'il est démontré que celui ci soit fragile, il en faudra conclûre que l'autre est solide. Mais pour rendre cette proposition plus sensible, j'en discuterai les deux points, & les prouverai l'un après l'autre.

Deux choses concourent chez les hommes pour faire une action: la Volonté & la Puissance. L'une & l'autre y sont tellement nécessaires, qu'elles ne peuvent jamais opérer séparément. Personne n'entreprend ce qu'il n'a point la Volonté de faire, & la Volonté lui est inutile dès qu'elle est impuissante. De-là vient

que si vous avez vû quelqu'un vouloir ce qu'il ne pouvoit se procurer, vous ne devez pas douter qu'il a manqué de Puissance pour l'obtenir.

BOËCE.

Cela est clair, & il est impossible de le nier.

LA PHILOSOPHIE.

Et si vous en voiez un autre qui ait fait ce qu'il a voulu, douterez-vous qu'il l'ait pû faire ?

BOËCE.

Nullement.

LA PHILOSOPHIE.

Mais on doit être censé puissant dans ce qu'on peut faire, & impuissant au contraire dans ce qu'on ne peut pas.

BOËCE.

Je l'avoue.

LA PHILOSOPHIE.

Vous souvenez-vous donc que je vous ai déja prouvé, que la Volonté de l'homme,

me, quelque différens que ſoient les objets qui l'entrainent, n'a qu'un ſeul but, qui eſt la Félicité?

BOËCE.

Je me ſouviens que cela a été auſſi démontré.

LA PHILOSOPHIE.

Avez-vous oublié que la Félicité eſt la même choſe que le Bien; & qu'ainſi il n'y a perſonne qui ne déſire le Bien, puiſque tout le monde déſire la Félicité?

BOËCE.

Loin de l'avoir oublié, je l'ai gravé profondément dans ma mémoire.

LA PHILOSOPHIE.

Tous les hommes donc, les Bons comme les Méchans, tendent unanimement au Bien.

BOËCE.

C'eſt une conſéquence très-juſte.

LA PHILOSOPHIE.

Mais il eſt sûr qu'on devient homme de bien par la participation du Bien.

BOËCE.

Cela eſt certain.

LA PHILOSOPHIE.

Donc les Bons acquièrent ce qu'ils déſirent.

BOËCE.

Je le penſe ainſi.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ſi les Méchans acquéroient le Bien qu'ils déſirent, ils ne pourroient pas être Méchans.

BOËCE.

C'eſt la vérité.

LA PHILOSOPHIE.

Puis donc que les uns & les autres déſirent le Bien, que les Bons ſeuls acquièrent; il eſt indubitable que les Bons ſont puiſſans & que les Méchans ne le ſont pas.

BOËCE.

Quiconque en doute, ne connoît ni la nature des choſes, ni la conſéquence d'un raiſonnement.

LA PHILOSOPHIE.

Encore une fois, si de deux Etres qui ont naturellement le même but, l'un y parvient par un moien naturel; & que l'autre ne puisse user de ce moien; mais que, pour y suppléer, il en emprunte un autre qui n'étant point naturel, n'effectue pas son dessein, & seulement fasse semblant de l'effectuer: lequel de deux a le plus de Puissance à votre avis?

BOECE.

Je devine votre idée, mais je souhaiterois que vous m'en donnassiez un éxemple.

LA PHILOSOPHIE.

Ne m'accorderez-vous pas que la faculté de marcher est naturelle à l'homme?

BOECE.

Sans doute.

LA PHILOSOPHIE.

Doutez-vous que cette faculté soit l'office naturel des pieds?

 BOECE.

BOËCE.

Je n'en puis douter.

LA PHILOSOPHIE.

Si donc quelqu'un marche avec les pieds, le pouvant faire; & qu'un autre à qui ce moien naturel manque, s'appuiant sur ses mains, s'efforce à marcher: auquel des deux doit-on attribuer plus de force?

BOËCE.

Continuez, s'il vous plaît: car personne ne doute que celui-là ne soit plus fort, qui a la faculté de se servir d'un moien naturel dont un autre est privé.

LA PHILOSOPHIE.

Il en est de même du souverain Bien que les Bons & les Méchans se proposent également pour but. Les vertus sont le moien naturel dont les premiers se servent pour le chercher. Mais les Méchans veulent acquérir ce Bien par toutes sortes de cupidités, qui ne sont point des moiens naturels pour l'obtenir. Etes-vous là dessus d'un autre sentiment?

BOECE.

BOËCE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

Et ſentez-vous ce qu'il en faut conclûre?

BOËCE.

Il reſulte de tout cela que les Bons néceſſairement ſont toujours puiſſans, & les Méchans au contraire toujours impuiſſans.

LA PHILOSOPHIE.

Vous prévenez parfaitement bien ma conſéquence; & c'eſt une marque (ſujet ordinaire d'eſpérance pour un Medecin) que la Nature s'aide déja & commence à ſe fortifier en vous. Mais puiſque je vous vois de ſi grandes diſpoſitions à pénétrer mes raiſonnemens, je ne les épargnerai point à l'avenir. Voiez donc combien grande eſt la foibleſſe des Méchans, de ne pouvoir arriver à un but vers lequel un penchant naturel les porte, & pour ainſi dire les entraine avec violence. Et que feroit-ce, ſi la Nature qui les éclaire, leur avoit refuſé un ſecours

ſecours qui eſt ſi puiſſant & presque invincible? Mais voiez, dis-je, à quelle extrêmité leur impuiſſance eſt réduite. Car ce ne ſont point des bagatelles, ni de ces frivoles prix des Jeux publics qu'ils déſirent & qu'ils déſirent envain: c'eſt pour le comble des Biens, c'eſt pour la choſe la plus eſſentielle qu'ils languiſſent; & ces malheureux ne peuvent poſſéder le ſeul objet qui les occupe jour & nuit: en quoi les Bons leur ſont manifeſtement ſupérieurs en force & en puiſſance. Car pour continuer à me ſervir de l'exemple que je vous citois tout à l'heure, ſi un homme marchant à pied étoit allé ſi loin qu'il n'eût plus trouvé de terres à parcourir, vous jugeriez qu'il a eu une très grande puiſſance de marcher. Ainſi vous ne pouvez pas diſconvenir, que celui qui parvient à la poſſeſſion de ce qui eſt le plus deſirable, n'y aiant rien au delà de ce but, ne ſoit de même extrémement puiſſant. Cela étant, il s'enſuit que les Méchans ſont dépourvûs eux mêmes de toutes forces. Car par quelle raiſon abandonnant la

vertu,

vertu, suivent-ils les vices? Est-ce par défaut de connoissance des Biens? il n'y a point une plus grande marque de foiblesse, que d'être dans les tenèbres d'une aveugle ignorance. Ou bien ont-ils connoissance de ce qu'ils doivent suivre? ils en sont donc détournés par les passions qui les entrainent; & en ce cas le dérèglement les rend également foibles, puisqu'ils n'ont pas la puissance de résister au vice. Enfin s'y laissant aller, abandonnent-ils le Bien qu'ils connoissent & qu'ils désirent? Si cela est, ils cessent non seulement d'avoir de la puissance, mais même d'éxister. Car dès qu'on abandonne la fin commune à toutes les choses qui existent, on se prive aussi par là de son existence. Peut-être sera-t-on surpris de m'entendre dire que les Méchans n'existent point, eux dont le nombre est si grand dans le Monde: cependant rien n'est plus vrai. Je ne dèsavoue point que ceux qui sont Méchans, ne le soient; mais qu'ils soient purement & simplement, c'est ce que je nie. En effet comme vous avez donné

à un

à un homme mort le nom de cadavre (8) & que vous ne pouvez pas l'appeller simplement un homme : de même aussi je vous accorderai que des hommes vicieux sont des Méchans ; mais je ne conviendrai jamais de leur existence. Car une chose éxiste qui conserve son rang, sa nature & sa constitution : mais sitôt qu'elle s'en sépare, elle perd l'existence qui y est attachée.

BOËCE.

Mais les Méchans ne peuvent-ils rien ?

LA PHILOSOPHIE.

Je ne vous le nie point. Mais cette Puissance qu'ils font paroître, est moins un effet de leur force que de leur foiblesse, puisqu'elle ne s'étend qu'au Mal qu'ils ne pourroient point faire, s'ils pouvoient faire le Bien. Ainsi cette Puissance est une marque évidente qu'ils ne peuvent rien. Car le mal n'etant rien, comme je vous l'ai dit (9), si les Méchans ne peuvent autre chose que le Mal, il est manifeste qu'ils ne peuvent rien.

BOECE.

BOËCE.

Cela eſt très-ſenſible.

LA PHILOSOPHIE.

Pour comprendre à quoi ſe reduit la vertu de cette Puiſſance, rappellez-vous qu'il n'y a rien de plus puiſſant que le ſouverain Bien, comme je vous l'ai fait voir. (10)

BOËCE.

Je m'en ſouviens.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ce même Bien ne peut point faire le mal.

BOËCE.

Non, certainement.

LA PHILOSOPHIE.

Eſt-il probable que des hommes aient le pouvoir de tout faire?

BOËCE.

Il faudroit être inſenſé pour ſe l'imaginer.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ces mêmes hommes peuvent le Mal.

BOËCE.

O plût à Dieu qu'ils n'en eussent pas le pouvoir!

LA PHILOSOPHIE.

Puis donc que, quand on a la Puissance de faire le Bien, on peut tout, & qu'on n'a point la Puissance de tout faire, quand on ne peut que le Mal: il est évident que ceux qui ne peuvent que le Mal, ont beaucoup moins de Puissance, que ceux qui peuvent faire le Bien. De plus, je vous ai prouvé que toute Puissance étoit du nombre des choses désirables, & que celles-ci étoient rélatives au Bien, comme au dégré le plus éminent de leur nature. Mais la possibilité de commettre une mauvaise action, ne peut être rélative au Bien. Donc cette possibilité n'est point désirable. Mais toute Puissance est désirable: donc il est évident que la possibilité du Mal n'est point une véritable Puissance. De tout cela il résulte que

que les Bons seuls ont de la Puissance, & que les Méchans n'ont autre chose que de la foiblesse. Ainsi Platon (11) avoit raison de dire que les Sages étoient les seuls qui eussent la Puissance de faire ce qu'ils désiroient; qu'à la verité les Méchans pouvoient faire ce que la fantaisie leur dictoit; mais qu'il leur étoit impossible de combler leurs désirs. En effet ils font ce qui les flate, dans la vûe de se procurer le Bien qu'ils souhaitent: mais ils ne se le procurent pas, parceque le crime ne conduit point à la Félicité.

* * *

Vous voiez ces Tyrans (12) que la Pourpre environne, (13)
Qui, sous un dais pompeux, sont assis sur le Trone: (14)
Admirez leur grandeur!
Mille Soldats armés autour d'eux font la Garde;
Quiconque les approche, en tremblant, les regarde:
Ils sement la terreur.

* * *

Heureux qui leur sait plaire! Heureux qui les contente!
S'ils ont quelque désir, il n'est rien qu'on ne tente, (15)

Pour aller au devant,
Prononcent-ils un mot? de bouche en bouche il vole:
On croit, du haut des Cieux, entendre à leur parole,
Parler un Dieu vivant.

* * *

Mais qui depouilleroit ces superbes Idoles,
Qui les verroit privés de leurs masques frivoles
Qu'adore l'Univers:
Alors il connoîtroit, en voiant leurs entraves,
Que loin d'être des Dieux, ce sont de vrais Esclaves
Languissans dans les fers.

* * *

Si leur Peuple les craind, à leur tour ils le craignent:(16)
La noire trahison obsède ceux qui regnent,
Et par tout les poursuit.
Leurs mêts les plus exquis sont infectés d'absynte;
A leurs yeux soupçonneux la mort est toujours peinte
Et le jour & la nuit:

* * *

Entrent-ils dans le lit? au moment qu'ils sommeillent,
L'Ambition, la Gloire, en sursaut les réveillent,
L'aiguillon à la main;
Empoisonnent leurs cœurs, y souflent le carnage,
Et tout ce que l'Enfer inventa dans sa rage
Contre le Genre Humain.

* * *

On

On dit qu'ils sont puissans: voions ce qu'ils produisent:
Ils font des malheureux, bien plus qu'ils n'en détruisent
Par leurs combats mortels:
Mais plus malheureux qu'eux dans leurs dures contraintes,
Ils sont importunés & des cris & des plaintes
Qu'on porte à leurs autels.

* * *

Ils n'ont pas un Ami, malgré tant de bassesses
Que fait un Courtisan, pour flater leurs foiblesses
Qu'il condamne tout bas.
Dupes de leurs égaux; ce n'est pas tout encore.
Sujets à des revers, le chagrin les dévore,
Et les livre au trépas.

* * *

Voilà ces Potentats, que dans leur rang suprême,
On ose insolemment égaler à Dieu même;
Helas! qu'ils sont petits!
Peut-on dire, en effet, qu'ils soient ce que nous sommes,
Lorsqu'à plus de Tyrans que le reste des hommes,
Ils sont assujetis?

* * *

Comprenez-vous, par tout ce que je vous ai dit, combien le crime traîne après soi d'infamie; & de quel éclat au contraire brille la vertu? C'est une preuve certaine, que les Bons ne demeurent jamais sans récompense, ni les Méchans sans chatiment. Car dans tout ce qu'on fait, on se propose un but, & ce but en est vraisemblablement la récompense. Ainsi ceux qui entrent dans la carrière où se font les exercices de la course (17), ont pour but la couronne qui en est le prix: Mais nous avons fait voir que la Félicité est le Bien qu'on se propose pour la fin de tout ce qu'on fait. Donc on se propose le même Bien, comme la récompense de toutes ses actions. Or ce Bien est inséparable des Bons, puisque (18) personne ne peut-être justement appellé Bon, s'il n'a rien de bon. Par conséquent les Bons ne sont jamais sans récompense. Ainsi, que la fureur des Méchans fasse contre un Sage tout ce qu'ils voudront, ils n'abattront point sa couronne, ils ne la flétriront pas. En effet, l'éclat propre & naturel à la vertu, ne

ne peut être terni par un vice qui n'est point en elle. Si la récompense dont elle se glorifie, étoit un avantage qu'elle tint d'autrui, celui qui la lui auroit donnée, ou quelqu'autre, pourroit l'en dépouiller sans doute. Mais comme c'est une chose que le Vertueux tient de la Vertu seule, il ne peut la perdre qu'en cessant d'être vertueux. Enfin si l'on ne désire la récompense que parcequ'on la croit un Bien : qui s'imaginera que celui qui posséde le Bien, soit privé d'une récompense? Mais de quelle récompense? de la plus belle & de la plus grande de toutes. Rappellez-vous à ce sujet l'excellent (19) Corollaire que j'ai fait avec vous; & tirez-en ce raisonnement. Le Bien étant la Félicité, il s'ensuit de là que les Bons étant Gens de Bien, deviennent heureux : mais s'ils sont heureux, nécessairement ils sont des Dieux. Ainsi la Divinité devient la récompense des Bons; récompense qui ne peut être ni enlevée par le tems, ni diminuée par le pouvoir des Méchans, ni alterée par leur malice. Et cela posé, nul homme sage ne peut douter qu'il n'y ait de mê-

me un chatiment inséparable des Méchans. Car le Bien étant aussi opposé au Mal, que le chatiment l'est à la récompense, il est nécessaire, que s'il y a une récompense pour le Bien, il y ait par opposition un chatiment pour le Mal. Et comme (20) la récompense des vertueux est la Vertu même, ainsi (21) le Vice est le chatiment des vicieux. Mais quiconque est affligé d'un chatiment, reconnoît qu'il est affligé d'un Mal. Si donc les Méchans veulent se rendre justice, peuvent ils faire croire qu'ils soient exemts de chatiment, lors que le Vice qui est le dernier des maux, non content de les affliger, les corromp entièrement? Or jugez quel doit être le chatiment des Méchans, opposé à la récompense des Bons. Vous avez appris de moi que tout ce qui éxiste, conserve l'union qui lui donne l'être, & que tout ce qui la conserve est un Bien: par conséquent tout ce qui éxiste, doit avoir l'apparence d'un Bien. Ainsi tout ce qui s'écarte du Bien, n'éxiste plus. Donc les Méchans cessent d'être ce qu'ils étoient.

Mais

Mais ils étoient hommes, comme le font voir les traits humains qui leur restent. Donc aiant été changés en Méchans, ils ont cessé d'être hommes. Mais comme la Vertu seule peut élever l'homme au dessus de l'humanité, il faut par une opposition naturelle, que le Vice réduise au dessous de l'humanité ceux qu'elle en dépouille: par conséquent vous ne devez plus regarder comme homme, celui que le Vice a rendu vicieux. Dites-moi: quelle différence y a-t-il entre un Loup (22) qui vit de rapine, & un Voleur (23) que la cupidité porte à toutes sortes de violences pour avoir le bien d'autrui? Y a-t-il rien de plus ressemblant à un Dogue irrité (24) qui abboie aux passans, (25) qu'un homme dont la langue dangereuse attaque tout le monde? Quoi de plus conforme (26) au Renard, (27) qu'un Fourbe qui vous tend des piéges pour surprendre votre bonne foi? (28) Au Lion (29) qu'un Emporté toujours prêt à vous déchirer? (30) Au Cerf, (31) qu'un Poltron qui s'effraie de son ombre? (32)

 A l'-

A l'Ane (33) qu'un Pareſſeux (34) & un Hébêté? (35) Aux Oiſeaux même, (36) qu'un Volage & un inconſtant? Que vous dirai-je enfin? (37) Le Débauché qui ſe plonge dans les plus ſales voluptés, n'eſt-il pas (38) un Pourceau qui ſe veautre dans la bourbe? Ainſi voilà comme il arrive que quand on ceſſe d'être Homme, en abandonnant la Vertu; loin de paſſer à la condition Divine, on eſt transformé en Bête (39).

* * *

Errant au gré des Vents, ſur la Plaine écumeuſe (40),
L'Epoux de Pénélope avoit été pouſſé (41)
Vers les bords enchantés de cette Isle fameuſe (42)
Où regnoit l'infame Circé (43).

* * *

Par les effets ſoudains d'un funeſte bruvage (44)
En transformant les corps, ce Monſtre redouté
Avoit l'afreux pouvoir de mettre en eſclavage
Les objets de ſa cruauté.

* * *

De l'Aventurier Grèc les Compagnons fidèles (45)
Eurent bientôt du charme éprouvé les vertus
Privés des traits humains, de figures nouvelles
Ils s'étoient deja revêtus.

* * *

L'un

L'un couroit se plonger dans la fange infectée,
Sous le hideux aspect d'un sauvage Pourceau: (46)
L'autre armé d'une griffe au carnage apprêtée,
Etoit semblable au Lionceau. (47)

* * *

Ceux-ci changés en Loups, dans de sombres tanières, (48)
S'efforçant de gémir, poussoient des hurlemens:
Ceux là, grimpant aux toits, remplissoient les goutières (49)
De leurs tristes miaulemens.

* * *

Ulysse eut fait comme eux, si dans cette aventure (50)
Les Dieux l'abandonnant à sa foible raison,
Il n'eût, contre le charme, obtenu de Mercure (51)
Un souverain contrepoison. (52)

* * *

Sa Troupe cependant sous un afreux visage,
N'aiant plus rien d'humain en ce fatal moment,
De l'esprit & de l'ame avoit encor l'usage,
Pour déplorer ce changement.

* * *

O qu'ils sont impuissans, ces charmes invincibles,
Qui métamorphosant les corps qu'ils ont surpris,
Ne défigurent point, par leurs pouvoirs nuisibles,
Ni les ames, ni les esprits!

* * *

Plus dangereux cent fois est un penchant infame,
Qui, sans changer les corps des humains vicieux,
Peut métamorphoser leur esprit & leur ame,
Par un poison contagieux.

* * *

BOËCE.

Je conviens & je vois qu'on peut dire avec raison qu'encore que les Méchans gardent à l'extérieur les apparences de l'humanité, ils sont cependant changés intérieurement en Bêtes. Mais ils n'en ont malheureusement la férocité, que pour nuire aux Gens de bien; & c'est ce que je ne voudrois pas qu'il leur fût permis.

LA PHILOSOPHIE.

Aussi n'en ont ils point la permission, comme je vous le ferai connoître dans peu. Toutefois si ce prétendu droit de faire du mal, que vous croiez être en eux, leur étoit ôté, comptez qu'ils en seroient bien moins punis qu'ils le sont. Car il est certain, quoique cela paroisse peut-être incroiable à quelques uns, que les Méchans sont plus malheureux dans l'accomplissement de leurs mauvais desseins, que

que dans l'impuissance de les accomplir; parceque si c'est un malheur de vouloir un mal, c'en est un plus grand de le pouvoir, vû que sans la puissance, leur mauvaise volonté demeureroit sans effet. Ainsi, comme il y a de l'infortune dans l'un & dans l'autre, il faut nécessairement que ceux à qui vous voiez vouloir le mal, le pouvoir & l'accomplir, soient triplement malheureux.

BOECE.

Je suis de votre sentiment; mais pour les délivrer au plustôt de ces infortunes, je souhaite ardemment que vous me fassiez voir qu'ils n'ont pas le pouvoir de faire le mal.

LA PHILOSOPHIE.

Ils en seront délivrés plus vite que vous ne voudriez, & qu'ils ne le pensent eux-mêmes. Car il n'y a rien de si tardif dans les bornes étroites de cette vie, qui doive être de longue attente, sur tout pour une ame immortelle. Les plus fastueuses espérances des Méchans, les hauts édifices de leurs

leurs projets criminels, ſont ſouvent renverſés par des contretems imprévûs: Et voilà ce qui arrête le cours de leur misère, par la raiſon que ſi la méchanceté rend quelqu'un miſérable, celui là doit l'être davantage, qui eſt plus long-tems Méchant. Ainſi je les jugerois infiniment malheureux, ſi la mort ne venoit du moins mettre une fin à leur méchanceté. Car ſi la conſéquence que j'ai tirée de l'infortune des Méchans, eſt vraie, il eſt évident qu'une misère qui feroit éternelle, ne pourroit être qu'une misère infinie.

BOËCE.

Cette conſéquence me paroît étrange & bien difficile à accorder, mais je reconnois qu'elle eſt parfaitement conforme aux principes que vous ai déja accordés.

LA PHILOSOPHIE.

Vous penſez juſte: mais quand quelque choſe répugne dans une conſéquence, il faut faire voir, ou que le principe en eſt faux, ou que la conſéquence en a été fauſſe-

faussement tirée: sans quoi, m'aiant une fois accordé l'un, vous ne pouvez plus rejetter l'autre. Car ce qui me reste à vous dire, ne vous surprendra pas moins, quoiqu'émané encore du même principe.

BOËCE.

Hé quoi donc?

LA PHILOSOPHIE.

C'est que les Méchans, qui souffrent le chatiment qu'ils ont mérité, sont plus heureux qu'ils ne le seroient, si la justice laissoit leurs crimes impunis. Pour vous en convaincre, je ne veux pas m'en tenir à ce que tout le Monde sait: comme de dire, que la punition corrige les mauvaises mœurs; que la crainte du supplice ramène dans le bon chemin; & que l'exemple empêche aussi les autres de s'en écarter: mais sans avoir égard à tout cela, je suis persuadée que les Méchans, dont les crimes restent impunis, deviennent beaucoup plus malheureux d'une autre manière.

BOËCE.

BOËCE.

Quelle eſt-elle?

LA PHILOSOPHIE.

Ne ſommes-nous pas convenus que les Bons étoient heureux, & les Méchans miſérables?

BOËCE.

Cela eſt vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ſi vous mêlez quelque bien à la misère d'un homme, ne ſera-t-il pas plus heureux, qu'un autre dont la misère ſera pure, entière & ſans mêlange d'aucun bien?

BOËCE.

Je le croi.

LA PHILOSOPHIE.

Et ſi au contraire vous ajoutez un autre mal à la misère de ce dernier, qui eſt déja privé de tout bien, n'en deviendra-t-il pas beaucoup plus malheureux, que celui dont l'infortune eſt ſoulagée par la participation de quelque bien?

BOECE.

BOECE.

Pourquoi non?

LA PHILOSOPHIE.

Donc les Méchans, lorsqu'ils sont punis, ont dans leur condition une sorte de bien, savoir leur chatiment, qui ne peut être un mal dès qu'il est juste. Et au contraire, quand ils évitent leur punition, leur mal est augmenté par un autre, qui est leur impunité, chose que vous m'avez dit avec raison être le mal de la Méchanceté.

BOECE.

Je ne puis le nier.

LA PHILOSOPHIE.

Donc les Méchans sont infiniment plus malheureux, lorsqu'ils jouissent d'une impunité qu'ils ne méritent point, que quand ils subissent un chatiment qu'ils méritent. Mais il est sensible qu'il y a de la justice à punir les Méchans, & de l'injustice à ne les punir pas.

BOECE.

Personne n'en doute.

LA PHILOSOPHIE.

Mais peut-on douter que tout ce qui est juste, ne soit un Bien; & qu'au contraire tout ce qui est injuste, ne soit un Mal?

BOËCE.

C'est une suite nécessaire des conséquences que vous avez déja tirées. Mais, dites-moi: je vous prie: n'y a-t-il plus de supplices pour les Ames, après la mort?

LA PHILOSOPHIE.

Sans doute il y en a, & de très grands; que je croi cependant exercés diversement, (53) les uns, avec rigueur, pour punir, & (54) les autres, avec clémence, pour purifier. Mais mon dessein n'est pas de toucher présentement cette matière. Je me suis attachée jusqu'ici à vous faire voir, que la Puissance des Méchans, qui vous paroissoit la chose du monde la plus honteuse, n'est rien; que leur méchanceté n'est jamais impunie, malgré la mortifiante idée que vous aviez du contraire; que leur trop grande liberté de mal-faire, dont vous demandiez que la

dûrée

durée fut abrégée, n'en a qu'une très-courte; Que plus elle seroit longue, plus ils seroient malheureux, de sorte qu'ils le seroient infiniment, si elle étoit éternelle; Qu'enfin l'impunité qu'ils ne méritent point, augmente plus leur infortune que ne fait la punition qu'ils méritent; & que par conséquent ils ne sont jamais plus rigoureusement chatiés, que quand on croit qu'ils ne le sont point.

BOËCE.

En suivant votre raisonnement, je trouve qu'il est éxactement vrai. Mais si j'en reviens à l'opinion des hommes, je doute qu'il y en ait un seul, qui loin de le croire, voulût seulement l'écouter.

LA PHILOSOPHIE.

J'en tombe d'accord avec vous. Car accoutumés qu'ils sont à l'obscurité des ténèbres, il est impossible que leurs yeux s'élèvent jusqu'à la lumière d'une vérité qui les ébloüiroit. Ils sont semblables (55) à ces Oiseaux qui voient clair la nuit, mais dont la vûe foible ne peut soûtenir

l'éclat du jour. Car dès le moment qu'ils n'ont aucun égard à l'ordre établi dans la Nature, & qu'ils ne considèrent que leurs propres passions, il n'est pas surprenant qu'ils trouvent du bonheur à pouvoir faire du Mal, & à n'en être point punis. Mais pour vous, voiez ce que vous dicte la Loi éternelle qui est gravée dans votre sein. (56) Si vous tournez votre esprit au Bien; vous n'avez pas besoin d'en attendre le prix de la main d'un Juge: vous vous êtes donné la plus excellente de toutes les récompenses. Mais si vous vous portez au Mal, ne cherchez point aussi d'autre punition que celle là: vous vous en êtes imposé une qui est pire que tous les châtimens. Il en est de même que quand vous regardez attentivement, tantôt la Terre, & tantôt le Ciel; car si vous ne regardez que l'un ou l'autre à la fois, votre attention vous fait croire que vous êtes ici dans les Astres & là dans la fange. Je sais que le vulgaire ne considère point ces choses. Mais quoi! devons-nous prendre pour modèles ceux qui

nous

nous avons dit être semblables aux Bêtes? Si quelqu'un aiant perdu entièrement la vûe, oublioit même qu'il en a eu l'usage; & que cependant il crût posséder toutes les perfections humaines: aurions-nous la foiblesse de nous imaginer que d'autres qui verroient clair, fussent devenus aveugles? Avec cela m'accordera-t'on encore une chose, qui peut être prouvée par d'aussi fortes raisons: savoir, que ceux qui font une injure, sont plus malheureux que ceux qui la souffrent?

BOECE.

Je serois curieux de voir comment vous prouveriez cela.

LA PHILOSOPHIE.

Niez-vous que tout Méchant soit digne de châtiment?

BOECE.

Non, sans doute.

LA PHILOSOPHIE.

Mais vous êtes convaincu par un grand

nombre de preuves, que tout Méchant est malheureux.

BOËCE.

Il est vrai.

LA PHILOSOPHIE

Vous ne doutez donc pas que tout homme qui mérite un châtiment, ne soit malheureux?

BOËCE.

Cela est juste.

LA PHILOSOPHIE.

Mais si vous étiez juge, lequel puniriez-vous, de celui qui auroit fait un mal, ou de celui qui l'auroit souffert?

BOËCE.

Je n'hésiterois point à punir l'offenseur, pour réparer le mal qu'il auroit fait à l'offensé.

LA PHILOSOPHIE.

En ce cas, vous trouveriez plus malheureux celui qui auroit fait le mal, que celui qui l'auroit souffert. (57)

BOECE.

BOËCE.

Cette conséquence est vraie.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi, puisque par ces raisons & par d'autres qui résultent du même principe, la méchanceté fait naturellement des malheureux, il est évident qu'une injure commise envers quelqu'un, n'est pas un malheur pour celui qui l'a recue, mais pour celui qui l'a faite. Il est vrai qu'aujourd'hui les Avocats (58) font entendre le contraire, en s'efforçant d'exciter la compassion des Juges en faveur de ceux qui ont reçu du mal de quelqu'un: au-lieu qu'ils devroient n'attirer cette juste pitié, que sur l'auteur du mal, qui en est plus digne véritablement. Car ses accusateurs sont bien moins ses ennemis que ses amis, lorsqu'ils le menent au Juge, comme un Malade à son Médecin, pour lui procurer la guérison de ses vices par le remède du chatiment. C'est pourquoi, il ne devroit pas y avoir d'Avocats en ces occasions, pour prendre la défense du coupable; mais plustôt pour

se joindre à ses accusateurs. En effet, s'il étoit permis aux Méchans d'entrevoir encore quelques raions de la Vertu qu'ils ont abandonnée & de se persuader qu'en passant par les rigueurs d'un chatiment, ils se purifieroient des souillûres du Vice & redeviendroient vertueux: alors ils n'auroient garde de considérer ces rigueurs comme des maux, ni de réclamer l'éloquence d'un Orateur pour se défendre: ils se mettroient, sans hésiter, à la discrétion & de leurs Juges & de leurs accusateurs. De là vient que les Sages ne sont point susceptibles de haine. Car quel autre qu'un insensé, peut haïr les Bons? A l'égard des Méchans, il n'y a pas plus de raison de le faire; puisqu'il en est de leur attache au Vice, comme des indispositions corporelles: C'est une espèce d'infirmité de l'esprit. Or comme un Malade mérite sans doute moins notre haine que notre commisération; à plus forte raison, devons-nous plutôt plaindre, qu'outrager ceux dont une extrême Méchanceté accable l'esprit de langueur.

* * *

Quel plaisir avez-vous d'exciter des débats, (59)
Et de vos propres mains d'abréger votre vie?
Helas! ignorez-vous, si c'est là votre envie,
Insensés! que la Mort vous poursuit à grands pas?

* * *

N'étoit-ce pas assez qu'exposés ici-bas
Aux Serpens, aux Lions, aux Tigres en furie,
La moitié de vos jours vous fût par eux ravie,
Sans aller par le fer livrer l'autre au trépas?

* * *

Quoi, parceque vos mœurs ne sont point ressemblantes,
Vous en venez, Cruels, à des guerres sanglantes!
Quoi, pour les convertir, vous massacrez les gens! (60)

* * *

Cessez de vous armer de ce Zèle Hypocrite:
Voulez-vous à chacun rendre ce qu'il mérite?
Soiez amis des Bons, & plaignez les Méchans.

* * *

BOËCE.

Je vois par là quelle est la félicité des Gens de bien & la misère des Scélerats. Mais dans cette même Fortune dont le vulgaire fait cas, je ne laisse pas de trouver aussi quelque mélange de Bien & de

Mal. Car il n'y a jamais eu d'homme ſage qui ait préferé l'exil, l'indigence & l'ignominie, à la poſſeſſion des richeſſes, des honneurs, de la puiſſance, & à l'avantage de vivre avec éclat dans le ſein de ſa patrie. Effectivement la ſageſſe brille bien plus, quand ceux qui la poſsèdent, ſont à la tête d'un Etat, d'où ils en communiquent les heureuſes influences à ceux qu'ils gouvernent, & ſur tout quand la priſon, les tortures, & tous les autres genres de ſupplices ordonnés par les Loix, ne ſont emploiés qu'à la punition des mauvais Citoiens. C'eſt pourquoi je ne puis m'empêcher d'être ſurpris au dernier point, en voiant, par un renverſement étrange, que les Gens de bien ſouffrent les chatimens dûs aux crimes, & que les Méchans raviſſent les récompenſes des Vertus. Je ſouhaiterois donc ſavoir de vous le ſujet d'une confuſion qui me paroît ſi déraiſonnable. Je vous avoue que j'en ſerois moins étonné, ſi je pouvois me perſuader, que le Hazard eût droit de mettre cette confuſion dans l'Univers. Ce qui augmente encore

mon étonnement, c'eſt que Dieu qui dirige toutes choſes, envoie ſouvent du Bien aux Bons, & du Mal aux Méchans; & qu'en d'autres tems il afflige les Bons, & accorde aux Méchans tout ce qu'ils déſirent. Je ne puis comprendre, ſi vous ne me l'expliquez vous-même, la diſtinction qu'il faut mettre entre les effets de ſa Providence & ceux du Hazard.

LA PHILOSOPHIE.

Il n'eſt pas étonnant que, quand on ne ſait pas en quoi conſiſte l'ordre qui eſt établi dans l'univers, on penſe y voir du déreglement & des choſes faites ſans deſſein. Mais quoique vous ignoriez la raiſon d'un ordre ſi excellent, ne doutez pas cependant que celui qui gouverne le Monde avec une Bonté infinie, ne le gouverne comme il convient.

* * *

Si quelqu'un, de l'Aſtronomie (61)
Ne connoit pas les élémens,
Ira-t-il à l'Académie (62)
Développer des Cieux les ſecrets mouvemens?

N'ignorera-t-il pas que les Astres de l'Ourse (63)
Partent du Pole Arctique en commençant leur cour-
se? (64)
Vous dira-t-il pourquoi le Bouvier glacial (65)
Conduisant son chariot d'un pas toujours égal,
Est si promt tous les soirs à se montrer au Monde,
Et pour tomber dans l'onde
Si tardif à quitter le cercle Horizontal. (66)

* * *

Que Phébus perdant sa lumière (67)
Ramène la nuit en plein jour:
Que la Lune dans sa carrière (68)
Paroisse tout à coup s'éclipser à son tour: (69)
C'est l'effet de ces Corps, dont le concours oblique
En deux points opposés divise l'Ecliptique, (70)
Et l'Astronome habile en fait le terme certain. (71)
Mais le Peuple alarmé d'un prodige si vain,
Qu'il prend mal à propos pour le signal celeste
D'un accident funeste,
Pense le detourner en frapant sur l'airain. (72)

* * *

Nul ne se plaind du privilège
Qu'ont les Vents de troubler les Mers: (73)
Nul n'est surpris de voir la Nège (74)
Se dissoudre au Soleil à la fin des Hivers.

D'un

D'un œil indifférent on regarde ces choses,
Parcequ'il est aisé d'en connoître les causes,
En voiant revenir leurs effets tous les ans.
Mais rendez, s'il se peut, ces objets moins frequens;
Le Vulgaire ignorant en craindra l'apparence:
Ainsi sans l'ignorance, (75)
Le Monde n'auroit rien qui surprendroit les sens.

* * *

BOËCE.

Vous avez raison. Mais puisque c'est à vous de pénétrer les principes des choses les plus cachées, & de développer ce qu'elles ont de plus obscur: tirez-moi de mon étonnement, en m'expliquant le mystere dont je vous ai parlé.

LA PHILOSOPHIE.

Vous me proposez la plus épineuse de toutes les questions, & la plus capable d'épuiser le raisonnement. Car cette matière est d'une telle nature, qu'on n'a pas plustôt tranché une difficulté, que, pareille (76) aux têtes de l'Hydre, il en renaît sans cesse une infinité d'autres; si l'on n'a l'esprit assez éclairé pour les saisir & les comprendre toutes à la fois.

Cette

Cette question embrasse ordinairement cinq points, qui roulent ;

1. Sur la simplicité de la Providence.
2. Sur l'ordre & l'enchainement du Destin.
3. Sur les cas inopinés, attribués au Hazard.
4. Sur la Préscience de Dieu & la Prédestination.
5. Sur le Libre Arbitre.

Vous sentez assurément vous même combien ces matières sont embarassantes. Mais puisque leur connoissance fait une partie des remèdes nécessaires à votre guérison, j'emploierai le peu de tems qui me reste à vous en dire au moins quelque chose. Pour vous y rendre plus attentif, je vous priverai pendant ce tems là du plaisir que vous donneroit l'harmonie de mes vers.

BOECE.

Comme il vous plaira.

LA PHILOSOPHIE.

Il faut reprendre le sujet de plus loin: Ecoutez-moi donc.

La

La production de toutes choses, le renouvellement & l'accroissement de ce qu'il y a de changeant dans la Nature, en un mot tout ce qui se meut de quelque manière que ce soit: tout cela tire ses causes, son arrangement & sa forme, de la seule immutabilité de l'Entendement Divin. Cet Esprit de Dieu, quoique souverainement simple, ne laisse pas d'emploier différens moiens pour gouverner l'Univers. Ces différens moiens, purement considérés dans l'Intelligence Divine, sont ce que nous appellons la PROVIDENCE (77): mais si on les regarde par rapport aux choses qui en reçoivent leur mouvement & leur disposition; c'est ce que les Anciens ont appellé le DESTIN. Quiconque cependant fera attention à la vertu de l'un & de l'autre, s'appercevra facilement de leur différence. Car la Providence n'est autre, que cette même Intelligence ou Raison Divine, qui réside dans le souverain Maître de toutes choses, & qui les dispose: au lieu que le Destin est cette Disposition attachée à toutes les choses muables,

muables, par le moien de laquelle la Providence les retient chacune en particulier dans l'ordre où Elle les a placées. Ainsi la Providence les embrasse toutes à la fois, quelque différentes, quelque multipliées qu'elles soient: mais le Destin ne fait que donner le mouvement à chacune, dans les lieux, sous les formes & aux tems convenables à la distribution qui en a été faite: desorte que l'action d'accomplir cet ordre dans le tems, étant réunie dans les vûes de l'Entendement Divin, est la PROVIDENCE; & que la même action distribuée & opérée dans le tems, est le DESTIN. Quoiqu'il y ait de la diversité entre ces deux choses; cependant l'une dépend de l'autre, puisque l'ordre du Destin n'est qu'une émanation de la simplicité de la Providence. Car de même qu'un Ouvrier qui a formé dans sa tête le plan d'un ouvrage qu'il veut faire, l'exécute ensuite, & produit dans le cours d'un certain tems, les diverses parties du tout qu'il se représentoit, comme s'il eût existé: Ainsi Dieu dispose par sa Providence,

dence, singulièrement & d'une façon invariable, tout ce qui doit arriver; mais il accomplit ensuite par le ministère du Destin, en plusieurs façons & aux tems qu'il faut, tout ce qu'il a disposé. Soit donc que le Destin suive les Divines impulsions de la Providence; soit que l'Ame (79), soit que toute la Nature ensemble (80), les influences des Astres (81), la puissance des Anges (82), l'industrie des Démons (83); soit enfin que quelques unes de ces choses, ou toutes à la fois, forment cet enchainement du Destin: il est évident que la Providence est la forme immuable & simple de toutes les choses qui doivent être faites, & que le Destin est l' ordre successif & comme le nœud-coulant de tout ce que la simplicité de la Providence a disposé pour être fait. De là vient, que toutes les choses qui sont subordonnées au Destin, sont pareillement assujetties à la Providence, de laquelle le Destin dépend lui-même: au lieu qu'il y en a quelques unes, qui étant immédiatement soumises à la Providence, ne sont point sujettes

tes à l'enchainement du Destin. Ce sont celles qui pour avoir du rapport à la Divinité même, sont tellement immuables que le mouvement du Destin ne peut s'étendre jusqu'à elles. Pour concevoir ma pensée, figurez-vous un Globe tournant sur un pivot, qui feroit en même tems tourner plusieurs autres Globes autour du premier. Celui-ci deviendroit le centre & comme le pivot même de ceux qui tourneroient autour de lui. Mais le dernier de ces Globes, aiant à faire un cercle d'autant plus grand qu'il seroit plus écarté du centre, le décriroit dans un espace proportionné à cet éloignement: aulieu que ce qui seroit proche du pivot, au point de devenir concentrique à son égard, participeroit à sa simplicité & cesseroit de tourner autour de lui. Par la même raison, la chose qui est la plus éloignée de la premiere Intelligence, est plus sujette à l'enchainement du Destin; & au contraire, celle qui touche de plus près à cette même Intelligence, qui est le pivot de toutes choses, est à proportion moins dépendant du

du Destin. Que si enfin je suppose qu'elle soit jointe à l'immutabilité de cette Intelligence suprême, elle deviendra alors immuable, & ne dépendra plus du tout de la nécessité du Destin. Ainsi ce que le raisonnement est à l'entendement, la production à l'éxistence, le tems à l'éternité & la circonference au centre: la même chose est la succession muable du Destin, par rapport à l'immuable simplicité de la Providence. Cet enchainement fait mouvoir les Cieux (84) & les Astres (85), maintient l'harmonie qui regne entre les Elemens (86), & leur fait prendre des formes différemment variées. C'est lui qui renouvelle tout ce qui naît & qui meurt, en conservant & la nature de ces productions & la fécondité de leur germe. C'est lui-même aussi qui détermine les actions & les fortunes des hommes par des causes dont l'enchainement ne peut être rompu: & comme ces causes naissent dans leur principe d'une Providence immuable, nécessairement elles sont immuables comme elles. De cette manière toutes choses

 sont

sont bien conduites, si la simplicité qui réside dans l'Entendement Divin, produit l'immuable enchainement des causes; & si cet ordre par sa propre immutabilité, retient les choses muables, & les empêche de se laisser aller au gré téméraire de leur inconstance. De là vient que, vous autres Mortels, vous vous imaginez qu'il n'y a dans la Nature que du trouble & de la confusion; parceque vous ne pouvez point remarquer cet ordre, quoiqu'il n'ait d'autre but que de régler & diriger chaque chose pour leur bien. En effet on ne peut pas dire qu'il soit la cause du Mal que font les Méchans: puisque je vous ai prouvé fort au long que les Méchans, qui cherchent le Bien, n'en sont détournés que par l'erreur funeste qui les égare, & nullement par l'effet d'un Ordre qui étant emané du centre de la Bonté suprême, ne peut détourner aucune créature de son Principe.

BOECE.

Mais peut-il y avoir une confusion plus déraisonnable, que celle où les Méchans,

chans, comme les Bons, passent de l'infortune à la prospérité ou de la prospérité à l'infortune?

LA PHILOSOPHIE.

Quoi donc! les hommes ont ils l'esprit assez sain pour distinguer, si tous ceux qu'ils estiment Bons ou Méchans, le sont effectivement? Vous savez vous-même que leurs sentimens diffèrent en ce point; & que les uns jugent dignes de récompense ceux que d'autres croient punissables. Mais je veux qu'on soit assez judicieux pour faire un juste discernement des Bons d'avec les Méchans. Pourra-t-on pénétrer la disposition intérieure, & pour ainsi dire, le temperament des ames? Cela vous est aussi impossible, qu'il le feroit à quiconque voudroit dire, sans le savoir, pourquoi les alimens amèrs conviennent à certains corps, & les doux à d'autres; ou pourquoi il y a certains malades qui ne se soulagent que par des lénitifs, & d'autres que par des remêdes violens. Le Médecin n'en est point surpris, parceque connois-

sant les tempéramens, il fait ce qui cause la maladie & ce qui peut la guérir. Or qu'est ce qui fait la santé de l'ame, si ce n'est la Vertu, & ses maladies, si ce n'est le Vice? Mais qui peut lui conserver les Biens ou la délivrer des Maux, que Dieu seul, qui est le Conducteur & le Médecin des ames, & qui du haut de sa Providence où il veille aux besoins de la Nature, observe ce qui est propre à chacun, & le connoissant l'applique à propos. C'est de là que vient cet insigne miracle qui fait l'ordre du Destin; Miracle opéré par la sagesse de Dieu, mais dont les hommes sont étonnés à cause de leur ignorance. Car pour toucher en passant le peu que la Raison humaine nous permet d'entrevoir dans le profond abyme de la Divinité: tel que vous croiez être très-intègre & parfait observateur de l'équité, paroit différent aux yeux de la Providence qui sait tout. Lucain (87), notre ami (88), a dit lui-même dans sa Pharsale (89).

Le Ciel fut pour César & Caton pour Pompée. (90)

Tout

Tout ce que vous voiez donc se faire ici bas contre votre attente, se fait toujours en conséquence du bon ordre qui est établi dans la Nature, quoique vous le regardiez comme l'effet d'une confusion dereglée. Mais supposons qu'il y ait quelqu'un doué d'assez bonnes mœurs pour être également agréable & à Dieu & aux Hommes; Ce sera un homme d'un courage facile à ébranler; au moindre revers de fortune, il perdra peut-être sa probité, parcequ'elle ne lui aura servi de rien pour se maintenir dans la prospérité. La sagesse de Dieu sachant donc que l'adversité peut le rendre méchant, a l'indulgence de lui épargner une affliction qu'il ne pourroit supporter. Supposons en un autre si parfaitement vertueux, que la sainteté de sa vie l'approche en quelque façon de la Divinité: La Providence ne permettra point qu'il soit sujet aux maladies, loin de l'exposer aux troubles de l'adversité. C'est ce qui a fait dire à quelqu'un qui avoit de plus nobles pensées que moi: (91)

Formant du corps des Saints les sacrés édifices,
L'union des Vertus les préserve des vices. (92)

Mais il arrive souvent, par la permission de la Providence, que le soin des affaires publiques est confié aux Gens de bien, pour mettre un frein à la malice des Méchans. Elle dispense à d'autres des biens & des maux, aiant égard à la disposition de leur esprit. A d'autres elle envoie des disgraces, de peur qu'une trop longue prosperité ne les fasse tomber dans le déreglement. Elle souffre que d'autres soient réduits aux plus facheuses extrémités, afin que leur courage s'affermisse par la pratique & l'exercice de la patience. D'autres appréhendent sans raison, ce qu'ils peuvent supporter sans peine. D'autres méprisent témérairement ce qu'ils ne sauroient supporter; & c'est pour faire sentir à ceux ci leur présomption malfondée que Dieu les afflige. D'autres se sont immortalisés par une mort glorieuse. D'autres enfin inébranlables dans les supplices, ont fait voir que la Vertu ne pouvoit être vaincue par les

maux

maux. Or que tous ces cas ſoient autant d'effets d'un ordre juſte & bien reglé, & qu'ils tournent au bien de ceux qui les éprouvent, c'eſt dequoi il n'eſt pas permis de douter. Car les mêmes raiſons font qu'il arrive auſſi tantôt des maux & tantôt des biens aux Méchans. Pour ce qui eſt de leurs maux, perſonne n'en eſt ſurpris, parcequ'on croit qu'ils les ont mérités; outre que leur chatiment peut ſervir, ſoit à les corriger eux mêmes, ſoit à détourner les autres de mal faire. A l'égard de leurs biens, c'eſt une grande leçon pour apprendre aux Bons ce qu'ils doivent penſer de ces biens, les voiant ſi ſouvent dans de telles mains. Une autre raiſon qui fait que ces biens leur ſont diſpensés c'eſt qu'il y a des Méchans d'un ſi mauvais naturel, que l'indigence ſeroit capable de les porter aux plus grands crimes, au lieu que l'abondance devient une eſpèce de remède dont la Providence ſe ſert pour les préſerver d'un ſi dangereux mal. D'autres ſentiront les reproches de leur conſcience criminelle, & concevant que leur fortune eſt inſéparable de la con-

servation de ces biens, ils craindront peut-être de perdre avec chagrin ce qu'ils possédent avec plaisir : ils changeront donc de mœurs, & ainsi aiant apprehendé d'être dépouillés de leurs biens, ils se dépouilleront en effet de leur méchanceté. Une fortune mal conduite (93) en a précipité d'autres dans les disgraces qu'ils méritoient. D'autres enfin ont eu le pouvoir d'infliger des peines, autant pour punir d'autres Méchans que pour éprouver la constance des Gens de bien. Car il n'y a pas moins d'antipathie entre les Méchans & leurs semblables, qu'il y en a entre eux & les Bons. Et comment n'y en auroit-il point ? Les Méchans sont en guerre avec eux mêmes par la discorde que les Vices souflent dans leur conscience ; & ils ne font presque jamais une chose, qu'ils ne la dès-approuvent après l'avoir faite. De là ce Miracle de la Providence, si grand, mais si ordinaire, que des Méchans ont rendu Gens de Bien d'autres Méchans, par la raison que ceux-ci aiant souffert quelque injustice des premiers, leur ressentiment les a portés à devenir

venir vertueux ; pour n'être plus semblables à ceux qu'ils avoient un si juste sujet de haïr. Il n'appartient qu'à la puissance de Dieu de changer les maux en biens, lorsque les faisant servir à ses desseins, il veut en tirer des effets salutaires. Car il y a un certain ordre qui embrasse tout, de sorte que si quelque chose s'en est derangée, elle retombe dans un autre, mais rentre toujours dans l'ordre ; afin qu'il ne soit pas dit que le déreglement du hazard ait lieu sous l'empire de la Providence.

Dans les soins infinis que prend un Dieu si sage
De gouverner le Monde au gré de sa Bonté,
Quel mortel oseroit sonder l'obscurité (94)
De ces ressorts secrets qu'il sait mettre en usage ?

Certainement il n'est pas permis à l'homme de les concevoir ni de les expliquer. Qu'il nous suffise de savoir que Dieu qui a créé tous les Etres, les dispose & les dirige vers le Bien ; & que tandis qu'il retient tout ce qu'il a créé dans un ordre digne de ses perfections Divines, il se sert de celui qu'il a mis dans la nécessité du

Destin, pour écarter tous les maux du circuit où s'étend sa domination. C'est pourquoi, si vous regardez les dispositions de sa Providence, vous conviendrez que les maux qui vous paroissent inonder l'Univers, n'existent que dans votre imagination. Mais je m'apperçois depuis un moment qu'accablé d'une question si épineuse, & fatigué d'un si long raisonnement, vous attendez des vers avec impatience. Faisons donc une pause, afin que vous en aiez plus de force, pour entendre ce qui me reste encore à vous dire.

* * *

O Mortel éclairé, cherchez-vous à connoître
Les respectables droits de la Divinité?
Que votre œuil jusqu'au cieux penètre, (95)
Pour en considérer la sublime beauté!

* * *

Là, plus que les Humains ne le font sur la Terre;
Les Astres sont toujours ce qu'ils étoient dabord (96)
Ils ignorent entreux la guerre
Et d'une antique paix gardent l'heureux accord.

* * *

Le Soleil est sujet à cette Loi commune: (97)
A la fin d'un beau jour, la chaleur qu'il produit,
N'a jamais empêché la Lune, (98)
De rafraichir la Terre, en l'éclairant la nuit.

* * *

Jamais du haut du Pole, où l'on voit briller l'Ourse, (99)
D'un Astre diligent enviant le repos,
Elle n'a dérangé sa course,
Pour aller avec lui se coucher dans les flots.

* * *

De la Nuit tous les soirs l'Etoile avant-courrière (100)
A soin d'en préceder la noire obscurité;
Et du jour ouvrant la carrière,
Tous les matins la même annonce la clarté.

* * *

Dans le concours éxact de ces Flambeaux Celestes (101)
Un eternel amour les tient sans cesse unis: (102)
De débats, de troubles funestes,
Du Zodiaque entier tous sujets sont bannis. (103)

* * *

Admirez du Très-Haut la sage Providence,
Qui dans cette union commune aux Elémens (104)
Fait qu'agissant d'intelligence,
Ils forment de concert de parfaits mouvemens.

* * *

Par

Par là l'Humidité cherche la Secheresse; (105)
Le Chaud se joint au Froid; le Froid aime le Chaud;
La Terre gravite & s'affaisse;
Et le Feu plus leger tend de lui-même en haut.

* * *

C'est par là qu'au Printems, de la naissante Flore (106)
Le folâtre Zephir baisant l'amoureux sein (107)
En fait par son haleine éclore
La Tulipe & l'Oeillet, la Rose & le Jasmin. (108)

* * *

C'est par là qu'en Eté le Laboureur moissonne (109)
Les grains que ses travaux ont fait multiplier:
C'est aussi par là qu'en Automne (110)
Le Vigneron content enrichit son cellier.

* * *

C'est par-là qu'en Hiver on entend dans les plaines (111)
Le soufle impétueux des mutins Aquilons; (112)
Qu'on voit glacer l'eau des fontaines (113)
Et de pluie & de neige inonder les Vallons, (114)

* * *

L'ordre de ces Saisons, leur suite successive (115)
Donne à tout ce qui vit, l'être & l'accroissement;
Et par la même alternative,
Tout ce qui naît, périt indispensablement.

* * *

Cepen-

Cependant l'ETERNEL, dans une paix profonde,
Reſte ſeul immuable au plus caché des Cieux: (116)
Inviſible, il régit le Monde;
Mais tout ce qui s'y paſſe, eſt préſent à ſes yeux.

* * *

La Nature eſt ſon œuvre: à cet auguſte titre,
Dieu ſeul de la Nature étant Arbitre, & Roi;
Roi ſage, autant que juſte Arbitre,
Il lui dicte ſans ceſſe une equitable Loi. (117)

* * *

Tout ce qu'il fait mouvoir au Ciel & ſur la Terre,
N'a point un mouvement incertain ni fortuit;
Il le retient, il le reſſerre,
Dans le circuit étroit, où ſon doigt le conduit.

* * *

Sans cet ordre Divin preſcrit à la Nature
Sans cet enchainement qui s'y fait reſſentir,
Tout ſe mêlant à l'aventure,
On verroit l'Univers bientôt s'anéantir.

* * *

Ainſi tout tend au Bien; de ſoi même il s'y guide,
Par l'unanime accord d'un amour mutuel: (118)
Et voilà le lien ſolide
Qui fait la fermeté de la Terre & du Ciel.

* * *

Sentez

Sentez-vous donc à présent la conséquence qu'il faut tirer de tout ce que nous avons dit?

BOËCE.

Quelle est-elle?

LA PHILOSOPHIE.

C'est que toute Fortune est absolument bonne.

BOËCE.

Et comment cela est-il possible?

LA PHILOSOPHIE.

Remarquez que toute Fortune, soit agréable soit facheuse, est emploiée à récompenser ou exercer les Bons, à punir ou corriger les Méchans; en quoi étant juste ou utile, elle ne peut être que bonne.

BOËCE.

Ce que vous dites est vrai; & si j'envisage la Providence & le Destin, comme vous me les avez représenté, je trouverai votre raisonnement très-bien fondé. Mais trouvez-bon, s'il vous plaît, que nous mettions encore cette opinion dans

le nombre des choses incroiables que vous avez déja auparavant supposées.

LA PHILOSOPHIE.

Pourquoi donc?

BOËCE.

Parcequ'il n'y a rien de si fréquent dans le Monde, que d'entendre dire: *Tels & Tels sont dans la mauvaise fortune.*

LA PHILOSOPHIE.

Hé bien! voulez-vous que pour un moment nous nous accommodions au langage vulgaire, afin de faire voir que nos maximes n'ont rien de contraire à l'humanité?

BOËCE.

Comme il vous plaira.

LA PHILOSOPHIE.

Ne pensez-vous pas que tout ce qui est utile, soit bon?

BOËCE.

Je le croi.

LA PHILOSOPHIE.

Mais tout ce qui éxerce ou corrige, eſt utile.

BOËCE.

J'en conviens.

LA PHILOSOPHIE.

Par conſéquent, tout ce qui éxerce ou corrige eſt bon.

BOËCE.

Pourquoi non?

LA PHILOSOPHIE.

Mais c'eſt le cas de ceux, ou qui étant attachés à la Vertu, ont la mauvaiſe fortune à combattre; ou qui faiſant divorce avec les vices, ſe portent dans le chemin de la Vertu.

BOËCE.

Je ne le nie point.

LA PHILOSOPHIE.

A l'égard de la bonne fortune qui ſert de récompenſe aux Gens de Bien, le Vulgaire la croit-il mauvaiſe?

BOËCE.

Point du tout; il juge qu'elle eſt très-bonne, comme celà eſt vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Enfin regarde-t-il comme bonne, l'adverſité qui, infligeant aux Méchans une juſte punition, arrête le cours de leur malice?

BOËCE.

Au contraire, il la regarde comme la plus malheureuſe qu'on puiſſe imaginer.

LA PHILOSOPHIE.

Mais prenez garde qu'en m'accordant tout cela, & continuant de ſuivre l'opinion du vulgaire, nous n'en tirions une nouvelle conſéquence qui ſoit encore incroiable.

BOËCE.

Quelle conſéquence donc?

LA PHILOSOPHIE.

De toutes ces propoſitions que vous m'avez accordées, ne reſulte-t-il pas que, quelque ſoit la fortune de ceux, ou qui poſſedent la Vertu, ou qui ſont en chemin de l'acquérir, ou qui l'acquièrent, elle ne peut être que bonne; mais au contraire que celle des Méchans qui perſiſtent

sistent dans le vice, ne sauroit être que très-mauvaise ?

BOËCE.

Cela est constant, quoique personne n'ose en convenir.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi un homme sage ne doit pas supporter plus impatiemment l'infortune, toutes les fois qu'il est exposé à se trouver aux prises avec elle, qu'un Guerrier plein de courage n'entend avec peine le bruit des Armes (119) qui l'appelle au combat. Car si les périls de la guerre offrent à celui-ci une occasion d'acquérir de la gloire; ce qu'il y a de facheux dans l'adversité, donne également lieu à l'autre de s'affermir dans la sagesse. Aussi la Vertu (120) dans l'étymologie de son nom, n'est-elle autre chose qu'une force capable de surmonter tout ce qui lui fait obstacle. Effectivement, vous, & tous ceux qui sont avancés dans le chemin de la vertu, vous n'avez point fait consister votre bonheur à vivre dans les délices, ni à vous laisser corrompre par la volupté. Vous êtes perpetuellement en guerre contre la Fortune,

tune, soit bonne, soit mauvaise; de peur que celle-ci ne vous abatte, ou que celle-là ne vous corrompe. Efforcez-vous de prendre le juste milieu qui est entre l'une & l'autre. Tout ce qui est au dessous ou au dessus de ce point, ne donne qu'une félicité méprisable qui ne vaut pas ce qu'elle coûte. Enfin il dépend de vous, que votre fortune soit telle que vous la souhaitez. Car quelque facheuse qu'elle paroisse, ou elle exerce la vertu des Sages, ou elle corrige les vices des Méchans, ou elle les punit.

* * *

Le brave Agamemnon, après dix ans de peine, (121)
Vengea sur les Troiens l'enlevement d'Helène: (122)
Encore immola-t-on sa fille auparavant, (123)
Pour appaiser Diane, & Neptune & le Vent. (124)
Le Concurrent d'Ajax, l'époux de Pénélope, (125)
Vit ses Soldats broiés sous les dents du Cyclope; (126)
Mais le cruel Géant, dans l'yvresse aveuglé,
Maudit, à son reveil, ce repas déreglé.
Les longs Travaux d'Hercule, au Temple de Mémoire, (127)
Jusqu'au Siècle dernier, consacreront sa gloire.
En dépit de Junon (128), dès ses plus tendres ans,
Ce fut un jeu pour lui d'écraser deux Serpens;
D'étouffer un Géant sur les rivages Maures, (129)
De combattre un Dragon (130), de dompter les Centaures, (131)

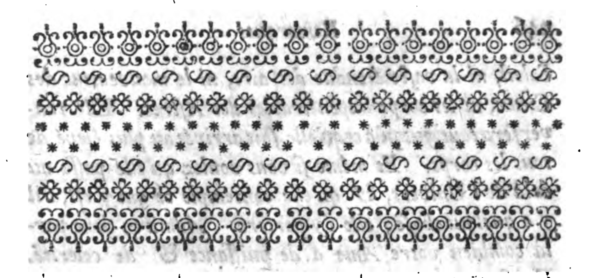
De percer de ses traits les trois Monstres aîlés, (132)
Dont les bords du Stymphale étoient alors souil-
lés ; (133)
De faire par le feu périr l'Hydre de Lerne, (134)
De forcer de Cacus la profonde Caverne, (135)
Dans les bois Neméens d'égorger un Lion, (136)
D'enlever les Troupeaux du Triple-Geryon, (137)
Au Détroit de Gadès de planter des Colomnes ; (138)
D'aller au Tanaïs vaincre les Amazones, (139)
De partager un Fleuve & de lui mettre un frein ; (140)
D'attraper en courant la Biche au pied d'airain, (141)
De saisir tout vivant sur le Mont Erymante (142)
Ce fameux Sanglier à la gueule écumante ; (143)
De jetter Diomède, étranglé par sa main, (144)
A ses propres chevaux nourris de sang humain.
Peu satisfait encor d'une gloire si rare,
Il fut chercher Thesée au centre du Tartare ; (145)
Il osa, l'en tirant, rompre les triples fers,
Qui retenoient Cerbère aux portes des Enfers. (146)
Après tant de Travaux, ses robustes épaules
Soutinrent, sans plier, le fardeau des deux Poles : (147)
Et ce dernier exploit, méritant des autels,
Le fit enfin placer au rang des Immortels.

* * *

O vous, qui vous sentez un courage intrepide,
Elevez-vous aux Cieux à l'exemple d'Alcide (148)
Pourquoi reculez-vous à l'approche des maux ?
Vous n'aurez point de part à sa gloire solide,
Si vous n'imitez ses Travaux. (149)

FIN
DU QUATRIEME LIVRE.

REMAR-



REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES SUR LE QUATRIEME LIVRE.

(1) D*E vous porter aux Cieux à l'aide de mes aîles.*] Boëce paroît avoir emprunté ces *aîles* Philosophiques de Platon, qui dit dans le Phedon: *L'Ame tombant ici-bas & brisant ses aîles, ne peut plus remonter au Ciel que par la contemplation,* &c. Le Pimander, ouvrage attribué à Hermès, mais que l'on croit avoir été composé par un Auteur chrétien dans le II. Siècle, contient aussi à peu près la même description que Boëce fait ici des forces & des facultés de l'Ame. *Commandez-lui*, dit-il, *de parcourir l'Océan; elle y sera plutôt que vous ne l'aurez commandé. Dites-lui de voler au Ciel; elle n'aura pas besoin d'aîles; rien ne s'opposera à son vol, ni l'ardeur du*

Soleil, ni la vaste étendue des airs, ni le mouvement des Cieux, ni les corps impénétrables des Astres. Elle traversera tout, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au plus élevé de tous les corps. Et même si vous voulez qu'elle passe au delà de l'Univers, & qu'elle contemple ce qui y est, s'il y a quelque chose; elle s'y portera. Admirez donc par là combien votre Ame a de puissance & de celerité. Ce sont aussi ces facultés qui ont donné l'idée de l'immortalité de l'Ame aux Anciens; car de même que c'est le propre de l'Entendement Divin de donner du mouvement à tout sans en avoir; *ainsi*, dit Socrate dans le Phæd. de Platon, *l'Ame aîlée, quoique sans sortir de la prison du corps, s'éleve à ce qu'il y a de plus sublime & se promene dans tout l'Univers.* Et comme ajoute Quintilien au Liv. I. *De la même maniere qu'il est naturel aux Oiseaux de voler, aux Chevaux de courir, aux Bêtes feroces d'être cruelles: Ainsi le mouvement & l'industrie sont les propriétés de l'Ame: & c'est ce qui fait croire qu'elle tire son origine du Ciel.*

(2) *Des Airs en un clin d'œuil il traverse le Globe.*] C'est la Region de l'air qui environne le Globe terrestre. Voy. la Note (10) du Liv. I.

(3) *Il passe sans effroi la Region Torride.* C'est la Region Elementaire du Feu, qui environne celle de l'air. Voy. la Note (10) du Liv. I.

(4) *Compagnon des Astres errans.*] Voy. la même Note (10) & la (12) du Liv. I. Cette Strophe est remarquable en ce que les sept *Planetes* y sont nom-

nommées suivant les places que les Astronomes leur donnent dans le Ciel, à commencer par la *Lune* qui est la plus basse, & finir par Saturne qui est la plus haute. Je designe *la Lune* sous le nom de *la Planète nocturne.*

(5) *Jusqu'au premier Mobile il s'élève, il le quitte.*] Boëce dans toute cette pièce a suivi le Systême de Ptolomée qui a été expliqué dans la Note (10) du Liv. I.

(6) *Dans ces champs lumineux où l'Eternel habite.*] Boëce tient ici le langage des Platoniciens, qui croioient que Dieu, ou leur Jupiter, habitoit au plus haut des Cieux. Aristote donne à Dieu une forme separée & le représente assis au dessus de la Sphère du Monde. Les mêmes Platoniciens disent que ce lieu affecté au sejour de Dieu, est resplendissant d'une lumière intellectuelle qu'il communique aux Cieux & à tout l'Univers; & suivant l'ancienne Théologie, Dieu lui même est Lumière & Vie: *Deus est lumen & vita*: C'est a dire une Lumière non corporelle, mais intelligible, comme dit Hermès dans le Pimander. C'est pourquoi St. Jean dit dans sa I. Epitre: Dieu est la Lumiere & il n'y a point en lui de ténèbres: *Quoniam Deus lux est, & tenebræ in eo non sunt ullæ.* Mais Aristote ajoute qu'on ne donne à Dieu le nom de *Lumière Primitive,* que par nécessité, à cause qu'il est impossible d'expliquer son essence telle qu'elle est en lui.

(7) *Que le plus puissant Prince n'est qu'un homme en exil.*] J'ai dit sous la Note (35) du Liv. II. qu'il

n'y avoit pas d'apparence que Boëce eut écrit sa *Consolation Philosophique* dans le dessein qu'elle fut vûe de Théodoric. En effet ce passage semble encore regarder ce Prince. Mais ce ne sera pas le dernier de ce Livre où il l'attaquera indirectement. Voy. ci-après la Note (12)

(8) *Vous avez donné à un homme mort le nom de Cadavre*] Le nom de *Cadavre* paroît avoir été formé de deux mots Latins, *Cado*, tomber, mourir, & *vermis*, ver. comme qui diroit *corps tombant* ou *reduit en vers*.

(9) *Le mal n'étant rien, comme je vous l'ai dit.*] Voy. la page 81. de ce II. Vol. & la Note (96) du Liv. III.

(10) *Qu'il n'y a rien de plus puissant que le Souverain Bien, comme je vous l'ai fait voir.*] Voy. la page 37. du II. Vol.

(11) *Ainsi Platon avoit raison de dire.*] Cette Sentence de Platon est tirée du *Gorgias*, où Socrate dit à Polus: *Assero equidem, ô Pole, tam Rhetores quam Tyrannos minimam in Civitatibus habere potentiam, quemadmodum ante dicebam: nihil enim (ut ita dixerim) facere ex his quae volunt, facere tamen quod sibi opinantibus optimum videatur.* „ Je vous soutiens, ô „Polus, que les Orateurs & les Tyrans n'ont dans „leurs Villes qu'une puissance très-bornée, comme „je vous le disois tantôt: Car ils ne font rien, pour „ainsi dire, de ce qu'ils veulent, quoiqu'ils fassent que „ce qui paroît le meilleur à leur avis. „ Platon prouve d'ailleurs

d'ailleurs dans le même Traité & dans son Alcibiade. „Que les Méchans ne sont point puissans: Qu'il „vaut mieux souffrir une injure que la faire: Que „les Bons & les Sages sont les seuls qui soient heu- „reux: Que les Méchans sont malheureux: Que „celui qui fait injure est miserable; mais qu'il l'est „encore davantage s'il n'en est point puni.„ Boëce a emploié tous ces passages dans ce IV. Livre.

(12) *Vous voiez ces Tyrans.*] Dans toute cette pièce, qui est une vive déclamation contre les Rois, il paroît que Boëce a eu surtout en vûe d'attaquer Théodoric, sous la Tyrannie duquel toute l'Italie gémissoit en ce tems-là. Voy. plus haut la Note (7). J'ai mieux aimé me servir du mot de *Tyrans* que de celui de *Rois*, pour faire voir que cette pièce ne regarde que ces Tyrans qui sont le Fleau du Genre Humain, & non pas ces Rois vertueux, tels que les Salomons de l'antiquité, que l'on voit heureusement revivre dans tous les Monarques qui regnent aujourdhui en Europe.

(13) *Que la Pourpre environne.*] La couleur de Pourpre etoit affectée aux habillemens des Rois & des Empereurs. De là vient que la pluspart des Historiens se servent souvent de ce terme: *prendre la Pourpre*, pour dire, *se faire déclarer Empereur* ou *Roi*.

(14) *Qui sous un Dais pompeux sont assis sur le Trône.*] Il faut que l'usage du Trône soit fort ancien chez les Rois, puisque tous les Auteurs de l'anti-

quité en font mention. Mais en quoi consistoient ces Trônes? c'est ce qu'il est bien difficile de décrire. On montre au Trésor de S. Denis en France celui du Roi Dagobert, qui n'est qu'une chaise de bois doré, assez grossièrement travaillée. Un Etranger qui voiageoit en France sous le règne de Henri IV. paroissoit surpris, en visitant les appartemens du Louvre, de n'y pas voir le Trône du Roi. On lui répondit qu'il avoit son Trône dans le cœur de son peuple, & que c'étoit là qu'il falloit le chercher.

(15) *S'Ils ont quelque désir, il n'est rien qu'on ne tente.]* Cela me rappelle deux traits du regne de Louis XIV. que je ne crois pas avoir été écrits ailleurs. Ce Prince occupoit aux Tuilleries du côté de la Rivière, un appartement dont la vûe étoit bornée par une allée d'arbres, qui couvroient toute la terrasse de ce côté là. Aiant temoigné un soir que cela lui faisoit peine, M. Colbert Surintendant des Batimens fit ensorte pendant la nuit qu'on déracinât ces arbres & qu'on les enlevât, sans faire le moindre bruit: ce qui surprit agréablement le Roi à son lever. Long-tems après sous la Surintendance de M. Mansard, le Roi allant à la Messe apperçut une goutiere qui gâtoit en dehors l'un des murs du château de Versailles & inondoit le pavé de marbre qui est au bas. M. Mansard fit venir quelques Maçons ausquels il commanda d'aller arracher la goutière. Le premier qui l'entreprit, étoit un nommé Bellier dont le petit fils m'a raconté cette Histoire. Mais le pied lui aiant manqué, il tomba sans avoir pu seulement

lement ébranler la goutière, & se tua tout roide. Cet accident fit perdre courage à tous les autres: le seul Mansard, qui n'en vouloit pas avoir le démenti, eut la temerité d'y monter & il en vint à bout. Voilà ce que peut le zele sur un sujet qui veut plaire à son Maitre!

(16) *Si leur Peuple les craind, à leur tour ils le craignent.]* Minutius Felix, Orateur Romain, qui vivoit à la fin du II. Siècle ou au commencement du III. avoit dit la même chose en ces termes: *Rex es? tam times, quam timeris: & quamlibet sis multo comitatu stipatus, ad periculum tamen solus es.* C'est à dire: „Etes-vous Roi? vous craignez autant que vous „êtes craint; Et quoique vous trainiez bien du „monde à votre suite, vous êtes cependant seul dans „le peril.„

(17) *La carrière où se font les exercices de la course.]* Le lieu où se faisoient ces *Courses* publiques, étoit nommé *Stade*, parceque l'espace de la *Course* étoit divisé par *Stades* (espèce de Mesure géométrique qui valoit suivant l'opinion commune 125. pas géométriques ou 625. pieds.) Il y avoit trois sortes de *Courses*. La première étoit celle des *Chariots*. Chaque Acteur avoit le sien attelé de deux, de quatre ou de six chevaux, & prêt à partir dans un espace fermé de grilles appellées *Carceres*. On les ouvroit au son des trompettes & des fanfares; & le dernier signal étant donné par un voile blanc qu'on déploioit, les chariots entroient en lice & partoient en même tems

tems pour courir au but, qui étoit un poteau planté au bout de la carrière. Quand on y étoit arrivé, il falloit tourner plusieurs fois à l'entour. Le premier qui y arrivoit & qui pouvoit tourner adroitement autour du poteau étoit le vainqueur. Ce qu'Horace explique par ces vers.

Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat; Metaque fervidis
Evitata rotis.

Cette espèce de *Course*, a été décrite par Virgile dans le V. Liv. de l'Eneide; & ainsi traduite en vers François par M. de Segrais;

Avec moins de fureur partent de la barriere
Deux chars qui pour l'honneur courent dans la carriere;
Ils lassent les regards, devancent les éclairs;
L'impatient Cocher se dresse dans les airs,
Abandonne aux coursiers les rênes ondoiantes,
Et confond les grands coups aux menaces pressantes.

La seconde espèce de *Course* étoit celle à cheval; c'étoit proprement ce que nous appellons un *Tournois* ou un *Carrousel*. Les Cavaliers distingués en plusieurs troupes ou escadrons, faisoient divers tours & contours, tantôt s'approchant les uns des autres, tantôt fuiant & tantôt se réunissant en un seul escadron. La troisième *Course* étoit celle à pied. Virgile décrit aussi ces deux dernières dans le même Livre de l'Eneide.

(18) Pe-

(18) *Personne ne peut être justement appellé Bon, s'il n'a rien de bon.*] C'est une sentence de Platon dans son *Gorgias*, où il fait dire à Socrate: *Quia bonum est quo præsente boni sumus. Prorsus boni vero sumus & nos, & quæcunque alia bona sunt, ob virtutem quandam quæ adsit.* Ciceron dans le V. Livre de ses Tusculanes, approuve & confirme cette sentence, en ces termes: *Omnes bonos semper beatos volumus esse. Quos dicam bonos perspicuum est. Omnibus enim virtutibus instructos & ornatos: tum viros bonos dicimus.*

(19) *L'excellent corollaire que j'ai fait avec vous*] Voy. la page 55. de ce Volume & la Note (82) du Liv. III.

(20) *La récompense des Vertueux est la Vertu même.*] C'est la traduction littérale d'un vers de Silius Italicus, Poëte du I. Siècle de l'Ere chretienne, dans le XIII. Liv. de son poëme de la seconde guerre Punique:

Ipsa quidem virtus sibimet pulcherrima merces.

(21) *Ainsi le Vice est le châtiment des Vicieux.*] St. Ambroise au I. Liv. de ses Offices avoit dit la même chose. *Ergo impius ipse sibi pœna est: justus autem ipse sibi gratia. Et utrique aut bonorum aut malorum operum merces ex se ipso solvitur.*

(22) *Un Loup qui vit de rapine*] L'Auteur de l'*Amusement philosophique sur le langage des Bêtes* raconte une avénture qui prouve que cet Animal emploie même la ruse pour attraper sa proie. Un

Voia-

Voiageur appercevant un *Loup* qui rodoit dans la campagne aux environs d'un troupeau, en avertit le Berger, qui lui répondit qu'il le voioit bien, mais qu'il n'avoit garde de lâcher ses chiens après lui, parcequ'il étoit sur que dans le tems que ses chiens s'amuseroient à le poursuivre, un autre *Loup* qu'il ne voioit pas, mais qui étoit caché près de là, tomberoit aussitôt sur le troupeau. Le Voiageur douta dabord de ce que le Berger lui disoit. Mais il fut convaincu de la verité, après qu'il lui eût consigné le prix de la Brebis que le *Loup* emporteroit & qu'il emporta en effet. Ainsi le *Loup* & le Voleur ont cela de commun, que non seulement ils emploient tous deux la violence, comme dit Boëce, pour attraper le bien d'autrui; mais qu'ils joignent encore la subtilité à la force pour en venir à bout. Ceux qui ont lû la vie du celèbre Cartouche & de ses camarades, y auront vû une infinité de traits que je me dispenserai de rapporter ici. Mais en voici un beaucoup moins connu pour n'être pas de notre tems. Il y eut dans l'antiquité plusieurs grands Scélérats du nom d'*Eurybate*. L'un d'eux aiant été arrêté & mis en prison: Ses Gardes mangeant avec lui, le pressèrent de leur faire voir quelque tour de son métier; & de leur apprendre sur tout de quelle manière il escaladoit les maisons. Il se fit presser long-tems, comme s'il n'eût osé entreprendre ce qu'on souhaitoit de lui. Enfin vaincu en apparence par l'importunité de ses Gardes, il se fit apporter des éponges, les ajusta ensemble, les attacha à la muraille avec des crampons, & commença à grimper. Les spectateurs fu-

rent

rent si surpris de ce qu'ils voioient, qu'ils le laissèrent faire, jusqu'à ce qu'étant arrivé au lambris de la chambre où cette Scène se passoit, il gagna le toît, & se sauva effectivement.

(23) *Un Voleur que la cupidité porte &c.]* Il y a eu des Peuples dans l'antiquité chez lesquels les *Voleurs* étoient une espèce de Milice autorisée. De ce nombre étoient les Egyptiens, suivant Diodore de Sicile, qui nous apprend au Liv. V. de son Histoire, que la loi étoit parmi eux, que quand on se faisoit inscrire au rolle des *Voleurs*, & que l'on s'engageoit dans cette troupe, l'on donnoit son nom au *Capitaine*, lui promettant d'apporter exactement, sur le champ & avec la dernière fidélité, tout ce qu'on auroit dérobé; & cela sans doute pour la commodité du public, afin que quiconque auroit perdu quelque chose, pût en écrire sur le champ au *Capitaine*, en marquant le lieu, l'heure & le jour auquel il avoit perdu ce qu'il cherchoit. Par ce moien on recouvroit bientôt ce qu'on avoit perdu, à condition que le *Voleur* auroit pour sa peine la quatrième partie de la chose perdue & retrouvée. Les Romains Idolâtres donnoient aux *Voleurs*, pour Déesse & pour Protectrice, *Furine* ou *Laverne*, qui, selon eux, présidoit aux larcins, d'où les *Voleurs*, en Latin *Fures*, étoient aussi appellés *Laverniones*. Cette Déesse avoit un Temple dans un bois près de Rome; c'étoit une retraite commode aux *Voleurs*, qui pouvoient en assurance y aller partager le butin qu'ils avoient fait. C'est ainsi que le Paganisme favorisoit dans une

une ville, qui a donné aux autres des loix pour la justice, un crime qui est le plus directement opposé à la conservation de la Société civile. Horace exprime bien le caractère de la Déesse Laverne dans une Epitre à Quintius, où il introduit un Scélérat, priant cette Divinité en ces termes:

Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da justum sanctumque videri:
Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.

C'est à dire: „O belle Laverne, donnez-moi l'adresse de tromper; faites que je sois estimé juste & que „je passe pour un saint homme; cachez soigneuse„ment mes crimes; & couvrez mes fourberies d'une „nuit impénétrable.„ Quelle Religion que celle qui admettoit des Divinités ausquelles on pouvoit adresser de telles prières! Mais il est à remarquer qu'il y avoit en même tems un Dieu, nommé *Arcule* dont on imploroit le secours, pour être en sûreté contre les *Voleurs*: ainsi il falloit qu'il y eût un combat entre ces deux Divinités. Si *Arcule* étoit le plus fort, le coffre n'étoit pas volé; Si Laverne au contraire avoit le dessus, le coffre étoit emporté: idée ridicule que les Paiens avoient de leurs Dieux.

(24) *Un Dogue irrité qui aboie après les passans*] On dit que les Romains en crucifioient un tous les ans, en punition de ce que les *Chiens* ne les avoient point avertis par leur aboiemen, de l'arrivee des Gaulois qui assiégèrent le Capitole. Les Egyptiens adoroient le *Chien*, suivant Elien, qui rapporte ce

qui

qu'il y avoit un païs dans l'Ethiopie, dont le Peuple avoit un *Chien* pour Roi, & prenoit ses caresses & ses aboiemens pour des marques de sa bienveillance. Il cite pour ses garants Hermippe & Aristote. Plutarque parle aussi de ce chien Roi, à qui toute la Noblesse d'Ethiopie rendoit ses respects. Mais c'est une fable, comme Ludolf l'a prouvé dans son histoire d'Ethiopie.

(25) *Un homme dont la langue dangereuse attaque tout le Monde.]* C'est ce qu'on reprochoit à une secte de Philosophes qui de cette inclination avoient pris le nom de *Cyniques*. Diogène qui étoit de cette secte, demanda à Alexandre le Grand qui l'étoit venu voir, s'il n'avoit pas apprehendé que le *Chien* ne le mordit.

(26) *Au Renard.]* Le Renard passe pour un Animal des plus rusés; C'est ce qui a donné lieu aux Fabulistes anciens & modernes, de le peindre comme un fourbe. Tout le Monde sait cette Fable de la Fontaine traduite du Latin de Phèdre.

Maitre Corbeau sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage:
Maitre Renard par l'odeur allechė
Lui tint à peu près ce langage:
Hé bonjour, Monsieur du Corbeau!
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,

Vous êtes le Phénix des Oiseaux de ce Bois.
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie,
Et pour montrer sa belle voix
Ouvrant un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, & dit, mon beau Monsieur,
Apprenez que tout flateur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le Renard honteux & confus
Jura, mais un peu tard qu'on ne l'y prendroit plus.

(27) *Un fourbe qui tend des pieges à votre bonne foi.]* Suivant Virgile, la Ville de Troie ne fut prise que par la fourberie de Sinon qui étoit le plus artificieux d'entre les Grècs. S'étant adroitement laissé prendre par les Troiens, il donna faussement à entendre à Priam que les Grècs étoient embarqués. Si je voulois rapporter ici l'Histoire ancienne & moderne de toutes les fourberies qui ont produit de semblables révolutions dans le Monde, cet article me meneroit un peu loin.

(28) *Au Lion.]* Voy. la page 10. de ce Volume & la Note (21) du Liv. III.

(29) *Un Emporté toujours prêt à vous déchirer.]* Pétrone a representé la *Colère* ou plustot la *Fureur*, sous la figure d'un Lion qui a brisé tous ses liens. Pline le Naturaliste a observé au VIII. Liv. de son Histoire, que toute la fureur du Lion est dans ses yeux; de sorte que si on les lui couvre d'un voi

assis

assez épais pour qu'il ne puisse voir au travers, il se dépouillera de toute sa ferocité & se laissera enchaîner sans la moindre résistance. Plutarque dit aussi la même chose dans ses *Préceptes politiques.* Joachim Camerarius en a fait le sujet d'un Emblème avec ce mot: *iram prudentiâ vincit.* C'est pourquoi le Poëte Ménandre a fort bien dit: *Servez vous de votre raison pour domter votre colere.* Νίκησον ὀργὴν τῷ λογίζεσθαι καλῶς. Mais écoutons un moment la doctrine des Musulmans sur cette matière. *Dieu,* dit Mahomet dans le chapitre d'*Amram* l'un de ceux de l'Alcoram, *a preparé le Paradis à ceux qui retiennent leur colere, & qui pardonnent à ceux qui les ont offensés.* Houssain-Vaez expliquant ce verset, rapporte qu'un de leurs Docteurs aiant reçu un soufflet dit à celui qui l'avoit frappé: „je pourrois vous rendre injure „pour injure; mais je ne le ferai pas: je pourrois „au moins représenter à Dieu dans mes prières „l'outrage que vous m'avez fait; mais je m'en garderai bien. Enfin je pourrois au jour du Jugement „en demander la vengeance à Dieu; mais bien loin „de le faire, si ce jour terrible arrivoit dans ce moment & que mon intercession pût avoir lieu, je „vous proteste que je n'entrerois en Paradis qu'avec „vous.„ Un Poëte Arabe a dit aussi sur ce sujet: „Ne croiez pas que la valeur d'un homme consiste „seulement dans le courage & dans la force; si vous „savez surmonter votre colère, & pardonner, vous „êtes d'un prix inestimable.

(30) *Au Cerf.]* Les anciens regardoient le *Cerf* comme

comme le plus timide des Animaux : temoin ce vers de Silius Italicus ;

Agmina præcipitant volucres formidine cervi.

Mais le Daim & le chevreuil le sont du moins autant que le Cerf, s'ils ne le sont davantage.

(31) *Un Poltron qui s'effraie de son ombre.*] Les Grècs & les Romains ont eu des idées bien différentes de la *Crainte*. Les premiers croioient que c'étoit elle qui maintenoit les hommes dans leur devoir & qui leur inspiroit les actions les plus louables. Ainsi ils pensoient que la valeur, la hardiesse & le courage, n'étoient que des effets de la *Crainte* qu'on avoit d'être vaincu, d'être blâmé & dèshonoré. Car il est certain que ceux qui craignent le plus le reproche & la honte, sont ceux qui font les plus grands efforts pour l'éviter. Les Romains au contraire regardoient la *Crainte* comme une de ces foiblesses pernicieuses, dont on devoit détourner les effets. Mais il est visible que ceux-ci n'avoient en vûe que la *Fraieur*, cette passion servile & lâche. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce qu'en rapporte St. Augustin dans son Livre de la Cité de Dieu. „Hostilius, dit il, mit au nombre des Divinités la „*Crainte* & la *Pâleur*, deux des plus dangereuses „passions ausquelles les hommes soient sujets : la „première étant une émotion facheuse & involontaire de l'ame épouvantée, & l'autre étant moins „une maladie qu'un coloris dèsagréable qui défigure le corps. „ Un des hommes du Monde sur qui cette derniere *Crainte* ait produit les plus tristes effets,

effets, a été Charles VI. Roi de France. Ce Malheureux Prince sortant un jour de la ville du Mans, fit rencontre d'un homme inconnu, have & défiguré, qui l'arrêtant par la bride de son cheval, lui dit: *Arrête, Roi; où vas-tu? tu es trahi:* & ensuite disparut. Cela lui causa une telle fraieur qu'il tomba en frénesie. Pour comble de malheur, un Page qui portoit une lance, l'aiant laissé tomber sur un casque qu'un autre portoit devant lui: le Roi s'imagina qu'on alloit le livrer à ses ennemis. Il en devint si éperdu qu'il se jetta sur ceux qui l'accompagnoient & en tua trois ou quatre; ensuite de quoi il tomba en pâmoison. Charles VII. son fils se sentit sur la fin de ses jours de cette foiblesse; craignant d'être empoisonné, il passa sept jours de suite sans rien prendre, & en mourut. Il en fut à peu près de même de Louis XI. fils de Charles VII. qui se rendit insupportable par ses défiances. La crainte de la mort & celle de perdre son autorité, lui firent faire des choses extravagantes.

(32) *A l'Ane.*] Cet Animal a toujours été regardé comme le symbole de la stupidité, & de la paresse. Mais ne lui faisons-nous pas quelque injustice? Il est, dit dans la Bibliothèque de Photius *cod.* 242. qu'un certain Ammonius, Philosophe Peripateticien du VI. Siècle, avoit un *Ane* d'un goût si merveilleux pour la Poësie, qu'il aimoit mieux ne point toucher à la nourriture qu'il avoit devant lui, & souffrir la faim, que d'interrompre son attention lorsqu'il écoutoit la lecture d'un Poëme. Long-

tems auparavant, le Philosophe Thalès, suivant Plutarque & Elien, avoit fait sur la sagacité de l'*Ane*, une autre remarque qui lui est trop honorable pour ne pas trouver place en cet endroit. Plusieurs de ces animaux qui étoient chargés de ballots de sel, aiant une rivière à traverser, l'un d'eux fit par hazard un faux pas & se laissa tomber dans l'eau. L'humidité faisant fondre une partie du sel allegea sa charge; de quoi l'*Ane* ne manqua pas de s'appercevoir & d'en garder le souvenir: de sorte que toutes les fois qu'il étoit obligé de passer par là avec un pareil fardeau, il avoit la précaution de s'y laisser tomber. Son Maitre l'aiant enfin remarqué, en fit le récit à Thalès, qui lui conseilla de charger cet *Ane* de laine & d'éponges au lieu de sel. Ce que le Maitre aiant fait, l'*Ane* voulut user du stratagème ordinaire, mais comme il sentit cette fois là que l'eau avoit rendu son fardeau plus pesant, il ne lui prit plus envie de s'y laisser tomber.

(33) *Un Paresseux.*] La *Paresse* a été regardée par les anciens comme la Mère de tous les vices.

(34) *Un Hébété.*] La *Stupidité* est moins un vice de l'éducation que de la Nature. L'Histoire ancienne parle du fils d'un certain Roi, à qui l'on fut obligé, pour lui mettre dans la tête les lettres de l'Alphabet, de donner 24. domestiques, dont chacun portoit le nom d'une de ces lettres, ce qui n'auroit pas encore suffi, si l'on n'eût eu l'attention en même tems de leur attacher sur l'estomac la lettre

dont

dont ils portoient le nom. On dit auſſi qu'un certain Amphiſtides ne put jamais apprendre à compter que juſqu'au nombre de cinq; ce qui eſt d'autant plus remarquable que la ſcience des nombres eſt la ſeule naturelle à l'homme, ſuivant l'obſervation d'Ariſtote. La *Stupidité* de cet homme alloit même, dit-on, juſqu'à ignorer ſi c'étoit de ſon père ou de ſa mère qu'il étoit né.

(35) *Aux Oiſeaux.*] Les *Oiſeaux*, le *Papillon*, les *Vents*, l'*Euripe*, &c. ſe prenent pour le ſymbole de l'inconſtance & de la legèreté.

(36) *Un volage & un Inconſtant.*] C'eſt le defaut que les Etrangers reprochent aux François. Cependant l'Empereur Charles V. avoit coûtume de dire: *L'Italien paroît ſage & l'eſt; l'Eſpagnol le paroît & ne l'eſt point; Mais le François l'eſt, ſans le paroître.*

(37) *Le Débauché.*] Ce vice eſt de toutes les Nations. Le Médecin Androcyde écrivant à Alexandre le Grand, lui marquoit: „Seigneur, ſouvenez-vous en beuvant, que le vin eſt le ſang de la „Terre; que la ciguë eſt le poiſon de l'homme, & „que le vin eſt de la ciguë.„ Mais il paroît qu'Alexandre ne profita guères de ce conſeil, puiſqu'il mourut d'une *Débauche* qu'il avoit faite. Et combien n'a-t-on pas vû de Princes depuis lui qui ſe ſont fait gloire de l'imiter en ce point? Mais il eſt à croire que ce n'eſt pas de cette ſeule *Débauche* que

Boëce a voulu parler. L'impudicité exerce sur les Humains un empire, qui est bien plus étendu, & dont les suites sont souvent beaucoup plus cruelles que la mort même. On dit communément que les afreuses maladies qu'elle procure, n'ont été connues en Europe que depuis la découverte de l'Amérique, d'où les Espagnols les aiant rapportées en Italie, en infectèrent les femmes de Naples qui les communiquèrent aux François. Sans approfondir ce mystère d'iniquité, je remarquerai qu'Amytis fille de Xercès I. „aiant, dit Photius, contracté „par ses prostitutions une maladie incurable (c'étoit „apparemment une de celles dont il s'agit) le Me„decin Apollonides qui étoit du nombre de ses „amans, s'en étant apperçu, s'éloigna d'elle de peur „qu'elle ne la lui communiquât. Mais aiant été ar„rêté par ordre de cette infame Princesse, il fut en„terré tout vif„. Un Chirurgien François, qui est, je croi, M. Dunot, si son nom ne m'est échapé, publia, il y a quelques années, un Traité de son Art. Mais il n'avoit pas sans doute connoissance de ce que je viens de rapporter: Car il n'auroit pas soutenu sur le fondement d'une tradition populaire que cette maladie avoit été inconnue avant la découverte de l'Amérique, ni eu recours aux conjectures qu'il a avancées sur l'origine de ce mal, qui doit être, selon lui, particulier aux Antropophages à cause de la corruption que produit dans leur sang la chair humaine dont ils se nourrissent. Pour le prouver, il dit avoir fait manger de la chair de chien à un chien qui eut ensuite tous les symptômes du mal vénérien.

vénérien. Mais si cela étoit vrai, nécessairement il en seroit de même de tous les animaux qui mangeroient de la chair de leurs semblables. Or l'on peut peut assurer à M. Dunot que l'on a fait manger de la chair de canard toute crue à plusieurs canards sans qu'aucun d'eux ait eu le moindre des symptomes dont il parle.

(38) *Un pourceau qui se veautre dans la Bourbe.*] La comparaison que Boëce fait d'un Débauché à un *Pourceau* est d'autant plus juste, que si le premier est sujet aux vilaines maladies dont j'ai parlé dans la Note précédente, l'autre est aussi sujet au mal que l'on appelle *Ladrerie* & qui n'est peut être en son genre qu'une espece de mal venerien.

(39) *On est transformé en Bête.*] L'Histoire de Nabuchodonosor rapporte que ce Prince aiant vû en songe un arbre qui touchoit le Ciel de sa cime; qui couvroit la Terre de ses branches; & à l'ombre duquel les animaux se retiroient; mais qui fut coupé & couché par terre en un instant; Daniel lui expliqua ce songe du changement qui devoit arriver en sa personne. Il fut étrange & incroiable; car au moment que ce Monarque victorieux de toute l'Asie, admiroit la magnificence de Babylone, qu'il avoit rendue une des plus superbes villes du Monde, & qu'il se laissoit emporter à un mouvement déreglé d'orgüeil & de vanité, il fut *transformé en bœuf*; c'est à dire qu'il s'imagina fortement être tel, soit par une maladie qu'on nomme *Lycanthropie*, soit par un trouble de son imagination, causé

par la justice Divine. Il fut chassé de son palais, & errant pendant sept ans dans la campagne où il vivoit comme une *Bête* farouche. Après ce tems il recouvra l'usage de la raison & fut remis sur le Trône, reconnoissant par ce chatiment épouventable la puissance du vrai Dieu.

(40) *Sur la Plaine écumeuse.]* Expression poëtique qui signifie *la mer.*

(41) L'*Epoux de Pénélope avoit été poussé.*] *Pénélope*, fille d'Icare, avoit épousé *Ulysse* Roi d'Ithaque, petite Isle de la mer Jonienne, que l'on nomme aujourd'hui *Isola di Compare*. Ce Prince aimoit si passionement sa femme, qu'il fit semblant d'être fou pour ne pas aller à la guerre de Troie. Il temoigna sa feinte folie en labourant le sable sur le bord de la mer avec deux bêtes de differentes espèces, & y semant du Sel. Mais Palamède découvrit sa ruse, en jettant Télémaque fils d'*Ulysse* sur la ligne du sillon. *Ulysse* ne voulant pas blesser son fils, leva le soc de la charrue, & fit connoître par là qu'il n'étoit pas insensé. Ainsi il fut forcé d'aller à la guerre de Troie avec les autres Grecs, ausquels il rendit de grands services par sa prudence & par son industrie. En premier lieu il decouvrit Achille, qui étoit caché entre les filles de Lycomède, sous un habit de fille. Ensuite il obtint de Philoctète les fléches d'Hercule pour les porter au Siége de Troie. Il enleva par adresse les cendres de Laomédon, qui étoient conservées sous la porte Scée, l'une de celles de Troie. Il prit avec Diomède le Palladium

cet

cette ville. Enfin il tua Rhesus, Roi de Thrace, & enleva ses chevaux. Et toutes ces expeditions furent cause de la prise de Troie. Mais il occasionna la mort de Palaméde pour se venger de ce qu'il avoit découvert sa feinte. Après la mort d'Achille, il fut préferé à Ajax pour avoir ses armes: *Fortis que Viri tulit arma disertus.* Troie étant prise, il tua Orsilochus, fils d'Idoménée, Roi de Crète, qui lui disputoit sa part dans le butin. Il immola Polyxène sur le tombeau d'Achille, & fit mourir impitoiablement le petit Astyanax fils d'Hector. S'étant ensuite embarqué pour retourner en son païs, la tempête le jetta sur le rivage des Ciconiens, dont il pilla la contrée: Mais les habitans lui défirent plusieurs de ses gens. Delà il fut jetté par une autre tempête sur les côtes des Lotophages en Afrique, qui le reçurent fort humainement: mais il y laissa encore quelques uns de ses compagnons, qui aiant mangé du Lotos (c'est le fruit de l'alisier) oubliérent le souvenir & l'amour de leur patrie. Il passa dans l'Isle des Cyclopes, où il courut risque de sa vie. Etant entré avec douze de ses gens dans la grotte de Polyphême, ce Géant en mangea six. Mais *Ulysse* trouva moien de l'enyvrer, & de lui crever le seul œil qu'il avoit. Il vint ensuite en Eolie, où l'on dit qu'Eole lui donna les vents enfermés dans un outre; mais comme il approchoit d'Ithaque, ses compagnons croiant qu'il y avoit un Trésor renfermé dans cet outre, l'ouvrirent; & les vents en étant sortis, le remenèrent en Eolie. Eole ne l'aiant pas voulu recevoir, il fut jetté sur les côtes

des

des Lestrigons, peuple cruel, dont il quitta bientôt les terres, & vint au païs de Circé, où lui arriva l'aventure que Boëce raconte & qui a donné lieu à cette Note & aux suivantes.

(42) *Vers les bords enchantés de cette Isle fameuse.*] C'étoit un Promontoire du nom de Circé en Italie, qui avoit anciennement la figure d'une *Isle*, étant environné de la mer & des marais. Mais les Marais aiant été desséchés, ce Promontoire a été uni au Continent. C'est ce que dit Servius sur le III. Liv. de l'Enéide, en ces termes: *Qui nunc Circeius mons dicitur à Circe, aliquando ut Varro dicit, insula fuit, nondum siccatis paludibus quæ cum dividebant à continente.* Théophraste au Chap. 8. du V. Livre de son Histoire des Plantes, dit la même chose, & ajoute que cette *Isle* avoit 80. Stades de circuit, qui est encore celui du Mont *Circeius*. Ce Promontoire fut le dernier terme des navigations d'Ulysse vers le couchant.

(43) *Où regnoit l'infame Circé.*] Circé, dont les Poëtes parlent souvent, étoit, suivant eux, une fameuse Magicienne, qui avoit pour père le Soleil & pour mère Persa sœur d'Ætes, Roi de Colchos. Elle empoisonna le Roi des Sarmates son mari, & fut chassée par ses sujets qu'elle vouloit gouverner seule. Elle passa en Italie où elle fit sa demeure sur un Promontoire dont j'ai parlé dans la Note précedente.

(44) *Par les effets soudains d'un funeste bruvage, ou transformoit les corps, &c.*] Circé, disent les Poëtes, changea

changéa Scylla en monstre marin, parceque Glaucus lui préferoit cette Nymphe. Bochart croit que Circé n'a passé pour Magicienne & le païs des Latins pour être rempli d'herbes venimeuses, que parceque les Phéniciens ont donné à l'Italie le nom *Latin* qui signifie *Enchantement*. Mais pourquoi les Phéniciens ont-ils donné ce nom à l'Italie? C'est ce que Bochart n'explique point. Au reste ces prétendus enchantemens ne sont qu'exprimer la force contagieuse de la volupté, qui change les hommes en bêtes, lorsqu'ils en ont formé l'habitude. Cependant on croit qu'il y a des brûvages ou des charmes propres à inspirer de l'amour. Le Docteur Langius assûre avoir gueri un jeune homme, qui aiant mangé à quatre heures après midi la moitié d'un citron qu'il avoit reçu d'une femme, sentoit tous les jours à la même heure un amour empressé, qui le faisoit courir de côté & d'autre, pour la chercher & la voir. Cela lui duroit une heure; & comme il ne pouvoit se satisfaire à cause de l'absence de cette femme, son mal augmenta de jour en jour & le jetta dans un état pitoiable. Il peut y avoir des brûvages qui aient cet effet; mais il est difficile de croire qu'il y en ait qui inspirent de l'amour plutôt pour une personne que pour une autre.

(45) *De l'Aventurier Grèc les compagnons fidèles.*] Boëce dit que les Compagnons d'Ulysse furent métamorphosés en divers animaux: Mais d'autres Auteurs disent qu'ils furent tous changés en pourceaux. D'autres prétendent que Circé ne transforma que ceux

ceux qu'Ulysse lui députa en abordant à son Isle. D'autres enfin, comme Ovide au Liv. 14. de ses Métamorphoses, assurent que de tous ses Compagnons Euryloque fut le seul préservé de l'enchantement, parcequ'il ne voulut point goûter du brûvage de Circé. Mais on ajoute qu'Ulysse étant allé trouver cette Magicienne, l'épée à la main, l'obligea de rendre à ses compagnons leur forme naturelle.

(46) *Sous le hideux aspect d'un sauvage Pourceau.*] Voy. la Note précédente & la (38) ci dessus. Boëce parle cependant ici d'un Sanglier, mais ses inclinations sont les mêmes que celles du Pourceau domestique.

(47) *Etoit semblable au Lionceau*] Symbole des Débauchés que le vin & l'Amour rendent furieux & cruels.

(48) *Ceux ci changés en Loups.*] Symbole des Débauchés avides de bonne chère ou des voluptés.

(49) *Ceux là, grimpant aux toits, remplissoient les goutières, de leurs tristes miaulemens.*] Ces Compagnons d'Ulysse transformés en *Chats*, représentent les Debauchés à qui le Vin, & la complaisance pour l'objet de leur amour, font faire des actions téméraires, qu'ils deplorent ensuite.

(50) *Ulysse eut fait comme eux, si dans cette avanture.*] Il est impossible de concilier ici les Poëtes qui ont écrit l'aventure d'*Ulysse* & de Circé. Ulysse

selon eux, ne fut point enchanté par Circé; cependant il devint de ses amis, ou plutôt son amant; il demeura un an dans son païs, & eut d'elle deux fils nommés l'un Télégone, ou, suivant Hésiode, Agrius, & l'autre Latinus. C'est l'opinion qu'a suivi le célèbre Rousseau dans cette belle Cantate où il peint si élégamment le desespoir de Circé, après le départ de son cher Ulysse.

C'est ainsi qu'en secret sa douleur se déclare.
Mais bientôt de son art emploiant le secours,
Pour rappeller l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare,
Les Parques, Nemesis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate & l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre devorante aussitôt le consume.
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les Astres de la Nuit interrompent leur course,
Les Fleuves étonnés remontent vers leur source
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.
Sa voix redoutable
Trouble les Enfers:
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroiable
Couvre l'Univers.
La Terre tremblante
Frémit de terreur:

L'*Onde*

L'Onde turbulente
Mugit de Fureur:
La Lune sanglante
Recule d'horreur.
Dans le sein de la Mort les noirs enchantemens
Vont troubler le repos des Ombres:
Les Mânes effraiés quittent leurs monumens;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens;
Et les Vents échapés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.

(51) *Il n'eut contre le charme obtenu de Mercure.*] *Mercure*, fils de Jupiter & de Maia, étoit né en Arcadie sur le Mont Cyllene; & les Poëtes le font Messager des Dieux, lui donnant des aîles à son chapeau & à ses talons: c'est pourquoi Boëce le nomme *Numen Arcadis alitis*. Ils lui donnent aussi un caducée qu'il porte à la main, c'est à dire une verge entourée de deux serpens, avec laquelle ce Dieu appaisoit les discordes, & faisoit d'autres effets admirables.

(52) *Un souverain contrepoison.*] C'étoit une Plante nommée *Moly*, que Mercure donna à Ulysse pour se garantir des charmes de Circé. Cette Plante avoit une fleur blanche & une racine noire, suivant ces vers d'Ovide dans le 14. Liv. de ses Metamorphoses:

Pacifer huic dederat florem Cyllenius album,
Moly vocant superi, nigra radice tenetur.

Tum

Tutus eo, monitisque ſimul cœleſtibus intrat
Ille domum Circes.

(53) *Les ſupplices exercés avec rigueur pour punir après la mort.*] Boëce déſigne ici les peines, que les Damnés ſouffrent en Enfer. L'Enfer des Chrétiens eſt le lieu où les ames de ceux qui ſont morts dans l'impénitence, ſont retenues pour y ſouffrir un ſupplice éternel; & où les corps ſeront ſujets aux mêmes tourmens après la Réſurrection générale. Origène & quelques Grècs qui l'ont ſuivi, ont prétendu que ces peines ne ſeroient pas éternelles; mais cette opinion eſt généralement condamnée, même par les Grècs Schiſmatiques d'aujourd'hui, qui tous, auſſi bien que les Latins, croient unanimement que les prières des Fidèles ne peuvent tirer perſonne de l'Enfer: *In Inferno nulla eſt redemptio.* Les Juifs mettent l'Enfer au centre de la Terre; ils le croient ſous les Eaux & ſous les Montagnes; & y reconnoiſſent trois ſortes de peines, le *froid*, le *chaud* & le *trouble* ou le *déſeſpoir.* Comme il eſt dit en pluſieurs endroits de l'Evangile, que l'Enfer eſt dans *les Ténèbres extérieures où il y a des pleurs & des grincemens de dents*: Je m'étonne que perſonne ne ſe ſoit encore aviſé de placer l'Enfer hors du Globe immenſe de l'Univers, ſuppoſant que ce Globe ſoit environné de Tenèbres, différentes de ce qu'on appelle le Néant.

(54) *Les autres exercés avec clémence pour purifier.*] Boëce parle ici, non ſeulement en Chrétien, mais auſſi en Catholique Romain, des peines du *Purga-*

toire, où les ames expient après leur mort les péchés qui ne sont point mortels. Les Protestans ne sont pas d'accord sur ce point avec les Catholiques. Les Grècs & les autres peuples de l'Eglise Orientale nient aussi qu'il y ait un lieu appellé *Purgatoire*, & un feu réel qui tourmente les ames après leur separation du corps; mais ce n'est proprement qu'une dispute de mots, puisqu'il prient Dieu pour les morts de la même manière que les Catholiques Latins. A l'égard des Juifs, ils croient également un *Purgatoire*; car il y a chez eux une loi qui oblige les Enfans à reciter pour les ames de leurs parens une certaine prière appellée *Kadis*, afin de les tirer du *Purgatoire*. C'est ce qu'on peut voir dans leurs Livres des Rîtes, & dans la Synagogue Juive de Buxtorf. Cette prière ne se recite que pendant onze mois, parceque, suivant eux, il n'y a que les Juifs impies qui en restent douze dans le *Purgatoire*. Ils enseignent que quand on entonne le vendredi musicalement une certaine autre prière, toutes les ames sortent du *Purgatoire* pour aller chercher de l'eau, où elles se rafraichissent pendant quelque tems. C'est pourquoi les Rabins défendent sévérement d'épuiser toute l'eau qui est dans un puits, ou dans les creux de la Terre, de peur que quelque ame ne soit privée de ce soulagement, après lequel elle a soupiré pendant toute la semaine. Mais il est sensible qu'on ne voit rien de ces superstitions dans l'Ancien Testament; & qu'elles n'ont été introduites que par les Rabins qui y trouvent leur compte, parcequ'ils vendent des Indulgences au

Peuple

Peuple pour tirer du Purgatoire les ames de leurs proches. Il y avoit autrefois dans le Cimetière des Innocens à Paris une ancienne Epitaphe, à peu près conçue en ces termes :

C'il dont le corps dans ce charnier repose
En son vivant fut MATHURIN LA DOSE,
Natif de Reims, dedans Paris Frippier,
Et mieux famé que moult en ce métier.
Aussi vraiment sa bonne ame immortelle
En Paradis tout droit s'envola-t-elle ;
Non en Enfer où Méchans sont bonnis,
N'en Purgatoire où Pécheurs sont pugnis.
Mais à propos de ce grand Purgatoire,
En est-il un? Oui-dà : trédame : voire.

(55) *A ces Oiseaux qui voient clair la nuit.*] Ces Oiseaux sont le Hibou, le Chat-huant, la Choüette, &c. Les Poëtes feignent que les Dieux ont métamorphosé en ces oiseaux funestes, des scelerats qui prenoient le tems de la nuit pour commettre leurs crimes, ou qui avoient besoin de l'obscurité des ténèbres pour en cacher la honte. Ainsi ils ont dit qu'une fille du Roi Nyctеus, nommée Nyctimène, avoit été changée en Choüette pour avoir conçu un amour criminel pour son père & commis un inceste avec lui.

- - *Patrium temerasse cubile*
Nyctimenen? Avis illa quidem, sed conscia culpæ
Conspectum lucemque fugit, tenebrisque pudorem
Celat.

(57) *Si vous tournez votre esprit au Bien.]* Ainsi l'opinion de Boëce est que Dieu a créé l'Homme libre, afin, comme dit Hierocles, qu'abandonné à sa propre volonté il fit tout ce qui lui plairoit; „c'est à „dire que connoissant le Bien & le Mal, & la diffé„rence qu'il devoit mettre entre les choses honêtes „& les honteuses, entre les justes & les injustes, en „un mot entre la vertu & le vice, il s'en tint à ce qui „lui étoit bon & évitât ce qui lui étoit préjudiciable.

(57) *Vous trouveriez plus malheureux celui qui auroit fait le mal, que celui qui l'auroit souffert.]* Platon fait dire à Socrate dans le *Gorgias*: „Selon mon „opinion, ô Polus, celui qui fait tort à quelqu'un & „qui est injuste, est plus malheureux que les autres. „Mais il l'est encore davantage, si le mal qu'il a fait „reste impuni: & au contraire il l'est moins, s'il l'ex„pie par un chatiment devant les Dieux & devant „les hommes.

(58) *Il est vrai qu'aujourd'hui les Avocats font entendre le contraire.]* Dans l'état florissant de la République Romaine, la profession d'*Avocat* y fut en grande considération: mais au tems de Boëce ce n'étoit plus qu'un métier mercenaire & lucratif comme aujourd'hui.

(59) *Quel plaisir avez-vous d'exciter des debats & de vos propres mains d'abréger votre vie? Helas! ignorez vous, si c'est là votre envie, (Insensés!) que la mort vous poursuit à grands pas?]* Sénèque, que Boëce a imité en plusieurs de ses vers, avoit dit dans l'Hercule furieux:

Qui

Quid juvat durum properare fatum?
Omnis hæc magnis vaga turba terris
Ibit ad manes.

Et Tibulle au Liv. I. de ses Elegies:

Quis furor est atram bellis arcessere mortem?
Imminet & tacito clam venit illa pede.

(60) *Quoi pour les convertir, vous massacrez les gens!*] C'est ce que les Protestans reprochent aux Catholiques à l'occasion des sanglantes persécutions que ceux-ci leur ont faites, à la suscitation de la République Monachale.

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dévots?

(61) *Si quelqu'un de l'Astronomie.*] Voy. les Notes (10) & (12) du Liv. I. & la (76) du Liv. II.

(62) *Ira-t-il à l'Académie.*] Voy. la Note (8) du Liv. I.

(63) *N'ignorera t-il pas que les astres de l'Ourse.*] Nom de deux constellations appellées *la petite & la grande Ourse.* La *petite Ourse* est la plus proche du Pole Arctique auquel elle a donné ce nom, du mot grèc ἄρκτος qui signifie *Ourse.* Cette constellation est formée de sept Etoiles qui sont appellées *le Chariot.* La *grande Ourse*, qui selon Kepler, comprend cinquante six Etoiles, & trente cinq suivant Ptolomée, est une Constellation voisine de la premiere, mais qui a une situation con-

 traire.

traire. Elle a ſept Etoiles plus viſibles & brillantes, diſpoſées auſſi en chariot, dont l'une eſt de la troiſieme grandeur, & les ſix autres de la ſeconde.

(64) *Partent du Pole arctique en commençant leur courſe.]* Le *Pole Arctique* eſt le Pole ſeptentrional du Monde oppoſé au Pole meridional que l'on nomme le *Pole Antarctique.* Voy. la Note précedente.

(65) *Vous dira-t-il pourquoi le Bouvier glacial.]* Le *Bouvier* nommé par les Anciens *Bootes*, *Arcturus* & *Arctophylax*, eſt une étoile ſituée à la queue de la grande Ourſe, qu'elle ſuit à la façon d'un Bouvier ordinaire qui marche derrière ſon troupeau. Elle ſe leve le 1. de Septembre, ſe retire le 13. de mai & ne paroît jamais qu'elle n'amene quelque grêle ou tempête.

(66) *Si tardif à quitter le cercle Horizontal.]* On dit que le Bouvier ne ſe couche point comme les autres conſtellations; cequi a donné lieu aux Poëtes de feindre, qu'il habitoit le jour parmi les hommes, pour leur ſervir d'eſpion & rendre enſuite compte à Jupiter des parjures & des injuſtices qui ſe commettoient dans le trafic & la juſtice. Voy. la Note (27) du Liv. II.

(67) *Que Phœbus perdant ſa lumière.]* Boëce parle des *Eclipſes* de Soleil, qui ſe font lorſque la Lune ſe trouve diametralement entre le Soleil & la Terre. Voy. la Note (100) du Liv. II.

(68) Q

(68) *Que la Lune dans sa carrière.]* Voy. la Note (12) du Liv. I.

(69) *Paroîsse tout à coup s'éclipser à son tour.]* Les *Eclipses* de Lune arrivent lorsque la Terre se trouve entre le Soleil & la Lune.

(70) *C'est l'effet de ces corps dont le concours oblique en deux points opposés divise l'Ecliptique.]* Les Astronomes disent que le Soleil & la Lune, aussi bien que les autres astres, ont chacun leur *Orbite*, ou cercle dans lequel ils courent, & qui est plus ample ou plus étroit à mesure qu'il est eloigné du centre commun du système: Que comme ces *Orbites* ne sont pas dans le même plan avec l'*Ecliptique* & qu'elles l'entrecoupent en deux endroits diamétralement opposés; c'est en ces points d'interſection, qui se nomment *les nœuds* l'un *ascendant* & l'autre *descendant*: c'est, dis-je, en ces points ou tout près d'eux que la lumière du Soleil & celle de la Lune sont sujettes à s'éclipser. L'*Ecliptique* est un cercle qui passe par le milieu du Zodiaque & qui représente le chemin que fait le soleil dans son cours annuel.

(71) *Et l'Astronome habile en sait le tems certain.]* C'est une chose ordinaire aux Astronomes de nos jours de prédire les Eclipses au tems précis où elles doivent arriver. Les Chinois se croioient fort habiles en cette matiere avant l'arrivée des Missionaires Européens. Cependant il s'en falloit beaucoup qu'ils ne le fussent autant que ce derniers, comme ceux-

ci le prouvèrent. Ainsi il n'est pas étrange qu'en l'année 1097. avant J.C. c'est à dire 500 ans après l'Empereur Hoam-ti, qui passe chez les Chinois pour avoir perfectionné l'Astronomie, un autre Empereur, que Renaudot appelle Choukang & qui doit être le même que Ching ou Chim-vam, ait suivant cet Auteur, fait mourir les Astronomes Chinois, pour n'avoir pû prédire une Eclipse qui arriva en ce tems là. C. Sulpicius Gallus qui fut consul Romain avec M. Claudius Marcellus l'an 588. de Rome, 166. avant J. C. est le premier d'entre les Latins, suivant Pline, *Hist. natur. Lib.* 2. qui donna des raisons naturelles des *Eclipses* de Soleil & de Lune. Voici comment Tite-Live raconte la chose dans le XLIV. Liv. de son Histoire. » Sulpicius étant Tribun de la seconde Legion, fit assembler les soldats par la permission du Consul; & de peur qu'ils ne prissent à mauvais augure l'*Eclipse* de Lune qu'il savoit devoir arriver, il les avertit que la nuit suivante cet astre seroit éclipsé depuis deux heures jusqu'à quatre, & qu'on n'en devoit tirer aucun mauvais présage. La nuit du 3. au 4. de Septembre l'*Eclipse* arriva; & les soldats admirèrent la sagesse de Sulpicius, qu'ils regarderent comme divine.

(72) *Croïoit les détourner en frapant sur l'airain.*] Les Anciens avoient la superstition de faire de grands cris pendant les Eclipses; & les Romains de fraper sur des bassins d'airain, dans la persuasion où ils étoient de faire cesser par là les enchantemens qui causoient ces Eclipses.

(73) Quos

(73) *Qu'ont les Vents de troubler les mers.*] Boëce désigne ici précisément & uniquement le Vent *Corus*, c'est à dire, de Nord-Ouest, ou d'aval, ou de l'Occident d'Eté. Silius Italicus en décrit les effets dans ces vers.

Qualis ubi Ægæo surgente ad sidera Ponto
Per longum vasto Cori cum murmure fluctus
Suspensum in terras portat mare, frigida nautis
Corda tument: sonat ille procul, flataque tumescens
Curvatis pavidas transmittit Cycladas undis.

Voy. la Note (13) du Liv. I.

(74) *Nul n'est surpris de voir la neige.*] Voy. la Note (14) du Liv. I.

(75) *Ainsi dans l'ignorance.*] Toute cette Strophe a quelque rapport avec ces paroles de Quintilien dans sa 4. Declamation: *Paullatim hoc quod stupemus, animus ausus diligenter attendere, in arcana naturæ sacrum misit ingenium, & ex assiduis observationibus notisque redeuntibus latentium ratione collecta, pervenit ad causas. Miraris fatum hominis posse prædici? Defectiones syderum laboresque narrantur, nunciatur origo tempestatum, lassitudo ventorum, quod sydus immodicos solis ardores, quod severas mitiatur hiemes, quid significent sparsi longius crines, quid ardentius solito jubar, quid excussa flamma syderibus.*

S 5 (76) *Aussi*

(76) *Aux têtes de l'Hydre.*] L'*Hydre*, suivant la Fable, etoit un serpent d'eau, un monstre à sept têtes qui se rétiroit dans le marais Lernéen. Hercule combattant contre cet *Hydre*, voioit renaître deux têtes au lieu d'une qu'il avoit coupée: c'est pourquoi il y appliqua le feu, & par ce moien défit entierement ce monstre.

(77) *La Providence.*] Boëce parle ici en Métaphysicien de la Providence Divine, que les Paiens répréfentoient sous la figure d'une Dame Romaine qui tenoit un sceptre d'une main, & sembloit montrer de l'autre un globe posé à ses pieds, pour dire qu'elle gouvernoit le monde comme une bonne mere de famille.

(78) *C'est ce que les Anciens ont appellé le Destin.*] *Quid enim*, dit Minutius Felix, *aliud est fatum, quam quod de uno quoque nostrum Deus effatus est? qui cum possit præscire materiam promeritis & qualitatibus singulorum etiam fata determinat.*

(79) *Soit que l'ame.*] Boëce parle ici de l'*ame* du monde, suivant l'idée de Platon, qui dit dans ses Loix: „Lorsque vous prétendez que l'Ame gou-„verne toutes choses & qu'elle est repandue dans „tout ce qui est susceptible de mouvement: vous „devez nécessairement avouer que le Ciel même est „aussi gouverné par cette Ame.

(80) *Soit que to[...] la Nature ensemble.*] C'est l'opinion des Stoiciens que Boëce suit ici. Car Heraclite

raclite & Zenon avoient defini la nature du Destin, *une Raison répandue dans la nature de l'univers:* λόγον τȣ̃ Διὰ ȣ̓σίας οὗ παντὸς διηκοντα.

(81) *Les influences des Astres.]* Il semble que Boëce favorise ici l'*Astrologie judiciaire*, cet art aujourdhui si décrié. „La pluspart des hommes, dit „Pline au Liv. 2. de son hist. naturelle, font dépen„dre leur destinée des influences de l'*Astre* qui pré„sidoit à leur naissance. Cette opinion a fait un „grand progrès non seulement parmi le Peuple igno„rant, mais même parmi les Savans. Ceux qui ajoutent foi à cet art pretendu, pensent que toutes les étoiles sont comme autant de caractères différens qui suivant leurs diverses conjonctions forment des pronostics de ce qui doit arriver; & que le Firmament est comme un Livre céleste, où ceux qui ont le don d'y pouvoir lire, découvrent l'avenir. Les premiers qui ont donné cours à cette science sont les Chaldéens, dont quelques uns changèrent leur profession d'Astronomes en celle d'Astrologues. Leur nouvelle doctrine se répandit bientôt en Egypte & en Grèce, & depuis par tout le Monde, avec d'autant plus de facilité, que les Princes & les Rois s'en servirent utilement pour appuier leur politique; les Prêtres Idolatres, pour autoriser leurs superstitions; & les Historiens pour écrire au goût du vulgaire. Les savans combattent cette vaine science par une infinité de raisons très-fortes. Les deux jumeaux, Jacob & Esaü, dit St. Augustin, étoient nés sous une même constellation; & cependant leurs

leurs mœurs étoient dissemblables. Si l'Horoscope avoit lieu, il faudroit, comme remarque Cicéron, que tous ceux qui sont nés dans le même tems que Scipion l'Africain eussent eu les mêmes vertus & la même gloire; & que tous ceux qui périrent dans la bataille de Cannes, fussent nés sous une même constellation. Un Auteur de ce tems (Gadrois, *discours de l'influence des Astres*) ajoute qu'un flambeau allumé dans la chambre d'une femme qui accouche, doit beaucoup plus influer sur le corps d'un enfant que la Planète de Mars ou de Saturne. Ceux qui attribuent à la Canicule une chaleur maligne ne se trompent pas moins. Car, il faudroit que cette constellation fit sentir plus fortement de pareilles impressions sur les lieux où elle domine perpendiculairement, Cependant ces mêmes lieux qui sont au de là de l'Equateur ont l'Hyver tandis que nous avons les jours caniculaires; de sorte que les Astrologues de ce païs-la se moqueroient assurément s'ils entendoient dire que cette constellation produit la chaleur maligne que nous lui attribuons.

(82) *La puissance des Anges.*] L'ancienne Théologie enseigne que les *Anges* sont les Ministres de Dieu qu'il envoie pour avoir soin des choses d'ici-bas, & pour éxécuter ses ordres. Les Philosophes Paiens & sur tout les Platoniciens ont aussi cru qu'il y avoit des êtres spirituels au dessous de la souveraine Divinité, qui avoient part au gouvernement de l'univers. „Mais, me répondoit un homme à qui

j'alle

„j'alleguois ces témoignages, figurez-vous un Roi „qui pourroit du fond de son cabinet faire entendre „tacitement sa volonté dans toute l'étendue de ses „Etats. Auroit-il besoin du ministère d'un de ses „sujets pour le faire? Voila précisément l'état où se „trouve Dieu par rapport au gouvernement de l'u„nivers. S'il étoit vrai que voulant manifester sa „volonté il employât à cette fonction le ministère „des Anges, il s'ensuivroit que Dieu ne pourroit „la manifester que par ce moien, lors qu'il ne vou„droit pas le faire autrement. Donc Dieu ne „pourroit pas le faire par lui-même. Donc les An„ges pourroient ce que Dieu ne pourroit pas. „Mais comme il est certain que Dieu n'a besoin du „secours de personne pour pouvoir ce qu'il veut, il „en faut conclûre que l'on a fait injustice à sa puis„sance lors qu'on lui a prêté le ministère des Anges. „Il n'est pas surprenant que ceux qui ont donné un „corps à la Divinité; qui ont fixé son sejour dans „un certain lieu marqué; qui l'ont cru susceptible „de repentir, de colère, ou de vengeance; il n'est „pas surprenant que ceux là lui aient donné des ai„des pour accomplir les desseins de sa Providence.

(83) L'*Industrie des Démons.*] C'est une suite nécessaire que s'il y a des Anges, c'est à dire selon les Platoniciens de bons Génies, il doit y avoir en même tems des Démons ou des Génies malfaisans. „Mais, disoit la personne dont j'ai parlé dans la „Note précédente, Dieu n'aiant pas besoin du mi„nistère des Anges pour faire du bien aux hommes, „à plus

„à plus forte raison n'emploie-t-il pas celui des Dé„mons pour leur faire du mal, puisqu'il est im„possible qu'un Etre souverainement Bon leur don„ne ce pouvoir. Je sens que vous m'allez objecter „que Dieu permet que les hommes se fassent du „mal les uns aux autres, sans que pour cela il en „soit moins Bon. Mais je vous répondrai que si „l'ame est immortelle, il n'y a nulle comparaison „à faire entre cette puissance des hommes, & celle „que vous attribuez aux Demons; les premiers „l'exercant sur le corps & les derniers sur l'ame.„ De tout cela il concluoit qu'il n'y avoit point de Demons, tels qu'on nous les peint ordinairement. Mais l'Ecriture aiant decidé formellement le contraire, peut on douter qu'il n'y en ait? L'opinion des Rabbins est conforme à cette creance. Mais les uns soutiennent qu'ils sont spirituels, Dieu n'aiant pas eu le loisir de leur donner des corps parceque le sabbat commença dans le moment qu'il alloit leur en former. D'autres prétendent qu'ils sont corporels, capables de génération, & sujets à la mort. D'autres soutiennent qu'ils sont nés de la conjonction de Samnaël Prince des Démons avec Eve, avant qu'Adam la connut. D'autres enfin leur donnent pour pere Adam, & pour mere Lilith. Ils disent qu'Adam aiant été chassé du Paradis, demeura cent trente ans dans l'excommunication; que pendant tout ce tems les Anges mâles s'approchant d'Eve engendroient des Démons; & qu'Adam de son côté s'approchant des Demons femelles, engendroit aussi des Démons. Ainsi ce

ne

ne fut qu'après ce terme de 130. ans, qu'Adam commença à avoir des enfans de sa femme à son image & à sa ressemblance. Il faut avouer qu'après des autorités si convaincantes, il est bien difficile de révoquer en doute l'existence des Demons. Ceux qui en voudront d'autres preuves n'ont qu'à lire *la Doctrine Chrétienne du Cardinal Bellarmin.* Ils y verront entre autres cette épouvantable Histoire du Diable Rotisseur qui mit à la broche un méchant garnement pour s'être moqué de ses camarades qui disoient leurs graces après le repas. Que si ce livre ne les convainc pas encore, je les abandonne à leur incrédulité; & en ce cas je les renvoie aux Liv. 8. 9. & 10. de la Cité de Dieu de St. Augustin qui leur fera voir ce qu'un homme raisonnable peut penser des Démons, de la Magie & des Magiciens.

(84) *Fait mouvoir les Cieux.*] Voy. la Note (10) du Liv. I.

(85) *Et les Astres.* Voy. la Note (12) du Liv. I.

(86) *Entre les Elémens.*] Voy. la Note (99) du Liv. II.

(87) *Lucain*] *Marcus Annæus Lucanus.* Poëte né à Cordoue en Espagne le 3. de Novembre de l'an 39. de J. C. étoit neveu de Senèque le Philosophe. Entre les diverses Poësies qu'il composa, il écrivit un Poëme ou plustôt une Histoire en vers des guerres

res civiles entre César & Pompée. C'est le seul ouvrage qui nous soit resté de lui. Cet Auteur avoit, dit-on, le genie grand & élevé, mais peu juste; son style est enflé, & ses pensées fortes, mais souvent outrées. Néron lui fit couper les veines comme à Seneque l'an 65.

(88) *Notre Ami.*] La Philosophie semble faire entendre par ce mot, que Lucain n'étoit pas moins Philosophe que Poëte.

(89) *Dans sa Pharsale.*] C'est le titre du Poëme de Lucain dont j'ai parlé sous la Note (87). M. de Brébeuf en a donné sous ce titre une Traduction en vers François, que l'on regarde comme une excellente copie d'un très-mauvais original. Le titre de Pharsale a été donné à ce Poëme, à cause d'une ville de ce nom située en Thessalie & près de laquelle César remporta contre Pompée l'an 48. avant J. C. une celèbre victoire qui mit fin à la guerre civile que Lucain decrit dans son Poëme.

(90) *Le Ciel fut pour César & Caton pour Pompée.*] C'est la Traduction du dernier de ces quatre vers de Lucain au Liv. I. de sa Pharsale:

Nec quemquam jam ferre potest Cæsar-ve priorem,
Pompejus-ve parem. Quis justius induat arma?
Scire nefas; magno se judice quisque tuetur:
Victrix causa Deis placuit, sed victa Catoni.

Ce

C'est à dire littéralement „ Déja César ne peut plus „ souffrir de supérieur, ni Pompée, d'égal. Le„ quel des deux prend les armes avec plus de justice? „ C'est ce que je n'oserai décider: L'un & l'autre „ ont chacun de leur coté un Juge respectable: les „ Dieux ont été du parti du Vainqueur & Caton de „ celui du Vaincu. „ Voy. la Note (97) du Liv. II. sur la fin.

(91) *C'est ce qui a fait dire à quelqu'un qui avoit de plus nobles pensées que moi.*] Boëce parle ici d'un Théologien Chrétien dont il rapporte un vers Grec qui fait le sujet de la note suivante. Mais j'ignore avec tous les Interprètes de Boëçe, de qui il a voulu parler. Je soupçonne que c'est un Théologien, parceque la Théologie étant plus relevée que la Philosophie, c'est aussi par cette raison que la Philosophie parlant à Boëce lui dit les paroles qui sont à la tête de cette Note.

(92) *Formant du corps des Saints les sacrés édifices, l'union des vertus les préserve des vices.*] C'est ainsi que j'ai rendu ce vers grèc que rapporte Boëce. Ἀνδρὸς ἱεροῦ σῶμα δυνάμεις οἰκοδομοῦσι & qui signifie litteralement: *les vertus bâtissent le corps d'un homme sacré.* Mais le tour que j'ai donné à ce passage, le lie beaucoup mieux avec ce qui précede dans Boëce.

(93) *Une Fortune malconduite en a précipité d'autres dans les disgraces qu'ils méritoient.*] „ Ce sont ceux,

T „ comme

„comme dit Juvenal, que la Fortune élève au de
„ſus des autres hommes quand elle veut ſe diverti.

Quales ex humili magna ad faſtigia rerum
Extollit, quoties voluit Fortuna jocari.
Sat. III. v. 39.

On peut mettre de ce nombre Sejan cet indigne Favori de l'Empereur Tibère. „Helas! dit le mê„me Juvenal dans la Satire X. cet homme qui ne „reſpiroit que les biens, que la gloire, bâtiſſoit une „tour du haut de laquelle il tomba dans un préci„pice d'autant plus affreux, qu'elle étoit plus éle„vée.„ Tibère ne pouvant plus ſouffrir l'inſolence de cet ambitieux Favori, lui fit faire ſon procès par le Senat qui le fit arrêter, condamner & étrangler dans un même jour, le 18. Octobre de l'an 31 de J. C. A cet éxemple de Sejan je me diſpenſerai d'en joindre une infinité d'autres que l'hiſtoire ancienne & moderne me fourniroit, & je m'en diſpenſerai pour la raiſon que j'ai dite ſous la Note (43) du Liv. III.

(94) *Quel mortel oſeroit ſonder l'obſcurité de ces reſſorts ſecrets, qu'il ſait mettre en uſage.]* C'eſt ainſi que j'ai rendu ce vers grèc que Boëce cite, je crois d'après Homère: Ἀργαλέον δ' ἐμὲ ταῦτα θεὸν ὡς πάντ' ἀγορεύειν; & qui ſignifie à la lettre *il m'eſt difficile d'expliquer tout ce qui regarde la Divinité.* Cette penſée répond au dernier vers d'un Quatrain françois, dont je ne connois point l'Auteur; mais qu'un bon Père Capucin, qui me voit

voioit lire un jour avec attention dans le cloître de son couvent de S. Honoré à Paris, m'assûra gravement avoir été composé par le Diable, pour répondre à un homme qui vouloit savoir de sa Majesté Infernale, ce que c'étoit que Dieu. Voici le vers:

Pour dire ce qu'il est, il faut être lui même.

J'ai oublié les trois autres. Mais en voici de Manilius qui disent encore à peu près la même chose:

Ostendisse Deum nimis est: dedit ipse sibimet
Pondera: nec fas est rebus suspendere Mundum
Rebus enim major.

(95) *Que votre œuil jusqu'aux Cieux penètre.*] La Philosophie voulant conduire Boëce au Ciel, il n'est pas surprenant qu'elle lui en trace souvent le spectacle devant les yeux.

(96) Les *Astres sont toujours ce qu'ils étoient dabord.*] Voy. la Page 29. du Tome I. & la Note (12) du Liv. I.

(97) *Le Soleil est sujet à cette loi commune.*] Voy. de même.

(98) *N'a jamais empêché la Lune.*] Voy. de même.

(99) *Jamais du haut du Pole où l'on voit briller l'Ourse.*] Voy. la page 218. du Tome II. & les Notes (63) (64) (65) & (66) du Liv. IV.

(100) *De la nuit tous les soirs l'étoile avant cou-rière.]* Voy. la Page 29. du Tome I. & la Note 67. du Liv. I.

(101) *Dans le concours éxact de ces flambeaux célestes.]* Voy. la Page (29) du Tome II.

(102) *Un éternel amour les tient sans cesse unis.]* Voy. les Pages 149. & 150. du Tome I.

(103) *Du Zodiaque entier tous sujets sont bannis.]* Le *Zodiaque* est un cercle oblique que l'on représente dans la sphère, & qui contient les douze signes ou Constellations que le Soleil parcourt en 365. jours & près de six heures, la Lune en 27. jours & Saturne en 30. ans. Les douze signes du Zodiaque rangés suivant les saisons, en commençant par le mois de Mars, sont: Le *Belier*, le *Taureau*, les *Gemeaux*, pour le Printems: L'*Ecrevisse*, le *Lion*, la *Vierge*, pour l'Eté; La *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, pour l'Automne: Le *Capricorne*, le *Verseau*, les *Poissons*: pour l'Hiver. Ils sont compris dans ces deux vers Latins:

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

(104) *Qui dans cette union commune aux Elémens.]* Voy. les Pages 149. & 150. du Tome I. & la 47. du Tome II.

(105) *Par là l'Humidité cherche la Sécheresse.]* Voy. la Page 47. du Tome II.

(106) C

(106) *C'est par là qu'au Printems, de la naissante Flore.]* Voy. la Page 35. du Tome I. & la Note 74) du Liv. I.

(107) *Le folâtre Zephyr baisant l'amoureux sein.]* Voy. la Note (68) du Liv. I.

(108) *La Tulipe & l'Oeuillet, la Rose & le Jasmin.]* Boëce parle indistinctement de toutes les fleurs. Je me suis contenté d'en nommer quatre à peu près dans l'ordre qu'elles naissent. De ces quatre Fleurs la *Rose* est la seule dont les anciens Poëtes Latins ont parlé, parcequ'elles étoient peu connues chez eux. On remarque à l'égard des *Tulipes*, qu'on en a vû à Harlem en Hollande, des Oignons qui s'y sont vendus jusqu'à cinq mille florins. Le commerce n'en est plus si considerable aujourdhui.

(109) *C'est parlà qu'en Eté le Laboureur moissonne.]* Voy. les Pages 29. & 30. du Tom. I.

(110) *C'est aussi parlà qu'en Automne.]* Voy. la Page 35. du Tome I.

(111) *C'est parlà qu'en Hiver on entend dans les plaines.]* Voy. la Page 29. du Tome I.

(112) *Le soufle impetueux des mutins Aquilons.]* Voy. la Note (75) du Liv. I.

(113) *Qu'on voit glacer l'eau des Fontaines.]* Voy. la Note (14) du Liv. I.

(114) *Et de pluie & de neige inonder les vallons.]* Voy. la Page 8. du Tome I. & la Note (14) du Liv. I.

(115) *L'ordre de ces Saisons, leur suite successive*. Voy. la Page 29. du Tome I.

(116) *Reste seul immuable au plus caché des Cieux.*] Voy. plus haut la Note (6)

(117) *Il lui dicte sans cesse une équitable Loi.* Voy. les Pages 29. & 30. du Liv. I.

(118) *Par l'unanime accord d'un amour mutuel.* Voy. la Page 150. du Tome I.

(119) *Qu'un Guerrier plein de courage n'entend avec peine le bruit des armes.*] Cela est plus facile à dire qu'à faire. En effet quel est l'homme assez intrepide, pour voir la mort devant ses yeux & n'en ressentir pas quelque émotion? *Vincitur*, dit Ennodius dans le Panegyrique du Roi Theodoric, *vincitur humanæ mentis auctoritas prævisione discriminis, labascit fortium conscientia, quoties formidanda oculis ingeruntur.* Le Prince de Condé (Louis II.) l'un des plus grands Héros que la France ait eus, se trouvant l'an 1652. au combat du fauxbourg S. Antoine, fut tellement saisi d'effroi que ses chausses s'en ressentirent.

(120) *La vertu dans l'étymologie de son nom.*] *Vertu* tire son nom latin *virtus*, du mot *vires*, qui signifie *les forces*. C'est aussi de là que les Latins donnoient à l'homme le nom *Vir*, comme ayant plus de force que la femme; & qu'ils appelloient une Pucelle *virgo*, parcequ'ils supposoient qu'el-

loit avoir une fòrce virile, ou bien de la vertu pour conſerver ſon Pucelage.

(121) Le *brave Agamemnon, après dix ans de peine.*] *Agamemnon*, fils d'Atrée & d'Aërope, & époux de Clytemneſtre, étoit Roi de Mycènes & d'Argos. Il fut fait General de l'armée des Grècs dans leur expédition contre la ville de Troie dont le Siège dura dix ans.

(122) *Vengea ſur les Troiens l'enlévement d'Helène.*] *Helène*, fille de Jupiter & de Leda, étoit femme de Ménelaüs frère d'Agamemnon. Elle fut premièrement enlevée par Théſée, puis par Alexandre, autrement Paris, fils de Priam Roi de Troie. Ménelaüs Roi de Sparte & ſon frère Agamemnon, avec le ſecours des Princes Grècs, vengerent ce dernier rapt par la ruine de Troie. Paris aiant été tüé pendant le Siège, ſon frère Déiphobe épouſa Helène qui le fit tuer enſuite par ſon premier mari Menelaüs avec lequel elle retourna à Sparte.

(123) *Encore immola-t-on ſa fille auparavant.*] Les Grècs aiant pris le port d'Aulide pour le rendez-vous de leur armée, Agamemnon, chaſſa dans une forêt & tua un cerf qui appartenoit à Diane, ce qui facha tellement cette Déeſſe que pour s'en venger, elle retint la flote dans le port, en leur rendant la Mer & les vents contraires. L'oracle Calchas declara que la Déeſſe ne s'appaiſeroit point qu'on ne lui eût immolé une perſonne ſur laquelle le ſort tomberoit. Il tomba ſur Iphigenie fille d'Agamemnon.

non. Mais, dit-on, Diane en eut pitié, & substitua une Biche en sa place. Cependant Boëce suppose qu'elle fut réellement immolée. C'est aussi le sentiment de plusieurs autres Poëtes, entre autres de Properce dans ce vers: *Pro quâ mactata est Iphigenia mora*, & de Senèque dans son *Agamemnon*, où Clytemnestre dit: *Cruore ventos emimus & bellum nece.*

(124) *Pour appaiser Diane & Neptune & le Vent.*] *Diane*, suivant les Poëtes, est fille de Jupiter & de Latone, la Sœur d'Apollon, & la Déesse des Bois & de la Chasse. *Neptune*, fils de Saturne & d'Ops, est le Dieu de la Mer qui lui échut en partage, comme le Ciel à Jupiter & l'Enfer à Pluton. A l'égard des *Vents*, Voy. la Note (13) du Liv. I.

(125) *Le Concurrent d'Ajax, l'Epoux de Pénélope.*] Boëce parle d'*Ulysse*. Voy. la Note (41) ci-dessus. *Ajax*, fils de Telamon & grand Capitaine, étant au Siège de Troie, & aiant demandé les armes d'Achille qui avoit été tué, on les lui refusa pour les donner à *Ulysse*; ce qui rendit *Ajax* si furieux, qu'après avoir tué les troupeaux de l'armée, les prenant pour *Ulysse* & ses compagnons, il se perça lui-même de son épée.

(126) *Vit ses soldats broiés sous les dents du Cyclope.*] Les *Cyclopes*, suivant la Fable, étoient des Géans établis en Sicile près du mont Etna, & qui n'avoient qu'un œuil au milieu du front. *Polyphème*, l'un d'eux fils de Neptune & grand voleur de

per

profeſſion, eſt celui dont parle Boëce. Ulyſſe étant tombé entre ſes mains, ce Géant dévora deux de ſes compagnons. Mais le ruſé Grèc l'aiant enyvré, lui creva ſon œuil, & parla ſe ſauva avec le reſte de ſa troupe. *Monſtrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.* C'eſt le portrait que Virgile fait de ce *Cyclope* au III. Liv. de l'Eneide. Ulyſſe en ſe ſauvant laiſſa un de ſes compagnons, nommé Achemenide, qu'Enée reçut enſuite dans ſes vaiſſeaux. Voici dequelle manière M. de Segrais a rendu l'aventure d'Ulyſſe avec *Polyphème*, que Virgile fait raconter par Achemenide à Enée.

„ *Soldat infortuné du malheureux Ulïſſe,*
„ *J'ai ſuivi de ſon ſort le bizarre caprice,*
„ *Fuiant l'affreux Cyclope, un monſtre furieux,*
„ *Mes lâches compagnons m'ont laiſſé dans ces lieux,*
„ *M'ont ſeul abandonné dans ſa grotte ſanglante*
„ *D'un carnage nouveau ſans ceſſe dégoutante.*
„ *L'antre eſt vaſte & profond; & l'horrible Géant*
„ *Après le ſang humain à toute heure béant*
„ *Elève jusqu'au Ciel ſa tête formidable . . .*
„ *Farouche en ſes diſcours & plus terrible à voir,*
„ *Il boit des malheureux le ſang épais & noir*
„ *Il dévore leurs chairs, déchire leurs entrailles,*
„ *Je l'ai vû s'irriter, & contre les murailles,*
„ *Avec ſes grandes mains par d'horribles efforts*
„ *Froiſſer de deux ſoldats les miſérables corps:*
„ *Puis ſe roulant par terre, au milieu du carnage,*

„Tandis que dans leur ſang toute ſa grotte nage,
„Mordre leurs rouges chairs, étendu ſur le dos,
„Et ſous ſes noires dents faire bruire leurs os,
„Non certes ſans vengeance, & le prudent Ulyſſe
„N'oublia pas alors ſon ſubtil artifice.
„Sur les reſtes affreux de ſon cruel feſtin,
„Le monſtre s'aſſoupit abymé dans le vin:
„Et vomit en dormant la chair encor tremblante
„Parmi le vin qui ſort de ſa bouche ſanglante.
„Nous invoquons les Dieux, & rangés à l'entour
„D'un long arbre aiguiſé privons ſon œuil du jour,
„L'œuil ſeul que ſur le front lui cachoit ſa paupière
„Et ſemblable en grandeur à l'œuil de la lumière.
„Ainſi de nos amis nous vengeons le trépas . . .
A peine il a parlé que chacun triſte & blême
Voit mouvoir le grand corps du paſteur Polyphème;
Il paroît ſur le mont au milieu des troupeaux
Que ſuivant ſa coutume il mène au bord des eaux.
Monſtre terrible à voir, coloſſe affreux, énorme,
Et que ſon œuil crevé rend encor plus difforme.

(127) *Les longs Travaux d'Hercule, au Temple de Mémoire.]* Voy. la Note (65) du Liv. II.

(128) *En dépit de Junon.]* *Junon*, ſuivant la Fable, étoit la ſœur & la femme de Jupiter. Hercule étant un Bâtard de ce Dieu débauché, Junon, par jalouſie, lui envoia deux grands Serpens pour le

le faire perir dans le Berceau. Mais Hercule, tout jeune qu'il étoit, les écrasa entre ses mains.

(129) *D'étouffer un Géant sur les rivages Maures.]* Ce *Géant* est *Antée*, fils de Neptune & de la Terre. Il habitoit en Afrique. Quand il touchoit la Terre, il reprenoit ses forces. C'est pourquoi Hercule combattant contre lui, l'embrassa & le soutenant en l'air, l'étouffa ainsi, en le serrant étroitement.

(130) *De combattre un Dragon]* Les filles d'Hesperus, Roi d'Afrique, avoient un jardin dont les arbres portoient des pommes d'or, gardées par un *Dragon* qu'Hercule tua. Quoiqu'on puisse donner à cette Fable une interprétation allégorique, on pourroit demander, s'il y eut jamais effectivement des *Dragons*. Je répondrai à cela qu'il y en a, suivant les Naturalistes; mais qui ne sont autres que des serpens à qui l'on croit qu'un long âge donne des aîles. Quelques uns, sur le fondement peut-être de la Fable des Hespérides, ont dit qu'il y avoit en Afrique des *Dragons* volans, capables d'emporter un homme & un cheval. Vers le milieu du XIV. siècle, il s'en trouva un dans l'Isle de Rhodes, à ce qu'on prétend, qui se retiroit dans une caverne, d'où il infectoit l'air de son haleine & tuoit les hommes & les bêtes qu'il rencontroit: de sorte qu'il étoit défendu à tous les Chevaliers & Frères de l'ordre de St. Jean de Jerusalem, etablis alors dans cette Isle, de passer auprès de ce lieu, qui s'appelloit Maupas, sous peine d'être pri-

vés

vés de l'habit de la Religion. Ce *Dragon* étoit de la grosseur d'un cheval moien, & avoit à sa tête de serpent de longues oreilles couvertes d'une peau écaillée. Ses quatre jambes ressembloient à celles d'un crocodile: ses deux ailes étoient noires par dessus, & d'un jaune mêlé de verd par dessous; & sa queue faisoit plusieurs plis & retours sur son corps. Il couroit, battant de ses aîles, & jettant le feu par les yeux, avec un sifflement épouvantable. Un Chevalier, nommé Déodat ou Dieu-donné de Gozon, aiant entrepris de combattre ce monstre, s'en alla en Provence, où après avoir fait faire une figure parfaitement semblable au *Dragon*, il accoûtuma son cheval à l'approcher, & deux gros chiens à l'attaquer sans crainte. Ensuite il retourna à Rhodes, & aiant choisi son jour, il monta à cheval, accompagné de ses domestiques, dont un menoit ses deux chiens. Lorsqu'il fut sur un côteau proche Maupas, il y laissa ses gens, & leur commanda de le venir secourir, s'il étoit besoin; ou de s'enfuir s'ils le voioient vaincu & tué. Aussitôt étant armé de toutes pièces & aiant la lance en main, il avança vers la caverne avec ses deux chiens, & apperçut le *Dragon* qui venoit à lui, avec sa furie ordinaire. D'abord il lui porta un coup dans l'épaule, dont sa lance fut mise en pièces, sans offenser ce monstre à cause de la dureté de ses écailles: mais les deux chiens qui ne craignoient pas plus ce véritable *Dragon* que son fantôme, contre lequel on les avoit éxercés, l'assaillirent vivement, pour le prendre par le ventre, comme on les y avoit accoutu-

coutumés, & donnèrent le loisir au Chevalier de mettre pied à terre. Il approcha du monstre, lui plongea son épée sous la gorge, où la peau étoit plus tendre; & l'enfonçant toujours de plus en plus, il lui trancha le gosier. Le *Dragon* perdant ses forces avec son sang tomba mort, & renversa sous lui le brave Gozon. Ses gens accoururent aussitôt, & voiant le Dragon mort, ils relevèrent leur Maître, le rafraichirent de l'eau d'un ruisseau, & lui firent revenir ses esprits que la fatigue & la mauvaise odeur de l'animal avoient comme assoupis. Alors Gozon remonta à cheval & retourna victorieux à Rhodes, où il se présenta au Grand-Maître auquel il fit le recit de ce combat. Le Grand-Maître lui en témoigna de la joie: mais en loüant son courage, il blâma sa desobéissance; & pour observer la severité de la discipline, il le fit mettre en prison, & lui ôta l'habit. Cependant comme ce n'étoit qu'une formalité, peu de jours après il lui rendit l'habit avec la liberté. Voilà l'Histoire du Dragon de l'Isle de Rhodes, telle que les annales de l'ordre de Malte la rapportent, & que M. l'Abbé de Vertot l'a inserée dans l'Histoire qu'il a publiée de cet Ordre. Je sais qu'on l'en a blamé: mais assûrement je ne vois dans cette aventure aucune circonstance qui ne soit plus vraisemblable que celles qui se trouvent dans l'Histoire d'un autre *Dragon* que l'on dit avoir été tué dans le village de Dolomieu en Dauphiné l'an 1680. Cet autre Dragon qui étoit un Serpent volant avoit deux pas de long, & la grosseur au moins de la cuisse d'un homme,

la

la tête d'un chat, avec des oreilles de mulet, des aîles semblables à celles d'une chauvesouris, une arrête sur l'épine du dos, toute herissée de grands poils; & des écailles qui le couvroient par tout. Un Païsan, nommé Jacques Tirenet, qui le tua, dit-on, trouva dans sa tête une escarboucle dont l'éclat faisoit paroître tout cet animal en feu. Ceux qui ont inventé ce conte disent qu'une Dame de qui ce Païsan tenoit des terres à ferme, lui fit de grandes offres, ainsi que l'Evequé du Bellai, s'il vouloit lui donner cette pierre; mais qu'il nia fortement qu'il l'eut trouvée. Il n'y eut, ajoutent-ils, que le Seigneur de Belmont qui lui fit avouer la verité, & qui aiant vû l'escarboucle, lui en offrit 30. mille écus dans le dessein de la présenter au Roi. Le Païsan fit un billet par lequel il s'obligea de la livrer à ce prix; & le Seigneur de Belmont en donna avis à S. M. qui donna ses ordres pour conduire le Païsan à la Cour. Mais on assure qu'il ne s'y rendit point & que l'on n'y vit point cette escarboucle, dont les Jouailliers donnent ordinairement le nom aux plus gros & aux plus beaux rubis d'Orient. Ainsi qu'on juge delà le peu de fonds qu'il ya à faire sur une troisième Histoire d'une couleuvre d'où est venue l'escarboucle qui est en Espagne. Celui qui la tua, dit-on, n'osa se servir de fusil. Il se fit enfermer dans une machine de bois, en forme d'un grand tonneau, garnie en dehors de pointes de cloux, & sachant où cet animal se retiroit, il se fit rouler dessus. La couleuvre mourut; mais l'infection qui sortit de ses blessures empoisonna l'homme

dans

dans la machine. Ce recit renferme des absurdités évidentes. Car si d'autres que celui qui étoit renfermé dans la machine, la roulèrent sur l'animal; à quoi servoit celui qui étoit dans la machine? n'étoient ils pas plus exposés que lui à la fureur du monstre & à son infection? Tout cela fait voir que c'est une histoire inventée à plaisir.

(131) *De dompter les Centaures,*] Les *Centaures*, suivant la Fable, étoient des Monstres, moitié hommes & moitié chevaux, qui avoient été engendrés d'Ixion & d'une Nuée. Voy, la Note (117) du Liv. III. On ajoute qu'ils furent vaincus par Hercule qui les chassa de Thessalie. On croit que cette Fable des *Centaures* vient de ce que les Peuples de Thessalie ont été les premiers qui aient su dompter des Chevaux.

(132) *De percer de ses traits les trois monstres allés.*] Ces monstres selon quelques uns sont les *Harpyes* de la Fable, que les Poëtes font filles de Typhon & de la Terre, & qu'ils représentent avec un visage de femme, des mains crochues & des ailes. Ils en nomment trois: *Aëllo*, *Ocypete* & *Celeno*, mais on croit que ces *Harpyes* n'étoient autre chose que des *Sauterelles*, comme il a été prouvé dans le premier tome de la *Bibliothèque Universelle.*

(133) *Dont les bords du Stymphale étoient alors souillés.*] Les Harpyes ou Sauterelles dont j'ai parlé dans la Note précedente, paroissent cependant diffé-

différentes, des monstres qui habitoient les bords du lac *Stymphale* en Arcadie; parceque les *Harpyes* habitoient dans les Isles *Strophades* & qu'elles furent défaites non par Hercule, mais par Calais & Zethès. Les *Stymphalides* étoient certains oiseaux d'une grosseur si extraordinaire que quand ils voloient, leurs aîles ôtoient la clarté du soleil. Ils ne vivoient que de chair humaine; & Hercule, par l'entremise de Minerve, les chassa de l'Arcadie au bruit des Cymbales.

(134) *De faire par le feu périr l'Hydre de Lerne.*] Voy. ci-dessus la Note (76).

(135) *De forcer de Cacus la profonde caverne.*] *Cacus*, fils de Vulcain, se retiroit proche le Mont Aventin, en Italie. C'étoit un insigne voleur, qui traînoit les bœufs à reculons dans sa Caverne: mais Hercule découvrit sa ruse, & le tua. On feint qu'il jettoit feu & flamme par la bouche.

(136) *Dans les bois Néméens d'égorger un Lion.*] Il y avoit, dit-on, dans la forêt de *Némée* en Achaïe un *Lion* d'excessive grandeur qu'Hercule tua & dont il prit la depouille pour s'en couvrir. On ajoute que Jupiter mit ce *Lion* dans le Ciel au nombre des Constellations; & qu'à cause de cette victoire d'Hercule on institua des jeux en son honneur, dans la foret de *Némée*.

(137) *D'enlever les Troupeaux du Triple-Geryon.*] On feint que *Geryon*, Roi d'Espagne, avoit trois corps

corps, soit parcequ'il commandoit sur les trois Isles, appellées Majorque, Minorque & Ebuse, soit, comme quelques uns disent, qu'il y eut trois frères de ce nom, si parfaitement unis qu'ils sembloient n'avoir qu'une ame en trois corps. Hercule les aiant tués emmena leurs bœufs en Grèce. Cette Fable a pour fondement une Tradition Phénicienne qui porte qu'Hercule étant descendu dans l'Isle de Gadis, aujourdhui Cadix, fut attaqué par trois troupes des habitans qu'il défit: ce que les Phéniciens expriment en ces termes, *Hacche thabath resche Geryon*, c'est à dire mot pour mot, *il défit les trois têtes de leurs habitans.* Mais en prenant le dernier mot pour un nom propre, on a traduit mal à propos, *il défit ou tua les trois têtes de Geryon.*

(138) *Au détroit de Gadis de planter des colomnes.*] Hercule, dit la Fable, aiant défait Geryon, éleva sur le rivage occidental de l'Isle de *Gadis* deux *colomnes* avec cette inscription, *non plus ultra*, parcequ'étant venu jusqu'à ce lieu là, il crut qu'il n'y avoit plus de terres vers le couchant. D'autres disent que ces *colomnes* sont de grands monceaux de pierres qui se sont tellement affermis & accrus avec le tems qu'ils se voient de fort loin. Mais les anciens Géographes & Historiens ont donné le nom de *Colonnes d'Hercule* aux deux montagnes de Calpé & d'Abyla qui forment le détroit de *Cadix* ou de Gibraltar, l'un du coté de l'Europe dans l'Andalousie, l'autre du coté de l'Afrique au païs de Tanger en Barbarie.

(139) *D'aller au Tanaïs vaincre les Amazones.* Le

Tanaïs ou *Don* eſt un Fleuve de Moſcovie, qui ſépare l'Europe de l'Aſie. Les Grècs ont connu des nations de femmes guerrières qui habitoient aux environs de ce fleuve & de celui de *Thermodon* en Cappadoce. Elles étoient Scythes d'origine. On dit qu'elles n'avoient point d'hommes dans leur Roiaume, mais que pour avoir de la poſtérité elles recherchoient l'alliance de leurs voiſins: ſi elles avoient des garçons elles les tuoient, ne gardant que les filles à qui elles brûloient la mammelle droite pour mieux tirer en combattant. *Amazone* ſignifie en Grèc *ſans mammelle*, de ἀ & μαζός.

(140) *De partager un Fleuve & de lui mettre un frein.* Ce *fleuve* eſt l'*Acheloüs*, rivière de la Grèce, qui prend ſa ſource au pied du mont Pindus en Theſſalie. Cette riviere inondoit ſouvent tout le païs; mais Hercule arrêta ſon impetuoſité par des digues & des canaux.

(141) *D'attraper en courant la Biche au pied d'airain.*] Hercule fit, dit-on, cet exploit ſur le mont Ménale en Arcadie.

(142) *De ſaiſir tout vivant ſur le Mont Erymante.*] Montagne d'Arcadie qui s'appelle aujourd'hui *Dimizana*, & qui abonde en ſangliers.

(143) *Ce fameux ſanglier à la gueule écumante.*] Hercule, dit-on, ſe rendit maitre de ce *Sanglier* qui ravageoit tout le païs & le porta tout vivant ſur ſes épaules à Euryſthée Roi de Mycènes, par les ordres

duquel

duquel il avoit entrepris cet exploit. Polyene le Macédonien qui fut sous le II. Siècle de J. C. Auteur d'un *Recueil de Stratagèmes* qu'il dédia aux Empereurs Antonin & Verus, dit dans le Liv. I. de cet ouvrage, qu'Hercule fut obligé d'emploier la ruse pour se tirer d'affaire en cette occasion. „Ce Heros, dit-il, craig„nant la force du *Sanglier d'Erymante*, le prit par adres„se. L'animal dormoit dans un vallon rempli de nei„ge: Hercule du haut de la montagne lui jetta plu„sieurs pierres qui l'eveillerent & le mirent en fu„reur. S'étant donc levé, il s'élança à travers la nei„ge; & Hercule l'y voiant engagé, le prit aisément.

(144) *De jetter Diomède étranglé par sa main,*] *Diomède*, Roi de Thrace, nourrissoit ses chevaux de chair humaine. Hercule le fit mourir & le donna à manger à ses mêmes chevaux.

(145) *Il fut chercher Théfée au centre du Tartare.*] *Thésée*, fils d'Ægée, Roi d'Athènes. Il fit prisonnière Hippolyte, Reine des Amazones. Il tua le Minotaure par l'adresse d'Ariadne qu'il quitta ensuite. Il alla aux Enfers avec son ami Pirithoüs, pour ravir Proserpine, mais il y fut retenu captif jusqu'à ce qu'Hercule le délivra.

(146) *Il osa, l'en tirant, rompre les triples fers, qui retenoient Cerbère aux portes des Enfers.*] Voy. ce qui a été dit de ce chien fabuleux des Enfers sous la Note (113) du Liv. III. Hercule, dit-on, l'émmena avec lui en delivrant Thesée, & s'en fit suivre.

(147) *Ses robustes épaules soutinrent sans plier le fardeau de deux Poles.*] Hercule porta, dit-on, le Ciel l'espace d'un jour pour soulager Atlas, qui suivant les Poëtes, avoit cette fonction, avant qu'il eût été changé en cette montagne de son nom qui semble soutenir le ciel par sa hauteur. Mais, suivant l'Histoire, Atlas étoit un Roi de Mauritanie, très-savant dans l'Astronomie.

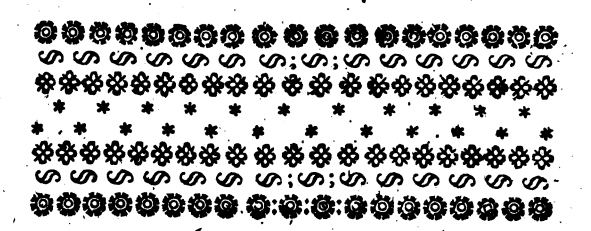
(148) *Elevez-vous aux Cieux à l'exemple d'Alcide.*] *Alcide* est un nom que l'on a donné à Hercule à cause de sa force, étant tiré du mot grèc Ἀλκὴ, *force.*

(149) *Si vous n'imitez ses travaux.*] Ceux qui voudront connoître tous les *Travaux d'Hercule*, les trouveront rassemblés sous la Note (65) du Liv. II. A l'égard de l'exhortation que Boëce par la bouche de la Philosophe fait ici aux hommes courageux, de mériter le Ciel en imitant les *Travaux* de ce Héros fabuleux, il est sensible que ces paroles sont allégoriques.

Mais Boëce en MASSON discret,
Sous cette feinte allégorie,
A parlé du TRAVAIL secret
De l'antique MASSONNERIE.
Heureux qui prendroit nos leçons!
On peut le dire sans scrupule:
Le seul TRAVAIL des FRANCS-MASSONS
Vaut bien tous les Travaux d'Hercule.

FIN DES REMARQUES SUR LE QUATRIEME LIVRE.

LA



LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

LIVRE CINQUIEME.

Dans lequel on explique ce que c'est que le Hazard; s'il y a un Libre Arbitre; quel est l'ordre de la Providence, & l'enchainement du Destin dans l'univers. On y prouve ensuite que la Prescience de Dieu n'ôte point à l'Homme sa liberté.

LA Philosophie aiant achevé ce discours, avoit envie de m'entretenir d'autres choses. Je la prévins & pour

lui donner lieu de poursuivre la conversation que nous avions commencée, je lui dis.

BOËCE.

Vos exhortations sont assurément justes & très-dignes de vous. Mais j'éprouve réellement à l'heure qu'il est, combien vous avez eu raison de me dire que la Question de la Providence en renfermoit beaucoup d'autres. Par éxemple, je suis curieux de savoir, si vous pensez qu'il y ait un hazard, & ce que vous croiez que ce soit.

LA PHILOSOPHIE.

Je me hâte de m'acquiter avec vous de ce que je vous ai promis, & de vous ouvrir entièrement la route qui vous conduira en votre Patrie. Cependant les Questions que vous venez de me faire, quoiqu'utiles en elles-mêmes, sont un peu détournées de notre chemin ; & il est à craindre qu'en prenant un si long détour, vous ne soiez trop fatigué pour fournir le reste de votre course.

BOECE

BOËCE.

Ne le craignez point: Le plaisir que j'ai d'apprendre une chose qui m'est agréable me tient lieu de repos. D'ailleurs comme ces Questions ont de la connexité avec votre sujet, dès que vous me les aurez expliquées, il vous sera facile de me convaincre du reste.

LA PHILOSOPHIE.

Je veux bien avoir cette complaisance pour vous, puisque vous m'en priez avec tant d'instance. Voici donc ce que je puis vous dire là-dessus.

Si l'on définit le Hazard, *un événement produit par un mouvement qui se fait sans dessein, & sans nulle coopération de causes*: je soutiens qu'un tel Hazard n'est rien, & que son nom est un terme vain, qui n'a point une signification réelle. Car est-il possible que Dieu contenant toutes choses dans l'ordre, il y en ait quelqu'une qui se fasse sans dessein & sans cause? Rien ne se fait de rien (1). C'est une maxime que personne n'a jamais conte-

ftée, quoiqu'elle ne foit véritable que par rapport à la matière, c'eft à dire, à la nature de toutes les formes créées, & nullement à l'égard de leur caufe efficiente. Que fi une chofe pouvoit naître fans la coopération d'aucune caufe, il eft évident qu'elle naîtroit de rien. Mais puifque cela n'eft pas poffible, il eft par conféquent de toute impoffibilité que le Hazard foit tel que nous l'avons défini tout à l'heure.

BOËCE.

Quoi donc! n'y a-t-il rien qu'on puiffe avec raifon qualifier du terme de *Hazard* ou de *cas fortuit*? Il fe peut faire que le vulgaire ne fache pas à quoi ces dénominations conviennent; mais conviennent-elles à quelque chofe?

LA PHILOSOPHIE.

Mon Difciple Ariftote (2) a expliqué cette Queftion dans fa Phyfique (3), avec autant de précifion que de vraifemblance.

BOËCE.

De quelle manière l'a-t-il fait?

LA

LA PHILOSOPHIE.

„Toutes les fois, dit-il, qu'une chose „est faite dans une vûe, & que par cer„taines causes il arrive autre chose que „ce qu'on s'étoit proposé, on donne à „cela le nom de Hazard. Par éxemple, „supposons que quelqu'un labourant la „terre, à dessein de cultiver son champ, „y trouve un Trésor caché. Il croit „que cela est arrivé par un pur hazard. „Cependant cela ne s'est point fait de „rien. Il y a eu des causes particuliè„res dont le concours imprévû & inopiné „a produit cet événement. En effet si „le Maitre du champ ne l'avoit pas la„bouré, & que le Maitre du Trésor ne „l'y eut pas enterré, ce Trésor n'auroit „pas été découvert.„ Ce sont donc là les causes de cet événement fortuit qui a été produit par leur concours, sans que l'intention humaine y ait eu part. Car ce n'étoit le dessein, ni de celui qui avoit caché ce Trésor, ni de celui qui labouroit ce champ, que cette découverte se fit. Mais comme j'ai dit, celui

ci aiant labouré, pareeque cela lui étoit convenable, a concouru à faire la découverte de ce que l'autre avoit caché. On peut donc définir le Hazard, *un évenement imprévû que produit un concours de causes, dans une action faite pour quelque vûe.* Or le concours des causes est l'effet de cet ordre nécessaire qui étant émané de la source de la Providence, détermine toutes choses aux tems & aux lieux qui leur sont propres.

* * *

Au pied du mont Taurus, (4) voisin des champs du Parthe, (5)
L'Euphrate est joint au Tigre & bientôt s'en écarte (6)
Mais lorsque du premier les deux bras tortueux
Viennent se réunir au Tigre impétueux;
Les vaisseaux dispersés dans leurs lits navigables,
Les Arbres arrachés, & flotans sur leurs sables,
Se rassemblant enfin après mille détours,
De ces Fleuves fameux suivent le nouveau cours.
Le suivent. Et pourquoi? d'où vient qu'ils se rejoignent?
D'où vient qu'auparavant dans leur route ils s'éloignent?
C'est qu'étant sur les flots, ils en suivent la loi.
Cette loi, direz-vous, en quoi gît-elle? En quoi?

C'est

C'eſt que tout corps fluant, tel qu'une eau qui ſerpente,
Obéit au terrain, qui l'entraine en ſa pente. (7)
Ainſi dans tous les cas que le Hazard produit,
Certain ordre le guide, & cet ordre il le ſuit.

* * *

BOËCE.

J'y fais réflexion, & je conviens que ce que vous dites eſt vrai. Mais dans cet enchainement de Cauſes indiſſolubles, pouvons nous conſerver notre Libre Arbitre? cette chaine fatale n'aſſervit-elle pas les mouvemens de l'eſprit humain?

LA PHILOSOPHIE.

Il n'eſt point d'Etre raiſonnable, qui n'ait ſon Libre Arbitre. Car tout Etre qui a naturellement la faculté d'uſer de la Raiſon, eſt doué d'un jugement avec lequel il fait un juſte diſcernement de chaque choſe. Il reconnoît donc par lui-même ce qu'il doit rechercher ou éviter. Or quiconque juge qu'une choſe eſt déſirable, la déſire, comme il fuit tout ce qu'il croit devoir fuir. Ainſi tout

tout Etre raisonnable a de lui même la Liberté de vouloir & de ne vouloir pas. Mais cette Liberté n'est pas égale dans tous les Etres. Les Substances Céle-stes qui sont au dessus de nous, ont un jugement éclairé, une volonté incorrup-tible, & un pouvoir efficace d'accomplir leurs désirs. A l'égard de l'Homme, son ame est aussi véritablement libre; mais elle l'est d'autant plus qu'elle reste dans la contemplation de la Divinité: de sorte qu'elle l'est moins, en tombant dans un corps (8); encore moins étant emprisonnée dans ce même corps terre-stre; & qu'elle est enfin réduite à une extrême servitude, lorsqu'abandonnée aux vices, elle est entierement déchue de la possession de sa Raison naturelle. Car elle ne peut détourner les yeux de la clarté dont brille la Verité Suprême, pour les fixer ici bas sur les tenèbres qui couvrent la terre, qu'aussitôt elle ne se sente environnée du voile de l'ignorance, & troublée par des passions funestes qui en font leur esclave dès qu'elle s'y livre: & ainsi sa propre liberté en quelque ma-

nière

nière devient la ſource de ſa ſervitude. Cependant l'œuil de la Providence le voit, lui qui prévoit tout éternellement; & cette même Providence place toutes les choſes qu'Elle a prédeſtinées, ſelon que chacune mérite. (9) *Elle voit tout, Elle entend tout.*

* * *

La Muſe immortelle d'Homère (10)
A chanté jadis en ſes vers,
L'Aſtre éclairant de ſa lumière
L'immenſité de l'Univers: (11)
Cependant ce Flambeau du Monde
Au ſein de la Terre profonde
Jamais n'éclaira les Enfers (12)
Ni jamais au travers de l'onde
Il n'entrevit le fond des Mers.

* * *

Il n'en eſt pas ainſi du Maître
Qui créa tout par ſa Bonté:
Du haut des Cieux, ſon œil penètre
Dans la plus ſombre obſcurité.
Le paſſé, le préſent qui paſſe,
L'avenir qui prendra ſa place,
L'immenſité du tems, du lieu:
DIEU ſeul voit tout, & tout embraſſe,
Ainſi le vrai Soleil, c'eſt DIEU. (13)

BOECE.

BOECE.

Me voici maintenant dans des difficultés plus grandes que les premières.

LA PHILOSOPHIE.

En quoi consistent-elles? je m'en doute.

BOECE.

(14) Il me paroît impossible d'accorder la Préscience universelle de Dieu avec le Libre arbitre de l'Homme. Car si Dieu prévoit tout, & que sa prévision soit invariable, il est nécessaire que tout ce qu'il a prévu devoir arriver, arrive. C'est pourquoi s'il a prévû de toute éternité, non seulement les actions des hommes, mais même leurs desseins & leurs volontés, il n'y a plus de Libre Arbitre; puisqu'ils ne peuvent faire aucune action, ni avoir d'autre volonté, que celles qu'a prévu sa Providence infaillible. En effet si les choses peuvent arriver autrement qu'elles n'ont été prévûes, la Préscience de l'avenir ne sera point constante; elle ne sera plus qu'une opinion incertaine: mais je juge que c'est un crime d'avoir une telle

idé

idée de Dieu. Je n'approuve point aussi la raison que quelques uns apportent pour résoudre cette question. „ Les choses, disent-ils, n'arrivent point, „ parceque la Divine Providence a pré- „ vû qu'elles arriveroient; mais, plustôt „ au contraire, parcequ'elles doivent ar- „ river, la Providence ne les peut point „ ignorer. „ Or, par ce raisonnement, ils tombent dans une contrariété manifeste. Car il n'est pas nécessaire que les choses qui sont prévûes, arrivent; & cependant il est nécessaire que les choses qui doivent arriver, soient prévûes: comme si l'on étoit en peine de savoir, si la Préscience produit la nécessité de ce qui doit arriver; ou si la nécessité de ce qui doit arriver, produit la Préscience. Mais il est question de démontrer, que quelque soit l'ordre des causes, l'événement de ce qui a été prévû, est necessaire, & cependant que cette Préscience n'est pas la cause nécessitante de ce qui arrive. J'expliquerai ma pensée par un éxemple: Si quelqu'un est assis, l'opinion qu'on a qu'il est assis, est nécessairement

ment

ment véritable. Mais retournant la phrase, si cette opinion est véritable, parcequ'il est assis; nécessairement il est assis. Dans les deux sens, il y a donc de la nécessité, que l'un soit assis & l'autre véritable. On n'est pas cependant assis, parceque l'opinion en est véritable; mais plustôt cette opinion est véritable, parceque l'action d'être assis l'a précedée. Ainsi quoique la vérité de l'opinion soit l'effet de l'action d'être assis, il y a cependant dans l'une & dans l'autre une nécessité commune. Il faut, ce me semble, emploier le même raisonnement à l'égard de la Présciende de Dieu & de ce qui doit arriver. Car quoique les choses soient prévûes, parcequ'elles doivent arriver; elles n'arrivent pas pourtant parcequ'elles sont prévûes; & neanmoins il est nécessaire que ce qui doit arriver, soit prévû de Dieu, & que ce qui est prévû, arrive. Mais cela seul est suffisant pour détruire toute idée de Libre arbitre. Il reste à faire voir combien il est absurde d'attribuer la cause de la Présciende éternelle de Dieu à l'événemen[t]

nement des choſes temporelles. En effet ſi l'on penſe que Dieu prévoie l'avenir, parcequ'il doit arriver; n'eſt-ce pas comme ſi l'on diſoit que le paſſé eſt la cauſe de ſa ſouveraine Préſçience? Outre cela, comme il eſt neceſſaire, quand je ſais qu'une choſe eſt, qu'elle ſoit réellement: de même ſi je connois qu'une choſe doive arriver, il eſt néceſſaire auſſi qu'elle arrive. Ainſi tout ce qui eſt prévû, doit indiſpenſablement arriver. Enfin ſi quelqu'un juge d'une choſe differemment de ce qu'elle eſt, il faut qu'il ne la connoiſſe point, & qu'il n'en ait qu'une fauſſe opinion, fort-éloignée d'une véritable connoiſſance. C'eſt pourquoi ſi une choſe doit arriver, de manière que l'événement n'en ſoit ni certain ni néceſſaire; comment peut-on prévoir qu'elle arrivera? car dès que la connoiſſance qu'on a, n'eſt point ſuſceptible d'incertitude, une choſe que l'on conçoit, ne peut être autrement qu'elle n'eſt conçue. Ainſi pour que cette connoiſſance ſoit sûre, il eſt néceſſaire qu'une choſe ſoit telle qu'elle eſt conçue.

X Mais

Mais comment Dieu prévoit-il les choses qui doivent arriver, si elles sont incertaines? S'il juge qu'elles doivent arriver, & qu'il soit possible qu'elles n'arrivent pas; il se trompe: ce qu'on ne peut, ni penser, ni dire de Dieu, sans blasphême. Si au contraire il prévoit qu'elles arriveront, parcequ'elles arrivent; de manière qu'il connoisse qu'elles puissent arriver ou n'arriver pas: quelle Préscience est-ce là, qui ne conçoit rien de certain, rien d'immuable? Ne la peut-on pas comparer à ce ridicule oracle de Tyrésias? (15)

Tout ce que je dirai doit être ou n'être pas. (16)

En quoi aussi cette Préscience de Dieu est-elle au dessus de l'opinion des hommes, s'il juge avec incertitude, comme eux, d'une chose dont l'événement n'est point assuré? Que s'il ne peut y avoir rien d'incertain dans celui qui est la source de toute certitude: tout ce qu'il a prévû constamment devoir arriver, ne peut qu'avoir un événement certain. D'où il s'ensuit qu'il n'y a aucune

cune Liberté dans les desseins ni dans les actions des hommes, dont l'événement est déterminé par la Préscience de Dieu qui prévoit tout d'une manière infaillible. Mais cela posé, quels inconvéniens n'en resultent-ils pas dans le Monde? Car envain récompense-t-on les Bons ou punit-on les Méchans, dès que les uns & les autres sont privés de leur Liberté, & que la volonté n'a point de part aux mouvemens de leur ame. Ces récompenses & ces punitions que l'on regarde aujourd'hui comme des choses très-raisonnables, en seroient de fort-injustes, puisque les Méchans ou les Bons ne pourroient pas volontairement changer, & qu'ils ne seroient tels que par la fatale contrainte d'une nécessité certaine. Il n'y auroit plus de vices; il n'y auroit plus de vertus: ou plustôt leur mélange monstrueux produiroit une afreuse confusion: Idée la plus impie qui puisse entrer dans l'esprit humain: Car il faudroit conclure de ces principes extravagans, que la Préscience de Dieu disposant & nécessitant tout ce

 qui

qui arrive, ſans que l'homme puiſſe rien de lui même, nos propres vices doivent être rapportés à Dieu, lui qui eſt l'auteur de toutes les vertus & de tous les biens. Donc, il ne faudroit plus, ni le prier, ni en eſpérer rien. En effet à quoi ſerviroient ces eſpérances ou ces prières, ſi ce qu'on demanderoit étoit néceſſairement déterminé devoir ou ne devoir pas arriver? Donc n'eſpérant ni ne priant plus, le ſeul commerce qui ſoit entre Dieu & les hommes ſeroit interrompu. Cependant quand nous le prions avec l'humilité que nous lui devons, ſa Bonté divine nous paie d'un retour ineſtimable. Ce n'eſt que par ce moien que les Mortels paroiſſent pouvoir converſer avec la Divinité & s'unir à cette Lumière inacceſſible. Tel eſt l'effet des prières qu'ils lui adreſſent avant que d'obtenir ce qu'ils lui demandent. Car ſi l'on admet la néceſſité de ce qui doit arriver, ces prières demeurant ſans effet, nous reſtera-t-il un ſeul moien par lequel nous puiſſions être attachés à ce ſouverain Auteur de toutes choſes? Ainſi l'hom-

l'homme, comme vous disiez tantôt, (17) se trouvant alors détaché & dès-uni de son principe, s'anéantiroit nécessairement.

* * *

Je sais que l'homme est libre & que Dieu prévoit tout (18)
Ce sont deux vérités que personne ne nie:
Mais la difficulté qui met l'esprit à bout,
C'est de savoir comment l'une à l'autre est unie.

* * *

D'où naîtroit la discorde entre ces deux grands points?
Pourquoi sont séparés ces points inséparables?
Ne sont ils pas unis? ou pour n'être pas joints,
En ont-ils moins du vrai les traits inaltérables?

* * *

L'Esprit est ici-bas captif, aveugle, errant,
Environné qu'il est d'une terrestre Masse:
Mais d'où vient que du Vrai Sectateur ignorant,
Il brûle du désir d'en découvrir la trace? (19)

* * *

On ne désire point ce qui n'est pas connu;
S'il ne le connaît pas, que peut-il donc prétendre?
On désire encor moins ce qu'on a retenu:
S'il le connoit déja que veut-il donc apprendre?

* * *

Ne le connoissant point il le recherchera?
Mais où sait-il qu'il est? & le sachant peut-être,
S'il ne l'a jamais vû sous la forme qu'il a,
Aveugle comme il est, le pourra-t-il connoître?

* * *

Est-ce donc qu'au moment où l'Esprit est créé,
Et qu'avant que du Ciel vers la Terre il s'abaisse,
Le Seigneur, l'éclairant d'un raion épuré,
Le rend participant de sa haute sagesse?

* * *

Dans la prison du corps quoiqu'il soit enfermé,
On voit bien qu'il a sçu, par ce qu'il sait encore:
Le point universel lui demeure imprimé,
Mais à l'égard du reste, il l'oublie & l'ignore.

* * *

Quiconque en cet état cherche la Vérité,
N'ignore qu'à demi ce qu'il cherche à connoître?
Mais de ce qu'il connoît empruntant la clarté,
Bientôt il voit enfin la Vérité paroître.

* * *

LA PHILOSOPHIE.

Voilà cette ancienne question sur la Providence, qui a été tant agitée par Marcus Tullius (20) dans son Traité *de la Divination* (21); & sur laquelle vous

vous avez été vous-même tant de fois interrogé, mais dont ni vous ni personne n'avez encore pû donner parfaitement la solution. Ce, qui vous en empèche, viént de ce que l'esprit humain ne peut concevoir la simplicité de la Préscience de Dieu. Si cela lui étoit possible, toutes ses difficultés seroient bientôt dissipées. Cependant je tacherai de les résoudre; mais commençons par vous débarasser de celles qui vous troublent. Je vous demande dabord, pourquoi vous n'approuvez pas le raisonnement de ceux qui pensent: „Que „la Préscience n'empêche point le Libre „Arbitre, parcequ'elle n'est pas la cause „nécessitante de ce qui doit arriver.„ Car si vous croiez que ce qui arrivera, doive arriver nécessairement, d'où vient selon vous cette nécessité, si ce n'est de ce qu'aiant été prévû, il est impossible par cette raison qu'il n'arrive point? Mais si je vous prouve que la Préscience de Dieu n'opère pas cette nécessité, comme vous l'avez déja jugé vous même; ne serez-vous pas convaincu que cette

même Préscience ne détruit point le Libre Arbitre? Faisons une supposition pour vous rendre la suite de mon raisonnement plus sensible. Supposons qu'il n'y ait point de Préscience: Ce qu'opérera le Libre Arbitre sera-t-il nécessité par elle, comme il l'est dans votre opinion.

BOËCE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

Supposons maintenant qu'il y a une Préscience, mais qu'elle n'opère aucune nécessité: le Libre Arbitre n'en recevra, ce me semble, aucune atteinte.

BOËCE.

Mais quoique dans cette dernière supposition la Préscience paroisse ne produire aucune nécessité, il est toujours vrai cependant qu'elle est le signe, que ce qui arrive doit nécessairement arriver.

LA PHILOSOPHIE.

Mais par une raison équivalente, je vous réponds que s'il n'y avoit point de Pré-

Préſcience, il eſt également vrai que ce qui arrive, arriveroit tout auſſi néceſſairement. Et puis le ſigne d'une choſe, (22) ne la fait point; il la montre ſeulement telle quelle eſt. C'eſt pourquoi il faut premièrement faire voir que rien n'arrive ſans néceſſité, afin qu'on en puiſſe conclure que la Préſcience eſt le ſigne de cette néceſſité. Car s'il n'y a point de néceſſité, la Préſcience n'en peut être le ſigne, une choſe n'étant le ſigne que d'une autre qui éxiſte. Or pour faire comprendre que rien n'arrive ſans néceſſité, il faut le prouver par les propres cauſes de cette néceſſité, & non par ce qui n'en eſt que le ſigne, ou par des cauſes qui lui ſont étrangères.

BOECE.

Mais comment ſe peut-il que les choſes qui ſont prévûes devoir arriver, n'arrivent pas?

LA PHILOSOPHIE.

Nous ne doutons point que les choſes que la Providence prévoit devoir

arriver, n'arrivent; mais il s'agit de savoir, lorsqu'elles arrivent, s'il n'y a rien en elles, qui les nécessite naturellement à arriver: & c'est ce que vous allez voir. Nous voions des cochers conduire des chars & gouverner des chevaux qu'ils ne font obéir qu'avec beaucoup de difficulté; & il en est de même de plusieurs autres choses que nous considérons pendant qu'elles se passent sous nos yeux. Mais y a-t-il de notre part quelque nécessité dans tout cela?

BOECE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

En effet l'art ne pourroit rien, si la resistance de ces chevaux étoit nécessitée; & c'est ce qu'il faut dire aussi de tout le reste. Par conséquent les choses dont l'existence n'est point nécessitée lorsqu'elles se font, ne sont point nécessitées quoiqu'elles doivent se faire avant qu'elles se fassent. Ainsi il y en a qui doivent arriver, quoique leur événement ne soit point nécessité. Je ne croi pas aussi

qu'il

qu'il se trouve personne qui puisse dire que ce qui arrive à l'heure qu'il est, n'ait pas dû se faire avant qu'il arrivât. Donc les choses qui sont aussi prévues, n'en sont pas pour cela plus nécessitées dans leur évenement. Car comme la connoissance que nous avons d'une chose qui arrive, ne la nécessite point à arriver; de même la Préscience de celles qui doivent arriver, ne peut pas non plus nécessiter leur évenement.

BOËCE.

Mais, comme je vous l'ai dit, on doute, s'il est possible de prévoir les choses dont l'evenement n'est pas nécessité. Car ces deux cas paroissent contradictoires. Si elles sont prévues, il y a par conséquent de la nécessité qu'elles arrivent; & s'il n'y a point de nécessité, elle ne peuvent être prévues, parceque la Préscience ne peut prévoir que des choses certaines. Que si étant incertaines elles sont prévues comme certaines, cette Préscience n'est plus qu'une fausse opinion, & non pas une véritable con-

connoissance. En effet dès qu'on juge des choses tout différemment de ce qu'elles sont, il est sensible qu'on n'en a qu'une idée très - imparfaite.

LA PHILOSOPHIE.

Vous êtes dans l'erreur, & cela vient de ceque les hommes croient que la nature des choses qu'ils connoissent leur donne la connoissance qu'ils en ont: ce qui est faux; puisque ces choses ne sont point connues suivant les propriétés qui sont en elles, mais plustôt selon la portée des notions qui sont en eux. Car pour vous en donner un exemple en peu de mots; la rondeur d'un corps affecte la vûe autrement que le toucher. L'œil, tout éloigné qu'il en est, n'a besoin que d'épancher ses raions sur cet objet & de le voir pour en connoitre la forme (23). Au contraire la main ne le peut distinguer, si elle n'est dessus & ne le touche tout autour. L'homme même est considéré de différentes manières, par les Sens, par l'Imagination, par la Raison & par l'Intelligence. Les Sens s'arrêtent

rêtent à sa figure materielle. L'Imagination s'en représente la forme sans faire attention à la matière. La Raison va plus loin & examinant generalement tous lès corps, elle connoit l'espèce particuliere de chacun. Enfin l'œuil de l'Intelligence est encore plus pénétrant: car étant au dessus du cercle de l'universalité, il envisage les formes simples par les seules lumieres de l'esprit. En quoi il faut remarquer principalement que la plus sublime perception embrasse la plus basse, mais que celle ci n'atteint point à l'autre. Car les Sens ne peuvent s'étendre au delà de la matière, ni l'Imagination considérer les espèces universelles, ni la Raison comprendre les formes simples: au lieu que l'Intelligence regardant, pour ainsi dire, de haut en bas, & concevant une forme, juge de toutes les choses qui sont au dessous, & conçoit par consequent ce que les autres facultés n'avoient pû concevoir. Elle embrasse donc toutes leurs opérations particulieres, sans les mettre en usage, puisqu'elle connoît, & l'universalité

que

que la Raison observe, & la figure qui touche l'Imagination & la matière qui tombe sous les sens; & que cependant elle ne se sert, pour concevoir tout cela, ni des Sens, ni de l'Imagination, ni de la Raison; decouvrant formellement tout d'un seul coup d'œuil de l'esprit, si je puis me servir de ce terme. De même la Raison, concevant quelque chose d'universel, sans le secours de l'Imagination ni des Sens, comprend tout ce qui est imaginable ou sensible. Car c'est elle qui définit ainsi l'universalité de sa perception: *L'Homme est un Animal à deux pieds raisonnable*: Et cette connoissance étant universelle, est en même tems imaginable & sensible, comme personne ne l'ignore; quoiqu'elle soit l'effet, non de l'Imagination ni des Sens, mais simplement d'une perception produite par la Raison. De même aussi, quoique l'Imagination apprenne par les Sens à connoitre & à former des figures; cependant elle peut aussi, sans le secours des Sens, se représenter toutes les choses sensibles, qu'elle ne voit point par les Sens, mais qu'elle

qu'elle imagine. Voiez-vous donc comme les hommes connoissent plustôt les choses, par la propre faculté qui est en eux, que par celle qui est dans les choses qu'ils connoissent? Et ce n'est pas sans raison: car le jugement étant un acte de celui qui juge, il est nécessaire, que chacun accomplisse sa propre opération, non par le pouvoir d'autrui, mais par celui qu'il a en lui-même.

* * *

Le Portique autrefois vit naître (24)
Des Sages, obscurs discoureurs,
Qui terroient de Zenon, leur maitre,
Ce dogme ou plustôt ces erreurs:
Les objets que l'esprit discerne
Sont les pures impressions
Que font en lui, d'un corps externe
Les traits & les sensations.

* * *

Ainsi, disoient ils, *la surface*
D'un Papier qu'a disposé l'art, (25)
Des Lettres conserve la trace
Que la plume y forme au hazard. (26)
Ainsi l'Artiste qui manie (27)
Ou les Pinceaux ou le Burin,

Trans-

Transmet son art & son génie
Ou sur la Toile où sur l'Airain.

* * *

L'Esprit donc est dans l'impuissance
D'agir & d'operer par lui,
S'il ne prend d'autre connoissance
Que celle qu'il reçoit d'autrui;
Il est donc semblable à la Glace (28)
D'un servile & muet Miroir;
S'il ne rend jamais, quoiqu'il fasse,
Que les objets qu'on lui fait voir.

* * *

Mais je réponds à leur maxime:
D'où vient que l'Esprit veut tout voir?
Quelle est cette puissance intime
Qui le porte à tout concevoir?
L'inconnu, l'impossible même
S'oppose envain à son désir:
Son empressement est extrême,
Pour le chercher & le saisir.

* * *

Comment donc cet esprit encore,
Toujours à regret ignorant,
Pour comprendre ce qu'il ignore,
Distingue-t-il ce qu'il comprend?
Et comment, alors qu'il rassemble
Ce qu'il sait & n'avoit pas sçu,

Peut-

Peut - il, sans les confondre ensemble,
Distinguer ce qu'il a conçu?

* * *

D'où vient qu'incertain dans ses routes,
Il n'y tend que par des essais?
Qu'il est tantôt sujet aux doutes,
Et tantôt crédule à l'excès?
D'où vient que cet objet aimable
Dont il est maintenant épris,
Lui semblant demain méprisable
N'attirera que son mépris?

* * *

Pourquoi, quelquefois Aigle agile, (29)
S'envole-t-il au sein de Dieu;
Quand d'autrefois honteux Reptile, (30)
Il ne rampe qu'au plus bas lieu?
Puis tout à coup sortant du songe
Dont l'imposture l'a flaté,
Comment par les yeux du Mensonge
Démèle-t-il la Verité?

* * *

Ce sont là les effets visibles
De plus sublimes notions
Que celles qui des corps sensibles
Empruntent les impressions.
Non toutefois que la Matière
Avec l'Esprit ne soit d'accord:

Elle parle à lui la première,
Il l'entend & répond dabord.

* * *

Ainsi quand d'un flambeau qui brule,
La lumière vient éblouïr:
Ou quand un son qu'on articule,
A l'oreille se fait ouïr;
A l'instant l'esprit, qui discerne
Toutes les formes qu'il contient,
Mêle & confond l'image externe
Avec la forme qui convient.

* * *

Quoiqu'il y ait dans les objets des qualités qui frapent extérieurement les Sens, & en mettent les ressorts en mouvement: Quoique l'impression passive du corps précède l'action de l'esprit: Quoiqu'enfin la première provoque intérieurement l'autre, & y remue les formes qui sont en repos: Si les sensations des objets sont les effets d'une impression que l'esprit ne souffre point; & que cependant l'esprit soit en état de distinguer cette impression qui n'agit que sur la superficie du corps: avec combien plus de raison peut-on dire que les Etres

pur-

purement spirituels discernent par eux mêmes & par un simple acte de leur entendement, sans avoir besoin de se regler sur les impressions des objets extérieurs? C'est aussi par cette raison que la Nature a varié les connoissances qu'elle a mises dans tous les Etres créés. Les Animaux immobiles, comme sont les Poissons de la mer qui se nourrissent dans leurs coquillages attachés aux rochers, n'ont en partage qu'un Sentiment destitué de toute autre connoissance (31). Ceux qui sont susceptibles de mouvement, paroissent éviter certains objets & en désirer d'autres, parcequ'ils sont doués d'Imagination. La Raison est l'attribut de l'Homme seul, comme l'Intelligence est celui de Dieu. D'où il arrive que cette dernière connoissance qui renferme non seulement les propriétés, mais aussi les sujets de toutes les autres, leur est supérieure en perfections. Que penseriez-vous, si les Sens & l'Imagination contrariant la Raison, lui vouloient persuader que ce qu'elle regarde comme universel, ne l'est point? Car ce qui

tombe ſous les Sens ou dans l' Imagination, n'eſt point général. Peut-être direz-vous, ou que la Raiſon juge veritablement, qu'il n'y a rien de ſenſible; ou parcequ'elle connoît que pluſieurs choſes tombent ſous les Sens & dans l'Imagination, qu'elle juge fauſſement en ce qu'elle regarde comme quelque choſe d'univerſel ce qui eſt ſenſible & particulier. Mais ſi la Raiſon vous répondoit à cela que dans les notions qu'elle a de l'univerſel, elle voit effectivement tout ce qui eſt ſenſible & imaginable; Qu'à l'égard de l'Imagination & des Sens, ils ne peuvent s'élever jusqu'à la connoiſſance de ce qui eſt univerſel, parceque leurs notions ne s'étendent pas plus loin que les figures matérielles qui les touchent; & qu'enfin dans le cas ſuppoſé, s'agiſſant d'une connoiſſance réelle, il faut s'en rapporter à elle qui en a la plus ſûre & la plus parfaite; ſi, dis-je, la Raiſon defendoit ainſi ſa cauſe, nous autres qui avons la faculté du Raiſonnement, de l'Imagination & des Sens, ne nous rangerions nous pas de ſon côté? Il eſt fau

faut dire autant de la Raiſon humaine, qui ne penſe pas que Intelligence Divine prévoie l'avenir, parcequ'elle ne le prévoit pas elle-même. Car voici votre raiſonnement: „Si les choſes qui ar-„rivent ne ſont point néceſſitées à arri-„river, il eſt impoſſible de prévoir qu'el-„les arrivent conſtamment. Il n'y a „donc point de Préſcience à leur égard: „Car s'il y en avoit, elles arriveroient „néceſſairement.„ Ce que je puis donc vous repondre là deſſus, eſt que ſi nous avions une juſte idée de l'Intelligence Divine, comme nous en avons une de la Raiſon, & de ſa ſupériorité ſur les Sens & ſur l'Imagination, nous trouverions que c'eſt à bon droit qu'elle eſt ſubordonnée à cette ſublime Intelligence. Ainſi élevons-nous, s'il ſe peut, jusqu'à elle: la Raiſon y verra ce qu'elle ne peut découvrir en elle-même: elle y verra, dis-je, comment les choſes qui n'ont pas un événement certain, ſont cependant prévûes par une Préſcience certaine, qui n'eſt donc pas une opinion va-

gue, mais une connoissance simple, suprême & sans bornes.

* * *

Quelle variété! que sous d'aspects divers
Marchent les Animaux qui peuplent l'Univers!
Les uns à longs replis rampent sur la poussière;
D'autres au sein des airs fournissent leur carrière;
Et d'autres de leurs pieds emploiant le secours,
Des champs ou des Forêts traversent les détours.
Mais quelque différens qu'en ce point ils paroissent,
Vers la Terre pourtant, toujours leurs yeux s'abaissent;
Et cet objet grossier, à leurs sens abrutis
Inspire aussi toujours de honteux appetits.

* * *

L'Homme est le seul dans la Nature
Dont le front contemple les Cieux: (32)
Droit, élevé dans sa stature,
Si vers la Terre il tend les yeux,
Il se contraind dans sa posture,
N'étant pas fait pour ces bas lieux.

* * *

O vous, sage Mortel! car je croi que vous l'êtes:
Dites donc aux Humains, si vous l'avez compris:
N'aiant point la Terre en mepris,
On vous voit vers les Cieux envain lever vos têtes:
Pour ne pas ressembler aux Bêtes,
Levez-y plustôt vos esprits. (33)

* * *

Puis

Puis donc que toutes les choses qu'on sait, ne sont point connues par leur faculté naturelle, mais par la disposition de celui qui les comprend, comme je vous l'ai prouvé tantôt; Voions présentement, autant qu'il est possible, quelle est la disposition de la Nature Divine, afin que nous puissions nous représenter celle de sa Science.

C'est le sentiment universel de toutes les créatures raisonnables, que DIEU EST ETERNEL. Examinons dabord ce que c'est que l'Eternité; parceque nous découvrirons par là la Nature & la Science de Dieu.

L'ETERNITE' est tout à la fois une entiere & parfaite possession d'une vie qui n'est susceptible d'aucun terme. Cela se prouve évidemment par la comparaison qu'on en peut faire avec les choses qui ne durent qu'un tems. Car celles-ci passent du passé, par le présent, au futur. Nulle d'entre elles ne peut embrasser à la fois toute l'étendue de sa

durée. Elle ne jouit pas encore du lendemain, qu'elle a deja perdu la veille: Et actuellement même vous n'avez de vie que ce moment qui passe à l'heure que je vous parle. Tout ce qui est donc sujet au cours du tems, encore qu'il puisse être (comme Aristote (34) l'a pensé du Monde) sans commencement, sans interruption, & que sa durée s'étende à une infinité de Siècles, ne peut point passer véritablement pour être éternel; dès qu'il ne comprend & n'embrasse point l'étendue de sa durée tout infinie qu'elle est, & que l'avenir n'est pas encore le passé pour lui. Ainsi ce qui embrasse & posséde à la fois toute la plénitude d'une vie qui n'est susceptible d'aucun terme; ce qui tient l'avenir sans laisser échaper le passé; cela seul est vraiment éternel: étant nécessaire qu'il jouisse toujours actuellement de lui même & que la succession infinie des Tems lui soit présente. Surquoi quelques uns qui entendent dire (35) que le sentiment de Platon (36) étoit que le Monde n'avoit point eu de commen-

mencement & n'auroit point de fin, s'imaginent fauſſement que ce Monde créé eſt par là coéternel avec Dieu. Car c'eſt autre choſe d'avoir une durée qui n'eſt ſuſceptible d'aucun terme, ce que Platon a dit du Monde; & autre choſe d'embraſſer en même tems toute cette durée comme préſente, ce qui n'eſt propre manifeſtement qu'à l'Eſprit de Dieu. En effet ce n'eſt point par la meſure du Tems que Dieu doit nous paroître plus ancien que ſes créatures, mais par les propriétés de ſa Nature toute ſimple. Car cet écoulement infini des choſes temporelles imite l'état actuel d'une vie qui n'eſt point ſujette à s'écouler: mais ne pouvant le repréſenter ni l'égaler parfaitement, au lieu d'être un état immuable & ſimplement préſent, il ne fait que parcourir une meſure infinie de Tems, ſoit paſſé ſoit avenir, qui lui échape ſucceſſivement. Or comme il ne peut poſſéder à la fois toute l'étendue de ſa durée, par la raiſon qu'il eſt en quelque manière infini; il ſemble imiter ſeulement ce qu'il ne peut ni exprimer ni

effectuer, en jouiſſant de la préſence actuelle d'un inſtant qui paſſe avec rapidité: Et parceque cette préſence eſt une eſpèce d'image d'une préſence immuable, elle fait paroitre de l'immutabilité dans l'un comme dans l'autre. Mais le premier n'étant point immuable, ne fait, comme j'ai dit, que parcourir un eſpace infini de tems; d'où il arrive qu'il continue ſa durée en s'écoulant, mais qu'il ne peut, ſans s'écouler, en embraſſer toute l'étendue. Ainſi, pour donner aux choſes leurs véritables noms, interprétant Platon, nous dirons *que* DIEU EST ETERNEL *& le Monde perpetuel.* Puis donc que tout Etre juge, ſuivant la faculté de juger qui eſt en lui, Dieu étant dans un état éternellement préſent & immuable, ſa connoiſſance devance auſſi toute la ſucceſſion des Tems & rapproche les intervalles infinis du paſſé & de l'avenir; ainſi tout lui eſt préſent, d'une manière ſimple & immuable. C'eſt pourquoi ſi vous voulez proprement définir cette Préſcience qui donne à Dieu la connoiſſance de toutes choſes, il faut dire,

qu'elle

qu'elle n'est point une science anticipée de l'avenir, mais qu'elle est plustôt une vûe très simple de ce qui lui est toujours immuablement présent. Ainsi le nom de Prévoiance lui convient moins que celui de Providence, en ce que le premier est relatif à un objet avenir, & l'autre seulement à un inferieur; la Providence voiant toutes les choses du Monde parcequ'elles lui sont subordonnées. Mais vous imaginez-vous que Dieu, les voiant, les fasse pour cela devenir nécessaires, quand les hommes mêmes ne rendent pas telles celles qu'ils voient? En effet vos regards opèrent-ils quelque nécessité dans les objets qui leur sont présens.

BOËCE.

Aucune.

LA PHILOSOPHIE.

Or, si l'on ose comparer ce qui est présent aux hommes, avec ce qui l'est à Dieu: comme vous voiez chaque chose dans un instant limité; de même Dieu voit

voit tout présent dans son éternité non momentanée. C'est pourquoi sa Divine Préscience ne change point la nature & les propriétés des choses; toutes lui étant présentes, telles qu'elles arriveront dans le tems. Elle ne confond point aussi les jugemens qu'elle en doit porter, distinguant précisément celles qui arriveront nécessairement, d'avec celles qui arriveveront sans nécessité. Quand vous voiez, par éxemple un Homme se promener sur la Terre, & le Soleil se lever au Ciel, vous voiez l'un & l'autre à la fois: cependant vous les discernez parfaitement, & vous jugez que l'action du premier est volontaire, comme vous concevez en même tems que l'autre est nécessaire. Ainsi l'œuil de la Providence considérant toutes choses comme lui étant présentes, n'altère point leur qualité; quoique par rapport à leur evenement temporel, elles soient encore dans l'avenir. De cette manière, ce n'est pas une simple opinion, mais une réelle & véritable connoissance, quand on sait qu'une chose existera, que de ne pas ignorer, qu'il n'y a aucune nécessité qu'elle existe.

BOËCE.

Je vous objecterai sur cela que si Dieu sait que certaines choses doivent arriver, il n'est pas possible qu'elles n'arrivent; & que s'il n'est pas possible qu'elles n'arrivent, il faut qu'elles arrivent nécessairement.

L'A PHILOSOPHIE.

Si vous m'astreignez à ce terme de *Nécessité*, je vous avouerai une chose très véritable, mais qui est presque incompréhensible pour tout autre que pour celui qui s'éleve à la contemplation de la Divinité. Je vous répliquerai qu'une chose qui doit arriver, est nécessaire, en tant qu'on la rapporte à la connoissance que Dieu en a; mais qu'elle est absolument libre, si on ne la regarde que dans sa propre nature. Car il y a deux sortes de Nécessité: L'une simple & absolue; comme est, par éxemple, la Nécessité de mourir, à quoi tous les hommes sont absolument assujetis: L'autre conditionnelle; comme vous voiez que quelqu'un se promène nécessairement, quand vous savez

ſavez qu'il ſe promène. Car ce que l'ôn connoît ne peut être autre qu'il n'eſt connu. Mais cette circonſtance ou cette condition ne porte pas avec elle une Néceſſité abſolue; puisque cette Néceſſité dont j'ai parlé dans le dernier éxemple, ne vient point de la propre eſſence de cette action, mais ſeulement de ce que la condition y eſt jointe. En effet aucune Néceſſité ne contraind à marcher, un homme qui marche volontairement, quoiqu'il marche néceſſairement au moment qu'il marche. Ainſi tout ce qui eſt préſent aux yeux de la Providence, éxiſte néceſſairement, quoiqu'il n'ait aucune néceſſité abſolue. Or Dieu voit actuellement toutes les choſes futures que produit le Libre Arbitre. Par conſéquent ces choſes rélativement aux vûes de Dieu, deviennent néceſſaires par la condition qu'y apporte ſa Divine connoiſſance; mais conſidérées en elles mêmes, elles ont toujours une nature abſolument libre. Donc toutes celles que Dieu connoît par anticipation devoir arriver, arriveront indubitablement: mais quoiqu'elles arrivent,

vent, celles qui partent du Libre Arbitre sont toujours libres, parcequ'avant qu'elles soient arrivées, elles auroient pû ne pas arriver.

BOECE.

De quoi leur sert-il de n'être pas nécessaires, quand elles arrivent par la condition qu'y apporte en toute maniere la connoissance de Dieu qui leur tient lieu de Nécessité?

LA PHILOSOPHIE.

Rappellez-vous l'éxemple que je vous ai cité, du Soleil qui se lève & d'un Homme qui marche. Tandis que l'un & l'autre agissent, il est impossible qu'ils n'agissent pas, mais avec cette différence que l'action du premier étoit nécessaire avant qu'elle se fit, & que celle de l'autre étoit libre. Ainsi toutes les choses qui sont présentes à la connoissance de Dieu, éxistent incontestablement; quoique cette connoissance vienne de leur nécessité, & leur existence, de la liberté qui les produit. C'est donc avec raison que nous avons dit, que rélativement à la connoissance Divine, elles

étoient

étoient nécessaires; mais absolument libres, si elles étoient considerés en elles mêmes. Ainsi tout ce qui est sensible, est universel dans le rapport qu'il a avec la raison; mais particulier, si on le considère en lui-même.

BOËCE.

Mais s'il est en mon pouvoir de changer de dessein, je tromperai la Providence, lorsque je viendrai à n'éxécuter pas les choses qu'elle prévoit que je ferai.

LA PHILOSOPHIE.

Je vous répondrai à cela que vous pouvez prendre à la vérité de nouvelles résolutions: mais parceque la Providence voit réellement & actuellement que vous le pouvez; qu'elle sait si vous le ferez ou ne le ferez pas, & à quoi vous vous déterminerez; il vous est autant impossible de tromper la Préscience de Dieu, que de vous soustraire aux regards d'un œuil tout-puissant, quelque inconstante que soit votre volonté dans ses actions les plus libres.

BOECE.

BOËCE.

Quoi donc, mes dispositions venant à changer, la Science de Dieu participera-t-elle à ce changement? Si tantôt je veux une chose & tantôt une autre, Dieu prendra-t-il de nouvelles connoissances, autant de fois que je formerai de nouveaux desseins?

LA PHILOSOPHIE.

Non. Car la vûe de Dieu prévient tout ce qui doit arriver, & le rend présent à sa propre connoissance, qui ne varie point, comme vous le pensez, pour se conformer à vos caprices; mais qui devance & embrasse tout à la fois vos différens changemens, sans y être sujette elle même. Ce n'est point l'événement des choses futures, c'est la propre simplicité de Dieu qui toutes les rend présentes à sa vûe & à sa compréhension. Voilà la solution de ce que vous m'objectiez tout à l'heure, savoir que ce seroit une chose étrange, que la Science de Dieu fut un effet de l'incertitude de nos événemens. Car cette Science étant d'une telle vertu, que tout est subordonné à sa connoissance présente, elle règle toutes

choses, sans rien anticiper sur l'avenir. Et cela étant, le Libre Arbitre de l'Homme demeure pur & entier; On ne peut donc pas regarder les Loix comme injustes, dès qu'elles récompensent ou qu'elles punissent des Hommes, dont les volontés sont affranchies de toute nécessité: nous avons aussi cette consolation, que Dieu qui découvre tout d'enhaut par sa Providence, sait ce qui doit arriver; & que la présence éternelle de ses connoissances concourant avec la qualité de nos actions, fait qu'il dispense des récompenses aux Bons & des supplices aux Méchans. Enfin la confiance que nous avons en Dieu, ne peut être vaine; ni les prières inutiles, quand elles partent d'un cœur droit & sincère. (37) *Fuiez donc les vices; Cultivez les Vertus; ne tombez point dans le desespoir: portez vos humbles prières au Trône de* DIEU. *Vous ne pouvez dissimuler l'étroite obligation où vous êtes, de vivre dans la Sagesse & la probité, puisque toutes vos actions se font aux yeux d'un Juge qui voit tout.*

FIN

DU CINQUIEME ET DERNIER LIVRE.

REMAR-

REMARQUES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
LE CINQUIEME LIVRE.

(1) Rien ne se fait de rien.] On trouve cette Maxime dans la III. Satire de Perse, d'où Boëce l'a peut-être tirée.

> Gigni
> De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

„Il me semble, dit ce Poëte, que j'entens dire à un „de ces vieux Officiers de guerre: *Moi! je suis très- „content de ce que j'ai de sagesse & de bon sens: je „m'embarasse fort peu d'être un Arcésilas & un Solon, „qu'on voit la tête appuiée sur une main, les yeux fi- „chés en terre, rêvant d'un air taciturne, & marmottant „tout bas en eux-mêmes des paroles qui ne signifient „rien;*

„*rien; occupés jour & nuit à des idées plus chiméri-*
„*ques & plus creuses que les songes d'un pauvre malade.*

Rien ne se fais de rien. Rien ne retourne à rien.

„La belle merveille! est-ce pour pénétrer cette grande vérité que vous pâlissez sur les Livres, & que „vous ne songez pas à manger? „ Perse, comme „on voit, badine ici les Philosophes.

(2) *Mon Disciple Aristote.]* Ce Philosophe, dont j'ai déja eu occasion de parler plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage, nâquit à Stagire petite ville de la Macédoine ou de la Thrace, dans la XCIX. Olympiade, environ 384. ans, avant l'Ere Chrétienne. Il fut Disciple de Platon, dont il abandonna ensuite les Sentimens pour en prendre d'autres, qui le rendirent chef d'une Secte particulière appellée *Peripatéticienne*, parcequ'*Aristote* & ses Disciples philosophoient en se promenant dans le Lycée d'Athènes. Il mourut en la 63. année de son âge, la 3. de la CXIV. Olympiade, vers l'an 322. avant J. C. J'ai rapporté ailleurs les principes de sa Philosophie.

(3) *Dans sa Physique.]* L'endroit de cet ouvrage d'Aristote que cite Boëce, est le Livre second.

(4) *Au pied du Mont Taurus.]* Cette Montagne, l'une des plus grandes du Monde, sépare l'Asie en deux du Couchant au Levant, depuis la côte de Rhodes, entre la Carie & la Lycie, jusqu'aux extrémités de la Tartarie & de la Chine; ou, comme d'autres

tres disent, elle commence dans l'Inde, traverse l'Arménie, la Scythie, & s'étend jusqu'en Cilicie, étant, selon ses differentes situations, appellée diversement, *Amanus, Niphates, Choatres, Parchoatres, Becius, Zagrus, Oroute, Coronus, Imaus, Emonus, Seticus,* &c. Thomas Herbert, dans son voiage de Perse, place le mont *Taurus* dans le païs entre le Tigre & l'Inde, lui donnant 50. lieues Angloises de large, plus de 1560. de long & une hauteur prodigieuse.

(5) *Voisin des champs du Parthe.*] Voy. la situation du païs des *Parthes* dans la Note (85) du Liv. second. On sait que ces Peuples, comme les *Scythes*, étoient fort-adroits à tirer des flèches par derrière le dos. Ce que Boëce exprime ainsi :

ubi vera sequentum
Pectoribus figit spicula pugna fugax.

Mais cette périphrase n'étant ici emploiée par notre Auteur, que pour désigner les *Parthes* ou les *Scythes*, je l'ai regardée comme une circonstance inutile, qui n'auroit servi qu'à faire languir mon vers.

(6) *L'Euphrate est joint au Tigre & bientôt s'en écarte.*] Ces deux fleuves ont leurs sources dans les montagnes d'Armenie dont j'ai parlé sous la Note (4) ci dessus. Quelques Auteurs anciens ont cru, comme Boëce, qu'ils avoient une source commune ; temoins ces vers qui contiennent la méme pensée que ceux de notre Auteur :

Quæque caput rapido tollit cum Tigride magnus
Euphrates, quos non diversis fontibus edit
Persis.

Mais on sait à présent que ces deux fleuves ont leurs sources à une assez grande distance l'une de l'autre; & Strabon lui-même ne l'a pas ignoré, puisqu'il a fixé cette distance à 250. milles: ce qui a été vérifié depuis par M. Tournefort, voiageur moderne. L'Euphrate arrose les frontières de la Cappadoce, de la Syrie, de l'Arabie deserte, de la Chaldée & de la Mésopotamie. Il est séparé en deux branches qui se jettent dans le Tigre, l'une près d'Anbar & de Pelougiah, dans la Chaldée ou Iraque Arabique, à 20. lieues au dessous de Bagdet; & l'autre entre Vassith & Naharvan, en un lieu nommé aujourd'hui Carna. Le Tigre passe par la Medie & par le Lac Aréthuse; de là coule dans l'Arabie, & s'étant grossi de l'Hydaspe & de l'Euphrate, se va décharger dans le Sein ou Golphe Persique. Ces explications étoient nécessaires pour entendre les vers de Boëce qui ont rapport à cet Article.

(7) *Une eau qui serpente, obéit au terrain qui l'entraîne en sa pente.*] C'est une chose digne de remarque, que les fleuves ou les Rivières qui portent leurs eaux directement à la mer, font, vers leur embouchûre, des sinuosités qui les empêchent de descendre trop rapidement; sans quoi il seroit presque impossible aux bateaux de les remonter. Que la Providence est admirable dans ses moindres ouvrages!

(8) L'A-

(8) *L'Ame est moins libre en tombant dans un corps.*] Boëce raisonne ici suivant les idées de Platon qui croioit la préexistence des ames.

(9) *Elle voit tout, elle entend tout.*] C'est ainsi que j'ai rendu le passage Grèc de Boëce, πάνθ' ἐφορᾶς καὶ πάνθ' ἐπακούεις; & ce passage est tiré du III. Liv. de l'Iliade d'Homère, où celui-ci dit en parlant du Soleil:

Ἠέλιος θ', ὃς πάντ' ἐφορᾶς καὶ πάντ' ἐπακούεις.

Ce que l'on rend par ce vers Latin:

Sol etiam qui cuncta vides, quique omnia inaudis.

C'est à dire en François: *Et Toi Soleil, qui vois tout & qui entens tout.*

(10) *La Muse immortelle d'Homère.*] L'Autorité de ce celèbre Poëte Grèc a toujours été si grande que les Anciens croioient avoir assez bien prouvé une chose, quand ils produisoient le moindre passage de cet auteur, pour appuier leur opinion, ou pour resoudre leurs doutes: usage établi non seulement entre les Géographes, les Poëtes, & les Rhéteurs; mais encore entre les Physiciens, les Philosophes, & même entre les Généraux d'armée.

(11) *L'Astre éclairant de sa lumière l'immensité de l'Univers.*] Voy. les Notes (10) & (12) du Liv. I.

 (12) *Au*

(12) *Au sein de la Terre profonde, jamais n'éclaira les Enfers.*] Voy. la Note (96) du Liv. II. & la (110) du Liv. III.

(13) *Ainsi le vrai Soleil c'est* DIEU.] Les Anciens ont souvent comparé le Soleil à Dieu. Plusieurs Nations ont aussi rendu à cette Planète un culte idolâtre. Les Perses l'adoroient sous le nom de *Mithra*, & les Gaulois sous celui de *Chyndonax*.

(14) *Il me paroît impossible d'accorder la Préscience universelle de Dieu avec le Libre Arbitre de l'Homme.*] Ceux qui seront curieux de voir d'où Boëce a tiré ses principales réflexions sur la *Préscience* & le *Libre Arbitre*, n'ont qu'à consulter les IX. X. & XI. chapitres du Livre V. de la Cité de Dieu, de S. Augustin.

(15) *A ce ridicule Oracle de Tyrésias.*] Tyrésias étoit un Roi de Thèbes, à qui l'on attribue l'invention des Auspices. On le fait fils d'Evère & de la Nymphe Chariclo; & l'on dit qu'un jour aiant vû deux Serpens fraier ensemble sur le mont Cytheron, & observé lequel des deux étoit la femelle, il la tua, & fut à l'instant transformé en femme. Mais comme sept ans après il en eut encore trouvé deux accouplés, il tua le mâle & fut ainsi rétabli en sa première forme d'Homme. L'Origine de cette Fable vient de ce que *Tyrésias* étoit apparemment Androgyne, ou Hermaphrodite, & qu'il se servit tour à tour des deux Sèxes qui étoient en lui: chose

chose défendue par les Loix de France sous la peine du feu. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner que Pline au VII. Liv. de son Histoire Naturelle, & S. Augustin dans son Traité *de conjugiis veteris ac novæ legis*, aient écrit qu'il y avoit eu certaines personnes à qui la double métamorphose de *Tyresias* étoit arrivée. On ajoute que celui-ci aiant perdu la vûe, pour avoir ou désobligé Junon, ou révelé quelques Secrets des Dieux, ou regardé Minerve qui se baignoit dans la fontaine d'Hippocrène; les Dieux, Jupiter ou Apollon, le récompensèrent de la privation des yeux du corps, en augmentant en lui ceux de l'entendement. Mais si sa prétendue Magie se bornoit à rendre des Oracles tels que celui qui est rapporté dans la Note suivante, on peut dire de lui que ce n'étoit pas un grand Sorcier.

(16) *Tout ce que je dirai, doit être, ou n'être pas.*] Boëce a tiré cet oracle ridicule, des écrits d'Horace, qui, pour se moquer de la sotte crédulité des Romains de son tems sur l'article des oracles, fait dire par Tyresias à Ulysse qui le consultoit:

O Laërtiade, quidquid dicam, aut erit, aut non,
Divinare etenim magnus mihi donat Apollo.
Sermon. Lib. 2.

C'est à dire: *O Fils de Laërte, tout ce que je dirai, ou sera, ou ne sera point: car c'est du grand Apollon que j'ai reçu le don de predire.*

 (17) Cum-

(17) *Comme vous disiez tantôt.*] Voy. la VI. pièce de vers du IV. Livre, page 234. de ce volume.

(18) *Je sais que l'Homme est libre & que Dieu prévoit tout.*] On trouvera la question du Libre Arbitre & de la Prescience traitée dans les ouvrages de St. Augustin & de plusieurs autres Pères de l'Eglise. Mais on ne croiroit jamais qu'une telle matière eut pû passer de la Chaire sur le Théatre, si l'on ne savoit ce que Corneille en a écrit pour & contre dans sa Tragédie d'Oedipe. Il fait dire par Jocaste à Thésée dans la V. Scène du III. Acte.

Vous n'êtes point ce Fils, si vous êtes méchant,
Le Ciel sur sa naissance imprima ce penchant.

Et un peu plus bas dans la même Scène:

C'étoit là de mon Fils la noire destinée,
Sa vie à ces forfaits par le Ciel condamnée,
N'a pu se dégager de cet astre ennemi,
Ni de son ascendant s'échaper à demi.

A quoi Thésée lui répond:

Quoi! la nécessité des vertus & des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices;
Et l'homme sur soi même a si peu de crédit,
Qu'il devient scélerat quand Delphes l'a prédit?
L'ame est donc toute esclave: une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraine,

Et nous ne recevons ni crainte, ni déſir,
De cette liberté qui n'a rien à choiſir,
Attachés ſans relâche à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans mérite, ou vicieux ſans crime.
Qu'on maſſacre les Rois, qu'on briſe les autels,
C'eſt la faute des Dieux, & non pas des mortels.
De toute la vertu ſur la Terre épandue,
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire eſt due.
Ils agiſſent en nous quand nous penſons agir,
Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir,
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que ſuivant que d'en haut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me diſpenſer,
Le Ciel juſte à punir, juſte à récompenſer,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur ſalaire,
Doit nous offrir ſon aide, & puis nous laiſſer faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abyme où nous ne voions rien.
Delphes a pu vous faire une fauſſe réponſe :
L'argent put inſpirer la voix qui les prononce,
Cet organe des Dieux put ſe laiſſer gagner
A ceux que ma naiſſance empêchoit de régner,
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il eſt ainſi qu'ailleurs des méchans dans les Temples.

Dans la ſcène première du IV. Acte, Dircé dit à Théſée:

Le

Le Ciel vous destinant à des flâmes incestes,
A sçu de votre esprit déraciner l'horreur
Que doit faire à l'amour le sacré nom de sœur:
Non qu'enfin sa vertu vous regarde en coupable
Puisque le Ciel vous force, il vous rend excusable.

Thésée ne réplique rien à cela, lui qui un moment auparavant avoit déclamé si fort contre ces sentimens. Dircé soutient mieux son caractère, car elle dit ailleurs à Oedipe (dans la V. scène du V Acte.)

Quel crime avez-vous fait, que d'être malheureux?

Oedipe lui répond:

Aux crimes malgré moi l'ordre du Ciel m'attache
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache.
Il offre en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit
Mon père à mon épée & ma mère à mon lit.
Helas! qu'il est bien vrai qu'envain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine:
Les soins de l'éviter font courir au devant
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.
Mais si les Dieux m'ont fait la vie abominable
Ils m'en font par pitié la sortie honorable,
Puis qu'enfin leur faveur mêlée à leur courroux
Me condamne à mourir pour le salut de tous,
Et qu'en ce même tems qu'il faudroit que ma vie
Des crimes qu'ils m'ont fait, traînât l'ignominie

L'éclat

L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux
Reçoit pour récompense un trépas glorieux.

Dircé lui réplique au sujet de ce trépas:

Le juste choix du Ciel peut être me le garde
Il fit tout votre crime, & le malheur du Roi
Ne vous rend pas, Seigneur, plus coupable que moi.

Oedipe lui dit à son tour:

Vous voulez que le Ciel pour montrer à la Terre,
Qu'on peut innocement mériter le tonnerre,
Me laisse de sa haine étaler en ces lieux
L'exemple le plus noir & le plus odieux!
Non non, vous le verrez demain au sacrifice,
Par le choix que j'attens couvrir son injustice
Et par la peine due à son propre forfait,
Désavoüer ma main de tout ce qu'elle a fait.

Et dans la scène suivante:

Vous voiez où des Dieux nous a réduits la haine.

Enfin le même Oedipe, s'arrachant les yeux en présence de Dymas, lui dit:

Prévenons . . . l'injustice des Dieux,
Commençons à mourir avant qu'ils nous l'ordonnent,
Qu'ainsi que mes forfaits mes supplices étonnent.

Ne

Ne voions plus le Ciel après sa cruauté,
Pour nous venger de lui dédaignons sa clarté,
Refusons-lui nos yeux, & gardons quelque vie
Qui montre encore à tous quelle est sa tyrannie.

Tout le monde connoît ces morceaux de Corneille; mais peu de personnes savent que la Tragédie d'Oedipe d'où je les ai tirés, ne fut représentée qu'après qu'elle eut été communiquée à la Société des R. R. Pères Jesuites, aux sentimens desquels ce grand Poëte étoit aussi attaché que Racine, son illustre Emule, l'étoit à ceux du Port Roial. „Corneille, me disoit un jour le feu Père Tournemine, „aiant composé son Oedipe, vint dans notre Maison „Professe, & dit à nos Pères: *Mes Pères, je viens „vous consulter, comme mes Directeurs & mes Maitres, „sur une pièce que je suis prêt à jetter au feu, si vous „la désapprouvez: car je ne veux ni me damner ni me „brouiller avec vous.* „ La pièce fut lue, approuvée „& ensuite représentée. Ainsi l'on en peut con„clûre que les Jesuites n'y trouvèrent rien de con„traire à leurs principes.

(19) *Mais d'où vient que du Vrai Sectateur ignorant, il brûle du désir d'en découvrir la trace?*] Boece a tiré du Dialogue de Platon sur la Vertu, intitulé Ménon, ce qu'il dit dans cette pièce sur l'esprit ou l'ame. Car dans ce Dialogue Socrate oblige Menon, Disciple d'Aristippe & de Gorgias d'avouer, qu'il est impossible qu'en cherchant à connoître, nous y parvenions, ou qu'y parvenant nous ne

con-

connoissons pas les choses autrement qu'elles ne sont. D'où il conclud que la connoissance n'est autre chose que la réminiscence. „Par quelle voie, „dit Ménon, chercherez-vous, ô Socrate, ce que „vous ignorez être? Sous quelle forme vous le pro„poserez, chercherez-vous ce dont vous n'avez „aucune connoissance, ou si vous le cherchez, com„ment connoitrez-vous ce que vous aurez ignoré?„ Socrate lui répond: „Je comprends, ô Menon, ce „que vous me demandez; Mais, vous, concevez„vous combien il est difficile de vouloir que l'hom„me cherche & ce qu'il ne sait & ce qu'il n'ignore „pas? Car s'il le sait, il n'a pas besoin de le cher„cher. Et s'il cherche ce qu'il ignore, il ne sait „pas ce qu'il cherche.„ Boëce étoit moins *Peripateticien* qu'Academicien: cependant il a pris dans cette même pièce un milieu entre Platon & Aristote. Et en effet il avoit promis de faire une concordance des sentimens de ces deux Philosophes, comme je l'ai dit dans sa vie. L'opinion d'Aristote étoit: „Que l'homme sait en partie ce qu'il ap„prend & en partie l'ignore. Il sait en général, di„soit-il, ce qu'il apprend en particulier. Mais s'il „sait ainsi ce qu'il apprend, il sait donc en général „ce qu'il ignore en particulier, & il apprend en par„ticulier ce qu'il sait en general.„

(20) *Marcus Tullius.*] Voilà la seconde fois que Boëce, sous ce nom, designe *Ciceron.* Voy. la Note (80) du Livre II.

(21) *Dans son Traité de la Divination.*] La Philosophie parle du second Livre de ce Traité, dans

lequel

lequel Cicéron disputant avec son frère Quinctus s'efforce de détruire la *Divination* que Quinctus avoit soutenue dans un autre Livre.

(22) *Le signe d'une chose ne la fait point.*] Une enseigne ou un bouchon à la porte d'un cabaret, est le *signe* qu'on y vend du vin, mais il n'en fait ni la qualité ni la vente.

(23) *L'œil, tout éloigné qu'il en est, n'a besoin que d'épancher ses raions sur cet objet pour en connoître la forme.*] Les Stoïciens attribuent les causes de la vûe à l'émission ou épanchement des raions visuels sur les objets visibles avec le secours de l'air. Démocrite & Epicure pensent qu'elle est produite par l'introduction des objets dans les yeux, desorte que les raions visuels partant des yeux pour aller toucher les objets, y retournent & y rentrent ensuite, dès qu'ils les ont touchés. Aristote, Philosophe d'un grand génie, mais inférieur à Platon, tire le principe de la vûe de ce que les yeux reçoivent la forme des objets. Empédocle donne des raions aux objets. Hipparque croit que les raions visuels se portant sur la superficie des corps (de même que la main les touche en s'en approchant) les saisit & les reporte dans les yeux. Platon enfin dit que la vûe vient d'une correspondance de raions qui se fait en ce que la lumière sortant des yeux est portée à une certaine distance par un air qui naît avec elle, & rencontrant une autre lumière emanée des objets, pousse avec elle l'air

l'air qui est entre-deux, épars & facile à éloigner. Cette correspondance de raions est le terme le plus propre que j'aie pû trouver pour rendre celui de *corradiantia* des Latins.

(24) Le *Portique autrefois vit naître.]* Voy. sur ce vers, ce qui a été dit des Stoïciens dans la No-(19) du Liv. I. Boëce réfute l'opinion de ces Philosophes sur les idées: opinion que Ciceron explique ainsi dans le I. Livre de ses Questions Académiques. „Cette Secte, dit-il, vouloit qu'on s'en rapportât „aux sens, croiant que leur perception étoit véri- „table & fidelle; non qu'elle embrassât tout, mais „à cause qu'elle n'échapoit rien de ce qui étoit à „sa portée; & que la Nature l'avoit donnée comme „la regle des connoissances & comme leur principe, „d'où ensuite les notions des choses s'imprimoient „dans l'esprit, qui n'avoit pas de route plus sûre pour „connoitre la verité. Les Platoniciens, au contrai- „re, vouloient que l'ame jugeât des choses. Ils „croioient qu'on s'en pouvoit tenir sûrement à ses „décisions, parcequ'elle connoissoit les choses dans „leur première simplicité qu'ils nommoient idée.

(25) *D'un Papier qu'a disposé l'art.]* Le *Papier* dont on se servoit du tems de Boëce, étoit fait d'une espèce de roseau, nommé *Papyrus* qui croissoit en Egypte dans les Marais le long du Nil. Ainsi j'ai cru pouvoir rendre par ce terme celui de *Pagina* que Boëce a emploié.

(26) *Des Lettres conserve la trace que la Plume y forme au hazard.* J'ai rendu par le mot de *Plume* celui de *Stylus* dont Boëce s'est servi. De son tems c'étoit le corps du roseau *Papyrus* dont on faisoit le *Stylus*, d'où vient qu'on l'appelloit aussi *calamus* & *arundo*, qui signifient la même chose. Suivant les Grecs, Cadmus, Egyptien de Nation, & ensuite Roi de Thèbes, communiqua l'invention de l'Ecriture à ses Sujets, ce que Lucain dans sa Pharsale exprime par ce vers: *Mansuram rudibus vocem signare figuris*; & Brebœuf par ces quatre autres si connus.

C'est de lui que nous vient cet art ingenieux
De peindre la parole & de parler aux yeux;
Et par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

(27) *Ainsi l'Artiste qui manie ou les Pinceaux ou le Burin, &c.]* Cette seconde comparaison n'est pas de Boëce. Je la lui ai prêtée, tant parcequ'elle donne encore plus de jour à la pensée des Stoïciens sur les idées, qu'à cause qu'elle sert à embellir cette Matière qui étoit par elle même si peu propre à être mise en vers François que plusieurs de mes Amis à qui je l'ai communiquée, se sont étonnés que j'en sois venu à bout. Il faut observer cependant que j'ai fait un anachronisme en supposant l'art de la *Gravûre sur le cuivre* inventé dès le tems de Boëce, cet art n'aiant été découvert qu'en 1460. par un Orfèvre de Florence nommé *Maso Finiguerra.*

(28) *Il*

(28) *Il eſt donc ſemblable à la Glace d'un ſervile & muet Miroir.*] J'ai parlé des *Glaces de Miroir* ſous la Note (71) du Liv. I. Je fis autrefois ſur cette matière dans mes claſſes une petite pièce de vers Hendecaſſyllabes que mon Régent eſtimoit beaucoup. Sans en avoir gardé la copie, je m'en ſuis toujours ſouvenu: tant il eſt vrai que les idées qu'on prend dans la jeuneſſe, s'effacent difficilement. Voici ces vers;

Oſtendis ſpeculo aureos capillos?
Oſtendit ſpeculum aureos capillos.
Aſtas cæruleis nitens ocellis?
Aſtat cæruleis nitens ocellis
Imago. Tremulo labella riſu
Diducis? Tremulo labella riſu
Diducit. Lo*quitur, loquente. Ridet,*
Ridente. Ingemit, ingemente. Li*bat*
Li*banti oſcula. Dat manum offerenti.*
Fugit dum fugias, reditque tecum.
Sic Proteus varias ſubit figuras.
Sic illa & varias ſubit figuras.

(29) *Pourquoi quelquefois Aigle agile.*] L'Aigle paſſe pour le Roi des Oiſeaux, parcequ'il vole le plus haut & qu'il regarde fixement le Soleil. C'eſt ce qui m'a autoriſé à donner métaphoriquement le nom de cet Oiſeau à l'Eſprit humain qui s'élève à la contemplation de la Divinité. C'eſt auſſi ce qui a donné lieu à quelques Auteurs anciens de fein-

dre que l'ame de Platon avoit été transformée en Aigle, suivant cette épitaphe qu'on a traduite de grèc en latin & que l'on attribue à Speusippe, Philosophe Athénien, neveu du même Platon:

Cur, Aquila, ad tumulum hunc volitas? dic numquid ab Astris
Hic habitare Deum forte aliquem intuita es?
Imo Anima exstincti sum diva Platonis; Olympum
Quæ colo: sed corpus terrigenum Attica habet.

C'est à dire: *Aigle, pourquoi voltigez-vous autour de ce tombeau? Avez-vous vû par hazard quelque Dieu qui pour y venir habiter ait quitté le Ciel?* L'Aigle répond: *Au contraire, je suis l'Ame divine de défunt Platon. Je fais mon sejour au Ciel, & Athènes ne possède que la poussière de mon corps.*

(30) *Quand d'autrefois honteux Reptile.]* Si l'Esprit humain imite l'Aigle en s'élevant à la contemplation des choses célestes, il devient un chetif *Reptile* lorsqu'il s'abaisse à celles de la Terre. Les *Reptiles* sont tous les animaux terrestres qui n'aiant ni pieds ni aîles sont obligés de se trainer sur le ventre pour changer de place. De ce nombre sont les *Serpens*, les *couleuvres*, les *vers*, &c.

(31) Les *Animaux immobiles, comme sont les Poissons de la mer qui se nourrissent dans leurs coquillages attachés aux rochers, n'ont en partage qu'un sentiment destitué de toute autre connoissance.]* Solin a pensé sur

ſur cela tout autrement que Boëce; car il prétend que ces mêmes Poiſſons craignent les Pêcheurs; & que c'eſt pour cela qu'ils ſe cachent ordinairement ou entre les rochers ou parmi les chiens de Mer. *Piſcantium*, dit-il, *inſidias timent conchæ: inde eſt, ut aut inter ſcopulos, aut inter marinos canes plurimùm deliteſcant*. c. 56.

(32) L'*Homme eſt le ſeul dans la Nature dont le front contemple les Cieux*.] Boëce a pris cette penſée dans Ovide, qui dit au premier Livre de ſes Métamorphoſes:

Pronaque cum ſpectent animalia cætera terram,
Os homini ſublime dedit, cælumque videre
Juſſit, & erectos ad ſydera tollere vultus.

A quoi l'on peut joindre ce que Silius Italicus dit au Livre XV. de ſon Poëme de la ſeconde Guerre Punique.

Nonne vides hominum ut celſos ad ſydera vultus
Suſtulerit Deus, ac ſublimia finxerit ora,
Cum pecudes, volucrumque genus, formasque ferarum,
Segnem atque obſcœnam paſſim ſtraviſſet in alvum?
Ad laudes genitum capiat ſi munera Divum.
Felix ad laudes hominum genus.

Les Grècs ſe ſont ſervis du mot ἄνθρωπος pour

pour Signifier l'*Homme*; & ce mot veut dire précisément: *Qui regarde en haut.*

(33) *Levez-y plustôt vos esprits.*] Que n'ai-je quelque lieu élevé d'où je puisse faire entendre à tout l'univers ce reproche que Perse faisoit à son Siècle?

O curvæ in Terras animæ & cœlestium inanes!

O Mortels, remplissez-vous des choses celestes plustôt que de celles de la Terre! offrez à Dieu un cœur droit, sincère, généreux, & pénétré des plus vifs sentimens de la justice & de la vertu!

(34) *Comme Aristote l'a pensé du Monde.*] Au Liv. I. de son Traité du Ciel. Voy. ce qui a été dit de ce Philosophe sous les Notes (24) du Liv. II. & (2) de ce V. Liv.

(35) *Surquoi quelques uns qui entendent dire.*] Boece désigne ici tous les Disciples de Crantor, de Taurus de Beryte, de Plotin, de Porphyre, de Jamblique, de Proclus & d'autres Platoniciens, qui en soutenant que le Monde étoit eternel, appuioient cette opinion sur l'autorité de Platon, quoique celui-ci eut dit bien clairement dans son *Timée*, que le Monde avoit eu un commencement. Voy. la Note suivante.

(36) *Que le sentiment de Platon étoit que le Monde n'a pas eu de commencement & n'aura point de fin.*] J'ai observé dans la Note précédente que Platon

avoit

avoit dit dans son Timée, que le Monde avoit commencé. A quoi il faut ajouter que ce Philosophe dit ensuite dans le même Livre que le Monde étant construit dans une proportion divine, ne pouvoit être détruit que par celui qui en avoit assemblé & uni si solidement toutes les parties. Ainsi l'on voit par là combien les anciens Interprètes de Platon ont faussement expliqué ses sentimens.

(37) *Fuiez donc les vices, &c.]* C'est à tous les hommes que Boëce, par la bouche de la Philosophie, adresse cette exhortation MASSONNIQUE.

Loin donc ce Peuple aveugle à qui de faux devots
Ont fait des FRANCS MASSONS une afreuse peinture:
On porteroit envie à leur Architecture,
Si l'on connoissoit leurs travaux.

FIN
DU SECOND VOLUME.



Aver-

Avertissement.

J'avois promis sous les Notes (41) & (43) *du troisième Livre, de donner à la fin de ce Volume, une* Histoire abregée des Princes malheureux dans toutes les Monarchies du Monde, & *d'y joindre aussi celle* des Favoris disgraciés, *même* de tous les Grands-hommes infortunés en toutes sortes d'Etats. *Mais les bornes de ce Volume m'empêchant d'accomplir ma promesse, je prendrai le parti de faire imprimer séparément cet ouvrage.*

